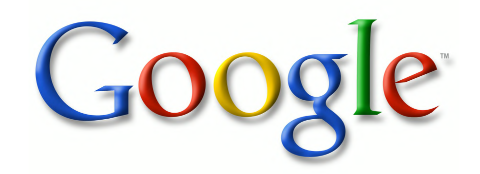
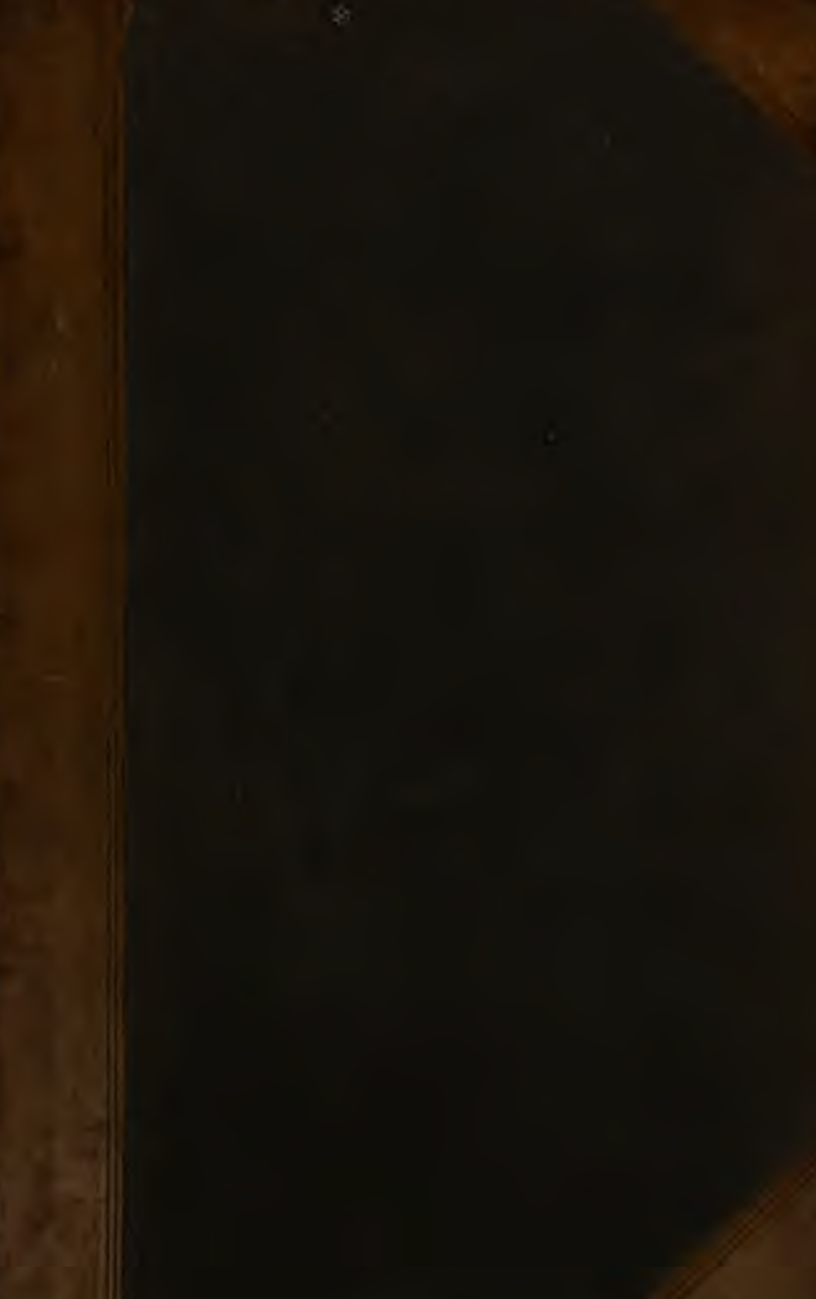
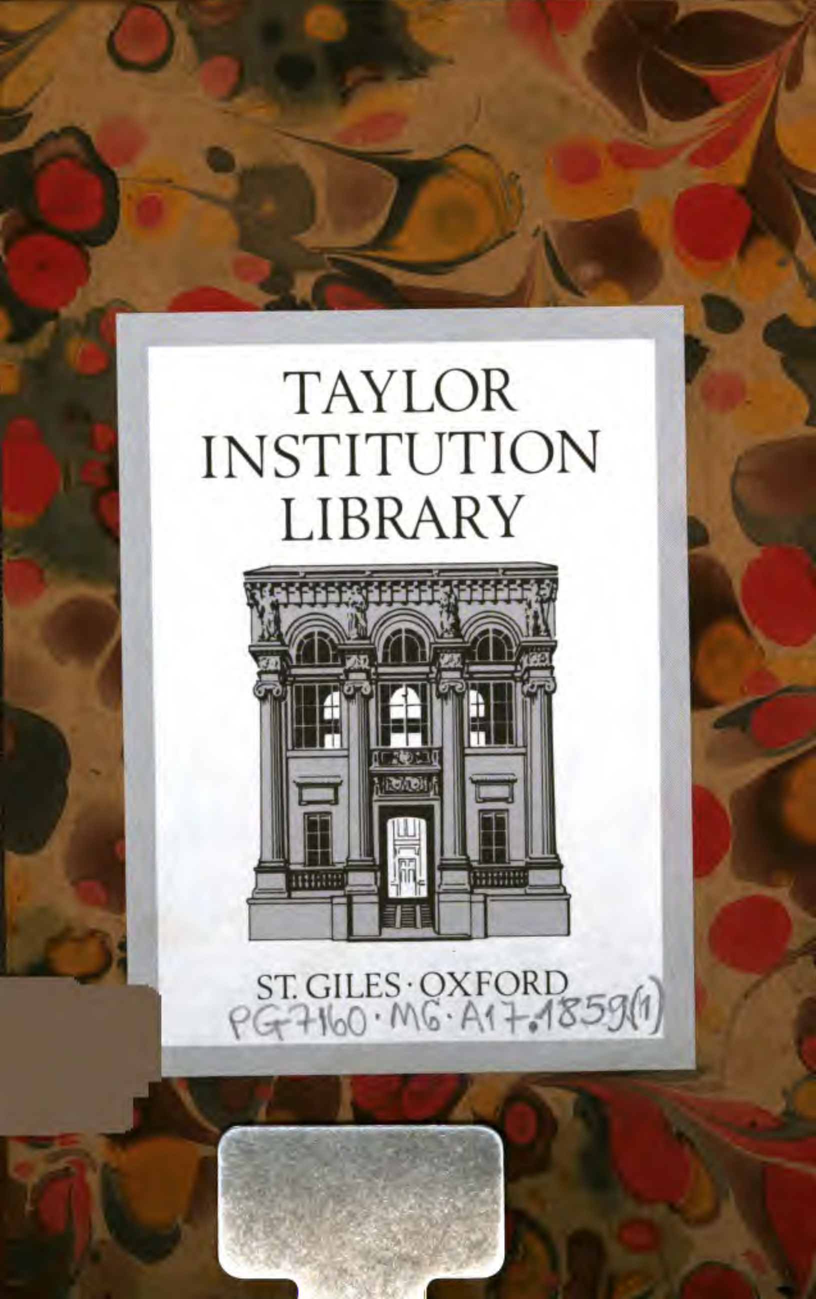
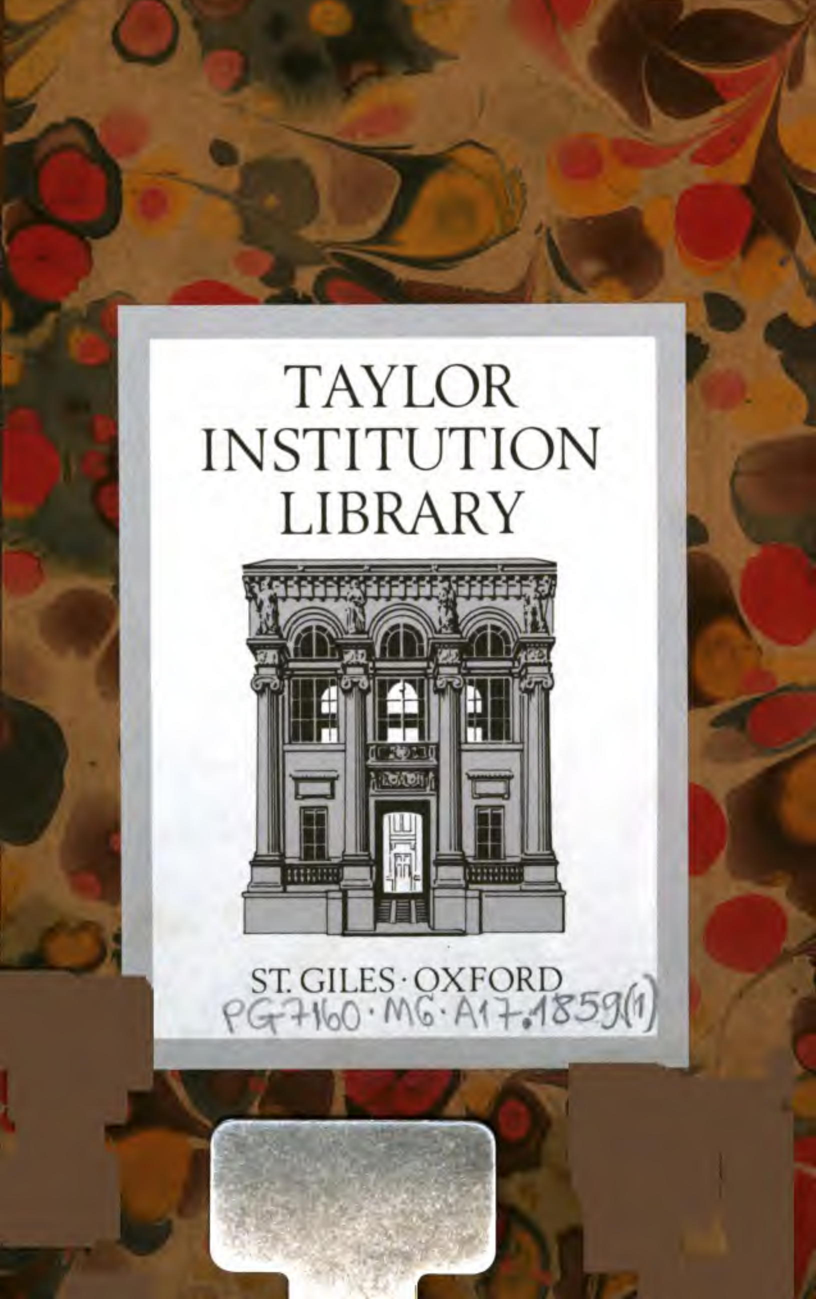






TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD





TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD
PG7160 · M6 · A17 · 1859(1)

OEUVRES POÉTIQUES COMPLÈTES

DE

ADAM MIÇKIEWICZ

La présente édition, enrichie des poëmes nouveaux et des passages supprimés par la censure étrangère, est la plus complète de toutes celles parues jusqu'à ce jour, soit en français, soit en polonais.

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).



A. MICKIEWICZ.

ŒUVRES POÉTIQUES COMPLÈTES

DE

ADAM MIÇKIEWICZ

Ancien professeur de littérature et de langue slave au collége de France

TRADUCTION DU POLONAIS, D'APRÈS L'ÉDITION POSTHUME DE 1858

PAR

CHRISTIEN OSTROWSKI

QUATRIÈME ÉDITION

ORNÉE DE DEUX PLANCHES EN TAILLE-DOUCE

TOME I

Poésies diverses. — Les Aïeux. — Grajina

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

1859

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

(1841.)

C'était au mois d'août 1830, époque à laquelle remontent mes premières relations avec Mickiewicz *.

Genève était alors le point de réunion de plusieurs de mes compatriotes, accourus sur les traces de l'illustre exilé, qu'un secret pressentiment attirait peut-être vers les frontières françaises. Je devais retrouver dans cette ville un jeune compagnon d'études, grand voyageur et quelque peu poëte, qui s'offrit à me faire les honneurs du lac de Genève et de son admirable bassin.

« Allons passer une nuit sur le lac, » me dit-il un soir en entrant chez moi...

Je lui montrai le ciel couleur de bronze du côté de la France, symptôme presque infaillible d'un orage.

« Tant mieux, reprit le touriste : un orage sur le Léman, c'est une bonne fortune ! Croyez-en le troisième chant de *Child-Harold*, les plus belles stances que lord Byron ait jamais composées ! »

L'argument me parut sans réplique ; aussitôt dit, aussitôt fait : et nous eûmes l'imprudence insigne de nous engager, seuls et sans guide, à la tombée de la nuit, sur les profondeurs du lac azuré.

Le soir avait été magnifique ; le ciel était plein de flammes, et le soleil déclinait royalement sur les hauteurs du Jura, en laissant sur les crêtes aiguës de la Meilleraie des lambeaux de sa pourpre. Plus loin, une belle teinte rose s'étendait sur les glaciers du Mont-Blanc et des Alpes vaudoises, dont les parois opposées au soleil semblaient déjà se confondre avec l'azur profond du firmament. Mauvais marin et peu versé dans l'art de tenir la rame, je *nageais* vers le milieu du lac ; notre esquif glissait avec rapidité entre ces côtes rocheuses, dont chaque détour offre à la mémoire le souve-

* Prononcez : *Mitskiévitch*.

nir d'un grand nom. A droite, c'était Coligny avec ses vignobles, la jolie campagne Diodati; à gauche Versoy, et plus loin Coppet, lord Byron, J.-J. Rousseau et madame de Staël : et là, derrière nous, Genève, avec MM. Mickiewicz, David, Bonstetten et madame Necker ! Mais le ciel changea tout à coup; les étoiles disparurent et le lac se couvrit d'un linceul de ténèbres. C'est en vain que nous songeâmes à virer; un *séchard* nous poussait vers la côte de Savoie : le danger croissait à chaque moment. Alors nous entendîmes cette formidable conversation des Alpes et du Jura composée de coups de foudre et d'éclairs, que lors Byron reproduit si bien par l'harmonie un peu britannique de ces vers :

« From peak, to peak, the rattling crags among,
« Leaps the live thunder.... »

et qu'il compare pourtant « aux rayons qui s'échappent des yeux noirs d'une femme adorée...» Le vent redoublait; et nous touchions déjà peut-être à ces formidables rochers de la Meilleraie, contre lesquels la barque de Julie et de Saint-Preux a failli se briser. « Il eût été classique de se noyer à pareil endroit, dit le noble lord, mais fort peu agréable! » Ce fut alors, à la pâle clarté des éclairs qui sillonnaient les nues, quand notre frêle embarcation menaçait de chavirer sous l'effort de la bise, ce fut alors que mon compagnon me récita ces stances de Mickiewicz, adressées à une *Mère polonaise* :

« O mère polonaise! alors que le génie
Brille aux yeux de ton fils de sa plus vive ardeur;
Que son front, couronné de grâce et d'harmonie,
De vingt nobles aïeux atteste la grandeur :

Et quand loin des enfants, saisi d'un noir présage,
Il s'en va du vieux barde écouter les beaux vers,
Et qu'alors, tout pensif, inclinant son visage,
De la Pologne sainte il apprend les revers...

Que ton fils est à plaindre, ô mère infortunée!
Va, regarde plutôt la Mère du Sauveur,
Vois les traits douloureux qui l'ont environnée...
Car les mêmes tourments vont payer ta ferveur!

Lorsque les nations, reniant leur histoire,
S'abandonnent sans crainte au plus lâche sommeil,
Son destin le condamne à des combats sans gloire,
Au trépas du martyr... sans espoir de réveil!

Ah! qu'il aille plutôt, solitaire et farouche,
Du souffle des tombeaux respirer le poison;
Avec le vil serpent qu'il partage sa couche,
Qu'il se fasse aux horreurs de l'humide prison.

Qu'il couve dans son sein sa colère et sa joie ;
Que ses discours prudents distillent le venin,
Comme un abîme obscur que son cœur se reploie :
A terre, à deux genoux, qu'il rampe comme un nain !

Le Christ à Nazareth, aux jours de son enfance,
Jouait avec la croix, symbole de sa mort ;
Mère du Polonais ! qu'il apprenne d'avance
A combattre et braver les outrages du sort.

Accoutume ses mains à la chaîne brûlante ;
Qu'il apprenne à traîner l'immonde tombereau,
A dresser le billot sous la hache sanglante,
A toucher sans rougir la corde du bourreau.

Car ton fils n'ira point, sur les tours de Solime,
Comme les chevaliers détrôner le croissant ;
Ni comme le Gaulois, planter l'arbre sublime
De la liberté sainte, et l'arroser de sang !

Il lui faudra combattre un tribunal parjure,
Un lâche, un espion le flétrit sans remord ;
Son témoin ? le bourreau dans la caverne impure ;
Son juge ? un ennemi; sa sentence ? la mort...

La mort ! son monument et ses gloires funèbres ?
D'un gibet desséché les infâmes débris ;
Quelques pleurs d'une amante... et, parmi les ténèbres,
Les mornes entretiens de ses frères proscrits ! » *

Cette voix, qui se mariait aux grondements de la rafale, et dont je recevais l'invisible émanation, semblait une prophétie menaçante sortie du sein de l'orage. Hélas ! elle ne s'est que trop réalisée dès l'année suivante : et le moderne Domitien s'est chargé d'en accomplir le sens le plus terrible !

Depuis, je n'ai jamais pu réciter ces stances, car je les ai retenues sans les apprendre, qu'aussitôt la nuit solennelle passée sur le Léman ne vint se représenter à ma mémoire ; et mes premiers vers français furent une traduction de la *Mère polonaise*, insérée en 1833 dans les *Souvenirs de la Pologne*.

Ce qui précède suffira pour faire entrevoir l'espèce de culte que j'ai voué à l'auteur de ces paroles, et partant les motifs qui m'ont fait entreprendre cet ouvrage. Maintenant, quelques mots sur le poëte lui-même.

L'influence que les écrits de Mickiewicz ont exercée sur les destinées de la Pologne est incalculable ; et les Slaves, cette troisième partie du monde chrétien, le considèrent généralement comme leur

* Voyez page 116.

poëte le plus vénéré. Son nom se trouve dans toutes les bouches, ses vers dans toutes les mémoires ; à tel point que si le dernier exemplaire de ses poésies avait servi à chauffer les bains de Nicolas, on pourrait encore les reconstruire en entier, vers par vers, avec ce que ses compatriotes ont appris ou retenu par cœur. Son histoire est si étroitement confondue et mêlée avec l'histoire de la Pologne durant ces vingt dernières années, qu'à mon avis il est impossible de les séparer. Les annalistes français et polonais, en retraçant cette sanglante période, se sont assez occupés de Miękiewicz ; ce n'est donc pas sa biographie détaillée que je prétends offrir à mes lecteurs : et d'ailleurs, une biographie ne saurait être complète avant que l'homme ait dit son dernier mot, avant que le vase ait répandu tous ses parfums. Sa vie... elle est tout entière dans *les Aïeux!* Quelle narration, si fidèle, si détaillée qu'elle soit, pourrait valoir ce poëme ou plutôt cette histoire intime du cœur, dans laquelle Miękiewicz a déposé, page par page, « *la trame de ses pensées et la fleur de ses sentiments** ; » dans laquelle nous voyons se développer toutes les phases de cette existence si singulièrement favorisée par le génie et le malheur! La vie d'un poëte, à tout prendre, ce sont ses œuvres. Au lieu de nous conformer à l'usage reçu pour les célébrités mortes, j'aime mieux essayer de caractériser le talent vivant de Miękiewicz et remonter aux sources mêmes de son inspiration.

Deux maîtres ont partagé l'honneur d'avoir coopéré à l'éducation poétique de Miękiewicz ; et les deux plus grands maîtres qui soient au monde : le peuple et l'antiquité. La tradition populaire forma l'essence de la pensée de Miękiewicz, et cette pensée se revêtit du langage d'Homère et de Virgile. Le Slave, faute de légende écrite, est le plus fidèle conservateur des traditions orales, transmises de bouche en bouche, de génération en génération, comme le plus sacré des patrimoines. La mémoire ou l'imagination d'un paysan des environs de Krakovie ou de Vilno est un vaste répertoire de contes merveilleux et de narrations épiques, qu'il faudrait tout un siècle pour entendre jusqu'au bout, et devant lequel pâliraient les Nuits arabes et les *romanceros* d'Espagne. Le conte slave, contemporain de Lech et de Czech, fidèle image du peuple chez lequel il a pris naissance, à chaque génération rajeunit, se couvre de fleurs nouvelles, s'enrichit de nouvelles moissons ; jusqu'à ce qu'un poëte à la voix mélodieuse vienne, comme Miękiewicz, s'asseoir à la table du pauvre, assister à ses

* *Konrad Wallenrod*, tome II, p. 27.

fêtes nocturnes, et surprendre au vol ces fictions héritées des temps anciens, qu'il transmet à son tour à tous les âges. Que d'efforts de tête, que de veilles stériles s'épargneraient les écrivains modernes, s'ils se doutaient que là, sous leur main, il y a des trésors enfouis à défrayer le travail de dix poëtes et de vingt prosateurs, eussent-ils tous la fécondité des romanciers à la toise de notre époque !...

« Ce chant, je l'écoutais, dit Miçkiewicz dans le poëme de *Konrad*. Souvent un centenaire heurtait des ossements du soc de sa charrue, s'arrêtait et jouait sur le chalumeau la prière des morts ; ou pleurait des stances à votre gloire, vénérables aïeux : morts sans postérité !... Les échos lui répondaient ; et moi, j'écoutais de loin : ces tableaux et ces chants m'enivraient d'autant plus que j'étais seul à les voir et seul à les entendre ! »

Cette méthode ne diminue en aucune manière la gloire du poëte, qui sait écouter un pareil maître : le peuple ! Le procédé d'Homère ne fut pas différent ; lui aussi, n'a fait que recueillir les traditions qui existaient de son temps sur la guerre de Troie et sur les aventuriers d'Ithaque. « Le poëte, c'est tout le monde, » dit avec raison notre ami Jules Michelet.

Mais comment se fait-il que la pensée nationale n'ait pas pu se faire jour dans la poésie polonaise ; que cette poésie, malgré sa richesse, soit restée jusqu'au dernier siècle circonscrite dans le champ borné de l'imitation étrangère ? C'est que la voix du peuple a été constamment étouffée entre les calamités des invasions mogoles ou germaines et les gémissements de la servitude ; c'est que les mêmes causes qui sapaient l'antique société polonaise et qui, de loin en loin, préparaient sa décomposition, arrêtaient aussi le développement de sa littérature. Mais bientôt le peuple apparut dans les camps sous la *capote grise* de Kosciuszko, dans les assemblées sous les traits de l'éloquent Kollontay, dans l'enseignement public sous ceux du savant Lelevel ; et la pensée nationale, trop longtemps comprimée, reprit son essor. Les lettres polonaises, après avoir parcouru le cycle complet depuis Jean Kochanowski jusqu'à Jean Woronicz, se sont retrempées à leur source primitive, l'élément slave ; et ce fut comme une grande palingénésie nationale dont les plus brillants résultats ont été, dans l'histoire, les victoires de Raçlavice, de Sandomir et de Waver : dans la littérature, les œuvres de Brodzinski, de Miçkiewicz et de Bogdan-Zaleski.

Avant d'entreprendre sa tâche de rénovateur, Miçkiewicz a longtemps interrogé le passé ; il l'a forcé à lui révéler son langage, il s'est approprié cette dépouille classique, cette robe impalpable

qu'Hélène expirante a laissée dans les bras de Faust, que la Grèce devenue barbare a transmise au moyen âge. Miękiewicz se destinait au professorat avant d'avoir senti sa vocation de poëte; et dernièrement, à Lausanne, il a donné une mesure de l'étendue de ses connaissances classiques lorsqu'il initiait ses auditeurs à cette Rome de décadence et de persécution religieuse dont la Russie moderne nous offre une si sanglante parodie. Il y a tels passages dans ses œuvres que l'on croirait littéralement traduits du latin, comme l'épître à Lelevel et des pages entières de Grajina; de ces vers coulés en bronze et d'une facture tellement monumentale, qu'il serait difficile d'en déplacer une syllabe sans compromettre l'harmonie de l'ensemble... Sous ce rapport, le poëte a des analogies frappantes avec André Chénier, cet autre prétendu *romantique* du dernier siècle.

Revêtu de cette panoplie, Miękiewicz descendit dans la lice; et, après l'avoir essayée par la publication de ses *Romances et ballades*, il entreprit aussitôt une lutte à mort avec le privilége de la pensée, représenté alors par l'école classique : lutte d'autant plus acharnée qu'un des deux adversaires devait laisser sa dépouille sanglante dans l'arène. A ce point de vue, les écrits de Miękiewicz furent éminemment révolutionnaires. Bientôt notre gladiateur s'aperçut à quels ennemis il avait affaire; et l'inquisition moskovite, le cachot, l'exil à perpétuité, furent la première réponse à son appel au combat. Depuis lors, sa vie ne fut plus qu'une série de désastres dont le plus léger aurait suffi pour briser une âme moins fortement trempée, et qui n'ont fait que doubler l'énergie de la sienne; chaque coup de foudre en tirait un accent sublime, chaque blessure profonde enfantait une œuvre impérissable. A sa captivité dans les prisons de Vilno correspond l'*Ode à la jeunesse*; à son exil en Russie, *Konrad Wallenrod*; à son exil en France, le *Livre des Pèlerins*. C'est de la déportation de notre auteur en Krimée que datent les premiers sonnets qui jamais aient été composés en langue polonaise; ravissante série de petits tableaux en miniature enchâssés dans de l'or damasquiné! Le *sonnet*, emprunté par les Siciliens à la *ghazèle* arabe, après avoir fait le tour de l'Europe, s'est ainsi retrouvé dans sa patrie, l'Orient. C'est pour la première fois que la nature méridionale, avec tous ses prestiges et ses voluptés, se révélait à notre poëte. La domination moskovite n'avait pas tout à fait effacé les traces de l'ancienne splendeur des Ghiraï, autrefois khans de Krimée; et qui avait laissé là, en s'éteignant, je ne sais quel parfum de chevalerie et d'hospitalité. Cependant l'action énervante de ce climat, qui, « pareil à une odalisque, endort par ses

caresses, et soudain par un éclair de ses yeux invite à de nouveaux plaisirs, » ne peut effacer pour un moment de son cœur ulcéré le souvenir de la patrie. Au milieu de ces jardins enchantés, de ces harems peuplés de tombeaux, de ces bosquets de grenades et d'orangers, il ne songe, lui, qu'à sa Lithuanie, à son fleuve natal, à ses amis, aux jours d'autrefois; que le mausolée d'une captive polonaise vienne à frapper son regard, qu'un site lui rappelle tant soit peu les bords du Niémen, et soudain tout le passé se dresse dans son âme : « O Lithuanie ! s'écrie alors le poëte, le murmure de tes bois me chantait plus doucement que les rossignols de Baïdar et les vierges de Salhira; plus joyeux je foulais tes fondrières que les ananas d'or et les mûres de rubis ! »

Ces sonnets reflètent à chaque page des scènes de bonheur et de volupté, ils exhalent de chaque couplet tous les parfums de l'Orient; eh bien! tandis qu'il y semait à pleines mains les perles et les saphirs, le poëte était gardé à vue : il traînait péniblement sa chaîne, et il avait en perspective Tamboff ou Viatka pour terme probable de son voyage!

Bientôt, transféré à Moskou, puis à Saint-Pétersbourg, il eut à soutenir une lutte bien autrement dangereuse; car tous les démons de l'orgueil littéraire et de la vengeance satisfaite se mettaient de la partie. Il eut à résister aux cajoleries de l'aristocratie moskovite; qui, plutôt par calcul que par véritable engouement, s'efforçait de gagner le poëte, et déployait toutes ses séductions pour l'attacher à son parti, plus souverain et plus redouté que le tzar. Que fait cependant Mickiewicz? Il écrit son *Konrad Wallenrod*, ce poëme vengeur qui devait avoir sur la Pologne l'effet d'un globe de compression, et dont l'action en ce moment encore n'est pas terminée. Les assiduités pressantes dont il se voit l'objet sous les yeux mêmes d'Alexandre Ier, de ce puissant séducteur auquel Napoléon lui-même n'a pas résisté, lui deviennent plus insupportables que les interrogatoires de Novosiltzoff. Voyez ce récit du Vaïdelote, dont chaque parole est une allusion patriotique, un appel aux armes; et surtout ce passage où le poëte exhale ses propres sentiments à l'endroit de la Russie, dans la haine implacable et la vengeance raffinée que le jeune Walther avait jurée à l'Ordre teutonique. Après les avoir lus, chacun de nous « aiguisait secrètement un couteau, et comme Walther, courait égorger les *Teutons*. » La société qu'il préfère est celle d'un vieux mage lithuanien, autrefois peintre, qui prophétise la chute de Babylone; celle d'un poëte cher au peuple russe, et qui fut immolé à la haine des aristocrates par un diplomate hollandais : enfin celle des conjurés de 1824, qui rêvaient, eux aussi, l'idéal

d'une république fédérale des Slaves, et dont le rêve sublime s'est évanoui dans le sang. Lorsque Wallenrod parut, la gloire de Mickiewicz fut au comble; le tzar lui-même le fit complimenter: et bientôt après, Mickiewicz obtint la permission de passer à l'étranger, de faire un voyage aux eaux, en Italie, pour rétablir sa santé. Quel fut le procédé dont il se servit pour en imposer aux ennemis du nom polonais au point de leur faire accepter ce poëme avec sa devise : « *Bisogna essere volpe e leone,* » comme n'ayant rien que de très-inoffensif et de conforme aux intérêts de S. M. le tzar de toutes les Russies? c'est un mystère que je ne me charge pas d'expliquer. Toutefois, Mickiewicz put prendre sa volée; et enfin hors de cette frontière qu'il avait naguère franchie en prisonnier d'État, en grand criminel, et que maintenant il repassait presque en triomphateur, il respira. Alors commença pour Mickiewicz ce long pèlerinage qui n'est plus la captivité; mais qui, loin de la Pologne, est encore plein de jours amers et de navrantes déceptions. Depuis dix-sept ans, le poëte n'a pas revu sa patrie; dans ce trajet douloureux, il comprit plus d'une fois l'amer sentiment que Dante exprima par ces vers du *Purgatorio* :

« *Tu proverai si come sa di sale*
Lo pane altrui, e quanto è duro calle
Lo scendere e salir per l'altrui scale! »

Aussi, regardez son portrait; son visage, comme celui de Dante, porte l'expression mélancolique de ces tristes combats de tous les instants; chacun de ses traits, après la longue contrainte qu'il a dû leur imposer, raconte un poëme de malheurs : comme Wallenrod, jeune encore, il a des cheveux blancs, et « *ses joues déflorées attestent la vieillesse de la souffrance.* »*

Le drame des *Aïeux*, qui a popularisé le nom de Mickiewicz en France, par la brillante interprétation qu'un autre exilé, George Sand, en a faite dans la *Revue des Deux-Mondes*, est sorti de cette dernière période de sa vie. C'est à tort, selon moi, que ce drame, le plus individuel, le plus *subjectif* de tous ses écrits, et qui roule sur des faits contemporains, a été classé dans la catégorie du drame fantastique, entre *Faust* et *Manfred*. Il n'y a point un seul vers, dans *les Aïeux*, qui ne se rapporte à telle situation de sa vie; une seule scène dont il n'ait été l'acteur ou le témoin : et ceci aura

* Ce portrait, gravé par un artiste polonais, M. Antoine Oleszczynski d'après un médaillon de David, ami de notre poëte, rend avec la plus scrupuleuse fidélité l'expression et le type général de la figure de Mickiewicz.

peut-être l'air d'un paradoxe aux yeux de ceux qui ne comprennent pas la Pologne, le caractère général des écrits de Mickiewicz, c'est la réalité. Ce n'est point, il est vrai, un drame régulier et pouvant être un jour mis en scène; composé à de longs intervalles, par pièces et morceaux, il ressemble à ces basiliques immortelles que leur architecte n'a pas osé couronner. « Mais qu'importe, dit George Sand, une suspension dans le développement des caractères et la marche des événements, si ces événements et ces caractères sont déjà tracés et posés d'une main si ferme que nous reconnaissons, au premier coup d'œil, dans le poëte, l'égal de Byron et de Gœthe! » Ce drame sanglant n'a été joué qu'une seule fois, à Vilno, par un bourreau, décoré du nom de sénateur, et par une poignée d'étudiants; mais il n'a pas été inventé par Mickiewicz : il est vrai dans son ensemble, vrai dans tous ses détails, plus vrai que l'histoire elle-même! Quelle fiction, en effet, pourrait atteindre à la sublime horreur de tous ces tableaux, calqués d'après nature; de ces scènes de martyre qui semblent nous reporter aux temps primitifs du christianisme? Aussi c'est à dessein que nous avons donné à ce drame le nom chrétien de *Mystère*. Pour surpasser le pathétique de Dante et le grandiose de Milton, Mickiewicz n'avait qu'à reproduire avec fidélité ce qu'il voyait journellement se passer autour de lui; lorsque toute la Pologne était tendue comme un appareil de torture, avec deux monstres, le grand-duc Constantin et le sénateur Novosiltzoff, attelés à la roue! Là, il n'y a point de place pour le fantastique. Si le poëte fait intervenir de temps à autre les agents du monde invisible, si le chant des anges sur la couche d'une jeune fille endormie succède aux ricanements des démons qui veillent au chevet du sénateur, c'est qu'il lui fallait garder ses croyances du jeune âge, sans lesquelles ce qui se passe en Pologne semblerait une négation de la Divinité; c'est qu'il lui fallait croire comme on croit en Pologne, avec pleine effusion et certitude, pour ne pas tomber dans l'inexorable fatalisme de Gœthe ou le doute orgueilleux de lord Byron : c'est que le poëme a été composé sous l'action d'une Providence tellement vigilante que son doigt, presque visible, frappait l'un après l'autre ces hommes de sang, ces valets de bourreau, pires que tous les démons de l'abîme!

En peignant les anges déchus, dépouillés de la grandeur formidable d'Ahriman et du sourire flétrissant de Méphistophélès, il les a reproduits tels qu'il les a trouvés dans la légende slave, en établissant entre eux la servile hiérarchie admise entre les fonctionnaires moskovites. Mais aussi quels anges que les siens!

que leurs voix sont caressantes ! comme elles nous reportent aux premiers rêves de notre enfance ! Voyez plutôt cette rose dont la pourpre est vivante, qui parle avec des étincelles, qui chante avec des parfums ; qui soupire de si douces paroles à l'oreille d'Ève endormie : *Prends-moi sur ton cœur !* Quels admirables contrastes avec ce que nous venons de voir et d'entendre ! Tous ces caractères odieux, qui semblent avoir leurs prototypes en enfer, Baïkoff, Pélican, Bécu, Botwinko, le sénateur, sont des portraits ; et le coup de foudre qui vient terminer la scène du bal est un fait connu de tous les Lithuaniens. La donnée de Byron et de Gœthe est tout abstraite, tout imaginaire : Manfred, c'est le doute ; Faust, c'est la certitude du néant. Manfred ne pouvant éloigner tous les fantômes qu'il avait évoqués, et contraint de les suivre dans leurs abimes, c'est Byron lui-même, inhabile à maitriser ses passions, devenues à leur tour souveraines ; et si nous avons bien compris la pensée de Faust, c'est l'homme perverti par la soif de connaître, poursuivant un idéal qui se dérobe sans cesse, et demandant à la matière, aux profanes voluptés, un bonheur que le monde intellectuel lui refuse. Ailleurs c'est le fantastique qui prend quelquefois les apparences de la réalité ; ici c'est le réel devenu presque fantastique à force de grandeur : et, si le surnaturel existe quelque part, c'est dans l'âme du poëte, c'est dans ce monde intérieur, invisible qu'il a transporté toutes ses merveilles. Dans ses élans les plus lyriques, dans ses plus mystérieuses visions, Mickiewicz ne perd jamais de vue sa patrie :

« Les voilà! les voilà! je les ai, ces deux ailes !... de la gauche je frapperai le passé; de la droite, l'avenir !... Et sur les rayons de l'amour je m'élèverai jusqu'à toi !... ô toi qui aimes dans les cieux, dit-on, comme j'aime sur la terre !... C'est moi !... J'atteins jusqu'ici !... Vois quelle est ma puissance ! jusqu'où s'élèvent mes ailes !... Je suis homme... et là, sur la terre, mon corps est resté ! C'est là que j'ai aimé, dans ma patrie ; c'est là que mon cœur est resté !... * »

Si dans la scène des *Aïeux* nommée l'*Improvisation*, qui résume toute la pensée du drame, il demande à la Divinité la puissance suprême, la royauté du sentiment sur ses semblables, c'est pour doter son pays d'un bonheur infini dont le monde ne lui offre point l'idéal ; c'est pour l'édifier à l'image d'un cantique de félicité :

« Mais mon amour, dans le monde, ne repose pas sur un être, comme l'insecte sur une rose, ni sur une famille, ni sur un siècle !

* *Les Martyrs*, p, 223.

Moi, j'aime toute une nation ! J'ai saisi dans mes bras toutes ses générations passées et à venir ; je les ai pressées ici, sur mon cœur : comme un ami, un amant, un époux, un père !... Je veux rendre à ma patrie la vie et le bonheur ; je veux en faire l'admiration du monde ! »

Que trouve-t-on d'analogue dans *Manfred* ou dans *Faust*? Byron méprisait sa patrie ; Gœthe, le ministre de Weimar et l'ami personnel du Herzog, ne pouvait pas souffrir le peuple! Aussi Gœthe ne représente-t-il point les tendances nationales des Germains ; c'est plutôt à Schiller ou Jean-Paul Richter que cet honneur est dévolu. Sa vie ressemblait à celle du géant des Nibelungen en contemplation égoïste devant la neige tachée de sang, qui lui rappelait la couleur des joues de sa maîtresse ; et « lorsque ses compagnons venaient l'arracher à sa méditation, le géant rêveur, d'un seul mouvement du coude, les jetait à ses pieds. » Quelle peine que de voir cette haute intelligence se rapetisser avec préméditation et ramper terre à terre pour atteindre à la taille de ces ducs lilliputiens qui voulaient bien le nommer leur intendant des menus plaisirs !... L'auteur de *Manfred*, le Napoléon de la pensée, qui a combattu pour la Grèce, et qui aurait combattu pour la Pologne s'il avait assez longtemps vécu, ne pouvait être heureusement l'homme de Georges III et de lord Carlisle. A l'époque où *Faust* et *Manfred* furent composés, le patriotisme de Saxe-Weimar ou de Saint-James n'eût semblé que ridicule. Mais ce qui serait un défaut dans les deux poëtes étrangers est précisément ce qui constitue le mérite de Mickiewicz, ce qui fait qu'il doit être à jamais le poëte chéri de la Pologne et l'un des plus glorieux apôtres de la liberté : car son inspiration dominante, perpétuelle, c'est l'amour de la patrie.

Il y a dans la scène de l'Improvisation, duel formidable de l'homme avec Dieu, quelque chose qui fait frémir et qui donne le vertige quand on songe à la disproportion infinie entre les deux combattants. Cette scène a toute la grandeur du passage du Zend-Avesta, où le Satan de la légende persane grimpe échelon par échelon à travers les ténèbres, jusqu'au point rayonnant où brille à ses yeux le palais d'Ormuzd. Mais bientôt Konrad, ne pouvant obtenir de la Divinité jalouse le partage de sa puissance, lui jette une menace terrible ; il va faire entendre à toute la création une voix qui retentira dans les siècles : il dira que Dieu n'est point le père de l'univers, mais qu'il en est le tzar, le tyran... Le dernier mot de cette imprécation, celui qui constitue le crime, trouve aussitôt un écho dans les enfers ; les démons envahissent la scène, et le châtiment commence : Konrad est frappé de folie.

On a dit que cette scène était une protestation contre le Dieu que son culte catholique lui impose; protestation à laquelle le catholicisme n'a rien à répondre, et que Mickiewicz lui-même ne peut révoquer après l'avoir lancée... Mais la décheance de Konrad, la main de sang qui s'abaisse et se ferme sur la tête des coupables, la parabole du prêtre Pierre, toute la morale enfin des *Aïeux*, n'est-ce point une réplique suffisante à l'orgueilleuse interpellation de Konrad? Il est vrai qu'il y a loin de là au catholicisme passif et résigné de Silvio Pellico; ou bien à cette subordination morale imposée par la force, que certains journalistes peu convaincus voudraient faire accepter comme le fond même de la religion catholique, et qui donnerait a ce précepte, que « tout pouvoir vient de Dieu, » un sens tout à fait conforme au catéchisme du tzar. La foi de Konrad, c'est le catholicisme; mais le catholicisme des martyrs et des apôtres, dont le peuple polonais a gardé la plus pure et la plus saine tradition en Orient, dont il est jusqu'aujourd'hui l'expression la plus fidèle, et n'ayant conservé avec la théocratie temporelle de Rome d'autre lien que le dogme religieux. Enté sur la sombre mythologie des Lithuaniens, encore païens à la fin du quatorzième siècle, son langage respire parfois l'âpre et farouche énergie du chant scandinave de Lodbourg ou du Jugement dernier de Michel-Ange. La seconde partie des *Aïeux* a d'ailleurs été écrite à une époque où les intelligences les plus élevées, les plus fortes convictions, ont été ébranlées par le double anathème qui nous venait de Rome et de Saint-Pétersbourg; après cette chute fatale qui devait en entraîner tant d'autres, et qui semblait une réfutation complète du catholicisme pour ceux dont la faiblesse ou la partialité ne pouvait discerner le vieillard infirme et crédule qui trône au Vatican, d'avec le chef suprême de la religion, le successeur de saint Pierre. C'était la révolte d'une âme d'élite, et dont la supériorité même lui garantit sa réhabilitation. Alors même que l'ange gardien remontait vers les cieux et que l'ange du doute comprimait son intelligence, jamais il n'a perdu ce culte des jeunes années, cette vénération du nom de la Vierge, qu'il a gardée même après la foi évanouie :

« Je ne sais plus depuis longtemps ce que ma foi devient, dit Konrad à ses compagnons de captivité; je ne me mêle pas de tous les saints du calendrier : mais je vous défends de blasphémer le saint nom de Marie! »

Et ailleurs, l'ange *défenseur* chante au jugement de Konrad :

« Mais il a vénéré le nom de ta mère immaculée, il a chéri sa nation, il a beaucoup souffert, il a beaucoup aimé!... »

Et ce sera justement cet amour qui le sauvera. C'est donc à tort qu'on a fait à Mickiewicz un reproche de ses croyances catholiques. S'est-on bien aperçu qu'en s'attaquant à l'idée première, on condamnait *a priori* tous ses développements? s'est-on bien aperçu de ce que deviendrait la Pologne, le poëme des *Aïeux*, et le poëte lui-même, si on leur ôtait le catholicisme?... Mickiewicz est catholique parce qu'il est Polonais; parce qu'il ne peut point cesser de l'être sans renier tout le passé de son pays, et sans se priver lui-même d'une des sources les plus fécondes de son inspiration. Est-ce que les théories vagues et flottantes d'une philosophie panthéiste sauraient remplacer pour le peuple qui souffre, pour le poëte qui chante, pour l'exilé qui espère, les croyances innées, si nécessaires au malheur? D'où vient le reproche adressé au Dieu de Konrad de manquer de justice et de grandeur, et quel est cet autre dieu plus équitable et plus grand que l'on voudrait mettre à sa place? Est-ce le *Maître* du prologue de *Faust?* Est-ce le dieu-nature des spinosistes, ce παν mixte et mal défini qui n'est plus la matière, et qui n'est pas encore l'intelligence? Selon nos éclectiques, le christianisme serait déja passé à l'état d'utopie, de mythologie savante, à laquelle philosophes, illuminés, sectaires et prédicants tendraient à rattacher, tant bien que mal, leurs systèmes. Kant qui démontrait également bien le pour et le contre de chaque proposition; Schelling qui base son système actuel sur la vision extatique; Schlegel, Iacobi, tous, jusqu'à Hégel qui soutient qu'il n'est d'autre Dieu que l'homme (ce qui serait, par parenthèse, la négation de la Divinité avant l'homme), prétendaient être chrétiens. A quoi bon cette momerie; et ne vaudrait-il pas mieux dire simplement et franchement que l'on est athée?

Le peuple polonais, nous l'avons dit, est radicalement catholique, dans la signification épurée de ce mot; son passé tout entier fut une lutte à mort contre l'Islamisme, une lutte dont il est sorti victorieux, mais en y laissant une bonne partie de lui-même : son avenir doit être une bataille contre le schisme d'Orient, cet héritier du Koran, dont le schisme a copié les dogmes fondamentaux, le déisme absolu et l'aveugle fatalité. C'est à la Pologne qu'est réservée la mission de défaire l'œuvre de Photius; de fermer cette brèche par laquelle les barbares ont pénétré dans les murs de Byzance : de continuer l'œuvre universelle du christianisme primitif. Les destinées du schisme, de ce culte monstrueux qui fait du salut des âmes un bureau de ministère, et du tzar de Russie un pape, son fatalement liées avec l'esclavage du peuple. Le jour où le principe despotique qui gouverne la Russie aura cessé d'exis-

ter, cet accouplement bizarre se dissoudra; la chute de l'autorité spirituelle suivra nécessairement la chute du pouvoir politique : et la Russie, bon gré, mal gré, reviendra vers l'unité. Le tzar a si bien compris ce danger pour lui-même et cet attachement des Polonais pour la foi de leurs pères, qu'il fait, comme Mahomet II, de la propagande orthodoxe avec le sabre. Aujourd'hui, lorsque les églises polonaises sont changées en cachots, les prêtres traînés au fond de la Sibérie, les enfants arrachés du sein de leurs mères pour apprendre le catéchisme de Vilno, et lorsque Rome approuve ou se tait, le temps serait mal choisi pour abjurer un symbole, pour lequel les jours du martyre recommencent *. La Pologne n'a qu'à opter entre l'apostasie et les persécutions; le schisme étant la religion du tzar, le catholicisme devient naturellement pour elle la religion de la liberté.

Cette idée du martyre de la Pologne, que le poëte ne cesse de comparer à la passion du Sauveur, et dont les mérites doivent racheter le monde souillé par les débauches de l'esclavage et de l'impiété, se fait jour surtout dans le *Livre des Pèlerins*. Une grande nation tombée, le changement forcé de son culte par des tortures qui font venir des larmes de sang aux yeux de tout Polonais, un séjour de quelques années à Rome, cette ville des grandes consolations, ont dû ajouter une corde nouvelle à sa lyre, et l'ont fait vibrer comme la harpe du roi-prophète sur les ruines de Sion. La chute de sa patrie a développé en lui cette compassion ardente qui embrasse la Pologne entière, avec ses générations de tous les siècles, avec tout son avenir; et sa bouche, après avoir proféré les cris de la révolte, répand des hymnes de gloire dignes du Psalmiste. Jamais sa pensée ne s'était élevée aussi haut. Un peintre polonais, M. Statler, a représenté le parvis de Notre-Dame, à Krakovie, couvert d'une foule immense; et Miçkiewicz lisant au peuple assemblé le *Livre de la Nation polonaise*. Le peuple est attentif, mais il est calme; car ce n'est point un livre à jeter le trouble dans les âmes, ce n'est point une provocation à l'émeute. Ce tableau me semble riche de poésie et de vérité; c'est ici que la mission du poëte se confond avec celle du prêtre, de l'apôtre : c'est là son titre réel à l'immortalité.

* Rome a cependant rompu, depuis que cette notice a été écrite, son long et douloureux silence. Malgré le trouble porté dans son autorité spirituelle par sa puissance temporelle, il faut lui savoir gré de ce mouvement généreux qui lui fait transporter l'anathème lancé contre la Pologne sur la tête de son oppresseur. Voyez l'allocution du Saint-Père au consistoire secret du 22 juillet 1842, avec l'exposé des motifs et les pièces à l'appui. (Paris, septembre 1842).

Aujourd'hui, lorsque Mickiewicz, devenu professeur, vient d'obtenir le prix de ses longs sacrifices, la lutte nouvelle qu'il engage n'est pas la moins pénible; lutte avec la langue, chaudement disputée, mais dont il sort, selon son habitude, glorieux et triomphant. Cette puissance qu'il demandait dans son Improvisation, lorsqu'il s'écriait : « Je veux gouverner ainsi que tu gouvernes ; donne-moi l'empire des âmes ! » il la possède maintenant ; c'est la parole slave, c'est le *Verbe*, qui, du haut de cette chaire, jette au loin les semences de la liberté universelle.

« Il aura, dit George Sand, de terribles combats à soutenir contre la force matérielle; mais que sont toutes les machines contre le génie de l'homme? Les armées du tzar ne sont que des machines de guerre; qu'un rayon d'intelligence y pénètre, et ces machines obéiront à l'intelligence et fonctionneront pour elle, comme le fer et le feu pour les services de l'industrie humaine. » Déjà cette prédiction s'accomplit; et la Russie subit à son insu la suprématie morale de la Pologne. Ses limites conventionnelles, telles que les font les chartes et les oukazes, ont été, pour le moment, effacées de la mappemonde; mais ses limites invisibles, ineffaçables, celles que Dieu lui-même a posées à la nationalité polonaise, ont pris plus d'étendue que jamais. L'essor de la pensée n'a jamais été plus énergique en Pologne que dans ce moment, lorsque sa vie politique a été suspendue par la trahison et la violence, et que toute sa sève nationale s'est portée vers les travaux de l'esprit; comme dans une catalepsie, qui n'est qu'une suspension momentanée des fonctions vitales, tout le sang de l'organisme reflue vers le cœur. Nous assistons, depuis 1831, à un spectacle bien fait pour réjouir tout ami du progrès et de la justice; la pensée polonaise, après avoir brisé ses entraves, a produit en dix ans plus de bons livres, que tout le dernier siècle n'en avait enfanté. Notre nation est comme ces fleuves de l'Occident qui, après s'être perdus dans les sables, reparaissent plus loin, purifiés par les conduits souterrains qu'ils viennent de traverser, et poursuivent leur course majestueuse vers l'Océan.

Pour en revenir à notre traduction, elle doit faire partie d'un vaste ensemble de travaux, qui porteront sur tous les principaux monuments de la littérature slave. Elle s'adresse particulièrement à ceux d'entre les auditeurs du collége de France qui voudraient s'initier davantage à la vie slave, en apprenant une langue parlée par soixante-dix millions d'individus. La métaphrase *interlinéaire*, la plus difficile de toutes, est celle que j'ai préférée pour cet ouvrage. plus d'une fois, j'ai vu la *paranomase* ambiguë, l'*épithète* redon-

dante, l'inimitable *onomatopée*, le *polonisme* intraduisible même par un *gallicisme* équivalent (les idiomismes étant beaucoup plus rares dans le français que dans toutes les autres langues), me barrer le chemin et me défendre de passer outre ; si la passion de servir mon pays en proclamant ses titres à la reconnaissante solidarité des peuples, ne m'avait crié, comme le commandant Boguslawski à son immortel 4me de ligne : *Polonais, à la baïonnette !* Pour me servir de l'expression de Châteaubriand à propos du *Paradis perdu :* « j'ai calqué Miçkiewicz à la vitre. » Les œuvres de Miçkiewicz, ainsi tranformées, seront en même temps un monument littéraire et un manuel de langue slave.

L'Europe voudra-t-elle croire à la réalité de ces récits et de ces sinistres peintures ? Tous les amis de l'autocrate (et le nombre en est grand parmi les soi-disant libéraux) ne manqueront pas de crier au mensonge, à la diffamation ; et les optimistes politiques, ce troupeau de Panurge courant après le premier venu qui lui parle de grandeur et de sécurité, nous accorderont à peine une demi-croyance : et que son t cependant les scènes des *Aïeux* auprès des horreurs que l'on commet aujourd'hui même sur les *complices* de Konarski ? La persécution de Vilno s'est étendue à toute la Pologne; Novosiltzoff, mort en 1838, vient de renaître dans un autre lui-même : le prince Troubeçkoï, avec un degré de férocité de plus. C'est un affreux mystère dans l'organisation morale de ce peuple moskovite, que si le tzar a soif de sang, pour une victime il trouve dix bourreaux tout prêts à le servir.

La littérature moderne, qui se débat dans un cercle de plus en plus rétréci par l'égoïsme et l'incrédulité, ces deux principes de mort pour la pensée humaine, recevra, n'en doutons pas, une masse nouvelle de lumière et de vigueur, lorsque l'Orient slave viendra lui jeter, pour premier gage de sa richesse, les merveilles de son histoire, de ses traditions, de ses croyances, de sa poésie. C'est une grande et noble tâche, dévolue à notre concitoyen. La lutte qui fut sa vie entière est loin d'être finie; elle n'est quetranformée : mais Miçkiewicz est encore jeune, mais il a, nous pouvons l'affirmer, la conscience et le courage de sa mission.

On a dit avec raison, et c'est nous surtout, les pèlerins polonais, qui avons besoin de croire à la vérité de cette maxime :

« Le génie, c'est la patience ! »

Versailles, 5, juin, 1841.

PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION.

(1842.)

Le peuple, en Russie, est fermement persuadé que le tzar peut faire saisir et jeter dans une kibitka un autre souverain quelconque de l'Europe; Mięckiewicz dit à ce sujet : « Je ne sais ce qu'on répondrait, dans certaines cours, à un feld-iæger qui se présenterait avec une mission pareille. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Novosiltzoff répétait toujours : « Nous n'aurons de paix et de sécurité qu'après « avoir introduit un tel ordre de choses que notre feld-iæger puisse « remplir les ordres du tzar, à Paris, à Vilno comme à Stamboul, « avec la même facilité qu'à Saint-Pétersbourg. » C'est là, en effet, la pensée de la Russie; elle tend à la domination européenne : elle veut pour serfs les peuples les plus éloignés de son empire. Les malheureux Polonais, ses voisins, ont cruellement éprouvé sa puissance; elle a mis leur patrie au tombeau; mais, toujours pleins de foi, en même temps que d'héroïsme, les Pèlerins dispersés attendent le jour de la résurrection.

Au nombre des cœurs les plus fidèles à la mère commune, se trouve le poëte Adam Mięckiewicz. Tout jeune, il a subi les rigueurs du tzar. On connait la persécution d'Alexandre, nouvel Hérode, contre les enfants polonais; on chercha à étouffer dans la jeunesse des écoles les sentiments patriotiques, à corrompre la liberté dans sa source, mais on n'y put réussir. Novosiltzoff cassa plusieurs écoles en Lithuanie, avec la prescription aggravante de considérer tous les jeunes gens qui les avaient fréquentées comme frappés de mort civile; de ne les admettre à aucunes fonctions, aucun emploi : de les exclure de tous les établissements publics ou particuliers où devaient se terminer leurs études. Après la suppression des écoles, les élèves furent condamnés par centaines aux mines de Sibérie, à la brouette, à l'incorporation dans les régiments asiatiques. Vingt et quelques étudiants ou professeurs furent déportés en exil perpétuel au fond de la Russie, atteints et convaincus de nationalité polonaise. Adam Mięckiewicz partagea leur sort; il fut bientôt trans-

féré à Moskou, et de Moskou à Saint-Pétersbourg. Là, son talent se fit jour à travers la grille des prisons ; il rayonna, et frappa les yeux d'Alexandre. On tâcha de gagner le poëte, par suite du système de corruption qu'on voulait étendre sur la Pologne ; mais, homme de cœur, il préféra un exil éternel : et depuis dix-sept ans il a erré de contrée en contrée, jusqu'à ce qu'il ait trouvé en France une généreuse hospitalité.

Les principaux poëmes de Mięckiewicz sont les *Aïeux*, *Grajina*, *Konrad Wallenrod* et le *Livre des Pèlerins polonais*. La fête des *Aïeux*, tradition lithuanienne, était célébrée tous les ans ; elle consistait en un repas que l'on servait aux défunts. Les mets étaient au nombre de douze ; on les plaçait sur une table couverte d'une nappe grossière, les boissons étaient disposées dans des amphores autour de la salle du banquet : on s'assemblait en silence. Alors le plus ancien de la famille, connaissant les formules sacrées du rite des *Aïeux*, faisait l'invocation en ces termes : « Ames des trépassés dont cette maison se souvient, père et mère, parents, cousins et amis, je vous invite au banquet de tous les ans, désirant qu'il vous soit agréable. Tout ceci vous est destiné ; mangez, buvez. » Puis, après quelques instants de silence, lorsque l'invocation avait produit son effet, et lorsqu'un frisson involontaire avertissait les assistants de la présence des esprits, l'ancien ajoutait : « Asseyez-vous et faites votre repas avec le consentement de la Divinité. »

A ces mots succédait un nouveau silence, durant lequel les morts étaient censés aspirer la vapeur qui montait au-dessus des plats fumants, et mouiller leurs lèvres dans les coupes pleines et les vases sacrés. Dans ces moments, le moindre bruit était considéré comme un présage funeste ; l'aboiement d'un chien, le tintement d'une cloche, le cri d'un oiseau suffisaient pour jeter le trouble dans le sein des convives. Quelques instants après, l'ancien leur faisait en ces termes ses adieux : « Ames des trépassés, partez ; mais avant, donnez-nous votre bénédiction, et donnez la paix à cette demeure : allez où le destin vous attend, et souvenez-vous de ne faire aucun dommage à note jardin, ni à nos champs, ni à nos maisons, ni à nos pâturages, s'il vous arrivait de les traverser avant la fin de l'année. »

Telle est la poétique cérémonie qu'Adam Mięckiewicz a mise en œuvre, avec une rare élévation de sentiments et d'idées ; l'auteur a su y faire entrer en quelque sorte l'histoire de sa vie. Il y a déposé, page par page, comme dit M. Christien Ostrowski, son excellent traducteur en empruntant les paroles de Konrad Wallenrod :

« *la trame de ses pensées et la fleur de ses sentiments.* » Międkiewicz était plus propre qu'aucun autre à cette poésie idéale, surhumaine, avec laquelle il avait été bercé, et que sa jeunesse, maladive et souffrante, accueillait comme une consolation. Des maux physiques préludèrent, assure-t-on, à ces peines de cœur qui bientôt devaient bouleverser son existence. Une fois même, le bruit de sa mort s'était tellement répandu et accrédité qu'un de ses voisins, paisible habitant de Nowogrodek, l'ayant aperçu pâle et défait, se mit à fuir à toutes jambes en faisant le signe de la croix, et courut annoncer à ses concitoyens qu'il avait vu le spectre, le fantôme de Międkiewicz.

Les poëmes de *Grajina* et de *Konrad Wallenrod* reposent encore sur des traditions lithuaniennes; l'histoire de *Grajina*, la belle princesse qui, méprisant l'aiguille, les fuseaux et les jeux féminins, armait sa main du glaive des combats, a inspiré et soutenu la vaillance de la comtesse Plater. « Femme, quoique dans une armure d'homme; oui, femme par ses attraits, héros par sa valeur. » Telle était *Grajina*; telle était Émilie Plater.

Konrad Wallenrod a été composé par Międkiewicz dans les cachots du tzar, et alors qu'il était forcé de remonter au passé, pour avoir le droit d'attaquer le présent au moyen d'une énergique allégorie. Les débats de l'Ordre teutonique et de la Lithuanie ont été choisis par le poëte pour cette mission. L'Ordre teutonique sera la Russie; la Lithuanie sera la Pologne : Konrad Wallenrod le représentant de la jeunesse polonaise, forcée de dissimuler, mais haïssant l'oppression de toute son âme, et prête à la combattre par toutes les armes possibles. Le tzar, moins clairvoyant que de coutume, fit complimenter Międkiewicz sur son poëme. Międkiewicz se hâta de profiter de cette faveur, qu'il savait bien ne pouvoir être durable, pour demander la permission d'aller faire un voyage en Italie; il faut quelquefois être *renard et lion*, comme dit Machiavel : « *Bisogna essere volpe e leone.* » Ce fut la devise de Międkiewicz jusqu'à ce qu'il eût mis le pied hors de cet affreux pays dont les chefs ont dans le cœur toutes les neiges et toutes les glaces de leur climat. Voici le *Chant de la Villa*, délicieuse cantilène extraite de Konrad Wallenrod, et qui pourra donner une idée du talent des deux écrivains polonais :

« Villa, le trésor de nos plaines fécondes,
Roule un sable d'or fin sous des vagues d'azur;
La fille du Niémen, se baignant dans ses ondes,
A le cœur aussi calme et le front aussi pur.

« Villa, sous les fleurs de narcisse et de rose,
Du val lon de Kowno festonne les détours;
Plus brillants que ces fleurs qu'en jouant elle arrose,
Sont nos jeunes guerriers aux pieds de leurs amours.

« Villa, dédaignant sa couronne éphémère,
Cherche au loin le Niémen, son rapide vainqueur;
Ainsi, notre amoureuse, ayant quitté sa mère,
Suit le jeune étranger et lui livre son cœur.

« Villa pour jamais déserte ses rivages;
Le Niémen la saisit dans ses bras de géant,
La porte au fond des bois, sur les steppes sauvages,
Et tous deux vont se perdre au sein de l'Océan.

« Villa meurt captive, et ton cœur solitaire
Loin des champs paternels doit être enseveli;
Tu périras, de même, errante sur la terre,
Jetée, avant le temps, au gouffre de l'oubli!

« Villa fuit toujours, et la vierge aime encore.
En vain l'on avertit le cœur et le torrent;
Vilia s'est donnée au fleuve qu'elle adore,
La fille du Niémen aime et chante en mourant! »

Dans les *Pèlerins polonais*, le poëte est libre; il a rejeté le masque de l'allégorie : il parle à cœur découvert. C'est alors que sa haine contre la Russie s'exhale franchement. Il traite avec le tzar de puissance à puissance, et il est le plus fort; car, tandis que le tzar n'a pour lui que la force et la violence, le poëte a de son côté le génie et la liberté. Il chante les douleurs de sa patrie, il reproche aux autres nations leur indifférence et leur pusillanimité; il nous les montre accroupies dans leur égoïsme, refusant de voler au secours de la Pologne déchirée et éventrée, jusqu'à ce que « *l'ordre ait règné dans Varsovie.* » Cependant Mickiewicz, une de ces intelligences d'élite qui laissent un large sillon de lumière sur l'époque qu'ils ont traversée, et dont le privilége est d'avoir l'Europe entière pour auditoire, vient d'être appelé, par le vœu unanime de ceux qui ont été à même d'apprécier son beau talent, à la chaire de l'enseignement slave au collége de France. Cet établissement national, destiné à l'essai des enseignements nouveaux qui viennent de s'élever à la dignité de science, et qui fait de notre capitale une métropole de l'esprit humain, n'a fait, en ouvrant cette chaire, que répondre au but primitif de son institution. Les premières séances de Mickiewicz, dans lesquelles il s'est tout d'un coup posé parmi les savants les plus distingués de notre époque, ont pleinement

réa lisé le espérances de ses amis et compatriotes ; tour à tour ingénieux et profond, érudit comme un antiquaire allemand, plein de fougue et d'imagination comme un fils de l'Orient qu'il est, sondant d'un œil divinateur le passé des nations enseveli dans les ténèbres des âges, ou s'élevant aux plus hautes considérations de philosophie et de morale, il a déployé la double qualité de professeur éminent et de poëte inspiré, d'analyste et de créateur. Déjà de nombreux élèves se pressent autour de lui ; la salle primitivement assignée à son cours est devenue insuffisante pour contenir son auditoire, composé de Français et de Slaves de tous les noms et de toutes les couleurs : depuis le jaune pâle des peuples ouraliens, *gens flava*, d'après l'appellation de Tacite, jusqu'à la nuance fraîche et colorée des plaines de la Mazovie et la carnation vigoureuse des habitants de l'Ukraine. Des notabilités littéraires de toute sorte se donnent à l'envi rendez-vous à l'amphitéâtre de Miękiewicz ; M. Ampère, à peine descendu de sa chaire, vient à son tour, bénévole auditeur, s'asseoir parmi ses élèves, et prodiguer à son successeur les témoignages d'une sincère et non-équivoque admiration : M. de Montalembert, M. de Salvandy, M. Michelet, M. Sainte-Beuve, George Sand, tell es sont les personnes qui viennent s'emparer, au nom de la civilisation, de ce nouvel hémisphère de la pensée que le savant polonais est chargé de lui découvrir. Désormais le peuple français et le peuple slave s'étreindront plus intimement encore qu'ils ne l'ont fait jusqu'aujourd'hui sur tous les champs de bataille; on pourra dire avec justice : « Plus d'Allemagne ! » puisque les barrières infranchissables qui séparaient ces deux grandes races, savoir, la difficulté de la langue et la disparité des mœurs, vont bientôt, grâce aux efforts de Miękiewicz, être anéanties pour jamais.

Le recueil que nous annonçons aujourd'hui est particulièrement destiné à ceux d'entre ses élèves qui voudraient s'initier davantage au mystère slave et acquérir une connaissance plus approfondie d'une langue parlée par soixante-dix millions d'individus. Où pourront-ils mieux le faire que dans les ouvrages du professeur, dans ces écrits qui ont exercé sur la destinée des Slaves une influence toute providentielle ? Le cours même de Miękiewicz, nous pouvons l'affirmer d'avance, ne peut être parfaitement compris que par ceux qui seront familiarisés avec la *manière* du professeur ; qui auront suivi dans ses écrits la pente ascendante de l'idée inspiratrice, qui fut une idée de patriotisme. C'est là que le poëte a consigné, presque jour par jour, le résultat de ses impressions ; qu'il a déposé le germe de ces mouvements sublimes qui au-

jourd'hui électrisent et suspendent à ses lèvres tout un peuple de jeunes et ardents élèves.

M. Ostrowski, dont le public français a été à même d'apprécier le talent dans des compositions originales, s'est départi cette fois de son individualité pour servir d'intermédiaire entre Mickiewicz et son auditoire; ses poëmes, traduits en français, seront le plus noble plaidoyer qui puisse être prononcé en faveur d'une cause sainte aux yeux des hommes honnêtes de tous les partis : et c'est à cette tâche patriotique que le traducteur-poëte a consacré ses plus énergiques travaux. Cette publication, si nous sommes bien informés, doit servir de base et de point de départ à une série de publications analogues; qui, tout en appuyant par des exemples les préceptes de Mickiewicz, leur serviront de complément, et seront en même temps l'incarnation vivante de sa parole.

HIPPOLYTE LUCAS.

PRÉFACE

DE LA TROISIÈME EDITION.

(1845.)

« N'a-t-on pas dit et répété que dans la dernière guerre entre la Pologne et la Russie il n'y a que le peuple qui ait fait son devoir? Et ceux qui voudraient réformer le peuple avouent n'avoir pas accompli le leur!... »

(MIÇKIEWICZ, *l'Église officielle et le Messianisme*, p. 238.)

Quand nous écrivions la première préface placée en tête de ce volume, Miçkiewicz, notre poëte national, venait, au nom de tous les peuples slaves, prendre possession de cette chaire nouvelle que réclamaient tant de souhaits, qu'environnaient tant d'espérances. Nous croyions alors, avec tous ses amis et ses compatriotes, que la pensée slave, comprimée partout ailleurs, pourrait enfin se produire librement à la face de l'univers; que les larmes et les gémissements de soixante-dix millions d'opprimés, les plus à plaindre de tous, car ils se souviennent d'avoir été libres, auraient enfin un écho dans le cœur des nations. Pour Miçkiewicz lui-même, chargé d'un si haut emploi, et qui seul à nos yeux était digne de l'exercer, nous attendions un glorieux avenir de travail... nos prévisions ne se sont pas réalisées. Après quatre années d'existence *, la chaire slave a été fermée; et son auditoire a dû se séparer avec la douleur d'une attente déçue, avec le regret d'un rêve évanoui. Traducteur de ces *OEuvres poétiques*, auxquelles depuis nos premières années nous devons tant de délicieuses émotions, il ne nous appartient pas de juger les tendances nouvelles de Miçkiewicz; nous ne pouvons que repousser loin de nous toute solidarité avec ces tendances aboutissant au *Messianisme* : nous ne pouvons que déplorer un tel état de choses, que la suspension de son cours a dû être considérée par tous comme une nécessité. Se peut-il

* Du 22 décembre 1840, au 28 mai 1844.

qu'une aussi belle intelligence, que la persécution, l'exil, tous les malheurs publics et privés, n'ont pu ternir un instant, soit devenue le jouet d'un intrigue infâme ? Se peut-il que lui, le premier entre ses frères, il se soit résigné à n'occuper qu'une place secondaire dans cette prétendue religion dont un charlatan est le prophète, et probablement le tzar Nicolas le dieu ? qu'il ait de son plein gré consenti à échanger son beau laurier de poëte contre la verveine du nécromant ? Cela semble inadmissible, incroyable, absurde; et cependant cela est. Dans un de ces moments de dépression et d'affaissement auxquels le génie échappe encore moins que tout autre, les convictions de Mickiewicz ont été surprises et perverties; un piége grossier, ourdi par des mains mercenaires, a été tendu sous ses pas : et, disons-le avec la rougeur de la honte au visage, avec le sentiment de l'amitié méconnue, Mickiewicz n'a pas su l'éviter. Les artisans de ce piége, nous les connaissons tous; un jour nous les signalerons à l'indignation publique, qui les entachera du stigmate d'infamie *.

En voyant ces choses, la plume nous est tombée des mains; nous avons interrompu notre travail commencé avec amour et dévouement : nous avons attendu que le professeur-poëte, mieux inspiré, revint au véritable objet de son enseignement. Aujourd'hui, lorsque les intrigues dont Mickiewicz a été la première et la plus éclatante victime ont porté leur fruit, nous ne pouvons passer sous silence des faits qui sont à la connaissance de tous; et nous accomplirons notre tâche pénible d'historien comme on acquitte une dette onéreuse.

Quand un génie d'un ordre aussi élevé déchoit de la place que la main de Dieu lui avait assignée, combien d'esprits inférieurs, égarés par un noble sentiment, celui de l'admiration, sont fatalement entraînés dans sa chute ! Le chef de la nouvelle religion arrive à Paris, muni d'un passe-port du cabinet russe, les deux mains pleines de folles prophéties et de promesses illusoires. Aussitôt quelques-uns des plus dignes exilés, dans les âmes desquels le temps et la souffrance ont exercé de plus grands ravages, se font les apôtres et les séides du messie orthodoxe. De faux prodiges,

* Nous pourrions les nommer aujourd'hui, lorsque lèur chef, André Towianski, vient, par un acte de soumission illimitée, de se déclarer vassal et sujet du tzar Alexandre II; c'est d'abord le *Maître*, ancien pharmacien herboriste de Vilno, qui avait fait de mauvaises affaires; c'est un médecin homœopathe et magnétiseur; c'est le commis-libraire de notre poëte, aujourd'hui premier homme d'affaires d'un prince russe résidant à Paris. Les autres ne valent pas la peine d'être cités.

et qui ne sont que des phénomènes physiologiques, sont déployés à leurs yeux ; de malencontreuses prédictions réalisées par le hasard sont répandues : et tous ces fanatiques de battre des mains et de crier au miracle ! On publie un écrit qui doit être la Genèse de cette foi nouvelle, la *Cène*, et qui n'est qu'un amas informe de rêveries talmudiques déjà vieilles du temps de Jacques Bœhme et de Swedenborg. On fait placarder une lithographie, le portrait de l'empereur Napoléon, dans le costume d'un rabbin israélite. Tout cela n'est que risible ; mais ce qui l'est beaucoup moins, c'est la révolution complète qui s'opère dans les idées et l'enseignement de Mickiewicz. Dès lors, tout est changé ; ce n'est plus ce coup d'œil synthétique, cette belle faculté de généraliser qui distinguait ses premières leçons ; mais une improvisation fougueuse, sans méthode et sans suite : des phrases contradictoires, échappées comme au hasard et souvent contre le gré du professeur. C'est une grande pensée toujours sur le point d'éclore ; c'est une grande révélation qui ne peut prendre chair, et pour cause : cette pensée n'est rien, cette révélation n'existe pas, c'est une énigme sans mot, c'est le Messianisme *.

Dès la troisième année de son cours, Mickiewicz se pose en médiateur entre la Russie et la Pologne, entre l'Europe et l'Asie, entre la civilisation et les barbares ; et de là, il entreprend de juger avec impartialité l'un et l'autre hémisphère. L'impartialité ! ce mot sonne d'une manière au moins bien étrange dans la bouche du philarète de Vilno, du proscrit de Krimée, du chantre de Konrad Wallenrod ; et pourtant ce mot se retrouve à chaque page dans le recueil de ses leçons, que l'on vient de publier sous le titre de *l'Église officielle et le Messianisme*. Cependant, ni les élèves qui se pressaient autour de la chaire slave, ni même le gouvernement qui l'avait érigée, ne réclamaient de sa part une telle abnégation. Ce n'est point sans une vue politique, sans un dessein inavoué, qu'il la conférait à un Polonais, et non pas à un Russe, ou, ce qui serait assurément plus grave, à quelque savant de Bohême subventionné par la Russie. « Il est un point de vue élevé, dit Mickiewicz, à la hauteur duquel l'idée polonaise et l'idée russe pourront se réunir et se réconcilier ». Nous protestons de toutes nos forces contre cette assertion ; les massacres de l'Ukraine, de Praga et d'Oszmiana se dressent entre elles, avec leurs flots de sang répandu, avec leurs vengeances

* Ce terme nouveau, inventé par Hœné Wronski, le célèbre mathématicien, signifie dans le langage des adeptes : « *Le développement final du christianisme par l'esprit de divination et la métempsycose.* » Il n'y a pas bien loin, de là aux tables parlantes et tournantes de M. Home.

et leurs malédictions : celui qui voudrait les réconcilier, les réunir, serait un insensé ! Si même, nous autres Polonais, si nous pouvions vouer à l'oubli tout le passé, si nous pouvions, comme le Christ, pardonner à nos bourreaux, eux-mêmes pourraient-ils oublier, pardonner tout le mal qu'ils nous ont fait ? Leurs pères, pendant trois siècles, ont égorgé nos pères. Oh ! non, rien ne saurait nous réconcilier, nous réunir jamais ! Mais s'ils veulent laver leur honte séculaire, écarter de leurs fronts l'anathème d'esclavage, qu'ils osent détrôner leur tyran et le nôtre ; qu'ils aient le courage d'être libres un seul jour, comme nous l'avons été dix mois en 1831, et qu'ils viennent après nous parler de réconciliation et de fraternité : jusque-là, point de trêve, point d'alliance entre nous ! Les Russes voudront-ils jamais redevenir des hommes ? oseront-ils briser leurs chaînes ? eux, façonnés à la servitude par dix siècles d'une muette et passive obéissance ? La Russie, libre ? non, non ! nous ne le croyons pas, nous ne l'espérons pas !

On l'a dit mille et mille fois : pactiser avec ces barbares, jouter avec eux de ruse ou de perfidie, c'est leur céder la victoire sans combat. Le Messianisme, tel qu'il a été formulé par Mickiewicz, ne sert que les intérêts du tzar. Dans l'orient de l'Europe, où la religion est encore à peu près la seule institution bien établie, toucher à ce tabernacle sacré c'est porter atteinte à la base même des nationalités. La race slave tout entière, comme l'a très-bien démontré M. Cyprien Robert dans la *Revue des Deux-Mondes*, se compose, en effet, de deux grandes familles : les *Gréco-Slaves* et les *Slaves-romains*. La première est plus forte, matériellement, par le nombre et par l'organisation ; elle reconnaît pour son enseigne le schisme, et pour son souverain le tzar de Russie. La seconde lui est infiniment supérieure par la civilisation et le caractère individuel ; elle reconnaît pour son centre la Pologne, et pour son drapeau la foi catholique. Lui enlever en ce moment ce labarum, ébranler ses croyances religieuses, ce serait la faire douter d'elle-même ; ce serait la livrer en pâture au despotisme, la jeter sans défense sous les pieds sanglants de Nicolas. Laquelle de ces deux croyances doit prévaloir dans l'avenir ? voilà toute la question slave réduite à sa plus simple expression. La tentative de Mickiewicz était donc avant tout prématurée, intempestive. Il a compris, avec son siècle, que le passé ne suffisait plus ; et, comme tous les esprits ardents qui s'intéressent aux grandes questions de l'humanité, il s'est mis à la recherche d'une loi nouvelle qui résumât les besoins moraux des temps à venir : c'est fort bien, et nous ne pouvons que l'applaudir dans cette direction. Mais un visionnaire,

un médicastre, un fourbe, les héros de l'avenir, les continuateurs du Messie? oh! quant à ce point, nous différons essentiellement. Ce n'est pas en exhumant de la poussière des écoles le fantôme hideux du mysticisme, avec son linceul de formules creuses et de subtilités, que l'on parviendra à refaire la loi de l'avenir. C'est ailleurs qu'il faut la chercher; c'est dans la gravitation spontanée des peuples vers l'unité primitive, au nom de leurs droits et de leurs devoirs mutuels; c'est dans la meilleure méthode pour donner à chacun d'eux la plus grande somme de sagesse et de bonheur dont il soit capable de jouir: c'est, en un mot, dans une grande fédération *slavo-romano-germanique*, qui comprendrait tous les peuples des trois races chrétiennes, et qui porterait le nom, proposé par nous, d'ÉTATS-UNIS D'EUROPE. Ceux qui leur tiennent un autre langage, ce sont les faux prophètes qui les égarent et les aveugles fanatiques qui propagent leurs doctrines.

Disons-le cependant à la gloire de l'Émigration polonaise; le bon sens qui la distingue a repoussé ces lugubres utopies: comme il avait renié les prétentions absurdes de ceux qui voulaient, au sein même de l'exil, ériger une famille soi-disant jaghellonienne en monarchie héréditaire. Nous ne sommes pas des rêveurs et des sectaires; la patrie n'est point pour nous un mythe, une abstraction, mais la plus positive des réalités. Miękiewicz a dû s'apercevoir d'ailleurs, au peu de succès de sa prédication, que de pareilles idées n'ont pas cours en France et n'y peuvent être considérées que comme objet de curiosité. Au delà du Rhin elles auraient eu peut-être quelques chances de réussite. C'est ainsi que le Messianisme slave, abandonné par l'Émigration, s'est trouvé circonscrit dans un cénacle composé de quarante-quatre illuminés, nombre cabalistique des adeptes du faux prophète *.

Toutefois, un mal immense a été fait à l'Émigration; le but de ceux qui voulaient la paralyser en la divisant, qui voulaient la séparer de Miękiewicz, son âme et son interprète, a été pleinement obtenu. « Ils m'ôteront les fers des mains et des pieds, disait le poëte des *Aïeux* (page 195), mais ils me les feront peser sur l'âme. Moi, poëte, errer seul au milieu d'une foule étrangère, d'une foule ennemie, qui de mes chants ne saisira rien, qu'un bruit vague et confus! Les infâmes! c'est la seule arme qu'ils n'aient pu m'arracher;

* « Comment voulez-vous que je fasse une religion avec quatre cents hommes? » disait Napoléon à Laréveillère-Lepeaux, le *chef* des théophilanthropes. Il est vrai que le Christ a fait la sienne avec douze apôtres; mais pour base de leur apostolat il leur a légué l'Évangile.

mais ils l'ont brisée, gâtée entre mes mains... Vivant, je serai mort pour ma patrie!... » Il importait en effet à nos ennemis que cette chaire, qui était en quelque sorte pour nous une patrie intellectuelle, fût rendue impossible; que les cris de détresse d'une nation martyre fussent étouffés dans les profondeurs des mines, dans les ténèbres des cachots. Il leur importait surtout que cette lyre, si chère à la Pologne, fût brisée à jamais. Mickiewicz, comme tous les grands poëtes depuis Orphée, devint la proie de l'envie et de la corruption; l'artiste de génie a été tué par les imposteurs et les ménades. Anathème à ceux qui n'ont pas craint de lui dérober son laurier, pour le vendre feuille à feuille aux agents de la tyrannie! Que leurs noms, couverts d'exécration, comptent désormais parmi les noms honteux et maudits de l'humanité!

Le cours a cessé; et soudain quelques journaux de s'écrier que, puisque le professeur ne parlait que de Messianisme, la littérature slave n'existait pas. Admirable conclusion, digne de la verve railleuse de la petite presse parisienne! La littérature des quatre idiomes slaves, pris séparément, ne peut en effet entrer en lice avec les richesses poétiques des langues du Midi; mais ces idiomes ne composant qu'une seule et même langue, leurs trésors réunis forment un code littéraire aussi complet, aussi varié que celui d'aucune langue existante, ancienne ou moderne. Dans un établissement comme le collége de France, parmi tous les dialectes vivants ou morts dont les noms à peine sont parvenus en Europe, comme l'arménien, le copte, le tatare-maudjour, etc., la langue slave ne pouvait être la seule oubliée. Cette langue est parlée, depuis les bouches du Cattaro jusqu'au détroit de Behring, par une race qui, seule entre toutes, élève aujourd'hui des prétentions de conquêtes. Qu'on y prenne bien garde; ces masses formidables, si vous négligez d'y porter la lumière civilisatrice, si vous ne savez pas vous associer à leur mouvement de régénération et de puissance, viendront elles-mêmes vous apprendre leur rude langage, qui sera alors, comme l'a dit Mickiewicz en commençant son cours : « la langue de la domination universelle! »

Les *Œuvres poétiques* que nous publions aujourd'hui attestent ce que Mickiewicz aurait pu devenir si son génie avait pu recevoir tout son développement. Ceux qui l'ont exalté outre mesure sont les premiers à lui jeter la pierre de l'outrage; qu'il réponde à leurs sarcasmes par un de ces chants inspirés comme *les Aïeux* ou *Wallenrod*, qui font vibrer les entrailles de tout un peuple. Pour nous, qui n'avons été ni ses séides ni ses détracteurs, mais ses constants et sincères amis, nous lui crions du fond du cœur :

Espérance et courage ! nous lui montrons un avenir de réparation, et nous attendons en silence. Respect cependant pour le génie qui tombe ! pitié pour l'exilé qui souffre et qui pleure ! Nous avons applaudi à cette radieuse étoile tandis qu'elle brillait au plus haut des cieux ; ne l'insultons pas à présent lorsqu'elle chancelle et pâlit au bord de l'abime*.

Paris, 20 juin 1845.

* Après avoir occupé pendant dix ans le poste de bibliothécaire de l'Arsenal, vacant par la mort de Charles Nodier, Mickiewicz fut envoyé par le gouvernement français en Orient, avec la mission de jeter les premières bases d'une organisation des *Légions polonaises* devant être employées à la guerre contre la Russie. Peu de jours après son arrivée à Constantinople, le 26 novembre 1855, Mickiewicz est mort dans toute la force de l'âge, à cinquante-six ans, à la suite d'une violente discussion avec les agents et les affidés de l'hôtel Lambert, foyer d'intrigues qui, sous le couvert de l'Émigration, s'attache, depuis 1832, à détruire les dernières espérances de la Pologne.

Voyez, pour la biographie détaillée du poëte, les *Lettres Slaves*, p. 66-303 et 377. Paris, chez Amyot.

A THOMAS ZAN,

JOSEPH IEZOWSKI,

JEAN CZECZOT

ET

FRANÇOIS MALEWSKI,

MES AMIS;

EN SOUVENIR DES HEUREUX JOURS DE NOTRE JEUNESSE,

A. M.

Vilno, 1822.

I.

POÉSIES DIVERSES.

Me thinks I see.... — Where?
— In my mind's eyes.

SHAKSPEARE.

I.

ROMANCERO.

I.

LA PRIMEVÈRE [1]*.

A peine l'alouette eut-elle fait sonner la plus matinale des plaintes aériennes, que la primevère hâtive brillait à travers ses voiles d'or.

MOI.

C'est trop tôt, petite fleur ! Le nord nous souffle encore ses frimas, les montagnes n'ont pas secoué leur blanche écume, les plaines sont inondées.

Ferme tes jolis yeux d'or ** et cache-toi dans le sein de ta mère ; crains la perle glacée du matin ou la dent du givre meurtrier.

ELLE.

Nos jours sont comme les jours du papillon ; naissant à l'aurore, expirant à midi : plutôt vivre un instant dans le mois des fleurs *** que des mois entiers en automne.

Soit que tu cherches une offrande pour les dieux ou quel-

* Pour les notes et les explications historiques, voir la fin du volume.

** *Swiatelka*, diminutif de *swiat* et *swiatlo*, monde et lumière, est employé ici dans la même acception que dans l'italien *lumini*, les yeux.

*** *Kwiécien*, avril, est dérivé de *kwiecié* ou *kwiaty*, les fleurs.

que don pour tes amis, pour ta maîtresse; mets-moi dans ta couronne : ce sera la couronne sans pareille!

MOI.

Née sous l'herbe vile, dans le bosquet sauvage, sans parfum, sans éclat, qui donc te rend si fière, ô chère petite fleur?

As-tu les joues de l'aurore, ou le turban de la tulipe, ou la candeur du lis, ou le sein coloré de la rose?

Viens pourtant, que je t'enlace à ma couronne; mais dois-je me fier à toi? mes amis, mon amante te verront-ils avec faveur?

ELLE.

Jeune ange du printemps, tes amis me salueront avec joie; l'amitié n'aime point le grand jour : ainsi que mes fleurs, elle se plaît à l'ombre.

Si j'étais digne de tes mains, ô céleste Marie! si pour le premier bouquet du printemps, j'obtenais seulement... ta première larme!

II.

ALLÉGORIE.

Écoute, jeune fille!

Elle n'écoute point... — Il fait grand jour; ceci est la ville, il n'y a personne à tes côtés : quel fantôme veux-tu saisir? Tu l'appelles, tu sembles le reconnaître!...

Elle n'écoute point... — Immobile comme une pierre, les yeux tantôt fixes, tantôt hagards, elle fond en larmes, elle embrasse le vide, elle s'agite, puis elle pleure et sourit.

« C'est donc toi, mon cher Jean? la nuit? même après la mort, mon amant? Viens, oh! viens, doucement, une marâtre pourrait nous entendre!

« Elle n'a qu'à nous entendre, tu n'es plus! te voilà dans

la tombe, mort ! Ah ! j'ai peur. Peur de lui, Jean ! Car c'est bien lui ! Ce sont ses traits, ses yeux, sa robe blanche !...

« Et lui-même, voyez, pâle comme son linceul !... froid ! Que ses mains sont glacées ! Ici, réchauffe-les sur mon cœur, dans mes bras, oh! viens, tes lèvres sur les miennes!

« Ah! qu'il fait froid dans le tombeau! Te voilà mort, depuis... oui, depuis deux ans. Prends-moi, je veux mourir aussi; je n'aime point le monde.

« Je souffre, au milieu de la foule méchante; je pleure, ils rient de mes pleurs : je parle, personne ne veut me comprendre! je vois, ils ne voient pas!

« Viens de meilleure heure... Dieu! si ce n'était qu'un songe!... Oh! non, je te tiens dans mes bras!... Tu me fuis, cher Jean? Reste, reste encore! C'est trop tôt, trop tôt!

« Mon Dieu ! le coq a chanté, l'aube a brillé dans les croisées. Jean, demeure encore... disparu! Moi, malheureuse! »

C'est ainsi que la jeune fille pleure son fiancé.

Elle court le saisir, l'appelle, et tombe évanouie. A cette chute, à ce cri, la foule s'ameute.

« Dites vos prières! crie le peuple simple; son âme doit être ici présente : Jean doit être auprès de sa chère Marie, lui qui l'aimait tant sur la terre ! »

Et moi j'obéis... je crois... je pleure... et je prie.

« Écoute, jeune fille, s'écrie du milieu de la foule un vieillard; et vous tous, croyez-en mes lunettes et mes yeux : rien! je ne vois rien autour de cette fille.

« Les esprits sont une invention des gens ivres, forgée dans les ateliers de l'ignorance. Cette fille est une folle, et ce peuple croit en dépit du bon sens.

— Cette fille est le SENTIMENT, et ce peuple est la FOI! l'un et l'autre savent bien mieux que les lunettes et les yeux du savant.

« Tu connais les vérités mortes, inaccessibles au vulgaire !

tu vois le monde dans un atome, un atome dans le monde; mais tu n'entends pas le Verbe, la vérité vivante : pour toi, point de merveilles!

« Il faut avoir un cœur et voir au cœur des autres. »

III.

LE TOMBEAU DE MARIE*.

L'ÉTRANGER. — LA JEUNE FILLE. — JEAN. — LA MÈRE. — L'AMIE.

L'ÉTRANGER.

Là-bas, au détour du Niémen, dans la verte prairie, quel est ce tertre si joli, étalant sa ceinture de framboises, d'aubépines et d'églantiers, les flancs couverts de gazon et la tête couronnée de fleurs? Au sommet croît un merisier, point de départ de trois chemins; un chemin conduit à droite, un autre au village, le troisième à gauche. Moi, conducteur de radeaux sur la rivière, je te demande, jeune fille, quel est ce tertre si joli?

LA JEUNE FILLE.

Demande à tous les gens du village, et tous te répondront : « Autrefois la jeune Marie vivait dans cette chaumière, et maintenant elle repose dans ce tombeau. Ce sentier à droite, foulé par les pieds du pâtre, ce fut le chemin de sa mère allant au hameau; et par ici, à gauche, son amie en revenait. » Mais voici briller l'aurore; elles viennent prier sur le tombeau. Cache-toi sous cette ramée, toi-même tu entendras leurs plaintes, toi-même tu verras leur misère. Regarde à droite... voici venir l'amant; voilà la mère sortant du ha-

* Voyez *les Aïeux*, quatrième partie.

meau : plus loin, à gauche, c'est l'amie. Tous viennent lentement, portant des fleurs, et pleurant.

JEAN.

Marie ! jusqu'à cette heure encore nous ne t'avons pas vue, nous ne t'avons pas embrassée ! Marie, Marie ! le soleil se lève et ton ami t'attend ; veux-tu dormir toute la matinée ? ou bien ai-je mérité ta colère ? Ah ! ma chère Marie, où te caches-tu jusqu'à présent ? Non, tu ne dors pas ! non, tu n'es pas irritée contre moi ! Morte, morte ! O mon Dieu ! ensevelie sous ce tertre, tu ne verras plus ton amant ! et mes yeux ne te verront plus ! Autrefois, quand j'allais reposer, je me consolais en pensant qu'à mon réveil je reverrais Marie ; et alors mon sommeil était doux. Maintenant, je veux dormir ici, loin des hommes ; peut-être la reverrai-je en songe ! En fermant les paupières, puissé-je les fermer à jamais ! J'étais heureux, j'aimais l'ordre et le travail, les voisins faisaient mon éloge, j'étais l'orgueil de mon père aux cheveux blancs ; maintenant, mon père lutte avec la vieillesse qui l'accable : et moi, je n'appartiens plus à Dieu ni aux hommes ! Que le grain périsse dans le champ, que le foin s'échauffe dans la meule ; que le voisin s'empare des gerbes, que le loup dévore le troupeau : Marie est morte ! Marie est morte !

Mon père me donne sa chaumière, il m'offre un mobilier, il veut que je m'établisse ; des tuteurs m'ont proposé un riche parti : Marie est morte ! Marie est morte !

Les tuteurs ont mal réussi ; je ne puis ! non, je ne puis ! Père, je sais ce que je ferai ! J'irai loin, bien loin, vous ne pourrez plus me retrouver, quand même vous me chercheriez par tout le monde ; je m'enrôlerai chez les Russes, afin qu'ils me tuent tout d'abord : Marie est morte !

LA MÈRE.

Suis-je encore assoupie ? Voici le jour, les champs sont couverts de laboureurs. Comment ne pas dormir, lorsque Marie n'est plus là pour m'éveiller ! Toute la nuit j'ai pleuré ;

je me suis endormie quand le jour commençait à poindre. Mon brave Simon est déjà dans la plaine; il a devancé l'aurore en sortant à jeun, sa faux en main, pour ne pas m'éveiller. Il fauchera, tout le jour, les herbes et les fleurs; moi, je dormirai sur le tombeau. Pourquoi reviendrais-je à la maison? qui nous servira le dîner? qui viendra s'attabler avec nous? Marie est morte! Marie est morte!

Tant que nous te possédions, notre chaumière était un vrai paradis; à nous les plus longues veillées, à nous les plus joyeuses semailles, à nous les plus abondantes moissons: à nous les garçons et les filles de tout le village. Tu pars, la maison est déserte; chacun, en la voyant si triste, passe son chemin, les ais des portes se rouillent, la cour se remplit de mousse, Dieu s'est détourné de nous, les hommes nous évitent: Marie est morte! Marie est morte!

L'AMIE.

C'était ici le matin, près du ruisseau; moi, je te parlais de ton amant: toi, tu me parlais du mien. Oh! nous ne parlerons plus jamais de nos amours!

Qui me dira tous ses secrets? qui donc entendra tous les miens? Ah! lorsque je ne partage plus avec toi mes bonheurs et mes peines, la peine reste peine, le bonheur n'est plus le bonheur: Marie est morte! Marie est morte!

. . . .

L'étranger entend tout cela; il soupire, ses larmes coulent: puis, il se remet de son trouble, essuie ses pleurs, et poursuit sa route avec les radeaux [2].

IV.

LE LAC DES WILLIS[3].

A MICHEL WERESZCZAKA.

Qui que tu sois, voyageur aux environs de Nowogrodek, arrête tes chevaux à l'entrée du bois de Pluzyny, pour contempler le Switez.

Le Switez ! voilà ses nappes brillantes, comme un orbe immense encadré dans une épaisse et noire ceinture, et poli comme un quartier de glace.

Si vous en approchez aux heures de la nuit, le front tourné vers le lac, des étoiles sur vos têtes, des étoiles sous vos pieds, et deux lunes pareilles s'offriront à vos yeux.

Incertain si la plaine vitrée s'élève de vos pieds jusqu'au firmament, ou si le ciel a ployé jusqu'à vous ses dômes transparents,

Votre œil ne pouvant atteindre la rive opposée et distinguer la base du sommet, vous croyez être suspendu dans l'espace, au milieu d'un abîme de saphir.

C'est ainsi qu'à la faveur du beau temps, votre œil sera charmé par ce mensonge de la nuit; mais, la nuit, pour aborder le Switez, il faut être le plus intrépide des hommes.

Car Satan y donne de singulières fêtes ! là, des spectres s'entre-choquent avec bruit... Je tremble quand les vieillards le racontent, et je n'ose en parler à la veillée.

Mainte fois, on entend sous la vague un bruit de grande ville, suivi de fumée et de flammes; on entend le tumulte des combats, les clameurs féminines, le glas du tocsin, et le froissement des armures.

Soudain la fumée tombe, le tumulte s'apaise; sur les

bords seulement on entend bruire les mélèzes, dans les ondes murmurer des prières et gémir les plaintives supplications des femmes.

Qu'est-ce que tout cela? chacun en parle à son gré; mais personne n'est allé jusqu'au fond : il existe bien des légendes parmi le peuple, mais comment démêler le vrai du fabuleux?

Le seigneur de Pluzyny, dont les ancêtres avaient possédé le Switez, rêvait depuis bien longtemps à pénétrer ces mystères, et se renseignait en tous lieux.

Il ordonne des préparatifs dans la ville voisine et fait des frais immenses; on achète deux cents pieds de filet : on assemble des nacelles et des bateaux.

J'eus soin d'avertir que, dans une œuvre pareille, il était bon de commencer par Dieu; des messes furent dites dans plus d'une église, et le prêtre de Cyryn arrive en personne.

Il se présente sur le bord, se revêt d'une chasuble brillante, fait le signe de la croix, asperge, bénit et consacre les travaux. Le maître donne le signal; les nacelles dérivent, le filet plonge et s'abîme avec bruit.

Il plonge, il entraîne jusqu'aux liéges, tellement le lac est profond; les cordes se tendent et frémissent, le filet marche en silence : la pêche sera-t-elle bonne ou mauvaise?

On étend les rêts sur le bord, on retire le restant de la nasse; dirai-je quel monstre fut amené? quand même je le dirais, personne ne voudrait me croire.

Je le dirai pourtant!... Ce monstre est une femme vivante, au visage coloré, aux lèvres souriantes, aux cheveux de lin pâle trempés dans les flots d'azur.

Elle descend sur la rive; et, tandis que les uns prennent bravement la fuite, que les autres semblent pétrifiés de terreur, j'entends couler de ses lèvres les douces paroles que voici :

« Jeunes gens, savez-vous que jusqu'ici personne n'a lancé

de barque impunément sur mes flots? Ce lac couvre des abîmes sans fond, et ces abîmes engloutissent chaque audacieux pêcheur.

« Et toi, téméraire, et vous, ses compagnons, vous seriez tous engloutis; mais comme ce domaine appartient à notre aïeul, comme notre sang coule dans tes veines,

« Bien que vous ayez mérité d'être châtiés, vous avez commencé par Dieu : et Dieu vous apprend par ma voix les mystères et les merveilles de l'abîme.

« Sur ces plages envahies par le sable, où le lis des eaux et le jonc ploient leurs têtes sous l'effort de vos rames fugitives, s'élevait jadis une grande ville.

« Switez, jadis célèbre, autant par la valeur de ses guerriers que par la beauté de ses filles, florissait depuis des siècles sous le règne des princes de Tuhan.

« Cette lisière de forêts n'attristait point encore les regards; à travers des plaines fécondes, on voyait d'ici les murs de Nowogrodek, alors la capitale de la Lithuanie.

« Une fois, le tzar de Russie, suivi d'une puissante armée, vint y surprendre et assiéger le roi Mendog; la Lithuanie trembla pour ses princes.

« Avant d'avoir pu rappeler ses guerriers d'une frontière lointaine, Mendog écrivit à mon père : Tuhan, viens défendre la capitale; hâte-toi de réunir tes chevaliers!

« Aussitôt qu'il a reçu la lettre du roi, Tuhan donne le signal, et cinq mille chevaliers se présentent, tous bien montés et tous bien armés.

« Les cors résonnent, la troupe marche, la bannière des Tuhan rayonne sous le portail; mais Tuhan s'arrête en se tordant les bras, et revient en courant à son château.

« Puis il me dit : Puis-je immoler mes propres vassaux afin de lever le siége de l'étranger? Tu sais que Switez n'a d'autre rempart que nos poitrines et d'autres défenses que nos glaives!

« Si je partage ma petite armée, je ne puis être d'aucun secours à mon parent; si nous descendons tous dans la plaine, que deviendront nos filles et nos femmes?

« — Mon père, ai-je répondu, vos craintes sont vaines; allez où la gloire vous appelle, Dieu nous défendra : j'ai vu cette nuit, en rêve, son ange planant au-dessus de la ville.

« Il traça autour de Switez un cercle avec l'éclair de son glaive et le couvrit de ses ailes d'or, en me disant : Tant que les époux seront dehors, je défendrai les femmes et les filles.

« Tuhan, convaincu, rejoignit son armée; mais quand la nuit tomba lugubre, on entendit de loin un tumulte affreux, un bruit d'armes et de cavaliers, et le hourra de Russie.

« Les béliers grondent, les débris des portes s'écroulent, une grêle de flèches s'abat sur la ville; les vieillards, les mères consternées, les vierges, les enfants s'élancent vers le château.

« Fermez les portes! Malheur! la Russie est déchaînée! Ah! mourons plutôt! tuons-nous toutes, mieux vaut la mort que le déshonneur!

« Aussitôt le désespoir remplace la terreur; on entasse les trésors, on apporte les tisons et les flammes, on entend crier d'une voix terrible :

« Malédiction sur toute femme ou fille qui n'osera pas mourir! Je tâchai de m'opposer un instant; vaine résistance! les unes, à genoux, tendaient le cou sur le billot; les autres apportaient la hache.

« Le crime est prêt; faut-il appeler les hordes, accepter de viles chaînes, ou faut-il s'y soustraire par un suicide impie? Seigneur des seigneurs! m'écriai-je;

« Si nous ne pouvons échapper à l'ennemi, nous te demandons la mort: que tes foudres nous écrasent ou que la terre nous engloutisse vivantes!

« Soudain je ne sais quelle blancheur m'environna; la sombre nuit devint claire comme le jour : je baissai vers la terre mes yeux éblouis, mais la terre fuyait sous mes pas.

« C'est ainsi que nous échappâmes à la honte et au glaive. Tu vois cette plante qui couvre au loin le rivage; ce sont les épouses et les filles de Switez que Dieu a changées en fleurs.

« Elles balancent au-dessus de l'abîme leurs têtes blanches comme des phalènes; leur feuille est verte comme l'aiguille du mélèze argentée par les frimas.

« Images de l'innocence pendant la vie, elles ont gardé sa robe virginale après la mort; elles vivent dans l'ombre et ne souffrent point de souillures : des mains mortelles n'oseraient y toucher.

« Le tzar et sa horde en firent un jour l'expérience, lorsqu'après avoir cueilli ces belles fleurs ils voulurent en orner leurs tempes et leurs casques d'acier.

« Tous ceux qui étendirent leurs mains sur les flots (si terrible est le pouvoir de ces fleurs!), furent atteints de haut mal ou frappés de mort subite.

« Bientôt le temps eut effacé ces choses de la mémoire des hommes; seul, le souvenir du châtiment s'est conservé parmi le peuple : et le peuple, en le perpétuant par ses récits, appelle jusqu'aujourd'hui *tzars* * les fleurs du Switez. »

Cela disant, la *Dame du Lac* s'éloigna lentement; les navires et les filets disparurent sous les flots, en réveillant l'écho du désert : la vague, soulevée, inonda les bords avec fracas.

Le lac s'entr'ouvrit jusqu'au plus profond de ses entrailles; mais le regard cherchait en vain la belle inconnue : car elle

* Il est impossible de rendre ici le double sens que renferme cette strophe; tzar signifiant dans le langage du peuple charme ou maléfice, la plante appelée tussilage ou pas-d'âne, et enfin S. M. l'autocrate de Russie.

bondit, se couvrit la tête d'une vague, et depuis on n'en a plus entendu parler.

V.

LA WILLI.

Quel est ce beau jeune homme? Quelle est cette jeune fille à son bras? Ils vont, aux clartés de la lune, le long des ondes azurées du Switez.

Elle lui présente un panier rempli de fraises; il lui cueille des fleurs pour sa couronne : il est son amant, sans doute, elle est son amante, peut-être.

Chaque nuit, à la même heure, ils se rencontrent sous le frêne du Switez; le jeune homme est chasseur dans le bois : qui donc est la jeune fille? je l'ignore.

D'où vient-elle? en vain voudrait-on s'en informer; où va-t-elle? personne ne le sait : elle se lève sur le lac comme le lis des eaux, elle disparaît comme le feu follet.

« Dis-moi, douce et jolie compagne, pourquoi ces mystères entre nous? quel est ton sentier, ta demeure? et quels sont tes parents?

« L'été s'envole, les feuilles jaunissent, et la saison des pluies s'avance; dois-je donc toujours attendre ton arrivée sur les bords du lac sauvage?

« Pourquoi toujours errer dans les bois comme la biche timide? ou, comme le vampire, dans la nuit sombre? Reste plutôt avec celui qui t'aime, reste avec moi, mon amie!

« Ma chaumière est à deux pas, dans un bosquet de noyers; il y a là des fruits et du lait en abondance, et du gibier toujours nouveau.

— Arrête, jeune audacieux! Je me souviens de ce que m'a dit mon vieux père : Le langage des hommes est doux comme le chant du rossignol, et leur cœur est plein des ruses du renard.

« Je crains plus vos séductions que je n'ai de confiance en vos serments ; je pourrais peut-être t'écouter : mais dois-je me fier à ta constance ? »

Le chasseur fléchit le genou, saisit une poignée de sable, invoqua les puissances infernales, et jura par la sainte clarté de la lune... Mais, jusqu'à quand tiendra-t-il son serment?

« O chasseur! garde-toi de le violer; car, je te le dis en vérité : Malheur à celui qui se parjure ! malheur à lui dans cette vie, et malheur à son âme dans l'autre ! »

Cela disant, la jeune fille s'éloigne, pose la couronne sur sa tête; et, saluant de loin le chasseur, s'enfuit comme elle était venue.

C'est en vain que le chasseur la poursuit, il ne peut l'atteindre tant ses détours sont rapides; elle a fui comme la brise odorante, en l'abandonnant à la solitude.

Il reste seul; il s'en retourne par un sentier sauvage, la terre molle s'affaisse devant lui : le silence règne à l'entour, seulement la feuille morte frémit sous ses pas.

Il porte des regards inquiets sur le lac dont il côtoie le rivage; tout à coup le vent gémit dans la forêt profonde : le flot tourbillonne et se gonfle...

Il se gonfle, tourbillonne, les vagues s'entr'ouvent; et soudain, ô merveille ! une jeune vierge s'épanouit au-dessus des abîmes du Switez.

Sa figure est pareille au turban de la rose blanche imprégnée des larmes du matin; comme une vapeur diaphane, ses vêtements légers ondulent autour de sa taille aérienne.

« Jeune et beau voyageur ! dit-elle d'une voix mélodieuse et tendre, quand la lune brille, qui cherches-tu sur les rives du Switez.

« Pourquoi regretter cette jeune vagabonde qui t'attire dans mes forêts, te rend triste et morose, et peut-être se rit de tes souffrances?

« Laisse-toi persuader par une douce parole, laisse là les soupirs et les plaintes. Oh ! viens, viens à moi, nous danserons ensemble sur la vague azurée !

« Soit que tu veuilles, agile hirondelle, raser la surface des ondes ; ou, joyeux et léger poisson, tout le jour t'ébattre avec moi :

« Et la nuit, dans une couche argentée, sous un berceau de cristal, sur le blanc duvet des lis parfumés, t'assoupir au milieu de célestes visions... »

Alors son voile en s'écartant laissa voir un sein pareil au cygne éblouissant ; le chasseur baissa timidement les yeux, mais la vierge, en dansant et chantant, s'approcha, s'écria : Viens, viens à moi !

Tantôt elle bondit dans les airs comme un arc-en-ciel unissant les deux rives ; ou bien, fouettant les vagues, elle les disperse en gouttes brillantes.

Le chasseur accourt et s'arrête ; il voudrait s'élancer, il hésite... lorsqu'une vague bleue, jaillissant sur le rivage, lui chatouille doucement les pieds.

Elle le sollicite et le caresse, et remplit son cœur de mille voluptés ; comme lorsqu'une pudique amante presse en secret la main de son amant.

Le chasseur oubliant sa fiancée et ses vœux, ivre d'amour, s'élance vers le gouffre, séduit par le nouvel objet qui l'enchante.

Il court et regarde ; ô prodige ! le liquide élément le porte sur ses abîmes : le voilà déjà loin des rives, tournoyant au milieu du lac argenté.

Déjà de ses mains il presse une main blanche, ses regards suivent des regards de flamme, sa lèvre effleure une lèvre de corail, un même tourbillon les entraîne...

Aussitôt siffle un vent aigu ; le nuage tombe, le prestige s'évanouit, le chasseur reconnaît de près sa compagne : c'est la jeune fille au bois !

« Qu'as-tu fait de ton serment, de mes conseils? Je te l'ai dit: Malheur au parjure! malheur à lui dans cette vie! malheur à son âme dans l'autre!

« Il te sied bien de courir sur la vague argentée ou de plonger dans l'onde brillante; la terre glacée va dévorer ton corps, tes yeux seront pleins de gravier:

« Et ton âme, au pied de ce frêne, souffrira pendant mille années l'éternelle ardeur des enfers, sans pouvoir étancher la soif qui la consume. »

Le chasseur l'entend et veut fuir; il promène ses regards éperdus, le vent seul gémit dans la forêt profonde: le flot tourbillonne et se gonfle...

Il se gonfle, tourbillonne, s'agite jusqu'au fond, et l'entraîne dans son torrent impétueux; l'abîme sous-marin ouvre sa gueule béante: le chasseur englouti disparaît avec sa compagne.

Jusqu'aujourd'hui le flot écumant bouillonne; on voit encore aux feux de la lune glisser deux ombres fugitives: c'est la jeune fille avec son amant.

Elle court sur cette vague argentée, tandis qu'une âme en peine gémit sous ce frêne. Qui était le jeune homme? un chasseur dans le bois. Et la jeune fille? je l'ignore[4].

VI.

LE JOUEUR DE LYRE.

Quel est ce bon vieillard, aux cheveux blancs comme la neige, à la barbe blanche flottant sur sa poitrine? Deux jeunes garçons le conduisent sous les bras le long de notre verger.

Le vieillard prélude sur la lyre et fredonne à demi-voix; les enfants jouent du chalumeau: je vais les rappeler, qu'ils

reviennent sur leurs pas, qu'ils s'arrêtent sous la colline.

« Bon vieillard, viens fêter avec nous la fête des semailles; les dons du ciel, nous les partagerons avec toi : le gîte au village n'est pas loin. »

Il se rend à leur demande, fait un humble salut, et s'assied au revers du sentier. Les deux garçons se placent à ses côtés en regardant la fête du village.

Le fifre et le tambourin résonnent; les feux de joie pétillent, les vieillards boivent, la jeunesse se divertit en célébrant la fête des semailles.

Soudain tout se tait, fifre et tambourin; la troupe joyeuse s'élance vers le joueur de lyre : vieillards, jeunes filles, tout bondit, tout s'agite et se presse.

« Dieu vous garde, digne voyageur, soyez le bien venu chez nous; sans doute vous venez de bien loin : chauffez-vous et prenez du repos. »

Ils le conduisent près du feu, devant la table de gazon; ils placent le pèlerin entre deux jeunes filles : « Voulez-vous accepter quelque morceau, ou bien un verre d'hydromel?

« Voici votre lyre, voilà les chalumeaux des enfants; jouez-nous quelque chose, vous troisième : nous remplirons en revanche la besace, les paniers, et nous vous dirons grand merci.

— Soit! écoutez donc. Il frappa dans ses mains. Silence! répéta-t-il; puisque vous le voulez, je vous dirai quelque chanson : mais laquelle? — Celle qu'il vous plaira. »

Il prend sa lyre d'une main et un verre copieux de l'autre, arrose son gosier d'un hydromel généreux, fait des yeux un signe aux jeunes gens, qui portent les chalumeaux à leurs lèvres, il essaye l'accord, le rectifie, et chante * :

* La richesse de la langue polonaise, langue-mère, a permis d'exprimer en un seul mot chacun de ces mouvements.

« Je vais tout le long du Niémen, de village en village, de colline en colline, de forêt en forêt, tout en chantant mes romances.

« Tous ceux qui m'entendent accourent sur mes pas; tous, hélas! ne peuvent me comprendre. Essuyant mes larmes, étouffant mes soupirs, je m'en vais plus loin, et plus loin encore!

« Telle qui me comprendra sentira ma douleur; et, tordant ses mains blanches, pleurera. Moi, je pleurerai aussi, mais je ne poursuivrai pas mon chemin. »

Et soudain il cesse de jouer. Avant de recommencer, d'un regard inquiet il parcourt les assistants et la plaine. Il l'arrête sur un couple muet qui l'écoute à l'écart.

La bergère tresse une couronne, faisant, défaisant tour à tour; le jeune homme, à ses côtés, lui présente des fleurs.

Son front est calme et ses yeux penchés vers la terre. Elle n'est ni triste ni joyeuse, mais une pensée profonde paraît l'occuper.

Comme on voit le duvet aérien s'agiter sur la pelouse, alors même que la brise est endormie, ainsi la gaze légère frémit sur son cœur, bien qu'il semble immobile et sans voix.

Elle détache de son corset une feuille morte de quelque arbre inconnu; elle la regarde, puis la jette avec colère en lui parlant tout bas.

Elle essaye de fuir, lève ses yeux vers le ciel, et ses paupières se remplissent de pleurs. Elle détourne la tête, et la rougeur lui monte au visage.

Le vieillard se tait, il prélude avec lenteur; il plonge un regard pénétrant dans les yeux de la bergère, et son regard d'aigle semble fouiller jusqu'au fond de son cœur.

Il prend de nouveau l'amphore et la lyre, arrose son gosier d'un hydromel généreux, fait un signe aux jeunes

gens, qui obéissent aussitôt; il accorde encore et chante :

« Pour qui tresses-tu la couronne
De lilas, de rose et de thym?
Si ton cœur déjà m'abandonne,
Qui donc portera ta couronne,
Gage d'amour, bonheur certain?
Est-ce un époux, douce madone,
Qui doit obtenir la couronne
De lilas, de rose et de thym?

« Donne-lui donc cette couronne
De lilas, de rose et de thym;
Et lorsque ton cœur m'abandonne,
Moi je t'adore et te pardonne...
Laisse les pleurs, soir et matin,
A ton amant, douce madone,
Quand l'époux obtient ta couronne
De lilas, de rose et de thym *! »

Quand il eut fini, un murmure s'éveilla et divers bruits circulèrent parmi les assistants; quelqu'un de notre village chantait autrefois cette chanson : mais combien de temps s'est depuis écoulé? nul ne s'en souvient.

Le vieillard lève la main comme pour invoquer le silence. « Écoutez! écoutez! Je vous dirai de qui je tiens cette chanson... peut-être était-il de ce hameau.

« Lorsque, parcourant l'étranger, je passai par Kœnigsberg, je vis arriver, par le radeau lithuanien, un berger natif de ces contrées.

« Il était triste et pensif, mais il ne se confiait à personne; plus tard il quitta ses compagnons de voyage et ne retourna plus avec eux.

« Parfois je l'ai vu, soit aux clartés de l'aurore, soit aux

* Ces deux triolets sont traduits aussi littéralement que faire se peut des poésies encore inédites de Thomas Zan. Voyez *les Aïeux*, deuxième partie.

feux de la lune pleine, errer à l'aventure dans les campagnes, imprimer ses traces sur les sables de la mer.

« Souvent parmi les rochers, semblable à un rocher, bravant les tempêtes, les vents et les flots, il rêvait solitaire; jetant aux vagues ses larmes, aux autans ses soupirs.

« Je m'approchai de lui; il me souriait tristement, mais ne semblait pas m'éviter: moi, sans rien dire, j'accordai ma lyre, et je jouai en m'accompagnant de la voix.

« Il pleura; mais il me fit un signe que ma musique lui allait au cœur. Il me serra la main; je lui rendis étreinte pour étreinte, et nous mêlâmes nos pleurs.

« Alors nous fîmes meilleure connaissance, nous nous prîmes d'amitié. Lui se taisait toujours, selon sa coutume, et moi je ne parlais que très-modérément.

« Enfin lorsque, dévoré par de longs ennuis, il se sentit défaillir, je fus son compagnon, son serviteur, je le gardai sans cesse.

« Il s'éteignit lentement, le malheureux! Un jour il m'appela près de son lit: Je sens, me dit-il, un terme prochain à mes souffrances; que la volonté de Dieu soit faite!

« Faut-il, ô ciel! que mes jeunes années se soient ainsi flétries de désirs en désirs et de rêves en rêves! Mort depuis bien longtemps à toutes les joies du monde, je ne regrette rien de la vie.

« Depuis que ces rochers m'ont prêté leur asile devant les regards de la foule, la terre n'est plus rien pour moi, je vis dans le monde des souvenirs.

« Toi qui me restes fidèle jusqu'à la tombe, ajouta-t-il en me serrant les mains, je ne puis m'acquitter envers toi; néanmoins ce que j'ai, je te le donne.

« Tu connais la chanson que tant de fois je chantais en me plaignant de mon sort; tu te rappelles sans doute les paroles et la mélodie.

« J'ai de plus une pâle tresse de cheveux et une feuille

morte de cyprès; retiens cette chanson, prends cette feuille, ce sont là tous mes trésors en ce monde!

« Va! tu trouveras peut-être sur les bords du Niémen celle que je ne verrai plus; peut-être la chanson te vaudra-t-elle un sourire, et la feuille de cyprès une larme!

« Elle récompensera le bon vieillard, elle le fera asseoir à son foyer; dis-lui... Mais son œil s'est terni: et le nom de la sainte Vierge Marie expire sur sa lèvre, à demi-prononcé.

« Il murmurait encore et s'efforçait de me parler au milieu de son agonie; il montrait son cœur et la contrée lointaine vers laquelle son âme a pris son essor. »

Le joueur de lyre s'arrêta pensif, et jeta ses regards autour de lui, en dépliant l'enveloppe de la feuille. Mais la bergère qu'il cherchait n'était plus dans la foule.

De loin seulement il reconnut sa robe ondoyante; elle cachait sa figure dans son tablier: un jeune inconnu lui donnait le bras, et bientôt, tous deux ont disparu derrière le village.

La foule s'empresse autour du ménétrier, en demandant le sens de tout cela; le vieillard n'en savait rien, ou peut-être savait-il quelque chose: mais il ne conta rien à la foule[5].

VII.

SEIGNEUR ET JEUNE FILLE.

I.

Dans un bocage vert une jeune fille cueille des fraises; sur un cheval gris accourt un jeune seigneur.

Il salue galamment, saute en bas du cheval; la vierge baisse timidement les yeux et rougit.

« Chère jeune fille, ce matin même je suis arrivé dans ce pays avec mes compagnons de chasse,

« Et ne puis trouver la ville ; montre-moi le chemin, bergère jolie :

« Ce sentier me conduira-t-il bientôt hors du bois ? — Vous arriverez encore de bonne heure au château.

« Sur la plaine il y a un grand arbre ; sous ce grand arbre des broussailles, et puis le chemin tourne autour du village.

« En haut c'est le taillis, à droite le ruisseau, puis le moulin et le pont d'où l'on voit la ville. »

Le jeune seigneur lui serra tendrement la main, lui donna un baiser sur la joue et siffla son cheval.

Il monta, piqua des deux et disparut. La jeune fille a soupiré ; mais je ne sais pourquoi.

II.

Dans un bocage vert une jeune fille cueille des fraises ; sur un cheval gris accourt un jeune seigneur.

De loin il l'appelle : « Montre-moi un autre chemin ; il y a une rivière derrière le village, et je ne puis passer.

« On ne voit ni pont ni gué sur la rivière. Voudrais-tu noyer un jeune garçon ?

— Alors, suivez le sentier à droite de la colline. — Dieu te récompense, la belle ! — Merci, mon doux seigneur. »

Le sentier se perd dans le bois. Le chasseur disparaît. La jeune fille soupire ; oh ! je sais bien pourquoi.

III.

Dans un bocage vert une jeune fille cueille des fraises ; sur un cheval gris accourt un jeune seigneur.

Il s'écrie de nouveau : « Pour Dieu ! fille perfide, je suis tombé dans un fossé ; ton chemin est une fondrière !

« Depuis longtemps personne n'avait parcouru ces déserts, si ce n'est peut-être un paysan allant couper du bois.

« Nous chassons tout le jour, mon cheval et moi. Le cheval est éreinté, le cavalier hors d'haleine !

« Je veux descendre et me désaltérer à cette source ; puis, j'ôterai la selle de mon cheval, et le ferai brouter. »

Il salue galamment, saute à terre ; la vierge baisse timidement les yeux et rougit.

Il se tait ; elle soupire. Après quelques instants il lui parla tout haut ; elle répondit tout bas.

Mais, comme la brise soufflait de travers, ce qu'il lui disait, je l'ignore.

Pourtant, si j'ai bien lu dans ses yeux, dans son maintien, il ne demandait plus son chemin à la jeune fille [6].

VIII.

L'EMBUSCADE

(Légende ukrainienne).

Pourquoi le palatin plein de rage et d'effroi, du pavillon de son parc, court-il hors d'haleine vers le château ? Ayant écarté les rideaux, il regarde le lit de sa femme ; il regarde et tressaille... la couche est déserte !

Il baisse les yeux, il caresse sa moustache tout pensif et d'une main tremblante. Il détourne ses regards de la couche fatale ; et, rejetant en arrière ses fausses manches, il fait appeler le Kosak Naüma.

« Kosak ! ici, maraud ! pourquoi n'y a-t-il près de la porte du verger ni chien ni serviteur ? Prends ma carnassière de loutre et ma carabine turque, descends mon fusil double et reviens ! »

Ils saisissent les armes, sortent précipitamment, se glissent dans le jardin, où de verts espaliers enlacent le pavillon solitaire. Sur le banc de gazon ils voient une blanche figure, une femme dans le simple appareil...

D'une main elle cache ses yeux sous des touffes de cheveux et voile son sein découvert; de l'autre elle repousse les bras étendus d'un jeune homme à genoux devant elle.

Celui-ci embrasse les siens et lui dit : « Ma douce amie! ainsi tout est perdu pour moi? même tes soupirs, même tes serrements de main, tout! le palatin a tout acheté!

« Et moi, qui t'aime en secret depuis tant d'années, comme on n'aime qu'une fois, je gémirais en t'aimant loin de toi! Lui ne t'aime ni ne gémit; mais il fait sonner sa bourse, et tu te vends à lui pour jamais!

« Il pourrait chaque soir, se plongeant dans un duvet de cygne, poser sa vieille tête sur ton sein; et sur tes lèvres roses, sur tes joues si fraîches, cueillir des baisers qui devaient m'appartenir!

« Et moi, je viendrais ici chaque nuit aux feux de la lune, sur mon cheval fidèle, à travers pluie et tempête, désirant seulement te saluer d'un soupir, te dire adieu en te souhaitant une bonne nuit et beaucoup de caresses! »

Elle ne se rend pas encore, mais il lui murmure à l'oreille de nouvelles plaintes et de nouveaux serments; enfin, émue et défaillante, elle ouvre ses bras et tombe dans les étreintes de son amant.

Le Kosak et le palatin se cachent à genoux derrière un buisson, et tirent des cartouches de leur ceinture; ils les mordent en chargeant avec les baguettes chacun une poignée de poudre et le double de balles.

« Seigneur, dit le Kosak, quelque démon m'obsède; je ne puis tuer cette belle fille : quand j'armai le chien, un m'a saisi et dans le bassinet une larme est tombée.

— Plus bas, fils de Satan, je t'apprendrai à pleurer! Tiens, voici un sac de poudre fine; change l'amorce et nettoie de l'ongle le silex : et puis, brûle-toi la cervelle ou feu dans cette poitrine!

« Plus haut... à droite... halte! attends que je tire le premier. Le monsieur aura d'abord cette charge de plomb dans la tête. » Le Kosak arme, ajuste, tire sans attendre, et touche... le front même du palatin.

IX.

LES TROIS BOUDRIS

(Légende lithuanienne).

Le vieux père Boudris appelle ses trois fils, tous bons Lithuaniens comme lui, dans la cour du castel, et leur dit : « Apprêtez les chevaux et les selles, aiguisez les glaives et les dards;

« Car on m'a dit à Vilno qu'on va incontinent déclarer la guerre aux trois coins du monde. Olghierd marchera contre les Russes, Skirghellon contre nos voisins les Polonais, et le prince Keystout tombera sur les Teutons.

« Vous êtes jeunes et dispos, allez servir le pays; que les dieux lithuaniens vous conduisent. Je ne sers pas en plaine cette année; mais je veux vous donner un conseil : vous êtes trois, et vous avez à suivre trois routes.

« Un d'entre vous doit escorter Olghierd en Russie, vers les bords du lac Ilmen et les murs de Nowogrod; là, il trouvera des queues d'hermines et des étoffes brochées à foison : et chez les marchands, des roubles pleins les coffres *.

« Que le second s'enrôle dans les gardes du prince Keystout; qu'il extirpe cette racaille de croisés : il trouvera de

* Les roubles russes étaient autrefois des morceaux d'argent taillés à coups de hache dans les barres de ce métal; aujourd'hui, c'est du papier sans valeur. Le texte porte : des roubles *comme de la glace*. La glace est en effet dans ce pays plus commune que l'argent.

l'ambre jaune comme du sable, des draps d'un lustre merveilleux et des rubis dans les oripeaux des prêtres.

« Que le troisième passe le Niémen à la suite de Skirghellon; il y trouvera de chétifs instruments de labour : mais en revanche, il pourra choisir de bonnes lances, de fameux boucliers, et qu'il m'en ramène une belle-fille!

« Car les amantes des Polonais ont plus d'attraits que les captives de tous les pays; folâtres comme de petites chattes, elles ont les joues plus blanches que le lait, les paupières ornées de beaux sourcils noirs, et les yeux brillants comme deux étoiles.

« C'est de là que j'amenai, il y a un demi-siècle, quand j'étais jeune, la belle captive polonaise qui fut ma femme; et quoiqu'elle soit déjà dans le tombeau, je ne puis regarder de ce côté * sans me la rappeler. »

Ayant ainsi donné ses avis, il ajoute sa bénédiction; les garçons s'élancent à cheval, saisissent leurs armes et disparaissent. L'automne et l'hiver passent, les fils ne reviennent pas; le vieux Boudris pense qu'ils sont morts.

A travers grêle et vents, un guerrier accourt au village, et sa bourka se gonfle sur quelque doux fardeau. « Ha! ha! c'est une caisse! et cette caisse est pleine de roubles de Nowogrod? — Non, mon père, c'est une belle-fille de Pologne. »

A travers grêle et vents, un guerrier accourt au village, et sa bourka se gonfle sur quelque doux fardeau. « Ha! ha! sans doute tu nous apportes un sac d'ambre jaune d'Allemagne? — Non, mon père, c'est une belle-fille de Pologne. »

A travers grêle et vents, un guerrier accourt au village, et sa bourka se gonfle sur quelque doux fardeau... mais avant qu'il n'eût montré son butin, le vieux Boudris avait déjà fait prier ses amis pour une troisième noce[7].

* Vers la Pologne, au couchant.

X.

MADAME TWARDOWSKA.

On mange, on boit, on fume, on saute; on fait goguette et bombance, la taverne est sens dessus dessous : ce sont des rires! des cris! des holà!

Monsieur Twardowski s'assied au haut bout de la table; la main sur la hanche comme un pacha : « Gai, gai! chante-t-il à plein gosier, rions, étonnons, effrayons! »

Un soldat faisait le rodomont, grondait, bousculait tout le monde; mons Twardowski lui fait siffler une épée aux oreilles, et soudain voilà le faux brave changé en lièvre!

Il fait sonner lentement une bourse pleine à l'oreille d'un avocat muet qui vidait gravement une timbale; et soudain l'avocat devient un beau roquet noir!

Il donne trois chiquenaudes à un savetier, applique trois tubes contre sa tête; et, glou-glou, il en sort une demi-tonne de bonne eau-de-vie de Dantzig!

Tandis qu'il en prenait une gorgée, le verre siffla, grinça; notre homme regarde au fond : » Eh! que diable fais-tu donc ici, camarade? »

C'était en effet un petit diable; un Allemand, s'il en fut : habit, pantalon court, et chaussé. Il salue les hôtes poliment, ôte son chapeau et fait une cabriole.

En sautant du fond du verre au plancher, il grandit de trois pieds; il a le nez en crochet, la patte de coq, et les serres de vautour :

« Hé! bonjour, compère Twardowski, vous ne m'attendiez pas ce soir, n'est-il pas vrai? » Cela disant, il va l'embrasser. « Que vois-je! est-ce qu'on ne me connaît plus? moi, Méphistophélès!

« Ne vous souvient-il plus de m'avoir légué votre âme à *Lysa-gora* *? Le contrat rédigé en bonne forme sur un cuir de taureau, fut signé par vous d'une part, et par les démons de l'autre.

« Nous devions être à vos ordres pendant deux ans; après vous ce terme, deviez aller à Rome, où nous vous mettrions la main au collet.

« Sept ans se sont écoulés; le terme est depuis longtemps échu, vous tourmentez l'enfer par vos sortiléges, et ne songez seulement pas à vous mettre en voyage!

« Mais la vengeance, quoique boiteuse, arrive enfin; cette taverne s'appelle Rome : vous voilà pris dans nos filets, et je vous arrête au nom de S... »

A ce *dictum acerbum* Twardowski manœuvrait vers la porte; le diable le saisit par l'habit: « Et votre foi de gentilhomme, qu'en faites-vous? »

Ah diable! il n'y a pas à délibérer, il faudra s'exécuter de bonne grâce. Mons Twardowski conçoit une idée, et pose une objection nouvelle à son légataire.

« Regarde dans le contrat, Méphisto; tu y trouveras la clause suivante : Après tant et tant d'années, quand tu viendras t'emparer de mon âme,

« J'aurai le droit de t'atteler par trois fois à la besogne, et tu devras remplir au pied de la lettre mes ordres les plus compliqués.

« Tiens, voici l'enseigne de la taverne, un cheval peint sur toile; je veux lui sauter sur la selle et faire un petit temps de galop.

« Puis, tu me tordras une cravache avec ce sable, pour que ma monture aille plus vite; et tu me construiras un palais dans ce bois, afin que j'y puisse déjeuner.

* Le *Mont-Chauve*, rendez-vous des sorcières. C'est le Broken polonais.

« Le palais, aussi haut que les Karpathes, sera de grains de noisettes; le toit sera couvert de barbes juives, attachées avec des semences de pavot.

« Tiens, voici un clou pour modèle; un pouce d'épaisseur sur trois de longueur : chaque grain de pavot sera traversé de trois clous pareils! »

Méphistophélès bondit de joie; déjà il panse le cheval, le soigne, l'abreuve : puis, il fait une lanière avec du sable, et voilà que tout est prêt.

Twardowski monte à cheval, essaye les guides; fait les demi-tours, au pas, au trot, au galop! il regarde, et voici le palais tout debout!

« Là! là! c'est assez bien, mon cornard; mais la moitié de la besogne reste à faire. Il te faut prendre un bain dans ce bénitier. »

Le diable se tord en grimaçant, tousse et s'enroue; une sueur froide l'inonde : mais monseigneur ordonne, il faut obéir. Il plonge, le malheureux, jusqu'au cou.

Puis il en sort comme une pierre de la fronde; il se secoue, brrrr, il éternue et reprend : « A présent te voilà bien à nous. Je n'ai jamais pris un bain aussi fort!

— Encore un, et nous serons quittes (le pauvre diable en crèvera, c'est sûr). Regarde par ici, c'est Ma'me Twardowska mon épouse.

« J'irai pour une année entière prendre ta place chez Belzébuth; et, pendant tout ce temps, ma mignonne va demeurer avec toi, maritalement.

« Tu lui jureras amour, respect, et une obéissance sans bornes; si tu romps une seule de ces conditions, tout le pacte est déclaré nul et non avenu. »

Le diable lui prête une demi-attention, tourne un demiregard vers la dame; on dirait qu'il regarde, on dirait qu'il écoute : et déjà il est près de la porte.

Tandis que Twardowski lui coupe la retraite, barricade

la porte, les croisées, le diable a filé par le trou de la serrure et court encore [8].

XI.

TOUKAI,

OU LES ÉPREUVES DE L'AMITIÉ.

I.

« Je meurs et ne pleure pas la vie. Consolez-vous, mes amis ; plus tôt, plus tard, nous irons tous à la tombe et le désespoir ne nous sauvera pas de la commune destinée. Je fus maître et seigneur de vastes domaines, célèbre par ma puissance et mes trésors; mes châteaux étaient sans cesse ouverts à mes amis et mes compagnes. O puissance humaine! châteaux brillants! gloire et richesse! néant sublime! grandeur, vaine fumée! je meurs à la fleur de mon âge!

« Que me sert d'avoir visité les régions lointaines en poursuivant le vain fantôme de la science; d'avoir dévoré ces livres, ces faux trésors de sagesse qui ont fatigué mes regards éblouis? O science humaine! haute sagesse! néant sublime! raison, vaine fumée! je meurs à la fleur de mon âge!

« J'ai suivi les préceptes de la foi sainte dans la simplicité de l'esprit et du cœur. J'ai largement récompensé la vertu, j'ai doté les temples de Dieu. O piété humaine! foi sainte et sainte vie! néant sacré! vertu, vaine fumée! je meurs à la fleur de mon âge!

« O Créateur! tu te joues cruellement des faibles hommes! Si tu me donnes une courte vie, pourquoi me donner aussi des serviteurs fidèles, et dont la fidélité restera sans récompense? Pourquoi me donner une amante dont les pleurs me font la mort plus cruelle? Pourquoi me donner

des amis... Soyez heureux, soyez heureux!... j'expire. »

C'est ainsi qu'en fermant les paupières sur les bras de ses serviteurs, au milieu des pleurs et des gémissements, Toukaï faisait au monde d'éternels adieux.

La foudre tombe sur le toit et le brise; le château a tremblé dans ses fondements : un vieillard inconnu tombe au milieu de la salle. Des cheveux blancs ont couronné ses tempes, sa figure est labourée de rides, sa barbe descend jusqu'aux genoux et ses mains s'appuient sur un bâton noueux. « Toukaï, viens! » Il l'enlève de sa couche et le porte avec lui. Déjà traversant les étages supérieurs, ils ont fui loin des remparts et des sentinelles. Ils s'envolent dans la nuit profonde et pluvieuse; la lune pâle surnage et replonge dans la brume. Ils s'en vont au-dessus des marais, des bruyères qui bordent les détours de la sombre Hniliça, au-dessus des flots pesants du Koldyczew *. Au milieu d'un désert, la montagne de Zarnow, à la base noire, au sommet grisâtre, lève son front chargé de nuages; c'est là que le vieillard s'agenouille sur un tombeau, ses yeux brillent d'une flamme étrange; il lève ses mains au ciel, crie et siffle trois fois :

« Toukaï, regarde! ce sentier conduit à la chaumière du sage Polel **, sise au milieu des marais. Le sage seul peut secourir un sage. Ton savoir, tes vertus nous sont connus; nous savons aussi que Dieu, après t'avoir attaché à la terre par les liens les plus chers aux mortels, te refuse une longue vie... Mais rassure-toi et reconnais la puissance de nos enchantements! Vis pour tes serviteurs, tes amis, ton amante; vis pour les siècles, pour jamais! Moi, le premier, j'oserai dévoiler à des yeux mortels les chemins de l'immortalité! Mais d'après les arrêts suprêmes, je ne puis choisir

* Lac et rivière en Lithuanie.

** *Lel* et *Polel* sont les Dioscures de la mythologie slave, Castor et Pollux ou les Gémeaux.

que deux individus de ta race; désigne-moi l'homme d'une amitié éprouvée à qui, dans toute occasion, tu pourrais te fier comme à toi-même. Pair, l'éternité t'appelle; impair, le trépas et les supplices irrévocables!

— Vieillard, tes prophétiques accents sont couverts d'un voile bien épais. Poursuis.

— Je te le dis encore; choisis un homme, consulte ta raison et ton cœur : il y va de ton corps et de ton âme. Fidèle ou parjure, l'éternité ou les flammes. As-tu foi dans ton domestique? »

Toukaï ne répondit rien, car qui sondera la pensée d'autrui? Trop souvent les serviteurs sont des traîtres.

« Peut-être ta femme ou ton amante?

— Oui!... » mais il mordit ses lèvres, regarda tristement. « Oui, dit-il encore; puis, s'arrêtant de nouveau, il délibère, lutte avec lui-même : Oui, ma femme! oui, oui, mon amante! »

Il croit et puis il doute; tout confus il rougit, il médite, examine : le voilà décidé, il parle, il va répondre, et... il ne répond pas.

« Meurs donc!... Ainsi tu oses désirer (trêve aux désirs insensés!), tu oses désirer de vivre, et tu n'as personne à qui tu puisses te fier? Seul, que veux-tu faire de la vie! »

Il réfléchit encore.

« Quoi! personne? pas un être parmi tous? Ta femme, tes amis, tes serviteurs, tes... »

Ici, la voûte céleste se couvre d'un voile funèbre; il tonne, la terre tremble, les marais, les bois et les plaines, tout bout, tout s'embrase : les montagnes, les vallons et les déserts s'évanouissent dans les flammes. Soit par l'œuvre du démon ou par celle de Dieu, Toukaï se retrouve sur son lit, dans les bras de ses serviteurs; une voix seulement retentit dans l'espace : « Meurs! si tu n'as pas d'ami à qui tu puisses te fier comme à toi-même! »

II.

« J'ai un ami, ami sincère! s'écrie Toukaï expirant. Aussitôt la pâleur disparaît de ses joues, ses regards lancent une lueur de santé. Toukaï arraché à la tombe se lève; les docteurs ouvrent des yeux étonnés : il se lève debout, il marche sans appui, comme le mieux portant des hommes. Et, par hasard, il aperçoit sous l'oreiller des feuilles de cuir de taureau où les anges maudits ont tracé les mystérieux arrêts du destin. Toukaï saisit avidement les tablettes; il s'assied le front dans la main, et lit :

« *Quand la lune sera dans le signe des Gémeaux, rends-toi dans le bosquet derrière la montagne; là, tu trouveras une pierre : et sous cette pierre une racine blanche que tu cueilleras. Quand tu sentiras la mort approcher, fais hacher ton corps, fais bouillir ces racines, oindre tes membres découpés; aussitôt l'esprit rejoindra la poussière pour s'unir avec elle, tu te lèveras dans le premier printemps de la jeunesse : et tu pourras ainsi, par la vertu de cette plante magique, mourir et revivre pendant les siècles des siècles.* »

Plus loin, il y avait des avis sur la manière de scalper la tête, de disséquer les jambes, dans quelle eau il fallait faire bouillir l'infusion, quelle dose il fallait prendre de chaque ingrédient; et tout à la fin, dans le *post-scriptum*, il y avait la condition suivante :

« P. S. *Si le quidam employé à l'embaumement, trompé par nos fraudes et déceptions, montre le spécifique à un autre, ou néglige de faire l'opération à l'heure indiquée, l'herbe perdra sa vertu vivifiante, et l'enfer s'ouvrira pour monseigneur. En foi de la conclusion définitive du présent traité, notre plénipotentiaire* ad hoc *Méphistophélès te présentera, en échange de ta signature, une convention revêtue de notre paraphe impérial.*

« *Tiens-toi pour bien averti que nous ferons toutes les ruses imaginables ; ainsi, mets-toi sur tes gardes, car il deviendra inutile de t'en plaindre.*

« *Fait au Tartare, le matin du sabbat,*

« *Ainsi soit-il*9.

« LUCIFER Ier.

Conforme avec l'original, parafé de sa griffe.

« *Hadramelach...* »

Toukaï se fâcha un peu, il ne s'attendait pas au post-scriptum. Il s'accouda sur la table, jeta un regard oblique sur le contrat, fit une grimace et prit coup sur coup deux prises de tabac. Il ne savait vraiment que résoudre. Il déploya le parchemin, le mesura, le pesa dans ses doigts, le lut et le relut mille fois, le repesa et le remesura, frappa du poing sur l'écrit, soupira, murmura, grinça des dents; il croise les mains sur le front, bondit de sa place, et s'écrie enfin tout haut, avec un geste énergique : *Ainsi soit-il!* Il se tait de nouveau. Il parle, réfléchit, se lève, marche et s'assied... que personne ne lui en fasse un reproche, car il avait affaire au diable.

Il médite : ou la vie éternelle, ou l'éternel supplice. Il ne dit rien, mais il n'en pense pas moins; car on voit ses lèvres s'agiter convulsivement.

Il est temps de répondre! Toukaï s'écarte de la foule et va s'enfermer à lui tout seul dans le laboratoire de la raison. Là, une fois enfermé, il saisit le traité avec les tenailles d'une réflexion sévère, avant de lui donner le cachet fatal de l'adhésion. Là, des pensées dissemblables se combinent dans les creusets de l'analogie; là, le savant dissèque une même idée avec le scalpel de la distinction : il la fond, la distille, et obtient une conclusion sous l'apparence d'un extrait double. Après avoir attentivement examiné son ré-

sida : « Soit! dit-il enfin ; quelle que soit la nature de ces supercheries dont on m'a d'avance averti, elles ne peuvent être que de trois sortes : en voulant exciter quelqu'un à la trahison, il faut employer la corruption, la ruse ou la crainte. En réduisant cette idée à sa plus simple expression, on obtiendra le syllogisme suivant : trois chemins conduisent à ma perte,

« L'Avidité, la Curiosité, l'Effroi.

« Donc, celui qui, sous ces trois rapports, résistera aux plus dures épreuves, méritera que je me fie à lui, comme à moi-même. »

Toukaï, satisfait de la découverte, cherche de l'encre, du sable ; il va tracer l'écrit de perdition : mais il va d'un pas mal assuré. Il se fait tard, il fait bien sombre pour écrire, l'encre est moisie ; il lui faut allumer deux bougies et remplir deux encriers. Son coude lui fait mal ; il prend la plume : un cheveu est dans le bec, et la pointe usée à force d'écrire. Il secoue l'esquille, la retaille sur l'ongle. Après mûre délibération, il trace enfin : *Ainsi soit-il!* Il veut mettre la signature, mais avant d'écrire le *T* majuscule, il réfléchit une bonne demi-heure ; il balance la tête et tourmente sa plume, sans plus rien écrire. Seulement il ajoute cinq points..... à la suite de l'initiale.

L'écriture achevée, longtemps après il se consulte encore ; que personne toutefois ne lui en fasse un reproche s'il n'a jamais eu affaire au diable.

Mais combien il dut être étonné lorsque la lettre *A* du mot *Ainsi* [10] se mit à siffler et à s'agiter comme un serpent? Elle s'enfle à tous les bords, crie, se bouffit comme une pâte levée ; la partie inférieure prend du ventre et allonge ses pattes : celle au-dessus engendre une tête énorme comme un bocal, avec des yeux de bœuf. Le col est mince comme celui d'une guêpe, le nez aquilin, la barbe de bouc, un pied de cheval d'un côté, une patte de

coq de l'autre; ses ailes tournent comme les ailes d'un moulin à vent : en un mot, c'est un vrai diable, c'est le plénipotentiaire Méphistophélès en personne.

Toukaï ne savait encore s'il devait faire le signe de la croix ou s'il devait le prier de s'asseoir, lorsque l'insolent, s'étant subitement approché, lui saisit le petit doigt, fit une incision avec le canif, et avant qu'il eût pu se remettre de sa surprise, trempa la plume dans le sang, la lui donna, la serra entre ses doigts, et se mit à lui guider la main sur le papier. Lorsqu'il eut tracé le *I*, à la suite des lettres *O*, *U*, *K*, *A*, et que le nom de *TOUKAI* se trouva complet, le lutin siffla, s'envola, disparut, et maintenant tâchez de le rattraper.

III.

Depuis quarante ans, Toukaï vivait en toute sécurité, n'épargnant ni trésors, ni fatigue, faisant ripaille et bombance, mais « un jour l'ennui naquit de l'uniformité ; » les forces vieillissaient, les cheveux blanchissaient, les plus jeunes amantes favorisaient de plus jeunes amants. Il pouvait redevenir jeune aussi!... Pourquoi tardait-il encore? Des amis... autrefois il en avait beaucoup!... Trois restaient pourtant, auxquels il pourrait se laisser hacher en morceaux, après l'épreuve, bien entendu.

Il appela donc le plus âgé des trois. « Ami, j'ai confiance en toi, dit-il; prends cette cassette, va la jeter dans la rivière, quelque chose qu'elle renferme, et sans t'informer ni comment ni pourquoi. » L'ami donna sa parole, s'en alla et ne revint plus. Toukaï en fut profondément affligé; par bonheur un second ami était là, prêt à le remplacer. Celui-ci revint, mais stupéfait : « O Toukaï ! s'écria-t-il, c'étaient des diamants! Quel caprice ou quel motif pouvait te déterminer à jeter un pareil trésor à la rivière?

— Nous aurons toujours bien assez pour vivre de ce qui nous reste, repartit Toukaï ; tu prendras tout ce qui te conviendra. — Peu importe ; dis-moi plutôt quels sont tes projets : va, je n'en dirai rien à personne. — Plus tard, un jour, il n'est pas temps... Voici une autre cassette, jette-la de même dans la rivière, mais sans regarder le contenu. » L'ami prit la cassette sans rien dire ; il regarda Toukaï entre les deux yeux : « Va, va toujours, lui dit Toukaï, le temps éclaircira le reste ! » Il s'en alla dans un morne silence ; mais à peine avait-il disparu derrière la montagne, qu'un corbeau tout noir parut de ce côté et s'écria : « Eh bien! maître Toukaï, je m'en retourne à sec ; ah ! ah ! mais ne perds pas courage : où donc est ton troisième ami ? »

Toukaï se frappa le front, se tordit les mains avec désespoir ; et, roulant des yeux hagards autour de lui, se mit à maudire les hommes, les démons et lui-même. « Mon pauvre Toukaï, qu'est-ce que cela veut dire ? Déclare-moi la cause de ton affliction ! l'amitié saura partager ta peine, si sa main ne peut l'adoucir. — Oui-dà, l'amitié! s'écria Toukaï ; j'avais des amis, tu le sais : après la première épreuve, où sont-ils ? Mais je connais ton âme, parle, puis-je me fier à toi ? — Fais-en l'essai sur l'heure, voilà ma réponse. » Il prit une cassette, jeta le trésor dans la rivière ; il prit la seconde : le corbeau ne revint pas. Le voilà qui revient lui-même ! D'aussi loin qu'il l'eut aperçu, Toukaï courut joyeusement à sa rencontre. Les voilà vis-à-vis l'un de l'autre, et se tendant les bras. Toukaï prononça quelques mots mystérieux, fit un signe, et soudain, ô merveille des merveilles ! un lion, un tigre, un loup, un dragon affreux, la gueule enflammée, la prunelle ardente, assaillirent de part et d'autre l'infortuné Toukaï. « Au secours, frère ! » s'écria-t-il. Aussitôt, oubliant qu'il était désarmé, l'autre se mit en devoir de le secourir. Mais, ô vaine terreur ! les monstres disparurent on ne sait où. Seulement, une voix mêlée d'un rire singulier,

s'écria : « Je te félicite du succès; mais reste une épreuve encore ! »

Les amis s'embrassèrent. Toukaï, rassuré, dévoila son mystère, expliqua le procédé, donna la recette, ajouta ses observations; comment il fallait couper la tête, hacher les pieds; il insista sur la manière de réunir et de recoller les membres découpés; il indiqua les herbes ou les racines qu'il fallait, à la pleine lune ou à la nouvelle, cueillir en tels ou tels endroits; combien d'onces et de pincées il fallait prendre de chaque ingrédient : et, s'étant ainsi expliqué, il s'apprêta à subir l'opération. Cependant il ne put s'empêcher d'éprouver quelques regrets; le soleil se couchait avec une splendeur inaccoutumée : à l'orient la lune se levait dans un azur éblouissant. Toukaï alla visiter le jardin. Les fleurs s'épanouissaient à l'entour; une brise embaumée imprégnait ses tempes de fraîcheur et de parfums : le rossignol invisible chantait plus joyeusement que jamais. Toukaï s'arrêta auprès d'un ruisseau, médita, rêva, regarda longuement; une larme tomba de ses paupières assombries, et levant vers le ciel les mains et les regards, il s'écria : « Soleil couchant, azur limpide, recevez mes adieux ! »

Aussitôt sa tête roula sous le glaive de son ami [11].

XII.

LES LIS.

C'est l'histoire d'un crime abominable : la femme a tué le mari ! Après l'avoir tué, elle l'ensevelit dans le bocage, sur la prairie, près du ruisseau; puis elle sème des fleurs de lis sur sa tombe, et chante ainsi tout en les semant : « Croissez aussi hautes sur sa tête que sa tombe est profonde dans la terre ! »

Et puis, toute sanglante, la meurtrière de son mari court à travers champs et forêts, de vallon en colline, de colline en vallon; le soir dresse ses embûches, la brise fraîchit : il fait sombre, il fait froid, le ciel est noir. La corneille en croassant passe et repasse, et le hibou de loin lui répond.

Elle descend le vallon, franchit le ruisseau que protége le vieux hêtre, et frappe trois coups à la porte du solitaire : Pan, pan, pan!

« Entrez! » La barre est tombée. Comme un fantôme, le vieillard paraît à la porte avec un flambeau. Elle se précipite dans la cabane en criant : Ha! ha! des lèvres livides, des yeux pleins de sang! Tremblante, elle pâlit comme un linceul. Ha! ha! mon mari, ma victime!

— Femme, le Seigneur te garde! Qu'est-ce qui t'amène ici le soir et par le temps qu'il fait, seule dans le bois?

— Là, sur l'étang, par la forêt, brillent les murs de mon château. Mon seigneur et maître a suivi le roi Boleslas * au siége de Kïow [12]. Les étés reviennent, il ne revient pas.

« J'étais jeune, parmi les jeunes gens, et glissant est le chemin de la vertu. Je n'ai pas su garder ma foi [13]! Malheur à ma tête coupable! Le roi proclame d'affreux châtiments [14], les maris sont revenus de la guerre!

« Non! non! le mari n'en saura rien; voici du sang, voilà le couteau : il est mort! il ne reviendra pas! Vieillard, je t'ai maintenant tout avoué. Que tes lèvres pieuses m'apprennent quelles sont les prières que je dois réciter. Où dois-je aller en pèlerinage chercher des indulgences? J'irai jusqu'en enfer, s'il le faut; je subirai le fouet, les tisons enflammés, tout, pourvu que mon crime reste enseveli dans la nuit éternelle!

— Femme, dit le vieillard, ce n'est donc pas le re-

* Boleslas le Hardi, roi de Pologne, 1074.

pentir du crime, c'est la peur du châtiment qui t'amène? Va, retourne sans crainte, rends la paix à ton cœur et l'assurance à tes regards. Ton mystère sera gardé; car tels sont les jugements du Seigneur, que ton mari seul peut trahir ton secret : et ton mari, tu le sais, vient de perdre la vie. »

Satisfaite de cette sentence, elle sort aussi rapidement qu'elle était entrée. La nuit, elle revient au château sans rien dire à personne. Les enfants l'attendaient à la porte et lui demandent : « Maman, où donc est notre père?

— Qui! le mort? Qui! votre père?... Elle ne sait que répondre... Il s'est arrêté dans le bois, près du lac... aujourd'hui soir, peut-être, il reviendra. »

Les enfants attendent jusqu'au soir; puis ils attendent deux jours, puis trois autres, puis une semaine entière : et puis, le père fut oublié.

Mais la mère ne l'oubliait pas! on ne chasse pas un forfait de sa mémoire! Toujours un poids indicible oppresse sa poitrine; jamais de sourire sur ses lèvres, jamais de sommeil sur sa paupière. Car souvent, la nuit, quelqu'un se promène dans la cour; on marche dans le vestibule en murmurant : « C'est moi, mes enfants! c'est moi, votre père! »

La nuit s'écoule dans l'insomnie; on ne chasse pas le fantôme de son chevet! Son cœur est plein de tristesse, jamais de sourire sur ses lèvres.

« Va-t'en, Jeanne, dans la cour; je crois entendre un bruit de pas sur le pont du village : le grand chemin poudroye, ce sont des étrangers. Va voir sur la route, dans le bois; n'est-ce pas quelqu'un qui nous arrive?

— Ils viennent! ils viennent de ce côté! Le grand chemin poudroye, je vois des chevaux, des chevaux noirs hennissants, des sabres d'acier frémissants. Ils viennent! ce sont nos seigneurs, les frères du défunt.

— Eh, bonjour, belle-sœur! comment vous portez-vous? * bonjour! Que devient notre frère?

— Votre frère n'est plus; il est parmi les morts. — Depuis quand? — Depuis bien longtemps; depuis... un an, il est mort à la guerre. — C'est une fable! Rassurez-vous; la guerre est finie, et votre mari revient joyeux et dispos : vous allez le voir de vos yeux. »

La dame pâlit et tombe sans connaissance; ses yeux roulent dans leurs orbites : ils s'arrêtent hagards. « Où est-il, mon mari, le cadavre? » Elle revient peu à peu, et feint de s'être évanouie de bonheur. Elle demande à ses convives : « Où donc est mon mari, mon amour? Pourquoi ne paraît-il pas devant moi?

— Il venait avec nous; mais il a voulu prendre les devants, pour nous recevoir avec ses guerriers et consoler vos larmes. Aujourd'hui, demain, il va venir. Sans doute, dans son ivresse, il s'est trompé de chemin. Attendons un jour, puis nous enverrons le chercher en tous lieux. Aujourd'hui, demain, il va venir. »

Ils expédient en tous sens des serviteurs; ils attendent un jour, puis un autre : mais, trompés dans leur attente, ils veulent poursuivre leur chemin.

La maîtresse leur barre le passage : « Nos frères bien-aimés, l'automne a gâté les chemins; il pleut, il vente, la saison est mauvaise : vous avez longtemps attendu, attendez encore un peu. »

Ils attendent. L'hiver a fui, le frère ne donne pas de ses nouvelles. Ils attendent. Ils pensent en eux-mêmes : Peut-être reviendra-t-il avec le printemps?... Et déjà il dort dans la tombe; et des fleurs de lis croissent aussi hautes sur sa tête que sa tombe est profonde dans la terre. Ils ont

* Je n'ai pas voulu *farder* les expressions de l'auteur en les dénaturant.

passé le printemps à l'attendre, et ne demandent plus à partir.

Ils prennent goût à l'hospitalité, l'hôtesse étant jeune. Parfois ils font semblant de s'en aller, pourtant ils demeurent. Ils restent jusqu'à l'été sans qu'il soit question du frère.

L'hôtesse étant jeune, ils prennent goût à l'hospitalité. Comme ils arrivèrent tous deux, ainsi tous deux l'aimèrent. L'espoir sourit à tous deux, tous deux éprouvent la crainte. Sans elle aucun, tous deux ne sauraient vivre avec elle. Enfin, s'étant rencontrés dans les mêmes projets, ils vont trouver leur hôtesse :

« Belle-sœur, lui disent-ils, veuillez écouter nos paroles amies. C'est en vain que nous attendons ici ; notre frère ne peut revenir : vous êtes jeune, devez-vous être veuve? Ne fermez pas le monde devant vous, prenez un beau-frère pour époux! »

Ayant ainsi parlé, ils se taisent tous deux; irrités et jaloux, ils échangent des regards de colère : ils jettent des paroles de menace, mordant leurs lèvres et serrant leurs glaives impatients.

La dame les voit en colère et ne sait que résoudre. Elle leur demande quelques moments, puis elle court à travers champs vers la forêt. Elle descend le vallon, franchit le ruisseau que protége le vieux hêtre, gagne la demeure du saint homme : Pan, pan, pan! lui raconte l'affaire en deux mots, et demande son avis.

« Ah! comment réconcilier les deux frères? l'un et l'autre demandent ma main; l'un et l'autre me plaisent, mais qui dois-je agréer? qui dois-je refuser? J'ai de petits enfants et des villages et des troupeaux. Mes troupeaux errent à l'aventure depuis la mort de mon mari. Mais, hélas! pour moi, plus de mariage, plus de bonheur pour moi! La main de Dieu s'appesantit sur ma tête! un fantôme sans cesse me poursuit! La nuit, à peine ai-je fermé la paupière, le loquet

crie; je m'éveille, je vois, j'entends le bruit de ses pas, le râle de son haleine : il respire, il marche, j'entends, je vois un cadavre!... Dieu! ce couteau sanglant étendu sur ma couche! Je me sens tirer, pincer, mordre! Ses lèvres jettent des flammes!... Ah! je ne puis plus supporter de pareils tourments ni rester dans ce manoir sans mourir; pour moi plus de mariage, plus de honheur pour moi!

— Ma fille! répond le vieillard, il n'est point de crime impuni; mais si ton repentir est sincère, Dieu accorde au pécheur la rémission de ses péchés. Dieu m'a permis de te faire connaître ses arrêts; je vais te les révéler : réjouis-toi! Bien que ton époux soit mort depuis une année, je puis encore l'évoquer aujourd'hui.

— Quoi? comment? il n'est plus temps, mon père! Oh! ce fer meurtrier nous a désunis pour jamais! Je connais toute l'énormité de mon crime; et, pour me délivrer de ce fantôme, je subirai toutes les tortures, je renoncerai à mes biens, j'irai m'enfermer dans le cloître ou vivre dans la sombre forêt. Oh! ne l'évoquez pas, mon père! il n'est plus temps! Ce fer meurtrier nous a désunis pour jamais! »

Le vieillard soupira profondément, et ses yeux furent inondés de larmes; il couvrit sa tête du pan de sa robe en se tordant les mains : « Mariez-vous donc, puisqu'il en est temps encore. Ne craignez plus le fantôme. Le mort ne peut se réveiller; solide est la porte de l'éternité, le mari ne reviendra du tombeau que si vous le rappelez vous-même.

— Mais comment réconcilier les deux frères? Qui faut-il agréer? qui faut-il refuser? — Le meilleur parti serait de s'en rapporter à Dieu et au destin. Qu'ils aillent tous deux, à la rosée matinale, cueillir des fleurs dans les champs. Que chacun en fasse un bouquet et le marque d'un signe qui lui permette de le reconnaître pour sien; qu'il le dépose après sur l'autel du Seigneur : celui dont le bouquet fleurira le premier dans votre main, sera votre époux, votre amant! »

Elle s'en revient satisfaite du conseil. En rêvant les douceurs d'un nouveau mariage, elle ne craint plus le fantôme; car elle arrête dans sa pensée de ne jamais l'évoquer en aucune circonstance : et, contente de sa décision, elle sort comme elle était entrée, courant à la maison sans rien dire à personne. Elle court à travers champs et forêts; elle vole, ralentit son pas, écoute et réfléchit, il lui semble que quelqu'un la poursuit, en lui disant tout bas :

« C'est moi, ton mari, ton mari ! »

Un silence profond règne à l'entour. Elle écoute, réfléchit et demeure immobile. Puis elle part, elle s'élance; ses cheveux se dressent sur sa tête, elle n'ose se retourner, car elle entend gémir dans les buissons cette voix, répétée par l'écho :

« C'est moi, ton mari, ton mari ! »

Dimanche approche; le jour du mariage arrive. A peine le soleil s'est-il levé, les deux jeunes gens sont sortis dans la plaine.

La maîtresse, conduite à l'autel par un cortége de jeunes filles, s'avance au milieu de l'église et prend le premier bouquet; elle le présente à l'assistance, en disant : « Voici des fleurs de lis dans mon bouquet. A qui sont-elles? Qui sera mon époux, mon amant? »

L'aîné des deux frères s'élance de la foule; la joie éclate sur ses traits, il saute et frappe dans ses mains : « Vous êtes à moi, voici mes fleurs! Parmi les calices des lis se trouve un nœud de rubans; c'est ma devise, ce sont mes rubans, mes couleurs : ce bouquet est à moi! à moi! à moi! à moi!

— Tu mens, s'écrie le second; au sortir de l'église vous pourrez voir la place où j'ai cueilli ces fleurs. Je les ai trouvées sur le pré, non loin du ruisseau, sur la tombe du bosquet. Je vous montrerai la source et le tombeau; ce bouquet est à moi! à moi! à moi! à moi! »

Les deux mauvais frères se disputent; celui-ci affirme,

l'autre conteste. Les glaives sont tirés ; un combat s'engage, ils s'arrachent le bouquet, en disant : « A moi ! il est à moi ! »

Soudain les portes de l'église s'entr'ouvrent avec fracas. Le vent a gémi ; les cierges sont éteints : un fantôme en linceul apparaît. On reconnaît son armure, sa démarche ; il s'arrête, tout frémit, il regarde obliquement, et crie d'une voix sépulcrale : « A moi le bouquet, à moi l'épouse ! Ces fleurs sont cueillies sur ma tombe. Prêtre, que ton étole unisse nos deux mains ! Malheur à toi, mauvaise femme ! C'est moi, ton mari, ton mari !... Mauvais frères, malheur à tous deux ! Vous avez dépouillé mon tombeau ; suspendez ce combat sacrilége : c'est moi, son mari, votre frère ! A moi le bouquet, à moi l'épouse, à moi vous tous ! En route pour l'autre monde ! »

L'église tremble jusqu'à ses fondements ; les parois chancellent, la voûte craque, la terre s'entr'ouvre : et l'église tombe dans l'abîme. Le sol la recouvre en entier ; et des fleurs de lis croissent aussi hautes sur son faîte que le seigneur repose profondément dans la terre [15].

XIII.

LA FUITE.

La guerre éclate, il est parti ; un an s'écoule, il ne revient pas [16].

C'est que sans doute il a péri. Mademoiselle, c'est grand dommage de vos jeunes années ; le prince vous fait connaître par un messager ses desseins amoureux.

Le prince fait bonne chère dans le château ; mademoiselle pleure dans la cellule.

Ses paupières, jadis deux éclairs, aujourd'hui sont pareilles

à deux sources troublées; ses joues, jadis une lune pleine, aujourd'hui sont pareilles au croissant amaigri. Ma fille! prends bien soin de tes charmes, prends garde à ta santé!

Sa mère se tourmente, soucieuse; le prêtre fait proclamer les bans.

Les convives accourent avec faste, avec bruit : « Ce n'est pas à l'autel qu'ils me conduiront, c'est au cimetière! ils dresseront ma couche dans le cercueil [17]. Puisqu'il ne vit plus, je mourrai; et toi aussi, ma mère, la douleur te tuera! »

Le prêtre s'est assis dans le confessionnal. Il est temps, ô ma fille! d'aller à confesse.

La commère vient, c'est un vieil oracle. « Chasse le prêtre, chasse le vieux bedeau; Dieu et foi, songe et chimères!

« La commère a des remèdes pour tous les maux; la commère sait bien des secrets : la fougère a des fleurs, le tussilage a des feuilles, l'épouse a les dons de l'époux. Je viens composer des charmes tout puissants!

« Tresse ses cheveux en serpent, attache ensemble les deux bagues, tire du sang de ta main gauche; nous adjurerons le serpent, nous soufflerons à travers les anneaux : il faut qu'il vienne et t'emporte avec lui. »

La demoiselle commet le péché, le cavalier se hâte; on invoquait le fantôme, et le fantôme arrive : il entr'ouvre déjà sa demeure glacée. Mademoiselle! mademoiselle! n'est-ce pas un revenant?

Le silence, le sommeil règnent dans la cour du château; la demoiselle veille toujours... Minuit sonne à l'horloge; les sentinelles se taisent, la demoiselle entend le galop d'un cheval : le mâtin, comme s'il avait perdu la voix, grommelle tout bas et se tait. La petite porte s'ouvre en grinçant, quelqu'un marche dans les longs corridors; trois portes s'ouvrent d'elles-mêmes l'une après l'autre : un chevalier tout en blanc paraît et s'assied sur la couche.

Le temps passe, délicieux et rapide. Le cheval a henni, le

hibou a gémi, l'horloge a frémi. « Adieu ; l'heure m'appelle, mon cheval m'attend : viens plutôt, lève-toi, monte en croupe, et pour l'éternité sois à moi ! sois à moi ! »

La lune brille, le cavalier galope à travers champs et bruyères. Mademoiselle, mademoiselle, si c'était un revenant !

Le destrier les porte comme le vent à travers le bois sombre ; seulement une corneille, effrayée de leur passage, s'assied de loin en loin sur un if desséché : les yeux du loup scintillent çà et là dans les broussailles.

« Au galop, mon coursier ; au galop ! au galop ! déjà la lune descend de son trône de nuages : avant qu'elle ne descende, il nous faut franchir dix rochers, traverser dix rivières et monter dix montagnes. Le coq chantera dans une heure !

— Où me conduis-tu ? — Chez moi ; ma demeure est sur la colline du roi Mendog ; le jour, le chemin est libre à tous ; la nuit, nous voyageons sans qu'on nous voie. — As-tu quelque château * ? — Oui, un château-fort, et sans issue. — Mon ami, modère un peu ton cheval ; je puis à peine me tenir sur la croupe. — Alors, ma chère, tiens-toi de la main droite au pommeau de la selle. Mais qu'as-tu dans cette main ? est-ce un écrin précieux ? — C'est la *Journée du Chrétien*. — Il n'est plus temps ; nous sommes poursuivis : entends-tu les plaines retentir sous les pas de leurs chevaux ? Un abîme est là, devant nous ; jette ce bouquin inutile : vois, je lance mon coursier. »

Le cheval, comme s'il était délivré d'un énorme fardeau, franchit vingt toises de bruyères.

De détour en détour, ils traversent un marais ; le vent souffle au désert, une flamme errante les devance comme un

* *Zamek* veut dire en même temps *château* et *serrure*. Il y a dans l'original *une serrure sans loquet*. Nous regrettons de n'avoir pu rendre par un équivalent ce double sens, qui dans la traduction perd tout son mérite.

guide et saute de sépulcre en sépulcre : sur son passage, elle laisse une trace bleuâtre, et le cavalier la suit sans relâche.

« Quel chemin, mon ami ! il n'y a pas ici de trace humaine. — Tout chemin est bon pour les fugitifs ; devant le danger, on court comme on peut. Il n'y a pas de trace humaine sur mes terres, car je ne laisse point entrer les piétons ; des attelages superbes amènent le riche : le pauvre est apporté par des serviteurs.

« Au galop, mon cheval, au galop ! l'aurore luit aux régions orientales, la cloche sonnera dans une heure ; avant qu'elle n'ait sonné, nous avons à franchir deux rochers, à traverser deux rivières, à monter deux montagnes : le coq chantera dans une heure.

— Mon ami, serre donc la bride ; le cheval a peur, il fait un écart : il y a tout plein de rochers et d'arbres sur la route, il peut m'accrocher à un arbre. — Ma chère, quels sont ces cordes et ces chiffons qui pendent ? — Mon ami, c'est le scapulaire et le chapelet. — Maudite corde ! elle fouette sans qu'on y pense les yeux du cheval. Vois comme il tressaillit ; il va s'abattre ma chère : il faut jeter ces bagatelles. »

Le cheval comme débarrassé de sa frayeur, enjamba cinq lieues de chemin.

« Quel est ce cimetière, mon ami ? — C'est le mur d'enceinte de mon château. — Et ces croix, ces tombeaux ? — Ce ne sont pas des croix ; ce sont les flèches des tourelles. Nous franchirons l'enceinte et le seuil, car notre chemin aboutit à l'éternité.

« Halte, halte ! mon cheval ; avant que le coq n'ait chanté, tu as franchi des rivières, des rochers et des montagnes sans nombre : et voilà que tu trembles en arrivant ? Je sais ce qui te fait trembler, la croix * nous fait mal à tous deux.

* *Krzyz* signifie également la *croix* et les *reins ;* j'ai préféré la première acception, car dans une traduction même interlinéaire, il m'eût été impossible de placer le mot technique et barbare de *lumbago*.

— Pourquoi t'arrêtes-tu, mon ami ? la froide rosée m'a trempée, la brise matinale souffle et me saisit ; couvre-moi de ton manteau, car je tremble de froid. — Prends ma tête dans tes deux mains, ô ma chère, et pose la sur ton sein ; mon front brûle : il brûle et pourrait échauffer des pierres.'

« Quel est est donc ce clou d'acier ? — C'est la croix que ma mère m'a donnée. — Cette croix aiguë comme une flèche me blesse le visage, me déchire les tempes ; arrière ce clou d'acier ! »

La croix tombe à terre et disparaît.

Le cavalier prend alors la demoiselle dans ses deux bras ; sa bouche, ses yeux lancent des flammes, le cheval rugit d'un rire d'homme, ils franchissent les murs au galop : les cloches sonnent, le coq chante. Avant que le prêtre ne soit venu dire la messe basse, cheval, cavalier, demoiselle, tout s'est évanoui. Le cimetière est muet, les croix debout sur les pierres prosternées ; une seule tombe sans le signe rédempteur semble fraîchement remuée...

Le prêtre s'arrêta longtemps sur la tombe et dit la messe pour deux âmes[18].

XIV.

LE MORLAQUE A VENISE.

(Imité du serbe.)

Après avoir dépensé mon dernier sequin et lorsqu'une perfide sirène m'eut trompé, je m'en allais tout triste ; un Italien me rencontra et me dit : « Viens, Dimitri, nous irons à la ville des mers, nous trouverons plus de belles filles et plus d'argent dans ses murs que de pierres dans tes montagnes.

« Les soldats y sont habillés d'or et de soie ; ils boivent bien et s'amusent mieux encore : ils te donneront à manger, à boire, une solde, et riche te renverront chez toi ! A ton retour un galon d'or brillera sur ta kourtka, et ton sabre turk pendra sur un cordon d'argent.

« Quand tu paraîtras dans le hameau, les femmes, sur ton passage, se presseront aux fenêtres ; et, quand tu t'arrêteras en chantant sous les fenêtres, elles te jetteront des bouquets dans le tchapka. Viens, viens, Dimitri, nous monterons sur le vaisseau de pierre, nous nous ferons citadins et nous serons riches. »

Insensé, je me laissai persuader ; je quittai ma patrie, moi montagnard, et je montai sur ce vaisseau de pierre qu'on appelle Venise. Ici, je sens le poison dans le pain quotidien, je cherche en vain la fraîcheur dans l'air envenimé. Plus de pensée sérieuse, plus de liberté ; je meurs garrotté comme un dogue à la chaîne.

Quand je conte mes soucis aux jeunes filles, les petites folles rient de mon accent étranger. Ici, même les montagnards, mes compatriotes, ont adopté une nouvelle langue et des mœurs nouvelles... Je suis comme un arbre transplanté vers le milieu de l'année ; le soleil brûle son écorce et le vent disperse son feuillage.

. . . .

Il est doux, sur la montagne, de rencontrer un visage de connaissance. Là, c'étaient tous de vieux amis. « Salut ! s'écriaient-ils, salut au fils d'Alexis ! » Ici, je ne rencontre aucune figure amie ! Je suis comme la fourmi élevée dans les bois que le vent jette au milieu d'un étang glacé !

Moskou...

II.

SCOLAIRES.

I.

ODE A LA JEUNESSE.

Sans cœur et sans âme, voici des peuples de squelettes. Jeunesse! prête-moi tes ailes; et je prendrai mon essor au-dessus des vieux mondes, vers les contrées de l'illusion bienheureuse : où ton enthousiasme enfante des merveilles, les sème des fleurs de la pensée et les revêt du prisme de l'espérance !

Que celui dont l'âge a terni les yeux, dont le front sillonné s'incline vers la terre, que celui-là n'ose sortir de l'horizon étroit que lui décrivent ses débiles regards.

Jeunesse! prend ton vol d'aigle au-dessus des plaines; et avec l'œil du soleil, d'un pôle à l'autre, mesure l'océan de l'humanité.

Regarde là-bas, sous tes pieds;, cette masse opaque, inerte, noyée d'un déluge éternel de mépris : c'est la terre!

Vois comme sur ses eaux stagnantes surnage un nautile; à la fois navire, pilote et gouvernail, poursuivant d'autres mollusques plus faibles, tantôt il s'élance à la surface, tantôt il plonge au fond. Il ne s'attache point à la vague qui le porte, et la vague ne s'attache point à lui; et soudain,

5.

comme une bulle légère, il se brise en éclats contre un rocher : nul ne savait sa vie, nul ne se souviendra de sa mort... C'est l'Égoïsme !

O jeunesse! la coupe de la vie ne m'est douce qu'alors que je la vide avec d'autres ; les cœurs enlacés par des liens sacrés ont seuls le droit de s'abreuver aux sources du ciel !

Embrassons-nous, jeunes amis! le bonheur de tous, voilà notre but ; forts de notre union, éclairés par l'enthousiasme, jeunes amis, embrassons-nous !

Heureux celui qui succombe dans la carrière trahi par sa noble ardeur ; d'autres le suivront, et son corps devient un échelon de plus vers la cité de gloire !

Embrassons-nous, jeunes amis ! Que le chemin soit rude et glissant, que la violence et la bassesse nous en disputent l'entrée, repoussons la violence par la violence ; et la bassesse, jeunes encore, apprenons à la terrasser !

L'enfant qui, au berceau, sut écraser le front de l'hydre, jeune homme, étouffera les centaures ; à l'enfer il arrachera ses victimes, au ciel il ravira ses lauriers. Monte, où jamais le regard n'a monté ; brise, ce que la raison n'ose pas briser : jeunesse, ton vol est celui d'un aigle, et ton bras est pareil à la foudre !

Allons! épaule contre épaule, formons la chaîne autour du monde ; dans un même foyer concentrons nos pensées, et dans un même foyer nos âmes !

Sors de ton orbite, vieil univers ; nous allons te pousser dans des routes nouvelles : et, dépouillant ton écorce moisie, tu renaîtras aux jours fleuris de ton printemps.

Comme, dans les régions du chaos et de la nuit troublées par le choc des éléments, au *fiat* du souffle divin le monde s'affermit sur son axe, les vents mugirent, l'onde chercha son niveau, les étoiles semèrent les cieux de clartés : de même dans les sphères de l'humanité, où règne une nuit profonde, où les passions luttent encore, mais où la jeunesse

brûle d'un feu créateur, le monde des âmes sortira du chaos, l'amour le fera germer dans son sein, et l'amitié l'affermira sur des bases éternelles.

Les glaces des cœurs se rompent, les préjugés font place à la lumière; salut, aurore d'indépendance : après toi le soleil de la liberté [19] !

II.

LES TOASTS.

Qu'adviendrait-il des hommes et de l'espace où les hommes sont lancés, si l'on en retirait subitement la lumière, la chaleur, le magnétisme et l'électricité ?

Ce qu'il en adviendrait? c'est aisé à répondre : les ténèbres, le froid, l'inertie et le chaos; salut donc à toi, fille du soleil, salut *rayonnante* Lumière [20] !

Mais que nous sert d'avoir au cœur une étincelle de lumière dérobée au grand foyer des mondes, si cœur et monde tout est morne, tout est glacé : salut donc à toi, Chaleur, premier besoin des hommes!

Pleins de lumière et d'ardeur, l'orage peut encore nous disperser; unir le corps avec le corps, c'est la vertu de l'aimant : salut au Magnétisme!

Ainsi, lorsque par la vertu magnétique, nous formerons un cercle immense, alors une bouteille de Leyde à la main nous dirons : Vive l'Électricité!

KOWNO, 1822.

III.

ÉPITRE A LELEVEL,

A L'OCCASION DE L'OUVERTURE DE SON COURS D'HISTOIRE GÉNÉRALE A L'UNIVERSITÉ DE VILNO, LE 6 JANVIER 1822.

Bellorum causas, et vitia, et modos
Ludumque Fortunæ, gravesque
Principum amicitias, et arma...
Periculosæ plenum opus aleæ
Tractas, et incedis per ignes
Suppositos cineri doloso.
HORAT., L. II C. I.

Objet de nos longues prières, te voilà de retour d'outre-Niémen, radieux Lelevel! La foule compatriote, accourant près de toi, te demande comme autrefois d'améliorer les cœurs, d'illuminer les esprits. Celui-là mérite peu la reconnaissance publique, dont toute la grandeur est un vaste savoir, qui, faisant sous le poids de ses écrits, plier l'échine des libraires, étend sa renommée d'une mer à l'autre ; mais bien celui qui, supérieur aux autres par la gloire, porte encore entre frères le cœur d'un frère. O Lelevel, comment puis-je assez t'admirer dans cette double auréole? Également heureux dans la recherche des amis comme de la vérité, te voilà, à peine sorti de l'adolescence, objet d'envie pour les sages vieillards ; ton nom, franchissant les barrières posées par Chrobry [21], s'est révélé aux judicieux Teutons et aux Français intelligents : et si tes fidèles Lithuaniens te portent toujours le même culte, que nos voix et nos mains en témoignent.

Les élèves, se pressant à tes leçons, se rappellent les prodiges accomplis il y a trois ans, lorsque, par ton art miraculeux, tu évoquais les ombres grecques et romaines du fond de leurs tombes. Elles se lèvent, se dessinent sur ton

miroir magique; le cimier de Pluton [22] est tombé de leurs têtes; et les masques d'acier sous lesquels, vivants, ils cachaient leurs désirs et leurs craintes, se brisent dans tes mains. Voyez, c'est le penseur du Phédon, c'est le vainqueur des Perses; nous mesurons les profondeurs de leurs âmes, les dédales de leurs pensées. Là, une étincelle d'en haut; ici, les semences du pouvoir. Agrandie au souffle puissant du destin, l'étincelle s'enflamme; et la semence produit un géant qui remplira le monde. C'est ainsi que les génies sublimes s'emparent de l'humanité; le présent s'efface devant leur majesté morte: tels êtres qui reposent encore dans le sein nébuleux de l'avenir, porteront le reflet de leur gloire ou les cicatrices infamantes de leur mépris. Mais il est aussi grand de régner sur le monde que d'apprécier les splendeurs d'un grand règne.

Souvent une ville s'abîme dans des profondeurs souterraines, le soleil même se couvre d'un crêpe lugubre, les ondes vomissent des flammes; les témoins de faits pareils sont nombreux, et bien peu cependant savent en pénétrer l'enchaînement: mais ceux-là sont plus rares encore qui, rapprochant les faits isolés, savent expliquer comment une cause semblable engendre des effets divers, comment un phénomène souterrain peut bouleverser la face des mers et révéler des perturbations dans les astres.

En nous élevant toujours plus haut, passons de la nature morte à la nature animée, dont l'humanité constitue la synthèse, et les esprits forment les éléments. Mais ici, comment remonter aux principes, relier la chaîne des conséquences? Ici, nous sommes éblouis par la diversité des aspects; ici, la pensée, guidée par les témoignages étrangers, voit à chaque instant le chemin manquer sous ses pas: et la belle vérité, trop avare de ses rayons, daigne à peine à nos yeux entr'ouvrir ses longs voiles. Tel la considère, et pourtant ne la voit pas. Depuis l'enfance, nous apprenons à la mécon-

naître; sitôt qu'il nous est donné d'entrevoir, des maîtres viennent suppléer à la faiblesse de notre vue, et nous appliquent sur les yeux des verres de leur façon, à travers lesquels on voit mieux et plus loin, mais qui teignent tous les objets de la couleur que l'inventeur leur a donnée dès le principe : c'est pourquoi nous rapportons leurs teintes mensongères et les défauts de notre propre vue aux phénomènes extérieurs. Homme! éternel esclave! non-seulement tes perceptions, mais tes idées mêmes dépendent toujours de ce qui n'est pas toi! Enfant, les préjugés héréditaires ont nourri ta pensée, jeune homme, les entraves de l'habitude la compriment; tu crois souvent avoir enfanté une idée, et tu l'as sucée dans le lait maternel, ou bien ton maître en a saturé tes oreilles, en mêlant toujours son âme à tes aliments : et quoi que tu fasses, on devine à chacun de tes actes que ton fleuve natal c'est le Niémen; ton pays, la Pologne; ton univers, l'Europe!

Mais le soleil de la vérité ne connaît ni aurore ni déclin. Également favorable à toutes les races d'une nation, et partageant sa lumière à chaque contrée, à sa hauteur hommes et pays sont frères. Celui qui veut contempler sa face éblouissante, ne doit conserver que l'essence pure de l'humanité, et dépouiller tout ce qu'il doit aux autres : tous les emprunts et les dépôts étrangers.

Le ciel condamne l'historien à de pareils travaux; beaucoup les entreprennent, mais qui donc pourra leur suffire? celui-là seul en qui se rencontrent, par un heureux prodige, l'inspiration divine avec le labeur de l'homme des champs. Évitant le tumulte des passions, les embûches de l'égoïsme, du milieu de la nuit qui l'environne il saura s'élever au-dessus des étoiles; de là, il nous avertira sur quel point se prépare l'orage qui menace les peuples : ou bien se plongeant dans les abîmes du passé, fouillant les ruines écroulées des siècles, il en extraira l'or natif de la vérité. O Lelevel! chacun de nous

peut dire avec un juste orgueil que ces qualités, tu les possèdes; remplissant aujourd'hui les saintes fonctions de l'historien, dis-nous ce qui fut, ce qui est, ce qui sera.

La première image de l'état social nous apparaît entre les rives de l'Euphrate et les crêtes du Liban. C'est là que sur des plaines libres de tout partage, les peuples se fondent en un grand corps; mais bientôt des oppresseurs leur imposent un joug humiliant, les cités sont entourées de remparts, et les peuples chargés de chaînes.

Ailleurs, parmi des îles et des détroits sans nombre, le Grec aux formes exiguës organise des républiques, semblable en son activité, aux insectes remuants, adorés des Myrmidons,[3] dont à juste titre il tire son origine. Réfugié dans des villes hospitalières qu'il enrichit de son industrie, il donne aux dieux étrangers son indigène empreinte; et les premiers temples qu'il élève sont ceux de la Grâce et de la Liberté, ses aimables aïeules, descendantes des cieux. Le cœur enflammé de leur double inspiration, le fils des Hellènes s'élance aux combats, à la chaire, à l'amour, aux chants des rhapsodes, aux jardins du Lycée.

Mais déjà le croissant des Mèdes se lève à l'Orient. Le monde se prosterne devant l'idole sanglante; chassé par le claquement du fouet monarchique, un troupeau d'esclaves descend du Kaukase. Xerxès détruit des générations et rase des cités, enchaîne les vagues de la mer, inonde le continent de peuplades nouvelles. Soudain la foudre part d'un nuage spartiate, les peuplades s'entr'ouvrent, et la mer engloutit les vaisseaux étrangers.

L'Europe, ayant ainsi échappé à son désastre, veut à son tour châtier l'Asie réfugiée chez elle, l'Asie dont le front s'est penché sur des tapis de Perse et dont les armes brisées sont tombées de sa main trop débile. C'est dans cet assoupissement voluptueux qu'elle est surprise et chargée de chaînes par les bergers de Tibur, par la race de la louve italique.

Toujours inquiets, formés par leurs propres querelles, soit ruse ou violence, à détruire leurs voisins; constants agresseurs, au milieu de la paix ils exercent leurs bras à des luttes nouvelles : ou bien, s'entre-déchirant eux-mêmes, ils ne sont d'accord que lorsqu'il s'agit de spolier un ennemi. Mais lorsque les rivaux viennent à lui manquer, l'athlète prend de l'embonpoint et s'énerve dans l'oisiveté. Un tyran venge sur Rome le sang du monde entier, et le monde romain n'est plus qu'un cadavre géant, frappé au cœur par son esclave.

Qui saura dans ses dépouilles sanglantes éveiller un souffle nouveau ? C'est vous, vous, fils ardents des glaciers scandinaves! Ici, le seigneur tout bardé de fer, la lance au poing et le rosaire à la ceinture, dévoué à son Dieu, à sa dame, à la gloire, convie ses vassaux au banquet sous le portail gothique. Les jeunes paladins, en brisant des lances ou courant les bagues, obtiennent les couronnes et les sourires des dames, au son de la harpe des troubadours. Un cœur plus tendre que le nôtre brûle sous leur armure d'acier; eux les premiers évoquent des cieux l'amour fidèle, l'amour ignoré de l'Hébreu spiritualiste et du Grec sensuel. Eux enfin, quand le frêle édifice des lois croule de toutes parts, l'étayent avec leur foi de chevaliers. Jaloux de redresser les torts ou de mériter les faveurs des belles, ils s'aventurent à travers l'Océan ou les déserts, apportant des combats lointains « un peu d'amour et beaucoup de couronnes; » ou bien sur les rives du Jourdain ils achètent par leur sang la palme du martyre. Cependant des abbés s'installent dans leurs châteaux; le prêtre accourt au monastère et la religieuse au couvent : les rois tombent de leur trône au bruit de la bulle romaine, et Rome ceint encore une fois le monde de ses bras immenses.

Chez les peuples dont l'édifice social repose sur des garanties, les chartes stipulent les rapports entre maîtres et

serviteurs. Telle est la charte que la verte Albion écrit sur ses campagnes, et celle que nous donnent les rois Jaghellons [24].

Mais dans d'autres contrées, le pied du chef de l'État courbe jusqu'à terre le front du vassal insolent. L'Espagnol fait plus; des bassins de Cadix il atteint aux confins des mondes inconnus. C'est là qu'il se rend chaque année pour déceler de nouveaux trésors, en menaçant l'Europe de lui donner des fers. A l'encontre de ses vœux, d'autres pouvoirs se liguent, saisissent leurs glaives et contractent des alliances. Alors la diplomatie, née dans les ténèbres, étend sur le monde ses bras de polype. Qui veut garder son avoir ou s'emparer du bien d'autrui, doit avoir toujours l'œil aux aguets, le glaive sans cesse hors du fourreau. De là, défiance mutuelle, incessantes alarmes, luttes, fortunes subites et chutes inattendues. Les peuples et les terres, considérés désormais comme apanages de princes, sont découpés, vendus, légués, distribués; les gardiens deviennent les loups du troupeau, ou bien on s'arrondit au détriment du prochain.

C'est ainsi que tout se passe en Europe, avant que les laves n'aient mûri sous les cratères du volcan parisien. Là, ce sont les plaintes repoussées, l'oppression héréditaire, l'éternel conflit du temporel et du spirituel, les errements du penseur, les ardeurs inassouvies des jeunes cœurs, l'orgueil des maîtres, la furie des esclaves déchaînés; et comme la terre enceinte de germes contradictoires enfantait jadis les Pythons aux corps monstrueux, ainsi du chaos des idées et des désirs immenses naît l'hydre révolutionnaire des Gaulois. C'est en vain que la violence la brise et l'enterre dans le sable; les dents du dragon produisent encore des vengeurs. Là, une bande d'ergoteurs se lève; les uns parlent de reconstruire sur la terre la cité de Platon : les autres font déposer les trésors en monceaux, afin de pouvoir les gaspiller tout à leur aise.

Après avoir fait plier ou tomber la tête de leurs adversaires, baignés d'un sang fraternel, ils vont verser celui de l'étranger. De l'ère démocratique s'envole l'aigle impérial, l'étoile des légions polonaises se lève sanglante; et maintenant, bien que les géants de l'ouest soient terrassés, leur sang peut encore féconder la terre [25]...

Où suis-je, Lelevel? quelle envie m'a porté sur des mers encore trop nouvelles pour mes faibles avirons? Insecte infime saisi d'une ardeur d'aigle, d'où me vient l'audace d'imiter le vol savant de ta pensée? Poursuis donc; car dans le cercle des historiens polonais, déjà grand, tu seras le premier! Toi qui défends aux livres de mentir, et du sein même des mensonges fais jaillir la vérité, tu connais mieux que personne les immensités de ton art, la douceur savoureuse de ses fruits. De cette voix, dont tu sais si bien éveiller les acclamations et les applaudissements, dis-nous comment on doit gravir la montagne d'où, si jeune encore, tu nous éclaires. D'un œil indulgent appelle nos esprits inférieurs sur les saintes hauteurs habitées par le tien. Maintes couronnes plus dignes te furent décernées; ne dédaigne point celle que t'offrent des élèves reconnaissants : et pardonne s'ils ont osé t'emprunter les fleurs qui la composent.

IV.

L'ÉTAPE D'UPITA *.

(Journal de voyage).

«... Upita, jadis chef-lieu du district, aujourd'hui bourg malpropre. Une chapelle, quelques masures juives, des champignons en pleine croissance sur les marchés, jadis populeux; une colline jadis fortifiée, aujourd'hui défendue

* Prononcez : *Oupita.*

par l'ortie et le chardon, des murs en ruines : sur l'ancien emplacement du château, un misérable cabaret sans fenêtres et sans toit.

« D'ennui, je me mets à considérer les figures, et je prête l'oreille aux entretiens des hommes attablés avec moi. Il y en a trois. Le premier est un vieillard aux cheveux grisonnants ; la tête couverte d'un bonnet carré comme en portaient les confédérés de Bar, penché sur l'oreille avec un certain air de crânerie : une moustache du temps des Augustes polonais [26]. Un surtout aujourd'hui blafard, (car il est difficile de deviner quelle était sa couleur au temps de sa jeunesse) un sabre turk à la ceinture [27]. A côté du vieux, un beau jeune homme se dandine sur le banc, en habit de drap coupé d'après la dernière mode ; il passe sa main dans ses cheveux, rajuste son faux-col, et s'amuse alternativement avec les deux glands de ses bottes. Il raille avec esprit son voisin, dont la cape ornée d'une croix rouge annonce un homme d'église. Le juif [28] complète le personnel du cabaret. L'homme au sabre turk dit à son hôte : « Ici, juif ! je veux te faire grâce. A quoi bon molester les honnêtes juifs le jour même du sabbat ? Écoute, compère ; je veux parier avec toi qu'aussitôt que Sycinski sera porté au cimetière, nous aurons un broc d'hydromel. Pas vrai, mon voisin ? » Le cabaretier remua sa barbe en signe d'adhésion. J'écoute avec un redoublement de curiosité. Quoi ! Sycinski ! à Upita même ? Nom tristement célèbre [29] ! « De quel cadavre, dis-je, est-il question parmi vous, et de quel Sycinski ? — Du vrai, du fameux Sycinski ! me répond le confédéré de Bar ; je vais vous conter la chose *ab ovo*. Sur ce lieu même où nous voyons aujourd'hui une hôtellerie juive, s'élevait le manoir du défunt, fier de ses terres opulentes, de ses puissantes *connexions*, de ses *clients* * innombrables ; et partant d'un essaim

* Les Polonais de vieille roche mêlent de nombreux macaronismes latins à leur langage, même parmi la petite noblesse ou le peuple. Toutes

d'électeurs parasites, qui ne demandaient pas mieux que de lui vendre leurs votes. Sycinski était le dictateur de chaque diétine *, supplantait des *patriciens* plus méritants et plus âgés. Mais cela ne lui suffisait pas; il aspirait plus haut et plus loin : une vanité par trop biscornue commençait à lui crever les yeux. Vint la séance d'élection **. On arrangea le compère; car lorsque, déjà certain d'être élu, il se proclame nonce ***, remercie la noblesse, invite à dîner, et fait ses malles pour la Mazovie, on dépouille le *turnum* ****, et Sycinski tombe soudain à quatre pattes, *agitatus furiis et impotens iræ*. Il jure de tirer vengeance de la noblesse. *O scelus! o diræ!* Il donne un dîner; la cohorte abusée s'assemble, les tables plient sous les plats, le vin coule à torrents, la plèbe fait bombance. Mais le philtre délayé dans la lie trouble soudain les têtes; la joie cède aux chicanes insensées, puis viennent les querelles, le tapage : c'est une vraie Babel. L'injure appelle le bâton, le bâton provoque le sabre; peu soigneux de leurs prunelles, de leurs côtes, frappant d'estoc et de taille, *Tros Rutulusve fuat*, tous se sont entr'égorgés. Mais l'empoisonneur ne jouit pas longtemps de l'impunité; car le feu céleste l'a consumé dans sa maison avec toute sa parenté : comme cet autre Ajax *scopulo infixus acuto, expirans flammas*. O terrible, mais juste châtiment!

« — Amen! » dit le sonneur de paroisse. L'agronome en habit noir compare ce récit au blé dans un tamis; et, après avoir fait passer cette paille fabuleuse au van de la rail-

les citations en langue étrangère, introduites dans le texte polonais de Miçkiewicz, sont imprimées en lettres *italiques*.

* Comices provinciaux.

** Ces termes parlementaires étaient en usage en Pologne dès le dixième siècle.

*** Les nonces étaient les élus de la noblesse, les députés étaient envoyés par les villes et les communes.

**** Le scrutin.

lerie, pour en extraire le grain précieux de la vérité, il termine par cette observation : « Monseigneur le grand-maréchal, avec lequel tous les jours je prends mes repas, et qui possède tout un grenier de bouquins, toutes les fois qu'il fait mention de Sycinski, s'écrie que les rois eurent les mains liées par lui seul.

« De ces mots du maréchal, le capable agronome déduit judicieusement qu'il ne s'agissait plus là de diétines ni d'élections, mais d'une guerre. Contre qui? A quelle époque? Questions ardues et sans solution. Contre les Turks ou les Suédois peut-être; Sycinski a probablement attiré le roi à Upita, l'a livré entre les mains des agresseurs, et tué roi et patrie.

« Il veut argumenter plus loin; mais l'homme à la croix rouge l'interrompt d'une voix rauque et d'un regard farouche : « Il est, certes, bien déplorable que les sonneurs veuillent endoctriner M. le curé, ou les jeunes gens faire la leçon aux vieillards. Je vous le conterai, moi, comme le mieux informé. Ce n'est diétine ni guerre qui appela la foudre des cieux sur la tête de Sycinski; mais l'impiété. S'étant apostasié, le maître de céans a fait, comme on dit, main basse sur du bien d'église. Il ne payait jamais les dîmes, ne fréquentait point la maison de Dieu, chassait les paysans au travail les dimanches et jours de fête; l'évêque l'a plusieurs fois admonesté dans ses mandements, puis excommunié du haut de la chaire : le Sycinski s'en moquait. Le jour même de la Fête-Dieu, vers midi, tandis qu'on disait la messe à la chapelle, il fit creuser un puits. Il en tira sa ruine et celle de toute la contrée; car il en sortit une telle quantité d'eau, que les champs détrempés, autrefois tout inondés de froment, se couvrirent de fougeraie, et les prés devinrent des fondrières tremblottantes. Sycinski, M. le juge * nous l'a très-bien dit, fut tué par la foudre,

* Juge de paix du district.

sa maison brûlée, sa progéniture extirpée. Le cadavre frappé de malédiction est encore dans son intégrité ; la terre répugne à le recevoir, les vers craignent de l'entamer. N'ayant pas trouvé de repos en terre sainte, il traîne par les rues, en véritable revenant qu'il est; car souvent un pauvre, le prenant au cimetière, le porte au cabaret le jour du sabbat, afin d'en effrayer et de rançonner le juif. »

« Il se tait, et entr'ouvre la closion du cellier. Le corps du défunt, hideux, amaigri, paraît devant nous. Ses jambes osseuses et noires s'allongent en échasses; ses bras sont croisés sur les côtes, son visage profondément cave et tordu. La fumée squalide de la mort a desséché ses joues; çà et là brille une dent à travers sa bouche corrodée. Du reste, tout son corps intact semble avoir gardé une apparence assez voisine de la vie. Sa tête a conservé son étrange expression ; et comme un vieux tableau laisse transpirer, à travers l'enduit des siècles, les traits primitifs de son modèle, ainsi cette figure, bien que le rayon de la vie en soit disparu, pourrait, à celui qui aurait connu Sycinski vivant, faire reconnaître Sycinski mort. Du premier coup d'œil on y voit quelque chose qu'il est impossible d'exprimer par des paroles. La farouche contorsion d'un visage où le crime a passé, semble encore figer la menace sur les traits du cadavre ; une joie perfide les contracte d'un affreux sourire : sur le front, la fureur d'un assassin, l'orgueil, dans la courbe des sourcils. Sa tête rentre dans ses épaules voûtées, comme si le poids de l'ignominie l'écrasait contre terre ; ou comme si, forcément arrachée à l'enfer, elle voulait par force y retourner.

« Si la caverne, qui jadis fut habitée par le crime, quand les hommes l'ont détruite ou la foudre l'a brisée, laisse encore, par sa position sauvage et son apparence monstrueuse, deviner les brigands dont elle fut la demeure ; si l'on peut à sa peau reconnaître le serpent, on peut de même à son cadavre deviner la vie de Sycinski.

« Compagnons! m'écriai-je, je vais vous mettre d'accord. Il n'était pas coupable d'un seul, mais de tous les crimes à la fois. C'est par lui que la Pologne, ivre des poisons qu'il avait préparés, tomba dans le délire; c'est par lui que les mains du roi furent liées : c'est par lui que le pays fut inondé de calamités! »

« Il me vint cette réflexion : Que sont les histoires populaires? Cendre recélant à peine une étincelle de vérité; hiéroglyphe gravé sur des pierres enduites de mousse; inscription d'une langue évanouie; écho de gloire porté à travers l'océan des siècles, brisé sur des faits nouveaux, répercuté sur des mensonges, digne du sourire d'un sage! Mais avant qu'il ne sourie, que le sage veuille bien nous apprendre ce que sont toutes les autres histoires! »

Odessa, 1825.

V.

ÉPITRE AU DOCTEUR S***,

NATURALISTE, AVANT SON DÉPART POUR UN VOYAGE SCIENTIFIQUE EN ASIE.

O prêtre d'Esculape! tandis que révélant à l'Asie païenne le culte de ton dieu méconnu, tu portes à l'étranger le bienfait de la santé, tu laisses parmi les jeunes Lithuaniennes plus d'un cœur malade. Toi-même, tu ne mourras pas d'ennui; car sous le ciel étranger, dans les ondes, sur la terre, tu seras salué par mille connaissances. Tu jettes un regard sur le peuple égayant par ses chansons les plages éthérées, et comme un roi tu connais le plus infime de ses citoyens. Est-ce un oiseau domestique, un volatile sauvage? combien de printemps a-t-il fallu pour emplumer ses ailes? en

quel lieu court-il les reposer? tu le sais, toi qui sais tout.

La mer qui nous effraye par le seul aspect de ses gouffres, ne saurait attiédir ton ardeur de recherches. Tu descends sous les voûtes transparentes parmi les algues cultivées de la main d'Amphitrite, dont la forme est plus indécise que celle des songes, dont les couleurs sont plus changeantes que le rayon de l'arc-en-ciel. C'est là que tu retrouves l'étoile qui ne luit que sous les mers, la lampe éclairant les veilles du sage de Stagire, la nacelle qui fend les ondes amères d'un aviron vivant, et les sabres tranchants de l'arsenal des poissons*.

Voyage digne d'envie! là, cependant, partout une mort imprévue, cruelle et sans gloire, dresse ses embûches au voyageur. Ne nous mettons point en peine des mystères du règne aquatique; l'esprit a bien assez des arcanes de la terre. Au signal de ta baguette magique, la fontaine de science jaillira des sables d'Astrakhan; les montagnes briseront leur écorce, pour te livrer passage et t'admettre au travail occulte des précieux métaux dans les creusets de la nature. Pour moi, peu avide de trésors, j'estime les découvertes d'un moindre éclat, mais plus riches de souvenirs. Je quitterais volontiers un schiste adamantaire pour les cryptes fermées d'une clef d'améthyste.

Connais-tu leur origine? Lorsque, parmi les arbres de l'Éden, notre père adressa le premier soupir à sa compagne, la terre s'empara de ce souffle primitif de l'amour et l'enferma dans une pierre précieuse. Ces vérités sont écrites en caractères hébreux sur un rocher [30], ou pétrifiées dans les archives secrètes de la terre. Prends les clefs d'Humboldt pour déchiffrer ces alphabets antédiluviens, et sois le biographe de notre planète. Ne t'effraye pas des annales un peu sombres de la terre; ses couches, de même que les

* L'étoile marine, la lampe d'Aristote, le nautile et l'espadon.

rides d'une vieille, te diront le nombre de ses années. Et quand tu trouveras une erreur dans les dates ou les faits, interroge le mammouth comme témoin oculaire; tu le trouveras endormi sur un cèdre pétrifié. Au nom de Boïanus [31] il se lèvera en bâillant des deux mâchoires; messager du passé, il secouera de ses yeux un sommeil de quarante siècles, et te fera le récit de sa vie et de sa mort, nouveau comme un prodige, mais vieux comme le monde : véridique comme un calcul, mais étrange comme un spectre.

Adieu! pars, établis tes domaines dans le passé, rappelle à ta mère nature les jours de sa virginité. Moi poëte, je me sens possédé d'un nouveau désir; l'avenir est le sujet de mes colloques avec l'empyrée. Astrologue, j'ai lu dans les astres une fin joyeuse et prochaine de notre tournée. Essuyant de nos fronts la poussière du voyage, nous mêlerons au tokaï vieux quelques gouttes du Niémen; et pour être proclamé le roi des scrutateurs, il faudra le premier scruter le fond d'un verre. Alors, nous compterons tous les ennemis de la raison et de la vertu au nombre des espèces disparues, et nous causerons du départ qui nous attriste aujourd'hui comme d'un fait antédiluvien.

VI.

LE DAMIER.

A FRANÇOIS MALEWSKI, AVOCAT.

Cesse, ô mon François! d'interroger les codes volumineux; pour aujourd'hui, la poussière accoutumée les réclame. Faut-il toujours se complaire aux images de la faiblesse et du crime, compter une à une toutes les imperfections de la nature humaine? Ce sont des tableaux trop affli-

geants pour tous tant que nous sommes; le cœur n'en retire aucun profit, quoique l'esprit en fasse son aliment. Autre chose est de vivre sans crime, et de connaître le crime. Le législateur lui-même ne fut pas toujours fidèle à la loi qu'il avait écrite. En dépit des statuts par lui-même établis, le Locrien punissait sur le père les fautes de l'enfant; et celui qui avait couvert les Douze-Tables de préceptes divins, donna le premier à la cité l'exemple de la transgression.

Mais que sert d'invoquer les anciens exemples! La nature elle-même t'invite à suivre mon conseil. Le droit demeure dans les cités, la droiture habite les campagnes; ce sont les sentiers fleuris, non les marbres pompeux, qui conduisent à sa retraite. Moins savants, mais peut-être meilleurs, nous avons ensemble fui le village; retournons-y de concert : qui se divertit ne pense pas à mal.

Et si la saison encore mal mûre du printemps, si la chaleur du jour ou le frais du soir nous trouvent assiégés dans les chaumières, cela nous empêchera-t-il d'inventer quelque jeu charmant? Que le sage condescende aussi parfois jusqu'aux jeux de l'enfance; non pas vers ceux qui, se prolongeant jusqu'à minuit, fatiguent le corps sans reposer la pensée; non vers les cartes, la roulette ou les osselets, stérile amusement de la foule grossière, lorsque le but du jeu, c'est l'argent; son appât, l'avidité; son auxiliaire, la bassesse; et son arbitre, le hasard : mais vers le jeu plus réfléchi des dames, convenable aux esprits élevés, propre aux vigoureuses intelligences.

Les limites du Kathay nous ont transmis ce jeu; c'est par lui que le jeune sultan se rompait au métier des armes [32]. Conduisant des bataillons d'ivoire, il apprenait comment il faut marcher à l'ennemi, battre en retraite; ou bien, en appropriant les diverses capacités aux charges de l'État, par un jeu difficile il s'initiait à l'art plus difficile de régner.

Aujourd'hui, ce ne sont plus les conquérants ni les têtes couronnées, mais les cœurs sensibles qui prennent en affection les dames. Loin des plaisirs bruyants, inaccessibles à l'avidité, ils abrégent la journée par un jeu aimable. Arrière tout homme à la figure et aux mœurs étrangères! un couple bien assorti doit seul entrer dans la lice; deux amis, ou plutôt encore deux amants.

O François! tendre de cœur et froid par condition, ignorant l'amour, tu ne peux assez apprécier les dames! Je veux donc t'enseigner les lois de ce jeu; car un regard t'apprendra quelque jour la puissance de ses charmes.

O Vida [33]! toi que l'habit polonais a si bien travesti! prête-moi ton magique pinceau, laisse-moi t'emprunter la grâce et l'éclat dont je veux orner mes récits. Et le damier, enrichi d'une valeur nouvelle, n'aura plus rien à envier aux échecs, jadis chantés par toi. Celui pour qui j'écris ce livre me lira d'un cœur ému; d'aimables compagnons m'écouteront avec patience.

Ce jeu, vous le savez, est l'image de la guerre; il faut un champ de bataille pour les deux armées belligérantes. Disposez donc la lice et l'ornez avec faste. Que sept chemins égaux la partagent en deux sens. Puis, apprêtez des cases blanches et noires, et placez-les alternativement entre chaque section. Quant le champ sera clos, reconnu, mesuré, appelez des soldats. Chaque parti en compte douze de force égale; et, comme ils combattent à pied, on les appelle pions. Afin d'éviter toute méprise dans la mêlée, des uniformes blancs et noirs les distinguent; et, bien que différents par le costume, ils se posent sur les cases noires. Quand les deux partis se rencontrent, l'un d'eux couvre la plaine de ses cadavres; ou bien, désarmé, il devient l'esclave du vainqueur. Chacun s'avance d'un pas et guette attentivement son adversaire; il observe si quelque guerrier entraîné trop loin ne s'est pas d'une case écarté de sa pha-

lange : aussitôt qu'il découvre un espace vide par derrière, le franchissant à l'improviste, il lui tranche la tête. Dans la victoire comme dans la défaite, il est défendu de reculer ; s'avancer, combattre, poursuivre l'ennemi et s'introduire dans ses retranchements, tel est le but principal du joueur. Celui qui le premier prendra son ennemi d'assaut, recevra des mains de sa belle captive une couronne de lauriers ; et, comme jadis faisaient les chevaliers errants, mettra sa dame en croupe pour voler à de nouveaux combats. Jadis piéton, aujourd'hui monté sur un destrier fougueux, il s'élance en avant, en arrière, à droite, à gauche, selon son bon plaisir, et parcourt en tous sens la campagne. Si quelque téméraire lui barre le passage, il l'atteint, l'immole, et poursuit son chemin. Ainsi le timide Charles désertait son trône devant les bandes bourguignonnes ; mais aussitôt que la Pucelle vint à son aide, il châtia les Français révoltés et vainquit les intrus de la perfide Albion.

Veille donc sans cesse, mets partout des obstacles, afin que l'ennemi ne puisse aller à dame. Si tu ne daignes point te servir d'un tel auxiliaire, et parviens à le soumettre par la seule force de tes armes, une ignominie sans espoir devient son partage. Souvent un chef, trop confiant en ses propres forces, ne veut point d'une amazone, et prétend sans son appui pouvoir exterminer l'infidèle. L'antagoniste cependant, avec sa dame en croupe, le chasse de ses remparts, le poursuit et l'enveloppe ; déjà le chef blessé chancelle et laisse tomber son glaive. Une amante ne vient point le baigner de ses larmes ; il meurt : et, ce qui est plus horrible, il meurt *à sec*. Cherchez donc à vous accoupler bon gré, mal gré ; la victoire à deux est si douce : et même le trépas à deux est plein de charmes ! La défaite vous sera moins pénible, si votre belle, de ses pleurs, vient arroser vos cendres !

Voici donc les lois de la guerre ; je vous les expose en peu de mots : mais différents peuples ont diverses coutumes. Le

Sarmate indompté, ne se reposant que sur son courage, vous crie avant le combat : « Je saurai bien vous vaincre; mais vous trahir, jamais! » Il vous heurte sein contre sein, ne jette point ses traits en arrière, quand même il lui serait facile de châtier ainsi l'insolent agresseur. Sa dame ne sait point sautiller et bondir; elle marche d'un pas égal à côté de son époux, et ne conquiert les applaudissements des jeunes guerriers qu'en réussissant à quitter la partie avec les honneurs de la guerre. L'Espagnol se jette sans effroi sur les glaives et les bronzes; il combat de front, mais son œil est sans cesse aux aguets. Au milieu du tumulte et de la poussière, il aime à surprendre à la dérobée, à frapper au défaut de l'armure; et c'est ainsi qu'il parvient d'un seul coup de glaive à faire tomber deux, quatre et même cinq têtes à la fois. Quand ses ennemis ont rendu le dernier soupir, il enlève leurs armes, et se hâte de les emporter parmi les siens. La noble Castillane combat de diverses manières : les codes ne donnent aucun règlement précis à son égard. Brûlant de recueillir les dépouilles opimes, elle s'arrête haletante au milieu du carnage pour s'emparer des morts à mesure qu'ils succombent. Tandis qu'elle les maltraite ainsi, souvent un fantassin la prend au dépourvu, et d'un coup de sabre fait rouler sa tête orgueilleuse. Mais si, laissant là ses cadavres, elle va se poster à une distance raisonnable des rangs ennemis, quoique seule à combattre, elle sème autour d'elle « de mourants et de morts des montagnes plaintives; » et des assaillants nombreux ne peuvent la réduire à demander quartier. Le Français avance impétueusement, tue d'estoc et de taille, et de droite et de gauche. Habile arquebusier, il prend peu de souci des dames et des pions; souvent il envoie sa balle tout au bout du ravin : et, s'il a touché quelqu'un, il se jette hardiment à travers la brèche dans les rangs ennemis.

Connaissant les différentes stratégies des peuples, tu choisiras celle qui t'offre le plus d'avantages; mais conviens-

en d'avance avec ton *partner*. La partie polonaise est préférée par les joueurs consommés. Ce combat demande de l'art et se prolonge beaucoup plus que les autres. Vers la fin, quand les dames en foule font irruption dans vos rangs, il vous est fort difficile de vous en délivrer. Donc, le jeu espagnol, plus bref, plus perfide, plus acharné, obtient généralement les suffrages des joueurs modernes. Plus féconds en stratagèmes que braves, ils s'exercent à faire tomber l'ennemi dans leurs piéges trompeurs. Le jeu français, aux brillants soubresauts, au rapide dénoûment, est la passion de la jeunesse et de l'inexpérience.

Mais il ne suffit pas, ô François! de connaître la marche des armées, il y a d'autres apprêts à faire avant la lutte. Celui qui frappe à tout hasard et tire à tout venant n'est pas encore un général accompli, s'il ne sait disposer l'ordre de bataille et reconnaître le terrain. Il est aussi dans le jeu des positions qu'il faut rechercher ou bien éviter selon les circonstances.

D'abord, à droite, il y a un coin à case double; c'est le moulinet, retraite facile dans les cas difficiles. Défendez-vous-y jusqu'à la dernière cartouche. Avant que vous ne soyez forcé de céder, le chemin du moulinet sera tout inondé de sang. Si vous jouez le jeu sarmate et que le moulinet soit en votre pouvoir, vous pouvez vous prémunir contre l'irruption des amazones. Si la dame espagnole apparaît au milieu de la plaine, donnez-lui la chasse du fond du moulinet. A gauche, il est une case isolée dominant toute l'enceinte; c'est la grande tour, dangereux défilé. Si quelque dame s'y met en embuscade, vous êtes rançonné sans pitié, sinon perdu.

Telles sont les positions en arrière; mais il en est d'autres en avant de la ligne de bataille d'où l'on peut à brûle-pourpoint tirer sur l'ennemi. Voisines des frontières, elles s'appellent les coins. C'est là que l'affaire s'engage par un combat

meurtrier; c'est là que la faiblesse ou la prudence exagérée trouve un refuge certain : que l'habileté dresse de formidables batteries. Songez à les occuper sans retard pour déborder l'ennemi; l'expérience le commande ainsi que les règles du jeu. Le joueur le plus inepte ou le plus consommé s'avance par le milieu; souvent la victoire est là, mais plus souvent encore le carnage : à moins que l'adversaire, enivré de sa fortune, ne laisse d'un seul trait sabrer toute son infanterie. Mais s'il vous prend les coins, il arrête l'élan de votre armée, et vos colonnes, serrées sur le centre, n'ont plus assez d'espace pour se déployer.

Mais pourquoi tant m'étendre sur les principes? Ce ne sont point les lois qui décident la victoire, mais les bons généraux. Ils ordonnent le combat, le soumettent à leurs règles, le rendent, selon leur caractère, vif ou languissant. On n'engage pas volontiers la partie avec un vieux feld-maréchal qui se traîne aussi lentement que Fabius dans sa toge romaine. N'osant se prononcer ni pour la fuite, ni pour l'attaque, il donne ses ordres, puis il les révoque, se démène en avant, en arrière, regarde, hoche la tête, se décide, et soudain oublie ce qu'il a décidé; et lorsque, après de longues hésitations, il vient de perdre la partie, il s'aperçoit qu'il s'est ennuyé lui-même sans amuser les autres. Gardez-vous bien aussi de courir au feu comme font les enfants, sans but et sans réflexion. Êtes-vous agresseur, on vous bat; fuyez-vous, on vous prend : vous périssez enfin sans réjouir l'ennemi par votre défaite. Celui-là seul mérite le grand nom de joueur, chez qui la valeur et la réflexion se rencontrent dans un juste équilibre; dont la tête et la main sont éprouvées dans le combat : celui qui conçoit avec lenteur et exécute avec rapidité. Mais où sont de pareils champions? J'entends une voix prophétique (et nos compagnons ajouteront foi à ces paroles); ce sera François, s'il veut bien se conformer aux règles indiquées dans une rime amie.

Mais pourquoi ne l'appelé-je pas au damier abandonné, afin de fortifier le précepte obscur et l'éclaircir par l'exemple? tandis que d'autres lui rendent cet office, quel pouvoir me défend de les imiter? Dames, qui fûtes jadis mes plus doux loisirs, pourquoi ne me voyez-vous plus depuis si longtemps assister à vos luttes charmantes?

O toi, qui ne sauras jamais combien je t'aime, toi dont ma pensée à peine ose invoquer le nom; depuis la partie funeste où tu me gagnas ce repos qui m'a fui, le damier a perdu pour moi tous ses anciens attraits! Si, moins heureux que toi, je me livrais sans espoir à ce jeu séduisant, c'est que tu regardais le damier, et moi je te regardais. Si près de cette tête si chère, voulant la voir toujours, la perdant pour jamais, j'étais agité de sentiments contraires : c'est que j'avais la peine au cœur, la pâleur sur les joues, le feu dans les regards. Mais je n'ai point trahi mon ardeur inutile; étouffant mes soupirs, retenant mes aveux, je savais que le sort, t'élevant au-dessus de moi de toute la hauteur de ta naissance, m'ordonnait un éternel divorce même avec l'espérance. Je saurai peut-être me résigner, et je mourrai sans gémir. Mais je me souviendrai (car le souvenir au moins ne dépend pas de nous), je me souviendrai de ce dernier jour de jeu et de bonheur, lorsque mes pions avec leur chef furent pris dans tes filets. Depuis, gardant pour l'éternité la même attitude, vainqueur et captifs sont restés épars sur le damier. Une fois seulement j'osai chercher dans ce jeu quelque soulagement à de longues souffrances; mais mon crime fut aussitôt puni : car ton image visible, devant moi descendue, me défendit d'y toucher à jamais.

François! que j'obtienne ta croyance ou ta pitié, que ce soit un miracle du ciel ou quelque prestige de mes sens exaltés, percevant avec enthousiasme et tardifs à pénétrer les causes, je veux te confesser une merveille étrange! Tu sais comme, le cœur saignant des pertes les plus cruelles,

déshérité de *sa* présence et de vos consolations, je passai bien des jours dans la cellule solitaire, j'attendis la fin de bien des nuits sans sommeil. Une fois même, la lampe agonisante me jetant ses dernières lueurs, je vois subitement l'ombre opaque s'ouvrir à mes côtés; ma vue s'égare, mes idées se troublent: et, de l'azur, un ange tout radieux descend vers moi. Ciel! c'est bien son visage, pâle comme le matin, sa chevelure tombant sur ses épaules en nattes argentées; un nuage ondoyant autour de sa taille laisse voir un sein fleuri des rougeurs de la rose. Je la vois comme je te vois sans rêve; elle est là, devant moi, dans son maintient habituel : seulement entourée de plus d'éclat, plus divine, car elle ne saurait être plus belle! Elle approche de la table en glissant dans les airs, nos yeux se rencontrent, nos cœurs battent si près l'un de l'autre, que nos lèvres ne sont plus séparées que par l'étroit damier... Depuis, aux heures du crépuscule matinal, Dieu daigne souvent m'envoyer une vision pareille. Toujours elle s'arrête auprès du damier, et toujours me défend d'y toucher; c'est que sans doute des positions tracées par la Divinité ne veulent point être déplacées par des mains mortelles.

C'est ainsi que le jeu dut pour moi perdre tous ses attraits. O François! si tu veux longtemps aimer les dames, demande des couronnes triomphales à tes pareilles, et jamais ne défie à la lutte les habitantes des cieux. Souviens-toi qu'ayant osé porter une main profane sur la déesse de Paphos, le fils de Thydée prit bientôt en dégoût les travaux guerriers et les armes. Et moi, qui jadis égayais vos chagrins, je vous ennuie de mes leçons, ou je passe loin de vous avec tristesse [34].

III.

ORIENTALES.

I.

LE PHARIS.

CASSIDE EN L'HONNEUR DE L'ÉMIR TADJ'UL-FEKHER 35*.

(CETTE TRADUCTION A ÉTÉ FAITE PAR M. MIÇKIEWICZ, ET DONNÉE A M. DAVID, STATUAIRE, EN SIGNE D'AMITIÉ, LE 15 SEPTEMBRE 1829.)

Qu'il est heureux, l'Arabe, lorsqu'il lance son coursier du haut d'un rocher dans le désert; lorsque les pieds de son cheval s'enfoncent dans le sable avec un bruit sourd, comme l'acier rouge qu'on trempe dans l'eau. Le voilà qui nage dans l'océan aride et coupe les ondes sèches de sa poitrine de dauphin.

Plus vite et plus vite, déjà il effleure à peine la surface des sables; plus avant, plus avant encore, déjà il s'élance dans un tourbillon de poussière.

Il est noir, mon coursier, comme un nuage orageux. Une étoile brille à son front comme l'aurore. Il étale au vent sa crinière d'autruche, et ses pieds blancs jettent des éclairs**.

* *Tadj*, couronne ou laurier; *fekher*, gloire, en arabe.

** Quatrain d'après l'arabe. Voyez l'*Anthologie arabe* de Lagrange.

Vole, vole, mon brave aux pieds blancs! Forêts, montagnes, place, place !

En vain un vert palmier m'offre son ombre et ses fruits, je m'arrache à son abri. Le palmier honteux s'enfuit, se cache dans une oasis, et du bruit de ses feuilles semble rire de ma témérité.

Les rochers, gardiens de la frontière du désert, tournent vers moi un visage sombre et noir, répètent les échos de mon galop, et semblent me menacer ainsi :

« Insensé ! où court-il ? Là sa tête ne trouvera plus d'abri contre les flèches du soleil, ni sous un palmier à la verte chevelure, ni sous une tente au sein blanc. Là il n'y a qu'une seule tente, celle des cieux. Seuls, les rochers y couchent ; seules, les étoiles y voyagent. »

Je cours, je cours ; je tourne les yeux, et je vois les rochers honteux s'enfuir et se cacher les uns derrière les autres.

Mais un vautour a entendu leurs menaces ; il croit follement qu'il me fera prisonnier dans le désert, et il fond à travers les airs à ma poursuite. Trois fois il entoure ma tête d'une couronne noire :

« Je flaire, je flaire, crie-t-il, l'odeur d'un cadavre ! O cavalier insensé ! ô coursier insensé ! Le cavalier cherche-t-il ici le chemin ? le coursier cherche-t-il ici la pâture ? Le vent seul trouve ici son chemin ; les serpents seuls trouvent ici leur pâture. Il n'y a que les cadavres qui couchent ici ; il n'y a que les vautours qui voyagent ici. »

Il criait et me menaçait de ses griffes luisantes. Trois fois nous nous mesurâmes des yeux ; qui de nous s'est effrayé ? c'est le vautour qui s'est effrayé.

Je cours, je cours ; et lorsque je tournai les yeux, le vautour était bien loin, bien loin, suspendu au ciel comme une tache noire de la grandeur d'un moineau, puis d'un papillon, puis d'un cousin, et puis il se fondit dans le bleu des cieux.

Vole, vole, mon brave aux pieds blancs! Rochers, vautours, place, place!

Mais un nuage a entendu les menaces du vautour; et, déployant ses ailes blanches sur le ciel bleu, s'est mis à ma poursuite. Il veut passer dans le ciel pour un coureur aussi intrépide que je le suis sur la terre. Il se suspend au-dessus de ma tête, et telle est la menace qu'il siffle avec le vent :

« Insensé! où court-il? Là la chaleur fera fondre sa poitrine; aucun nuage ne lavera avec la pluie sa tête couverte d'une poussière ardente, aucun ruisseau ne l'appellera de sa voix argentine : pas une goutte de rosée ne tombera jusqu'à lui; car, avant qu'elle tombe, un vent aride l'aura saisie au vol. »

C'est en vain qu'il me menaçait. Je cours, je cours; le nuage, épuisé de fatigue, commence à chanceler au ciel : il penche sa tête, et s'appuie contre un rocher. Lorsque je tournai les yeux, déjà tout un horizon était entre nous. J'aperçus encore le nuage, et je vis sur sa figure ce qui se passait dans son cœur; il devint tout rouge de colère, et puis il devint tout jaune d'envie, et puis il devint noirâtre comme un cadavre et s'ensevelit derrière les rochers.

Vole, vole, mon brave aux pieds blancs! Vautours, nuages, place, place!

Alors je fis avec mes yeux le tour de l'horizon, comme si j'étais soleil, et je ne vis autour de moi personne.

Ici la nature endormie n'a jamais été éveillée par l'homme. Ici les éléments restent tranquilles autour de moi, comme les animaux, dans une île découverte pour la première fois, ne s'effrayent pas des premiers regards de l'homme.

Mais, ô Allah! je ne suis donc pas ici le premier, le seul? Dans un camp retranché de sable, je vois briller une troupe. Sont-ce des voyageurs, ou des brigands qui guettent un voyageur? Comme ils sont blancs, ces cavaliers! et leurs coursiers sont aussi d'une blancheur effrayante.

J'accours, ils ne bougent pas; je crie, ils ne répondent pas.

O Allah! ce sont des cadavres. Une ancienne caravane déblayée du fond des sables par le vent! Sur les ossements des chameaux sont assis des squelettes d'Arabes; par les trous où furent jadis les yeux, et par les mâchoires décharnées, le sable ruisselle et semble murmurer une menace :

« Insensé! où court-il? plus loin, il rencontrera des ouragans. » Je cours, je cours; cadavres, ouragans, place, place!

Un ouragan *, le plus terrible des agitateurs de l'Afrique, se promenait solitaire sur l'océan de sable; il m'aperçoit de loin, il s'étonne, il s'arrête, et, roulant sur lui-même, il se dit :

« Quel est ce vent de parmi mes jeunes frères qui, avec sa stature chétive et son vol traînant, ose s'aventurer ainsi jusque dans mes déserts héréditaires? »

Il rugit et marche sur moi comme une pyramide mobile. En reconnaissant que je suis un mortel et que je ne cède pas, furieux, il frappe du pied la terre et bouleverse la moitié de l'Arabie. Il me saisit comme le vautour saisirait un moineau. Il me bat de ses ailes tourbillonnantes, me brûle de son haleine enflammée, me lance en l'air, me jette à terre.

Je saute et je combats, je romps les nœuds gigantesques de ses tourbillons. Je le déchire, je le mords, je broie entre mes dents les morceaux de son corps sablonneux. L'ouragan veut s'échapper de mes bras en forme de colonne; il ne peut se dégager et se brise en sillons. Sa tête retombe, dissoute en pluie de poussière, et son cadavre énorme s'étend à mes pieds comme le rempart d'une ville.

Alors, je respirai; je levai les yeux, et je fixai avec fierté les étoiles, et toutes les étoiles fixaient sur moi leurs yeux d'or, car elles ne voyaient dans le désert que moi seul.

* *Semoum*, *serser*, *asif* en arabe; *ghirdebad* en persan.

Oh! comme il est doux de respirer ici de toute la largeur de sa poitrine! Je respire librement, pleinement, largement. Tout l'air de l'Arabistan suffit à peine à mes poumons. Oh! comme il est doux de regarder ici de toute l'étendue de sa vue! mes yeux s'élargissent, se renforcent, ils percent au delà des bords de l'horizon. Oh! comme il est doux d'étendre ici les bras, franchement, librement, de toute leur longueur! Il me semble que j'embrasserais de mes bras tout l'univers, de l'orient à l'occident. Ma pensée s'élance comme une flèche; plus haut, et plus haut, et plus haut encore, jusque dans l'abîme du ciel. Et comme l'abeille ensevelit sa vie avec l'aiguillon qu'elle enfonce, ainsi moi, avec ma pensée, je plonge mon âme dans les cieux [36] !...

Saint-Pétersbourg, 1828.

II.

CHAMPHARIS [37].

(Casside, d'après l'arabe.)

Frères, soulevez le poitrail des chamelles! Champharis vous quitte aujourd'hui pour aller faire la guerre; les bagages sont apprêtés, la courroie les serre contre les bosses des vaisseaux du désert. En route! la nuit est chaude et la lune est brillante.

En route!... S'il est sur la terre des ombrages contre les ardeurs de l'été, de même il est pour le brave un asile contre le déshonneur. Il n'y sera pas à l'étroit, s'il est aussi habile à fuir la défaite qu'à poursuivre la volupté.

Je trouverai des compagnons dont l'amitié me sera plus douce; le loup fauve, le léopard tacheté, l'hyène poursuivant sa proie d'un pied boiteux : voilà mes amis! Il n'y a pas entre eux un insensé, qui ne saurait dans ses lèvres re-

tenir un secret; un frère qui fuirait son frère égaré avec un sarcasme. Chez eux, outrage pour outrage et violence pour violence. Ils sont braves, mais aucun ne m'égale en valeur. Je saute le premier à la gorge de l'ennemi; et, lorsqu'il faut partager le butin, je me tiens à l'écart. Alors, l'inquiète avidité triomphe; moi, j'agis selon la coutume d'un homme opulent, personne ne peut m'égaler en largesses : et qui se sent supérieur aux autres est digne de le devenir.

Sans regret je vous quitte, vous tous que je n'ai pu m'attacher par les liens de la bienfaisance, et dont le cœur n'a rien de commun avec le mien. Il me reste trois compagnons; et cette société en vaut une autre : un cœur intrépide, un sabre flamboyant, et cet arc d'or imitant la courbe du chameau; arc à la splendide écharpe, à la frange somptueuse, au carquois ciselé, à la corde bien tendue qui gémit aussi plaintivement quand la flèche l'a quittée qu'une mère à qui l'on vient d'arracher ses enfants.

Je ne suis pas l'esclave du désir, qui la nuit marche à son larcin; et, après avoir fait peur aux petits de la jument, se met à traire ses mamelles. Je ne suis pas un poltron ni un cavalier porte-queue [38], qui, en toutes circonstances, se laisse conseiller par les femmes. Mon cœur cependant n'est point celui de l'autruche; mais lorsque la peur s'en empare, il ne bondit pas dans mon sein d'un mouvement désordonné, ainsi qu'un passereau timide. Qui donc m'a jamais vu, du matin jusqu'au soir, comme font certains damoiseaux, peindre mes paupières [39], arranger mes cheveux dans un bain de senteur? Me suis-je jamais laissé foudroyer la nuit, sur les bords de la mer, quoique la vague m'ait couvert d'une trombe de sable et tout meurtri de gravier? Je cours sur ma chamelle, le désert bouillant à mes pieds, les cailloux brisés jaillissant après moi. Dans ma fierté généreuse, je ne daigne pas me souvenir de ma faim, et c'est ainsi que je la dompte. La poussière des

steppes me nourrit, et la soif la plus ancienne, luttant avec moi, est forcée de s'avouer vaincue.

Si je restais au camp, où donc y a-t-il boissons plus douces, mets plus abondants que chez moi, suffisant au delà de tous mes besoins? Mais j'ai une âme amère, qui fait mauvais ménage avec la honte; et si je ne vous quitte, l'âme va me quitter. Maintenant, la soif tord mes entrailles comme la fileuse tord les fils inégaux de sa quenouille.

Le matin je sors à jeun comme un loup qui rôde affamé; humant l'air, de désert en désert il se glisse vagabond, en guettant son repas : et lorsqu'il se sent épuisé par de longs aguets, il se met à hurler, accompagné de plusieurs autres compagnons, maigres comme lui. Comme la lune nouvelle se lève avec un ventre amoindri, ainsi leurs flancs sont affaissés, ainsi tirées sont leurs mâchoires; leurs dents claquent comme les flèches dans la main de l'augure [40], ou bruissent comme un essaim d'abeilles, lorsqu'avec leur reine elles s'envolent sur la colline d'une aile bruyante, et se suspendent en grappes aux ruches du mielleur. Leurs mâchoires sans chair sont ardentes et enrouées; leur gosier entr'ouvert comme un morceau de bois pourfendu. Il hurle; les autres aussi courant sur la colline se prennent à hurler, comme les femmes ou les filles pleurant un pharis mort [41]. Il se tait; eux aussi se taisent. Ses hurlements l'ont soulagé; eux aussi l'écoutaient hurler avec plaisir, car il leur semblait que cette faim, exprimée en commun, apaisait leurs entrailles : il se plaint de nouveau, et de même entend se plaindre autour de lui. Enfin il se tait, le troupeau hurlant se tait aussi; car il vaut mieux souffrir en silence que de vociférer en pure perte.

Si j'accours à la citerne, c'est en vain qu'un escadron volant de casoars [42] fait tonner ses ailes; il faudra bien qu'il boive l'onde troublée par moi. Ma chamelle ne se laissera pas chasser par le chef insolent de la bande ailée; j'ar-

rive. Arrière la troupe altérée ! Je pars, je suis parti. Les volatiles se jettent sur la fange, leurs goîtres se gonflent, leurs becs se courbent vers la source, présage de bonnes nouvelles. La cohorte bruit comme un camp de caravanes au repos; elle s'enlève de terre, s'abat sur la citerne, serre les rangs tout autour de la cuve : et, l'ayant vidée d'un seul trait, se met à courir çà et là comme des nuées de bédouins courant le djérid.

La terre est ma rocailleuse compagne. Plus d'une fois j'ai pressé contre son sein mes épaules arides et mes bras desséchés, dont il est aussi facile de compter les jointures que les dés sonores qui tombent sur le banc de la main d'un joueur.

Si la guerre languit loin de Champharis, son serviteur, c'est que Champharis l'a servie longtemps et loyalement. Aujourd'hui les malheurs se rejettent mon âme comme une balle *; les souffrances ont gagné tous mes membres en les jouant aux dés [43]. Chaque tribulation me saisit d'abord à la gorge; quand je m'endors, elle est là, veillant à mon chevet et me dévorant du regard, observant à quel endroit elle doit frapper. Les soucis ont appris à me visiter, intermittents comme la fièvre; mais ils me donnent moins de repos que la fièvre : ils accourent à moi comme les volatiles altérés au ruisseau. Je les chasse cent fois, et cent fois ils fondent sur moi comme un nuage, de côté, d'en bas et d'en haut!

Vous savez comme je cours à travers les steppes en plein jour, sans chaussure, pareil à la couleuvre brillante, fille du sable. Quoique élevé dans la mollesse et riche de mes aïeux, je suis fils de la patience; je porte ses vêtements sur mon sein, qu'habite le courage d'une hyène : et je me chausse de persévérance. Sans une tente au désert, sans un voile contre le soleil du midi, je suis riche et joyeux, car je n'é-

* Littéralement, *jouent à la balle avec mon âme.*

pargne pas ma vie. Aux jours de la prospérité, je ne fus pas enflé de mes trésors. La stupide oisiveté n'avait aucun attrait pour moi. Ai-je donc couru après les contes médisants? ai-je terni la gloire de qui que ce soit avec le souffle du mensonge?

Souvenez-vous de la nuit d'épouvante, de cette nuit brumeuse, si terriblement noire, si lugubrement glacée, que l'Arabe se chauffait avec ses propres flèches et son arc. Moi, je courus aux combats par la pluie et les ténèbres. La lueur des éclairs fut mon guide, la foudre mon étoile, l'épouvante et l'horreur mes compagnons. Par moi, les enfants sont orphelins et les épouses veuves. Je revins comme j'étais allé, enveloppé de ténèbres. Le lendemain, lorsque je reposais tranquillement à Goumaïaza, on parlait de moi dans les steppes que la nuit j'avais parcourues. Une double tribu d'ennemis s'assemble; une d'entre elles interroge, l'autre répond. On a entendu, disaient-ils, le chien gronder hier soir; on a vu passer un loup, ou le petit d'une hyène, ou bien, on a entendu le frôlement des ailes d'un oiseau effarouché : car le mâtin n'a fait que murmurer et s'endormir. Peut-être un Div * passager a-t-il fait tant de dégâts? peut-être un homme... Allons donc! un homme aurait-il jamais tué tant de monde!

Le jour, lorsque le ciel se tord sous les feux de l'été, que les couleuvres sautent sur la terre embrasée, je me jette dans un manteau tout troué sur les sables bouillonnants, et, détachant le turban de ma tête, je défie le soleil. Alors ma chevelure, pleine de poussière, ignorant les huiles parfumées, se colle par poignées à mes tempes sordides 44.

Le sein du désert, qui s'étend sans bornes, aussi dur et pointu que le dos d'un bouclier, je l'ai maintes fois traversé

* Un esprit, un spectre, un fantôme. *Dziw*, en polonais.

pieds-nus. Lorsqu'au-dessus de moi j'apercevais les fronts orgueilleux des rochers, je rampais à quatre pattes, comme un chien, pour m'asseoir à leur sommet. Là, les gazelles sauvages venaient bondir autour de moi, les gazelles aux blancs pieds, au duvet moelleux, semblables à de jolies femmes à la robe traînante; et sans effroi me regardaient dans les yeux, car elles croyaient que j'étais le mâle barbu de leur troupeau, dont les bois s'allongent en rameaux si nombreux qu'en dressant la tête il atteint sa queue avec ses cornes : ou s'accroche avec elles aux cimes des rochers, se balançant comme un oiseau léger dans le ciel azuré.

III.

ALMOTENABBI [45],

OU LA PLUME ET L'ÉPÉE.

(Casside, d'après l'arabe.)

Jusqu'à quand dois-je, à travers les sables muets et les steppes sauvages, défier les étoiles à la course?

N'ayant point de pieds, elles ne se lasseront pas de courir, ainsi que les hommes et les chameaux.

Les étoiles regardent éternellement, car elles n'ont point de paupières fatiguées par l'insomnie, ainsi que le voyageur.

Le soleil noircit nos fronts et nos joues, mais il ne saurait rendre la noirceur à nos cheveux blanchis par l'âge.

Le juge céleste sera-t-il donc plus rigide envers nous que les juges de la terre, n'ayant point de pitié?

Assez d'eau pour la route. Quand elle pleut du ciel, je la recueille et je l'enferme dans des outres de cuir.

Je pousse mes chameaux avec colère; je n'ai point de

raison pour me fâcher contre eux, mais qu'ils sentent aussi qu'ils suivent un maître dans l'exil.

En quittant l'Égypte, j'ai dit à mes chameaux : » Courez, et que vos pieds de derrière chassent vos pieds de devant. »

Et l'ayant quittée, j'ai fui comme un trait en passant par les pays voisins de Djars et d'Al-Élemi.

C'est en vain que le cheval arabe veut me devancer; sa superbe encolure rivalise * en vain avec les bosses de mes chameaux.

Mon jeune cortége est aussi bien aguerri avec les flèches que le devin qui les mêle lorsqu'il veut en imposer au peuple crédule par ses prophéties [46].

Dès qu'ils ôtent leurs turbans, une longue et noire chevelure se boucle autour de leurs têtes comme un autre turban.

Quoique leurs tempes soient couvertes d'un duvet adolescent, leur main démonte les cavaliers et s'empare de leurs chevaux.

Le butin qu'ils ont fait passe leur espérance; et le butin cependant ne comblera point leur profond désir.

Leur guerre est comme chez les païens, éternelle et acharnée; ils se croient en sûreté sous leurs armes comme en un jour de fête.

Les djérids muets, lancés de leurs mains dans la plaine, ont appris à siffler comme des ailes de vautour.

Les chameaux ne cesseront de marcher, quoique tout couverts d'écume, que lorsque leurs pieds verdiront en foulant Regl et Ganem.

Mon fouet chasse le dromadaire d'un pâturage étranger, car nous ne reposerons que sur le pré de l'hospitalité.

Aujourd'hui le Perse ou l'Arabe nous refuse ses pâturages, car Abou-Kaodja-Talik est descendu au tombeau.

* Textuellement *court en vain la barrière* avec, etc.

L'Égypte entière ne possède point un second Talik ; personne n'héritera de sa place dans le monde !

Abou-Talik vivant n'avait point d'égal parmi les vivants ; mort, il est égal à tous les morts.

Je l'ai cherché des yeux, je l'ai appelé de la voix ; qu'ai-je trouvé tout à l'entour ? Le monde muet et désert.

Je suis revenu proscrit, d'où j'étais parti pèlerin ; et je veux refaire connaissance avec la plume.

Mais la plume me dit avec son noir aiguillon : « Ne cherche pas la gloire avec la plume, mais avec l'épée.

« Tu prendras la plume quand ta main sera lasse de l'épée. La plume n'exécute que les ordres de l'épée. »

C'est ainsi que la plume me parlait dans un entretien familier ; il fallait l'écouter, me guérir de ma folie.

Je ne l'écoutai point ; et maintenant, je ne puis nier le tort que je me suis fait à moi-même : car ma tête est un peu fêlée !

Ce n'est que par le glaive que l'on peut atteindre au but de ses désirs. Demandez si quelqu'un a jamais pu gagner sa vie avec la plume !

Lorsque tu voyages, un peuple étranger te regarde comme si tu venais vivre du pain de l'aumône !

L'oppression rend les races humaines étrangères l'une à l'autre, quoique tous nous soyons sortis des flancs d'une même mère.

Soit ! je demanderai donc autrement l'hospitalité. Habile à manier le glaive, c'est avec le glaive que je frapperai à leur porte.

Que le glaive décide lequel doit courber la tête, de l'oppresseur ou de la victime !

Ne nous laissons pas arracher le glaive des mains ! Ces mains n'ont point la goutte, ce glaive n'a point de souillure.

Que les yeux s'accoutument à l'aspect des souffrances. Ce qu'ils voient éveillés passera comme un songe.

Ne te plains pas, car les hommes méchants se réjouissent de tes plaintes, comme les corbeaux des cris d'un moribond.

La bonne foi disparue s'est réfugiée dans les livres saints. C'est en vain qu'on la cherche dans les discours et les serments des hommes.

Gloire au Tout-Puissant, au créateur de l'âme! Sa grâce aide à supporter les souffrances et les tribulations.

Je trouve du bonheur jusque dans mon exil, tandis que d'autres au sein de la joie se désolent.

Le destin s'étonne de ma résignation, car mon corps est plus dur que ses atteintes.

Les heures passent tristement aujourd'hui parmi les hommes ; j'aurais mieux aimé vivre avant les siècles et dormir à présent dans le tombeau.

Le Temps, notre père, jeune encore engendra nos ancêtres; et quand il devint vieux il nous procréa chétifs et misérables.

IV.

AHRIMAN ET ORMUZD.

(Du Zend-Avesta.)

Au centre même de l'abîme sans fond, dans le foyer des plus épaisses ténèbres, Ahriman avait établi son domaine ; honteux comme un larron, irrité comme un tigre, venimeux comme un serpent.

Une fois il se gonfla; et, se dressant debout, il vomit une grande obscurité de son sein. A travers cette obscurité, comme une araignée sur sa toile, il gravissait vers les régions supérieures où resplendit la Divinité. Il s'accouda sur les confins du jour et de la nuit, dressa la tête et leva les

paupières. Mais aussitôt qu'il aperçut, au centre même des cieux, dans le foyer des plus pures lumières, Ormuzd, qui brille parmi les choses créées comme le soleil parmi les étoiles, comme un père parmi ses enfants; aussitôt qu'à l'aspect du soleil increé le démon se souvint de l'éternelle félicité, cette pensée, infinie comme le monde, retomba si pesamment sur ses tempes, qu'il perdit l'équilibre, tomba la tête en bas durant les siècles des siècles, et descendit au centre même de l'abîme sans fond, dans le foyer des plus épaisses ténèbres [47].

1830.

V.

LE PACHA RENÉGAT.

Un jour il est arrivé (ou peut-être il arrivera) ce que je vais vous raconter. Le pacha de l'Iran s'assit au milieu de son harem sur un divan de cachemire.

Les vierges valaques chantent, les circassiennes dansent, les femmes kirghizes accompagnent. Les yeux de celles-ci sont bleus comme le saphir et les paupières de celles-là noires comme le trône d'Éblis *.

Le pacha ne voit rien, le pacha n'entend rien; il abat le turban sur ses yeux, il sommeille... aspirant la fumée de sa chibouque **, il se voile d'un nuage odorant.

Un vieil eunuque noir amène une blanche captive, et l'arrête au milieu du sérail. « Après le fils du soleil, après Mohammed, dit-il, ô première étoile de ce pays!

* *Éblis*, l'ange du mal, l'esprit des ténèbres, Lucifer, ou Satan; *Bies* en polonais.

** *Tchibouk*, pipe; *cybuch* en polonais.

« Toi dont la clarté parmi les étoiles du Divan est d'une puissance pareille au foyer d'Aldebaran parmi les diamants du manteau de la nuit;

« Daigne vers moi jeter un seul de tes rayons; je suis l'interprète de la volupté. Voilà que les vents du Léhistan *, tes tributaires, t'apportent un nouveau butin.

« Le sultan lui-même, dans son jardin d'amour à Stamboul, n'a pas une esclave de cette blancheur de neige; c'est une fleur des rivages glacés que tu aimes tant à te rappeler. »

Ici la gaze qui voilait tant d'attraits tombe... toute la cour applaudit **. Le pacha à trois queues lui jette un seul regard, laisse tomber sa chibouque, et s'endort...

Il chancelle, son turban se déroule, on court le réveiller... mais, ô prodige! ses lèvres sont noires, son visage livide... le pacha renégat était mort.

* *Léhistan*, nation issue de *Lech*, la Pologne.

** Littéralement : *toute la cour pose sur les lèvres ouvertes du silence l'index de l'étonnement.*

IV.

ÉLÉGIES.

I.

LE NAUTONNIER.

Océan de merveilles, d'où te viennent ces ténèbres? L'aurore se levait calme lorsque je quittais le rivage; maintenant quelles rafales, quelles tempêtes! ne pouvant ni poursuivre ma route ni revenir sur mes pas, dois-je abandonner la nacelle de la vie?

Heureux celui qui choisit pour guides la Vertu et la Beauté, deux célestes sœurs! Lorsque la nuit redouble, que la vague monte, celle-ci dévoile ses traits, celle-là présente la coupe; et le nectar de l'une et la lumière de l'autre éclairent ou consolent.

Heureux celui qui n'aime que la seule Vertu! soutenu dans la lutte par le baume romain, il atteindra le port dangereux de la gloire! Mais si la Beauté ne lui jette point un coup d'œil favorable, il l'atteindra inondé de sueur et de sang.

Que reste-t-il à celui qui, après avoir connu la Beauté dans la plénitude de ses attraits, s'en voit abandonné au milieu du chemin, avec toutes les ombres mensongères qui formaient son cortége? Oh! que le monde devient vaste et

ténébreux après leur fuite! Les douceurs de la Vertu elle-même paraissent insipides.

Au lieu de contempler les joues vermeilles de la Beauté, il lui faut désormais combattre une affreuse tempête, pousser d'obscurs gémissements; au lieu de cœurs sensibles, heurter des poitrines de marbre; au lieu de ses mains charmantes, saisir des mains de glace, et ne pouvoir mourir!

La traversée est si pénible! la finir serait si aisé! Plus de ténèbres, plus de rafales! Mais... lorsque la vague nous aura couverts, tout doit-il être submergé avec nous? L'homme, une fois lancé dans les abîmes de la vie, ne saurait-il s'arrêter ou périr?

Ce qui existe meurt, tel est le cri de l'univers; pourquoi donc sa voix ne peut-elle étouffer en moi cette croyance que l'étoile de l'âme ne saurait s'éteindre, et qu'une fois lancée dans l'espace, elle gravite et se meut jusqu'à la fin des âges?

Qui donc s'est écrié de virer vers la côte? quelles sont les plaintes que j'entends? est-ce bien vous, ô mes amis, vous mes frères, toujours debout sur les rochers du port? votre œil craint-il si peu la fatigue qu'il suive encore ma trace sur les mers?

Si je me précipite où tombe le désespoir, vous plaindrez l'insensé, vous maudirez l'ingrat; car ces nuages sombres qui s'amoncèlent, pour vous sont moins visibles, de si loin on n'entend pas le vent qui déchire mes voiles; la foudre qui me frappe pour vous n'est qu'un éclair.

Et vous seriez unis avec moi sous les traits de la foudre, que vous voudriez en vain sentir ce que je sens; car à Dieu seul il est donné d'être mon arbitre. Pour me juger il faut être, non près de moi, mais en moi.

Moi, je poursuis ma route; vous, retournez à la maison.

Vilno, 17 avril 1821.

II.

A MARIE ***.

Fuis de mes yeux!... — Sans murmure, j'obéis. — Fuis de mon cœur!... — Mon cœur obéira. — Fuis de mon souvenir!... — Oh non! ta mémoire ni la mienne ne sauraient obéir à cet ordre barbare.

Comme une ombre s'étend vers le soir, en projetant toujours plus loin son cône ténébreux, de même en s'éloignant, mon image étendra sur ton souvenir un crêpe toujours plus épais.

A toute heure, en tout lieu où je pleurai, je jouai avec toi, partout et toujours je serai près de toi, car partout j'ai laissé un rayon de mon âme.

Lorsque dans ton salon, seule et pensive, tu toucheras la harpe d'une main distraite, tu te souviendras : « A pareille heure je lui chantais une pareille chanson! »

Lorsque, jouant aux échecs, tu verras dès les premiers coups ton roi captif dans les filets de l'échec et mat, tu penseras que nos rangs étaient ainsi disposés à la fin de notre dernière partie.

Au bal, lorsqu'aux instants de repos, avant que le ménétrier n'ait donné le signal de la danse, tu voudras t'asseoir, tu verras une place vide à coté de la tienne, et tu songeras : « Il y serait assis près de moi! »

Lorsque tu prendras un livre où tu verras les vœux des amants détruits par un arrêt fatal, en fermant le livre tu penseras avec un soupir : « C'est aussi notre histoire! »

Et si l'auteur, après une épreuve compliquée, réunit au dénoûment le couple amoureux, tu diras en éteignant ta lampe : « Oh! pourquoi notre roman ne s'est-il point ainsi terminé!... »

Alors, un éclair muet brillera dans la nuit ; les feuilles sonores du poirier mort s'éveilleront dans le parc, et le hibou gémissant battra des ailes sur ta fenêtre... Tu te diras encore : « C'est son âme ! »

C'est ainsi qu'à toute heure, en tout lieu où je pleurai, je jouai avec toi, partout et toujours je serai près de toi, car partout j'ai laissé un rayon de mon âme.

1827.

III.

A D. D.

Oh ! si tu demeurais un seul jour dans mon âme !... tout un jour? non... je ne te souhaite pas un pareil tourment ; mais une heure, une seule !... Heureuse créature, oh ! tu saurais alors ce que c'est que souffrir ! Le trouble est dans ma pensée, l'orage dans mes sentiments, la colère dans mon cœur ; tantôt elle assombrit mes regards, tantôt le souvenir me plonge dans de mornes abattements, ou mes yeux se voilent des larmes brûlantes du remords ! Et toi, tu fuis les transports de l'insensé, tu redoutes les doléances de l'importun !

Tu ne me connais pas ! la passion a flétri mes traits ; mais regarde au fond de mon âme ! c'est là que tu trouveras des trésors de dévoûment, d'amour, d'indulgente bonté : et l'imagination qui prête son éclat souverain aux destinées des hommes. Aujourd'hui, tu ne peux les apercevoir ; de même au sein d'une mer, quand l'orage l'agite, quand la foudre l'embrase, on ne peut voir les coquilles rosées, les grappes de perles brillantes. Avant de me juger, attends le retour du soleil et le ciel bleu. Mais que j'aie au moins la douce assurance de ton amour ; que je puisse écarter loin

de moi la crainte de ton inconstance, dont mon cœur tant de fois éprouvé par la trahison a gardé l'épouvante : oh! que je sois heureux un instant, et tu me connaîtras!

Comme un génie asservi par les charmes puissants d'une magicienne, je vivrai pour accomplir, pour deviner tes pensées. Si parfois l'orgueil effréné poussait l'esclave à se donner des airs de maître, tu souriras, et le maître redeviendra l'esclave. Et qu'aurait-il à commander? Que tu daignes d'un instant différer ton départ, ajuster ta chevelure ou ta robe selon son désir; que tu désertes les petits soins du ménage, pour écouter de vieux serments et des chansons nouvelles? Tout cela, tu pourrais l'accomplir sans beaucoup d'efforts; par une heure de patience, un quart d'heure d'ennui ou quelques instants de fausse attention. Quand je croirai que tu écoutes mes vers, tu pourras dormir en paix; et si même tes yeux exprimaient un autre sentiment, le traduisant toujours en bien, je n'y verrai que de l'amour. Confiant à tes mains tout mon sort à venir, je déposerai sur ton sein ma raison et ma volonté. Alors mes souvenirs resteront profondément assoupis dans mon cœur, afin qu'il n'éprouve rien qui ne lui vienne de toi. Alors le sauvage délire qui jusqu'aujourd'hui me possède, tombera de mon âme, comme d'une barque qui chavire tombe un malfaiteur, dont le front appelle les orages et fait bouillonner les vagues. Nous voguerons doucement sur le lac de la vie; et quand même le sort autour de nous ferait mugir ses tempêtes, m'élevant au-dessus d'elles, comme un cygne aérien je chanterai pour toi.

IV.

L'HEURE.

Jadis, à pareille heure, tes yeux ne quittaient pas le cadran, et semblaient presser la marche de l'aiguille paresseuse; ton oreille épiait, parmi les murmures de la cité, le bruit bien connu de mes pas. Le jour n'avait alors qu'une heure, durant laquelle, ô doux souvenir! mon cœur n'était pas le seul à battre plus vivement ! Mon âme, asservie à cette heure unique, ne pouvait s'en détacher, et, comme Ixion enchaîné sur la roue, sans cesse gravitait autour d'elle. Avant son arrivée, je l'attendais tout un jour, et tout un jour j'y rêvais après son passage, m'arrêtant sur mille fugitifs mais charmants souvenirs. Quel fut ton accueil, le début de l'entretien? Comment sont échappées quelques paroles amères? Après elles, la dispute; puis, la reconciliation. J'arrivais triste. Tu cherchais dans mes yeux la cause de ma tristesse; je venais t'apporter des prières : tu prévenais les unes et ne laissais point achever les autres. Je les remettais au lendemain, et puis, le lendemain arrivé, je n'osais pas encore... Parfois j'entrais tout en colère; tu me désarmais avec un sourire : ou, si mon courroux avait passé les bornes, tu te fâchais aussi, et moi je demandais pardon à genoux... Ah! chacune de tes paroles, chacun de tes regards, tes caresses, nos joies et nos douleurs communes, dans mon âme ont laissé leur délicieuse empreinte; je les ramène sans cesse devant les yeux de ma pensée, ainsi qu'un avare, s'étant emparé d'un trésor, le couve du regard, et se consume de ne jamais pouvoir s'en rassasier.

Cette heure est devenue le lien entre mon passé et mon avenir. J'ai commencé par elle, et par elle j'ai fini des jours plus heureux; dans la trame souillée de ma vie, elle brille

ainsi qu'un fil d'or. Comme le ver à soie, je m'y suis attaché pour jamais; et, la prolongeant sans cesse autour de moi, j'en ai fait la demeure éternelle de mon âme.

Se soleil est entré sous les mêmes signes des cieux; la même heure a sonné: où veillent tes regards? où reposent tes pensées? Ah! ta main caresse maintenant une main étrangère! Infidèle! ta bouche presse un autre front, tes larmes tombent sur un autre visage, et ton cœur répond aux battements d'un cœur autre que le mien! Aujourd'hui peut-être, vous ne seriez plus désunis par la foudre qui me frapperait sur le seuil de votre demeure!

Solitude que j'ai dédaignée! je t'abandonnai jadis à pareille heure; et maintenant, je retourne à ton sanctuaire. ainsi qu'un enfant séduit par quelques hochets retourne aux bras de sa nourrice. Oh, pardonne! l'attrait du bonheur est trop enivrant pour n'être point perfide. Peut-être auss saurai-je étouffer cette indigne ardeur; le temps et le si-i lence de la fierté peuvent encore tout réparer.

Trop lointaine espérance! le ciel est pur, j'irai chercher l'oubli dans les champs, dans les airs, sur les flots! Voici l'heure de la promenade; pourquoi différé-je mon départ? A chaque mouvement de la porte j'attends un messager; il me semble lire les signes trompeurs qu'elle a tracés, je saisis ma montre sans trop savoir pourquoi; une fois même je m'élançai de ma place, j'allais franchir le seuil!... Ah! c'était l'heure d'autrefois! O habitude!

Comme celui à qui la mort vient d'arracher une personne chérie, malgré sa douleur profonde et son deuil intérieur, se laisse parfois aller à quelque douce illusion; il oublie pour un instant, pour un clin d'œil, la perte cruelle qu'il vient de faire; tout entier à son heureuse erreur, il court: déjà il a franchi le seuil accoutumé... il s'éveille, et les pleurs inondent son visage!

V.

LE NOUVEL AN.

1826.

L'année ancienne vient de s'éteindre. De ses cendres renaît un phénix nouveau; il brille déjà à la porte d'or du levant : le monde le salue avec une espérance et un souhait. Que peux-tu désirer, Adam, pour cette année nouvelle?

Peut-être de joyeux instants? Je connais ces éclairs trompeurs. Quand ils nous ouvrent le ciel et inondent la terre de clartés, nous croyons monter parmi les anges; et soudain nos paupières se couvrent d'une ombre plus épaisse que la nuit.

Peut-être de l'amour? Je connais cette fièvre du jeune âge. Elle nous transporte dans les mondes de Platon, parmi les visions de l'Éden; forts et courageux, elle nous laisse sans force et sans courage, en nous précipitant du septième ciel sur des rochers de glace.

J'ai souffert, j'ai chanté, j'ai plané dans les cieux, et je déchois. J'ai rêvé une rose divine... Au moment de la cueillir je m'éveille. Le songe a disparu; la rose n'est point à moi, et les épines seules sont restées dans mon cœur. Non! je ne veux plus d'amour.

De l'amitié peut-être? Eh! qui n'en voudrait pas? N'est-ce point la plus belle parmi les chimères que la jeunesse enfante? N'est-ce point la première des filles de son imagination, et celle qui l'abandonne après toutes les autres?

O vrais amis, pour vous que de bonheur! Respirant tous en commun comme dans le cyprès d'Armide, une seule âme enchantée fait vivre l'arbre tout entier, bien que chaque feuille semble avoir une âme distincte.

Mais lorsqu'une grêle d'orage vient fondre sur les rameaux, ou que la dent venimeuse des insectes les ronge, oh ! combien chaque rameau souffre pour les autres et pour soi ! Non ! je ne veux plus d'amitié.

Qu'ai-je donc à demander à cette année nouvelle ? Un silencieux refuge, un lit de chêne où je ne verrais plus ni la lumière du soleil, ni la joie des ennemis, ni les larmes de mes amis.

Là, je voudrais, jusqu'à la fin du monde et des temps, plongé dans un sommeil que rien ne pourrait interrompre, voir encore une fois les rêves de ma jeunesse, aimer le monde, chérir les hommes, loin des hommes et du monde.

VI.

DANS LE SALON GREC

DE LA PRINCESSE ZÉNÉIDE WOLKONSKA[48].

Au milieu des ténèbres, guidé par l'étoile de tes yeux, poursuivant ta robe blanche sur les dalles d'ébène, j'entre ! Est-ce la région au delà du Léthé ? Est-ce la grande momie des cités, le cadavre d'Herculanum ? Non, c'est tout l'ancien univers, reconstruit, mais non ranimé à la voix de la beauté. Tout un monde en mosaïque ! Chacun de ses débris est un débris de chef-d'œuvre, un témoin de grands souvenirs.

Ici, le pied vagabond n'ose heurter une pierre. Sur cette pierre, saillit en bas-relief la figure d'un dieu. Sa face courroucée semble exprimer la honte de son abaissement et la haine des hommes d'aujourd'hui, contempteurs de la foi antique ; elle court se cacher dans le sein du marbre, d'où la main du sculpteur l'avait évoquée avant les siècles.

A l'entour, je vois des sarcophages ornés par le peintre

et le statuaire; ils devraient protéger de l'offense quelque cendre royale: aujourd'hui, cendre eux-mêmes, ils réclament un cercueil. Çà et là, le chapiteau d'une colonne inconnue, morcelé, dépouillé, roulé dans la poussière, comme un crâne brisé sur un tombeau.

Ailleurs un obélisque, vieux citoyen du pays de Mizraïm, se tient mal assuré sur sa base. Tu vois ces bizarres caractères, signes de la langue évanouie du sphinx; ce sont les hiéroglyphes! Reposant sous ce linceul, la pensée profonde dort depuis mille ans d'un sommeil léthargique; ainsi qu'une momie dans une couche embaumée: intacte, incorruptible, et ne pouvant renaître.

Non-seulement les œuvres éphémères de l'homme, mais les produits inanimés des éléments succombent sous la dent des siècles. Regarde cette pierre précieuse jetée dans la poudre des tombeaux. Jadis elle avait les teintes de l'aurore, la splendeur du soleil. Elle brilla durant des siècles; puis, ayant répandu de son sein toute sa lumière, elle s'éclipsa comme une étoile éteinte.

Ici, l'image de Saturne; seule entière parmi les ruines Auprès d'elle une urne de bronze corinthien. Quel est donc ce pâle rayon qui s'éveille dans son cœur? Est-ce le génie de la renaissante Hellade? Il dresse le front, étincelle du regard; et, s'envolant sur les ailes d'Iris, il couronne une fois encore de son auréole le front des dieux, le front des déesses sommeillant alentour: et le plus beau de tous, celui de la nymphe qui me sert de guide.

Oh! que toutes ces déités dorment éternellement d'un sommeil de marbre et de bronze sur leur monde de souvenirs! Toi seul, laisse-toi réveiller par mon guide charmant, ô dieu le plus charmant qu'aient adoré les hommes; jeune petit Éros, qui, désertant le giron d'Aphrodite, sommeilles en pressant le sein rose de la vigne aux grappes de rubis!

Ce serait un grand crime que de passer ton dieu sans lui faire une offrande, ô belle nymphe! soyons dévots tous deux! Hélas! un froid coup d'œil de ma conductrice me frappe d'en haut ainsi que la baguette de Mercure; et mon âme, qui s'envolait aux régions bienheureuses de l'amour, est exilée sans pitié du seuil irrévocable de l'espérance!

Que dirai-je, rendu aux demeures des mortels? Ah! je dirai que je fus à mi-chemin du ciel, l'âme à demi triste à demi joyeuse; que j'entendais déjà ces paroles à demi-voix, et déjà je voyais ce divin demi-jour, que... hélas! et n'éprouvai qu'une demi-félicité!

Moskou, 1827.

VII.

A M*** S*** 49.

Sur quelque limite du monde que tu viennes briller, semblables aux Guèbres se prosternant devant le soleil des Indes, les bardes incline ront devant toi leurs fronts couronnés de feuilles immortelles, et chanteront ta venue sur mille harpes sonores. Ah! tu seras surprise quand du milieu des hymnes et des cris de triomphe tu entendras surgir une acclamation étrange et sauvage! Comme un rustre au milieu d'une cour de rois, mais plein d'assurance et prêt à renverser tout ce qui se trouve sur son passage, elle ira droit à ton âme et l'enveloppera de la sienne. Reine de l'harmonie! tu l'accueilleras avec faveur; car ce sera ton ancienne connaissance, le rude et libre langage des Polonais, tes frères.

VIII.

SUR LE SPLUGEN, DANS LES ALPES.

Jamais! ne pourrai-je jamais me séparer de toi? Par terre et par mer, me suivras-tu partout? Sur les glaciers, je vois tes traces brillantes, et j'entends le son de ta voix dans la cascade des Alpes! Je frémis, mes cheveux se dressent; je me retourne, je voudrais voir ton image et je n'ose!

Ingrate! tandis qu'aujourd'hui sur ces montagnes appuyant le ciel, je tombe dans les abîmes ou je m'élève aux nuages; que je ralentis mes pas fatigués à gravir les glaces éternelles et j'essuie mes yeux inondés de neige, pour chercher l'étoile du pôle sur un ciel brumeux, pour chercher ma Lithuanie et ta maison, toi, ingrate! peut-être aujourd'hui même reine du bal, tu présides à la danse d'un joyeux essaim, ou, t'amusant à de nouvelles amours, tu racontes les nôtres avec un sourire! Mais, est-tu heureuse, dis-moi, quand tes sujets, courbant leurs fronts serviles, t'appellent *excellence?* heureuse quand la volupté t'endort et la joie te réveille? heureuse que nul souvenir ne vienne t'importuner? Ne serais-tu pas plus heureuse de partager le destin d'un fidèle exilé qui t'aime? Oh! je te conduirais par la main à travers ces rochers, égayant par mes chansons les peines du voyage; je me jetterais le premier dans les torrents écumeux, et j'entasserais les pierres, pour que ton pied, en les traversant, n'effleurât même pas la surface des ondes! J'échaufferais de mes baisers tes mains engourdies par le froid. Le repos nous attendrait dans le chalet de montagnard; là, je dépouillerais mon manteau pour t'en couvrir, et toi, t'asseyant au feu des bergers, tu dormirais et rêverais sur mon cœur!...

1829.

IX.

A***.

(De l'Annuaire de Vilno, pour 1830.)

Si j'étais la résille dorée à ton front, ou la blanche gorgerette à ton corsage, je sentirais ton sein s'épanouir au gré de ton haleine, je saurais si ton cœur frémit à l'unisson du mien.

Si j'étais la brise ailée au ciel pur, je fuirais les plus belles fleurs de la plaine, n'aimant que la rose et toi. Peut-être alors, pour me donner le bonheur suprême, Dieu me changerait-il en ton cœur!

X.

A LOUISE MAÇKIEWICZ.

Hier encore étrangers et lointains l'un pour l'autre, aujourd'hui séparés à jamais, comme gage de bienvenue et d'éternel adieu je te dis ces deux mots : « Salut, et sois heureuse ! »

Ainsi le voyageur perdu dans les glaciers des Alpes, voudrait par un joyeux refrain égayer sa route; le cœur déshérité de toutes ses amours, il se met à chanter pour la fiancée d'un ami... *

Mais avant que l'écho ne leur ait apporté sa chanson, déjà l'avalanche aura couvert son front d'une glace éternelle!...

Vilno, 24 octobre 1824.

* M. Ignace Chodzko. Ce sont les derniers vers écrits par le poëte sur le sol de la patrie, le jour même de sa déportation.

V.

HYMNES.

I.

POUR L'ANNONCIATION DE LA VIERGE.

Salut à toi, Vierge immaculée! Ton front couronné d'étoiles brille au faîte des cieux, à la droite de Jéhovah! Fidèles à ton amour, nous te consacrons ce jour solennel. Viens, parais dans le temple, et répands ta lumière! Voici que parmi les fronts courbés dans la poussière, parmi le peuple muet de terreur, le Prophète se lève et s'écrie :

« Que l'orgue sous mes doigts s'anime à ta louange! Qu'un chant digne de Dieu procède de Dieu même! Apparais dans le temple, et baisse vers moi tes angéliques regards; afin que le Seigneur embrase mes esprits : et ma voix se répandra comme un torrent!

« Et mon sein tonnera comme le sein des archanges à l'agonie des mondes, quand ils éveilleront du sommeil du néant la poussière tombée dans l'abîme des siècles. Que mes hymmes, à travers les étoiles et l'enfer, parcourent l'infini et survivent à l'éternité! »

Quel astre nouveau se lève? C'est la Vierge apparue sur Sion; et comme l'aube sourit du sein des mers, ainsi brille

l'aurore de ses joues. Le soleil, d'un oblique rayon, dore les flancs d'un nuage argenté ; mais la blancheur de neige de ses vêtements est plus pure encore sous l'ondoyante clarté de ses cheveux.

Jéhovah jette un regard sur elle, et la trouve parfaite entre toutes les femmes. L'azur des cieux s'entr'ouvre, une blanche colombe descend, et tient au-dessus de Sion ses deux ailes étendues. Le diadème de son blanc plumage couronne le front de la fille des cieux !... La foudre gronde, le mystère s'accomplit !!... Une Vierge conçoit, ô Verbe-chair[50] !!!

Vilno, 1821.

II.

RAISON ET FOI.

Quand j'eus courbé devant le Seigneur mon front intelligent et recélant la foudre, comme un nuage s'incline devant le soleil, il daigna l'élever jusqu'à lui, pareil à l'arc-en-ciel, et le couronner de ses mille rayons.

Et je veux resplendir en témoignant la foi ! Quand le ciel ouvrira les trésors de ses colères, et que ma nation tremblera de voir recommencer le déluge, à l'aspect de cet arc-en-ciel elle se souviendra de son alliance avec Dieu.

Seigneur ! n'est-ce point l'esprit d'humilité qui fit naître mon orgueil ?... Quelque sublime que soit la place où je brille dans l'azur céleste, ma lumière, Seigneur, ne me vient pas de moi ; elle n'est qu'un pâle reflet de tes feux.

J'ai parcouru les infimes régions de l'humanité, avec ses croyances de toute couleur et de tout langage. Tout ce qui semblait immense et vague aux yeux de la raison apparaît évident et mesquin aux yeux de la foi !

Et vous aussi, fiers philosophes ! Ballottés par l'orage comme des atomes, plus renfermés en vous-mêmes que le nautile dans sa conque, vous voudriez, petits que vous êtes, d'un coup d'œil embrasser l'univers!

La nécessité, disent les uns, règne aveuglément sur le monde comme la lune sur les flots amers. Le hasard, disent les autres, joue avec les hommes comme la tempête avec la poussière des chemins.

Il est un Dieu qui embrasse l'Océan et le donne pour éternelle ceinture à la terre; mais il a gravé sur le rocher la limite contre laquelle éternellement il viendra se briser.

C'est en vain que, depuis, l'Océan veut quitter sa couche de limon. Éternellement mobile, et toujours enchaîné, plus haut il s'élève, plus bas il retombe ; se révoltant toujours, il n'atteindra pas aux étoiles.

Et le rayon de lumière dardé par le soleil, se jouant sur l'écume changeante des mers, ne plonge pas jusqu'au fond ; mais s'y décompose en couleurs irisées et retourne vers les hauteurs dont il était descendu.

O raison de l'homme ! que tu es petite devant le Seigneur ! Tu n'es qu'une goutte dans sa main toute puissante ; et la terre, t'apercevant sous l'apparence d'un immense océan, veut s'élever au ciel sur tes vagues!

C'est en vain ! Tu crois toucher aux bords de l'horizon, et ta voile audacieuse s'élance pour les atteindre. C'est en vain! Elle a quitté la terre et ne peut approcher des cieux; le flot qui la portait n'y montera jamais.

Tu te gonfles et rampes tour à tour ; tu deviens sombre en creusant des abîmes, radieuse en bondissant dans les airs. Tu voiles l'empyrée d'un linceul de nuages, et puis comme la grêle tu retombes... toujours sur la terre !

Et le rayon de la foi, allumé dans les cieux, t'élève en te dissolvant, embrase la foudre dans ton sein et se mire

dans ta surface limpide. Sans la foi, ne serais-tu pas à jamais invisible [51] ?

III.

LES DOCTEURS DE LA LOI.

Les docteurs de la loi s'étaient endormis dans un orgueil égoïste, mais inquiet. Soudain une voix les réveille, annonçant que Dieu s'est manifesté parmi la foule, qu'il vient parler aux hommes de l'éternité. « Il faut le tuer, disent-ils, puisqu'il vient troubler notre repos; mais faut-il le tuer durant le jour? Le peuple le sauverait de la mort. »

Les docteurs aussitôt allument leurs lampes, aiguisent sur les livres leurs esprits durs et glacés comme des glaives d'acier; et, suivis de la foule aveugle de leurs disciples, ils vont, disent-ils, à la chasse de Dieu. La trahison, les précédant, leur indique un chemin sûr, mais tortueux.

Les docteurs ont crié au fils de Marie : « Est-ce toi?— Moi, répond le Sauveur, et les docteurs pâlissent. — Est- ce bien toi? — Moi-même! » La horde des mercenaires s'enfuit épouvantée, les docteurs tombent la face contre terre. Mais, voyant que Dieu menace et ne punit pas, ils se lèvent, assassins sans courage, et partant sans pitié.

Les docteurs le dépouillent alors de ses mystérieux vêtements; ils fustigent son corps des verges de la raillerie, ils percent ses flancs des traits de la raison; et ce Dieu les aime et prie encore pour eux! Quand leur haine l'eut déposé au tombeau, il quitte leurs âmes, plus sombres que le sépulcre.

Les docteurs ont comblé, aux funérailles divines, la coupe de leur orgueil... La nature en émoi tressaille pour son Dieu. Mais la paix est dans les cieux; Dieu vit, mais il est mort dans les âmes des docteurs réprouvés.

IV.

L'ENTRETIEN DU SOIR.

I.

C'est à toi que je parle, à toi qui règnes dans les cieux et qui daignes aussi visiter le réduit de mon âme. Lorsque les ombres de minuit ont couvert tout ce qui respire, que le remords ou la crainte veille, c'est à toi que je parle, sans parole! Ta suprême pensée exauce chacune des miennes; tu gouvernes partout et obéis en moi : souverain des cieux, crucifié dans mon cœur!

Toute bonne pensée retourne vers toi seul, comme un rayon revient à sa source, au soleil; et, descendant de nouveau, se reflète sur moi, qui reçois tour à tour et verse la lumière. Et chaque pieux désir retourne à tes trésors, où tu me permets de puiser sans fin. De même que tu brilles dans les cieux, que ton fils et ton apôtre resplendisse sur la terre!

Tu règnes sur le monde et je règne sur toi! Chaque vile pensée vient de nouveau, comme la lance du soldat, ouvrir tes blessures inguérissables; et tout mauvais désir est l'éponge de fiel que j'approche, irrité, de tes lèvres mourantes. Tu gémis comme l'esclave asservi par un maître, jusqu'à ce que ma colère te dépose au tombeau. De même que tu souffris sur la croix tout en aimant les hommes, que ton fils et ton maître aime et souffre sur terre!

II.

Quand je dévoilai devant mon prochain mon âme endolorie sous le cancer du doute qui la ronge, j'ai vu fuir le

méchant pour se préserver de mon atteinte, et le bon pleurer, en détournant les yeux. O grand médecin, tu sais le mieux quelle est mon infirmité, et tu n'as pas horreur de moi!

Lorsqu'en face des hommes une voix plus déchirante que le cri du désespoir s'échappe de mon âme, cette voix qui tonne parmi les éternels supplices des damnés, inentendue sur terre, la voix du remords; ton souffle, ô juge terrible! attise les feux de ma conscience : et toi seul pourtant, tu m'as exaucé!

III.

Lorsque les enfants du monde me croient tranquille, je cache à leurs regards une âme tumultueuse; le froid orgueil, comme un vêtement de nuages, couvre de son ombre la foudre intérieure : et la nuit seulement, je répands en silence dans ton sein l'orage de mon âme, qui se résout en larmes!

V.

LE GRAND ARTISTE.

Il est un artiste qui réunit toutes les âmes dans ses chœurs immortels, accorda tous les cœurs selon sa volonté, tendit les éléments ainsi que des cordes; et qui, promenant sur elles l'ouragan et les éclairs, joue et chante un seul hymne depuis le commencement du monde : et le monde, jusqu'aujourd'hui, n'en a pas saisi le motif.

Il est un artiste qui peignit les étoiles dans l'azur céleste et refléta leur image au fond des mers; tailla dans la cime des montagnes des modèles géants, et les coula dans

les entrailles de la terre en métaux liquides : et le monde, à travers tant de siècles et parmi tant d'ouvrages divers, n'a pas compris une seule pensée du maître.

Il est un artiste qui, en peu de mots éloquents, manifesta la puissance de Dieu devant les hommes ; qui, par la parole, par le fait, par le miracle, expliqua lui-même le livre de ses actes et de ses pensées : et jusqu'aujourd'hui le maître est trop grand pour le monde, les hommes vivants le dédaignent croyant reconnaître un frère.

Artiste parmi les hommes! que sont tes peintures, tes marbres et tes paroles? Tu te plains que plusieurs dans la tourbe de tes frères ne comprennent point tes pensées, tes discours et tes actes! Regarde l'artiste suprême, et souffre, fils de Dieu, méconnu ou repoussé par l'homme!

VI.

A MARIE L***,

LE JOUR DE SA PREMIÈRE COMMUNION.

Le Christ aujourd'hui t'a permis d'approcher de sa table, les anges aujourd'hui sont jaloux de toi! Et tu baisses ces regards où brille un rayon de Dieu? Oh! combien ton humilité m'épouvante, sainte et modeste! Nous, insensibles pécheurs, tandis que nous dormons d'un coupable sommeil, toi, tu pries à genoux devant l'Agneau divin, et l'aube matinale vient clore tes lèvres épanouies sous la prière... Alors ton ange gardien descend de là-haut, pur et silencieux comme la clarté de la lune. Doucement, il entr'ouvre le voile des illusions; et, plein d'une joyeuse tendresse, il s'incline sur toi, avec la sollicitude d'une mère qui veille sur son enfant assoupi. Si le rayon de la grâce divine brille de trop d'éclat à son front bienheureux, si la dormeuse

sourit trop vivement, l'ange modère ses clartés, rassemble sur sa couche le voile des illusions, et s'envole en soupirant; mais, avant de s'envoler, il dépose des attraits nouveaux au chevet de l'enfant, avec des parures nouvelles: en sorte que sa pupille en s'éveillant se trouve, chaque matin, riche d'un nouvel amour chez Dieu et chez les hommes.

Oh! je ne compterais pour rien les voluptés de mes jours, si je pouvais une seule nuit rêver de tes rêves!

VII.

MÈRE POLONAISE.

O mère polonaise! lorsque l'éclair du génie brille aux paupières de ton fils, que l'antique valeur et l'antique fierté font une auréole à son front si jeune; lorsque, fuyant les jeux de ses camarades, il s'en va chez le vieillard qui lui chante les airs de la patrie, ou bien, le front baissé, il écoute pensif les histoires des ses aïeux : ô mère polonaise! préserve ton enfant de ces jeux terribles! Cours plutôt te jeter à deux genoux devant l'image de la Vierge douloureuse, et regarde le glaive qui déchire son sein; car le sort va te frapper d'une atteinte aussi cruelle! Oui, tandis que la paix fait refleurir le monde entier, dans une alliance de peuples, de dogmes, d'opinions, ton fils est appelé à des combats sans gloire, au trépas du martyre... sans espoir de résurrection. Ordonne-lui plutôt d'aller méditer dans la caverne solitaire; étendu sur la paille, de respirer une vapeur moite et glacée, de partager sa couche avec le reptile immonde. Là, qu'il apprenne à déguiser ses joies et ses colères; à creuser sa pensée comme un abîme, à rendre ses discours mystérieux et funestes comme la contagion : à se composer, comme le serpent, un maintien de froideur et

d'humilité. Le Sauveur, parmi les enfants de Nazareth, portait déjà la croix sur laquelle il a sauvé le monde; ô mère polonaise! j'aimerais mieux voir cet enfant jouer avec les instruments de ses jeux à venir!

Que sa main s'accoutume à la chaîne, qu'elle apprenne à traîner l'infâme tombereau; que son front ne pâlisse pas devant la hache de l'exécuteur et ne rougisse point à l'aspect de la corde. Car il n'ira pas, comme les guerriers d'autrefois, arborer la victoire sur les murs de Solyme; ni comme les soldats du drapeau tricolore, creuser le sillon de la liberté, l'arroser de sang [52]. Un espion ténébreux lui jettera le défi, il lui faudra combattre un tribunal parjure, la lice du tournoi sera le cachot souterrain, un ennemi tout-puissant sera son arbitre et son juge.

Vaincu, l'arbre desséché de la potence sera son monument funèbre; sa gloire et son immortalité, les pleurs bientôt consolés d'une femme, et les longs entretiens nocturnes de ses concitoyens.

Genève, 1830.

VIII.

LE FORT D'ORDON [53].

(Récit d'un adjudant.)

« Nos canons se taisaient encore. Je montai sur un affût, et je regardai dans la plaine. Deux cents canons grondaient tout à l'entour. Les lignes de l'artillerie russe s'étendaient au loin, droites et longues, comme les falaises de la mer. J'aperçois le chef. Il accourt, fait un signe de l'épée; et l'armée, comme un oiseau, reploie une de ses ailes. De cette aile,

l'infanterie se répand en longues colonnes noires, comme une avalanche de boue parsemée de baïonnettes étincelantes. Des drapeaux noirs conduisent, pareils aux vautours, les bataillons à la mort.

« Vis-à-vis est une redoute blanche, étroite, saillante comme un rocher s'avançant dans la mer, la redoute du brave Ordon. Elle n'á que six canons; mais ils fument et tonnent sans cesse : et la colère est moins prodigue en mots impérieux, moins de sentiments traversent une âme au désespoir, que ces bronzes ne vomissent de bombes, de boulets et de mitraille. Là-bas, un obus plonge au beau milieu d'une colonne, comme un rocher de lave dans les flots. La fumée dérobe un instant le bataillon à mes yeux; puis l'obus crève : un peloton a sauté dans les airs, une brèche immense brille dans les rangs ennemis.

« Ici, le boulet gronde et menace au loin, mugit comme un taureau appelant le combat, rebondit, laboure le sol. Le voilà dans les lignes; il étreint les colonnes comme un boa: étouffant de ses nœuds, mordant de son haleine, brûlant de son regard. On ne le voit point lorsqu'il est plus rapide; mais on le divine à son rugissement, au choc des cadavres qui tombent, aux plaintes des blessés : il perce la colonne de part en part, comme l'ange de la mort traversant le milieu de l'armée.

« Mais que fait le tzar qui envoie ces hordes à la boucherie? Partage-t-il leurs efforts? S'expose-t-il aux mêmes périls? Non ! il est à cinq cents lieues, dans sa ville impériale, régnant sur la moitié du monde. Il a froncé le sourcil; et soudain mille kibitkas s'élancent. Il a tracé son nom; et mille mères éplorées redemandent leurs enfants. Il a fait un geste ; et le knout obéissant s'agite du Niémen jusqu'à Khiva... O roi ! puissant comme Dieu, pervers comme Satan; lorsque les Turks tremblent au delà du Balkan au bruit de tes canons, quand ton lieutenant de Paris lèche la poussière de tes

pieds [54], Varsovie seule se rit de ton pouvoir, lève les mains et t'arrache la couronne des Kasimir, des Boleslas : car tu l'as dérobée et souillée de sang, ô fils de Basile !

« Le tzar s'étonne, Saint-Pétersbourg tremble d'effroi ; le tzar s'emporte : ses courtisans meurent de frayeur. Mais les armées se mettent en mouvement ; les armées dont le Dieu, dont la foi, c'est le tzar ! Le tzar est irrité, disent-ils, mourons tous pour apaiser le tzar! On envoie le héros du Kaukase avec les forces d'un hémisphère ; fidèle, expéditif et diligent, comme le knout dans la main du bourreau [55].

« Hourra ! hourra ! » les voilà tout près de la redoute ! Déjà se couchant dans les fossés, ils entassent leurs troncs mutilés en guise de fascines ; déjà les noirs démons se cramponnent aux blanches palissades : un seul bastion, vers le milieu, rougit ces enfants de la nuit du feu de ses bronzes infatigables ! Comme un papillon jeté dans une fourmilière brille encore sous les insectes qui le couvrent, puis s'éteint pour jamais, ainsi s'éteint la redoute. Soit que la dernière pièce démontée ait enseveli sa bouche dans le sable, soit que le dernier servant ait inondé la lumière de son sang répandu, les feux ont cessé. Déjà le Moskovite s'élance à la gorge et renverse la poterne *. Où sont les fusils de nos fantassins ? Ah ! ils ont mieux travaillé qu'à toutes les revues du grand-duc [56] ! Je comprends leur silence ; c'est que j'ai vu une poignée des nôtres lutter contre un troupeau d'esclaves, lorsque pendant des heures entières on n'entendait que ces deux paroles : Feu ! chargez ! lorsque la fumée oppressait leurs poitrines, leurs bras tombaient de lassitude, et la voix tonnante des chefs ranimait l'activité des soldats.

* On pardonnera volontiers à l'adjudant, qui n'est autre que le traducteur de Mickiewicz, ces quelques expressions pyrotechniques, en faveur de la couleur locale et de la vérité du récit.

Soudain commencent les feux à volonté. Sans mémoire, sans pensée et sans crainte, le soldat, comme un instrument de mort, fait faire à son fusil un moulinet rapide de ses pieds à sa joue; et lorsque sa main, après avoir fouillé longtemps et profondément dans sa giberne sans y trouver une cartouche, endormie de fatigue, sent que le fusil la brûle, le soldat laisse échapper son arme : il succombe auprès d'elle, et meurt avant qu'on ne l'ait achevé. C'est ce que je pensais en moi-même; et déjà la cohue se ruait sur les remparts, comme les vers sur un cadavre.

« Mon regard se troubla; quand j'essuyai mes larmes, j'entendis mon général m'adresser quelques mots. A travers une lunette appuyée sur mon épaule, il avait longtemps regardé en silence le rempart et l'assaut. Perdu! me dit-il enfin, et des larmes furtives s'échappèrent de dessous sa lunette. Regarde bien, camarade, reprit-il; des yeux aussi jeunes que les tiens valent mieux que mon télescope. Regarde, là, sur le parapet! Tu connais Ordon; ne le vois-tu pas, maintenant? — Si je le connais, général? si je connais Ordon! Il était toujours, là, près de cette pièce; je ne le vois pas : si fait, oui, c'est bien lui! La fumée le cache à mes yeux; à travers les plus épais nuages, j'ai toujours vu sa main donnant des ordres. Oui, je l'aperçois, c'est sa main étendue... il agite un éclair... une lance allumée... il en menace les ennemis... On le saisit... il meurt... Oh, non!... il saute en bas... dans le magasin!...— Bon, dit le général, ils n'auront pas les poudres.

. . . .

« Ici, lumière, fumée, un instant de silence... puis le fracas de cent foudres réunis.

« Tout le ciel s'obscurcit des éclats de la terre. Les canons sautent et, comme déchargés, roulent sur leurs essieux. Les mèches allumées s'envolent dans les airs, le vent souffle droit à nous, en nous enveloppant d'un linceul de nuages;

on ne voit plus rien que l'éclair bruyant des obus. La fumée peu à peu se dissipe, une pluie de sable retombe ; je regarde le fort : palissades, remparts, canons, Polonais, Russes, tout a fui, disparu comme un rêve... Seulement un informe monceau de terre noircie... mausolée de paix dans lequel, assaillants et défenseurs, tous ont conclu pour la première fois un traité sincère et durable. Quand même le tzar ordonnerait à ses Russes de renaître, pour la première fois, des âmes kalmoukes désobéiraient à la volonté du tzar. Là sont ensevelis les noms et les cadavres de maintes légions. Leurs âmes, où sont-elles? Je l'ignore ; mais je sais où est l'âme d'Ordon : il sera dans les cieux le patron des remparts de la liberté !

« Car l'œuvre de la destruction, dans une cause juste, est aussi sainte que l'œuvre de la création. Dieu a prononcé le verbe : « Sois! » il prononcera : « Meurs! » Lorsque la liberté et la foi auront fui de ce monde ; que la tyrannie et l'orgueil auront inondé la terre, comme les Russes ont envahi le fort d'Ordon : alors, punissant la race des vainqueurs souillée de crimes, Dieu fera sauter la terre comme Ordon a fait sauter sa redoute. »

Paris, 1832.

IX.

LA MORT DU COLONEL.

(Improvisation.)

Dans un désert muet, une verte compagnie de chasseurs s'arrête devant la cabane du garde-chasse. La sentinelle veille à la porte, et le colonel expire dans la chambre. Des groupes de paysans sont accourus des environs. Ce doit être

un chef puissant et glorieux, puisqu'il est tant pleuré par le peuple, qui s'informe avec angoisse de ses blessures.

« Qu'on selle mon destrier fidèle et couvert de gloire dans chaque rencontre ; je veux le voir encore avant ma mort : qu'on me l'amène ici, dans ma chambre, auprès de mon lit. Donnez-moi mon uniforme de chasseur, mon coutelas, ma ceinture et mes cartouches. Soldat polonais, je veux mourir comme Czarniecki, mourir en regardant mes armes. »

Et quand le cheval, les yeux en pleurs, fut sorti de la chambre, le prêtre y entra muni du pain des anges. Les soldats pâlissent en se regardant, et le peuple prie à genoux devant le seuil. Même les vieux faucheurs du temps de Kosciuszko, après avoir versé du cœur des ennemis et de leurs veines tant de sang et pas une larme, se prennent à pleurer en répétant les prières du Viatique.

L'aube du matin entend sonner la clochette de la chapelle. Il n'y a plus de chasseurs devant la cabane ; car le Moskal* infeste déjà les environs. Le peuple vient contempler les restes du guerrier. Étendu sur une natte d'osier, il tient la croix dans ses mains ; sa tête est appuyée sur la selle recouverte de sa bourka : le fusil double et l'épée au côté.

Mais d'où vient que ce chef dans ses vêtements de chasseur a des joues si virginales ? Et ce sein... ô ciel ! c'est une vierge lithuanienne [57] !

— Le colonel des insurgés, ÉMILIE PLATER [58] !

1833.

* *Moskal* est jusqu'à présent un terme de mépris employé par le peuple pour désigner les Moskovites et les distinguer des Russes, *Rusini*, qui sont aux trois quarts Lithuaniens ou Polonais.

X.

A BOGDAN ZALESKI [59].

Vole et chante, ô mon rossignol ! chante un hymne d'adieu à tes larmes répandues, à tes rêves accomplis, à tes chants terminés !

Prends un autre plumage, ô mon rossignol ! prends des ailes d'aigle, et dans tes serres aiguës apporte-nous la harpe d'or du roi David.

C'est qu'une voix s'est fait entendre ; le sort a rendu son oracle, et le sein mystérieux des années a porté son fruit : voici le prodige nouveau qui doit réjouir la terre [60] !

1842.

VI.

MAXIMES ET SENTENCES.

D'APRÈS JACQUES BOEHME, ANGEL DE SILÉSIE (ANGELUS SILESIUS) ET SAINT-MARTIN.

LA CHOSE NÉGLIGÉE.

Une seule chose en ce monde mérite tous nos soins, et c'est la seule chose que nous négligeons !

PAX DOMINI.

La paix est mon bien et mon bonheur à venir ; je renoncerais à Dieu si Dieu n'était pas la Paix même.

L'ÉCHELLE DE LA VÉRITÉ.

Il est des vérités que le sage proclame devant le monde entier ; il en est d'autres qu'il murmure à l'oreille de sa nation ; il en est d'autres qu'il confie en secret à ses amis intimes : il en est d'autres qu'il n'ose découvrir à personne.

VENI, CREATOR SPIRITUS.

Que ton âme s'aplanisse comme une vallée, et l'esprit de Dieu l'arrosera comme un fleuve.

OU EST DIEU ?

Dieu ne demeure pas au-dessus de nos têtes, mais dans le cœur de l'homme ; on s'éloigne de Dieu quand on enrichit sa tête aux dépens de son cœur.

LA GRAVITATION.

Ce qu'il deviendra après sa mort, chacun le pressent durant sa vie. Où l'on incline vivant, on tombera mort.

LE PHILOSOPHE ET DIEU EN EXIL.

Nous avons exilé Dieu de nos cœurs, nous confisquerons ses biens, nous défendrons d'en parler et de lui écrire ; nous avons contre lui cent bouches éloquentes et des milliers de plumes vénales, et ce criminel d'émigré songe au retour dans sa patrie !

LE VERBE ET LE FAIT.

Nous ne voyons dans les paroles que la volonté ; la puissance est dans l'action. Il est plus difficile de bien vivre un seul jour que d'écrire un gros livre.

CUR?

Le premier discours de Satan au genre humain a commencé très-modestement par ce mot : « Pourquoi ? »

LA PROPRIÉTÉ, C'EST L'INDIGENCE.

Pourquoi donc Satan envie-t-il aux autres tout ce qu'ils possèdent ? C'est qu'il ne possède rien que sa propriété.

L'ÉCHAFAUDAGE.

L'esprit, c'est l'édifice ; le corps, comme un échafaudage, doit être démoli lorsque l'édifice est terminé.

BÉNIS SOIENT LES HUMBLES.

Le genre humain se dispute un coin de terre ; sois humble, et tu posséderas le monde entier.

LE CHEMIN DE L'INFINI.

Ceux qui ont élevé leur esprit au-dessus du temps et de l'espace peuvent, à chaque instant, avoir le sentiment de l'éternité !

L'HOMME-ÉTERNITÉ.

L'homme lui-même est éternité ; lorsque, s'unissant avec le monde, il absorbe Dieu pour en être absorbé.

LA RICHESSE DU SAINT.

Le saint est aussi riche que Dieu, car Dieu partage avec lui tous ses mondes.

RIEN POUR RIEN.

Dieu ne donne rien ; mais il ouvre tous ses trésors : et chacun en prend ce qu'il veut.

LA MESURE DE DIEU.

Dieu s'élève si haut, il s'étend si loin, que jamais il n'atteint les bornes de sa divinité.

LA VERTU.

Quand vous la pratiquez, quand vous souffrez pour elle, vous ne la possédez point encore, vous cherchez la vertu.

L'ÉPREUVE.

Homme, alors tu diras que tu es digne du salut quand tu pourras aller en enfer et n'en point sentir la flamme.

LA DÉFIANCE.

La foule défiante et vile offense le ciel quand elle invoque Dieu et n'a pas foi en lui.

SOUFFRANCE.

L'homme qui souffre, lui-même est son tourmenteur; lui-même est l'ouvrier de la roue dans laquelle lui-même, bourreau, il s'enlace.

LA NATIVITÉ.

Tu crois à la naissance de Dieu dans une crèche de Bethléem; mais malheur à toi s'il n'est pas né dans ton cœur!

L'IMAGE NE SAUVE PAS.

La croix plantée sur le Golgotha ne sauvera pas celui qui n'élève pas une croix sur son propre cœur.

LE DIALOGUE.

L'esprit appelle du fond de son infini; Dieu répond du haut de son infini : les deux infinis se confondent.

OU EST LE CIEL?

Tu regardes le ciel et ne regardes point dans ton âme; celui-là ne trouvera pas Dieu, qui ne le cherche que dans le ciel.

COMMENT FAUT-IL ÉCOUTER?

Celui qui désire entendre distinctement le Verbe éternel au fond de son âme n'a d'abord qu'à se boucher les oreilles.

VERBE ET CHAIR.

Le Verbe s'est fait chair, afin que ta chair, ô mortel! retourne à son tour dans le Verbe.

LE BUT DE LA CRÉATION.

Où tend la création depuis tant de siècles? Au repos du Créateur.

LA CONDITION DE LA PUISSANCE.

Si je pouvais recevoir en moi autant de divinité que le Christ, je deviendrais aussi puissant sur la terre et dans les cieux que le Christ.

LE CIEL PRIS D'ASSAUT.

Les portes du paradis sont ouvertes; mais bien rare est celui qui sait franchir le glaive flamboyant de l'archange.

LES DIFFÉRENCES.

Pourquoi le cœur d'un ange est-il plus cher à Dieu que le cœur d'une mouche? C'est qu'il reçoit en lui une plus grande part de Dieu.

LA GRACE.

Dieu s'émeut autant que l'âme s'émeut. Autant que l'âme est en Dieu, Dieu est en l'âme.

MOI.

Si Satan pouvait sortir de lui-même un seul instant, dès cet instant il se verrait dans le ciel.

LA PORTE BASSE.

C'est en vain que l'on espère entrer parmi les enfants de Dieu, si l'on ne se baisse point, à l'entrée, à la taille d'un enfant.

LA FRAUDE.

Tu appelles Dieu : « Mon père! » Et quand le père vient, il trouve, au lieu d'un enfant, un homme fait.

LA PRIÈRE.

Celui qui demande à Dieu des biens terrestres fait une mauvaise prière; car il invoque la créature, non le Créateur.

D'OU VIENT LA GUERRE?

Pourquoi l'homme attaque-t-il si souvent ses semblables comme des bêtes féroces? C'est qu'il en a une en lui-même.

GUERRE ENTRE ÉGAUX.

L'animal n'attaque que l'animal, et craint l'homme; l'homme ne combat que l'homme, et redoute un esprit.

CONDITION DE LA SÉCURITÉ.

Celui-là seul peut marcher sur les serpents, caresser les lions et les buffles sauvages, qui s'est lui-même arraché le dard, les ongles et les cornes.

CONDITION DE L'INVIOLABILITÉ.

Voulez-vous passer sans atteinte à travers le conflit du monde? Soyez pour les animaux un homme, et pour les hommes un esprit.

LA VOCATION MANQUÉE.

Affligés! malades! au lieu de vous guérir et de vous consoler, vous aimez mieux vous attrister et vous déchirer.

D'OU VIENT LE MAL?

Dieu est le bien; donc tout ce qui fait souffrir l'esprit : le mal, la mort, la perdition, viennent de l'homme.

REMARQUE D'UN BOITEUX.

Lorsque pour la première fois j'entre dans une réunion, j'observe les premiers coups d'œil des hommes, afin de les connaître; les sages regardent ma jambe droite d'abord : les fous ma jambe gauche, qui boite.

LA DIFFÉRENCE.

Le bon et le méchant cherchent également les hommes; le bon pour leur profit, le méchant pour le sien.

BOURREAU ET ROI.

Le bon cherche, comme un roi, qui l'on doit couronner; le méchant cherche, comme un bourreau, qui l'on doit mettre au supplice.

GLOIRE AUX HUMBLES.

Tous combattent pour un même bien. Qui doit en jouir les humbles; car la terre est à eux.

L'HUMILITÉ.

Aucune nation ne jouit du fruit de ses peines ; car aucune ne daigne s'élever jusqu'à l'humilité.

LA RÉPUBLIQUE ÉTERNELLE.

Il est une république universelle et persistante, quoiqu'elle ne fut et ne sera jamais un État sur la terre.

L'HORLOGE.

La discorde est une horloge qui crée le temps pour les hommes ; le temps cesserait d'exister si l'on éteignait la discorde.

CE QU'IL FAUT FAIRE.

Le ciel ne tombera pas de lui-même, il faut le faire descendre ; Dieu ne descendra pas lui-même, il faut s'élever à lui.

L'ESPÉRANCE.

Ne lâchez point ce câble, quoique les vagues fondent sur votre tête ; Satan aussi se sauverait de l'abîme s'il pouvait ressaisir l'espérance.

UNE DISTRACTION DE SATAN.

Satan se souvient que Dieu est éternel et omnipotent ; mais il a oublié qu'il est miséricordieux.

RAISON ET PRESSENTIMENT.

Satan a bien le pressentiment d'une éternité de supplices ; mais il lui impose silence par le raisonnement.

DE QUOI S'AGIT-IL?

Depuis que les démons commencent de tomber, ils se disputent entre eux la possession du ciel, dont ils sont bannis pour toujours.

SE PLAINDRE.

Vous dites que les plaintes donnent le salut ; mais les démons aussi se plaignent, lorsqu'ils accusent Dieu et se glorifient eux-mêmes.

LE CHATIMENT DIVIN.

Dieu ne dépouille pas de ses forces le plus grand criminel ; mais il l'abandonne à ses propres forces.

LE TEMPS ET L'ACTION.

Celui qui agit pour l'éternité sait apprécier le temps; car lorsque le temps s'écoule, l'activité finit.

L'ÉTERNITÉ N'A POINT D'INSTANTS.

Sachez que nous avons vécu plus longtemps que Dieu. Dieu est éternel, et cependant il n'a pas vécu un seul instant.

LE TEMPS.

Le temps est une chaîne; plus vous fuyez loin de Dieu, plus la chaîne que vous traînez devient longue et pesante.

LE SILENCE.

Sans doute le chant des anges est agréable à Dieu; mais le silence des hommes lui est encore plus agréable.

LE CALME.

Dieu parle dans le calme plus haut que dans la tempête; celui dont le cœur est calme entend la voix de Dieu.

LA SOURCE.

Vous dites : « Que les hommes cessent d'aimer Dieu, pourvu qu'ils aiment la patrie et la vertu. » C'est comme si vous disiez : « Peu importe que la source tarisse dans les montagnes, pourvu que l'eau ne manque pas dans les canaux des villes. »

LA DISTANCE.

Beaucoup se plaignent que le ciel est trop loin; mais la terre est plus loin de l'homme que le ciel.

L'HÔTE.

Vous appelez Dieu: il descend bien souvent, et vient frapper à votre porte; mais on répond qu'il n'y a personne.

L'EFFROI DE SATAN.

Pourquoi le jugement dernier inspire-t-il à Satan de l'effroi? Est-ce que la sentence divine lui est encore inconnue? Regrette-t-il le monde qui doit périr? Oui, il le regrette; car il n'aura plus devant qui mentir.

POURQUOI IL MENT.

Quoiqu'il vante sa force et sa sagesse, Satan n'y croit pas lui-même, et sait bien qu'il ment; mais il voudrait accréditer ses maximes parmi les hommes, afin d'y croire en les entendant proclamer par d'autres.

LE DÉSIR DE L'IMMORTALITÉ.

Vous voulez acquérir l'immortalité par quelque action d'éclat; malgré vous, insensés, vous êtes immortels!

LA TRINITÉ.

Il est un Dieu en trois personnes, possédant le repos dans la joie; la joie lui vient de la trinité, et le repos de l'unité.

JOIE ET DOULEUR.

Dieu éprouve en son essence une éternelle joie, et ne souffre qu'autant qu'il s'unit avec nous et devient homme.

L'HARMONIE.

Un chanteur d'élite n'aime à chanter que dans les chœurs élus, où il sent que sa voix se perd dans l'harmonie générale.

LE MOI.

Le musicien troublera le meilleur orchestre si, en jouant, il s'efforce qu'on n'entende que lui seul.

LA BANQUE.

Vous vous étonnez qu'une médiocre vertu doive, après la mort, produire une éternité de bonheur; et vous savez pourtant qu'une obole déposée à la Banque peut, après quelques siècles, produire des millions.

LE PÉCHÉ.

Le péché est une substance inflammable; qui n'a point de péché peut rester au centre de l'enfer: la flamme ne l'atteindra pas.

LE PHILOSOPHE ET L'APÔTRE.

Le philosophe donne à ses élèves sa propre science; l'apôtre n'est que le témoin de celui qui sait tout.

LE TÉMOIN ET L'ACCUSATEUR.

Le témoignage est plus terrible pour le crime que l'ac-

cusation; le criminel injurie l'accusateur, mais il se jette sur le témoin. La foule a quelquefois outragé les sages, mais elle a toujours lapidé les apôtres.

LE MAGISTRAT.

L'homme n'est qu'un fonctionnaire de haut rang; le monde entier le sert, et lui ne sert que Dieu.

LA PROPRIÉTÉ INDIVIDUELLE.

Vous vous plaignez que quelqu'un s'enrichit de votre propriété; mais votre seule propriété individuelle, c'est le péché.

LA PLAINTE.

Le bonheur a fui, et je cherche en vain à le retrouver! — Tu le retrouveras sur la voie douloureuse.

L'ENTÊTEMENT.

Le Seigneur regarde jusqu'ici Satan avec miséricorde; mais Satan se détourne afin de ne pas voir le Seigneur.

LA SAGESSE.

D'autres t'enrichiront de science et de trésors; mais tu tireras la sagesse de toi-même et par ton propre labeur.

SAGESSE ET SCIENCE.

Pour acquérir la sagesse, il ne suffit pas de l'intelligence; il ne suffit pas d'apprendre beaucoup: la sagesse n'est point la science. Celle-ci cherche à démontrer la pratique par la théorie, l'autre à égaler la théorie par la pratique.

LA SCIENCE DES IMPIES.

Gardez-vous de l'impie qui cherche à s'instruire, c'est l'assassin qui forge son arme!

LA PRATIQUE.

A quoi me serviront, demandait un enfant, ces triangles, ces carrés, ces cercles, ces paraboles? — Tu dois croire aujourd'hui, dit le sage, qu'ils te sont nécessaires; et tu ne te convaincras de leur utilité que lorsque tu commenceras à mesurer le monde.

LE TEMPS.

Le temps, comme une corde, attèle l'esprit à la matière; l'esprit doit tirer jusqu'à ce que cette corde soit usée.

L'ATOME.

Le monde visible est un atome, n'est ce-pas, Monsieur l'astronome? Pourquoi donc voulez vous vivre et mourir tout entier dans cet atome?

LA DISCUSSION.

Quel que soit le sujet de la discussion, plus elle se prolonge, plus elle s'éloigne de la vérité, comme l'eau de sa source.

LE CONSEIL DES FOUS.

Pourquoi ces fous se sont-ils réunis en conseil? Afin qu'on leur conseille ce qu'ils ont déjà décidé.

LE BON CONSEIL.

Un seul conseil porte ses fruits : c'est lorsque l'humilité prend conseil de la sagesse.

LA FOULE.

Satan redoute la solitude, car il est poltron; et voilà pourquoi le plus souvent il réside dans la foule.

LE SIGNE.

Dieu met un signe au front de ses élus; le peuple qui ne verra pas ces signes tombera.

LE SOMMET ET LA BASE.

Plus une muraille est elevée, plus elle exige des fondements profonds. Une haute sagesse ne s'appuie que sur une profonde humilité.

LA RESPIRATION DE DIEU.

(D'après le persan),

« Quand il inspire, son sein engloutit tout le passé; quand il expire, répand tout l'avenir. »

LE NOMBRE DES ÉTOILES.

Il est dans l'Écriture autant de vérités que d'étoiles dans le ciel. Meilleurs sont vos yeux, et plus vous en voyez.

LE COMBAT AVEC LE DRAGON.

Autant de fois qu'une bonne pensée l'emporte dans votre âme sur une mauvaise, saint Michel précipite des cieux le dragon.

MICROCOSMOS, MICROBIBLIA.

Le corps est un résumé du monde. L'âme est un abrégé de l'histoire du monde.

LA FAUSSE MONNAIE.

L'homme qui ment est un faux monnayeur. Permettez-lui de propager son laiton, et bientôt à lui seul il appauvrira le pays.

LE MOUVEMENT.

Le sot est comme un âne au manège; il a les yeux bandés : et, remuant toujours, il reste toujours à la même place.

LE PROGRÈS.

Les vrais sages sont comme les astres; ils semblent demeurer en place, lorsqu'ils se meuvent et agissent.

LA VRAIE GRANDEUR.

Il serait bon dans le monde séculier de n'appeler grand que celui qui aurait beaucoup souffert, comme on l'a fait dans l'Église

FABLE.

Ce monde n'est qu'une fable! — D'accord, mais chaque fable a pour but une moralité.

LA RÉCONCILIATION.

Tu ne te réconcilieras vraiment avec ton ennemi que si tous deux vous vous réconciliez d'abord avec Dieu.

TRAVAIL ET SOUFFRANCE.

Dois-je travailler ou souffrir? — Imite le Sauveur; comme lui, souffre et travaille sans cesse.

HISTOIRE ET DIVINATION.

Le passé est aussi loin de nous que l'avenir; pour comprendre le passé il faut avoir deviné l'avenir.

LA TENTATION.

La tentation est une vague ; elle submerge les mauvais nageurs et porte les bons.

L'ÉGOÏSME.

L'égoïste n'est pas celui qui fuit devant les hommes, mais celui qui les poursuit comme une proie.

ADULATION ET CALOMNIE.

Le flatteur et le médisant sont de la même espèce ; tous deux courent après la faveur. Ayez plus de dégoût pour le premier que pour le second. La calomnie renferme toujours une leçon pour le sage ; l'adulation trompe souvent le sage et confirme l'idiot dans sa turpitude.

L'OISEAU NOCTURNE.

Satan pêche dans les ténèbres. C'est un oiseau de nuit. Cache-toi devant lui dans la lumière, il ne pourra t'apercevoir.

LE MAL EN CE MONDE.

Souvent le pécheur se plaint avant sa mort que les hommes ne lui ont pas fait assez de mal dans cette vie.

LE RIDICULE.

Il n'est pas mal d'être ridicule. On s'est moqué des rois, des sages, des guerriers, des poëtes, des médecins, des prêtres ; on s'est moqué de tout excepté de Satan : lui seul n'est point ridicule.

LA ZONE DES FRUITS.

Un arbre afin de fleurir et fructifier, doit gravir dans les airs sur ses feuilles comme sur des échelons. Il puise dans le sein de la terre les sucs dont il se nourrit ; mais il ne produit de fruits que dans une zone supérieure.

LE FEU FOLLET.

La sagesse mondaine est comme un feu follet. Quand vous êtes dans le droit chemin, elle brille pour vous en faire dévier ; quand vous êtes à côté, elle disparaît.

LES ÉTINCELLES.

Quelle sera, là-bas, l'intensité de le flamme éter-

nelle? — Devine-le, ici, d'après ses étincelles, les remords.

UNE VOLONTÉ.

Il faut une volonté pour un dessein. Un chef stupide est encore meilleur que dix raisonnables.

L'INDICE.

Vous ne reconnaîtrez l'homme supérieur dans la foule que par ce qu'il fait toujours ce qu'il sait faire.

AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA.

Dieu peut bien détruire le monde et en créer un autre; mais Dieu ne peut pas nous sauver sans notre coopération.

L'ÉPREUVE.

Le sage apprécie les hommes ordinaires par leurs discours, et les hommes supérieurs par leur silence.

LE SOMMEIL.

Si l'homme affligé d'insomnie a tort de se mettre au lit, de fermer les yeux, car il prolonge sa nuit en agissant ainsi, le criminel fait bien plus mal encore en se donnant la mort. Guéris-toi de l'insomnie avant d'aller reposer dans la tombe.

LES DEUX MONDES.

Les braves gens ne peuvent rien avoir en ce monde, et les scélérats ne pourront rien avoir dans l'autre.

LA MAJESTÉ DE NOS AMES.

Dieu ne peut pas quitter nos âmes sans notre assentiment; et quand il nous a quittés, il doit revenir à nous lorsque nous l'appelons.

LE RESTE DES VÉRITÉS.

Il y a dans l'Écriture plus de vérités encore; mais celui qui veut s'en instruire n'a qu'à devenir Évangile lui-même: il les retrouvera écrites dans son âme.

VII.

SONNETS.

Quand' era in parte altr' uom da quel ch'io sono.
(PETRARCA.)

I.

REMINISCERE.

Laure! te souvient-il encore de ces douces années du jeune âge, lorsque, n'étant occupés que de nous seuls, nous vivions indifférents au reste de l'univers?

Rappelle-toi ce frais réduit tressé des branches verdoyantes du jasmin; ce ruisseau qui serpentait sur le pré avec un doux murmure! C'est là que le voile amoureux de la nuit a souvent protégé nos mutuels aveux.

Et la lune, bercée sur un nuage d'opale, éclairait les boucles dorées de tes cheveux et les neiges de ton sein, en ajoutant un charme tout céleste à tes attraits!

Alors une douce extase s'emparait de nos cœurs; mes lèvres effleuraient tes lèvres, mes regards se fondaient dans tes regards : mes larmes cherchaient tes larmes et mes soupirs tes soupirs[61]!

Vilno, 1822.

II.

A LAURE.

A peine t'ai-je aperçue, qu'aussitôt, rougissant, je cherche dans un regard étranger une connaissance d'autrefois; je vois la rougeur épanouie sur ta joue répondre à la mienne, comme sur le sein d'une rose que le matin aurait dévoilée.

A peine as-tu commencé ta chanson, que mes yeux se remplissent de larmes; ta voix pénètre dans mon cœur et s'empare de mon âme : il me semble que l'ange m'appelle par mon nom et sonne l'heure du salut sur le cadran des cieux.

O mon amie! si ma voix, si mes regards peuvent t'émouvoir, que les tiens ne craignent pas de me l'avouer; peu importe que le sort et les hommes nous soient contraires!

Si je dois te fuir et t'aimer sans espoir, si de terrestres fiançailles enchaînent ta main à un autre, conviens au moins que Dieu m'a fiancé ton âme[62]!

III.

Je me parle à moi-même, je me trouble en parlant avec d'autres, mon cœur bat violemment, l'air manque à ma poitrine; je sens des étincelles sous ma paupière et la pâleur sur mes traits : plus d'un indifférent s'informe tout haut de ma santé.

On fait sur ma raison des commentaires à l'oreille du voisin. C'est ainsi que je me tourmente tout le jour; et quand je tombe sur ma couche, espérant dérober à mes souffrances un instant de sommeil, le cœur allume dans ma tête des fantômes ardents.

Je m'élance, je cours, j'enchaîne au hasard les paroles

avec lesquelles je veux maudire ta cruauté ; et puis je les oublie un million de fois.

Lorsque je te revois, je ne sais comment il se fait que je deviens plus calme et plus froid que le marbre, pour brûler de nouveau et me taire toujours !

IV.

Ton maintien n'est pas étudié, tes paroles ne sont point recherchées, tes joues ni tes yeux n'ont rien d'éblouissant; et chacun veut te voir, veut entendre le son de ta voix : bien que sous les vêtements d'une bergère, on devine que tu es reine.

Hier, les chants et les bruyants entretiens avaient commencé ; on se demandait les noms de tes jeunes compagnes, celui-ci leur prodiguait des louanges, celui-là leur lançait des épigrammes : tu parus, et soudain tout garda le silence.

Ainsi, au milieu de la fête, quand le trouvère invite les voix à se joindre en chœur à la sienne, quand les cercles dansants festonnent la salle de mille détours capricieux, tous s'arrêtent interdits ;

Personne ne sait pourquoi : « Je le sais, moi, dit le poëte, c'est un ange qui passe. » Tous rendirent hommage à l'hôte divin, mais bien peu l'ont reconnu.

V.

LE RENDEZ-VOUS AU BOSQUET.

« C'est donc toi ? si tard ! — Je me suis égaré dans la forêt, au vague rayon de la lune. Mais étais-je attendu avec in-

quiétude? pensait-on à moi? — Tu le demandes, ingrat! et puis-je donc songer à autre chose?

— Laisse-moi couvrir tes mains et tes pieds de baisers. Tu frémis! et pourquoi? — Je ne sais; quand j'errais dans le bosquet, le murmure des feuilles, le cri des oiseaux de nuit, tout me faisait peur. Oh! je dois être coupable puisque j'ai de la crainte.

— Vois mes yeux, vois mon front; le crime marche-t-il jamais avec un front pareil? le remords a-t-il tant de sécurité dans les regards? Grand Dieu! sommes-nous coupables d'être ensemble?

« Assis loin de toi, et te parlant à peine, je me comporte avec toi, mon ange terrestre, comme si tu étais déjà devenue un ange des cieux! »

VI.

L'hypocrite nous condamnera, le libertin se rira de nous, que, bien qu'environnés de murailles solitaires, toi étant si jeune, et moi si amoureux, tu verses des pleurs, et moi je baisse les regards!

Je me défends contre ta beauté; tu veux exiler même l'espérance, en faisant à toute heure sonner les chaînes dont le sort ennemi nous a lié les mains. Ce qui se passe dans nos cœurs, hélas! nous l'ignorons nous-mêmes.

Est-ce douleur, est-ce volupté? Lorsque je sens l'étreinte de tes mains, que sur tes lèvres je bois la flamme vive, puis-je donner à cela le nom de peine?

Mais lorsque les pleurs viennent inonder nos joues, lorsque notre âme s'exhale en douloureux soupirs, ô mon amante! puis-je donc appeler cela volupté?

VII.

MATIN ET SOIR.

Le soleil se lève à l'orient dans une couronne de nuages enflammés; à l'occident, la lune voile sa face pâlissante : la rose tourne vers le soleil ses boutons à peine épanouis, et la violette à genoux s'incline sous les larmes du matin.

Laure paraît à la croisée, toute rayonnante; je me jette à genoux sur le perron. Tressant les nattes de sa blonde chevelure : « Pourquoi, me dit-elle, avez-vous ce matin les yeux si tristes, la lune, la violette et toi, mon amant? »

Le soir, je viens admirer un spectacle nouveau. La lune est revenue, les joues pleines et colorées; la violette à soulevé ses feuilles ranimées par la brise du couchant :

Mon amante reparaît à la croisée avec un vêtement plus beau et le regard plus limpide. Moi, je me jette de même à genoux, encore plus triste que le matin!

VIII.

AU NIÉMEN.

Niémen, ô mon fleuve natal! où sont les ondes que jadis, enfant, je puisais dans le creux de ma main; sur lesquelles, jeune homme, je voguais vers de lointaines solitudes : cherchant le calme et la fraîcheur pour mon âme altérée?

Ici Laure, admirant avec orgueil le reflet de sa beauté, aimait à fleurir les tresses de ses blonds cheveux; là, dans le sein de la vague argentée, jeune insensé, souvent de mes larmes je troublai sa transparente image.

Niémen, fleuve natal! où sont tes sources d'autrefois, et

près d'elles tant de bonheur, tant d'espérances? Où sont les douces joies de nos premières années?

Et les peines plus douces encore de l'âge des tempêtes? Et Laure, où donc est-elle? que sont devenus mes amis? Tout' est passé! mes larmes ne passeront-elles jamais[63]?

IX.

LE CHASSEUR.

Voyez ce jeune chasseur affrontant tout le jour les ardeurs de l'été; arrivé près du ruisseau, longtemps il promène à l'entour des regards inquiets, puis il dit avec un soupir : « Je veux la voir avant de partir pour toujours;

« Oui, voir sans être vu. » Soudain, sur l'autre rive, il voit accourir une jeune chasseresse vêtue des atours de Diane; elle ramène son coursier, l'arrête et regarde en arrière: sans doute un compagnon invisible la suit dans le lointain.

Le chasseur recule, tressaille; et, roulant sur la route des yeux de Caïn, il sourit amèrement : plein de fiel et de colère, d'une main tremblante il charge son fusil.

Il s'éloigne de quelques pas, comme s'il renonçait à son dessein, lorsqu'il voit courir un nuage de poussière; il lève son arme, ajuste : le nuage s'entr'ouvre... personne n'a paru.

X.

RÉSIGNATION.

Malheureux est celui qui vainement espère amour pour amour; plus malheureux celui dont le cœur est vide de tout

sentiment : mais celui-là, je le sens, est le plus malheureux des hommes, qui n'aime plus et ne peut oublier son amour.

Parmi des yeux ardents et des fronts impudiques, ses souvenirs enveniment la volupté qui l'enivre ; et si la beauté jointe à la vertu réveille en lui les ardeurs d'autrefois, il n'ose plus mettre aux pieds d'un ange son cœur défloré.

Il méprise les autres ou s'accuse lui-même ; il fuit une fille de la terre, laisse s'envoler une fille des cieux : et, les regardant l'une et l'autre, il dit adieu à l'espérance.

Et son cœur est pareil à quelque temple désert, ravagé par l'effort des ans et des tempêtes, que Dieu ne veut plus, que les hommes n'osent pas habiter.

XI.

A***.

Tu veux lire dans mes yeux, tu soupires ; simplicité funeste ! crains le poison de flamme aux regards du serpent : fuis, avant que son haleine mortelle ne t'enveloppe, si tu ne veux maudire tout le reste de tes jours.

La sincérité, voilà ma seule vertu désormais ; apprends que ta jeunesse allume dans mon sein des feux indignes, mais je sais vivre seul : pourquoi donc, au terme de mes jours, une âme innocente se mèlerait-elle à mes destinées ?

J'aime le plaisir, mais je suis trop fier pour séduire. Tu n'es qu'une enfant, moi, je suis consumé du feu des passions ; tu es heureuse, ta place est dans le joyeux essaim :

La mienne est parmi les tombeaux du passé. Jeune lierre, enlace de tes bras le peuplier verdoyant ; permets aux ronces de couvrir les piliers mortuaires.

XII.

Esclave, pour la première fois, je suis aise de mon esclavage. Je te regarde, la sérénité ne fuit pas de mon front; je pense à toi, ma pensée garde sa splendeur : je t'aime, et pourtant mon cœur n'a point de souffrance.

Maintes fois pour le bonheur j'ai pris un instant de plaisir; souvent je me suis laissé prendre à quelque jeune illusion, à quelque sourire charmant ou à quelque parole mielleuse : mais alors aussi je maudissais mon ivresse.

Alors même que j'adorais cette habitante des cieux, que de larmes! quelle ardente inquiétude! quelle peine aujourd'hui j'éprouve au seul souvenir de son nom!

Je ne me sens heureux qu'avec toi, ma compagne; je rends grâce à Dieu de m'avoir donné une telle amante, et à mon amour de m'avoir appris à rendre grâce à Dieu.

XIII.

Je soupire, ô mon amie; la souvenance de tes caresses divines me rend ma solitude odieuse. Ah! peut-être aussi ton cœur tant éprouvé, je tremble de le penser, est-il dévasté par le remords!

Est-ce donc ta faute, ô mon amie, si les rayons de tes yeux sont si purs, si ta bouche sourit si doucement; si ton cœur eut trop de confiance en ma vertu, ou dans ses propres forces : si le Créateur versa trop de feux dans nos âmes?

Nous avons combattu tant de jours! tant de semaines! jeunes, toujours seuls, toujours ensemble, nous fûmes longtemps dignes de nous-mêmes.

Maintenant!... oh! laisse-moi baigner de mes larmes le pied des autels, non pour demander le pardon de mes

crimes, mais afin que Dieu m'épargne le tourment de te voir souffrir !

XIV.

BONJOUR.

Bonjour !... je n'ose t'éveiller ; ô délicieux aspect ! ton âme semble à demi envolée aux célestes régions, à demi restée sur la terre pour éclairer tes traits divins, comme le soleil à moitié dans le ciel, à moitié captif dans un nuage !

Bonjour !... tu soupires ! un rayon brille dans tes yeux ! Bonjour ! la lumière blesse déjà ta paupière, les mouches folâtres importunent tes lèvres ! Bonjour ! le soleil est aux croisées, et moi je suis près de ta couche.

Je t'apportais un bonjour plus doux ; mais ton sommeil et tes charmes m'ont ravi le courage. Que j'apprenne auparavant si tu te lèves avec un cœur aussi tendre, une aussi fraîche santé.

Bonjour ! tu défends ta main de mes baisers ? tu m'ordonnes de fuir ? je m'éloigne ; voici tes vêtements, habille-toi bien vite et viens me rejoindre : alors je te dirai bonjour...

XV.

BONSOIR.

Bonsoir !... Oh ! c'est pour moi le plus tendre souhait. Qu'une barrière infranchissable nous sépare avant la nuit, ou que le matin me rappelle auprès de toi, jamais je ne te quitte, je ne te rejoins avec un si doux transport,

Que dans cet instant où, rassuré par les ombres du soir, je te vois seule, gardant volontiers le silence et prompte à

rougir, répondre d'un œil plus animé et d'un soupir moins timide à mon salut accoutumé du bonsoir!

Que le bonjour s'annonce pour ceux qui vivent en famille, et vienne éclairer le travail qui réunit leurs mains; qu'une bonne nuit entoure des amants bienheureux.

Lorsqu'ils boivent à la coupe de la volupté l'oubli de leurs peines : mais pour ceux qui s'aiment et cachent leurs amours, que le bonsoir vienne voiler des yeux trop éloquents!

XVI.

BONNE NUIT.

Bonne nuit! il est temps de nous séparer. Que l'ange du sommeil te couvre de ses ailes azurées; bonne nuit! que tes yeux se reposent de tant de pleurs, et que le calme rentre dans ton cœur oppressé.

Bonne nuit! que chaque moment de nos entretiens laisse vibrer dans ton âme une douce et magique harmonie; qu'elle se prolonge dans ton oreille : et, quand ta pensée aura fui vers le monde des rêves, que mon image s'incline sur tes paupières endormies.

Bonne nuit! tourne encore vers moi tes doux regards; ta joue : — Bonne nuit! — Tu veux appeler tes femmes? ton sein à mes baisers!... Tu t'agrafes? bonne nuit!

Bonne nuit encore! tu fuis et t'enfermes? Bonne nuit à travers la porte... hélas! inexorable, en te répétant bonne nuit, je te ferais veiller jusqu'au jour!

XVII.

LA VISITE.

A D. D.

A peine suis-je entré, à peine avons-nous échangé quelques paroles, que déjà la clochette nous assourdit; un laquais doré sur tranche annonce avec fracas : à ses trousses, entre la visite avec son cortége de saluts et de cancans. A peine la première visite a-t-elle quitté la porte qu'une seconde demande audience.

Oh ! si je le pouvais, j'entourerais le seuil d'une fosse aux loups, je mettrais des traquenards et des chausse-trapes partout ; et, si la défense n'était pas assez complète, je fuirais presque dans l'autre monde pour mettre la barrière du Styx entre le visiteur et moi.

Maudit soit le fâcheux ! Moi, je compte les minutes, comme le criminel dans l'attente du dernier supplice ; et toi, tu récites les billevesées, vieilles d'un jour, de la redoute d'hier !

Déjà tu prends tes gants, tu cherches ton chapeau; ah ! je respire enfin, je reprends courage : dieux ! il se rassied ! il perche comme enchaîné !

XVIII.

AUX VISITEURS.

Voulez-vous être un hôte agréable? lisez mes conseils. Il ne suffit pas, après avoir fait votre entrée, de raconter pour la centième fois ce que tout le monde sait ; qu'aujourd'hui on valse par-ci, on dîne par-là, que le prix du

blé a baissé, qu'il fait grand vent, que la Grèce est en feu.

Trouvez-vous deux personnes au salon ? observez bien si elles vous préviennent avec un salut, une parole flatteuse ; si elles sont assises à distances l'une de l'autre, si tout est à sa place, s'il n'y a rien de dérangé aux toilettes.

Mais si la dame accueille d'un éclat de rire chacune de vos paroles, quoique sa bouche s'y refuse ; si le monsieur regarde de travers en faisant faire à sa montre un éternel voyage de ses yeux à son gousset :

S'il a le miel sur les lèvres et quelque chose de malsain dans les yeux pour le visiteur, savez-vous comment il faut entamer la conversation ? « Adieu, madame ! adieu, monsieur ! » et quand vous devez les aller voir ensuite ? — Après un an au moins.

XIX.

ADIEU.

A D. D.

Tu me repousses ! Ton cœur n'est-il plus à moi ? Mais je ne l'ai jamais possédé. La vertu te défend-elle de me voir ? Mais un autre jouit de tes caresses. Est-ce parce que je n'ai point assez d'or à t'offrir ? Mais je n'en avais point lorsque tu t'es donnée à moi.

Et ce n'était point un don gratuit, bien que je n'eusse pas déposé de trésors à tes pieds ; c'est au prix de mon âme*, du repos de ma vie, que j'ai acheté chacune de tes faveurs. Pourquoi donc suis-je repoussé ? je le demande en vain.

Aujourd'hui je découvre une nouvelle convoitise dans ton cœur ; tu voulais des vers à ta louange. O périssable encens de la flatterie ! c'est donc pour lui que tu te joues du repos et du bonheur des hommes !

* Littéralement : *au poids* de mon âme.

La muse n'est point vénale. Je trébuchais à chaque rime lorsque je gravissais la sainte montagne, afin de t'y cueillir un rameau de laurier*; et ce vers même a durci pour avoir murmuré ton nom [64] !

XX.

DANAÏDES.

Sexe enchanteur! où donc est l'âge d'or où l'on pouvait, pour des fleurs et des gerbes de blé, acheter les cœurs et les attraits des jeunes filles; lorsqu'on envoyait à sa bien-aimée un pigeon messager pour interprète de ses feux?

Aujourd'hui, les beautés sont moins rares et les prix sont plus élevés; celle à qui je donne de l'or me demande des chants; celle à qui j'offre mon cœur exige le don de ma main : celle à qui je prodigue mes vers, demande si je suis opulent!

O Danaïdes! j'ai jeté dans l'abîme de vos désirs, dons, chants, âme et pleurs tout à la fois; aujourd'hui, de prodigue je deviens avare, de tendre je deviens railleur.

Et, bien qu'une douce figure charme encore parfois mes regards, que je veuille bien encore vous chanter et vous combler de présents; autrefois je vous aurais tout donné : aujourd'hui tout, hormis le cœur.

XXI.

EXCUSE.

J'ai chanté les amours dans la foule de mes compagnons; les uns m'ont approuvé, les autres se sont dit à l'oreille :

* Le poëte joue sur ce mot de *laurier*, qui en polonais peut exprimer également le nom d'une jeune fille et de l'arbre classique de Daphné. C'est une double entente qu'il nous a été impossible de rendre, même par un équivalent.

« Ce barde ne sait qu'aimer et gémir sans cesse, il ne peut éprouver ou ne sait chanter autre chose.

« Atteignant l'âge mûr, doué d'une raison plus solide, pourquoi son cœur brûle-t-il encore d'un feu si puéril ? les cieux lui ont-ils donné sa voix de poëte afin qu'il ne chante toujours que lui-même ? »

Magnanime leçon !... Aussitôt, m'asseyant parmi les esprits sublimes, je saisis la lyre d'Alcée [65] ; mais à peine ai-je préludé sur le mode ursinien *, qu'aussitôt l'auditoire entier

Se disperse, les oreilles étonnées. Je brise donc les cordes mal inspirées, et je jette au Léthé [66] mon luth muet. Tel auditeur, tel poëte...

* Le mode inventé par Julien-Ursin Niemcewicz, le célèbre auteur des *Chants historiques*.

SONNETS DE KRIMÉE.

Wer den Dichter will verstehen
Muss im Dichters Lande gehen.
GOETHE, *Chuld Nameh.*

(1826.)

AUX COMPAGNONS DE SON VOYAGE, A. M.

XXII.

LES STEPPES D'AKERMAN.

Me voici embarqué sur un océan de verdure; le char plonge dans les herbes et vogue comme une nacelle sur les vagues bruyantes de la savane, au milieu d'un déluge de fleurs et des buissons purpurins du cornouiller.

Le soir tombe déjà; nulle part on ne voit ni chemin ni colline pour l'indiquer [67] : je regarde le ciel et je cherche les étoiles, guides du nautonier. Est-ce un nuage qui brille à l'horizon? est-ce une aurore qui se lève? C'est le Dniester qui reflète dans son sein le flambeau levant d'Akerman.

Halte! — Quel silence!... J'entends les grues cinglant au loin dans les airs, où les yeux de l'épervier ne sauraient les atteindre; je sais où le papillon se balance sur la cime des fleurs :

Je sais où la couleuvre glisse sur les herbes inclinées. Le silence est si profond, mon oreille tellement attentive, que j'entendrais une voix de la Lithuanie... — En avant! — Personne ne me rappelle!

XXIII.

LE CALME SUR MER.

A la hauteur de Tarkankut.

Le vent effleure à peine le pavillon ; le sein de l'onde limpide se gonfle et retombe en silence : ainsi la jeune fiancée rêve au bonheur, s'éveille avec un soupir, et se rendort en souriant.

Les voiles sommeillent sur les vergues immobiles comme des étendards qu'on reploie quand la guerre est finie ; le vaisseau se balance d'un mouvement presque insensible, comme s'il était cloué par une chaîne au fond de la mer : le matelot respire, l'essaim voyageur se divertit.

O Océan ! parmi tes joyeux habitants, il est un polype qui dort au fond des eaux lorsque le ciel se voile de nuages, et par un temps calme allonge ses bras multipliés ;

O pensée ! dans tes profondeurs, il est une hydre de souvenirs qui sommeille tant que dure la lutte du destin et des passions : et qui, lorsque le cœur est calme, y replonge ses griffes sanglantes !

XXIV.

LA TRAVERSÉE.

L'Océan se réveille, les monstres marins se multiplient autour du navire, le matelot s'élance à l'échelle. Mousse, à la voile ! — Le mousse a grimpé ; les mains étendues, il s'est enfermé dans un invisible tissu, comme l'araignée épiant le signal de son filet.

Le vent ! le vent ! — Le vaisseau se cabre, il mord le

frein *, il se couche, il plonge dans la vague écumante, il dresse un cou superbe, abandonne les ondes et vole au travers des cieux. Du front, il fouette les nuages; des ailes, il captive les vents[68].

Et mon génie fend l'espace d'un vol tout aussi rapide; mon imagination monte et grandit comme ces voiles gonflées: je mêle une clameur involontaire au cri de joie de l'équipage.

J'étends les bras, je tombe sur le sein du vaisseau; il me semble que ma poitrine lui imprime une vitesse nouvelle, je vole rapide, léger, joyeux : j'ai des ailes d'oiseau **.

XXV.

LA TEMPÊTE.

Les voiles sont en pièces, le gouvernail se brise, les vagues mugissent, les vents grondent ***. On entend les clameurs de la foule effrayée, le sourd gémissement des pompes. Présages funestes! les câbles rompus s'échappent des mains des matelots, le soleil se couche sanglant, avec lui la dernière espérance.

Le vent rugit avec triomphe; et voyez ! sur les montagnes liquides qui s'élèvent par étages du fond de la mer, le génie de la mort apparaît et marche droit au vaisseau, comme le soldat qui monte à la brèche.

Les uns se jettent sur le tillac à demi morts, d'autres se tordent les mains; celui-ci tombe dans les bras de ses amis en leur disant adieu, celui-là veut mourir en priant, ou conjurer la mort par ses prières.

Un voyageur se tient à l'écart sans rien dire; seulement

* On lève l'ancre.

** Littéralement : *Je sais ce que c'est qu'être oiseau.*

*** L'onomatopée de ce premier vers est intraduisible.

il rêve : bienheureux celui qui perd connaissance qui sait encore prier ou qui trouve à qui faire ses adieux !

XXVI.

LES MONTAGNES ET LES STEPPES DE KOZLOW.

MIRZA. — LE PÈLERIN.

LE PÈLERIN.

Allah a-t-il dressé là-haut cette mer glaciale comme une paroi solide ; a-t-il d'un ouragan gelé fait couler un trône pour ses anges ? ou bien les démons [69] ont-ils élevé ces murailles avec un tiers du continent, afin d'arrêter la caravane des étoiles qui viennent de l'Orient ?

A la cime, quelle lueur ! on dirait l'incendie de Stamboul[70] ! Quand la nuit a déployé ses linceuls, Allah a-t-il attaché ce phare dans le centre des cieux pour éclairer les mondes qui voguent sur l'Océan de la nature ?

MIRZA.

Là je suis allé. L'hiver y siége. Là j'ai vu les becs des torrents et les gosiers des fleuves buvant à longs traits de sa coupe de glace ; je respirais, et la neige tombait par flocons de mes lèvres. J'avançais toujours ;

Là les aigles ne trouvent plus leur chemin, les escadrons des nuages s'arrêtent : je dépassais la foudre dormant dans son berceau nébuleux, jusqu'au point où l'étoile seule brillait au-dessus de mon turban.

C'est le Tchatirdah [71].

LE PÈLERIN.

Allah !

XXVII.

BAQTCHÉSARAÏ.

« A la même heure parurent les doigts d'une main d'homme, en face du candélabre, écrivant sur la cloison du palais royal; et le roi (Balthasar) vit la partie de la main qui écrivait, etc. »

PROPHÉTIE DE DANIEL, V. 5, 25, 26, 27, 28.

Grande encore, mais déjà déserte est la résidence des Ghiraï [72]. Ces cours et ces galeries, que balayait le front des pachas; ces divans, jadis trônes de la puissance ou confidents de l'amour, la cigale les franchit ou la couleuvre les étreint de ses nœuds.

La blanche clématite s'élançant à travers les vitraux colorés sur les parois et les voûtes muettes, s'empare au nom de la nature de l'ouvrage des hommes, et trace en lettres mystérieuses, comme autrefois aux murs de Balthasar, le mot « RUINE. »

Au milieu de la salle règne un bassin de marbre, c'est la fontaine du harem. Le temps l'a respectée; pleurant des perles brillantes, voici ce qu'elle murmure au sein de la solitude :

« Amour, gloire et puissance, qu'êtes-vous devenus ! vous deviez durer toujours et survivre à mes ondes fugitives. O honte ! vous avez passé, et mes larmes coulent encore !... »

XXVIII.

BAQTCHÉSARAÏ LA NUIT.

Les pieux habitants abandonnent les djamides [73]; l'écho de l'izan se perd dans le calme de la soirée : l'horizon se co-

lore des feux du rubis, comme une vierge rougissante. Le royal amant de la nuit * monte sur son trône d'argent et va reposer sur le sein de sa fiancée.

Les éternelles clartés des étoiles brillent dans le harem des cieux. Parmi les étoiles, un seul nuage vogue sur la plaine azurée, comme un cygne endormi sur les eaux d'un lac. Sa poitrine est blanche et son plumage est frangé d'or.

Ici, l'ombre d'un minaret et d'un cyprès se brise en tombant sur la terre; plus loin, des géants de granit, sourcilleux, tiennent conseil, semblables aux démons qui siégent au divan d'Éblis [74],

Sous leur pavillon de ténèbres. Parfois un éclair s'éveille à leur cime, et sillonne avec la rapidité du Pharis [75] les silencieux espaces de saphir.

XXIX.

TOMBEAU D'UNE POTOÇKA [76].

Dans cette terre de délices, asile du printemps, tu t'es donc fanée, jeune rose? car les joies du passé, en fuyant loin de toi comme des phalènes dorées, ont jeté dans ton sein le ver rongeur du souvenir.

Là, au nord, vers la Pologne, brillent des myriades d'étoiles! Pourquoi donc plus sur ce chemin qu'ailleurs? Ton regard plein de flamme aurait-il, en volant vers la patrie avant de s'éteindre dans la tombe, imprimé sur le ciel ses traces lumineuses?

Polonaise, et moi aussi je finirai mes jours dans l'isolement et le deuil! Puisse une main amie laisser tomber ici un peu de terre natale! Souvent les pèlerins s'entretiennent sur ton mausolée;

* Littéralement, *le roi argenté* de la nuit. C'est la lune, dont le genre en polonais aussi bien qu'en arabe est masculin.

Comme toi je m'éveillerai aux accents de la langue maternelle : et le poëte solitaire, en rêvant un hymne à ta gloire, verra une tombe voisine et me donnera aussi quelques tristes refrains[1].

XXX.

LES TOMBEAUX DU HAREM [77].

MIRZA.

Ici, sur la vigne d'amour, on a cueilli des raisins précoces p ur la table d'Allah ; ici, de l'océan de plaisir et de bonheur, le cercueil, comme un filet perfide, a ravi ces perles de l'Orient pour les jeter, jeunes encore, au sein de la mort*.

Le linceul des temps et de l'oubli est tombé sur leurs fronts ; un froid turban [78] de pierre domine le jardin et les tombeaux, comme le bountchouk [79] d'une armée de fantômes : à peine si l'on voit au-dessous leurs noms gravés de la main du giaour [80].

O vous, roses d'Éden, vos jours ont fleuri sous le feuillage de la pudeur, aux bords de la chaste fontaine, éternellement cachés à l'œil de l'infidèle.

Maintenant vos tombeaux sont profanés par le regard de l'étranger; c'est moi qui l'ai permis, pardonne, ô grand prophète : car lui seul, parmi les étrangers, en les regardant, avait les larmes aux yeux !

XXXI.

BAÏDAR [81].

Je lâche les rênes à mon coursier et je le frappe à coups redoublés ; les bois, les vallons, les rochers, roulent confusé-

* Littéralement : *le cercueil, conque de l'éternité, a ravi dans son ténébreux*, etc.

ment à mes pieds et disparaissent comme les flots d'un torrent : je veux m'étourdir, m'enivrer de ce tourbillon d'images.

Et, tandis que le coursier écumant n'obéit plus aux guides, que le monde se décolore sous le linceul du soir, ces spectres des rochers, des vallons et des bois, comme dans un prisme brisé, se reflètent tour à tour dans mes yeux brûlés par le soleil.

La terre dort; pour moi point de sommeil. Je m'élance dans les vagues de l'Océan; une vague noire et gonflée court avec fracas vers la plage : tête baissée, je l'affronte et je lui tends les bras.

La vague s'entr'ouvre au-dessus de ma tête et se brise; le chaos m'environne : j'attends que ma pensée errante, comme une nacelle entraînée par le tourbillon, s'égare et se plonge un instant dans le flot de l'oubli.

XXXII.

ALLUSCHTA LE JOUR [82].

Déjà la montagne secoue de son sein les voiles de brouillards; la campagne aux épis d'or murmure le namaz du matin [83], la forêt s'incline en saluant le soleil : et, comme du rosaire des khalifes [84], de sa verte chevelure pleuvent des rubis et des grenats [85].

La prairie est en fleurs; au-dessus de la prairie, des phalanges ailées de papillons, fleurs aériennes, ont émaillé l'azur d'un arc-en-ciel de diamants : plus loin la sauterelle étend sur les cieux son poêle menaçant.

Et là, sur la plage, le rocher au front chauve surplombe en se mirant dans les ondes, la mer bouillonne; et, repoussée, livre un nouvel assaut : dans son écume, la lumière se joue comme dans les yeux du tigre,

En annonçant un orage plus terrible à la limite des deux

éléments *. Plus loin la vague se balance doucement, tandis que les flottes s'y baignent comme des troupeaux de cygnes **.

XXXIII.

ALLUSCHTA LA NUIT.

Les vent se raniment, la chaleur du jour s'adoucit, le phare du monde tombe sur les flancs du Tchatirdah et se brise; il épanche des torrents d'écarlate et s'éteint. Le pèlerin égaré se détourne, il écoute...

Déjà les montagnes ont bruni, la nuit descend sur la plaine muette; les sources murmurent comme assoupies sur les pelouses odorantes. Les brises imprégnées de parfums, cette musique des fleurs, parlent à l'âme un langage ineffable ***.

Je m'endors sous les ailes du silence et des ombres, et soudain les éclairs sanglants du météore me réveillent; un déluge de pourpre a doré le ciel, la terre et les montagnes.

O nuit de l'Orient! comme une jeune odalisque, tu m'assoupis par des caresses voluptueuses; et, quand je touche au sommeil, tu m'éveilles encore au plaisir par un éclair de tes yeux!

* Par un de ces enjambements très-fréquents dans la poésie polonaise, ce vers se rapporte au pénultième du précédent triolet : « *La mer bouillonne; et, repoussée, livre un nouvel assaut, en annonçant*, etc. »

** Littéralement, *parmi* des troupeaux de cygnes. Je crois la comparaison plus heureuse que l'image.

*** Littéralement, *muet pour l'oreille*.

XXXIV.

TCHATIRDAH.

MIRZA.

Le musulman baise en tremblant les pieds de tes rochers, ô grand Tchatirdah ! Mât du vaisseau de Krimée, minaret du monde, ô padischah des montagnes [86], régnant dans les nuages au-dessus des collines de la plaine !

Tu siéges à l'entrée des cieux, comme le géant Gabriel veille au seuil de l'Éden [87] ; sombre est ton vêtement de forêts : et les torrents de la foudre, tes effrayants janissaires, argentent ton turban tressé de nuages.

Soit que le soleil nous darde ses feux ou que la brume nous enveloppe, que la sauterelle dévore nos moissons, ou que le giaour incendie nos palais, Tchatirdah, toi toujours muet, immobile ;

Debout entre l'univers et le ciel, comme le drogman de la création, après avoir mis à tes pieds la terre, les hommes et la foudre, tu ne fais qu'écouter ce qu'Allah dit à la nature !

XXXV.

LE PÈLERIN.

A mes pieds une région d'abondance et de volupté, un ciel pur au-dessus de ma tête, des joues florissantes à mes côtés, pourquoi donc ce cœur s'envole-t-il vers des contrées lointaines et vers des temps, hélas ! plus lointains encore ?

O Lithuanie ! tes forêts murmurantes me chantaient plus doucement que les rossignols de Baïdar, que les vierges de Salhira [88] ; je foulais avec plus de joie tes fondrières que les mûriers de rubis et les ananas de vermeil.

Si loin d'elle ! ce que j'éprouve est si différent ! et pourtant, inquiet, je soupire sans cesse après l'ange que j'aimais au matin de mes jours !

Heureuse dans le pays dont je suis exilé, où tout lui parle de son amant fidèle, en foulant mes traces abandonnées *, se souvient-elle encore de moi ?

XXXVI.

LE CHEMIN DU PRÉCIPICE A DJÉHOUD-KALÉ [89].

MIRZA [60].

Fais ta prière, laisse flotter les rênes, détourne le visage; ici le cavalier confie sa tête aux jarrets de son cheval [91]. Intrépide coursier ! vois comme il se cabre, mesure des yeux le gouffre, plie le genou, saisit de l'ongle le bord du précipice.

Il a pris son élan; n'y laisse point tomber ton regard ! là, le coup d'œil jeté n'atteint pas au fond non plus que dans la citerne d'Al-Kaïr : n'étends pas le bras, car la main n'est pas un oiseau. Ne laisse pas choir ta pensée, car la pensée est comme l'ancre

Qui, lancée d'une barque fragile dans l'immensité des mers, tombe semblable à la foudre; et, ne pouvant la percer jusqu'au fond, entraîne avec elle le bateau dans les abîmes.

LE PÈLERIN.

Et moi, j'ai regardé, Mirza ! j'ai vu là, par les crevasses de la terre... Ce que j'ai vu, je le conterai après la mort; car, dans la langue des vivants, il n'est point de termes pour l'exprimer.

* Le texte porte : *traces récentes*. On se souvient que le poëte a quitté la Lithuanie depuis deux ans.

XXXVII.

LE MONT KIKINÉIS.

MIRZA.

Regarde dans l'abîme; les cieux étendus à tes pieds, c'est la mer. Sur cette mer on dirait que l'oiseau-montagne 92, tué d'un coup de foudre, a déployé l'envergure de ses ailes en un plus vaste orbite que l'hémicycle de l'arc-en-ciel;

Et qu'il a couvert l'azur de l'Océan d'une île de neige. Cette île voguant sur le précipice, c'est le nuage 93! de son sein la nuit tombe lugubre sur la moitié du monde. Vois-tu ce ruban de flamme à son front?

C'est la foudre! Arrêtons-nous. Ces précipices nouveaux, nous devons les franchir en pleine carrière; je m'élance, et toi, apprêtant le fouet et l'éperon,

Quand je disparaîtrai à tes yeux, regarde ces crêtes de rochers : si un plumage y brille, ce sera mon kolpak; sinon, ce chemin n'est point fait pour les hommes.

XXXVIII.

RUINES DU CHATEAU DE BALLAKLAVA 94.

Ces décombres informes, qui furent des châteaux, jadis ton orgueil et ta défense, ingrate Krimée! gisent aujourd'hui sur les montagnes comme des crânes géants, habitées par le reptile ou l'homme, plus abject que le reptile.

Escaladons la tour, cherchons les traces des armoiries; que vois-je! une inscription. Peut-être le nom d'un héros, terreur des armées, qui sommeille dans l'oubli, enveloppé comme un insecte des feuilles de la vigne sauvage.

Ici, le Grec a ciselé dans les murs les ornements attiques; là, l'Italien donnait des fers au Mogol, et le pèlerin de l Mecque murmurait les paroles du namaz :

Aujourd'hui les vautours couronnent les tombeaux de leur noires ailes, comme sur les remparts d'une ville exterminée par la peste, flotte éternellement le drapeau de la mort.

XXXIX.

AÏUDAH.

J'aime à m'appuyer sur la roche d'Aïudah, en regardan les vagues écumantes qui s'avancent tantôt comme de noirs bataillons; et tantôt, comme des neiges argentées, font tournoyer sur leurs faces changeantes des millions d'arcs-en-ciel.

Elles viennent frapper contre les lagunes et mourir; comme une armée de baleines envahissant la plage, elles inondent le sol en triomphe : et bientôt, fugitives, elles déposent après elles des coquilles, des perles et des coraux.

De même la passion attire souvent les orages sur ton jeune cœur, ô poëte! mais dès que tu lèves la lyre, aussitôt, désarmée,

Elle court se plonger dans l'océan de l'oubli, en laissant après elle des chants impérissables dont l'éternité pour ton front tressera des couronnes.

II.

LES AÏEUX[95],

MYSTÈRE EN QUATRE PARTIES.

There are more things in Heaven and Earth
Than are dreamt of in our philosophy.

SHAKSPEARE.

I[96].

LA VEILLÉE DES MORTS.

PROLOGUE[97].

A M. ***

Son cœur a cessé de battre, son sein est déjà glacé, sa bouche close et ses yeux éteints; il est encore au monde, mais le monde n'est plus à lui. Quel est cet homme? Un mort

Voyez; le génie de l'espérance le rend à la lumière, l'étoile du souvenir lui prête ses rayons. Le mort revient aux lieux témoins de sa jeunesse chercher les traces évanouies d'une amante.

Son sein palpite de nouveau, mais son haleine est glacée; sa bouche et ses yeux sont largement ouverts: il est encore au monde, mais le monde n'est plus à lui. Quel est ce mort? Un vampire.

Ceux qui demeurent plus près du cimetière savent que le spectre s'éveille tous les ans; qu'au jour des Morts, il soulève la pierre du tombeau, et s'en va parmi les vivants.

Et, lorsque le glas funèbre annonce la quatrième semaine, les forces l'abandonnent; la poitrine en sang, comme si l'on venait de la meurtrir, il se recouche dans sa tombe.

Il court des bruits étranges sur le nocturne vagabond. Ceux qui ont assisté à ses funérailles vivent encore; on dit qu'il est mort jeune et de sa propre main.

A présent, il est sans doute en proie aux supplices qui n'ont pas de terme; car, gémissant, il exhale des flammes. Un vieux sacristain l'a vu; or, l'autre jour, voici ce qu'il dit avoir entendu.

Il dit que le vampire, à peine sorti du cercueil, a tourné son œil hagard vers l'astre du matin; et, tordant ses bras, a proféré d'une voix sépulcrale l'imprécation suivante :

LE VAMPIRE.

Ame réprouvée! pourquoi viens-tu rallumer la flamme de la vie au sein glacé d'un cadavre enfoui dans la terre? Je ne te voyais plus, odieuse lumière, et tu viens encore m'apparaître!

O châtiment terrible et trop mérité! la voir de nouveau la reconnaître et l'abandonner! ce que j'ai souffert, le souffrir tous les ans! et mourir comme je suis mort!

Afin que je puisse la retrouver après une si longue absence, il me faut traverser la foule. Peu m'importe comment j'y dois être accueilli; car, vivant, j'ai connu toutes les souffrances.

Quand elle me regardait, je devais, comme un criminel, détourner les yeux; chaque jour j'entendais sa voix, et chaque jour je devais me taire comme le bois muet du cercueil.

Alors mes jeunes amis se riaient de moi; ma tristesse, ils l'appelaient folie, exaltation : les plus âgés me quittaient en haussant les épaules, ou m'obsédant de leurs sages avis [98].

Conseillers et rieurs m'étaient également indifférents; et pourtant moi-même, aussi peu charitable que les autres, je me serais scandalisé d'une excessive ardeur et moqué d'un amoureux martyre.

Un d'entre eux s'imagina que, par mon amour, j'offensais son orgueil héréditaire; toutefois il dut céder à la courtoisie, à la nécessité : il feignit de ne pas me comprendre [99].

Moi, fier de l'avoir pénétré, sans être interrogé, et bien que sachant me taire, je parlais librement; et lorsqu'il répondait, je feignais aussi de ne pas le comprendre.

Mais on ne pouvait me pardonner mon crime; à peine pouvait-on retenir l'outrage prêt à s'échapper, appeler le sourire sur des traits allumés par la colère : tandis que les yeux portaient l'expression d'une pitié mal dissimulée.

A lui seul je n'ai jamais pardonné. Néanmoins jamais une plainte n'a déshonoré mes lèvres; jamais elles n'ont daigné jeter une parole de mépris, lorsque je lui répondais aussi par un sourire.

Tout cela je vais l'éprouver aujourd'hui, si du sein des ombres je dévoile mes traits sauvages à ce monde étranger; les uns me poursuivront de leurs exorcismes, les autres fuiront épouvantés.

Tel me froissera de son risible orgueil, tel autre m'accablera de ses condoléances, tel autre me saluera le sarcasme dans les yeux. Ne m'adressant qu'à une seule, pourquoi dois-je étonner ou blesser tant de monde?

Arrive que pourra, ma route est tracée; sourire pour sourire et mépris pour mépris. Pourvu que toi seule, ô mon amante, comme autrefois, tu daignes m'accueillir!

Un coup d'œil, une seule parole! pardonne si j'ose encore revenir à toi; fantôme du passé, si j'ose troubler pour une heure le bonheur présent.

Tes yeux, accoutumés au soleil des vivants, verront peut-être sans crainte une tête de mort; peut-être daigneras-tu jusqu'au bout écouter la voix du tombeau,

Et suivre sur les pages du souvenir des pensées vagabondes : semblables à la liane rampante qui promène ses festons printaniers sur des monceaux de ruines.

DEUX ENFANTS. — LUCETTE.

UN MAGE. — UN VIEILLARD. — GUSTAVE. — UNE BERGÈRE.
— CHŒUR DE PAYSANS ET DE PAYSANNES.

UN DAMNÉ. — UN CORBEAU. — UNE CHOUETTE.
— CHŒUR D'OISEAUX NOCTURNES.

Une chapelle ruinée en Lithuanie, vers minuit.

LES AÏEUX.

MYSTÈRE.

LA VEILLÉE DES MORTS.

CHOEUR.

Tout est morne, il fait noir! qu'allons-nous voir, qu'allons-nous voir ?

LE MAGE.

Fermez les portes de la chapelle, et rangez-vous en rond autour du cercueil; éteignez les lampes et les cierges, suspendez des linceuls aux fenêtres : que la pâle clarté de la lune ne puisse pénétrer à travers les fentes. Courage, et hâtez-vous.

LE VIEILLARD.

Il a été fait comme vous l'avez ordonné.

CHOEUR.

Tout est morne, il fait noir! qu'allons-nous voir, qu'allons-nous voir?

LE MAGE.

Ames du purgatoire, quelque contrée du monde que vous habitiez, vous qui brûlez dans la poix bouillante, et vous qui grelottez au fond des rivières, et vous qui, par un châtiment plus sévère, emprisonnées dans un jeune arbre, pleurez et gémissez quand l'ardeur du poêle vous consume, accourez chacune au rendez-vous! Nous célébrons ici la

fête des Aïeux ! Descendez dans l'enceinte consacrée ; voici des aumônes, des prières : voilà des liqueurs et des mets.

CHŒUR.

Tout est morne, il fait noir ! qu'allons-nous voir, qu'allons-nous voir ?

LE MAGE.

Donnez-moi cette poignée de bourre ; j'y mets le feu. Vous, aussitôt que la flamme aura jailli, chassez-la d'une légère haleine... Bien, c'est cela ; plus loin : encore ! qu'elle se consume en l'air.

CHŒUR.

Tout est morne, il fait noir ! qu'allons-nous voir, qu'allons-nous voir ?

LE MAGE.

Vous d'abord, esprits aériens, qui, sur ce vallon de pleurs et de travail, de ténèbres et d'orages, de même que cette flamme, n'avez fait que briller et disparaître ; vous qui volez au gré des vents sans pouvoir franchir la porte des cieux, par ce signe lumineux et léger nous vous invoquons, nous vous adjurons : paraissez !

CHŒUR.

Parlez, que vous faut-il ? Avez-vous faim ? avez-vous soif ?

LE MAGE.

Regardez ! regardez au-dessus de vos têtes ! Qu'est-ce donc qui brille sous la voûte ? Voyez ! deux enfants secouent leurs ailes d'or. Comme deux feuilles portées sur un même zéphyr, ils tournoient dans la coupole du temple ; comme deux colombes jouant sur une même branche, les deux petits anges poursuivent leurs charmants ébats.

LE MAGE ET LE VIEILLARD.

Comme deux feuilles portées sur un même zéphyr, ils tournoient dans la coupole du temple ; comme deux colom-

bes jouant sur une même branche, les deux petits anges poursuivent leurs charmants ébats.

L'ANGE, s'adressant à l'une des paysannes.

Ma mère! nous volons chez toi, ma mère. Eh bien! tu ne reconnais plus ton Joseph? C'est moi, Joseph, le même *moi*. Et voici Rose, ma petite sœur. Nous avons maintenant le paradis pour demeure, et nous y sommes mieux que chez ma mère. Vois ces têtes couronnées d'étoiles, vois ces vêtements tissés avec les rayons de l'aurore, vois à nos deux épaules ces ailes pareilles aux ailes des papillons. Au paradis rien ne nous manque; chaque jour fête nouvelle : sous chacun de nos pas une herbe fleurit, tout ce que nous touchons devient une rose. Mais, malgré tous ces biens, l'ennui et l'effroi nous tourmentent. Ah! ma mère, ma mere! le chemin du ciel est fermé pour tes enfants!

CHŒUR.

Mais, malgré tous ces biens, l'ennui et l'effroi les tourmentent. Pauvre mère, le chemin du ciel est fermé pour tes enfants!

LE MAGE.

Que te faut-il, âme d'enfant, pour arriver au ciel? Veux-tu des chants pieux ou quelque douce friandise? Voici des beignets, du lait, des gâteaux; voilà des fleurs et des fraises. Que te faut-il, âme d'enfant, pour arriver au ciel?

L'ANGE.

Rien, il ne nous faut rien. Nous sommes malheureux pour avoir goûté trop de douceurs sur la terre. Ah! dans toute ma vie je n'ai rien éprouvé d'amer! ce n'étaient que caresses, bonbons et malices; et tout ce que je faisais, on le trouvait charmant. Chanter, sauter, courir dans les champs, cueillir des fleurs pour Rosine, tel était mon souci; et le sien était d'habiller des poupées. Nous venons aux Aïeux, non pour prier ou pour manger; nous ne vous demandons ni messes, ni beignets, ni lait, ni gâteaux, mais

seulement deux petits grains de poivre : et ce léger service nous tiendra lieu de toutes les indulgences ;

Car apprenez de la bouche d'un ange
Que, d'après un ordre éternel,
Qui sur la terre eut des biens sans mélange
N'entre pas tout droit dans le ciel **.

CHOEUR.

Car apprenons de la bouche d'un ange
Que, d'après un ordre éternel,
Qui sur la terre eut des biens sans mélange
N'entre pas tout droit dans le ciel.

LE MAGE.

Petit ange, petite sœur, ce que vous demandez, le voici. A toi ce grain de poivre, ce grain de poivre à toi. Maintenant, que Dieu vous conduise ! Et, si vous n'écoutez pas la prière, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, voyez-vous la croix sainte ? Vous ne voulez ni manger ni boire ; laissez-moi donc en paix. Partez, partez !

CHOEUR.

Et, si vous n'écoutez pas la prière, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, voyez-vous la croix sainte ? Vous ne voulez ni manger ni boire ; laissez-nous donc en paix. Partez, partez ! (Ils disparaissent.)

LE MAGE.

Minuit terrible approche ; fermez la porte aux verrous, prenez ces torches résineuses et placez une cuve d'eau-de-vie au milieu du chœur : lorsque de loin je ferai un signe avec cette baguette, que l'eau-de-vie soit allumée.

LE VIEILLARD.

Tout est prêt.

LE MAGE.

Je donne le signal.

LE VIEILLARD.

La flamme jaillit, tourbillonne et s'éteint.

CHŒUR.

Tout est morne, il fait noir! qu'allons-nous voir, qu'allons-nous voir?

LE MAGE.

Vous, maintenant, dont l'âme et le corps à la fois sont attachés à cette terre par la lourde chaîne du crime, paraissez! Quoique le trépas ait brisé votre enveloppe terrestre, et que l'ange de la mort vous appelle, l'âme ne peut encore s'arracher au supplice de la tombe. Si les hommes peuvent soulager de telles peines et vous sauver du gouffre infernal dont vous êtes si près; nous vous adjurons, nous vous invoquons par le feu, votre élément : paraissez!

CHŒUR.

Parlez, que vous faut-il? Avez-vous faim? avez-vous soif?

UNE VOIX, sous la fenêtre.

Corbeaux, chouettes et vautours, insatiables gloutons! laissez-moi donc approcher de la chapelle, deux pas seulement, par pitié!

LE MAGE.

*Vade retrò** ! Vampire affreux! Voyez-vous ce spectre à la fenêtre, pâle comme un os desséché sur la plaine?... Mais voyez son visage! Des éclairs s'élancent de sa bouche fumante; ses yeux sont sortis de leurs orbites et brillent comme des tisons sous la cendre, ses cheveux se hérissent : et, de même qu'une longue gerbe de flamme s'échappe d'un buisson d'épines ardentes et sèches, ainsi, de la tête du réprouvé, jaillissent en crépitant des torrents d'étincelles **.

LE MAGE ET LE VIEILLARD.

Et, de même qu'une longue gerbe de flamme s'échappe

* « *Tout esprit loue le Seigneur!* » telle est la formule adoptée par le peuple polonais pour conjurer les mauvais esprits.

** Nous regrettons, pour les amateurs de l'harmonie imitative, de ne

d'un buisson d'épines ardentes et sèches, ainsi, de la tête du réprouvé, jaillissent en crépitant des torrents d'étincelles.

LE DAMNÉ, par la fenêtre.

Enfants, enfants, ne me reconnaissez-vous pas? Regardez-moi seulement de près et rappelez vos souvenirs; je suis votre seigneur défunt, mes enfants. Ce village fut à moi; la troisième année s'écoule à peine aujourd'hui depuis que vous m'avez descendu dans le tombeau. Trop sévères châtiments du ciel! je suis au pouvoir de l'esprit infernal, et je souffre un tourment horrible. En quelque lieu que la nuit étende ses ailes, je cours avec la nuit; et, fuyant le soleil, je mène une existence vagabonde, sans trouver de terme à mon exil. Une faim éternelle me dévore; qui daignera me présenter un peu de nourriture? Une troupe d'oiseaux voraces me déchire; qui osera me défendre? Plus de terme, plus de terme à mes supplices!

CHOEUR.

Une troupe d'oiseaux voraces le déchire; qui daignera le défendre? Plus de terme, plus de terme à ses supplices!

LE MAGE.

Que faut-il à ton âme pénitente afin d'alléger ses tourments? Veux-tu des prières ou des aliments consacrés? Voici du lait, du pain; voilà des fraises et du fruit. Parle; que faut-il à ton âme pour qu'elle puisse pénétrer aux cieux?

LE DAMNÉ.

Aux cieux?... Tu blasphèmes! Aux cieux, moi! Oh! non, je ne veux point aller aux cieux. Je veux seulement que mon âme abandonne au plus vite ce corps en lambeaux. J'aime-

pouvoir exprimer ici l'onomatopée si pittoresque : *z trzaskiem sypia sie iskrzyska*. Mais le polonais étant une langue mère, ces arrangements de paroles doivent s'y rencontrer beaucoup plus souvent que dans les langues dérivées, sans même que l'intention de l'écrivain y soit pour quelque chose.

rais cent fois mieux aller en enfer et supporter tous les supplices des damnés au fond même de l'abîme, que de rôder ainsi sur la terre avec les esprits impurs, de voir les vestiges de mes anciennes orgies, les monuments de mon ancienne cruauté; de me traîner sans cesse, altéré, affamé, du couchant à l'aurore, de l'aurore au couchant, et de nourrir les oiseaux de proie. Mais, ô tourment! tels sont les suprêmes décrets. tant que mon corps ne sera pas désaltéré, rassasié de la main d'un de mes sujets, mon âme maudite ne pourra s'en détacher... (Après une pause.) Ah! que la soif me brûle! De l'eau, une goutte d'eau sur mes lèvres pour le ciel! ah! deux grains de blé seulement!

CHŒUR.

Ah! que la soif le brûle! De l'eau, une goutte d'eau sur ses lèvres pour le ciel! ah! deux grains de blé seulement!

CHŒUR DES OISEAUX NOCTURNES [101].

C'est en vain qu'il supplie, c'est en vain qu'il sanglote. Nous autres, noir essaim, corbeaux, chouettes et vautours, jadis tes serviteurs, nous que tu as fait périr de misère, nous mangerons les aliments, nous boirons les liqueurs. Holà, hé! vautours, chouettes et corbeaux, avec nos ongles et nos becs recourbés, déchirons, dépeçons ces offrandes. Quand même tu les tiendrais déjà dans ta bouche, nos serres sauront y plonger; elles atteindront, s'il le faut, jusqu'au foie. Tu ignoras la pitié! maître; à notre tour, corbeaux, chouettes et vautours, ignorons la pitié; déchirons, dépeçons ces aliments: et, quand ils seront engloutis, dépeçons, partageons son cadavre, dépouillons ses os de la chair!

LE CORBEAU.

Ah! tu n'aimes pas à mourir de faim! Te souvient-il qu'une fois, en automne, je suis entré dans ton parc? Les poires étaient mûres, les pommes rougissaient; depuis trois jours je n'avais rien mangé. Je secouai quelques pommes;

mais le jardinier, caché dans les broussailles, se mit à crier haro sur moi, et me poursuivit avec de vilains dogues comme on traque un loup dans la forêt. Avant que j'eusse pu franchir l'espalier, les mâtins m'atteignirent. L'affaire est appelée devant le seigneur; et de quoi s'agit-il? de quelques fruits sauvages que Dieu a fait naître à l'usage de tous, comme il a créé le feu et l'eau. Mais le seigneur, irrité, s'écria : « Il faut donner un exemple de rigueur! » Alors tout le village accourut; on me lia contre un arbre, et dix faisceaux de verges furent brisés sur mes épaules : chacun de mes os se détacha de ma peau comme le grain d'un épi mûr ou les pois de leur cosse desséchée! Maître, tu ne connus point la pitié.

CHOEUR DES OISEAUX.

A notre tour, corbeaux, chouettes et vautours, ignorons la pitié; déchirons, dépeçons ces aliments : et, quand ils seront engloutis, dépeçons, partageons son cadavre, dépouillons ses os de la chair!

LA CHOUETTE.

Ah! tu n'aimes pas à mourir de faim! te souvient-il que, durant la disette et par le froid le plus intense, je vins, avec mon enfant sur les bras, à la porte de ton château? « Seigneur, m'écriai-je en pleurant, prends pitié de l'orphelin! Mon mari est dans l'autre monde; ma fille, tu l'as prise en ton château : ma mère est couchée malade dans la chaumière, à mon sein voici mon dernier-né. Seigneur, viens à notre aide, car nous n'avons plus de quoi vivre. » Mais toi, seigneur sans âme, noyé dans l'ivresse et te roulant sur l'or, tu dis à l'oreille de ton heiduque : « Quel oiseau de mauvais augure vient ici m'effaroucher mes convives? Que la mendiante s'en aille au diable! » L'heiduque obéit; il me traîna par les cheveux hors de la porte, et me jeta avec mon enfant sur la neige. Saignante et glacée, je ne pus trouver un gîte avant la nuit; et je mourus sur le grand

chemin, gelée avec mon enfant! Maître, tu ne connus pas la pitié.

CHŒUR DES OISEAUX.

A notre tour, corbeaux, chouettes et vautours, ignorons aussi la pitié; déchirons, dépeçons les aliments : et quand ils seront engloutis, dépeçons, partageons son cadavre, dépouillons ses os de la chair.

LE DAMNÉ.

Pas de secours, pas de soulagement pour moi! C'est en vain que tu me présentes des coupes et des mets : tout ce que tu me présentes, les oiseaux de proie le dévorent. Non, ce n'est pas pour moi qu'est la fête des Aïeux! C'est ainsi que je dois souffrir de siècle en siècle, ô justes châtiments du ciel! car celui qui n'a pas été homme une seule fois dans sa vie ne saurait être assisté par les hommes.

CHŒUR.

C'est ainsi que tu dois souffrir de siècle en siècle, ô justes châtiments du ciel! car celui qui n'a pas été homme une seule fois dans sa vie ne saurait être assisté par les hommes.

LE MAGE.

Puisque rien ne peut te secourir, va-t'en, âme pénitente. Et si tu n'écoutes pas la prière, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, vois-tu la croix sainte? Tu ne veux ni manger ni boire; laisse-moi donc en paix. Va-t'en, va-t'en!

CHŒUR.

Et si tu n'écoutes pas la prière, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, vois-tu la croix sainte? Tu ne veux ni manger ni boire; laisse-nous donc en paix. Va-t'en, va-t'en! (Le damné disparaît.)

LE MAGE.

Maintenant, amis, enfilez cette couronne à l'extrémité de ma baguette. Je fais flamber l'herbe magique; monte, fumée, monte lumière!

CHŒUR.

Tout est morne, il fait noir! qu'allons-nous voir, qu'allons-nous voir?

LE MAGE.

Vous, maintenant, vagues esprits qui, sur cette vallée orageuse et sombre, avez passé parmi les hommes, mais loin de la souillure des hommes; qui n'avez vécu ni pour eux ni pour le monde, semblables à cette verveine et à ces bruyères ne produisant ni fleurs ni fruits... L'oiseau n'ose s'en nourrir, et l'homme dédaigne de s'en parer; mais, tressées en couronnes odorantes, on les attache bien haut sur les parois du temple... aussi orgueilleux qu'elles furent vos seins et vos regards, ô filles de la terre! O vous dont les ailes virginales n'ont pas encore franchi la porte des cieux, par cet encens et par cette lumière nous vous adjurons; paraissez!

CHŒUR.

Parlez, que vous faut-il? Avez-vous faim? avez-vous soif?

LE MAGE.

Que vois-je! Est-ce la sainte Vierge elle-même ou bien une angélique figure? Comme l'arc-en-ciel qui s'abaisse en courbe légère du sein des nuages pour aspirer l'eau de la plaine [102], ainsi brille dans la chapelle cette douce apparition. Une robe blanche flotte jusqu'à ses pieds, sa chevelure joue avec les zéphyrs; un sourire colore son visage, mais ses yeux sont baignés de pleurs.

LE MAGE ET LE VIEILLARD.

Une robe blanche flotte jusqu'à ses pieds, sa chevelure joue avec les zéphyrs; un sourire colore son visage, mais ses yeux sont baignés de pleurs.

LE MAGE.

Sa tête est couronnée de roses*, un rameau vert s'agite

* *Krasny*, dans le langage populaire, veut dire *rouge*, *rose* ou *joli*; une couronne *rose* laisse aisément supposer une couronne *de roses*.

dans sa main; devant elle bondit un agneau, au-dessus d'elle voltige un papillon. Elle appelle sans cesse : « Viens viens, petit agneau! Mais l'agneau s'enfuit à son approche. Elle poursuit le papillon avec son rameau; déjà, déjà sa main le saisit : hélas! le papillon s'envole toujours.

LUCETTE, chantant.

Je suis Lucette la rieuse ;
Ma vie en jouant s'écoula
Paissant mes moutons; toute heureuse
Je dansais, je chantais, joyeuse :
La, la, la!

Thomas m'offrit deux tourterelles
Pour un baiser qu'il me vola;
Mais je disais, voyant leurs ailes :
Si je pouvais voler comme elles!
La, la, la!

Pour moi Jean quitta sa chaumière,
Joseph à mes yeux s'immola;
Mais de Joseph et de son frère
Je me riais, sauvage et fière.
La, la, la!

Oui, c'est moi qui étais Lucette. Mon nom est bien connu dans ce village. Quoique jolie, je ne voulais pas me marier; et, ayant ainsi passé dans les plaisirs mon dix-neuvième printemps, je mourus sans connaître la souffrance ni le vrai bonheur. Je vivais parmi les hommes, mais en étrangère; jamais ma pensée trop altière ne descendait sur la plage terrestre : tantôt elle poursuivait un zéphyr, une mouche dorée, une couronne de fleurs, jamais un amant. Je me plaisais à écouter les chansons et la flûte des bergers. Souvent, lorsque j'étais seule dans la prairie, je courais vers les troupeaux des pasteurs, qui célébraient mes attraits; mais je n'en aimais aucun. Voilà pourquoi, après ma mort, je ne sais ce qui se passe en moi, je brûle d'une flamme inconnue; tout en jouant au gré de mon caprice, je vole où vole le zéphyr : rien ne m'attriste, rien ne me fait mal, et

je crée merveilles sur merveilles. Des rayons de l'arc-en-ciel je tisse mes écharpes ; des larmes diaphanes du matin je forme des papillons, des colombes... Toutefois, je ne sais quel ennui me poursuit et m'oppresse ; j'attends quelqu'un au moindre murmure, hélas ! et je suis toujours seule. Je souffre de me voir sans cesse emportée par la brise comme une plume légère. J'ignore si je suis de ce monde ou de l'autre. Si je veux toucher un objet, aussitôt le vent m'en éloigne ; il me pousse en haut, en bas, de côté... C'est ainsi que, flottant sur une vague éternellement agitée, je ne puis me poser sur la terre, et je voudrais en vain m'élancer vers les cieux.

CHŒUR.

C'est ainsi que, flottant sur une vague éternellement agitée, tu ne peux te poser sur la terre, et tu voudrais en vain t'élancer vers les cieux.

LE MAGE.

Que te faut-il, âme vierge, pour arriver au ciel ? Veux-tu des chants pieux ou quelque douce friandise ? Voici des beignets, du lait, des gâteaux ; voici des fleurs et des fraises. Que te faut-il, âme vierge, pour arriver au ciel ?

LUCETTE.

Rien, il ne me faut rien. Que les jeunes gens accourent, qu'ils me saisissent les mains, qu'ils m'attirent à eux sur la terre, et qu'un instant je puisse jouer avec eux.

Car que chacun apprenne et considère
Que, d'après un ordre éternel,
Tel qui jamais n'inclina vers la terre
Ne peut être admis dans le ciel [103].

CHŒUR.

Car que chacun apprenne et considère
Que, d'après un ordre éternel,
Tel qui jamais n'inclina vers la terre
Ne peut être admis dans le ciel.

LE MAGE, à quelques villageois.

C'est en vain que vous courez à elle ; ce n'est qu'une ombre vaine : c'est en vain qu'elle vous tend les bras. Voyez, le souffle du vent la repousse. Mais ne pleure pas, belle enfant ; les arrêts suprêmes se dévoilent à mes regards : pendant deux années encore tu voleras seule au gré des vents, et puis tu franchiras la porte des cieux. Aujourd'hui toute oraison te serait inutile; pars donc, et que Dieu te conduise! Et si tu n'écoutes pas la prière, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, vois-tu la croix sainte? Tu ne veux ni boire ni manger; laisse-moi donc en paix. Va-t'en, va-t'en!

CHŒUR.

Et si tu n'écoutes pas la prière, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, vois-tu la croix sainte? Tu ne veux ni boire ni manger; laisse-nous donc en paix. Va-t'en, va-t'en! (La jeune fille disparaît.)

LE MAGE.

Maintenant, toutes les âmes à la fois et chacune en particulier, par une dernière conjuration je vous appelle! Pour vous ce léger repas; pour vous ces poignées de lentilles et ces graines de pavot dans chaque coin de la chapelle!

CHŒUR.

Avez-vous faim? avez-vous soif? Prenez, prenez ce qu'il vous faut.

LE MAGE.

Il est temps d'ouvrir la porte de la chapelle. Allumez les lampes et les cierges; minuit est loin. Le coq chante; le terrible sacrifice est consommé : il est temps de commémorer les gestes des aïeux... Arrêtez!...

CHŒUR.

Qu'est-ce?

LE MAGE.

Encore un spectre!

CHŒUR.

Tout est morne, il fait noir! qu'allons-nous voir, qu'allons-nous voir?

LE MAGE, à une villageoise.

La bergère! là-bas, en deuil!... Levez-vous, car, je me trompe bien, ou vous êtes assise sur un tombeau... De par le ciel, enfants, regardez! N'est-ce pas le plancher qui s'entr'ouvre? un spectre livide apparaît; il tourne ses pas vers la bergère et s'arrête auprès d'elle; il tourne son visage vers la bergère, un visage pâle sous un pâle linceul et semblable aux frimas de l'hiver: il plonge dans ses yeux un regard morne et sauvage... Voyez, mais voyez son cœur! Quel est ce bandeau sanglant comme un ruban de pourpre ou comme un rosaire de corail qui ruisselle de son col à ses pieds? Spectre étrange! De sa main il montre son cœur déchiré; mais il ne dit rien à la bergère.

CHŒUR.

Spectre étrange! De sa main il montre son cœur déchiré; mais il ne dit rien à la bergère.

LE MAGE.

Que te faut-il, jeune âme? Veux-tu des prières ou des aliments consacrés? Voici du pain, du lait; voilà des fraises et du fruit. Que te faut-il, jeune âme, pour arriver au ciel?

(Le spectre se tait.)

CHŒUR.

Tout est morne, il fait noir! qu'allons-nous voir, qu'allons-nous voir?

LE MAGE.

Réponds, pâle fantôme!... Muet, tu gardes le silence?

CHŒUR.

Muet! il garde le silence?

LE MAGE.

Puisque tu nous dédaignes, nous et nos gâteaux, va-t'en, et que Dieu te mène! Et si tu n'écoutes pas la prière, au

nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, vois-tu la croix sainte? Tu ne veux ni boire ni manger; laisse-moi donc en paix. Va-t'en, va-t'en! (Le spectre demeure.)

CHOEUR.

Et si tu n'écoutes pas la prière, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, vois-tu la croix sainte? Tu ne veux ni boire ni manger; laisse-nous donc en paix. Va-t'en, va-t'en! (Le spectre demeure.)

LE MAGE.

Grand Dieu! quel est ce fantôme? Il demeure et ne répond pas!

CHOEUR.

Il demeure et ne répond pas! (Le spectre demeure.)

LE MAGE.

Ame bienheureuse ou damnée, quitte ce repas sacré! Voici le plancher entr'ouvert; va-t'en par le même chemin: car je te maudirai par le nom du Seigneur. (Après une pause.) Arrière! fuis dans les marais et les bois! fuis, disparais pour l'éternité!... Grand Dieu! quel est ce fantôme? Il se tait et ne disparaît pas!

CHOEUR.

Il se tait et ne disparaît pas!

LE MAGE.

Vaines prières! menaces vaines! il ne craint pas mes conjurations. Donnez-moi le bénitier de l'autel... Quoi! même l'eau sainte est sans pouvoir! Le fantôme s'obstine à rester, muet, sombre, immobile, comme une pierre sur les tombeaux!

CHOEUR.

Le fantôme s'obstine à rester, muet, sombre, immobile, comme une pierre sur les tombeaux! Tout est morne, il fait noir! qu'allons-nous voir, qu'allons-nous voir?

LE MAGE.

Cela passe les bornes de l'intelligence humaine... Bergère, connais-tu cet homme?... Il y a là-dessous quelque terrible

mystère. Ce deuil, de qui le portes-tu? Ton mari, ta famille se portent bien pourtant... Eh quoi! tu ne dis mot? Regardenous, réponds-nous donc!.... Es-tu morte, mon enfant?.... Pourquoi souris-tu... pourquoi?... Qu'y a-t-il en lui de risible?

CHŒUR.

Pourquoi souris-tu... pourquoi?... Qu'y a-t-il en lui de risible?

LE MAGE.

Donnez-moi l'étole et le cierge bénit. Je vais l'allumer, je vais asperger encore. Sa lumière, nos aspersions sont impuissantes; l'âme réprouvée ne bouge pas. Emmenez la bergère; conduisez-la hors de la chapelle... Pourquoi le regardes-tu... pourquoi?... Qu'y a-t-il en lui d'attrayant?

CHŒUR.

Pourquoi le regardes-tu... pourquoi?... Qu'y a-t-il en lui d'attrayant?

LE MAGE.

Dieu! le vampire a marché! Partout où nous l'entraînons, il la suit! Qu'allons-nous voir, qu'allons-nous voir?

CHŒUR.

Partout où nous l'entraînons, il la suit! Qu'allons-nous voir, qu'allons-nous voir?

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

II [104].

LES MARTYRS.

(1832.)

LES MARTYRS.

PROLOGUE.

VILNO, rue Ostrobramska, dans le couvent des frères basiliens, transformé en prison d'État. — La cellule d'un prisonnier.

Mais donnez-vous de garde des hommes; car ils vous feront comparaître devant leurs assemblées, et ils vous feront fouetter dans leurs synagogues.
(MATTHIEU, ch. X, v. 17.)

Et vous serez présentés, à cause de moi, aux gouverneurs et aux rois, pour leur servir de témoignage aussi bien qu'aux nations. (V. 18.)

Et vous serez haïs de tous les hommes à cause de mon nom; mais celui-là sera sauvé qui persévérera jusqu'à la fin. (V. 22.)

Le prisonnier, appuyé contre une fenêtre, dort.

L'ANGE GARDIEN.

Enfant insensible et pervers! les mérites de ta mère en ce monde, ses prières en l'autre ont longtemps préservé ton jeune âge des peines et des tentations; de même que la rose, ange des jardins, fleurit le jour : et, la nuit, son doux parfum préserve l'enfant endormi des insectes et de l'air malfaisant.

Que de fois, touché de sa prière et fort de la permission divine, je suis descendu dans ta cellule! Porté sur un rayon de lumière, silencieux dans les ombres silencieuses de la nuit, je planais au-dessus de ta tête... Quand la nuit te berçait, j'étais là, près de toi, penché sur tes rêves passionnés, comme un lis se penche sur une onde troublée. Parfois, je

désespérais de ton âme; mais alors, dans la foule des mauvaises pensées, j'en découvrais une heureuse : comme on aperçoit au milieu d'une fourmilière un grain d'encens lumineux.

A peine cette pensée de salut avait-elle éclairé ton âme, qu'aussitôt je te conduisais par la main dans les régions de l'éternelle splendeur, et je te chantais une chanson telle que les enfants de la terre l'entendent rarement dans leurs songes, et l'oublient plus vite encore à leur réveil. Je te prédisais ton bonheur à venir, je te portais dans mes bras jusque dans les cieux; et toi, tu écoutais les célestes accords comme on écoute les chansons d'une orgie!

Alors, fils de la gloire immortelle, pour toi je me transformais en un spectre infernal et livide, afin de te châtier et de te remplir de frayeur; et toi, tu supportais la punition de Dieu comme le sauvage endure les tourments de l'ennemi. Puis ton âme, en s'éveillant pleine de trouble mais aussi d'orgueil, semblait s'être abreuvée toute la nuit à la source impure de l'oubli. Tu traînais dans l'abîme le souvenir de ces mondes sublimes, comme une chute d'eau qui tombe dans un souterrain entraîne avec elle les feuilles et les fleurs de ses rives.

Alors je pleurais amèrement; je cachais mon visage dans mes mains, je voulais et n'osais plus retourner dans le ciel : de crainte que ta mère, me rencontrant, ne me demandât des nouvelles de sa terre natale, de sa demeure et des rêves de son fils!

LE PRISONNIER, s'éveillant fatigué et regardant par la fenêtre.
— Le matin.

Quand tu nous apparais, ô nuit silencieuse, qui donc ose te demander d'où tu viens? Quand tu sèmes les étoiles sous tes pas, qui donc peut en déduire ta route mystérieuse? Le soleil est couché, voilà ce que disent les astronomes du haut de leur tour; mais pourquoi? Personne ne

répond ! Les hommes et la terre reposent dans le sommeil et les ténèbres; mais pourquoi? Nul ne le sait! Ils s'éveilleront comme ils s'étaient endormis, sans même en avoir le pressentiment! Le disque du soleil, dans son retour quotidien, ne saurait-il plus nous étonner par sa magnificence? Les ténèbres et la lumière se succèdent comme les avant-postes d'une armée ; mais les chefs qui les commandent, où sont-ils?

Et le rêve?... Ah! cette vie de l'âme, ce monde silencieux, sourd, plein de mystère, n'est-il pas digne des recherches des hommes? Qui mesurera son espace? qui comptera sa durée? Craintif est l'homme endormi, mais il s'éveille en riant. Les sages disent que le rêve n'est qu'un souvenir. O les savants maudits! Ne saurais-je donc plus distinguer les songes de la réalité?... A moins qu'ils ne me persuadent aussi que ma détention n'est qu'un souvenir...

Ils disent que dans le sommeil le sentiment de la volupté et des souffrances n'est qu'un jeu de l'imagination. Les sots! A peine connaissent-ils par ouï-dire son domaine, et ils nous en content, à nous, poëtes de l'avenir! Je le connais bien mieux, pour l'avoir habité; j'en ai mesuré l'étendue, et je sais que le rêve est au delà de ses limites : que le jour deviendra nuit et la joie souffrance avant que le songe ne devienne souvenir et l'imagination fantôme!... (Il se couche et se relève encore. — Il va à la fenêtre.) Je ne puis reposer; ces songes-là m'effraient et me séduisent tour à tour. Ah! combien ils me fatiguent! (Il sommeille.)

ESPRITS DU CÔTÉ GAUCHE.

Glissons sous sa tête notre duvet noir, duvet moelleux; chantons, mais doucement. Ne l'effrayons pas surtout, ne l'effrayons pas!

UN ESPRIT.

Au cachot, la nuit est triste; mais la joie règne dans la ville, la musique retentit aux festins : et les ménestrels en-

tonnent leurs chants près des coupes débordées. Là, vers le soir, apparaissent des comètes... des comètes à la blonde chevelure, aux yeux brillants. (Le prisonnier s'endort.) Celui qui, par leur éclat dirigeant sa barque, s'endormira sur les vagues d'une rêverie séduisante, celui-là s'éveillera sur notre rivage.

L'ANGE GARDIEN.

C'est à nos prières que Dieu t'a livré aux mains des ennemis; la solitude est le conseiller des sages : et toi aussi, dans ta prison solitaire, tel qu'un prophète dans le désert, médite sur ta destinée !

ESPRITS DU CÔTÉ GAUCHE.

Dieu nous tourmente le jour, mais la nuit est à nous. La nuit, c'est la volupté. La nuit, le paresseux repose avec mollesse, et les ménestrels élèvent leurs voix plus librement; la nuit, les démons leur enseignent leurs chansons. La nuit, comme une sangsue *, épuise peu à peu les saintes pensées recueillies, le matin, à l'église ou dans la conversation des honnêtes gens; la nuit, comme un serpent, distille ses venins dans la bouche. Fils de la nuit, chantons près de celui qui dort, servons-le si bien qu'il devienne à son tour notre serviteur. Glissons-nous dans son cœur; travaillons sans relâche son esprit, afin qu'il soit à nous. Ah ! puisse-t-il longtemps dormir !

L'ANGE GARDIEN.

On a prié pour toi au ciel et sur la terre, et bientôt les tyrans te rendront à la vie.

LE PRISONNIER, s'éveillant et méditant.

Toi qui tortures ton prochain, qui l'emprisonnes et l'égorges, toi qui souris le jour et passes la nuit dans les banquets, te rappelles-tu, le matin, un seul au moins de tes rêves ? et si tu te le rappelles, le conçois-tu ?... (Il s'assoupit.)

* La *nuit-sangsue*, la *nuit-serpent*, deux composés que nous n'avons pu rendre dans le français que par deux comparaisons.

L'ANGE GARDIEN.

La liberté te sera rendue ; nous sommes venus te l'annoncer.

LE PRISONNIER, s'éveillant.

Je serai libre ? Oui, je m'en souviens, on me le disait hier. Mais d'où vient ?... Est-ce un songe ? est-ce Dieu qui me l'a révélé ? (Il se rendort.)

ESPRITS DU CÔTÉ DROIT.

Gardons-le saintement. Ah ! veillons sur son esprit, car entre ses pensées déjà le combat s'engage.

ESPRITS DU CÔTÉ GAUCHE.

Redoublons l'attaque.

ESPRITS DU CÔTÉ DROIT.

Nous autres, doublons les sentinelles. Demain nous saurons par ses discours et ses actes si les bonnes ou les mauvaises pensées sont restées victorieuses. Un instant de ce combat décide pour toute la vie du sort d'un homme.

LE PRISONNIER.

Je serai libre !... J'ignore d'où m'en est venue la nouvelle, mais je sais ce que vaut la liberté accordée par la grâce des Moskovites... Les infâmes ! ils m'ôteront les fers des mains et des pieds, mais ils me les feront peser sur l'âme. Je serai donc exilé ! Moi, poëte, errer seul au milieu d'une foule étrangère, d'une foule ennemie, qui de mes chants ne saisira rien, qu'un bruit vague et confus. Les infâmes !... c'est la seule arme qu'ils n'aient pu m'arracher ; mais ils l'ont brisée, gâtée entre mes mains. Vivant, je serai mort pour ma patrie ; et ma pensée, ensevelie sous l'ombre de mon âme, sera comme le diamant brut, enfermé dans la pierre !

(Il se lève et trace avec un charbon, d'un côté) :

D. O. M.

GUSTAVUS OBIIT

M. D. CCC. XXIII.

CALENDIS NOVEMBRIS [105].

(De l'autre côté de la cellule) :

HIC NATUS EST CONRADUS.

M D. CCC. XXIII.

CALENDIS NOVEMBRIS.

(Il s'appuie contre une fenêtre et s'endort.)

UN ESPRIT.

Homme ! si tu connaissais ta puissance, quand la pensée qui germe dans ta tête, comme l'étincelle au sein des nuages, brille invisible, amasse les brouillards et fait naître une pluie féconde ou provoque la tempête! si tu savais que les anges et les démons attendent en silence ta pensée à peine formée, comme les éléments les éclats de la foudre! Et soit que tu te précipites dans les enfers, soit que tu brilles dans les cieux, tu rayonnes comme un nuage errant, mais sublime, sans savoir où tu vas, sans savoir ce que tu fais.

Hommes! il n'est pas un de vous qui ne puisse, isolé, dans les chaînes, faire crouler ou relever les trônes, par la seule puissance de la pensée et de la foi!

D. O. M.

A LA MÉMOIRE

DE

JEAN SOBOLEWSKI,

CYPRIEN DASZKIEWICZ,

FÉLIX KOLAKOWSKI;

CONDISCIPLES,

COMPAGNONS DE CAPTIVITÉ OU D'EXIL,

PERSÉCUTÉS POUR LEUR AMOUR DE LA PATRIE,

MORTS DE NOSTALGIE

A ARCHANGEL, MOSKOU, SAINT-PÉTERSBOURG;

MARTYRS

DE LA CAUSE NATIONALE.

A. M.

Esprits du côté droit. — L'ange gardien de Konrad. — Ève. — Marceline. — Une rose.

Gustave, ou Konrad. — Thomas Zan. — Jacques. — Adolphe. — Jegota. — Jean Sobolewski. — Freiend. — Félix Kolakowski. — Suzin. — Joseph. — Iankowski. — Justin Pol. — L'abbé Lwowicz. — L'abbé Pierre, frère bernardin. — Zénon Niemoiewski. — A*** K***. — N***. — A*** G***. — Wysoçki. — Bestoujeff, conjuré de russie. — Un chambellan. — Un général. — Un officier supérieur. — Un maître des cérémonies. — Un marquis. — Un jeune-france. — Un vieux Polonais. — Une jeune dame. — Dames. — Demoiselles. — Comtes. — Pages. — Hommes de lettres.

Esprits du côté gauche. — Belzébuth. — Novosiltzoff, sénateur. — Pélican, recteur de l'université de Vilno. — Baïkoff. — Un colonel. — Un officier russe. — Un conseiller. — Un médecin. — Un jeune dandy. — Un staroste. — Un écrivain. — Le secrétaire de Novosiltzoff. — Le directeur de l'orchestre. — Une princesse. — Madame Rollison. — Madame Kmita. — Une mère. — La femme du gouverneur. — La femme du général. — L'épouse du conseiller. — Laquais. — Démons.

LES AÏEUX.

LES MARTYRS.

SCÈNE I.

VILNO. — Un corridor. — La sentinelle, l'arme au bras, se tient dans l'éloignement. — Quelques jeunes détenus sortent de leurs cellules avec des chandelles. — Vers minuit.

JACQUES.

Peut-on?... Nous verrons-nous enfin?

ADOLPHE.

La garde boit, le caporal est gagné.

JACQUES.

Quelle heure est-il?

ADOLPHE.

Minuit bientôt.

JACQUES.

Mais si la ronde nous surprend, le caporal périra sous les verges.

ADOLPHE.

Éteins seulement ta chandelle; car, vois-tu, la lumière se reflète sur la fenêtre. (Ils éteignent les chandelles.) La ronde, c'est un enfantillage. Il lui faudra longtemps frapper à la porte, échanger le mot d'ordre, chercher les clefs; et puis les corridors sont longs. Avant d'être surpris, nous nous

séparons, les portes se ferment, chacun se jette sur son lit et ronfle comme un homme qui dort. (**D'autres détenus, appelés par leurs noms, sortent de leurs cellules.**)

JEGOTA [106].

Bonsoir.

KONRAD.

Te voici?

L'ABBÉ LWOWICZ [107].

Vous voici?

JEAN SOBOLEWSKI.

Oui, me voici.

FREIEND [108].

Sais-tu, Jegota? allons dans ta cellule. Ce nouveau détenu commence aujourd'hui son noviciat, il a une cheminée chez lui; nous aurons un bon feu et la nouveauté du lieu par-dessus le marché. Il est bon parfois de voir des murs inconnus.

SOBOLEWSKI [109].

Jegota, le bienvenu! et toi donc aussi, mon cher!

JEGOTA.

Ma cellule a trois pieds, et vous êtes tant!

FREIEND.

Eh bien, allons plutôt dans la chambre de Konrad; elle est la plus éloignée et adossée à l'église: on a beau crier et chanter, on ne risque pas d'être entendu. Aujourd'hui, j'ai l'intention de donner un libre cours à ma voix; en ville on pensera que ce sont chants d'église: c'est demain Noël. Eh! camarades, j'ai aussi quelques bouteilles.

JACQUES.

A l'insu du caporal?

FREIEND.

Le caporal est honnête homme et profitera des bouteilles. En outre, c'est un Polonais, un ancien légionnaire, que le tzar a forcé de se transformer en Moskovite. Le caporal,

d'ailleurs, est bon catholique, et permet aux détenus de passer ensemble la Vigile de Noël.

JACQUES.

Si on l'apprenait, cela ne se passerait pas impunément !

(Ils entrent dans la cellule de Konrad, y font du feu et rallument les chandelles. — La cellule, comme dans le prologue.)

L'ABBÉ LWOWICZ.

Et comment as-tu fait, mon cher Jegota, pour être des nôtres? Depuis quand?

JEGOTA.

Aujourd'hui même on m'a enlevé à ma maison, à mes champs.

L'ABBÉ LWOWICZ.

Tu étais donc agronome?

JEGOTA.

Et quel agronome encore! Si tu avais seulement vu mes bœufs et mes mérinos! Moi qui auparavant savais à peine distinguer le grain de la paille, j'ai la réputation du meilleur agronome de la Lithuanie.

JACQUES.

On s'est emparé de toi, comme cela, inopinément?

JEGOTA.

Depuis longtemps j'entendais parler d'enquêtes criminelles à Vilno. Ma maison est située près de la grande route; nous voyions des kibitkas voler au galop, et chaque nuit le cor sinistre du postillon nous remplissait de terreur. Plus d'une fois, le soir, quand nous nous mettions à table et qu'en plaisantant l'un des convives faisait sonner le manche du couteau contre un verre, les femmes tremblaient et les vieillards pâlissaient, croyant entendre la clochette du feldjæger [110]. Lorsqu'on m'a enlevé, j'ignorais qui l'on cherchait et pour quel délit; car jusqu'à présent je n'ai été d'aucune conspiration. Je suppose que le gouvernement a imaginé ces enquêtes dans un but sordide, et que nos détenus, après

avoir donné force argent, s'en retourneront paisiblement chez eux.

THOMAS ZAN [111].

Ah ! tel est votre espoir?

JEGOTA.

Ils ne nous enverront pourtant pas en Sibérie, innocents et ne devant rien à personne. Et quels crimes inventeront-ils ou trouveront-ils en nous? Vous vous taisez? Expliquez-moi ce qui se passe ici. De quoi sommes-nous coupables? quels sont les chefs d'accusation?

THOMAS ZAN.

Les voilà : c'est que Novosiltzoff [112] est revenu de Varsovie. Tu connais sans doute le caractère de monsieur le sénateur; tu sais aussi qu'il était en disgrâce près de l'empereur, qu'il avait dissipé en orgies le fruit de ses premières rapines, perdu tout crédit près des marchands, et qu'enfin il était aux abois. Ne pouvant, malgré tous ses efforts et tous ses soins, découvrir de conspiration en Pologne, il a résolu de venir exploiter un pays vierge, la Lithuanie, et c'est ici qu'il s'est transporté avec tout son état-major d'espions. Mais afin de piller impunément la Lithuanie et de rentrer en grâce près de l'autocrate, il lui faut découvrir de grands crimes dans nos associations, et sacrifier au tzar de nouvelles et de nombreuses victimes.

JEGOTA.

Mais nous saurons nous défendre, nous disculper.

THOMAS ZAN.

Se défendre ne servirait à rien; les enquêtes et les jugements s'opèrent en secret : on ne nous dira même pas la cause de notre mise en accusation. Notre accusateur est notre juge; il veut à toute force notre condamnation : nous ne l'éviterons pas. Il nous reste encore un moyen, déplorable, mais unique. Nous immolerons quelques-uns de nous à nos bourreaux, et ceux-là prendront sur eux les crimes de

tous. J'étais à la tête de votre association, je crois de mon devoir de souffrir pour vous, mes amis. Choisissez encore parmi vous quelques-uns de nos frères, ceux qui sont orphelins, plus âgés, non mariés; dont le sacrifice, en délivrant nos frères plus jeunes et plus utiles, fera saigner moins de cœurs en Lithuanie.

JEGOTA.

Les choses en sont-elles donc venues à ce point?

JACQUES.

Voyez comme Jegota s'est attristé! Il ignorait, lui, qu'il avait peut-être quitté sa maison à tout jamais.

FREIEND.

Jacques a laissé sa femme dans les douleurs de l'enfantement, et cependant il ne pleure pas.

FÉLIX KOLAKOWSKI [113].

Pourquoi pleurerait-il?... Qu'il rende plutôt gloire à Dieu! Si elle met au monde un fils, je lui prédirai son avenir. Donne-moi ta main; j'ai quelque talent en chiromancie et je te tirerai l'horoscope de ton enfant. (Il regarde sa main.) S'il est honnête homme sous le gouvernement moskovite, il fera infailliblement connaissance avec les juges et la kibitka. Qui sait, peut-être nous trouvera-t-il encore tous en prison. J'aime les fils; ils sont nos futurs compagnons.

JEGOTA.

Êtes-vous ici depuis longtemps?

FREIEND.

Comment savoir les dates? Nous n'avons pas d'almanach et personne ne nous écrit. Le plus difficile est de savoir quand nous en sortirons.

SUZIN [114].

J'ai à ma fenêtre une paire de rideaux en sapin; impossible de distinguer le matin du soir.

FREIEND.

Demandez-le plutôt à Thomas, le patriarche de nos mi-

sères; le plus criminel à leurs yeux *, il a été aussi le premier saisi : il nous a tous devancés dans cette prison, et il sera le dernier à en sortir. Il nous connaît tous, il sait d'où, comment et quand chacun de nous est arrivé.

SUZIN.

C'est donc là M. Thomas? Je ne l'aurais jamais reconnu. Donnez-moi votre main. Vous ne m'avez pas remarqué dans le temps où votre amitié était bien précieuse, où de nombreux et intimes amis vous entouraient; vous ne m'avez pas aperçu dans la foule : mais moi, je vous connaissais, vos efforts et vos souffrances pour nous sauver ne m'ont pas échappé. De ce moment, je me ferai gloire de nos relations; et, près de rendre le dernier soupir, je dirai : « J'ai pleuré avec Thomas Zan! »

FREIEND.

Mais, au nom du ciel, à quoi bon ces larmes et ces soupirs! Ne savez-vous donc pas que Thomas, étant libre, avait sur son front inscrit en grandes lettres le mot prison? Aujourd'hui, dans un cachot, il se retrouve chez lui, il vit dans son élément; il était sur cette terre comme un cryptogame que les rayons du soleil flétrissent et dessèchent : et tandis que nous autres, tournesols humains, nous pâlissons, nous nous étiolons, lui se développe, fleurit et prospère. Mais aussi, Thomas a dû subir une cure à la mode, une cure qui fait du bruit, la cure de la faim.

JEGOTA.

On vous fait donc mourir d'inanition?

FREIEND.

On lui donne bien quelques aliments; mais si tu les voyais! L'aspect en est vraiment curieux, et il suffit d'en infecter les cellules pour empoisonner tous les rats et les grillons.

* Littéralement : *le plus fort brochet; il est aussi tombé le premier dans la nasse.*

JEGOTA.

Et comment pouviez-vous y toucher?

THOMAS ZAN.

Pendant les huit premiers jours, je ne mangeai pas. Puis je goûtai, et me sentis défaillir; j'éprouvai des douleurs et des coliques pareilles à celles que produit le poison : et pendant quelques semaines je restai sans connaissance. J'ignore la durée de mes maux, j'en ignore jusqu'au nom, car je n'eus pas de médecin pour les définir. Enfin, je me levai, je mangeai de nouveau, et mes forces revinrent; si bien qu'il me semble maintenant que j'étais fait pour vivre de cette nourriture.

FREIEND.

Croyez-moi, hors de la prison, c'est le monde des chimères. Celui qui a passé par ici a seul pénétré les secrets de la cuisine et du confortable en fait d'habitation; le bon ou le mauvais est un effet de l'habitude. Un Lithuanien demandait une fois, je ne sais plus à qui, au diable ou à quelque Pintzuk *, pourquoi il se plaisait dans la boue : « J'y demeure parce que j'y suis fait, » fut sa réponse [115].

JACQUES.

Mais comment peut-on s'y habituer!

FREIEND.

En cela consiste tout l'art.

JACQUES.

Il me semble que je suis ici depuis huit mois, et cependant je n'en souffre pas moins.

FREIEND.

Mais aussi pas davantage?... Thomas en a pris tellement l'habitude qu'un air salubre pèserait sur sa poitrine, lui occasionnerait des vertiges. Il oublie de respirer et ne quitte pas sa cellule. Si jamais on le chasse d'ici, sa détention se

* C'est ainsi que l'on nomme les habitants de ces vastes marais que forment les sources de la Prypeç, aux environs de Pinsk.

trouvera compensée par une économie sur le vin; car il n'aura qu'à humer un peu d'air pour se mettre en goguette [116].

THOMAS ZAN.

J'aimerais mieux vivre sous terre, endurer la faim, les maladies, le knout et, qui plus est, l'interrogatoire, que de vous avoir pour voisins dans une prison, fût-elle même moins dure que celle-ci. Les brigands! ils veulent tous nous enterrer dans un même cercueil!

FREIEND.

Comment! c'est vous qui nous pleurez? Nous sommes vraiment dignes de regrets, moi surtout! Je vous le demande, de quelle utilité est ma vie? En temps de guerre, passe encore: j'ai quelque talent pour batailler, et j'exterminerais plus d'un kosak; mais durant la paix, que me servirait de vivre un siècle entier en donnant les Russes à tous les diables? Je mourrai, et tout sera dit. Libre, ma vie s'écoulerait inaperçue, comme la poudre et le vin de médiocre qualité. Aujourd'hui que le vin est sous le bouchon et la poudre sous les étoupes, détenu, j'ai la valeur d'une bouteille ou d'une cartouche; oui, libre, je m'éventrerais comme le vin d'un broc percé : je brûlerais sans bruit comme la poudre sur un bassinet ouvert. Mais si l'on m'entraîne chargé de fers en Sibérie, nos frères, les Lithuaniens, diront en me voyant passer : « Voilà un noble sang! voilà notre jeunesse qui périt! Attends, brigand d'autocrate! attends, Moskal* ! » Un homme comme moi, cher Thomas, se laisserait pendre pour que ta vie se prolongeât d'un seul instant. Un homme comme moi ne sert sa patrie que par sa mort; je mourrais dix fois pour que tu ressuscitasses une seule, toi ou Konrad, le sombre poëte qui nous prédit l'avenir comme un tsigane. (A Konrad). Je crois, puisque Thomas nous le dit, que tu es un grand poëte. Je

* Voyez la note page 122.

t'aime, toi; tu ressembles aussi à une bouteille : comme elle, tu répands tes chants, tu exhales le sentiment, l'enthousiasme. Nous buvons, nous aspirons, nous autres; et toi, tu décrois, tu te dessèches! (Il prend la main de Konrad en essuyant ses larmes. — A Thomas et à Konrad.) Vous savez que je vous aime; mais on peut s'aimer sans pleurer. Ainsi, mes frères, séchez vos larmes; car, si une fois je m'attendris et me mets à gémir, j'éteindrai le feu et ne ferai pas le thé. (Il prépare le thé. — Un moment de silence.)

L'ABBÉ LWOWICZ, en montrant Jegota.

En vérité, nous faisons triste accueil à notre nouvel hôte. Il est de mauvais augure, en Lithuanie, de pleurer un jour de bienvenue [117]. Ne sommes-nous pas assez taciturnes le jour?... Ah! quel long silence!

JACQUES.

Quelles nouvelles de la ville?

TOUS.

Voyons les nouvelles!

L'ABBÉ LWOWICZ.

Aucunes.

ADOLPHE.

Jean vient de subir aujourd'hui un interrogatoire; il a passé une heure en ville : mais il est triste et silencieux. Il a l'air de n'être pas en train de parler.

QUELQUES DÉTENUS.

Allons, Jean, des nouvelles!

SOBOLEWSKI, tristement.

Elles sont bien mauvaises. Vingt kibitkas expédiées aujourd'hui même en Sibérie.

JEGOTA.

Encore des nôtres?

SOBOLEWSKI.

Des étudiants de la Samogitie [118].

TOUS.

En Sibérie!

SOBOLEWSKI.

Et en grande pompe! Il y avait affluence de spectateurs.

TOUS.

Quoi! déportés?

SOBOLEWSKI.

Oui, je l'ai vu.

JACQUES.

Tu l'as vu! et mon frère aussi? tous déportés?

SOBOLEWSKI.

Tous, jusqu'au dernier... Je l'ai vu, te dis-je. Je demandai au caporal de pouvoir m'arrêter un instant; il y consentit. Je me tins au loin, caché entre les colonnes de l'église. On disait la messe; le peuple affluait de toutes parts : soudain il s'élance en tumulte vers la porte, et puis vers la prison. Seul, je restai sous le porche de l'église, devenue si déserte que je voyais tout au fond le prêtre officiant, le calice à la main, et l'enfant de chœur avec sa sonnette. Le peuple entoura la prison d'un rempart immobile. Des portes du cachot jusque vers le milieu de la place se tenaient deux rangs de soldats, tambours en tête, comme pour une grande solennité; au centre les kibitkas. Tandis que je les regarde, un agent de police à cheval accourt vers la prison; sa figure est celle d'un grand homme s'apprêtant à conduire un grand triomphe : oui, le triomphe du tzar, du grand vainqueur d'enfants! Au roulement du tambour les portes s'ouvrent. Je les vois! chaque prisonnier est suivi de gardes, la baïonnette au fusil! C'étaient de pauvres enfants souffreteux; ils avaient tous, comme des recrues, la tête rasée, les fers aux pieds [119]. Pauvres enfants! Le plus jeune se plaignait (il avait dix ans, le malheureux!) de ne pouvoir soulever ses chaînes, et montrait ses pieds nus et ensanglantés. L'homme de police en passant demanda le motif de ces plaintes. Un homme plein d'humanité, l'homme de police! lui-même il examina les chaînes : « Dix livres, dit-il, c'est conforme au règle-

ment. » On entraîna Ianczewski, car c'était lui !... Les tortures l'avaient rendu laid, maigre et noir; mais quelle noblesse dans ses traits! Ce jeune garçon si étourdi, si gentil il y a un an, regardait aujourd'hui du haut de sa kibitka, comme cet autre empereur du haut de son rocher!... D'un œil fier, sec et serein, il semblait consoler ses compagnons de captivité; il saluait le peuple avec un sourire amer, mais calme, il semblait vouloir lui dire : « Voyez si la douleur m'abat! » Soudain il me parut que ses yeux avaient rencontré les miens. Comme il ne voyait pas le caporal qui me tenait par mon habit, il me supposa libre et m'envoya de la main un baiser en signe d'adieu et de félicitation. Tous les yeux, soudain, se dirigèrent vers moi; le caporal me tira violemment, afin de me cacher : je résistai, mais je me serrai contre la colonne et j'observai à mon aise la figure et les gestes du prisonnier. Il s'aperçut que le peuple pleurait en regardant ses fers; il en secoua la chaîne comme pour montrer qu'elle n'était point trop lourde pour lui. Aussitôt le cheval prit le galop; la kibitka s'élança comme un trait, et le condamné, ôtant son chapeau et se dressant de toute sa hauteur, cria d'une voix retentissante : « Non, la Pologne n'est point morte*! » La foule le déroba à mes yeux. Mais longtemps encore je vis cette main levée vers le ciel, ce feutre noir et déchiré comme un étendard funèbre, cette tête violemment dépouillée de sa chevelure, cette tête immaculée, fière, brillant au loin, qui proclamait devant tous son innocence et sa honte. Elle surgissait du milieu des têtes noires agitées comme des vagues, pareille à celle du dauphin prophète de l'orage. Cette main et cette tête sont encore devant mes yeux et resteront gravées dans mon souvenir... Comme une boussole,

* **Premières paroles de la marche de *Dombrowski*, devenues sacramentelles pour les patriotes de tout âge et de toute nation.— N'oublions pas que tout cela se passait sous le règne *libéral* de l'empereur Alexandre Ier.**

elles me guideront sur le chemin de la vie et m'indiqueront la vertu... Si jamais je les oublie, ô mon Dieu, oubliemoi dans le ciel!

L'ABBÉ LWOWICZ.

Amen, pour vous!

CHAQUE PRISONNIER.

Amen, pour toi!

SOBOLEWSKI.

Cependant les voitures avançaient à la file; on y jetait les prisonniers un à un. Je parcourus du regard la foule serrée du peuple et des soldats; tous les visages étaient pâles comme la mort: et dans cette foule il régnait un silence tel que j'entendais chaque pas, chaque froissement des chaînes. Le peuple, l'armée, tous étaient émus; mais tous se taisaient, tous avaient peur du tzar... Enfin, le dernier prisonnier fut amené; il semblait résister; mais il se traînait à peine, le pauvre enfant, et chancelait à chaque pas. On lui faisait lentement descendre les degrés; mais à peine eut-il posé le pied sur le second qu'il roula parterre. C'était Wasilewski, notre voisin de captivité. Il avait reçu tant de coups à l'interrogatoire d'avant-hier qu'il ne lui était pas resté une goutte de sang au visage. Un soldat vint et releva le corps étendu; d'une main il le portait jusqu'à la voiture, de l'autre il essuyait des larmes furtives. Le trajet fut long, solennel. Wasilewski n'était pas évanoui, affaissé, appesanti; mais il s'était roidi après sa chute; et, droit comme une solive, il étendait ses deux bras au-dessus des épaules du soldat, comme s'il était mort sur la croix. Il avait les yeux hâves, éteints, largement ouverts... Et le peuple aussi ouvrit les yeux et les lèvres; et de ces mille poitrines un soupir immense retentit autour de nous, soupir creux et profond, comme si toutes les tombes enfouies sous l'église avaient gémi... Le commandant l'étouffa par un roulement; et l'ordre : « Aux armes! en avant, marche! »

ébranla la colonne. Chaque kibitka partit comme un éclair et traversa les rues: Une seule paraissait vide; elle contenait un prisonnier invisible dont la main étendue vers le peuple, engourdie, morte, tremblotait à travers la paille comme en signe d'adieu. La kibitka disparut dans la mêlée. Avant que le fouet eût frayé un passage au convoi, on s'arrêta devant l'église; et, au moment même où le cadavre passait, j'entendis la sonnette du servant. La nef était déserte; je vis la main du prêtre élever vers le ciel la chair et le sang du Seigneur, et m'écriai : « Seigneur, toi qui répandis ton sang innocent pour le salut du monde, toi que Pilate a condamné, accueille cette jeune victime condamnée aussi par le tzar! elle n'est ni aussi sainte ni aussi grande, mais elle est aussi innocente! » (Long silence.)

JOSEPH [120].

J'ai lu les relations de certaines guerres des temps primitifs et barbares; il est écrit qu'en ces temps l'ennemi n'épargnait point les arbres des forêts, et qu'il incendiait bois et moissons. Mais le tzar est plus ingénieux; il ensanglante plus profondément et plus cruellement la Pologne : il enlève, il étouffe jusqu'aux semailles, et Satan lui-même lui enseigne son arcane de destruction.

FÉLIX.

Et Satan lui-même décernera le prix à son élève.

(Moment de silence.)

L'ABBÉ LWOWICZ.

Frères, peut-être ce prisonnier vit-il encore; Dieu seul le sait et Dieu le fera connaître un jour. Moi, son serviteur, je prierai. Joignez vos prières aux miennes pour le repos des martyrs. Savons-nous si le même sort ne nous attend pas demain?

ADOLPHE.

Priez donc aussi pour l'âme de Xavier [121]; vous savez qu'il s'est brûlé la cervelle au moment d'être saisi.

FREIEND.

C'était fort à propos! Il partageait avec nous les banquets joyeux; puis, quand il a fallu partager la misère, il a déserté dans l'autre monde.

L'ABBÉ LWOWICZ.

Cependant il conviendrait de s'en souvenir aussi dans nos prières.

IANKOWSKI [122].

Prier! Sais-tu bien que ta foi me fait rire! Quand même je deviendrais Tatar ou musulman, voleur, espion, assassin, Prussien, Autrichien, employé du tzar, je braverais encore le châtiment céleste. Wasilewski n'est plus; nous sommes ici, et les tzars règnent toujours.

FREIEND.

C'est ce que j'allais dire! tu as commis le péché pour moi, c'est bien fait. Mais laisse-moi respirer; car à cet affreux récit je sens que ma raison s'égare, que mes larmes s'arrêtent. Félix, tâche donc de nous consoler un peu. O toi! si l'envie t'en prenait, tu ferais rire le grand diable dans les enfers!

QUELQUES DÉTENUS.

Oui, oui, Félix, parle, chante, divertis-nous. — La parole est à Félix. Freiend, verse-lui du vin.

JEGOTA.

Un moment, s'il vous plaît. Je suis aussi un orateur de diétine! Quoique arrivé le dernier, je ne veux pas rester bouche close. Joseph nous a parlé de grains; un paysan doit répliquer de sa place et discourir à fond sur de pareilles matières. Puisque le tzar veut emporter dans son tzarat et enfouir toutes les semences de notre jardin, le blé deviendra cher; mais ne craignons point la famine : M. Antoine a déjà traité quelque part de ce genre d'économie rurale.

UN DES PRISONNIERS.

Quel Antoine?

JEGOTA.

Connaissez-vous la fable de Goreçki, ou plutôt connaissez-vous la vérité [123] ?

PLUSIEURS.

Eh bien ! dites-la-nous, camarade.

JEGOTA.

Lorsque Dieu eut banni le premier pécheur de son paradis terrestre, il ne voulut point que l'homme expirât de faim, et fit répandre par les anges, le long de sa route, toutes les semences de la terre. Adam vint, et n'en connaissant point l'usage, passa son chemin. Mais le diable, en sa qualité de savant, vint à la brune, les considéra, et se mit à parler en ces termes : « Ce n'est point en pure perte que Dieu a répandu ici quelques poignées de blé ; il doit y avoir dans ces graines quelque vertu secrète : dérobons-les, avant que l'homme n'en comprenne la valeur. » Il creusa donc une fosse dans la terre avec ses cornes, la remplit de seigle, l'inonda de salive, la recouvrit et la battit avec ses pieds et ses ongles. Fier et joyeux d'avoir déjoué les desseins de Dieu, il poussa un grand éclat de rire, rugit et disparut. Mais il ne perdit pas pour attendre. Le printemps fit éclore les herbes, les épis et les grains, à la grande stupéfaction du diable. O vous qui ne régnez sur le monde qu'à la faveur de la nuit*, qui nommez la ruse génie, et l'atrocité force ; ceux d'entre vous, sachez-le bien, qui découvrent la foi et la liberté : et, croyant tromper Dieu, les enfouissent dans la terre, ne font d'autres dupes qu'eux-mêmes.

JACQUES.

Bravo ! maître Antoine. Sans doute il te faudra faire un voyage à Varsovie pour expier cette fable par un an de prison !...

* Le *nord* et *minuit* s'expriment en polonais par un seul mot, *polnoç* ; il y a là une paronomase intraduisible.

FREIEND.

C'est bien, cela; mais je reviens à mon Félix de tantôt. Quelles chansons que vos fables! je me casse la tête une heure avant d'en deviner la moralité. Mais les chansons de Félix, à la bonne heure! Vive Félix avec ses chansons! (Il lui verse du vin).

IANKOWSKI.

Mais voyez ce que fait Lwowicz! Il est sans doute en prières pour les morts. Attendez, je vais chanter à Lwowicz une litanie. (Il chante).

N'attendez pas que je m'écrie
Jésus-Marie;
Pour que je croie et que je prie
Jésus-Marie,
Il faut avant qu'elle châtie,
Jésus-Marie,
Le tzar qui souille ma patrie,
Jésus-Marie!

Tant que le tzar est plein de vie,
Jésus-Marie,
Que Novosiltzoff communie,
Jésus-Marie,
Tant que je crains la Sibérie,
Jésus-Marie,
N'attendez pas que je m'écrie
Jésus-Marie [124].

KONRAD.

Écoute, toi! Ces noms-là ne se prononcent pas le verre en main. Je ne sais plus depuis longtemps ce que ma foi devient; je ne me mêle pas de tous les saints du calendrier: mais blasphémer le saint nom de Marie! je te le défends.

LE CAPORAL, en s'approchant de Konrad.

Il est heureux que ce seul nom vous soit resté! Quand le joueur a vidé sa bourse sur la table de jeu, il n'a pas tout perdu tant qu'il lui reste une obole... Un jour ou l'autre il

la trouvera... il la tirera de son sac, la placera dans le commerce; Dieu la fera fructifier, et le moribond laissera un trésor plus considérable que celui qu'il avait reçu... Ce nom n'est pas une plaisanterie, jeune homme! Il m'est arrivé en Espagne, il y a longtemps, en... n'importe. J'étais d'abord dans la légion de Dombrowski, et puis je m'engageai dans le fameux régiment de Sobolewski.

SOBOLEWSKI.

C'était mon frère!

LE CAPORAL.

Mon Dieu! paix à son âme. Bon soldat! il périt... oui, frappé de cinq balles à la fois... Et même il vous ressemblait. Ainsi donc, j'allais porter un ordre à votre frère dans la petite ville de Lamego... Je m'en souviens comme si ce n'était que d'hier... Il y avait donc là des Français; tel jouait aux dés, tel autre aux cartes, tel autre agaçait les filles. Ils se mirent à chanter; c'est la coutume du soldat français, après boire. C'étaient des chansons grivoises et qui juraient avec des moustaches grises; des propos saugrenus, que j'en rougissais de honte, moi, tout jeune que j'étais. De refrain en refrain, on se mit à chansonner les saints, et de péché en péché on alla jusqu'à blasphémer le saint nom de Marie! Je me mis à les sermonner avec persuasion; car il faut savoir que j'ai le brevet de la confrérie, et je défends d'office la sainte Vierge. Je leur dis donc : « Taisez-vous, de par le diable! » Ils se turent, ne voulant pas avoir affaire à moi. (Konrad retombe dans sa rêverie; les autres reprennent leur conversation.) Mais écoutez un peu ce qui en advint. La querelle vidée et les bouteilles aussi, nous allâmes dormir, tous entre deux vins; et la nuit, soudain on sonne à cheval, le camp se lève en émoi : les Français cherchent leurs bonnets à poil et ne peuvent les mettre, car la tête n'y était plus! Le chef de chacun était coupé net au couteau comme une tête de pavot; le brigand de bour-

geois les avait égorgés comme des poules dans une basse-cour! Je tâtai la mienne, et j'eus le plaisir de la sentir à mon cou; dans mon tchapka, je trouvai un billet latin, d'une écriture inconnue, avec ces mots: « *Vivat Polonus, unus defensor Mariæ!* » Vous voyez donc, mon cher monsieur, que, si je vis encore, c'est grâce à ce nom.

UN PRISONNIER.

Félix, il faut bon gré mal gré nous chanter quelque chose. Versez-lui du thé, du vin.

FÉLIX.

Les amis décident donc à l'unanimité que je dois être gai? Soit; mon cœur se brise, mais je chanterai toujours, et je serai joyeux. (Il chante.)

Qu'importe s'il faut disparaître
Dans l'exil, aux fers, sous la hart;
Si, toujours fidèle à mon maître,
Je dois travailler pour le tzar.

Au minéral de Sibérie,
Que j'exploite et forge avec art,
Je dirai : « Venge ma patrie,
Sois une hache pour le tzar. »

Si par faveur, extrait du bagne,
J'épouse une enfant du Tatar,
Je lui dirai : « Brune compagne,
Fais naître un Pahlen pour le tzar. »

Si je deviens propriétaire,
Attaman, mougik ou boïar,
Je ferai semer dans ma terre
Du chanvre et du lin pour le tzar.

Du lin, du chanvre, on fait des cordes,
Puis une écharpe; et, par hasard,
Un prince Orloff, un chef de hordes
Viendra se pendre au cou du tzar.

CHŒUR.

Avec du chanvre on fait des cordes,
Puis on les jette au cou du tzar.

SUZIN.

D'où vient que Konrad est immobile, absorbé, comme s'il se recueillait pour sa confession générale? Félix... il n'a rien entendu de ta chanson. Konrad!... Voyez; son visage pâlit... il se colore de nouveau... Serait-il malade?

FÉLIX.

Silence, Attendez!... je l'avais prévu. Oh! pour nous, qui connaissons Konrad, ce n'est pas un mystère. Minuit est son heure. Maintenant, Félix, tais-toi; nous allons entendre une autre chanson. Mais il nous faut de la musique. Freiend, voici ta flûte; joue cette mélodie qu'il aimait autrefois, et nous écouterons : puis nous chanterons en chœur quand le temps sera venu.

JOSEPH, regardant Konrad.

Frère... son âme est envolée... elle erre dans une contrée lointaine... Peut-être lit-elle l'avenir dans les cieux ouverts pour lui seul; peut-être s'entretient-elle avec ses esprits familiers qui lui racontent ce qu'ils ont appris dans les étoiles. Quels yeux étranges! La flamme brille sous ses paupières, et ses yeux ne disent rien, ne demandent rien... L'âme les a quittés; ils brillent comme les foyers qu'abandonne une armée partie en silence et dans l'ombre de la nuit pour une expédition lointaine... Avant que les feux ne s'éteignent, l'armée sera de retour dans son camp délaissé. (Freiend essaie quelques airs.)

KONRAD, chantant.

Mon génie était mort, ma voix était muette;
Mais le chant la réveille, et soudain, rugissant,
Surgit l'hymne vampire : il demande du sang.
Du sang, du sang, du sang! c'est le cri du poëte.
Vengeance! à toute heure, en tout lieu;
Vengeance! avec Dieu, malgré Dieu!

CHŒUR.

Vengeance! avec Dieu, malgré Dieu!

KONRAD.

Et voici ce qu'il dit : « Allons par tout l'empire
« Torturer nos amis dans leurs tombeaux ardents;
« Que leur âme en démence ensanglante nos dents,
« Afin qu'elle revienne et se change en vampire. »
Vengeance! à toute heure, en tout lieu;
Vengeance! avec Dieu, malgré Dieu!

CHŒUR.

Vengeance! avec Dieu, malgré Dieu!

KONRAD.

Allons boire le sang de l'ennemi, du traître,
Découper son cadavre; et, lambeau par lambeau,
Clouons ses pieds, ses mains aux planches du tombeau :
Pour que jamais, vampire, il ne puisse renaître.
Vengeance! à toute heure, en tout lieu;
Vengeance! avec Dieu, malgré Dieu!

CHŒUR.

Vengeance! avec Dieu, malgré Dieu!

KONRAD.

Jusqu'au fond des enfers nous traînerons son âme;
Nous asseyant dessus, durant l'éternité,
Nous lui ferons vomir son immortalité.
Tant qu'elle sentira, fouettons, mordons l'infâme!
Vengeance! à toute heure, en tout lieu;
Vengeance! avec Dieu, malgré Dieu [25]!

CHŒUR.

Vengeance! avec Dieu...

L'ABBÉ LWOWICZ, les interrompant.

Konrad, au nom du ciel, arrête! c'est une chanson païenne!

LE CAPORAL.

Quel regard affreux!... C'est une chanson diabolique!

KONRAD, au son de la flûte.

Je monte, je m'envole !... là, au sommet du rocher! Je plane au-dessus de la race des hommes, entre les prophètes! D'ici, je perce de mon regard, comme d'un glaive, les épais nuages de l'avenir; avec mes mains comme avec le souffle des tempêtes, je déchire ses brouillards!... Il se lève... il se fait jour!... J'abaisse mes yeux sur les peuples. Là se déroule le livre sibyllin des destinées du monde; là, sous mes pieds, regardez!... Comme les oiseaux de la plaine, effrayés d'apercevoir un aigle, se jettent par volées contre terre, se cachent, se blottissent dans le sable, ainsi des événements et des siècles futurs, en me voyant, moi, l'aigle dans les cieux! Fondez à leur poursuite, mes yeux de vautour, mes éclairs! saisissez-les, mes ongles!... Les voilà!... je les tiens!...

Mais quoi! quel oiseau s'est dressé, déployant ses ailes, couvrant tous les autres et me défiant du regard?... Ses ailes, noires comme une nuée enceinte de la foudre, longues et larges comme un arc-en-ciel! Le voilà qui les étend sur tous les cieux!

C'est un corbeau géant!... « Corbeau!... qui donc es-tu? Parle! — Je suis un aigle! » Il me regarde droit dans les yeux... Il trouble mes idées... « Qui es-tu? — Je porte la foudre. » Il me regarde encore... il frappe mes yeux comme d'une fumée ardente qui m'éblouit; il confond mes pensées, les agite...

QUELQUES DÉTENUS.

Que dit-il?... Quoi?... Que signifie?... Voyez comme il est pâle!... Calme-toi!... (Ils le saisissent.)

KONRAD.

Arrêtez! arrêtez!... un instant!... Je me suis mesuré avec le corbeau... Laissez-moi! Je recueillerai mes pensées, j'achèverai mon hymne, je l'achèverai... (Il chancelle.)

L'ABBÉ LWOWICZ.

Assez de ces chants!...

D'AUTRES.

Assez! assez!...

LE CAPORAL.

Allez! Que Dieu vous bénisse!... La sonnette!... entendez-vous la sonnette?... La ronde, la ronde est à la porte!... Éteignez les chandelles... Chacun chez soi!

UN DÉTENU, regardant par la fenêtre.

Ils ont ouvert la porte... Konrad se trouve mal... les voilà!... Laissons-le seul, tout seul dans sa cellule.

SCÈNE II.

Improvisation.

KONRAD, après un long silence.

Seul!... qu'ai-je besoin de la foule? suis-je donc chanteur pour la foule? Quel est l'homme qui supportera toute la pensée de mes chants? qui recevra sans baisser les yeux tous les rayons de mon âme? Malheur à celui qui fatigue pour la foule sa parole et sa langue! la langue ment à la parole et la parole à la pensée... La pensée vole rapide dans l'âme avant d'échouer sur la parole, et les mots engloutissent la pensée et tremblent au-dessus de la pensée, comme le sol tremble au-dessus d'un torrent souterrain. Au tremblement du sol, la foule devinera-t-elle la profondeur du torrent, la direction de ses ondes?

Le sentiment se meut dans l'âme; il s'allume, il s'embrase comme le sang dans ses prisons invisibles et profondes. Autant ils voient de sang sur mon visage, autant les hommes découvrent de sentiment dans mes hymnes!

Mon chant, étoile au delà des confins du monde!... une vue mortelle élancée à ta poursuite, même en empruntant des ailes de cristal*, jamais ne pourra t'atteindre; elle

* Un télescope donne à la vue *des ailes de cristal.* C'est là le sens véritable qu'il faut, selon moi, attacher à ce passage.

heurtera seulement contre ta voie lactée, devinant qu'il y a là des soleils, mais sans savoir leur nombre et leur immensité.

A vous, mes hymnes, qu'importent les yeux et les oreilles des hommes! coulez dans les abîmes de mon âme! brillez sur les hauteurs de mon âme, comme des torrents souterrains, comme des étoiles d'outre-ciel * !

Dieu, et toi, nature, écoutez-moi! Voici des chants dignes de vous! une harmonie digne de vous! Moi, maître chanteur, j'étends les mains, je les étends jusque dans les cieux; comme sur les globes de verre d'un immense harmonica, je les pose sur les étoiles; les étoiles, à mon souffle, s'agitent d'un mouvement tantôt lent, tantôt rapide; des millions de tons en découlent : et c'est moi seul qui les a fait naître, c'est moi seul qui les connais par leurs noms. Je les assemble, je les sépare, je les réunis; je les enlace en accords, en arcs-en-ciel, en strophes : je les épanche en tonnerres, en traits de foudre!

Je retire les mains, et je les élève au-dessus des limites du monde. Les globes d'harmonie se sont arrêtés soudain. Je chante seul, je m'écoute chanter; ce sont des hymnes longs et modulés comme les plaintes du vent : ils pénètrent tout l'océan des peuples, ils gémissent comme la douleur, ils grondent comme la tempête. Les siècles les accompagnent sourdement, et chaque note vibre et brille à la fois. Je la sens dans les yeux, je la sens dans l'oreille; ainsi lorsque le vent se joue avec les ondes, à ses sifflements j'entends sa vitesse : je le vois courir dans son vêtement de nuages.

De tels chants sont dignes de Dieu! dignes de la nature! Oui, c'est l'hymne-univers, l'hymne-création. Cet hymne, c'est l'omnipotence; cet hymne, c'est l'immortalité! Je sens l'éternité, et je puis la produire. Qu'as-tu fait de plus grand,

* Pour éviter toute périphrase, j'ai encore préféré les *étoiles d'outre-ciel*, pour exprimer *nad-niebne gwiazdy*.

ô Dieu de la nature?... Vois comme je tiens ces pensées de moi-même ! la chair de mes paroles les recouvre; elles volent, se dispersent dans les cieux, roulent, chantent et répandent la lumière. Elles s'éloignent... je les sens de nouveau; je m'enivre de leur beauté : je sens leurs contours sous ma main, je devine leur mouvement par ma pensée. Je vous aime, ô mes radieux enfants!... ô vous, mes pensées!... mes étoiles!... mes sentiments!... mes orages!... Je suis là, parmi vous, comme un père au milieu de sa famille; tous, vous êtes à moi!

Je vous foule aux pieds, vous tous, poëtes, vous tous, sages et devins, que le monde a jadis vénérés! S'il vous était donné de revivre parmi les enfants de votre pensée, d'entendre les louanges et les applaudissements des siècles et de les sentir bien mérités; si vos fronts rayonnaient encore de tout l'éclat de vos couronnes, auxquelles chaque jour attache un rayon : malgré ce concert d'hommages et toutes ces couronnes recueillies à travers tant de siècles et de nations, vous ne sauriez éprouver la plénitude de force et de félicité que je sens aujourd'hui, dans cette nuit solitaire, quand je chante seul, et pour moi seul, au fond de mon âme seule!

Oui, je suis sensible, intelligent et fort; jamais je ne l'avais éprouvé comme dans cet instant. Aujourd'hui, je touche à mon zénith ; aujourd'hui, ma puissance atteint son apogée : aujourd'hui, je saurai si je suis le plus grand de tous... ou seulement le plus orgueilleux. Aujourd'hui, c'est l'heure du destin; j'étends plus puissamment les ailes de mon âme : c'est l'heure de Samson, lorsque, aveugle et dans les fers, il méditait au pied de la colonne du temple. Je jetterai ce corps de limon et je revêtirai des ailes d'archange... Il me faut de l'air, de l'espace, pour m'envoler hors de la sphère des planètes et des étoiles, et ne m'arrêter qu'aux éternels confins du Créateur et de la nature!

Les voilà! les voilà! je les ai, ces deux ailes!... elles me

suffiront, je les étendrai du couchant à l'aurore ; de la gauche, je frapperai le passé : de la droite, l'avenir!... Et sur les rayons de l'amour je m'élèverai jusqu'à toi... Et mes yeux pénétreront tes sentiments, ô toi qui aimes dans les cieux, dit-on, comme j'aime sur la terre! Oui, c'est moi! J'atteins jusqu'ici!... Vois quelle est ma puissance ; vois où s'élèvent mes ailes! Cependant, je suis homme... et là, sur la terre, mon corps est resté! C'est là que j'ai aimé, dans ma patrie ; c'est là que mon cœur est resté!...

Mais mon amour, dans le monde, ne repose pas sur un seul être, comme l'insecte sur une rose ; ni sur une famille, ni sur un siècle!... Moi, j'aime toute une nation!... J'ai saisi dans mes bras toutes ses générations passées et à venir ; je les ai pressées ici, sur mon cœur : comme un ami, un amant, un époux, un père!... Je veux rendre à ma chère patrie la vie et le bonheur ; je veux en faire l'admiration du monde. J'ignore les moyens, et je viens ici les apprendre. Je viens armé de la toute-puissance de ma pensée, de cette pensée qui a dépossédé les cieux de la foudre, scruté la marche des planètes et sondé les abîmes des mers*. De plus, j'ai cette force que ne donnent pas les hommes ; j'ai cet amour qui brûle intérieurement comme un volcan, et qui parfois seulement fume en paroles de lave...

Et cette puissance, je ne l'ai puisée ni à l'arbre d'Éden, dans le fruit de la connaissance du bien et du mal ; ni dans les livres, ni dans les récits, ni dans la solution des problèmes, ni dans les mystères de la magie... Je suis créateur!... Mes forces me viennent de la même source que les tiennes ; car toi, tu ne les as pas demandées... tu les possèdes... tu ne crains pas de les perdre... et moi, je ne le crains pas non plus. Soit que tu me l'aies donné ou que je l'aie pris où tu l'as pris toi-même, mon œil pénètre et commande.... Aux

* Franklin, Kopernik, la cloche à plongeur.

moments de ma puissance, si j'élève mes yeux vers les caravanes de nuages, si j'entends les oiseaux voyageurs cinglant vers le nord sur une aile à peine visible, je n'ai qu'à vouloir, et soudain mon regard les enveloppe comme dans un filet. Les oiseaux font retentir un chant d'alarme; mais avant que je ne les livre aux vents, les vents qui t'obéissent ne les chasseront pas... Si je regarde une comète de toute la force de mon âme, tant que mes yeux la captivent, elle ne changera pas de place... Les hommes seuls, dépravés, fragiles, mais immortels, ne me servent pas, ne me connaissent pas; ils nous ignorent tous les deux : moi et toi!... Je viens chercher un moyen pour les dompter, ici, dans les cieux! Ce pouvoir que j'ai sur la nature, je veux l'exercer sur les cœurs des hommes... D'un geste je gouverne les oiseaux et les étoiles; je veux ainsi gouverner mes semblables, non par les armes... elles ne blessent pas toujours; non par les chants... leur action est lente; non par la science... elle est vite démentie; non par des miracles... c'est trop éclatant : je veux les gouverner par l'amour qui est en moi, les gouverner tous, comme toi, mystérieusement, et pour l'éternité! Quelle que soit ma volonté, qu'aussitôt ils la devinent, se rendent heureux en l'accomplissant; s'ils y résistent, qu'ils souffrent et qu'ils meurent! Que les hommes soient pour moi désormais comme les pensées et les mots, dont je puis créer à ma volonté un édifice de cantiques. On dit que tu règnes ainsi!... Tu sais que je n'ai pas corrompu la pensée, que je n'ai pas appauvri la langue; si tu me donnais un pouvoir égal sur les âmes!... je créerais ma nation à l'image d'un cantique vivant; et je ferais des prodiges plus grands que les tiens : ma création serait un chant de bonheur!...

Donne-moi l'empire des âmes!... Je méprise tant cette construction sans vie que la foule nomme l'univers et qu'elle admire par habitude, que je n'ai pas encore essayé si ma

parole ne suffirait pas pour la détruire. Mais je sens intérieurement que si je comprimais, si je faisais éclater d'un coup ma volonté, je pourrais éteindre cent étoiles et en allumer cent autres... car je suis immortel!... Dans l'orbe de la création il est d'autres immortels... mais je n'en connais point de supérieur à moi. O toi, le premier dans les cieux! je viens ici t'interroger, moi, le premier des êtres intelligents sur la terre!... Je ne t'ai pas encore rencontré; je devine que tu es... montre-toi, si tu veux que je reconnaisse ta souveraineté... Je te demande le pouvoir; donne-le-moi, ou j'en trouverai le chemin. On m'avait dit qu'il existait des prophètes, souverains des âmes... je le crois; mais ce qu'ils pouvaient, je le puis!... Je veux une puissance égale à la tienne : je veux gouverner les âmes comme tu les gouvernes!... (Long silence. — Avec ironie.) Tu te tais?... tu ne me réponds pas? Je devine maintenant; je t'ai reconnu : je vois, je comprends qui tu es et comment tu gouvernes. Il a menti celui qui t'a nommé Amour; tu n'es que Sagesse. C'est par la pensée et non par le cœur que les hommes découvriront tes voies; c'est par la pensée et non par le cœur qu'ils pourront ouvrir les dépôts de tes armes... Celui qui se plonge dans les livres, dans les métaux, dans les nombres, dans les cadavres, celui-là seul réussit à s'approprier une part de ta puissance; il trouve le poison, la poudre et la vapeur; il décompose la lumière, la fumée et le bruit; il invente la légalité et la mauvaise foi pour en imposer aux sots et aux savants... C'est aux pensées que tu as livré le monde; et les cœurs tu les laisses languir dans une éternelle stérilité : c'est pourquoi tu m'as donné la plus courte vie et l'amour le plus énergique. (Silence.)

Qu'est-ce donc que l'amour, ta divine parcelle?
Une étincelle.
Et qu'est la vie humaine en ce monde inconstant?
Rien qu'un instant.

Et l'éclair endormi que l'orage recèle?
Une étincelle.
Et les siècles passés dans l'histoire flottant?
Rien qu'un instant.

D'où vient ce corps fragile où ma pensée excelle?
D'une étincelle.
Et quel doit être un jour le trépas qui m'attend?
Rien qu'un instant.

Qu'est-ce que Dieu, le monde et l'âme universelle?
Une étincelle.
Et que deviendront-ils après la fin des temps?
Quelques instants!

VOIX DE GAUCHE.

Je monte sur son âme comme sur un coursier... Au galop! au galop!

VOIX DE DROITE.

Insensé!... Défendons-le, entourons sa tête de nos ailes!

KONRAD.

Instants!... étincelles!... Qu'ils s'enflamment et se dilatent, ils créent ou détruisent... Courage!... encore!... étendons, prolongeons cet instant!... courage!... encore!... éveillons, enflammons cette étincelle!... Bien, c'est bien!... Une fois encore, je t'invoque, je te dévoile mon âme soumise... Tu te tais? N'as-tu pas combattu Satan... Je te porte un défi solennel. Ne me méprise pas! je ne suis pas sans appui. Bien que seul ici, je me suis élevé jusqu'à toi. Je fraternise par le cœur avec un grand peuple sur la terre... J'ai pour alliés des armées, des puissances et des trônes... Si je te blasphème, ce sera le duel de Lucifer; plus terrible... Il te combattait esprit contre esprit, je te combattrai cœur contre cœur... J'ai souffert, aimé, grandi dans les tourments et l'amour. Lorsque tu m'eus ravi le bonheur de mon âme, je ne rougis ma main que du sang de mon cœur; jamais je ne la portai sur toi...

VOIX DE GAUCHE.

Coursier, je te change en oiseau : sur tes ailes d'aigle, va, monte, vole!

VOIX DE DROITE.

Étoile tombante! Quel délire!... Tu roules brillante dans les abîmes.

KONRAD.

Maintenant, mon âme est incarnée dans ma patrie et son âme a revêtu mon corps; ma patrie et moi nous ne faisons qu'un. Je m'appelle *Million !*... car j'aime et je souffre pour des millions d'hommes. Je regarde ma patrie en deuil comme un fils voit son père attaché à la roue du supplice; je sens les douleurs de toute ma nation comme une mère sent dans ses entrailles les douleurs de son fruit... Je souffre, je délire !... Et toi, toujours sage; et toi, toujours joyeux, tu règnes, tu juges : et l'on te proclame infaillible! Écoute! si la foi de mes jeunes années, si ma filiale croyance n'est pas un vain mensonge; s'il est vrai que tu m'aimes, comme tu chérissais le monde en le créant; si tu porte un amour de père à l'œuvre de tes mains; s'il était une âme seule aimante parmi les êtres sans nombre que tu renfermas dans l'arche pour les sauver du déluge... si ce cœur n'est point un monstre, né du hasard et qui meurt avant l'âge... si dans ton royaume, sentiment n'est point désordre... si tu ne considères pas tous les millions d'hommes criant : « Pitié! » comme une équation insoluble à jamais... si l'amour est de quelque utilité dans le monde et n'est point de ta part une erreur de calcul...

VOIX DE GAUCHE.

Que l'aigle soit hydre, qu'il devienne aveugle... A l'assaut!... en avant!... Fume... tonne... gronde!...

VOIX DE DROITE.

Comète vagabonde issue du soleil, où donc est le terme de ta course? Sans fin!... sans fin!...

KONRAD.

Tu gardes le silence?... Ah! je t'ai révélé le fond de mon cœur... Je t'en conjure, donne-moi la puissance!... un seul débris, une parcelle de ce que l'orgueil a conquis sur la terre... Avec cette part, que de bonheur je pourrais créer!... Tu te tais?... Eh bien, que ma raison obtienne ce que tu refuses à mon cœur... Tu le vois, je suis le premier de la foule des hommes et des génies... je te connais bien mieux que tes

archanges; je suis digne de partager ton pouvoir... Si j'ai menti, réponds !... Quoi ! toujours le silence?... Tu me braves, sûr de la puissance de ton bras! Sache donc que l'amour dévore et consume ce que la pensée ne peut atteindre... Tu vois ce foyer intérieur qui brûle en moi, l'amour ! Je le concentre et le resserre pour en augmenter la chaleur; je l'étreins dans le cercle de fer de ma volonté, comme la charge dans un canon destructeur...

VOIX DE GAUCHE.
Chargez ! feu !...

VOIX DE DROITE.
Pitié ! remords !...

KONRAD.

Réponds !.... car je vais foudroyer ta création !.... Si je ne la fais point crouler, j'ébranlerai du moins toute l'immensité de tes domaines. Je vais lancer une voix dans tout l'orbite de la nature, une voix qui retentira de générations en générations; je dirai, que tu n'es point le Père de l'univers : mais....

VOIX DU DÉMON.

Le Tzar !

(Konrad chancelle un instant, s'évanouit et tombe.)

SCÈNE III.

ESPRITS DU CÔTÉ GAUCHE. — KONRAD, évanoui.

PREMIER DÉMON.

Il est à nous ! qu'on le foule aux pieds !

AUTRE DÉMON.

Il souffle encore.

PREMIER DÉMON.

Évanoui ! malade ! Avant qu'il ne s'éveille, qu'on l'achève !

L'ANGE GARDIEN.

Arrière !... on prie pour lui *.

* Ce vers est expliqué par la prière de deux enfants, Ève et Marceline. (Voyez scène V, p. 242.)

AUTRE DÉMON.

Tu le vois, on nous chasse !

PREMIER DÉMON.

Stupide bête ! tu l'as empêché de vomir son dernier blasphème ! Il fallait le monter d'un seul degré dans son orgueil ! un atome d'orgueil de plus, et ce crâne était à nous ! Être à deux doigts d'un si beau crâne et ne pouvoir le briser aux pieds ! voir le sang dans sa bouche et ne pouvoir l'aspirer ! ô le plus imbécile des démons de l'enfer ! tu l'as lâché à mi-chemin ; tu m'as ravi ma proie !

AUTRE DÉMON.

Patience, laisse faire, il reviendra à nous.

PREMIER DÉMON.

Va-t'en au diable ! ou je t'enfourche avec mes cornes, te porte mille années durant, et puis t'écrase dans la gueule même de Lucifer.

AUTRE DÉMON.

Ha, ha ! tu me rudoies, ma tante ! maman ! moi, ton enfant ! Je vais pleurer ; hélas ! (Il pleure.) Tiens !... (Il le frappe de ses cornes.) Eh bien !... t'ai-je manqué ?... Roule, et puisses-tu n'en jamais guérir !... Ha, ha ! tu roules jusqu'au fond ! Bravo ! bravo, mes cornes !

PREMIER DÉMON.

Sacredié * !

AUTRE DÉMON, frappant toujours.

Tiens, tiens ! Attrape.

PREMIER DÉMON.

Vidons le camp.

(On entend le bruit d'une clef dans la serrure.)

* L'auteur mêle au dialogue des esprits infernaux des mots espagnols, allemands, latins et français ; fidèle en cela aux superstitions populaires, qui faisaient toujours du démon un intrigant étranger, un sorcier de la patrie de Faust ou de Nostradamus. Nous aurons soin de conserver toutes ces interjections polyglottes en les imprimant en *italiques*.

AUTRE DÉMON.

Un moine! un barbon ! Dissimulons-nous et rentrons nos cornes.

SCÈNE IV.

PIERRE frère bernardin. — LE CAPORAL. — UN DÉTENU.

LE PRÊTRE.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

LE DÉTENU.

Il a perdu connaissance... Konrad!... Il n'entend rien.

LE PRÊTRE.

Paix à cette demeure! paix au coupable!

LE DÉTENU.

Juste ciel! voyez!... Il tremble, il s'agite; c'est le haut mal!... Il mord ses lèvres écumantes...

(Le prêtre s'agenouille et prie.)

LE CAPORAL, au détenu.

Allez, mon maître, et laissez-nous seuls.

LE DÉTENU.

Mais, de par le ciel, cessez de marmotter des prières inutiles; ramassons-le vite et mettons-le dans son lit, l'abbé.

LE PRÊTRE.

Laissez-le, vous dis-je.

LE DÉTENU.

Voilà son coussin. (Il couche Konrad.) Oh! je sais, moi, ce que cela signifie. Il lui prend parfois de pareils accès; il chante longtemps, puis il divague, et le lendemain il se porte comme vous et moi... Mais qui vous a dit qu'il s'était évanoui?

LE CAPORAL.

Vous feriez bien mieux de vous taire, mon cher monsieur. Laissez le prêtre se mettre en oraison pour votre camarade; car je sais, moi, qu'il s'est passé ici quelque chose de...

bien étrange. Quand la ronde eut fini sa tournée, j'ai entendu du bruit dans cette chambre ; j'ai regardé à travers le trou de la serrure : et ce que j'ai vu... cela ne regarde que moi. J'ai couru chercher Pierre, mon confrère spirituel, le connaissant pour un homme dévot... Mais voyez donc ce qui se passe avec le malade! Il va mal, il va bien mal!

LE DÉTENU.

Vraiment, je n'y comprends rien, c'est à devenir fou!

LE CAPORAL.

Fou?... Oh! mes maîtres! tenez-vous bien sur vos gardes!... Bouche éloquente, tête bien meublée, tout, vous avez tout!... Et voyez! cette tête savante se vautre dans la fange; et de ses lèvres mielleuses, découle une blanche écume... J'ai entendu ses chants, je n'en ai point compris les paroles; mais il y avait quelque chose dans ses yeux, sur son front!... Croyez-moi, cet homme va mal, bien mal. J'ai servi dans les légions polonaises avant qu'on ne m'eût fait conscrit russe; j'ai pris d'assaut des forteresses, des couvents, des redoutes : j'ai vu plus d'âmes se mettre en voyage que vous n'avez lu de bouquins durant votre vie... et ce n'est pas peu de chose que de voir comment l'on meurt. J'ai vu égorger des prêtres au faubourg de Praga [126], j'en ai vu jeter vivants du haut des clochers en Espagne; j'ai vu le sein des mères déchiré par le glaive, et les enfants se débattre sur les piques des Kosaks; j'ai vu des Français dans la neige et des Turks sur le pal : et partant je sais ce que l'on voit dans les yeux des martyrs agonisants, ou dans ceux des larrons, des assassins, des Turks ou des Moskovites. J'ai vu fusiller des hommes qui regardaient sans broncher dans le canon du fusil, ou qui ne voulaient point de bandeau sur leurs yeux; mais, lorsqu'ils tombaient à la renverse, j'ai vu sur leur visage transpirer l'épouvante, réprimée durant la vie par la honte et l'orgueil, et qui rampait comme un serpent autour de leur cadavre : épouvante plus atroce

que celle des fuyards du champ de bataille, et si terrible qu'il suffit de jeter un regard sur le front du cadavre, pour voir que son âme irritée a dû fuir avec la douleur et l'effroi des éternels supplices. Ainsi, mon maître, je crois que la figure d'un mort est comme ses états de service pour l'autre monde; on peut lire dans ses traits comment il sera reçu, dans quel rang et dans quelle dignité, s'il sera saint ou damné. Par conséquent la figure et les yeux, la chanson et la défaillance de cet homme ne me plaisent pas du tout. Ainsi chacun de son côté; vous, dans votre chambre : et nous Pierre et moi, nous lui servirons de garde-malades.

(Le détenu s'éloigne.)

KONRAD, revenant à lui.

Abîme!... mille ans!... C'est bien!... plus encore! j'en subirais seul des milliers de milliers... Faut-il prier?... non! la prière ici n'est plus d'aucun usage. Il existait donc un tel abîme sans fond et sans limite!... Oui... et je l'ignorais!

LE CAPORAL.

Entendez-vous comme il sanglote?

LE PRÊTRE.

Mon fils!... te voilà sur un cœur qui t'aime. (Au caporal). Éloignez-vous, et veillez bien à la porte afin que personne ne m'interrompe tant que je serai près de lui. (Le caporal sort).

KONRAD, se redressant.

Non!... il ne m'a point arraché les yeux. Je l'ai toujours ce regard tout-puissant! D'ici même, je vois, à travers ces abîmes obscurs... je te vois, Rollison!... Frère en douleur! toi aussi, prisonnier! Expirant sous les coups, tu baignes dans ton sang! réprouvé par Dieu comme moi, tu fuis dans le désespoir! tu cherches un couteau... tu essaies de briser ta tête contre les murs... — « Au secours!... » — Ah! Dieu ne veut pas, et moi, je ne puis t'en donner!... Mais j'ai un œil qui peut beaucoup; je te regarderai : je pourrai te tuer peut-être!... Non!... mais de l'œil je te montrerai

le chemin de la mort. Vois, là-bas il y a une fenêtre ; brise-la, saute et casse-toi le crâne : et viens tomber ici, avec moi, dans les ténèbres... dans l'abîme... Tombons ! tombons ensemble !... Cet abîme vaut mieux que la vallée terrestre ; ici, il n'est point de frères, de mères, de nations, de tyrans... Viens à moi !... à moi !... viens à moi !...

LE PRÊTRE.

Esprit impur, je te reconnais à ton venin ! Te voilà donc encore ici, le plus rusé d'entre les démons ; reptile immonde, encore cette fois tu t'emparais d'un édifice abandonné !... C'est pour ton malheur que tu es entré dans sa bouche ; au nom du Seigneur, je t'ai saisi, je t'ai muselé... *Exorciso...*

LE DÉMON.

Arrête ! n'exorcise pas !... Attends, écarte-toi un peu de l'entrée ; je sortirai !

LE PRÊTRE.

Tu ne sortiras que lorsqu'il plaira à Dieu. Le Seigneur, lion de la tribu de Juda, triomphe dans ces lieux ; tu as dressé contre lui tes embûches, et te voilà pris dans tes propres filets... Dieu t'a ressaisi dans le corps de ce pécheur. Je veux t'infliger jusque dans sa bouche le châtiment le plus cruel. Imposteur ! dis-moi la vérité.

LE DÉMON, contrefaisant plusieurs voix.

Parle-moi donc français, mon pauvre capucin,
J'ai pu dans le grand monde oublier mon latin ;
Mais, étant saint, tu dois avoir le don des langues ;
— *Vielleicht sprenchen sie deutsch, was murmeln sie so bang* * ?
— *What is it ?* — *Caballeros, rispondero io.*

LE PRÊTRE.

C'est toi, vipère aux cent dards, qui siffles par sa bouche !

* Peut-être parlez-vous allemand ? Que murmurez-vous si piteusement ? (Ces vers, on le sait, appartiennent à l'auteur.)

LE DÉMON.

C'est juste: dans ce jeu nous sommes de moitié :
Il est savant, et moi diable de mon métier.
J'étais son précepteur, et je m'en glorifie.
En sais-tu plus que nous? Parle!... je t'en défie.

LE PRÊTRE.

Au nom du Père, du Fils et du...

LE DÉMON.

Un moment, un moment, s'il vous plaît, monsieur l'abbé; c'en est assez comme cela... Mais, mon cher abbé, ne m'opprime donc pas davantage!... Es-tu de la confrérie de Satan pour me tourmenter ainsi?

LE PRÊTRE.

Qui es-tu?

LE DÉMON.

Je me nomme Lucrèce, Léviathan, Voltaire, *alter Fritz**, *Legio sum*.

LE PRÊTRE.

Qu'as-tu vu?

LE DÉMON.

Un animal.

LE PRÊTRE.

Où?

LE DÉMON.

A Rome.

LE PRÊTRE.

Il ne m'écoute pas; revenons à la prière. (Il prie.)

LE DÉMON.

Mais si, je t'écoute.

LE PRÊTRE.

Où as-tu vu ce prisonnier **?

LE DÉMON.

Je te le dis, à Rome.

* Frédéric II, roi de Prusse.
** Rollison.

LE PRÊTRE.

Tu mens!

LE DÉMON.

Prêtre! sur mon honneur, sur celui de ma belle, de ma brune, qui soupire après moi comme je soupire après elle. Ah!... et sais-tu comment s'appelle mon amante?... Orgueil... Que tu es donc peu curieux!

LE PRÊTRE, à part.

Les esprits nous résistent; humilions-nous devant le Seigneur et faisons un acte de contrition. (Il prie).

LE DÉMON.

Mais à quoi bon tout cela? je sortirai sans qu'on m'en prie! J'avoue m'être insinué maladroitement dans cette âme. Elle me démange, ici!... cette âme est comme une outre de porc-épic prise à l'envers, les pointes en dedans, contre la peau de l'estomac... (Le prêtre prie.) Mais c'est que tu es un maître en ton espèce, quoique simple capucin... les boucs devraient t'élire pape au premier conclave. La bêtise est debout à l'entrée du temple, comme un pilier, et toi, l'on te cache dans un coin, toi, étoile de première grandeur!

LE PRÈTRE.

Flatteur et tyran, orgueilleux et vil, pour me mordre à la poitrine, tu rampes à mes pieds!

LE DÉMON, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! tu te fâches! ta prière est coupée en deux. *Da capo!* si tu voyais comme tu remues drôlement la patte! on dirait d'un jeune ours qui se défend des abeilles... Il va toujours son train! Eh bien tant pis; c'est assez discuter: je reconnais ta supériorité, et je veux me confesser à toi... Je te dirai la bonne aventure... Et sais-tu bien ce que l'on dit de toi par toute la ville?... (Le prêtre prie.) Et sais-tu ce que deviendra la Pologne dans deux siècles?... Et sais-tu pourquoi le supérieur te porte si peu d'affection?... Et sais-tu ce que signifie la bête de l'Apocalypse?... Il se tait et va toujours.

Assez!... il me mange des yeux, que j'en ai peur... Mais dis donc, petit abbé, cesse de m'obséder plus longtemps; que t'ai-je fait pour être ainsi fustigé? Suis-je le roi des démons, moi?... Je suis simple et bon diable. Considère un peu; est-il équitable de châtier le serviteur pour le maître? Ne viens-je pas ici par ordre de monseigneur Satan? Il est bien difficile de s'en délivrer, car on n'est pas avec lui bras dessus, bras dessous! Je suis comme un kreishauptmann, un landrath, un gouverneur de province*... On me dit d'empoigner une âme, j'empoigne, je la mets à l'ombre; il peut bien lui arriver, dans le fait, quelque désagrément, mais il n'y a pas de ma faute : je suis un instrument aveugle, un fonctionnaire, une chose. Le coquin de tyran publie un oukase; il signe : Ainsi soit-il**! Comme si j'avais quelque plaisir à faire damner les autres!... Hélas! je me damne bien assez moi-même... Oh, oh!... (Il soupire.) Ah, ah! Que la sensibilité fait mal!... Oh! mon cœur se brise!... Crois-moi, bien souvent, lorsque de mes ongles j'écorche un pécheur, j'essuie avec ma queue les larmes qui tombent de mes paupières!... (Le prêtre continue de prier.) Et sais-tu que demain tu seras battu comme plâtre?

LE PRÊTRE.

In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti, amen. Ego te exorciso, spiritus immunde...

LE DÉMON.

Abbé, un instant!... J'écoute... je parle... Arrête donc... une seconde!

LE PRÊTRE.

Où est l'infortuné captif qui veut perdre son âme?... Tu te tais!... *Exorciso...*

* Capitaine de cercle, conseiller de province, gouverneur; trois dignités : autrichienne, prussienne et moskovite.

** *Byt-po-siemu*, formule invariable tracée de la main même du tzar sous les oukases administratifs ou judiciaires. Voyez la note 10.

LE DÉMON.

Je parle, je réponds... Il le faut bien.

LE PRÊTRE.

Qui as-tu vu ?

LE DÉMON.

Un captif.

LE PRÊTRE.

De quelle sorte ?

LE DÉMON.

Un pécheur.

LE PRÊTRE.

Où ?

LE DÉMON

Là ! dans l'autre couvent.

LE PRÊTRE.

Dans lequel ?

LE DÉMON.

Oui, l'autre, celui de... Dominique. Ce pécheur, déjà réprouvé, m'appartient de droit.

LE PRÊTRE.

Tu mens !

LE DÉMON.

Il est déjà mort.

LE PRÊTRE.

Tu mens !

LE DÉMON.

Il est malade et dort.

LE PRÊTRE.

Exorciso...

LE DÉMON.

Je réponds comme il faut, je parle, je danse, je chante... mais cesse tes conjurations !... Comment veux-tu que je parle ?... tu m'étouffes... Ouf !... j'éternue... je souffle à peine.

LE PRÊTRE.

Dis la vérité.

LE DÉMON.

Le pécheur est alité ; il court comme un possédé : et demain il se rompra le cou, infailliblement.

LE PRÊTRE.

Tu mens !

LE DÉMON.

Je mens ! Je prends à témoin mon honorable collègue Belzébuth !... Demande-lui tout ce que tu voudras, tourmente-le si tel est ton bon plaisir ; mais ne fais plus damner mon âme innocente !

LE PRÊTRE.

Comment faut-il secourir le pécheur ?

LE DÉMON.

Puisses-tu crever, cuistre d'église ! Tu ne le sauras pas.

LE PRÊTRE.

Exorciso...

LE DÉMON.

Il faut le secourir par... l'amour...

LE PRÊTRE.

C'est bien ; parle clairement... Que lui-faut-il ?

LE DÉMON.

Je suis enroué... Je ne saurai jamais...

LE PRÊTRE.

Parle !

LE DÉMON.

Monseigneur ! mon roi ! laisse-moi me reposer...

LE PRÊTRE.

Dis, que lui faut-il ?

LE DÉMON.

Cher et doux petit prêtre, je ne puis l'expectorer.

LE PRÊTRE.

Parle !

LE DÉMON.

Hé, hé !... du pain, du vin...

LE PRÊTRE.

Je comprends ; c'est ta chair et ton sang, ô toi, Sauveur du monde ! J'irai... Que je puisse accomplir tes saintes volontés ! (Au démon.) Et maintenant, emporte avec toi tes colères et tes erreurs ; venu de l'abîme, va par le même chemin, cours te replonger dans l'abîme. (Le démon disparaît.)

KONRAD.

Tu me retiens sur la pente !... Qui es-tu ?... Prends garde à toi ! L'abîme attire... Tu me tends la main... Volons... Je fends les airs comme un oiseau... Je répands des parfums comme une fleur... J'exhale des rayons comme une étoile... Qui m'a tendu cette main ?... Des hommes compatissants ou des anges ?... D'où tenez-vous cette pitié, de venir me chercher dans les profondeurs, ô mes semblables ?... J'ai méprisé les hommes, j'ai méconnu les anges !

LE PRÊTRE.

Prions ! car la main du Seigneur t'a rudement touché ! Ces lèvres qui ont offensé la majesté divine, le mauvais esprit les a souillées de paroles immondes, paroles de folie, la plus horrible torture pour une bouche réputée sage... Puissent-elles avoir expié une partie de ta faute ! puisses-tu les avoir oubliées toi-même !

KONRAD.

Elles sont déjà gravées... là !...

LE PRÊTRE.

Puisses-tu, pécheur, ne jamais les déchiffrer toi-même ! Puisse jamais Dieu ne te demander leur signification !... Prosterne-toi !... Comme une reine coupable et déchue de son trône, après avoir passé le temps de l'expiation debout, sous le vestibule du temple, la cendre au front et le cilice à l'épaule, reprend enfin sa majesté première et revêt la pourpre royale, ainsi ta pensée, couverte de paroles impu-

res, reprendra après cette épreuve un plus radieux éclat... Il s'endort... (S'agenouillant.) Ta miséricorde, ô Seigneur, est sans bornes! (Il se prosterne.) Seigneur! moi, ton vieux serviteur, moi, pécheur endurci, déjà je me sens hors de service et ne suis plus utile à rien. Celui-ci est jeune; fais-le, quand je mourrai, l'apôtre de ta foi : et moi, j'accepte les châtiments qu'il a mérités. Il peut encore se corriger; il répandra la gloire de ton nom... Le Seigneur est miséricordieux, le Seigneur acceptera l'offrande... Prions!...

(Dans l'église latérale, à travers une paroi, on entend commencer l'hymne de la Nativité. Au-dessus du prêtre agenouillé, un chœur angélique entonne le cantique : *L'Ange dit aux pasteurs.*)

CHŒUR DES ANGES [127]. (Voix enfantines.)

Paix à cette demeure et repos au coupable! Serviteur, serviteur humble et patient, tu as porté la paix dans la maison de l'orgueil!

PREMIER ARCHANGE. (Sur l'air : *Dieu est notre refuge.*)

Seigneur, il a péché, il t'a beaucoup offensé.

SECOND ARCHANGE.

Mais tes anges prient pour lui, pleurent pour lui.

PREMIER ARCHANGE.

Foule aux pieds, brise ceux qui méprisent tes divins jugements!

SECOND ARCHANGE.

Mais pardonne à ceux qui n'ont pas compris tes jugements divins!

UN ANGE.

Lorsque je volais rapide, avec l'étoile de l'espérance, sur le ciel de la Judée, les anges chantaient l'hymne de la Nativité; et les sages ne nous ont pas vus, les rois ne nous ont pas entendus! Des bergers nous aperçurent et s'en furent à Bethléem; les premiers ils saluèrent la sagesse éternelle et l'éternelle puissance : eux, les pauvres, les petits, les simples!

PREMIER ARCHANGE.

Quand le Seigneur eut aperçu l'orgueil et la ruse dans le cœur des anges, il ne voulut point faire grâce aux esprits de lumière, aux éternels génies. Comme une pluie d'étoiles, les anges des cieux tombèrent par milliers; et tous les jours tombent avec eux les esprits des sages de la terre.

CHŒUR DES ANGES.

Le Seigneur accorde aux petits ce qu'il refuse aux grands. Pitié pour l'enfant de la terre! Il fut parmi les grands; pitié, pitié, pour l'enfant de la terre!

SECOND ARCHANGE.

Il n'est pas allé pénétrer tes mystères en curieux, pour augmenter sa gloire et l'humaine sagesse.

PREMIER ARCHANGE.

Il t'a méconnu, il t'a désavoué, ô Seigneur et maître suprême! Il ne t'a pas aimé, il ne t'a pas invoqué, Sauveur du monde!

SECOND ARCHANGE.

Mais il a vénéré le saint nom de ta mère immaculée, il a chéri sa nation, il a beaucoup souffert, il a beaucoup aimé.

UN ANGE.

Une croix d'or surmonte la couronne des rois. Une croix d'or brille comme une aurore sur la poitrine des sages, et ne peut se faire jour dans leur âme. Daigne les éclairer, grand Dieu, de ton amour!

CHŒUR DES ANGES.

Nous aimons tant les hommes! il nous est si doux d'être à leurs côtés! Exilés par les rois et les sages, nous trouvons chez le pauvre, chez le simple, un cœur qui nous abrite; et nous chantons nuit et jour au-dessus de son front.

CHŒUR DES ARCHANGES.

Daigne relever sa tête; elle quittera la poussière, elle

atteindra les astres : mais elle se courbera volontairement au pied de la croix. A son exemple, que tout le monde se prosterne devant la croix sainte ; et te proclame juste et clément, toi, notre Seigneur et Dieu !

LES DEUX CHOEURS RÉUNIS.

Paix et bonheur à l'humilité, à la vertu calme et ignorée ! Humble et zélé serviteur, tu apportes la paix dans la demeure de l'orgueil ; paix au pécheur orphelin !

SCÈNE V.

ÈVE. — MARCELINE.

UNE MAISON DE CAMPAGNE PRES DE LÉOPOL. — Chambre à coucher. — Ève, toute jeune fille, arrange des fleurs devant la châsse de la sainte Vierge, se met à genoux et prie. — Puis Marceline.

MARCELINE.

Quoi ! tu pries encore ? il est tard, minuit sonne !

ÈVE.

J'ai déjà prié pour ma patrie, pour papa et maman, comme ils me l'ont appris... prions de même pour eux... tu sais... Quoiqu'ils soient si loin de nous, ils sont toujours les enfants de notre mère à tous, la Pologne... Un Lithuanien arrivé ce matin, échappé des mains de ces Moskals, raconte toutes les horreurs que l'on a commises envers eux. Le tzar méchant, les a tous fait enfermer dans un cachot, et veut sans doute, comme Hérode, détruire toute une génération. Fortement attristé par le récit de ce Lithuanien, mon père est allé dans les champs et n'est pas encore revenu. Maman a fait dire une messe des morts à leur intention ; car il en est beaucoup qui n'ont pas survécu à leur enlèvement. Moi, je dirai une prière à part pour celui qui a publié ces chan-

sons *. (Elle montre un livre). Il est aussi dans le cachot, le fugitif nous l'a dit. J'ai lu de ces chansons; il en est de jolies... Aussi j'irai me mettre à genoux devant la sainte Vierge; je prierai beaucoup pour lui : peut-être n'a-t-il pas de parents qui pourraient le faire! (Ève s'endort en priant, Marceline s'éloigne.)

UN ANGE.

Descendons légers et silencieux comme les songes.

CHŒUR DES ANGES.

Égayons le sommeil d'une sœur chérie, posons doucement notre aile sous sa tête endormie, éclairons ce visage avec nos yeux et nos étoiles. Jouant et chantant, volons en couronne au-dessus de notre pure et paisible amante. Tressons-lui de nos mains une corbeille de lis; que nos fronts s'illuminent comme des roses : déroulons nos cheveux sous leurs bandeaux d'étoiles, qu'il en jaillisse des rayons, qu'il s'en exhale des parfums. D'une guirlande fleurie, odorante, animée, enlaçons le sein calme de notre amante, entourons sa tête chérie. Jouant et chantant, volons en couronne au dessus de notre pure et paisible amante.

Vision de la Vierge.

ÈVE.

Une pluie aussi fine, aussi douce, aussi calme que la rosée!... Et d'où vient cette pluie?... le ciel est si pur, si limpide!... Ce sont des gouttes vertes et rouges... des herbes en fleurs, des marguerites, des roses, des lis, des guirlandes qui m'environnent!... Ah! quel songe léger, quel songe doux et parfumé! Puisse-t-il durer toute ma vie!... Rose brillante, rose-soleil, lis sans tache, lis-étoile, vous n'êtes point de la terre!... C'est là que vous avez grandi,

* Il s'agit du premier recueil de Mickiewicz, paru sous le titre de *Ballades et romances*. (Poésies diverses, page 1).

au-dessus de ces blancs nuages... Oh ! le narcisse qui me regarde avec ses yeux de neige !... Et ces fleurs azurées du souvenir, semblables à des prunelles d'enfant !... je les ai reconnues, ce sont mes fleurs !... Je les ai arrosées moi-même ; je les ai cueillies hier dans mon jardin, et j'en ai couronné le beau front de la Madone : là, dans son tableau, au-dessus de mon lit. Je la vois ! c'est la sainte Vierge !... ô merveilleuse clarté !... Elle me regarde, prend la couronne fleurie, la donne à son fils ; et l'enfant Jésus répand sur moi les fleurs avec un sourire... Oh ! qu'elles ont embelli, mes fleurs !... Il y en a tant !... des myriades !... et toutes en volant se cherchent dans les airs, ô mes amantes ! et se tressent elles-mêmes en couronnes !... Oh ! que je me sens heureuse, que je suis bien ici, mon Dieu ! Que cette tresse m'environne pour toujours, que je m'assoupisse, que je meure en contemplant cette rose, et sous les regards neigeux de ce narcisse !

Cette rose est animée ! elle vit ! elle vient de recevoir une âme ! elle penche la tête et répand du feu de sa pourpre ; c'est une pourpre vivante... comme la lueur de l'aurore ! Elle vit ! elle entr'ouvre ses feuilles comme pour un sourire, développe sous ses feuilles comme deux lèvres de corail ; elle soupire ! elle me dit quelque chose ! mais si doucement ! si timidement ! O rose, que dis-tu ?... trop bas, trop tristement... Est-ce un soupir de douleur ? te plains-tu d'être arrachée de ta pelouse natale ?... Oh ! pardonne ! Je ne t'ai pas prise pour jouer ; je t'ai posée sur le front de la sainte Vierge, hier, après confesse, arrosée de mes larmes !... Mais voici que du corail pur de tes lèvres, étincelle par étincelle, une flamme s'échappe... Cette clarté, est-ce ta voix ? cette flamme, ton chant ?... Que me veux-tu, charmante rose ?

LA ROSE.

Prends-moi sur ton cœur.

LES ANGES.

Dénouons, dissolvons l'angélique guirlande.

LA ROSE.

Je replie mes ailes, je découronne mon front.

LES ANGES.

Et nous, volons joyeux à notre céleste demeure!

LA ROSE.

Moi, je la bercerai jusqu'à l'aurore, et je poserai mon front sur ce cœur endormi, comme le saint apôtre, le bien-aimé du Seigneur, reposait sur le sein de l'Homme-Dieu.

SCÈNE VI.

LA CELLULE DE PIERRE.

LE PRÊTRE, priant prosterné à terre.

Seigneur, que suis-je devant ta majesté? Poussière et néant!... Mais lorsque je t'ai confessé ma petitesse, moi poussière, moi néant, je vais m'entretenir avec toi.

Vision du prêtre.

Le tyran s'est levé! c'est Hérode lui-même! Seigneur, maintenant la jeune Pologne est livrée tout entière aux mains d'Hérode... Que vois-je!... les chemins s'étendent, se croisent en fuyant sur les neiges; des déserts... longs, blancs, infinis... tous vers le nord!... Là-bas, ils coulent vers un pays lointain comme des fleuves. Ils coulent... Celui-ci va heurter à la porte de fer; l'autre, comme un torrent, s'engouffre sous ce rocher, dans cette caverne : l'autre a son embouchure dans la mer!... Je vois une multitude de chars courant cahotés par ces chemins*... Comme des nuages chassés par les vents, ils volent tous vers une même

* L'harmonie de cette phrase imite assez bien le bruit que fait une kibitka sur les chemins pavés de glace de la Moskovie.

contrée... Ah! Seigneur! ce sont nos enfants!... là-bas! au nord!... Seigneur! Seigneur! tel est donc leur destin, l'exil!... Et tu leur permettrais de mourir si jeunes?... et la race entière serait anéantie par toi? — « Regarde!... » — Que vois-je!... un enfant est sauvé... Il grandit... c'est un vengeur... un père de la patrie!... sa mère fut une étrangère; son sang est celui des héros d'autrefois : et son nom sera Quarante-Quatre [128]!

Seigneur! ne daigneras-tu pas hâter sa venue et consoler ton peuple?... Non! le peuple souffrira le martyre... Je vois cette cohue... ces tyrans! ces assassins!... Ils courent... ils le saisissent!... L'Europe entière traîne mon peuple * au supplice... elle le raille... — « Au tribunal!... » — C'est là qu'on arrête l'innocent; au tribunal je ne vois que des témoins sans cœur, des juges sans âme... Et voilà donc ses juges!... Des clameurs s'élèvent de toutes parts : « C'est Gallus! c'est Gallus qui le jugera! » Gallus ne l'a point trouvé coupable, il se lave les mains; et voici ce que les rois ont crié : « Qu'il soit condamné et livré au supplice; que son sang retombe sur nous et nos enfants : crucifiez le fils de Marie! que les Barrabas soient mis en liberté! Crucifiez!... Il osa porter la main sur la couronne de César; crucifiez!... ou nous dirons que tu es son ennemi!... » Gallus a livré mon peuple... Déjà les rois l'ont saisi, garrotté; déjà, ils le montrent à la face du monde, ulcéré de sarcasmes, le front couronné d'épines sanglantes... Et devant les peuples accourus pour le voir, Gallus s'écrie : « Voici la nation libre, indépendante!... destinée à périr!... »

Seigneur! je vois déjà la croix!... Oh! que sa voie douloureuse est longue!... Seigneur, prends pitié de ton serviteur, donne-lui des forces, car il va tomber sur la route et

* Littéralement *ma nation*. Mais il fallait ici un substantif masculin, comme *narod*, dont le sens collectif est bien plus étendu que celui de *peuple*.

mourir... La croix étend ses bras sur l'Europe entière ; elle est formée de trois peuples desséchés comme de trois pièces de bois dur. Déjà on le cloue, déjà mon peuple est sur le trône de la rédemption... Il dit : « J'ai soif !... » Raguse [129] l'abreuve de fiel, et Borus [130] de vinaigre ; et la mère Liberté, debout à ses pieds, lève ses yeux en pleurs. Voyez ; le soldat moskovite accourt avec sa lance, et fait ruisseler le sang innocent de mon peuple. Qu'as-tu fait, ô le plus cruel, le plus insensé des sbires !... Lui seul pourtant sera converti, à lui seul Dieu pardonnera... O mon peuple bien-aimé !.. Déjà il a baissé sa tête défaillante en s'écriant : « O Seigneur ! ô mon père ! pourquoi m'as-tu abandonné ?... » Il est mort...

(On entend *le chœur* des anges... puis le chant de la Résurrection... à la fin un ALLELUIA.)

Au ciel ! il monte au ciel ! et de ses pieds s'envole une robe plus blanche que la neige !... Elle tombe... elle enveloppe le monde entier [131]... Mon bien-aimé dans le ciel n'a pas disparu à mes yeux ; ses trois prunelles brillent comme trois soleils... il montre au peuple sa droite transpercée par le fer...

Cet autre homme, quel est-il ?... C'est son lieutenant sur la terre. Enfant, je l'ai connu... plus tard, je l'ai vu grandir, corps et âme. Il est aveugle... mais il a pour guide un ange, un enfant !... Homme formidable, il a trois fronts et trois visages. Ouvert comme un baldaquin au-dessus de sa tête, le livre du mystère enveloppe ses traits... Trois cités s'étendent à ses pieds... trois limites du monde tremblent lorsqu'il appelle ; et des cieux j'entends sortir trois voix pareilles au tonnerre : « C'est le lieutenant visible de la liberté sur la terre ! Il posera sur la gloire le fondement de son temple ! Dominant les peuples et les rois, il presse du pied trois couronnes... sans couronne lui-même ! Sa vie ?... c'est la peine des peines ; son titre ?... c'est la nation des nations ; sa mère fut une étrangère... son sang est celui des héros

d'autrefois, et son nom est Quarante-Quatre... Gloire! gloire! gloire [132]! » (Il s'endort).

LES ANGES, descendant visibles.

Il dort... Dégageons son âme de son corps comme on enlève de ses langes dorées un enfant endormi; dépouillons-la doucement de l'enveloppe des sens, pour la revêtir de lumière, blanche comme l'aube du jour... Bien! Fuyons à présent! Dans les troisièmes cieux portons cette âme radieuse, et déposons l'enfant sur les genoux de notre père; qu'elle reçoive, endormie, la consécration de ses baisers paternels. Avant les prières matinales, nous rendrons cet esprit à la vie terrestre; nous l'enlacerons de nouveau dans les chastes langes de ses sens, et nous le déposerons dans son corps comme dans une couchette précieuse. (Les anges s'envolent.)

SCÈNE VII.

BELZÉBUTH. — LE SÉNATEUR. — DÉMONS.

VILNO. — Une chambre à coucher magnifiquement ornée. — Le sénateur se retourne sur son lit en gémissant. — Deux démons au chevet.

PREMIER DÉMON.

Ivre [133], il veille cependant! je me damne à le garder!... Tais-toi donc, vaurien, et reste tranquille! quel porc-épic te démange?

AUTRE DÉMON.

Verse-lui des pavots sur les yeux.

PREMIER DÉMON.

Il s'endort; je tombe dessus comme un tigre.

AUTRE DÉMON.

Dis plutôt comme un vautour sur le pierrot.

ENSEMBLE.

Traînons l'âme aux enfers! fouettons-la de serpents! qu'elle brûle! qu'elle rôtisse!

BELZÉBUTH.

Gare les cornes!

LES DEUX DÉMONS.

Qui es-tu, l'ami?

BELZÉBUTH.

Belzébuth!

LES DEUX DÉMONS.

Eh bien?... après!

BELZÉBUTH.

Ne m'effraie pas le gibier!

PREMIER DÉMON.

Mais si le coquin se rendort, son sommeil m'appartient?

BELZÉBUTH.

Lorsqu'il verra la nuit et les flammes, le nombre et l'atrocité des supplices, il pourra bien s'effaroucher de nos visions; demain il se rappellera son rêve, et sa mort étant loin encore, il pourra s'amender.

AUTRE DÉMON, en déployant ses griffes.

Oh! laisse-moi m'amuser un peu!... Comment peux-tu trembler pour lui? S'il se corrige, moi, j'entre dans les ordres et je prends la croix de... mes propres mains.

BELZÉBUTH.

Si tu l'épouvantes par trop cette fois, il peut nous échapper, et adieu l'oiseau.

PREMIER DÉMON, en montrant le sénateur endormi.

Mais ce petit frère, mon favori, mon Benjamin, dormira-t-il ainsi sans que nous le caressions un peu?.... Tu ne veux pas? je m'amuserai tout seul.

BELZÉBUTH.

Maraud! connais-tu mon grade[134]? Je te somme, de par le tzar...

PREMIER DÉMON.

Pardon!... Qu'ordonnez-vous, monseigneur?

BELZÉBUTH.

Tu peux assaillir cette âme, l'enfler d'orgueil, puis la précipiter dans la honte... Tu peux la traîner dans le mépris et la fustiger de sarcasmes; mais pour ce qui est de l'enfer, motus! entends-tu bien?... Nous autres, en route! Au vol! au vol! au vol! (Il disparaît avec sa suite.)

PREMIER DÉMON.

Main basse donc sur cette âme!... Ha, ha! Tu trembles, mécréant!

AUTRE DÉMON.

Eh! doucement, doucement!... Prends-le dans tes pattes, comme le chat la souris.

Vision du sbire [135].

LE SÉNATEUR, endormi.

Un écrit!... c'est pour moi.... Un décret de Sa Majesté Impériale! autographe!... Ha, ha! cent mille roubles!... Une croix!... Où la mettre?... Faquin! attache-la-moi... par... par ici. Le titre de prince!... Hé, hé!... Son excellence monsieur le grand-maréchal! Oui-dà!... Qu'ils en crèvent de dépit!... (Il se retourne.)

Chez l'Empereur, cocher!... L'antichambre... les voilà tous! Tous ils me détestent... Ils me saluent, ils me craignent. Le grand-maréchal!... Le grand-contrôleur!... masqués, à peine on peut les reconnaître... Ah! quels doux murmures! quels bruits flatteurs m'environnent!... Le sénateur est en grâce!. . en grâce!!.. en grâce!!!. Ah! que je meure, que je rende l'âme à ces charmants murmures, comme sous les chatouillements de mes odalisques. Chacun me fête; je suis le lion de l'assemblée... On me regarde, on me jalouse... Me voilà parvenu, je me rengorge. O délices! je meurs, oui je meurs de plaisir!... (Il se retourne.)

Le tzar!... Sa Majesté Impériale... Ho, ho! le tzar! voici le tzar!... Ouais!... il ne m'aperçoit pas! il fronce le sour-

cil... il me regarde de travers !... Ah ! sire... sire... Non, je ne puis, j'ai une extinction de voix... Je frissonne, je transpire... Le frisson court dans tous mes membres, j'ai froid. Ah ! le maréchal !... Ouf ! il me tourne le dos; le dos : le dos !... Et voici tous les sénateurs, les courtisans !... Oh ! je meurs, je suis mort, je suis en terre, je pourris !... Et les railleries, les quolibets me rongent comme les vers... On me fuit, on m'évite... Là, comme il fait sombre, quel désert! Le maudit chambellan, le traître !... voyez comme il me montre les dents !... Brrr... ce rire comme une araignée m'est entré dans la bouche. (Il crache.)

Quel bruit !... Un calembour !... O vilaine mouche !... (Il fait le geste de chasser une mouche.) Elle vole autour de mon nez comme une guêpe... Qu'est-ce donc, une épigramme? des lazzi, des brocards ! Quels murmures ! Ah ! c'est un grillon qui m'est entré dans l'oreille... Mon oreille, aïe, aïe, mon oreille ! (Il cure son oreille). Quel vacarme !... Les pages sifflent comme des hiboux... Les robes à queue bourdonnent comme des serpents à sonnettes.... Quel horrible tapage ! quels éclats de voix ! quelles clameurs !... Le sénateur est en disgrâce !... en disgrâce !!.. en disgrâce !!!.

(Il roule à terre.)

LES DÉMONS, descendant visibles.

Maintenant arrachons son âme de son corps, ainsi qu'un chien hargneux délivré de sa chaîne ; mais à demi seulement, afin qu'il ne perde point le sentiment : et muselons l'autre moitié pour la traîner jusqu'aux confins du monde, où finissent les temps et commence l'éternité. Là, nous attacherons le chien mauvais à la borne, et nous travaillerons ses côtes à tour de bras... En avant le fouet! Avant le troisième chant du coq, il faut le ramener haletant, putréfié, roué de coups; le clouer de nouveau à ses sens grossiers comme à sa chaîne, et l'enfermer dans son corps comme dans un chenil empesté. (Les démons disparaissent.)

SCÈNE VIII[136].

UN SALON DE VARSOVIE.

De hauts fonctionnaires, de grands littérateurs, de grandes dames, des généraux et des officiers d'état-major. Tous *incognito* prennent le thé, auprès d'une petite table.— Près de la porte, quelques jeunes gens et deux Polonais de la vieille roche. Ils causent avec vivacité. — La coterie de la petite table s'entretient en français, ceux qui sont devant la porte parlent en polonais.

Près de la porte.

ZÉNON NIEMOIEWSKI[137], à Adolphe.

Il se passe donc aussi de ces choses en Lithuanie ?

ADOLPHE.

Ah! chez nous, c'est bien pis encore! Chez nous, c'est le sang qui coule.

ZÉNON NIEMOIEWSKI.

Le sang?

ADOLPHE.

Non pas sur le champ de bataille, mais sous la main du bourreau; et ce n'est point le glaive, mais le bâton et le fouet qui le font couler. (**Ils s'entretiennent en baissant la voix.**)

A la table.

UN COMTE.

Ce bal a donc été brillant? Y avait-il beaucoup de militaires?

UN JEUNE FRANCE.

J'ai entendu dire que l'on y était assis à l'aise, comme à certains sermons.

UNE DAME.

Allons donc! il y avait foule.

LE COMTE.

Une foule... brillante?

UNE AUTRE DAME.

C'est selon...

UN PAGE [138].

Une foule de laquais en livrée qui servaient avec une maladresse! Imaginez-vous que je n'ai pas pu attraper un verre de vin, pas une croûte de pâté, tant on se pressait autour du buffet.

PREMIÈRE DAME.

Dans la salle de danse, pas un groupe pittoresque; on se marchait sur les pieds comme aux raouts de la princesse...

DEUXIÈME DAME.

Ce n'était cependant qu'un jour de réception.

LE CHAMBELLAN.

Au contraire, c'était un bal invité... J'ai même encore des billets. (Il tire de sa poche les lettres d'invitation, et les montre; tout le monde reste convaincu.)

PREMIÈRE DAME.

Tant pis! On a confondu les groupes et les toilettes; pas de gradation dans les costumes, pas de préséance, pas d'étiquette.

DEUXIÈME DAME.

Depuis que Novosiltzoff a quitté Varsovie, on ne sait plus arranger une soirée avec goût; pas un bal de bon ton : lui seul savait grouper un bal comme un tableau vivant. (On rit.)

PREMIÈRE DAME.

A votre aise, messieurs; riez tant qu'il vous plaira : vous avez beau dire, c'était un personnage indispensable à Varsovie.

Près de la porte.

UN JEUNE HOMME.

Cichowski [139] est donc enfin délivré?

ADOLPHE.

Je viens de chez lui ; je le connais. Je voulais lui demander le mot d'ordre, afin de le donner chez nous, en Lithuanie.

ZÉNON NIEMOIEWSKI.

Nous devons nous entendre et nous réunir ; autrement, divisés, nous périssons tous. (Ils baissent la voix.)

UNE JEUNE DAME [140], debout auprès d'eux.

Quelles affreuses tortures il a supportées !...

A la table.

LE GÉNÉRAL, à un homme de lettres.

Mais laissez-vous donc fléchir, et lisez.

L'HOMME DE LETTRES.

Mais je ne sais point par cœur.

LE GÉNÉRAL.

Mais vous vous quittez rarement, votre poëme et vous. Le voilà sous votre habit... là... je vois la couverture. Ces dames veulent l'entendre.

L'HOMME DE LETTRES.

Ces dames ?... Hi ! hi !... Ce sont des bas-bleus. Elles savent par cœur plus de vers français que moi !

LE GÉNÉRAL, aux dames.

Seulement ne riez pas durant la lecture.

UNE DAME.

On doit faire une lecture ?... Pardon... Bien que je sache votre dialecte, je ne comprends rien aux vers polonais.

LE GÉNÉRAL, à un officier.

Tant mieux pour elle, car les siens (montrant l'homme de lettres) sont ennuyeux à périr. Il va nous en débiter un millier sur la culture des haricots. (A l'homme de lettres.) Mais lisez donc ! Si vous ne commencez pas, ce journaliste (il montre un autre homme de lettres) que voilà, nous lâchera sa prose

à bout portant. Joli service à rendre à toute l'assemblée ! Voyez comme il se recommande, comme il sourit, comme il cligne les yeux ! déjà il ouvre la bouche comme une huître expirante, il roule un œil grand et sucré comme une figue [141].

L'HOMME DE LETTRES, à part avec angoisse.

Ils s'en vont! (Au général). Le poëme est long ; je pourrais m'essouffler.

LE GÉNÉRAL, à l'officier.

Il fait bien de s'en défendre, car il nous assommerait d'ennui.

LA JEUNE DAME, se détachant du groupe des jeunes gens, près de la porte, et s'approchant de la table.

Mais c'est une atrocité !... Veuillez écouter, messieurs. (A Adolphe.) Et vous, racontez-leur, s'il vous plaît, l'histoire de Cichowski.

UN OFFICIER SUPÉRIEUR.

Cichowski est donc en liberté?

LE COMTE.

Il a vécu si longtemps captif...

LE CHAMBELLAN.

Que je le croyais mort. (A part). Entendre de pareilles choses n'est pas très-prudent, et sortir au milieu du récit serait impoli. (Il s'esquive.)

LE COMTE.

En liberté? C'est singulier !

ADOLPHE.

On n'a pas pu le convaincre de crime d'État.

LE MAÎTRE DES CÉRÉMONIES [142].

Que parlez-vous ici de crimes d'État?... Il y a d'autres raisons. Quand on a longtemps été détenu, on sait, on voit bien des choses... Le gouvernement a ses plans, ses intentions, qu'il ne trouve pas à propos de divulguer. C'est là une affaire d'État : ce sont là des mystères politiques, une

pensée de cabinet. Il en est ainsi dans tous les pays. Mais monsieur vient de Lithuanie, et cela l'étonne. Ces messieurs de la campagne voudraient connaître les secrets de Sa Majesté aussi bien que les comptes de leur économe ! (Il rit tout seul.)

UN PAGE.

Vous êtes Lithuanien, et vous parlez le polonais? C'est drôle! je croyais qu'en Lithuanie il n'y avait que des Russes. Pardieu! j'en sais beaucoup moins sur la Lithuanie que sur la Chine. Le *Constitutionnel* a bien une fois parlé des Lithuaniens, mais les autres journaux de Paris n'en font seulement pas mention.

UNE DEMOISELLE, à Adolphe.

Racontez donc, monsieur. C'est une affaire importante, patriotique.

UN VIEUX POLONAIS.

J'ai connu les anciens Cichowski; c'était une famille honorable de la Gallicie. J'avais appris qu'on avait arrêté et fait périr le fils de la maison... mon parent éloigné. Il y a bien longtemps que je ne l'avais vu... Dans quel temps vivons-nous, ô mon Dieu! et parmi quels hommes! Trois générations ont passé depuis que l'oppression pèse sur nos têtes; elle a désolé nos pères, elle désolera nos enfants, nos neveux!

ADOLPHE. (On se resserre autour de lui.)

Cette connaissance remonte à mes premiers souvenirs. C'était alors un jeune homme vif, enjoué, spirituel, et d'un grand renom de beauté. Il était l'âme de toutes les réunions; partout où il se montrait, il charmait les assistants par ses récits et son entrain. Il aimait surtout les enfants, et souvent me prenait sur ses genoux. Aussi, entre marmots, nous lui avions donné le surnom de l'aimable monsieur. Je me rappelle ses cheveux... maintes fois j'enroulais sur mes doigts leurs anneaux dorés. Je me rappelle son regard... ce devait

être un regard d'enfant, innocent et joyeux; car tout en s'arrêtant sur nous, il semblait nous caresser et nous sourire... Alors nous ne voyions en lui qu'un camarade, un compagnon de jeu. Il était sur le point de se marier. Je me rappelle qu'il apportait aux enfants les dons de sa future, et qu'il nous invitait à ses noces. Après quoi, il ne revint plus... et l'on disait à la maison qu'il avait disparu, qu'il avait fui clandestinement; que le gouvernement était à sa poursuite, mais n'avait pu découvrir ses traces : on assurait enfin qu'il s'était suicidé, noyé. La police vint confirmer ces conjectures par une preuve qui semblait irrécusable. On avait trouvé son manteau sur les bords de la Vistule; on vint l'apporter à sa femme, elle le reconnut : il avait péri! mais le cadavre n'avait pas été retrouvé. C'est ainsi que s'écoula une année tout entière. Pourquoi s'était-il tué?... On fit des recherches, on le pleura, puis on le regretta, puis... tout fut oublié. Une autre année s'écoula. Une fois, on conduisait au Belvédère* les détenus du couvent des Carmélites; c'était un soir pluvieux et sombre... Je ne sais par quel heureux hasard et qui fut le témoin de cette marche lugubre... peut-être un des intrépides jeunes gens de Varsovie qui épient le séjour et les noms des captifs. Des patrouilles stationnaient dans les rues, la ville était muette... Soudain on entendit au coin d'un mur une voix perçante : « Prisonniers, qui êtes-vous? » Cent noms éclatèrent à la fois; parmi ces noms on entendit celui de Cichowski, et le lendemain on le fit savoir à sa femme. Elle se mit à écrire, à solliciter, à supplier, à frapper de porte en porte, mais elle n'entendit plus rien, que ce nom seul!... Et trois ans se passèrent encore sans nouvelles, sans espoir... On ne sait qui répandit le bruit dans Varsovie qu'il vivait encore, qu'on lui faisait subir la question,

* Palais de plaisance du prince Joseph Poniatowski près de Varsovie; le grand-duc Constantin en fut chassé le 29 novembre 1830.

qu'il souffrait en martyr, et qu'il n'avait jusqu'ici rien avoué; qu'on le privait de sommeil pendant des mois entiers, en le nourrissant de harengs salés sans lui donner à boire [143]; qu'ensuite on le gorgeait d'opium, qu'on lui suscitait des fantômes, des revenants, qu'on le chatouillait sous les pieds, sous les aisselles... Mais bientôt on saisit d'autres patriotes, on en parla; sa femme seule pleurait, tous l'avaient oublié.

Un jour, tout récemment, on vint sonner à la porte de sa maison. Elle s'ouvrit; un officier, un gendarme à cheval et le prisonnier étaient là, sur le seuil... Oui, c'était lui, lui-même!... On fit apporter une plume, du papier, on fit signer à sa femme qu'il avait été *reçu* vivant de la part du grand-duc... La quittance fut emportée. On lui dit en le menaçant du doigt : « Si jamais tu parles!... » Et sans attendre la réponse on partit la nuit, comme on était arrivé. Tout joyeux, je cours l'embrasser; mais un ami m'arrête en me disant : « N'y va pas aujourd'hui, car à la porte tu trouverais un espion. » J'y vais le lendemain; le perron était encombré de limiers de police. J'y retourne une semaine après; on ne reçoit pas, on est indisposé. Un jour enfin je le rencontre en voiture, hors des barrières. On me dit que c'était lui, mais je ne l'aurais pas reconnu. Il avait engraissé; mais c'était un embonpoint hideux à voir, une enflure causée par la mauvaise nourriture et l'air putride des prisons : ses joues étaient bouffies, jaunes, livides, son front portait les rides d'un demi-siècle, tous ses cheveux étaient tombés. Je le saluai sans être reconnu : il ne voulut point me répondre. Je lui criai mon nom; il me regarda fixement, d'un œil terne et sans expression. Quand je me mis à lui rappeler les détails de nos anciennes relations, il attacha sur les miens des yeux étonnés et qui semblaient m'interroger... Ah! tout ce qu'il avait souffert durant ses tortures de chaque jour, tout ce qu'il avait médité durant

ses longues nuits d'insomnie, tout cela, un seul instant a suffi pour me l'apprendre; car ses yeux étaient d'une blancheur effrayante... ses prunelles ressemblaient aux débris des vitres cassées dans les fenêtres des prisons, dont la couleur est mate comme une toile d'araignée, et qui, regardées obliquement, brillent comme l'arc-en-ciel; on aperçoit à leur surface une rouille de sang, des étincelles, des taches obscures : mais le regard cherche en vain à les pénétrer; ils ont perdu leur transparence; et l'on devine à leur aspect qu'ils ont séjourné dans des endroits bas, humides, souterrains, ténébreux... J'y retournai un mois après; je crus que ce temps lui avait suffi pour se reconnaître sur la terre et pour rappeler sa mémoire. Mais il avait passé tant de milliers de jours sous les verrous de l'inquisition, et tant de milliers de nuits à s'entretenir avec lui-même, tant d'années à lutter contre les ingénieuses tortures des tyrans, et tant d'autres années entre des parois qui semblaient avoir mille oreilles pour l'épier; n'ayant d'autre protection que celle du silence, d'autres compagnes que les ombres... que la ville joyeuse et bruyante ne put réussir à effacer en un seul mois l'apprentissage de ces plusieurs années de réclusion. Le soleil lui semblait un espion, le jour un délateur, ses domestiques une garde, ses hôtes des ennemis... Si quelqu'un vient le visiter, au grincement du loquet il croit aussitôt que l'on va continuer l'enquête; il détourne la tête et l'appuie sur sa main; on dirait qu'il recueille ses pensées et les arme de courage; il serre les lèvres, afin qu'elles ne laissent point tomber de parole imprudente : il baisse les yeux, afin que les inquisiteurs ne puissent y surprendre un secret... Interrogé, il se croit toujours plongé dans son cachot, il fuit au fond de sa chambre; et là, il se jette à terre en criant ces deux mots : « Je ne sais rien, je ne dirai rien ! » Et ces deux mots sont devenus son dicton habituel. Sa femme et son enfant à genoux pleurent long-

temps autour de lui avant qu'il parvienne à surmonter ses terreurs. Les captifs aiment à raconter leur captivité finie; je croyais qu'il nous en ferait un récit fidèle, que son histoire, l'histoire de tous les héros de la Pologne, grâce à lui, surgirait du sein des cachots et tromperait la surveillance des sbires... car maintenant la Pologne vit, elle fleurit dans les ombres de la terre; ses fastes s'écrivent en Sibérie, dans les forteresses et les casemates... Et qu'a-t-il répondu à mes questions? Qu'il ne savait plus rien lui-même de ses souffrances, qu'il avait tout oublié. Sa mémoire, couverte d'un bout à l'autre, comme un livre d'Herculanum, avait moisi sous terre; l'auteur lui-même, ressuscité, ne saurait plus rien y déchiffrer. Il disait seulement : « Tout cela, je vais le demander à Dieu; celui qui l'a écrit là-haut, un jour me le rappellera!...»

(Adolphe essuie des larmes. — Long silence.)

LA JEUNE DAME, au littérateur.

Pourquoi donc, messieurs, ne daignez-vous pas traiter de pareils sujets?

LE COMTE.

Que le vieux Niemcewicz [144] les consigne dans ses Mémoires. J'ai entendu dire qu'il s'amusait à coudre ensemble toutes sortes de paperasses.

PREMIER HOMME DE LETTRES.

C'est une histoire vraiment terrible.

UN PAGE.

Tragique, sur ma parole.

PREMIER HOMME DE LETTRES.

On écoute de pareilles narrations; mais qui donc voudrait les lire? Et comment peut-on, je vous prie, chanter des événements contemporains? Au lieu de mythologie, de merveilleux, vous avez des témoins oculaires! Et puis il est une règle de l'art, invariable et sacrée; c'est que les poëtes doivent attendre jusqu'à ce que... que...

UN JEUNE HOMME.

Que?... Combien d'années faut-il attendre avant qu'un fait récent ne se dessèche comme le tabac, ne se mellifie comme une figue?

PREMIER HOMME DE LETTRES.

Il n'y a point de règles explicites.

DEUXIÈME HOMME DE LETTRES.

Cent ans, *plus minus*.

PREMIER HOMME DE LETTRES.

Ah! si peu!

TROISIÈME HOMME DE LETTRES.

Mille, ou deux mille ans.

QUATRIÈME HOMME DE LETTRES.

Quant à moi, il me semble que la nouveauté du sujet n'y fait rien; c'est dommage seulement qu'il ne soit point polonais, national. Notre nation se distingue par un caractère simple et hospitalier; elle n'aime pas les scènes terribles, violentes : que l'on chante les amours champêtres, les troupeaux, les ombrages, à la bonne heure!... Nous autres Slaves, nous aimons les idylles [145].

PREMIER HOMME DE LETTRES.

J'espère qu'il ne vous viendra pas à l'idée d'écrire en vers que l'on a mangé des harengs salés. Je dis, moi, que la poésie ne saurait se passer d'une certaine courtoisie; et il ne peut y avoir de courtoisie où il n'y a pas de cour. Une cour! c'est l'arbitre suprême du goût, de la gloire et de la beauté. Hélas! la Pologne est en danger! Il n'y a point de cour à Varsovie!

LE MAÎTRE DES CÉRÉMONIES.

Il n'y a point de cour! Oui-dà, c'est unique! Et je suis pourtant maître des cérémonies!

LE COMTE, tout bas au maître des cérémonies.

Vous n'auriez qu'à dire un mot au lieutenant; ma femme serait première dame d'honneur. (Haut.) Mais c'est en vain;

les hautes dignités passent au-dessus de nos têtes. La haute aristocratie seule est en faveur à la cour !

UN MARQUIS (de pacotille), d'un ton solennel.

L'aristocratie fut toujours le soutien des libertés publiques. Voyez plutôt la Grande-Bretagne. (Une discussion politique s'engage. — Les jeunes gens disparaissent un à un.)

UN JEUNE HOMME.

Oh ! les scélérats !... dignes du bâton !

ANTOINE GOREÇKI.

La corde ! la potence ! Je leur montrerais la haute et la basse cour ! je leur donnerais du goût !

N***.

Vous le voyez, mes amis ! Que faire avec eux ? Voilà pourtant les hommes qui sont à la tête de la nation !

WYSOÇKI [146].

Dites à la surface. Notre peuple est comme une lave de volcan ; à l'extérieur froide et rocailleuse, sèche et pleine de poussière : mais cent ans ne sauraient éteindre le feu de ses entrailles. Foin de cette croûte sordide, et pénétrons dans les profondeurs ! (Ils sortent.)

SCÈNE IX.

MONSIEUR LE SÉNATEUR.

Vilno. — Salon d'audience. A droite, une porte conduisant à la salle de la commission d'enquête, où l'on mène les détenus. On y voit d'énormes tas de paperasses. Au fond, les appartements du sénateur, où l'on fait de la musique. Le repas du soir vient de finir. Un secrétaire, assis à la fenêtre, parcourt des papiers. Un peu plus loin, à gauche, une petite table de whist. Joueurs. Novosiltzoff prend son café; à ses côtés le chambellan Balkoff; Pélican, recteur de l'université; Bécu, médecin du sénateur. A la porte, une sentinelle et quelques laquais immobiles [147].

LE SÉNATEUR, à Balkoff.

Diable! quelle corvée *! Cependant voilà le dîner fini. *La princesse* nous a faussé compagnie et ne viendra pas aujourd'hui. Du reste, *en fait de dames,* elles sont toutes vieilles ou stupides. *Imaginez-vous* qu'elles parlaient d'affaires en mangeant la soupe! *Je jure* de ne plus avoir

De ces républicains femelles *à ma table,*
Avec leur franc parler et leur ton détestable!

Figurez-vous! je leur parle modes, casino; et sans cesse elles m'importunent, telle avec son père, telle avec ses enfants. « Il est trop vieux, il est trop jeune, monsieur le sénateur! il ne peut supporter la prison, monsieur le sénateur! il demande un confesseur, monsieur le sénateur! il veut voir sa femme, il... » *que sais-je!* Beau sujet d'entretien à un dîner, un gala! *Il y a de quoi* devenir fou! Je veux terminer cette affaire et m'enfuir loin de Vilno, vers ma bien-aimée Varsovie. *Monseigneur* ** m'a écrit de *revenir bientôt;* il s'ennuie en mon absence, et moi *je n'en puis plus* avec cette canaille.

*** On se rappelle que nous imprimons en lettres *italiques* les macaronismes français que le dandy russe mêlait sans cesse à son parler habituel.**

**** Le grand-duc Constantin, frère du tzar, mort empoisonné.**

LE MÉDECIN [148], en s'approchant.

Je disais justement à Son Excellence que l'instruction est à peine entamée, et que l'affaire en est précisément au point où se trouve le patient après la visite et l'*anagnose* du docteur. Une foule d'étudiants sont sous les clefs; après tant de recherches, pas une preuve palpable! Nous n'avons pas encore sondé la profondeur de la plaie. Qu'a-t-on découvert?

Des chansons. Des chansons! *ce sont des vers légers ;*
Ce sont, pourrait-on dire, *accidents passagers* [149],

mais la trame du complot est encore inconnue, et...

LE SÉNATEUR, choqué.

Inconnue! Je vois que vous n'y voyez goutte; après dîner surtout!... Donc, *signor dottore, addio. Buona notte.* Merci pour la consultation... Inconnue!... J'ai fait l'enquête moi-même, et la trame serait inconnue! *Et vous osez, docteur,* le dire devant moi! Qui donc a vu chez nous des preuves plus convaincantes? (Il montre des papiers.) Aveux volontaires, dépositions et témoignages, tout y est, et tout ce sacrilége complot y est développé avec non moins de lucidité qu'une ordonnance du sénat [150]... Inconnue!... Ah! docteur, pour tant de tracasseries, voilà ma récompense!

LE MÉDECIN.

Excellence, *excusez :* mes doutes ne portent point sur l'existence du complot. Je disais seulement que...

UN LAQUAIS.

Le commis du marchand Kanissyn est en bas, et il rappelle une note qu'il avait eu l'honneur de remettre à votre seigneurie.

LE SÉNATEUR.

Une note, qu'est-ce? Quelle note, l'ami?... De qui?

LE LAQUAIS.

Du marchand Kanissyn, que vous avez fait appeler...

LE SÉNATEUR.

Va-t'en, fils de chien [151]! tu vois que l'on est occupé.

LE MÉDECIN.

Oh! l'imbécile! venir à présent!... Tu le vois pourtant, maraud, monsieur le sénateur prend son café.

LE SECRÉTAIRE, en se levant de table.

Il écrit que s'il n'est pas soldé, il vous intentera un procès.

LE SÉNATEUR.

Écrivez-lui poliment d'attendre. (Il réfléchit.) *A propos...* ce Kanissyn... faites bien vite mettre son fils en prison. Qu'on l'interroge... C'est un fin pierrot, celui-là!

LE SECRÉTAIRE.

Ce n'est qu'un enfant.

LE SÉNATEUR.

Ils sont tous enfants! mais regarde-les dans l'âme [152]. Éteignons l'incendie tant qu'il n'est qu'une étincelle.

LE SECRÉTAIRE.

Le fils de ce Kanissyn est à Moskou.

LE SÉNATEUR.

A Moskou!... *Voyez-vous cela!* C'est un émissaire des clubs. Docteur, il est temps d'y remédier, grand temps.

LE SECRÉTAIRE.

Il est, je crois, au service, dans les cadets.

LE SÉNATEUR.

Dans les cadets?... *Voyez-vous!* il met la révolte dans l'armée.

LE SECRÉTAIRE.

Il est parti de Vilno en bas âge.

LE SÉNATEUR.

Oh! cet incendiaire! il a ici des correspondants. (A son secrétaire.) *Ce n'est pas ton affaire*, entends-tu!... Holà! l'officier de service! Qu'on l'amène dans les vingt-quatre heures! qu'on lance une kibitka, et qu'on saisisse les papiers! Du reste, le père n'a rien à craindre de notre part si le fils avoue spontanément son attentat.

LE MÉDECIN.

C'est comme j'avais l'honneur de le dire à Votre Excellence; il y a là des hommes de tout âge et de toute condition : c'est le plus dangereux symptôme de la conjuration, et tout est mis en œuvre par un ressort secret.

LE SÉNATEUR, offensé.

Secret? pour qui!

LE MÉDECIN, saluant.

Je voulais dire secret pour tous, et découvert grâce à la pénétration de Votre Excellence. (Le sénateur détourne les yeux. — A part.) C'est un diable d'homme! Quand il me regarde comme cela, je ne sais par où commencer... J'ai tant de choses essentielles à lui dire... Il ne veut rien entendre.

PÉLICAN[153], au sénateur.

Qu'avez-vous ordonné à l'égard de Rollison?

LE SÉNATEUR.

Quel polisson?

PÉLICAN.

Celui que l'on a dû battre un peu pour lui faire avouer quelque chose.

LE SÉNATEUR.

Eh bien?

PÉLICAN.

Il est tombé malade.

LE SÉNATEUR.

Combien de coups a-t-il reçus?

PÉLICAN.

J'assistais, il est vrai, à l'opération; mais on ne comptait pas. M. Botwinko l'*interrogeait.*

BAÏKOFF.

M. Botwinko[154]! Ha, ha! une fois en train, il n'y va pas de main morte! Je réponds qu'il l'a soigné comme il faut. *Parions* qu'il lui a fait administrer au moins trois cents...

LE SÉNATEUR, étonné.

Trois cents coups, et vivant! trois cents coups, le coquin!
Trois cents coups sans mourir! Quel dos de jacobin!
Je croyais que chez nous *la vertu cutanée*
Surpassait tout! Ce traître a la *peau mieux tannée.*
Je n'y conçois plus rien! Ha, ha! *mon cher ami!*

(Au joueur de wisth, qui attend son partner).

Décidément les Polonais nous souffleront le commerce des cuirs de Russie.

Un honnête soldat en serait mort dix fois.
Le rebelle!... (Près de la table.)

un garçon tout de chêne. Botwinko lui a donné lui-même trois cents coups de bâton; et *figurez-vous:* il respire! (A Pélican.) N'a-t-il rien avoué?

PÉLICAN.

Presque rien... Il n'a desserré les dents que pour crier qu'il ne veut pas accuser des amis innocents. Mais ces quelques mots en disent beaucoup; on voit qu'il a des amis parmi ces étudiants.

LE SÉNATEUR.

C'est juste. Quel entêtement!

LE MÉDECIN.

Je disais tout à l'heure à Votre Excellence que l'on tourne la tête à ces jeunes gens en leur apprenant je ne sais quelles turpitudes; l'histoire ancienne par exemple. A quoi bon! N'est-il pas clair que c'est ce qui leur fait perdre l'esprit?

LE SÉNATEUR, gaiement.

Vous n'aimez pas l'histoire? Eh bien! un satirique
Aurait dit: « Vous craignez d'être un homme historique. »

LE MÉDECIN.

Comment donc! il faut enseigner l'histoire! que la jeunesse

apprenne ce que faisaient les rois, les premiers ministres, les premières...

LE SÉNATEUR.

C'est juste.

LE MÉDECIN, joyeux.

Je disais donc à monseigneur, qu'il y a une manière d'expliquer l'histoire aux jeunes gens. Mais pourquoi leur parler sans cesse de républiques, d'Athéniens, de Spartiates, de Romains [155]?...

PÉLICAN, à l'un de ses compagnons.

Voyez, voyez comme ce vil flatteur le caresse ! Il cherche à capter sa bienveillance... mais par quelles platitudes! (Il s'approche du médecin.) Mais, monsieur, est-ce bien le moment d'en parler? Considérez que vous pouvez importuner monsieur le sénateur.

UN LAQUAIS, au sénateur.

Monsieur permet-il de laisser entrer ces dames... ces femmes... que monsieur sait... qui viennent tous les jours en voiture. L'une est aveugle, et l'autre...

LE SÉNATEUR.

Aveugle! Qui est-elle ?

LE LAQUAIS.

Madame Rollison.

PÉLICAN.

C'est la mère de ce prisonnier.

LE LAQUAIS.

Elles viennent tous les jours.

LE SÉNATEUR.

Il faut les congédier...

LE MÉDECIN.

Et que cela finisse !

LE LAQUAIS.

C'est ce que nous voulions faire; mais elle s'est assise devant le seuil en pleurnichant. Nous avons voulu la mener

en prison ; mais il est difficile de faire avancer une femme aveugle : le peuple s'est ameuté, et l'on a rossé le soldat. Dois-je la laisser entrer ?

LE SÉNATEUR.

Bah ! tu ne sais pas t'y prendre. Qu'elle monte, mais seulement jusqu'au tournant de l'escalier... Tu comprends... Et puis qu'elle redescende... jusqu'au bas... ainsi (s'accompagnant du geste), rudement, afin qu'elle ne remonte plus.

(Un autre laquais remet une lettre à Baïkoff).

Eh bien qu'attends-tu donc ?

BAÏKOFF.

Elle porte une lettre.

(Il passe la lettre aux mains du sénateur).

LE SÉNATEUR.

On la protégerait !

BAÏKOFF.

La princesse peut-être [156] !

LE SÉNATEUR, lisant.

La princesse ? En effet !... Que me veut-elle ?... Elle me la met sur les bras... Avec quelle chaleur !... Ouvrez-lui la porte. (Deux dames entrent avec le prêtre Pierre.)

PÉLICAN, à Baïkoff.

C'est la vieille... *mère de ce fripon.*

LE SÉNATEUR, poliment.

Laquelle de vous deux est m'ame Rollison ?

MADAME ROLLISON, en pleurant.

C'est moi... Seigneur !... mon fils !...

LE SÉNATEUR.

Un instant, s'il vous plaît. Vous avez une lettre, madame ; mais pourquoi nous amener tant de monde ?

L'AUTRE DAME.

Nous sommes deux.

LE SÉNATEUR, à l'autre dame.

Et qu'est-ce qui me procure l'honneur de votre visite ?

L'AUTRE DAME.

Madame Rollison ne peut se guider elle-même ; elle ne voit pas.

LE SÉNATEUR.

Elle ne voit pas !... Donc elle se guide par l'odorat, car elle flaire tous les jours le chemin de mon salon.

L'AUTRE DAME.

C'est moi qui l'amène ; elle est âgée et infirme.

MADAME ROLLISON.

Pour l'amour de Dieu !

LE SÉNATEUR.

Silence !... (A l'autre dame.) Qui êtes-vous ?

L'AUTRE DAME.

Je suis madame Kmita.

LE SÉNATEUR.

Vous feriez mieux de rester à la maison et de garder vos enfants. Des soupçons planent sur eux.

MADAME KMITA, pâlissant.

Comment ! comment, monseigneur !

(Le sénateur se met à rire).

MADAME ROLLISON.

Pitié ! pitié !... Je suis veuve, monsieur le sénateur... On me l'a tué, dit-on... Se peut-il, bon Dieu ! mon enfant !... L'abbé m'assure qu'il vit encore, mais qu'il expire sous le bâton... Seigneur, est-ce qu'on maltraite ainsi les enfants ? On l'a meurtri de coups !... Pitié !... on l'a roué de coups !

(Elle pleure.)

LE SÉNATEUR.

Qui ?... Comment ?... Femme, parle donc raison, si c'est possible.

MADAME ROLLISON.

Qui ? Ah ! mon enfant !... Monseigneur, je suis veuve... Ah ! combien il faut d'années pour élever un enfant !... Mon fils donnait déjà des leçons ; demandez à qui vous

voudrez comme il étudiait!... Je suis une pauvre femme; il me nourrissait de son modique revenu... Je suis aveugle; il était mes yeux; ma lumière!... Seigneur, je mourrai, je mourrai de faim!

LE SÉNATEUR.

Qui vous a conté que votre fils avait été battu?

MADAME ROLLISON.

Qui me l'a conté? J'ai l'oreille d'une mère. Je ne vois plus; maintenant toute mon âme est dans mon oreille, et c'est l'âme d'une mère. On l'a conduit hier à l'hôtel de ville, je l'ai entendu.

LE SÉNATEUR.

Vous a-t-on laissé entrer?

MADAME ROLLISON.

On m'a chassée loin du seuil, et de l'entrée, et de la cour. Assise sur une borne, là, sous le mur... les murs sont épais... j'appliquai l'oreille et je restai ainsi jusqu'au matin... Minuit sonnait; la ville était déserte : j'écoutais. A minuit, là, à travers le mur... non, je ne m'abuse pas... je l'ai bien entendu, c'était lui, aussi vrai que Dieu est dans le ciel; c'était sa voix que j'entendais, étouffée comme si elle venait de dessous terre... du centre de la terre... Et mon ouïe s'est fait jour à travers la muraille, profondément, plus loin que l'œil le plus perçant ne pourrait atteindre... J'ai tout entendu... on le torturait!...

LE SÉNATEUR.

Elle divague comme dans un accès de fièvre. Mais, madame, il y en a là bien d'autres encore!

MADAME ROLLISON.

Comment! n'était-ce pas la voix de mon enfant? La brebis ne peut-elle pas reconnaître la voix de son agneau tout au milieu des bêlements d'un troupeau? Ah! mon bon monsieur, si vous entendiez un cri pareil, vous ne pourriez plus de votre vie vous endormir sans terreur!...

LE SÉNATEUR.

Votre fils, madame, doit se porter à merveille, puisqu'il a crié si fort.

MADAME ROLLISON, tombant à genoux.

Si vous avez un cœur d'homme... (La porte du salon s'ouvre avec fracas. On entend la musique. Une demoiselle accourt en toilette de bal).

LA DEMOISELLE.

Monsieur le sénateur... Oh! je vous interromps! On va chanter le chœur de Don Juan et puis le concerto de Herz...

LE SÉNATEUR.

Herz*! chœur! nous nous occupions aussi de cœurs!

Vous venez à propos, vous, belle comme un cœur.
Moment sentimental! Il pleut ici des cœurs!
(A Balkoff).

Si *le grand-duc Michel* avait entendu ce calembour, ma foi, depuis longtemps je serais assis dans le conseil d'État. (A la jeune demoiselle). *Je suis à vous dans un moment.*

MADAME ROLLISON.

Seigneur, ne nous quittez pas ainsi! Désespérée, je m'attache à vos pas. (Elle le saisit par l'habit).

LA DEMOISELLE.

Faites-lui donc grâce!

LE SÉNATEUR.

Diable m'emporte si je sais ce que veut cette mégère!

MADAME ROLLISON.

Je veux voir mon fils!

LE SÉNATEUR, en appuyant sur ces mots.

L'empereur le défend.

LE PRÊTRE.

Qu'un confesseur au moins...

MADAME ROLLISON.

Qu'il puisse voir un prêtre! mon fils demande un prê-

* *Herz* signifie *cœur* en allemand.

tre... Peut-être il expire déjà! Si les pleurs d'une mère ne peuvent t'émouvoir, crains Dieu! torture le corps, mais ne perds pas l'âme immortelle!

LE SÉNATEUR.

C'est drôle! Qui donc colporte toutes ces balivernes par la ville? Qui vous a dit que votre fils demandait un prêtre?

MADAME ROLLISON.

Cet honnête abbé me l'a dit (désignant le prêtre); il sollicite depuis tant de semaines! mais on ne veut pas l'introduire pour un seul instant. Demandez-le-lui plutôt; il dira...

LE SÉNATEUR, avec un regard pénétrant.

Il le sait donc, lui?... Honnête abbé!... Soit, j'y consens... L'Empereur est équitable; il ne refuse point les prêtres : au contraire, il les délègue lui-même afin de moraliser la jeunesse. Personne n'estime, n'aime plus que moi la religion... (Il soupire.) Hélas! c'est le défaut de morale qui perd la jeunesse!... *Eh bien!* mesdames, je vous salue.

MADAME ROLLISON, à la jeune personne.

Ah! mademoiselle! intercédez pour moi, par les plaies de Notre-Seigneur!... Mon fils est si jeune!... Depuis un an il est au pain et à l'eau, dans un cachot obscur et glacé, sans vêtement, exposé à l'humidité!

LA DEMOISELLE.

Est-il possible!

LE SÉNATEUR, embarrassé.

Comment! que dites-vous? il y est depuis un an? Comment donc! *imaginez-vous,* je n'en savais rien! (A Pélican). Écoutez; il faut examiner tout d'abord cette affaire : et, si cela est vrai, donner un savon au commissaire. (A madame Rollison.) *Soyez tranquille,* revenez ici à sept heures.

MADAME KMITA.

Ne pleurez pas ainsi! M. le sénateur n'était pas informé du traitement que l'on fait subir à votre fils, et à présent

qu'il le connaît, peut-être ordonnera-t-il qu'on le mette en liberté.

MADAME ROLLISON, avec joie.

Il ne le savait pas? il ordonnerait... Oh! que Dieu le lui rende!... Je le disais toujours aux autres mères : « Il ne peut pas être aussi cruel qu'on le dit; c'est une créature de Dieu, c'est un homme : une femme l'a nourri de son lait... » On riait; et pourtant, vous le voyez, j'ai dit la vérité. (Au sénateur.) Vous n'en étiez pas informé?... Les scélérats! ils ne vous disent rien! Voyez-vous, seigneur, vous êtes entouré d'une bande de malfaiteurs! Ne les en croyez pas! c'est nous qu'il faut interroger; nous dirons tout, toute la vérité.

LE SÉNATEUR, en riant.

C'est bon; nous en reparlerons une autre fois. Aujourd'hui je n'ai pas le temps; *adieu.* Dites à la princesse que je ferai pour elle tout ce qui sera en mon pouvoir. (Avec courtoisie.) *Adieu, madame Kmit, adieu,* on fera ce qu'on pourra. (Au prêtre Pierre.) Vous, l'abbé, demeurez; jai deux mots à vous dire. (A la demoiselle.) *J'y vais dans un moment.* (Tous sortent, excepté les personnes indiquées au commencement de la scène.)

LE SÉNATEUR, après une pause, à ses domestiques.

A vous autres, scélérats, faquins, vils marauds! Vous êtes à la porte, et me laissez entrer de telles gens! Je vous ferai écorcher, bélîtres! Je vous apprendrai à servir comme il faut, pendards! (A l'un des laquais). Écoute, toi; cours après cette mégère... (A Pélican). Non, j'aime autant vous la confier. Dès qu'elle aura quitté la princesse, permettez-lui de voir son fils, et conduisez-la, où vous savez, en prison; et puis enfermez-les séparément... comme cela, à quatre clefs... *C'en est trop! Ah! coquins!* je vous apprendrai le service! (Il se jette sur un fauteuil.)

UN LAQUAIS, tout tremblant.

Monsieur a ordonné de faire entrer..

LE SÉNATEUR, avec emportement.

Quoi? qu'est-ce?... Oses-tu me parler ainsi!... C'est en Pologne que tu as appris à répondre à ton maître!... Halte là! je t'apprendrai!... Qu'on le mène chez le commissaire de police; cent coups de bâton et quatre semaines au pain et à l'eau.

PÉLICAN.

Que Son Excellence monsieur le sénateur daigne considérer que, malgré le mystère observé et la vigilance des gardes, des personnes malveillantes répandent le bruit du châtiment corporel infligé à ce Rollison; et peut-être trouveront-elle le moyen de noircir aux yeux de l'Empereur la pureté de vos intentions, si l'on n'en finit pas brusquement avec cette enquête.

LE MÉDECIN.

C'est ce que j'allais dire à Votre Excellence. Depuis quelque temps, ce Rollison bat la campagne; il veut se suicider, il se jette aux fenêtres... mais aux fenêtres grillées...

PÉLICAN.

Il a mal aux poumons; l'air vicié ne lui vaut rien : je lui ferai donc immédiatement ouvrir les fenêtres. Il demeure au troisième; il pourra prendre l'air...

LE SÉNATEUR, distrait.

M'affubler de cette vieille femme, tandis que je prends mon café! On ne me laisse pas un instant...

LE MÉDECIN.

Quand je disais à Votre Excellence qu'elle devrait prendre plus de soin de sa santé! Après dîner! C'est ce que j'ai toujours dit : il faut remettre de pareilles affaires à un autre moment. *Ça mine la santé.*

LE SÉNATEUR, avec calme.

Oh! mon docteur, avant tout, l'ordre et le service! Et puis cela stimule, au contraire, un estomac délabré; ça

remue la bile et *fait faire la digestion*. Après dîner, je voudrais *voir donner la question.*

Quand le devoir l'ordonne, *en prenant son café,*
C'est bien l'heure où l'on peut voir un *auto-da-fé.*

PÉLICAN, en repoussant le médecin.

Que décidez-vous à l'égard de ce Rollison? S'il meurt dès aujourd'hui, alors...

LE SÉNATEUR.

Il faut le faire enterrer. Et je permets, si vous voulez, de le faire embaumer... A propos d'embaumement, maître Baïkoff, un peu de baume ne t'irait pas mal, puisque tu te maries, ayant le teint si cadavéreux... Savez-vous bien qu'il est fiancé !... (La porte à gauche s'entr'ouvre, un laquais entre; le sénateur en montrant la porte) à cette demoiselle blanche et rose que voilà? Fi donc! un jeune futur, *avec un teint si délabré*, ne devrait faire ses noces, comme Tibère, que dans l'île de Caprée. Je ne conçois vraiment pas comment ils ont pu contraindre la demoiselle à laisser tomber le *oui* fatal de sa jolie bouche.

BAÏKOFF.

Contraindre! Parions qu'en moins d'un an nous sommes divorcés; et puis, tous les ans, j'épouserai femme jolie, sans user de contrainte : il me suffira de jeter un coup d'œil sur telle ou telle autre. Il est beau, pour une fille de gentillâtre, de devenir la femme d'un général! Demandez à l'abbé si cela fait pleurer les jeunes filles à l'autel.

LE SÉNATEUR, au prêtre.

A propos, approche donc, mon noir chérubin.

Voyez *quelle figure. On m'a l'air d'un poëte;*
Mais quel âne eut jamais *un regard aussi bête!*

Il faut l'émoustiller. Prends ce verre de rhum.

LE PRÊTRE.

Je ne bois jamais.

LE SÉNATEUR.

Bois toujours, ministre des autels!

LE PRÊTRE.

Je suis un frère indigne.

LE SÉNATEUR.

Frère ou neveu, qui donc vous a permis de savoir ce que font en prison les enfants des autres? Est-ce vous qui avez porté à la mère Rollison des nouvelles de son fils?

LE PRÊTRE.

Moi.

LE SÉNATEUR, au secrétaire.

Écrivez cet aveu, et voici les témoins. (Au prêtre.) Et d'où les teniez-vous, hein?.. Rusé matois! il s'est aperçu que l'on écrivait, et il ne dit plus rien... De quel ordre êtes-vous?

LE PRÊTRE.

Du couvent de Saint-Bernard.

LE SÉNATEUR.

Et sans doute vous avez des cousins dans celui de Saint-Dominique? car c'est là que demeurait ce Rollison... Parle donc! d'où le sais-tu? qui te l'a dit? Parle!... Je te l'ordonne!... Cesse de marmotter tout bas! Au nom de l'Empereur, parle! Entends-tu, moine! moine!... As-tu jamais ouï parler du knout moskovite? (A son secrétaire.) Écrivez qu'il persiste à se taire. (Au prêtre.) Tu es un desservant des autels; tu n'es pas sans savoir un peu de théologie... Écoute donc, théologien! Tu sais que tout pouvoir vient de Dieu; lorsque le pouvoir ordonne de parler, se taire est un péché mortel. (Le prêtre se tait.) Et sais-tu bien, moine, que je pourrais te faire pendre? et nous verrions si le supérieur saurait te ressusciter!

LE PRÊTRE.

Si quelqu'un subit le pouvoir, ne dis pas qu'il le reconnaît légitime; Dieu remet quelquefois le pouvoir aux mains de Satan.

LE SÉNATEUR.

Si je te fais pendre, et si le tzar apprend que toutes les formalités n'ont pas été observées, sais-tu ce qu'il dira? « Mais, sénateur, vous avez le diable au corps! » Et toi, moine, une fois pendu, il te sera difficile de te dépendre... Viens donc plus près; je te somme pour la dernière fois: qui t'a dit ce qui s'était passé en prison?... Hein?... Réponds... Ce n'est sans doute pas le Père éternel... Mais qui alors?... Eh bien!... Dieu?... le diable?... Voyons.

LE PRÊTRE.

Tu l'as dit.

LE SÉNATEUR, indigné.

Tu!... Me tutoyer! toi, toi!... un moine!

LE MÉDECIN.

Ha! vilain butor! On dit à monseigneur: « Votre Excellence. » (A Pélican.) Donnez-lui donc une leçon de politesse... Ce moine est sorti d'une étable! (Faisant le geste). Comme cela!

PÉLICAN, donnant le soufflet au prêtre.

Tu le vois, animal, monsieur le sénateur est irrité!

LE PRÊTRE.

Seigneur! pardonne-lui, Seigneur! il ignore ce qu'il a fait!.. (Au médecin). Ah! frère! tu t'es achevé par ce mauvais conseil! Aujourd'hui tu paraîtras devant Dieu!

LE SÉNATEUR.

Qu'est-ce que cela veut dire?

BAÏKOFF.

Il fait le drôle; qu'on lui flanque encore un soufflet, et qu'il nous dise la bonne aventure. (Il lui donne une chiquenaude.)

LE PRÊTRE, à Baïkoff.

Frère, tu as suivi son exemple; tes jours sont comptés, tu suivras sa trace.

LE SÉNATEUR.

Holà! qu'on envoie chercher Botwinko! Que ce mendiant

ne sorte pas d'ici ! Je le questionnerai moi-même ; nous rirons un peu : nous verrons s'il se taira toujours aussi obstinément. Quelqu'un lui aura soufflé son rôle.

LE MÉDECIN.

J'allais vous exposer humblement que c'est une chose montée d'avance, et que tous ces complots sont dirigés, c'est évident, par le prince Czartoryski.

LE SÉNATEUR, en bondissant sur son fauteuil.

Que me dites-vous là, mon cher !... Par le prince ? *Impossible...* Au fait, (à part) qui sait !... Bah ! dix ans de perquisitions avant que le prince ne se justifie, si je l'entortille, moi ! (Au médecin). D'où le sais-tu !

LE MÉDECIN.

Depuis longtemps je m'occupe activement de cette affaire.

LE SÉNATEUR.

Et monsieur ne m'en a pas parlé ?

LE MÉDECIN.

Votre Excellence ne voulait pas m'entendre... Je disais que quelqu'un avait fomenté cet incendie...

LE SÉNATEUR.

Quelqu'un ! toujours quelqu'un !... Mais il s'agit du prince !

LE MÉDECIN.

J'ai des traces positives, des dénonciations, des paroles épiées, des lettres interceptées...

LE SÉNATEUR.

Les lettres du prince ?

LE MÉDECIN.

Non, mais des lettres où le prince est nommé, de même que plusieurs professeurs, avec l'exposition de toutes leurs vues criminelles. L'âme du complot, c'est Lelevel [157]. C'est lui qui dirige sourdement les conjurés.

LE SÉNATEUR, à part.

Une preuve !... Si j'avais une preuve ! une suspicion quel-

conque! la trace d'une preuve! l'ombre d'une trace! rien que l'ombre d'une ombre!... Bien des fois déjà j'ai entendu murmurer autour de moi : « C'est au prince Czartoryski que Novosiltzoff doit sa rapide carrière. » Nous verrons maintenant ce qui fera le plus de bruit, de mon élévation ou de la chute de mon rival. (Au médecin). Venez, *que je vous embrasse!*... Ah, ah! c'est différent... J'ai deviné tout d'abord que ce n'était point une conjuration d'écoliers; il me semblait bien que c'était un tour de prince.

LE MÉDECIN, familièrement.

Et vous aviez deviné ce complot? Bien fin celui qui vous mettra dedans.

LE SÉNATEUR, avec dignité.

Quoique je sache tout cela, monsieur le conseiller intime, si vous êtes parvenu à découvrir des preuves, *écoutez*, je vous en donne ma parole de sénateur, d'abord j'augmenterai de moitié vos émoluments, et puis je vous compterai cette accusation pour dix années de service. Plus tard peut-être une starostie, des biens ecclésiastiques, une décoration... Qui sait! Notre Empereur récompense avec largesse; je l'en prierai moi-même... j'en fais mon souci.

LE MÉDECIN.

Que de soins aussi cela m'a coûté! Je payais des espions sur mes modiques appointements; et tout cela par dévouement pour l'Empereur!

LE SÉNATEUR, en le prenant sous le bras.

Mon cher, allez tout de suite, et prenez mon secrétaire; réunissez et faites mettre sous scellés tous ces papiers. Ce soir nous nous amuserons à les parcourir. (A part). J'ai travaillé, j'ai conduit toute l'information, et ce monsieur aurait toute la gloire et les bénéfices de cette découverte! (Il rêve. — Prenant à part le secrétaire). Vous ferez saisir le docteur en même temps que les papiers. (A Baïkoff, qui entre). C'est une affaire importante; nous nous en occuperons en

tête-à-tête. Le médecin a laissé échapper une parole grave ; je l'ai interrogé, et l'instruction nous dira le reste. (**Pélican, voyant les attentions du sénateur, reconduit le médecin à la porte et le salue jusqu'à terre.**)

LE MÉDECIN, à part.

Il me coudoyait tantôt... Prends garde, Pélican ! je te pousserai aussi, et tu ne te relèveras pas de ta chute ! (**Au sénateur.**) Je reviens à l'instant.

LE SÉNATEUR, négligemment.

A huit heures je quitte la ville.

LE MÉDECIN.

Qu'est-ce donc ? minuit à ma montre !

LE SÉNATEUR.

Il est cinq heures.

LE MÉDECIN.

Quoi ! cinq heures déjà !... En croirai-je mes yeux ! L'aiguille de ma montre s'est arrêtée sur le chiffre même de minuit, et la pointe semble vouloir l'éborgner ! Elle n'a pas bougé d'une seule seconde, d'un cheveu !

LE PRÊTRE.

Frère, le temps aussi s'est arrêté pour toi, et jusqu'à l'autre midi restera immobile... Frère, pense à ton âme !

LE MÉDECIN.

Que me veux-tu ?

PÉLICAN.

Il te murmure quelque sombre prophétie... Voyez quel éclat dans ses yeux ! un vrai regard de Sarmate *.

LE PRÊTRE.

Frère, Dieu emploie des signes étranges pour nous avertir.

PÉLICAN.

Ce frère m'a bien l'air d'un faux frère.

* Hérodote fait dériver le nom des *Sarmates* des deux mots grecs σαῦρο et ὄμμα, dont la réunion ferait croire que les Sarmates d'autrefois avaient des yeux de crocodile.

(La porte de gauche s'entr'ouvre; un essaim de dames parées fait irruption sur la scène : des fonctionnaires, des danseurs. Musique.)

LA FEMME DU GOUVERNEUR [158].

Peut-on?

L'ÉPOUSE DU CONSEILLER [159].

Mais *c'est indigne!*

LA FEMME DU GÉNÉRAL.

Ah! mon cher sénateur!

On envoie, on attend!

L'ÉPOUSE DU CONSEILLER.

Vraiment, c'est un malheur!

TOUTES ENSEMBLE.

Il faut donc vous chercher!

LE SÉNATEUR.

Que d'éclat! que de faste!

UNE DAME.

On peut danser ici, la salle est assez vaste.

LE SÉNATEUR.

Pardon, mille pardons! j'étais très-occupé...
Que vois-je! un menuet parfaitement groupé!
Cela m'a rappelé les jours de ma jeunesse.

LA PRINCESSE.

Ce n'est qu'une surprise.

LE SÉNATEUR.

Est-ce vous, ma déesse?
Que j'aime cette danse!... Une surprise! Ah! dieux!

LA PRINCESSE.

Vous danserez, j'espère?

LE SÉNATEUR.

Oui, certe, et de mon mieux.

SCÈNE X.

LE BAL.

Scène chantée. La musique joue le menuet de *Don Juan* *. A gauche se tiennent les employés avec leurs épouses; à droite, quelques jeunes gens, quelques jeunes officiers russes, quelques personnes âgées dans l'ancien costume polonais, et quelques jeunes dames. Au centre, un menuet. Le sénateur danse avec la fiancée de Balkoff, Balkoff avec la princesse.

UNE DAME, à droite.

Voyez le barbon, comme il danse!
Comme il gigotte, le vieux fou!
(Au sénateur).
Que de grâce! quelle élégance!
(A part.)
Puisse-t-il se rompre le cou!

UN JEUNE HOMME.

Soupirs, assassines œillades!...
Hier tu fis rougir tes bourreaux;
Aujourd'hui tu fais des gambades
Comme un tigre sous les barreaux.

UNE DAME.

Hier encor le sang du martyre
Coula sous les griffes de l'ours;
Aujourd'hui l'ongle se retire,
Il nous fait patte de velours.

UN ÉCRIVAIN, à gauche, au conseiller [160].

Là, le sénateur fait l'aimable;
Conseiller, faisons comme lui.

LE CONSEILLER.

Mais, mon cher, est-il convenable
Que je m'encanaille aujourd'hui?

L'ÉCRIVAIN.

Je vois de belles paresseuses...

* Nous allons voir encore un autre rapport avec le *Don Juan* traditionnel, que cette musique du compositeur chéri de Mickiewicz.

LE CONSEILLER.

Il ne s'agit pas de cela ;
J'aime mieux rester sans danseuses
Que danser près de vous : voilà!

L'ÉCRIVAIN.

D'où vient?...

LE CONSEILLER.

Moi conseiller intime,
Je ne danse qu'avec mes pairs.

L'ÉCRIVAIN.

Mais je suis noble, et l'on m'estime...

LE CONSEILLER.

Pardon, les instants me sont chers.
(Au colonel.)
Prince, dansez-vous ce quadrille!
Voyez, le coup d'œil est divin!

LE COLONEL.

Quel est près de vous ce grand drille?

LE CONSEILLER.

C'est quelque petit écrivain.

LE COLONEL.

Sont-ils jacobins, ces bélitres!

UNE DAME, au sénateur.

Vestris n'en ferait pas autant.

LE CONSEILLER, avec colère.

Quel chaos d'emplois et et de titres!

LA DAME, à part.

Puisse-t-il crever à l'instant!

LE CÔTÉ GAUCHE, en chœur.

Ah! que de beautés! quelle grâce!
Combien de maris à tromper.

LE CÔTÉ DROIT, en chœur.

Puisses-tu périr et ta race!
Puisse la foudre vous frapper!

LE SÉNATEUR, dansant, à la femme du gouverneur.

Je veux voir de près le staroste...
De ma femme on le dit jaloux.

LE GOUVERNEUR, poursuivant le sénateur.

Personne aisément ne l'accoste;
Je m'en charge : comptez sur nous.

(Il s'approche du staroste.)

Et votre épouse? et votre fille?

LE STAROSTE.

Les femmes gardent la maison.

LA FEMME DU GOUVERNEUR.

Quoi! seul de toute la famille?

LE STAROSTE.

Seul.

LA FEMME DU GOUVERNEUR.

Et pourquoi?

LE STAROSTE.

J'ai ma raison.

LE GOUVERNEUR, en montrant Novosiltzoff.

Il ne connaît donc pas madame?

LE STAROSTE.

Je n'ai pris femme que pour moi.

LA FEMME DU GOUVERNEUR.

Votre fille est bien, sur mon âme!

LE STAROSTE.

C'est trop de bonté, sur ma foi.

LE GOUVERNEUR.

Au menuet il manque un couple...
Elles le danse, est-il pas vrai?

LE STAROSTE.

Ma fille n'est pas assez souple;
Moi-même je l'assouplirai.

LA FEMME DU GOUVERNEUR.

Nous rirons, chanterons ensemble...
On fait l'éloge de sa voix.

LE STAROSTE.

Monseigneur invite, il me semble,
Beaucoup de dames à la fois!

LE CÔTÉ GAUCHE, en chœur.

Quel coup d'œil! Je suis en extase!
Quels accords! quel bal ravissant!

LE CÔTÉ DROIT, en chœur.

Gorgez-vous de rhum à plein vase;
Demain, vous boirez notre sang.

LE CONSEILLER, montrant le sénateur.

Il les écorche, ces Sarmates;
Mais il les fête, c'est égal.

LE STAROSTE.

Nos enfants sont aux casemates
Plus heureux que nous à ce bal[161].

UN OFFICIER RUSSE, à Bestoujeff[162].

Si tous les Slaves nous maudissent,
S'ils lèvent tous des bras vengeurs,
C'est que tout un siècle ils subissent
Les plus vils de nos égorgeurs.

UN ÉTUDIANT, à l'officier.

Vois comme Baïkoff fait la roue!
Quel air obscène et quels propos!
Comme un reptile sur la boue,
Il saute, joyeux et dispos;
Il montre les dents, il plaisante:
Baïkoff est ivre, et sans façon
Il va chanter... Silence! Il chante!

(A Baïkoff).

Mon général, quelque chanson!

BAÏKOFF, sur l'air de Béranger.

« *Quel honneur! quel bonheur!*
Ah! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur, » etc., etc.

L'ÉTUDIANT.

Général, ce sont vos paroles?

(Baïkoff fait un signe affirmatif.)

Je vous en fais mon compliment.

UN DES OFFICIERS, en riant.

Ces couplets sont vraiment fort drôles!
Quel ton satirique et plaisant!

UN JEUNE DANDY.

Oh! votre muse sans rivale
Vous crée académicien.

BAÏKOFF, à l'oreille du jeune dandy, en montrant la princesse.

Pauvre sénateur, je l'avale!

LE SÉNATEUR, à l'oreille du jeune dandy, en montrant la fiancée de Baïkoff.

Va, va, je te coifferai bien!

UNE DEMOISELLE, en dansant, à sa mère.

Il est trop laid, je le déteste.

UNE MÈRE, du côté droit.

Mais quitte-le donc, ce Kosak.

L'ÉPOUSE DU CONSEILLER, du côté gauche.

Voyez, que ma fille est modeste!

LE STAROSTE.

Pouah! comme ils sentent l'arak!

L'ÉPOUSE D'UN AUTRE CONSEILLER, à sa fille, debout auprès d'elle.

Pst! le sénateur te regarde;
Droit le corsage, à bas le gant.

LE STAROSTE, montrant la poignée de son sabre.

S'il passe encore, avec ma garde
J'enfonce une côte au brigand!

LE CÔTÉ GAUCHE, en chœur.

Ah! que de beautés! quelle grâce!
Combien de maris à tromper!

LE CÔTÉ DROIT, en chœur.

Puisses-tu périr et ta race!
Puisse la foudre vous frapper!

JUSTIN POL[163], à Bestoujeff, en montrant le sénateur.

Un coup de poignard, ô mon maître!
Sinon, je lui donne un soufflet.

BESTOUJEFF.

Qu'importe la mort de ce traître!
Fermez ce couteau, s'il vous plaît;
Vous lui fournissez une excuse
Pour casser l'université.
Déjà leur instinct vous accuse
D'un jacobinisme effronté!

JUSTIN POL.

Mais il mourra dans les supplices!
Au nom de ton peuple et du mien!

BESTOUJEFF.

Attendons des jours plus propices;
Alors mon bras suivra le tien.

JUSTIN POL.

Sous ce fer, la main me démange!

BESTOUJEFF.

Arrête! songe à ton pays...

JUSTIN POL.

Permets au moins que je le venge!

BESTOUJEFF.

Et tous les tiens que tu trahis!

JUSTIN POL.

Bourreaux, tyrans, perfide engeance!...

BESTOUJEFF, l'entraînant vers la porte.

Viens avec moi, quittons ce lieu.

JUSTIN POL.

O mon pays! et la vengeance,
Qui donc nous l'apportera!

LE PRÊTRE.

Dieu!

(Soudain la musique change et joue l'air du Commandeur.)

(Soudain la musique change et joue l'air du commandeur.)

LES DANSEURS.

Qu'est-ce que c'est !... Qu'y a-t-il?

AUTRES INVITÉS.

Quelle musique lugubre!

UN INVITÉ, regardant à la fenêtre.

Qu'il fait sombre! voyez quels nuages viennent de s'amasser !

(Il ferme la croisée ; on entend un coup de tonnerre dans le lointain.)

LE SÉNATEUR.

Pourquoi la musique a-t-elle cessé de jouer?

LE DIRECTEUR DE L'ORCHESTRE.

Ils se sont trompés.

LE SÉNATEUR.

N'avez-vous pas le bâton?

LE DIRECTEUR.

C'est que l'on devait jouer plusieurs morceaux du même opéra; ils n'ont pas bien compris : et de là, tout le trouble.

LE SÉNATEUR.

Cela vous regarde ; *arrangez-vous donc!*... Messieurs, messieurs! (On entend de grands cris à la porte.)

MADAME ROLLISON, d'une voix terrible.

Je veux entrer! laissez-moi!

LE SECRÉTAIRE.

C'est l'aveugle!

UN LAQUAIS, effrayé.

Elle ne l'est plus!... Voyez comme elle monte l'escalier! Arrêtez-la!

D'AUTRES LAQUAIS.

Et qui diable pourrait la retenir?

MADAME ROLLISON, renversant par terre un valet.

Je le trouverai ici, cet ivrogne, ce tyran!

UN LAQUAIS, voulant la retenir.

Mais rien ne peut lui résister! c'est une possédée! Fuyons.

(Ils fuient).

MADAME ROLLISON.

Où est-il?... Je le trouverai! je briserai son crâne sur le pavé... comme celui de mon fils s'est brisé!... Tyran! mon fils! mon fils ne vit plus! Ils l'ont jeté par la fenêtre! là, sur le pavé, sur les pierres!... Ne crois-tu donc pas à l'enfer, vieux ivrogne, souillé du sang de tant de petits enfants? Viens!... Où donc es-tu, crocodile? que je te déchire ici comme mon fils est déchiré, en lambeaux!... Ils l'ont précipité du haut d'une fenêtre dans la cour du couvent!... Mon fils! mon unique enfant! mon père nourricier! Il vit, celui-ci, et l'on dit qu'il est un Dieu, un Sauveur!...

LE PRÊTRE.

Femme! ne blasphème pas! Ton fils est blessé, mais il respire.

MADAME ROLLISON.

Il respire! mon fils est vivant!... Qui donc a parlé? qui? Serait-ce bien vrai, mon prêtre?... Il tombe... J'accours aussitôt; il est tombé, disait-on... je vole, on l'a ramassé... et je n'ai pas vu son corps!... la dépouille de l'orphelin!... Moi, pauvre veuve, je n'ai pas vu le corps de mon fils!... Cécité cruelle!... Mais j'ai touché le sang sur le pavé... Par le Dieu vivant, je crois sentir ici le même sang!... le sang de mon fils!... Il y a ici quelqu'un taché de sang!... C'est ici!... voilà son bourreau! (Elle s'avance droit vers le sénateur; celui-ci s'écarte avec effroi. Madame Rollison tombe évanouie. Le prêtre et le staroste seuls s'empressent autour d'elle. — On entend un coup de foudre.)

TOUS, effrayés.

Le Verbe s'est fait chair*!... C'est ici! c'est ici!

LE PRÊTRE.

Ailleurs!

* Ce mot a ici une double signification ; d'abord c'est la prédiction du prêtre Pierre accomplie par la mort du médecin, et puis c'est un pieux adage que les Polonais ont coutume de répéter toutes les fois qu'ils se croient exposés à un grand danger.

QUELQUES-UNS.

Bien près. (A la fenêtre.) A deux pas! à l'angle de la maison de l'Université!

LE SÉNATEUR, s'approchant de la fenêtre.

A la croisée du docteur!

QUELQU'UN DES ASSISTANTS.

Entendez-vous dans la maison le cri d'une femme?

QUELQU'UN DANS LA RUE, riant aux éclats.

Ha, ha! l'enfer l'a repris!

(Pélican entre tout effaré.)

LE SÉNATEUR.

Le docteur?...

PÉLICAN.

Tué, foudroyé. Ce phénomène demande explication. Dix conducteurs entouraient la maison, et la foudre l'a dépisté dans la dernière pièce; elle n'a rien dérangé : seulement les roubles sonnants ont été fondus. L'argent était déposé dans une cassette, près de l'oreiller même du docteur; sans doute il aura servi de conducteur au fluide électrique.

LE STAROSTE.

Les roubles de Russie sont, je le vois, bien dangereux.

LE SÉNATEUR, aux dames.

Mais vous avez dérangé la figure, mesdames; ce n'est pas bien. (Voyant qu'elles s'inquiètent de madame Rollison.) Il faut la porter au grand air, dehors, cela lui fera du bien. (Au prêtre.) Aidez-lui donc à s'en aller!

LE PRÊTRE.

Auprès de son fils?

LE SÉNATEUR.

Où vous voudrez, au diable.

LE PRÊTRE.

Son fils n'est pas mort de sa chute, il respire; me permettez-vous de la suivre auprès de lui?

LE SÉNATEUR.

Va-t'en où tu voudras et me laisse en repos.
(A part.)

Le docteur foudroyé! vrai, *c'est inconcevable!*
Le prêtre avait bien dit : *Ha, ha, ha! c'est le diable!*

(A ses convives.) Eh bien, qu'y a-t-il d'étonnant à cela? Le printemps engendre les nuages, les nuages engendrent la foudre, la foudre tombe; tel est le cours ordinaire de la nature.

L'ÉPOUSE DU CONSEILLER, au sénateur.

Dites ce qu'il vous plaira, j'aurai toujours peur; je ne veux pas demeurer avec vous plus longtemps sous le même toit. (A son époux.) Je te l'ai toujours dit : « Mon époux, ne te mêle pas de ces affaires d'écoliers. Tant que tu donneras le knout aux juifs, innocents ou coupables, je prendrai patience; mais des enfants!... » Eh bien, avais-je raison? Le docteur...

LE CONSEILLER, à son épouse.

Tu n'es qu'une sotte.

L'ÉPOUSE DU CONSEILLER, à son époux.

Je retourne chez moi; je suis indisposée. (On entend de nouveau le tonnerre. — Tout le monde s'enfuit; d'abord le côté gauche, puis le côté droit. — Restent le sénateur, Pélican, le prêtre.)

LE SÉNATEUR, en suivant des yeux les fuyards.

Maudit docteur! vivant, il m'ennuyait à périr; et mort, il me chasse mes convives. (A Pélican.)

Voyez donc cet abbé, voyez cet œil hagard!
Le drôle d'accident, *le singulier hasard* [164]...

Dites donc, abbé, possédez-vous quelque maléfice?... Comment avez-vous prévu à l'avance le coup de foudre?... Peut-être est-ce un châtiment divin?... (Le prêtre se tait.) Il est vrai, ce docteur a tant soit peu transgressé... Ce docteur est allé au delà de son devoir.. *On aurait fort à dire...* Qui sait!

il y a des avertissements... Mon Dieu, pourquoi ne pas suivre le droit chemin? Et bien, l'abbé?... Il ne dit mot. Il rêve, le nez baissé. Mais je le laisserai libre; *on dirait bien des choses!...* (Il devient pensif.)

PÉLICAN.

Ha, ha, ha! S'il y avait quelque danger dans la poursuit des coupables, la foudre nous aurait pourtant donné la préférence!...

LE PRÊTRE.

Je veux vous raconter deux paraboles très-communes, mais pleines de sagesse.

LE SÉNATEUR, avec curiosité.

Sur la foudre?... Sur le docteur?... Parle!

LE PRÊTRE.

Un jour d'excessive chaleur certains hommes vinrent se reposer sous un mur; c'étaient des voyageurs. Parmi ces voyageurs était un brigand; et, tandis que les autres dormaient, l'ange du Seigneur l'éveilla : « Lève-toi, lui dit-il, car la muraille s'écroule. » Aussitôt après ces paroles, le mur s'écroula avec fracas sur ses compagnons de voyage. Ce bandit était le plus mauvais d'entre eux; joignant les mains cependant, il remercia Dieu de lui avoir laissé la vie sauve. Et l'ange du Seigneur lui apparut et s'écria : « Tes péchés sont les plus grands, tu n'échapperas pas à la peine; mais tu mourras le dernier, du plus infâme trépas! »

Et voici l'autre parabole. Autrefois un général romain remporta la victoire sur un roi très-puissant. Il fit aussitôt mettre à mort tous les esclaves, tous les centurions et les capitaines; mais il laissa la vie au roi, aux préfets, ainsi qu'aux légionnaires. Et ces prisonniers se disaient entre eux : « Nous sommes sauvés, allons remercier le général. » Lorsqu'un soldat romain désigné pour leur service leur dit : « En vérité, le chef vous a conservé la vie; mais il vous fera clouer à son char de victoire, il vous fera voir à toute son armée

et vous conduira dans la ville; car vous êtes de ceux que l'on mène en triomphe à Rome, la célèbre cité, afin que le peuple romain s'écrie : « Voyez, voyez ce général! il a défait un si grand roi, de si grands guerriers! » Et puis, quand il vous aura montrés au peuple chargés de chaînes d'or, il vous livrera aux mains de l'exécuteur; et l'exécuteur vous descendra dans un noir souterrain, infect et ténébreux : où il y aura des pleurs éternels et des grincements de dents. » Ainsi parlait le soldat romain, et le roi prisonnier lui dit avec colère : « Tes paroles sont les paroles d'un insensé; t'es-tu jamais assis à la table de ton chef, pour connaître ses conseils et ses pensées? » Après l'avoir gourmandé de la sorte, le roi se mit à boire en riant avec ses compagnons de captivité, avec ses généraux et ses préfets.

LE SÉNATEUR, ennuyé.

Il bat la campagne. Prêtre, va-t'en où tu voudras; si je te repêche encore, je te ferai si bien tanner la peau, que ta propre mère ne te reconnaîtra pas : et que tu ressembleras à Rollison. (Le sénateur se rend à ses appartements avec Pélican. — Le prêtre, en sortant, rencontre Konrad, que l'on conduit à la salle d'enquête escorté de deux soldats. — Konrad s'arrête et le considère comme cherchant à rappeler ses souvenirs.

KONRAD.

Chose étrange! je n'ai jamais vu sa figure, et je le connais cependant comme s'il était mon frère. L'aurais-je vu en rêve? Oui, j'ai rêvé, je m'en souviens maintenant, les mêmes traits, le même regard... C'est lui, me semblait-il, qui me retira de l'abîme. (Au prêtre.) Prêtre, quoique nous nous connaissions peu, ou que du moins je vous sois peu connu, recevez mes remercîments pour un service dont ma conscience seule porte le témoignage. Il faut se féliciter des amis que l'on rêve lorsqu'on en voit si peu en réalité. Prenez, je vous prie, cette bague; vendez-la, donnez la moitié du produit aux pauvres, et pour l'autre moitié, faites dire une messe à l'intention des âmes du purgatoire : je devine ce qu'elles souf-

frent, puisque les limbes sont une prison. Quant à moi, je ne sais si l'on me permettra d'entendre encore une messe avant ma mort.

LE PRÊTRE.

On vous le permettra. Pour cette bague, je veux vous donner un avertissement. Vous irez dans des contrées lointaines, inconnues ; vous serez placé dans la foule des grands, des riches et des sages : cherchez alors celui qui en sait plus que les sages... et vous le reconnaîtrez, car, lui le premier, il vous saluera au nom de l'Éternel. Faites ce qu'il vous dira.

KONRAD, en le regardant plus attentivement.

Que vois-je ! est-ce vous ?... Se peut-il !... Arrête un instant... au nom du ciel !...

LE PRÊTRE.

Adieu, je ne puis.. .

KONRAD.

Un seul mot...

LE SOLDAT.

Défendu ! chacun de son côté. Marche !

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

III.

VOYAGE EN RUSSIE.

(1832.)

UN MAGE. — UNE FEMME EN DEUIL.

Cimetière. — Tout au fond, une chapelle.

VOYAGE EN RUSSIE.

PROLOGUE.

LA NUIT DES AÏEUX.

LE MAGE.

Déjà les communes s'assemblent dans l'enceinte ; la fête des Aïeux va commencer. Entrons, voici la nuit.

LA FEMME.

Je n'irai pas, devin ! Je veux rester au cimetière. Je veux voir un esprit, celui qui m'apparut, il y a bien des années, après mon mariage ; qui se dressa soudain, pâle et sanglant, parmi tous ces fantômes, et me fascina d'un œil sauvage sans dire un seul mot.

LE MAGE.

Il vivait peut-être encore lorsque je le conjurais ; voilà pourquoi il ne répondait pas : car, à l'assemblée des esprits, durant la nuit mystérieuse des Aïeux, on peut aussi invoquer les ombres des vivants. Leurs corps resteront en paix au festin, au jeu ou dans les camps ; et les âmes, citées par leur nom, paraîtront en légère vapeur : mais tant que la vie les anime, elles seront sans voix, blanches, impassibles, muettes.

LA FEMME.

Que signifiait cette blessure au sein ?

LE MAGE.

Elle voulait dire que son âme avait reçu quelque terrible atteinte *.

LA FEMME.

Seule, je vais demeurer ici.

LE MAGE.

Je resterai près de toi. Les charmes pourront se faire en mon absence; il y a là un autre vieux mage. Entends-tu ces chants lointains? On s'est déjà réuni. La première conjuration est faite par la couronne et la quenouille; les esprits aériens sont invoqués. Vois-tu ces traînées de flamme qui tombent comme des étoiles, ces traces de chaînes flamboyantes? Ce sont les myriades d'esprits qui demeurent dans l'air. Vois; ils brillent déjà au-dessus de la chapelle sous le noir linceul des cieux, pareils à des colombes qui rasent, la nuit, les toits d'une ville embrasée : lorsque le blanc duvet de leurs ailes reflétant la rougeur de l'incendie, les oiseaux voyageurs semblent un essaim d'étoiles.

LA FEMME.

Il ne sera guère parmi ces esprits.

LE MAGE.

Vois; quel éclat jaillit de la chapelle! Maintenant, on vient de sommer par la puissance du feu les corps livrés au démon, pour les attirer des déserts et des tombes. Les esprits passeront par ici; nous le reconnaîtrons, s'il nous en souvient encore. Cachons-nous dans le creux de ce chêne cave et desséché [165]. C'est ici que jadis s'abritaient les prophétesses. Déjà tout le cimetière est en mouvement; les sépulcres s'entr'ouvrent, une flamme bleuâtre les effleure; les planches craquent, elles éclatent : les réprouvés se dressent, les têtes osseuses, les mains allongées, les yeux en flamme... Cache tes yeux, cache-les au fond de cet arbre. Les regards

* Le *Messianisme*. Voyez la préface.

d'un vampire brûlent et consument au loin; mais ils sont impuissants contre un mage. Que vois-je là !

LA FEMME.

Parle !

LE MAGE.

C'est un cadavre nouveau ; son linceul n'est pas encore déchiré par les vers. Une odeur de soufre l'accompagne ; son front est noir comme un charbon. A la place des yeux, deux plaques d'or étincellent dans les cavernes de son crâne ; au milieu de chaque orbite un lutin est fixé comme une prunelle, et, faisant la roue, scintille ainsi qu'un éclair. Le cadavre court à nous, grince des dents, tamise d'une main dans l'autre de l'argent fondu, comme à travers un crible... L'entends-tu gémir ?

LE FANTÔME.

Où est l'église ?... l'église, l'asile de la prière du peuple ! où est-elle ? Montre-la-moi, homme charitable ! Tu vois comme ces pièces d'or brûlent mon cerveau, comme l'argent liquide embrase mes mains ! Ah ! jette-les à quelque pauvre orphelin, à quelque pauvre prisonnier, quelque veuve ; laisse couler de ma main cette flamme d'or et d'argent : arrache ces pièces d'or de mes yeux !...

Tu refuses ? Eh bien, je dois porter ce métal jusqu'à ce que ce mangeur d'enfants exhale son âme avide, insatiable ; alors je le lui verserai dans le cœur, et puis je le ferai sortir par les yeux, par l'oreille : et, l'introduisant toujours par la même voie, je retournerai ce cadavre comme un crible, versant, retournant, tamisant durant les siècles. Ah ! quand pourrai-je le gorger de ce métal ?... Attendre si longtemps !... je brûle ! je brûle ! je brûle [166] !... (Il fuit.)

LE MAGE.

Ha !...

LA FEMME.

Que vois-tu ?

LE MAGE.

Ha! qu'il est près! Un autre cadavre s'échappe! il court à nous!... Quel horrible vampire! pâle, replet... C'est un cadavre nouveau; son vêtement est intact, c'est une parure de noces, et le ver ne le ronge que d'hier : à peine a-t-il creusé la moitié de ses yeux...

Il bondit contre la chapelle. Le démon l'aveugle et l'en écarte. Le démon a pris l'apparence d'une fiancée; sa petite main lui fait un signe, ses yeux l'appellent, son sourire le provoque : le fantôme, abusé, s'élance vers elle de tombeau en tombeau, comme en délire, et fait tourner ses bras et ses pieds comme les ailes d'un moulin à vent. Déjà il se jette dans ses bras charmants... Dix longs museaux noirs jaillissent devant lui; dix mâtins ténébreux s'élancent, l'arrachent des pieds de sa belle, le dépècent en mille morceaux, dispersent ses membres palpitants et les sèment au loin sur la plaine...

Les chiens ont disparu... Nouveau prodige! Chaque tronçon du cadavre s'anime; ils sautent, ils courent se réunir. La tête bondit comme un crapaud et jette des flammes par les narines : le poitrail rampe avec effort comme la carapace d'une énorme tortue. Déjà la tête s'est rattachée au tronc et fuit avec la vélocité du crocodile. Les doigts de la main tremblotent arrachés, s'agitent comme des couleuvres; la main se cramponne au sable, le creuse, attire le bras et s'y rattache. Les pieds sont accourus, et le cadavre entier se lève droit! La fiancée l'appelle comme avant; comme avant il tombait dans ses bras : comme avant les diables l'ont saisi et l'on mis en pièces. Ha! que je ne le voie plus [167]!

LA FEMME.

Tu en as tant de crainte!

LE MAGE.

J'en ai tant de dégoût! Des tortues, des couleuvres, des crapauds; et tout cela dans un seul cadavre!

LA FEMME.

Il ne viendra donc pas avec ces esprits?...

LE MAGE.

Bientôt, le terme de la fête approche. Entends-tu?... le coq chante pour la troisième fois. On chante là les Actes des aïeux, et les communes se séparent.

LA FEMME.

Et il ne vient pas à la fête!

LE MAGE.

Si cet esprit est encore revêtu de son corps, maintenant, appelle-le trois fois par son nom; moi, je l'invoquerai par la verveine magique, selon la formule enchantée. L'esprit quittera son corps et se présentera devant toi.

LA FEMME.

J'ai dit.

LE MAGE.

Il n'obéit pas à mon évocation.

LA FEMME.

Je ne vois rien.

LE MAGE.

Femme, ton amant a abjuré la foi de ses pères ou il a changé de nom. Vois! le jour se lève; nos charmes ont perdu leur puissance. Ton amant ne paraîtra plus! (Ils sortent du creux de l'arbre.)

Que vois-je!... Là, au couchant de la ville de Gédimin[168], s'élance une cinquantaine de chars à travers des tourbillons de neige; tous se dirigent vers le Nord de toute la rapidité de leurs chevaux... Vois-tu, là-bas, celui qui vole devant les autres?... Il est tendu de noir...

LA FEMME.

Lui!...

LE MAGE.

Il approche!...

LA FEMME.

Et puis il se détourne vers d'autres contrées!... Il ne

m'a jeté qu'un regard, un seul... mais de quels yeux!...

LE MAGE.

Sa poitrine ruisselait de sang, car il y portait maintes blessures; il souffrait d'horribles tourments : mille glaives avaient déchiré son sein, et tous avaient pénétré jusqu'à l'âme!... Ces blessures, la mort seule pourra les fermer.

LA FEMME.

Qui donc l'a percé de tant de glaives?

LE MAGE.

Les oppresseurs du pays.

LA FEMME.

Il n'avait qu'un stigmate au front; un seul, et visible à peine, comme une tache noire.

LE MAGE.

Celui-là fait souffrir davantage; je l'ai vu de près : je l'ai mesuré. Il s'est porté lui-même cette blessure, et la mort ne peut l'en guérir!

LA FEMME.

O mon Dieu! tu le guériras!

LE RÉCIT.

A NOS AMIS EN RUSSIE.

Vous souvenez-vous de moi?... Moi, toutes les fois que je rêve à mes amis morts, exilés, captifs, je pense à vous aussi; vos figures étrangères ont acquis droit de cité dans mes songes.

Où êtes-vous maintenant? La noble tête de Ryleïeff[169], que j'embrassais comme celle d'un frère, est clouée par les arrêts du tzar à l'infâme poteau. Malédiction aux peuples qui lapident leurs prophètes!

Cette main que Bestoujeff me tendit, Bestoujeff à la fois guerrier et poëte; cette main, arrachée à la plume, séparée du glaive, le tzar l'attèle à la brouette des forçats: aujourd'hui elle creuse une mine, rivée contre une main polonaise.

Il en est d'autres que le ciel a frappés d'un châtiment plus sévère; peut-être en est-il parmi vous, qui, déshonorés par un emploi, par un ruban, ont prostitué pour toujours leur âme libre aux faveurs du tzar, et dont le front balaie aujourd'hui la poussière de ses antichambres.

Tel d'une bouche vénale entonne ses louanges et se réjouit du martyre de ses anciens amis; tel autre se baigne dans le sang de ma patrie et se fait aux yeux du tzar un mérite de ses malédictions!

Si de bien loin ces chants lugubres parviennent jusqu'à vous, enfants du Nord, du sein des nations libres; s'ils élèvent leur voix au-dessus de la région des glaces, qu'ils soient pour vous un présage de liberté, comme les grues messagères du printemps.

Vous me reconnaîtrez à ma voix ! Tant que j'étais enchaîné, me glissant terre à terre, je trompais le despote ; mais à vous j'ai révélé tous les secrets de mon cœur : pour vous j'ai toujours eu la simplicité des colombes.

Aujourd'hui je répands sur le monde ce calice de fiel ; que l'amertume de mes paroles soit brûlante et corrosive ! que cette amertume, extraite du sang et des larmes de ma patrie, ronge et corrode, non pas vos âmes, mais vos fers !

Si quelqu'un d'entre vous m'accuse, sa plainte sera pour moi comme l'aboiement du chien, qui s'habitue si bien au collier, souffert avec une longue et muette patience, qu'il déchire en grondant la main de son libérateur.

VOYAGE EN RUSSIE.

I.

LE GRAND CHEMIN*.

Une kibitka vole sur la neige vers des contrées de plus en plus sauvages, comme au désert l'ouragan. Mes yeux plongent au loin comme deux faucons planant sur l'immensité des flots, enveloppés dans l'orage, et n'espérant plus atteindre la grève natale; autour d'eux règne un élément inhospitalier sans un asile où leurs ailes fatiguées puissent se reployer : l'abîme partout, rien que l'abîme, qui doit les dévorer!

On n'aperçoit ni cité ni montagne, aucun monument de l'homme ni de la nature; la terre est aussi nue, aussi déserte que le lendemain de la création, seulement le mammouth, navigateur entraîné par les ondes du déluge, se dresse parfois du sein de ces campagnes, et, dans un langage étranger au paysan moskovite, il proclame l'antiquité de leur origine : il atteste qu'aux jours du grand voyage de Noé, ce continent trafiquait avec les riverains de l'Asie. Seulement un livre venu de l'Occident, arraché de force ou dérobé par la ruse, nous apprend que cette terre inhabitée a jadis enfanté plus d'un peuple... Mais de même que le flot des quarante jours a pesé sur ces plaines sans y laisser la trace de son passage, des nations sont issues de cette patrie sans y laisser le souvenir de leur existence... Quelque part cependant, bien loin, sur la roche des Alpes, les vagues poussées de ces déserts ont déposé leur empreinte; et plus loin encore, parmi les

* Dans cette partie des *Aïeux*, intitulée *Appendice* par le poëte, le dialogue devient une simple narration, ou plutôt un monologue placé dans la bouche de l'acteur principal, Konrad ou Mickiewicz.

ruines de Rome, on se souvient des brigands que ce sol a nourris.

Le pays s'étend neigeux, morne et désert, comme une page encore blanche que doit animer la plume d'un écrivain. Est-ce Dieu qui doit la remplir, en écrivant sur elle avec les justes, comme avec des caractères sacrés, les vérités de sa foi ; de cette foi qui donne à la charité l'empire des âmes, et dans le dévouement consacre ses triomphes?... Ou bien le vieil ennemi de Dieu et des hommes viendra-t-il graver dans ce livre avec la pointe du glaive que la race d'Adam est vouée à la chaîne, et que le symbole de l'humanité n'est autre que le knout?...

Sur ces plaines de mort le vent seul tourbillonne ; il enlève et jette au loin des montagnes de glace ; mais cette mer écumeuse, tuméfiée, ne découvre pas ses noires entrailles : à peine soulevée de son lit à la voix des autans, elle retombe glacée, blanche, immense, uniforme...

Parfois un ouragan furieux s'élance des profondeurs du pôle; dans sa course impétueuse, il balaie la plaine jusqu'aux abords de l'Euxin, en chassant devant lui des nuages de givre. Souvent il enterre les aventureuses kibitkas, comme le simoun ensevelit l'Éthiopien égaré sur les steppes de Sârah...

Çà et là, des gerbes noirâtres percent la surface brillante et uniforme des neiges, et se détachent comme les falaises d'une île ou d'un continent ; ce sont les ormes, les ifs et les sapins du Nord.

Çà et là des arbres vaincus par la cognée, dépouillés de leur écorce et entassés par couches horizontales, affectent l'apparence de toits et de murailles, abritent des hommes, et s'appellent maisons : plus loin, des milliers de ces cubes sont jetés uniformément sur la plaine. La fumée qui monte au-dessus des combles, c'est le plumet qui se balance au casque d'un soldat; le vitrage brillant, c'est sa giberne;

ici les cabanes s'alignent deux à deux, là, elles se forment en carrés, plus loin elles s'arrondissent en courbes élégantes : ces demeures enrégimentées s'appellent une bourgade.

Voici des êtres humains; puissantes épaules, vastes poitrines, robustes encolures : comme les animaux et les arbres de ces régions boréales, ils sont pleins de sève, de vie et de santé. Mais la figure de chacun d'eux est comme les plaines de son pays, plate, ouverte et sauvage; la flamme de leurs cœurs, de ces volcans souterrains, n'a pas encore jailli à la surface; elle ne colore point leurs lèvres de ses lueurs de pourpre, et ne vient pas se figer dans les froncements de leurs sourcils, comme sur ces visages humains de l'Orient et de l'Occident, où tant de faits nouveaux ou traditionnels, tant de douleurs et d'espérances ont laissé leur stigmate, et qui sont comme autant de monuments populaires. Ici les yeux des hommes sont comme les villes de ces contrées, larges et mornes; jamais le tumulte de l'âme n'agite d'une soudaine secousse leurs prunelles immobiles; jamais un long deuil n'a pu les obscurcir. A l'extérieur, magnifiques et superbes; au dedans, tristes et stériles. Le corps de ces hommes ressemble au tissu grossier où l'âme, chrysalide vivante, s'emprisonne au retour des frimas, jusqu'à l'instant désiré où elle pourra fendre les airs de sa poitrine, sur ces ailes qu'elle aura filées, tissées, embellies de mille nuances. Mais quel insecte renaîtra dessous cette enveloppe, quand le soleil de la liberté lui rendra la vie? Brillant papillon, s'élèvera-t-il dans les cieux, ou bien retombera-t-il en phalène obscure, honteuse postérité de la nuit?...

Divers chemins se croisent à travers la solitude; ce n'est ni l'industrie du marchand qui a frayé leurs voies, ni le pas des caravanes qui les a battues par un fréquent passage. Du fond de sa capitale le tzar les a tracées d'un geste. Et si par

hasard il rencontrait quelque pauvre hameau polonais ou les antiques parois d'un château sarmate, soudain disparaissaient manoir et hameau, et la route du tzar traversait les ruines. Invisibles au milieu des campagnes, perdues dans les neiges, ces routes se creusent un lit profond à travers les forêts; droites et longues, lancées vers le septentrion, elles se détachent au milieu des bois comme le cours d'un torrent parmi les rochers sauvages.

Et qui donc voyage sur ces routes ?...—Ici, couverte d'une neige floconneuse, débouche la cavalerie; là, s'avance une noire colonne d'infanterie, dans un triple rempart de canons, de fourgons et de kibitkas. Tels régiments, d'après la teneur de l'oukaze impérial, reviennent de l'Orient pour combattre le Nord; tels autres abandonnent le Nord pour les régions du Kaukase. Où vont-ils ? dans quel but ? Nul ne le sait, nul ne le demande. Ici, vous voyez le Mogol à la face rebondie, l'œil mince et recourbé en forme d'arc; là s'avance d'un pas moribond le paysan lithuanien, ravi à son pauvre village, le front pâle et soucieux; ici luisent les mousquets britanniques, là des Kalmouks font briller leurs carquois et leurs flèches empennées de givre. — Et leurs officiers, quels sont-ils ?... — Ici un Allemand fredonne dans son carrosse une ballade sentimentale de Schiller, en donnant la schlague aux soldats attardés qui lui tombent sous le bâton. Ailleurs un Français siffle en nasillant quelque refrain libéral; philosophe cosmopolite, voyageant à la recherche d'une condition, il discute en ce moment avec le chef des Kalmouks un expédient pour nourrir la troupe au plus grand rabais. Qu'importe si la moitié de cette soldatesque doit crever de faim, pourvu qu'ils puissent ensemble détourner la moitié de la caisse ! et pour peu que l'opération ne transpire pas au dehors, le ministre les élèvera à la classe supérieure, et le tzar leur enverra la croix pour avoir bien ménagé les fonds.

Soudain on voit accourir une kibitka. Avant-garde, trains

d'artillerie, ambulances, tout se disperse, tout fuit hors de la route, même les équipages des commandants. La kibitka vole ; un gendarme frappe du poing le cocher, le cocher cingle du fouet les soldats, les soldats se ruent les uns sur les autres : tout fuit, et si quelqu'un est demeuré, la kibitka lui passe sur le corps. — Ou va-t-elle ? qui mène-t-elle ?... — Personne n'ose s'en enquérir. Un gendarme est dedans ; il se rend à Saint-Pétersbourg, voilà tout : apparemment le tzar a fait arrêter quelqu'un. « Peut-être ce gendarme vient-il de l'étranger ? dit le général... Qui sait quelle est sa capture !... Peut-être le roi de Prusse, le roi de France ou le roi de Saxe en personne, ou quelque autre Allemand semblable a perdu les bonnes grâces du tzar ; et le tzar dans sa clémence l'a fait cloîtrer dans une casemate : qui sait ! peut-être s'agit-il d'une tête encore plus royale, peut-être est-ce Yermolof en personne[170] !... Qui sait ! ce prisonnier est, il est vrai, assis sur la paille ; mais quel regard féroce, quel extérieur superbe ! oui, ce doit être quelque grand personnage. A sa suite, quel train de voitures ! sans doute sa valetaille et sa cour. Et chez tous, mais regardez-les donc ! quelle audace dans les yeux !... je pensais, moi, que c'étaient les premiers seigneurs de l'empire, des généraux et des chambellans au moins... Ce sont de jeunes garçons, voyez ! Qu'est-ce à dire ? où vont-ils donc ainsi ? ce doivent être les enfants suspects de quelque souverain. » Telle était la conversation que les chefs entretenaient à voix basse... La kibitka court droit vers la capitale.

II.

LES FAUBOURGS.

De loin, de très-loin on voit déjà que c'est la capitale. Sur les deux rebords d'une route facile et somptueuse, deux

files de palais. Ici, l'on dirait une chapelle avec son dôme et sa croix; là, des statues sous la paille et la neige se dressent comme des meules de foin; ailleurs, derrière une rangée de colonnes corinthiennes, règne un édifice à la toiture horizontale, une villa printanière dans le goût italien : à côté l'on voit des kiosques de mandarins japonais ou des ruines simulées, grotesques parodies qui remontent aux temps classiques de Catherine. Des maisons de toute architecture, de toute apparence, s'élèvent derrière des grilles de fer, dans des cages séparées, comme des animaux apportés de tous les coins de la terre... Le seul genre de palais qui ne s'y trouve pas est celui qui serait propre à leur architecture nationale, le chef-d'œuvre de leur imagination, le produit de leur nature. Mais quelle merveille que l'érection de ces bâtiments! Que de pierres entassées sur des pierres au milieu des marais! A Rome, pour élever un théâtre qui satisfît les Césars, il fallut jadis verser un fleuve d'or [171]; dans ce faubourg, les abjects séides des tzars, pour construire leurs voluptueux repaires, ont dû répandre un océan de larmes et de sang polonais.

Pour voiturer jusqu'ici ces granits qui se dressent en obélisques dans les airs, combien leur a-t-il fallu inventer de conspirations! combien de malheureux ont-ils dû bannir ou livrer au bourreau! combien ont-ils dû ravager ou envahir de nos terres, avant d'avoir, au prix du sang de la Lithuanie, des larmes de l'Ukraine, de l'or des Polonais, entassé ici à grands frais tout ce que Paris et Londres offrent de plus éclatant, habillé des derniers caprices de la mode ces grands édifices, nivelé sous des flots de champagne le pourtour des buffets, égalisé les parquets sous les balancements symétriques du menuet!

Maintenant c'est une solitude; la cour passe l'hiver à la ville : et les mouches courtisanes, alléchées par le parfum de la charogne impériale, se ruent à sa poursuite dans la

cité. Maintenant, l'aquilon seul danse au milieu de ces palais déserts; le tzar est à la ville, les seigneurs sont à la ville. Vers cette ville s'élance une kibitka; il fait froid, il neige. Sur les horloges de la cité, midi vient à peine de faire retentir ses douze signaux, et déjà le soleil s'incline à l'occident [172]. La voûte des cieux se dilate et blanchit; sans nuages, vide et diaphane, silencieuse et décolorée, elle ressemble à l'œil du voyageur engourdi par le froid.

Devant nous la ville; au-dessus de la ville on voit se dresser bizarres, comme des cités aériennes ou comme ces jardins suspendus, orgueil de l'ancienne Babylone, des arcs-boutants, des parois, des péristyles et des murs : ce sont les vapeurs de deux cent mille cheminées qui montent droit et en colonnes serrées. Celles-ci brillent comme du marbre de Carrare, celles-là dispersent des myriades d'étincelles comme des rubis fantastiques; leurs sommets se replient et se confondent : ils s'arrondissent en arceaux, ils s'enlacent en ogives, et par un mirage mensonger imitent les formes des toits et des combles. Telle s'improvise une cité sur le miroir limpide des eaux de la Méditerranée ou sur les monts sablonneux du désert; de loin elle séduit l'œil du voyageur, et, toujours visible, elle fuit sans cesse [173]. Enfin, la chaîne est levée, les portes s'ouvrent; on nous inspecte, on interroge, on questionne : on nous laisse entrer.

III.

SAINT-PÉTERSBOURG.

Aux vieilles époques des Grecs et des Romains, les peuples se groupaient autour du sanctuaire de la Divinité, près de la source qu'alimentait une nymphe, au fond des bocages sacrés; ou bien, sur le sommet des montagnes, ils choisissaient un refuge contre leurs ennemis. Ainsi s'élevè-

rent Athènes, Sparte et Rome. Au moyen âge, les cabanes, appuyées contre un rempart, s'élevaient à l'abri de la tour féodale, sous l'œil du baron, protecteur de toute la contrée; ou bien, fidèles au cours d'un fleuve navigable, elles se multipliaient avec le progrès des flots et des années. Et toujours c'est à quelque divinité, à quelque héros tutélaire, sinon à quelque industrieuse fondation, que ces villes antiques rattachent leur origine.

Mais quels furent les commencements de la capitale moskovite? Quel motif a déterminé tous ces milliers de Slaves à venir se confiner ici, dans ces derniers horizons de leurs domaines, que leur disputent encore la mer et les Finnois [174]; ici où le sol ne produit ni fruits ni céréales, où le vent seul apporte les frimas et la tempête; ici où l'atmosphère, trop ardente ou trop glaciale, égale en cruauté l'humeur changeante du despote? Non, ce ne sont point les hommes qui l'ont voulu; le tzar, le tzar seul a pris en affection ces fangeuses contrées, résolu de s'y faire édifier une résidence pour lui-même et non pas une ville pour les hommes. C'est le triomphe de la volonté impériale. D'abord, au sein de ces fondrières et de ces sables mouvants, il a fait enfoncer et battre cent mille pilotis avec les cadavres de cent mille paysans. Puis, sur ces pilotis et sur ces cadavres moskovites ayant fait établir un terrain à peu près solide, il attela d'autres générations à la brouette, au tombereau, à ses flottes, et leur ordonna de chercher aux rivages lointains, à travers des océans nouveaux, des pièces de bois et des quartiers de roche [175].

Il se souvint de Paris, et aussitôt il fit disposer des places à l'instar de celles de Paris; il avait vu Amsterdam, et aussitôt l'eau fut introduite et retenue par des écluses sur le modèle de celles d'Amsterdam; il avait entendu parler des grands palais de Rome, et des palais romains s'élevèrent; il s'était épris d'une belle ardeur pour la capitale vénitienne,

qui, sortant de l'onde et mollement couchée sur la plage, baigne jusqu'à mi-corps ses appas de syrène : incontinent il coupe des canaux dans la boue, les enchaîne par des ponts et les peuple de gondoles. C'est ainsi qu'il possède à la fois Venise, Paris et Londres ; moins leur beauté, leur civilisation et leur industrie. Les architectes répètent l'adage si connu que Rome fut élevée de la main des hommes, que Venise est l'ouvrage des dieux ; mais qui verra Saint-Pétersbourg dira qu'à l'enfer seul revient l'honneur de sa création. Toutes les rues convergent vers le fleuve ; larges, longues comme les défilés des montagnes. Des maisons immenses. Ici la pierre de taille, plus loin la brique... le marbre sur la glaise, la glaise sur le marbre, et toutes les parois et les toits alignés comme un corps d'armée habillé à neuf. Des enseignes et des inscriptions partout ; et dans ce pêle-mêle d'écritures si bizarres, d'idiomes si multipliés, la vue et l'oreille s'égarent comme dans une tour de Babel. Voici quelques-unes de ces inscriptions, prises au hasard :

ICI DEMEURE AHMET, KHAN DES KIRGHISES, SÉNATEUR, PRÉSIDENT AU DÉPARTEMENT DES AFFAIRES DE POLOGNE.

Une autre :

ICI DEMEURE MAÎTRE JOCO, PROFESSEUR DE LANGUE FRANÇAISE AVEC L'ACCENT PARISIEN, MARMITON DE LA COUR, PRÉPOSÉ AUX SPIRITUEUX, CONTRE-BASSE A L'ORCHESTRE ET INSPECTEUR DES ÉCOLES.

Une autre :

INCLINEZ-VOUS DEVANT LA DEMEURE DU RÉVÉREND PÈRE DIENER, CHEVALIER DE PLUSIEURS ORDRES DE L'EMPIRE. IL PRONONCERA AUJOURD'HUI AU PRÊCHE UN SERMON POUR DÉMONTRER QUE LE TZAR EST LE PAPE MOSKOVITE PAR LA GRACE DE DIEU, ET L'ARBITRE SUPRÊME DE LA FOI ET DE LA CONSCIENCE. IL INVITE EN MÊME TEMPS SES FRÈRES CALVINISTES, SOCINIENS, ANABAPTISTES,

A SE FONDRE EN UNE SEULE COMMUNION, EN ADOPTANT
SES DOCTRINES ET SES CROYANCES NOUVELLES,
LES SEULES AUTORISÉES PAR SA MAJESTÉ LE TZAR DE
TOUTES LES RUSSIES ET SON FIDÈLE COUSIN
ET ALLIÉ LE ROI DE PRUSSE [176].

Une autre :

DEMANDEZ IL SIGNOR PIACERE GIOCCO, QUI FOURNISSAIT
AUTREFOIS DES SAUCISSONS AUX DAMES D'ATOURS DE
LA TZARINE ET QUI OUVRE AUJOURD'HUI UNE PENSION
DE DEMOISELLES.

Une autre :

ICI L'ON TROUVE DES PARURES DE DAMES.

Une autre :

DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

Une autre :

DES JOUETS D'ENFANTS.

Une autre :

DES KNOUTS.

Des carrosses, des berlines, des landaws, malgré leurs formes massives et la rapidité de leur vol, sillonnent les rues comme des éclairs sur leurs glissoires muettes et s'évanouissent sans bruit comme les visions fantastiques d'un diorama. Sur le siége d'un carrosse anglais trône un automédon barbu, les vêtements, la barbe et les moustaches tout saupoudrés de givre et le fouet à la main. De jeunes garçons, vrais enfants de Borée, trottent sur les chevaux de devant, noyés dans des peaux de mouton. A leurs sifflements aigus la foule se disperse, et l'essaim de traîneaux légers fuit devant le carrosse comme une volée de canards blancs à l'approche d'un vaisseau. Ici tout le monde s'empresse, talonné par le froid ; personne ne s'arrête, n'échange un regard, ne profère une parole ; partout des yeux voilés, des visages blêmes : chacun se frotte les mains, chacun claque des dents, et la

vapeur exhalée de chaque bouche jaillit comme une colonne, droite, grisâtre, épanouie. A voir la fumée émanant de tous ces hommes, vous diriez des locomotives en mouvement [177]. Des deux côtés du troupeau populaire s'avancent pompeusement deux immenses cortéges comme deux processions solennelles aux jours de fête, ou comme les glaçons du rivage charriés par un fleuve au jour de la débâcle. Qu'a-t-elle donc à se traîner ainsi, cette cohue dorée sur tranche, insensible au froid comme une bande de martres zibelines? C'est que la mode désigne cette heure pour la promenade. On gèle, le vent souffle imperturbablement; et qu'importe? Le tzar n'a-t-il pas coutume de se promener ici à pied avec la tzarine et toutes les petites-maîtresses de la cour? Maréchaux, grandes dames, dignitaires, tous s'avancent par groupes symétriques et dans l'ordre prescrit par l'étiquette. J'en vois défiler un, deux, trois, quatre... Comme les cartes que le joueur jette sur le tapis, ils se tassent de côté et d'autre, rois, reines et valets, pique et cœur, trèfle et carreau; tous procèdent à la file des deux côtés de cette allée superbe sur des trottoirs revêtus de granit poli. Et d'abord viennent les officiers du palais. Celui-ci enveloppé d'une chaude fourrure, qu'il entr'ouvre à demi pour faire briller ses quatre croix. Il gèlera; mais il aura fait voir à tout le monde ses belles décorations. D'un œil arrogant il cherche ses égaux, et son obésité le force à se mouvoir avec la lenteur de l'escarbot. Plus loin, c'est la jeunesse des gardes, esclave de la mode et du tzar; ce sont des dandys en épaulettes, droits et fluets comme des piques ambulantes, étranglés au milieu du corps comme des guêpes. Puis ce sont des bureaucrates aux épaules voûtées, au regard de basilic et cherchant à deviner celui que l'on doit saluer, celui à qui l'on peut marcher sur les pieds sans faire ses excuses, et celui que l'on doit éviter. Et chacun d'eux, souple, honteux, inquiet, rampe en se recoquillant comme un scorpion. Les dames

sont au milieu, les dames aux chapeaux de satin, aux mantilles chatoyantes, comme un essaim de papillons bigarrés. Chacune d'elles fait briller sa toilette parisienne et voltiger son pied captif dans un soulier garni de fourrures. Blanches comme la neige, rubicondes comme des homards. Mais la cour se retire; soudain les rangs s'arrêtent, les carrosses accourent comme ces bateaux qui suivent les nageurs aventurés sur des eaux profondes... Déjà les premiers ont disparu, enfermés dans leurs équipages, et la queue des piétons se débande peu à peu. Plus d'un promeneur, saisi d'une toux phthisique, dira cependant : « Ah! quelle belle promenade! J'ai vu le tzar; j'ai bien humblement salué mon général, et j'ai même parlé à son page! »

Quelques hommes, différant des autres par le maintien et le visage, suivent le flot de cette foule vagabonde; à peine s'ils daignent jeter les yeux sur les passants, car la ville seule absorbe toute leur attention. Leurs regards, des fondements aux combles, escaladent les murailles, se cramponnent à ces parois de fer et de granit comme s'ils voulaient essayer si chaque brique est fortement scellée à sa place... Puis, avec désespoir, ils laissent retomber leurs bras, comme vaincus par le pressentiment qu'il n'est point donné à la puissance humaine de les démolir... Un instant ils rêvent encore, et disparaissent. Seul d'entre onze, reste un pèlerin; il sourit amèrement : il lève la main, la serre et frappe le marbre avec fureur, comme s'il jetait une menace à cette ville de marbre. Puis il se croise les bras sur la poitrine, demeure pensif, et plante dans la cour du palais impérial ses deux regards comme deux couteaux. Alors il ressemblait à Samson lorsque, traîtreusement saisi et chargé de chaînes, il roulait des pensers de vengeance sous les portiques du Philistin. Un nuage soudain retombe sur son front immobile et fier, comme le drap mortuaire sur un cercueil; une ombre effrayante vient couvrir ses traits livides, comme si le soir

qui descend déjà du haut des cieux se fixait d'abord sur son visage avant de déployer au loin ses voiles funèbres.

Sur le côté droit de la rue déjà déserte se tient un autre homme. Ce n'est point un voyageur; il semble être plutôt un ancien habitant de la ville, car, tout en distribuant ses aumônes parmi le peuple, il salue tous les pauvres par leur nom et les questionne, qui sur sa femme, qui sur ses enfants. Tous il les congédie; il s'accoude sur le granit bordant les canaux, et laisse ses yeux errer sur les parois des édifices et sur les faîtes du palais : mais ses yeux ne sont point comme ceux du pèlerin, ils se détachent de leur contemplation dès qu'un mendiant ou un soldat estropié vient à passer près de lui. Les mains levées au ciel, longtemps il reste debout, longtemps il rêve. Son visage porte l'expression d'un désespoir céleste; il a le regard de l'ange fidèle lorsque, messager des cieux, il daigne descendre parmi les âmes du purgatoire; il voit des peuples entiers en proie à d'atroces douleurs, il sent ce qu'ils souffrent et ce qu'ils souffriront pendant des siècles, et il sait, lui le bienheureux, combien est encore éloigné pour tant de générations le terme de leurs maux, le jour de la délivrance!... Pleurant, il s'appuie sur le quai; de ses yeux coulent des larmes amères, aussitôt absorbées par la neige : mais Dieu, qui les recueille et les compte, lui rendra pour chacune d'elles un océan de béatitudes!

Il se fait tard; seuls ces deux hommes restent encore, tous deux se croyant sans témoins : et, quoique placés à distance l'un de l'autre, enfin ils s'aperçoivent mutuellement et se prennent à se considérer. L'homme de droite s'avance le premier : « Frère, dit-il, je vois que tu es abandonné loin de ta route, seul, triste, étranger peut-être. Au nom du Seigneur, apprends-moi comment je puis te servir. Je suis Polonais et chrétien, et je te salue par le signe de l'aigle et du cavalier [178]. »

Le pèlerin, trop occupé de ses méditations, secoua la tète et quitta le parapet. Mais lorsque le lendemain il voulut débrouiller le chaos de ses pensées et rappeler la mémoire à son aide, plus d'une fois il se mit à regretter cet importun. S'il le rencontre, oh! il saura bien le reconnaître, l'arrêter. Ce n'est pas qu'il se rappelle bien distinctement les traits de son visage; mais il y avait dans le timbre de sa voix, dans l'accent de ses paroles, quelque chose dont l'oreille et l'âme du pèlerin avaient retenu la vibration... Peut-être l'avait-il entrevu dans ses rêves...

IV.

LE MONUMENT DE PIERRE.

Un soir, lorsque la pluie tombait par torrents, deux jeunes gens se tenaient abrités sous un même manteau et les mains entrelacées. L'un était ce pèlerin venu de l'Occident, mystérieuse victime de l'autocrate; l'autre était le poëte du peuple russe, célèbre dans tout le Nord par l'harmonie de ses chants [179]. Ils se connaissaient depuis peu, mais bien, et voilà que depuis quelques jours ils sont amis. Leurs âmes élevées, dédaignant les entraves de la terre, s'étaient réunies dans une fraternelle étreinte; pareilles à deux roches jumelles dans les Alpes, qui, bien que séparées à tout jamais par le lit d'un torrent, inclinent l'une vers l'autre leurs cimes aériennes, et daignent à peine entendre le murmure de l'onde ennemie. Le pèlerin roulait quelque sombre méditation sur le colosse de Pierre; et le poëte russe parla ainsi à voix basse en lisant cette inscription :

« A PIERRE PREMIER, CATHERINE SECONDE [180].

« Déjà le tzar, coulé en bronze sous les formes massives d'un géant, s'était assis sur le dos de son bucéphale, atten-

dant qu'une place fût disposée pour lui et pour sa monture. Mais Pierre ne savait point rester sur le sol natal; il se sentait à l'étroit dans sa patrie : on envoya au delà des mers lui chercher un piédestal. On fit déraciner sur les rivages de la Finlande tout un mamelon de pierre. Ce bloc, sur un signe de la tzarine, traverse le golfe à la nage, bondit sur la terre russe, et court se prosterner, dans la cité, devant la souveraine [181]. Déjà le tertre est prêt; le tzar de bronze prend son essor, le tzar knoutopotent * dans sa toge romaine. Le coursier s'élance d'un bond sur la colline de granit, s'appuie sur la crête et se cabre dans les airs.

« Non, telle ne fut point dans les murs de l'antique Rome l'attitude de Marc-Aurèle, de ce bien-aimé des peuples, pour qui l'expulsion des délateurs et des traîtres fut le premier pas vers la gloire; qui, après avoir châtié l'insolence des brigands domestiques et foudroyé sur les rives du Rhin et du Pactole les hordes des barbares étrangers, revenait paisiblement s'asseoir au Capitole. Voyez! que son front est beau noble, bienveillant! Sur ce front brille une seule pensée, celle du bonheur de l'empire. Il lève majestueusement la main, comme pour bénir la foule de ses sujets qui se presse autour de lui; et de l'autre main, abaissée sur les rênes, il réprime les ardeurs de son coursier. On devine, on croit voir encore tout un peuple assemblé sur son passage et s'écriant avec jubilation : « C'est l'empereur notre père qui revient! » Et l'empereur s'attarde comme à dessein à travers cette multitude, et veut gratifier chacun des assistants d'un coup d'œil paternel. Son cheval hérisse sa flottante crinière, fait flamboyer ses yeux comme deux escarboucles; car il sait qu'il ramène le plus chéri des hôtes, qu'il porte le père de

* Nous avons hésité entre *knoutopotent* et *knoutocrate;* mais la première de ces deux expressions, quoique moins régulière, rend mieux l'idée de l'auteur; d'ailleurs, consacrée par l'emploi qu'en a fait G. Sand dans son analyse des *Aïeux*, elle a passé dans la langue.

quelques millions d'enfants : et lui-même il modère le feu de son agilité. Enfants, approchez tous, venez contempler votre père : vous le pouvez. Le coursier s'avance d'un pas mesuré sur un terrain uni. Vous devinez que l'immortalité l'attend au bout de sa carrière [182] !

« Mais le tzar Pierre abandonne les rênes à son coursier; il est évident qu'il a fourni sa course en renversant tout sur sa route. Le voilà maintenant qui se dresse sur la crête du rocher. Le cheval effaré fait jouer ses pieds de devant dans les airs, le tzar ne le retient pas; le cheval ronge son frein : on prévoit qu'il va tomber et se briser en mille morceaux. Depuis un siècle il reste suspendu; il saute et ne reprend pas terre : on dirait une cascade qui, se ruant du haut des rochers, serait tout à coup saisie par le froid et changée en cristal au milieu de sa chute. Mais lorsque le soleil de la liberté annoncera le réveil des peuples et qu'un souffle venu de l'Occident réchauffera ces contrées maudites, qu'adviendra-t-il de cette cascade de tyrannie?... »

V.

REVUE DES TROUPES.

Une place immense... les uns l'appellent un chenil; car c'est ici que le tzar excite ses limiers avant de les découpler contre la victime; d'autres, plus polis, appellent cette place un boudoir : car c'est ici que le tzar essaie ses parures avant de sortir, tout hérissé de mousquets, de piques et de canons, pour récolter les adorations des monarques. Une coquette, empressée de paraître au bal de la cour, ne se tient pas si longtemps devant sa psyché, ne s'inflige pas autant de momeries et de contorsions que le tzar n'en commet chaque jour sur la place de parade. D'autres n'y voient cependant qu'une pépinière de sauterelles. C'est ici, osent-ils prétendre

que le tzar fait éclore les semences de ces nuées de sauterelles qui, après avoir reçu une culture suffisante, prenant un beau jour leur essor, doivent envahir le monde. Il en est d'autres qui préfèrent la nommer un queux de chirurgien; car c'est ici que le tzar affile ses lancettes, avant d'étendre la main de Saint-Pétersbourg ou de Moskou, et de tailler dans le vif de manière que toute l'Europe jette un cri de douleur. Mais avant qu'elle ait sondé la profondeur de la plaie, avant qu'elle ait imaginé un emplâtre contre l'hémorrhagie, déjà le tzar a tranché la carotide du schah et la trachée-artère du sultan, et du cœur des Sarmates il a soutiré le plus pur de leur sang. C'est une place aux mille noms; mais dans la langue des gouvernements, on l'appelle place des bévues militaires.

Dix heures!... C'est le point du jour, c'est l'heure de la parade. Déjà une foule silencieuse environne la place comme le rivage obscur d'un lac aux flots nébuleux. Chacun regarde par les épaules de son chef de file et le pousse vers le centre. Comme des martins-pêcheurs à l'affût au-dessus des eaux, quelques dragons et quelques Kosaks-Zaporogues furètent tout autour de la place; ils écartent les têtes les plus curieuses avec la hampe de leurs lances, et versent généreusement une grêle de coups de nerfs sur les épaules qui sont à portée. Tel qui s'était trop avancé, comme une grenouille sortie de son marécage, retire son front et cache ses épaules dans la foule. Un tonnerre gronde au loin, sourd, monotone, comme la chute d'un marteau, comme le frémissement du fléau qu'agite le laboureur. C'est le tambour, guide ordinaire des régiments. Derrière lui les files se traînent le long des avenues, innombrables, variées; mais l'uniformité de leurs habits verts se détache au loin sur la neige en masses foncées. Et chaque colonne coule comme une rivière, et toutes ensemble elles s'engouffrent dans la place comme dans un ample réservoir.

Ici, muse, prête-moi les bouches de cent Homères, dans chacune d'elles dépose cent facondes parisiennes; prête-moi les plumes de tous les commis de l'univers pour enregistrer les noms de tous ces colonels, de tous ces officiers, de tous ces sous-officiers et de tous ces héros de la gamelle!

Mais, ô douleur! tous ces illustres guerriers se ressemblent tant! ils sont si monotones! Les voilà rangés soldat contre soldat, comme une file de chevaux ruminant au même râtelier, ou comme des gerbes d'épis rangées sur les sillons, ou plutôt comme les sillons eux-mêmes, sinon comme le chanvre vert desséchant sur pied; on pourrait aussi les trouver semblables aux vers d'un mauvais poëme, à moins qu'on ne préfère les comparer aux conversations des salons de Saint-Pétersbourg. J'ai pourtant observé que parmi ces beaux Moskovites, il y en avait qui, dépassant les autres de cinq ou six pouces, étaient marqués en tête et portaient sur leurs bonnets à poil des plaques de laiton; c'étaient les grenadiers, et il y avait trois variétés de ces vieilles moustaches. Derrière eux se tenaient d'autres plus petits en rangs pressés, comme des concombres cachés dans leurs feuilles vertes sur les plates-bandes d'un jardin. Pour distinguer tous les régiments de cette infanterie, il faudrait emprunter l'œil pénétrant du naturaliste, qui étudie les vermisseaux retirés de la boue, les classe en familles et leur donne des noms.

J'entends une fanfare; ce sont les cavaliers. Ceux-là offrent du moins des aspects plus variés; des lanciers, des hussards, des dragons : des tchapkas, des casques, des kolpaks. On dirait une exposition de bonneterie. Un régiment arrive tout le dernier; ce sont des géants tout bardés de cuivre comme une rangée de bouilloires : les têtes crochues de leurs coursiers s'abaissant comme des robinets. C'est par les chevaux que l'on distingue le mieux ces régiments si divers d'armures et de costumes. C'est là le principe de la tactique nouvelle; et d'ailleurs il se conforme à la coutume

des Russes. Jomini, le grand tacticien, a écrit quelque part que ce sont les chevaux et non les cavaliers qui font une bonne cavalerie. Depuis longtemps déjà les Russes le savaient, puisque pour un bon cheval des gardes on peut acheter chez eux jusqu'à trois recrues. Le prix d'un cheval d'officier est quadruple; en échange d'une pareille monture, il faut donner un musicien, un danseur, ou bien un écrivain, et même, dans les temps de presse, un cuisinier. Une jument de l'État, maigre, éreintée et bonne tout au plus à voiturer les ambulances, peut encore être engagée avec profit dans les luttes hasardées du pharaon. Une rosse pour deux femmes, c'est là le compte ordinaire.

Mais revenons aux régiments. Le premier qui débouche est noir de même que le second, à cela près que celui-ci est à courte queue; puis, deux autres régiments bais avec la même distinction : le cinquième gris pommelé, le sixième alezan, le septième alezan brûlé, le huitième cap de more, le neuvième de haute stature, le dixième de taille moyenne, puis un noir à queue de rat, puis un noir avec étoile en tête, et le dernier noir de corbeau. Quarante-huit bouches à feu se sont mises en bataille avec un nombre plus que double de caissons; en tout deux cents attelages, à ce que l'on peut en juger d'en haut, car pour les compter au même instant dans cette masse de chevaux et cette cohue d'hommes, il faudrait avoir l'œil de Napoléon ou bien le tien, intendant moskovite des poudres : toi, sans t'arrêter aux hommes ni aux chevaux, tu regardes aux caissons, tu devines à l'instant leur nombre, et tu sais combien dans chacun d'eux tu as volé de gargousses!

Déjà tous ces uniformes verts ont encombré la place comme les herbes qui jonchent la prairie au retour du printemps; çà et là seulement surnage un caisson de même couleur, semblable à l'algue des marais ou bien à la punaise agreste, aux ailes verdâtres : et tout auprès s'accroupit une

pièce avec son avant-train comme une sombre araignée.

Chacune de ces araignées a quatre pattes de devant et quatre de derrière ; ce sont les servants et les pointeurs. Tant qu'elle dort immobile sur le sable, toutes ces pattes se meuvent indépendamment du corps ; on les dirait séparées du ventre soulevé dans les airs comme un ballon ; mais dès que cette araignée, assoupie et muette, se réveille au commandement qui l'appelle, aussitôt, comme une tarentule au souffle imprudent qui la provoque [183], elle réunit ses pattes, elle replie ses genoux ; et, avant de vomir les poisons dont elle est gonflée, elle agite celles de devant autour de sa bouche noircie, avec l'agilité d'une mouche qui serait tombée dans l'arsenic ; puis rejetant en arrière ses deux pattes antérieures, elle remue celles qui restent, fait osciller sa queue : et dispersant enfin toutes ses antennes de côté et d'autre, elle repose un instant, puis elle fait jaillir le poison qui s'enflamme et qui tue.

Les régiments s'arrêtent ; ils se considèrent. Le tzar, le tzar arrive ! quelques vieux amiraux montés sur de vieux chevaux, une foule de jeunes aides-de-camp, une cohue de généraux se pressent de part et d'autre, et le tzar seul se tient en avant. Cet état-major, si singulièrement bariolé et bigarré, ressemble à une troupe d'arlequins ; ils sont attifés de rubans, de trousseaux de clefs, de chiffres, de portraits, d'agrafes : l'un porte une écharpe grise, l'autre une écharpe jaune. Chacun d'eux a devant et derrière plus d'étoiles, de crachats et de croix que de boutons [184].

Ils brillent tous, mais d'un éclat emprunté ; les rayons qui les éclairent jaillissent des yeux du maître. Chaque général est un de ces vers luisants qui rayonnent d'une si belle lumière aux nuits de la Saint-Jean. Mais si le printemps de la faveur du tzar vient à se ternir, misérables insectes, ils perdent leur splendeur ; ils vivent sans même oser cacher au sein de l'exil leur abaissement et leur honte : ils vivent,

mais nul ne sait dans quelle fange ils traînent leur existence oubliée. Le général, d'un pas assuré, se jette au milieu du feu des canons; un boulet l'atteindra-t-il, le tzar lui sourira : mais si le tzar le frappe d'un regard défavorable, le général pâlit, languit, et le plus souvent... il en crève.

C'est bien plutôt parmi les courtisans que l'on trouverait des âmes stoïques et fortement trempées. Quand ils éprouveront les effets de la colère du tzar, ils n'auront garde de se couper la gorge ni de tomber malades [185]; ils s'en iront à la campagne s'enfermer dans leurs élégantes villas, et de là, ils écriront, tel au chambellan, tel autre à la maîtresse en titre, tel autre encore à quelque dame d'honneur : les plus libéraux adresseront leurs requêtes au palefrenier du tzar. C'est ainsi qu'ils s'insinueront de nouveau dans les faveurs impériales. Leur caniche fidèle jeté par la fenêtre mourra de chagrin; le chat en sera quitte pour un miâou, et, retombé sur ses pattes, ne guettant qu'une occasion pour rentrer, il pénétrera de nouveau silencieusement par quelque honteux orifice. Un pareil stoïcien, avant de reprendre en triomphe possession de ses grades, fait à la campagne, tout bas, du libéralisme.

Le tzar était en habit vert, avec un collet couvert de broderies d'or. Jamais le tzar ne quitte l'uniforme; l'uniforme, c'est la peau du tzar : le tzar naît, vit et pourrit grenadier.

A peine l'impérial enfant est-il délié de ses langes que, jeune prince né sur le trône, il est affublé de la kourtka d'un kosak ou d'un hussard; que déjà on lui offre un sabre et un fouet pour ses joujoux. Il apprend à connaître les lettres en faisant faire le moulinet à son sabre, et en indiquant de la pointe les caractères tracés sur son rudiment. Lorsque ses gouverneurs lui enseignent les gracieuses évolutions de la danse kosaque, il bat la mesure avec son fouet [186]. Plus grand, tout son bonheur est de réunir des soldats dans ses appartements; de leur commander : « Gauche! droite! » et

de façonner les régiments à la manœuvre ainsi qu'à la bastonnade.

Voilà comment tous les tzars se sont formés dans l'art de régner; voilà pourquoi l'Europe les redoute et les exalte. Nos pères avaient raison de dire avec Krasiçki : « Le sage eut le dernier mot; mais le sot est resté vainqueur. » Vive la mémoire de Pierre le Grand! c'est lui qui le premier a inventé cette *tzaropédie* *; c'est lui qui a montré aux tzars le chemin de la vraie grandeur. Il avait vu les peuples les plus sages de l'Europe, et il a pensé : « Je veux *européaniser* la Russie; je raccourcirai les vêtements, je ferai tomber les barbes. » Il dit, et les barbes tombent par nuées; barbes de mougiks, barbes de boyards, comme les feuilles sous la grêle : il dit, et l'on réduit à la mesure commune les basques des souquenilles des marchands et des knèzes, on les taille de long et de large comme les charmilles d'un parc français. Pierre importa les tambours et les baïonnettes, établit les citadelles, organisa les cadets, fit danser les menuets, introduisit de force les femmes dans les assemblées; sur les frontières, il disposa les douanes, il ferma les rades avec des chaînes massives; à la cour, il créa les sénateurs, les mouchards, les grands dignitaires, le fermage des eaux-de-vie, la vente des offices, les passe-ports; au village, il rasa, lava, habilla le paysan, lui mit une arme dans la main, des roubles dans la poche, et l'Europe stupéfaite de s'écrier : « Le tzar Pierre a civilisé la Russie! » Il ne reste plus à ses successeurs qu'à renouveler périodiquement la dose de mensonges prodigués à l'ignoble diplomatie, à envoyer des baïonnettes au secours des despotes, à fomenter quelques massacres et quelques incendies, à accaparer autour d'eux le bien de leurs voisins, à piller leurs sujets et soudoyer des écrivains étrangers pour soutirer des

* *Tzaropédie* est une heureuse paranomase de *Cyropédie*, l'art d'élever les enfants.

applaudissements aux Français et aux Allemands, et passer pour un gouvernement puissant, sage et généreux [187].

Allemands, Français, attendez un instant encore. Lorsque le tonnerre des oukazes aura étourdi vos oreilles, lorsqu'une grêle de knouts aura sillonné vos épaules, lorsque l'incendie de vos palais vous aura éclairés, la nuit, dans votre sommeil; alors les paroles louangeuses auront beau tarir sur vos lèvres : le tzar vous ordonnera de glorifier et de diviniser la Sibérie, les kibitkas, les oukazes et le knout. Peut-être cependant amuserez-vous le tzar avec des chants variés sur vos adulations d'aujourd'hui!

Le tzar se précipite au milieu des rangs comme la boule d'un jeu de quilles, et demande à toute cette cohue *comment va sa santé?* « Nous vous la souhaitons meilleure! » murmurent les soudards; et c'est comme le grognement de cent mille ours. Il commande une manœuvre; et soudain l'ordre impérieux s'échappant de ses lèvres rebondit comme une paume élastique dans la bouche du commandant : puis, rejeté successivement de bouche en bouche, il atteint le dernier chef d'escouade. Un cliquetis d'armes se fait entendre; les épées ont frémi, et toute la place n'est plus que tumulte et confusion. Celui qui aurait vu sur un vaisseau de ligne l'énorme marmite où l'on prépare le gruau, lorsque l'eau vomie à gros bouillons de la pompe la remplit jusqu'au bord, et tout l'équipage empressé autour de la cuve y jette à la fois quatre tonnes de semoule, puis agite le mélange avec une douzaine d'avirons; celui qui connaîtrait la chambre des députés en France, cent fois plus spacieuse et cent fois plus agitée que cette cuve, lorsqu'une commission vient lui présenter un rapport et que l'heure du dîner s'approche; l'Europe entière, depuis longtemps affamée, croit déjà qu'on lui prépare son affranchissement, déjà le libéralisme coule à grands flots de toutes ces bouches éloquentes comme d'un corps de pompe; mais quelqu'un a

parlé de culte à l'exorde de son discours, et la chambre vocifère, s'agite et n'écoute plus l'orateur ; quelqu'un a parlé de liberté, mais il n'a pas provoqué à l'émeute ; un autre enfin a pris la parole sur les complots des rois, sur les peuples opprimés, sur le despotisme, sur les tzars ; et la chambre, ennuyée, s'écrie : « *A l'ordre! à l'ordre!* » Mais voilà que tout à coup le ministre des finances, armé d'un immense résumé du budget comme d'une massue, monte à la tribune ; et dans son discours embrouille si bien les questions de la rente, des douanes, des contributions, du timbre, de l'arriéré, que la chambre entière s'enflamme, frémit, tourbillonne, éclate et jette son écume jusqu'aux cieux. Grande joie pour les peuples! grand effroi pour les cabinets! Et le lendemain on apprend partout, par l'organe du *Moniteur*, qu'il a été question de l'*impôt!*... Qui donc aurait vu cette cuve pleine ou cette chambre basse, comprendra sans peine quel tumulte s'élève dans ce pêle-mêle de régiments lorsque l'ordre du tzar parvient jusqu'au centre. Mais trois cents tambours résonnent de nouveau ; et comme la glace de la Néva au jour du dégel, l'infanterie se partage en colonnes oblongues : elles défilent les unes après les autres, tambour battant et le capitaine en tête. Le tzar est au centre comme le soleil, et les régiments tournoient et gravitent autour du tzar comme les planètes... Soudain le tzar détache une volée d'aides-de-camp ; comme des moineaux s'envolant d'une cage ouverte ou comme une meute de chiens découplés, ils se précipitent, crient à gorge déployée : et alors on n'entend plus que les appels des généraux, des majors, des sergents, les éclats du tambour et le sifflement aigu des fifres... Et aussitôt, roide comme le câble tendu par une ancre que l'on jette à la mer, l'infanterie se range en bataille. Les détachements de cavaliers qui s'avançaient par pelotons égaux se rapprochent, se soudent par leurs extrémités et forment une enceinte continue.

Quelles sont ensuite les évolutions exécutées sur la place d'armes; comment l'agile et formidable cavalerie se précipite à bride abattue sur les intrépides fantassins, semblable à une meute excitée par les accents du cor et se jetant sur un ours muselé; comment l'infanterie se resserre, se replie en carré sur elle-même en redressant ses armes ainsi qu'un hérisson présente ses dards au chien qui va l'assaillir; comment la cavalerie, au plus fort de sa course, s'arrête tout à coup, obéissant à la laisse qui la tient en respect; comment on tire les canons en avant, on les retire en arrière; comment on réprimande en français, on injurie en russe, on arrête les uns, on assomme les autres; comment on gèle, on tombe de cheval, et finalement on félicite le tzar... Oh! je sens bien la grandeur, la richesse d'un pareil sujet! Il me suffirait de le célébrer dignement pour transmettre mon nom à la postérité; mais ma muse, comme une bombe éclatant au milieu de son vol, s'arrête et tombe à plat dans une prose didactique. En un mot, au moment le plus intéressant des manœuvres, comme Homère dans le combat des dieux, je sommeille, hélas! et je sens... que je vais m'endormir. Déjà les troupes ont exécuté tous les mouvements que le tzar a vu décrire ou dont il a jamais entendu parler (car pour les inventer, son imagination s'est toujours trouvée aussi stérile que sa mémoire était fidèle); le tumulte des spectateurs s'apaise: déjà les souquenilles, les manteaux, les fourrures, qui encadraient la place d'un noir hémicycle, s'en vont chacun de son côté, et tout ce peuple est accablé d'ennui ou transi de froid... Au château le déjeuner est servi! Les ambassadeurs des puissances étrangères, qui, malgré le froid et l'ennui, ne manquent aucune revue afin de conserver les bonnes grâces du tzar, en ayant soin de crier chaque jour au miracle! au prodige! ont répété pour la deux millième fois leurs félicitations usées avec un enthousiasme toujours nouveau: « Le tzar

est un tacticien impénétrable dans ses plans! l'habileté des généraux placés sous ses ordres n'a d'égale que l'ardeur et la vaillance de ses soldats, qui seraient incroyables si l'on n'en était soi-même le témoin!... » Pour finir la conversation, on reprend le thème favori des moqueries sur les bévues de Napoléon; et chacun consulte sa montre en redoutant de nouvelles expériences sur le trot et le galop : car le froid atteint vingt degrés, et la fatigue aiguise l'appétit.

Mais le tzar demeure toujours et donne des ordres; il congédie, il rappelle cent fois ses régiments gris, noirs ou alezans. Il réordonne encore son infanterie en bataille, il la reforme en carrés, et puis il la reploie en éventail... Comme un vieux joueur qui se trouve n'avoir plus de partner bat les cartes, les coupe et les remêle toujours après les avoir ramassées; bien que la galerie le laisse s'amuser tout seul, il trouve encore du plaisir à les contempler... Jusqu'à ce que le tzar lui-même en soit rassasié, repu... Alors il tourne bride et se perd dans la foule de ses généraux. Le tzar a disparu; et l'armée longtemps après demeure immobile. Les tambours et les trompettes donnent enfin le signal; infanterie, cavalerie, tout se décompose en deux cents tronçons mobiles et se perd dans la profondeur des rues de la capitale. Oh! qu'elles sont changées, ces troupes! Qu'elles ressemblent peu à ces torrents des Alpes qui se précipitent, chargés de gravier et de limon, du haut des rochers; et qui, se confondant au sein d'un lac limpide, s'y reposent de leur course, y purifient leurs ondes et s'échappent doucement par de nouvelles issues, en roulant sous le soleil des flots de saphirs et d'émeraudes [188]! Voyez! ces régiments étaient venus tout resplendissants de fraîcheur et de propreté; et les voilà partis harassés de fatigue, inondés de sueur, salis et noircis par la glace détrempée et par la boue imprégnée de neige...

Acteurs et spectateurs, tout avait disparu; « et le combat

cessa faute de combattants. » Vingt cadavres seulement gisaient abandonnés sur la place déserte... Celui-là, vêtu de blanc, est un cavalier; l'uniforme de cet autre, on ne saurait le reconnaître, tellement il a été foulé dans la neige aux pieds des chevaux; ces autres ont gelé sur place lorsque, plantés en avant des lignes comme des jalons, ils désignaient aux troupes la direction de la marche; celui-ci, ayant manqué le pas au milieu d'une colonne d'infanterie, reçut un coup de crosse dans le crâne et tomba roide mort. Les agents de police les ramassent pour leur faire donner la sépulture, morts et blessés, pêle-mêle, indistinctement. L'un d'eux avait les côtes enfoncées; un canon avait brisé l'autre sous le poids de ses roues; ses entrailles sanglantes étant sorties du ventre, trois fois il avait hurlé horriblement sous le canon, mais le major lui avait crié : « Silence! le tzar nous écoute... » Le soldat retint ses cris; il savait obéir au major... On couvrit en toute hâte le moribond d'un manteau; car si par hasard le tzar est témoin dans la matinée d'un pareil accident et voit à jeun cette chair fraîche palpitante, ses courtisans s'aperçoivent d'un changement dans son humeur; il revient au palais chagrin, maussade : et, au déjeuner qui l'attend, il ne mange plus sa viande avec autant d'appétit.

Le dernier blessé surprit beaucoup de monde. On avait beau le menacer et le battre, il osa désobéir même à son général. Il gémissait tout haut et chargeait de malédictions le sacré nom du tzar. La foule, étonnée d'un scandale pareil, avait entouré ce martyr de la manie des parades. Il portait, disait-on, l'ordre d'un général, lorsque son cheval s'est arrêté soudain comme frappé d'un sort; au même instant, tout un escadron survint par derrière : le cheval fut broyé, et le soldat, désarçonné, tomba sous les pieds de la cavalerie, qui se précipitait comme un fleuve. Mais les chevaux ont plus de pitié que les hommes; les escadrons

passaient sur son corps l'un après l'autre : et le dernier cheval seulement l'atteignit et lui cassa le bras. L'os fracturé déchira l'uniforme et se redressa horrible, blanc de la blancheur des cadavres, sur cet habit vert. La figure du soldat devint pâle comme l'os; toutefois il ne perdit pas son énergie : il levait l'autre bras vers le ciel, puis il semblait appeler la foule effrayée et lui donnait, malgré sa souffrance, tout haut, longuement, je ne sais quels conseils. Que disait-il? Nul ne le sait, nul ne le répète. Les auditeurs s'enfuirent, car ils craignaient les mouchards; et tout ce qu'ils rapportèrent à ceux qui les questionnaient fut que le blessé parlait en mauvais russe, et qu'au milieu du tumulte on avait distingué ces mots : « Le tzar, du tzar, au tzar, pour le tzar. » Le bruit courait que le soldat renversé était un jeune homme, une recrue, un Lithuanien d'une haute origine, fils d'un duc, fils d'un comte... On l'avait arraché par force de son gymnase pour l'incorporer dans un régiment; et son colonel, ennemi de tout ce qui était polonais, lui avait exprès fait donner un cheval rétif, indomptable, en disant : « Qu'il se torde le cou, le Polonais, le chien ! » Son nom est pour tous un mystère; après sa mort, personne n'a pu l'apprendre. Ce nom, ô tzar! on le trouvera un jour écrit dans les abîmes de ta conscience. Satan se chargera de le proclamer; ainsi que ceux des mille autres infortunés que tu crois, en les jetant au fond des mines, en les faisant broyer sous les pieds de tes chevaux, avoir livrés à l'éternel oubli.

Le lendemain on entendit au loin, derrière la place, les hurlements étouffés d'un chien. Quelque chose de noir était couché sous la neige. On accourt, on déterre un cadavre; c'est ici qu'il avait passé la nuit après la parade. C'était un cadavre moitié paysan, moitié militaire; tête rasée, mais longue barbe; il avait un bonnet fourré et un manteau d'uniforme. C'était probablement le valet de quelque officier; il

était assis sur la grande pelisse de son maître. Abandonné à cet endroit même, il avait attendu de nouveaux ordres; et, roidi par la gelée, il avait déjà de la neige jusqu'à mi-corps. C'est ici même que son chien fidèle l'a trouvé, qu'il a par ses aboiements lugubres annoncé sa découverte. Mort de froid, le mougik n'avait pas osé se revêtir de la chaude fourrure de son maître! Une de ses paupières était ensevelie sous la neige, et l'autre, soulevée avec un pénible effort et tournée vers la place, cherchait encore le lieu d'où son maître devait revenir. Le maître avait dit : « Assieds-toi là! » et le serviteur s'est assis; « Ne bouge pas de là! » et le serviteur n'a pas bougé... il ne se relèvera qu'au jugement terrible. Jusqu'à ce moment, il retient de la main la pelisse de son maître pour empêcher qu'elle ne lui soit dérobée. Il voulait réchauffer son autre main et la cacher dans ses vêtements; mais ses doigts gonflés se sont refusés à ce dernier office... Jusqu'à ce moment le maître ne l'a pas fait chercher, ne l'a pas fait demander. Est-ce négligence? est-ce excès de précaution? On devine que c'est un officier en congé; fraîchement débarqué dans la capitale, ce n'était pas pour accomplir un devoir qu'il se rendait à la parade, mais pour montrer ses épaulettes neuves, insigne de son nouveau grade.

Peut-être après la revue est-il allé dîner; peut-être des femmes lui ont-elles fait un signe, peut-être s'est-il arrêté chez un joueur de ses amis : et, tout absorbé par les cartes, il aura oublié son paysan barbu. Peut-être a-t-il mieux aimé perdre sa fourure et son valet que de laisser croire qu'il portait pelisse et qu'il ne pouvait pas supporter le froid comme un autre... le tzar l'avait bien supporté de sa propre personne impériale! On eût pu dire : « Il va en pelisse à la parade... contrairement à l'ordonnance... c'est quelque... libéral! »

Pauvre serf!... ta mort est celle d'un héros; on en ferait

un mérite à un chien : pour l'homme elle est un crime! Quelle sera ta récompense? Le maître, en souriant, dira que jusqu'à ta mort tu as été fidèle, comme son chien!... Pauvre serf! pourquoi cette larme que je verse? pourquoi mon cœur bat-il lorsque je songe à ce que tu as fait? Hélas! j'ai pitié de toi, pauvre Slave! Infortuné peuple, que je plains ton sort! Tu ne connais qu'un seul héroïsme, celui de la servitude[189]!

VI.

LA VEILLE DE L'INONDATION DE SAINT-PÉTERSBOURG, EN 1824.

OLESZKIEWICZ[190].

Le ciel, incandescent d'une ardente gelée, devient tout à coup livide et maculé de taches noires. On dirait la face d'un cadavre pris de froid, lorsque, réchauffée à la flamme d'un poêle et reprenant chaleur sans reprendre la vie, elle exhale, au lieu d'haleine, le souffle empesté des tombeaux... Le vent s'est levé tiède... Ces colonnes de fumée, cet édifice aérien d'une cité de géants, déployées sous le ciel comme un mirage fantastique, s'écroulent en ruines et se dissipent à terre. La fumée coule à longs fleuves dans les rues, mêlée avec une vapeur fétide et pénétrante. La neige se ramollit; et, vers le soir, les rues sont inondées d'un nouveau Styx de limon. Plus de traîneaux; les calèches et les landaws, détachés de leurs glissoires, roulent avec bruit sur les pavés retentissants; mais à travers la brume, la fumée et la nuit, l'œil distingue à peine les voitures : on ne les aperçoit qu'aux fugitives lueurs des lanternes, pareilles aux feux errants des marais.

Nos jeunes voyageurs allaient côtoyant la monstrueuse Néva; ils sortaient de préférence le soir, lorsqu'ils étaient

sûrs de ne pas rencontrer un espion et de tromper la vigilance des agents. Ils allaient en parlant une langue inconnue; parfois ils chantaient à demi-voix quelque mélodie étrangère : de temps en temps ils s'arrêtaient et regardaient avec inquiétude si quelqu'un ne les avait pas épiés. La rive était déserte... En fredonnant ainsi, ils erraient le long de la Néva, dont le lit se prolongeait comme une crevasse dans les Alpes. Ils s'arrêtèrent enfin au lieu où le chemin taillé dans le granit tombe dans le fleuve. De là ils aperçurent au loin un homme côtoyant la rivière comme eux, une lanterne à la main; ce n'était pas un espion, car il ne semblait en vouloir qu'au fleuve; ni un batelier, car la Néva était prise; ni un pêcheur, car il n'avait dans la main que sa lanterne et une liasse de papiers. Ils s'avancèrent; mais, sans se distraire de son travail, l'homme tirait à lui un câble dont l'extrémité était plongée sous la glace; il le retira tout entier, compta les nœuds et parut en prendre note. Il mesurait probablement la profondeur de la rivière. Le reflet de la lanterne, répercuté par la glace, inondait ses livres mystérieux et son visage penché sur la lumière, jaune comme un nuage au soleil couchant, mais d'une noble et sévère beauté. Il semblait tellement absorbé par son ouvrage qu'en entendant au-dessus de lui des pas et des entretiens étrangers, il ne daigna pas s'informer de leur dessein; et, seulement par un geste impérieux, il laissa deviner qu'il demandait ou même qu'il exigeait du silence. Il y avait dans le mouvement de cette main quelque chose de si étrange que les voyageurs, tout en riant en secret de leur obéissance, n'osaient pas l'interrompre. Un d'entre eux regarda face à face l'étranger et s'écria : « C'est lui! — Qui, lui? — Un Polonais! un peintre; mais il est plus juste de l'appeler un mage, car depuis longtemps il a brisé sa palette et ses pinceaux : il ne consulte plus que la Bible ou les livres cabalistiques, et l'on dit même qu'il converse avec les esprits. »

Le peintre se dressa cependant, ferma son livre, et dit, comme s'il parlait à quelqu'un d'invisible : « Qui vivra verra demain de grands miracles ; ce sera la seconde, mais non la dernière épreuve ; le Seigneur brisera les degrés du trône assyrien ; il ébranlera le sol de la Babylone des mers ; mais, ô Seigneur, que mes yeux ne voient pas la troisième ! » Il dit ; et, laissant sur la rive les voyageurs tout confus, seul il monta lentement l'escalier, la lanterne à la main, et disparut bientôt derrière le mur de la terrasse. Personne ne comprit cette mystique allocution ; les uns s'étonnaient, les autres riaient de l'aventure, tous s'accordaient à dire : « Notre vieux mage bat la campagne. » Après avoir marché un instant encore dans les ombres, voyant la nuit avancée, froide et menaçante, chacun s'en retournait chez soi ; un seul demeura, franchit les escaliers et courut le long de la terrasse. Il ne vit point notre homme, seulement il aperçut de loin comme une étoile errante. Bien qu'il n'eût pas regardé la face du vieillard, bien qu'il eût à peine entendu ce que l'on en disait, le son de sa voix, ses paroles mystérieuses, l'avaient si fortement ému ! Il se souvint, après un instant, avoir entendu le son de cette voix ; et courut de toutes ses forces, par un chemin inconnu, au milieu de la nuit et de la tempête. La lanterne, portée par une main rapide, scintillait toujours en diminuant ; voilée par le brouillard épais, elle parut s'éteindre : puis elle s'arrêta soudain sur une grande place déserte. Le voyageur doubla le pas ; le carrefour était chargé de grands monceaux de pierres : sur une de ces pierres, il aperçut le peintre. Il était immobile au milieu des ténèbres ; la tête découverte, les épaules nues et la main droite levée vers le ciel : et l'on voyait, d'après la direction de sa lanterne, qu'il regardait les murs du palais impérial. Là, une seule lumière brillait dans une seule fenêtre, à l'angle du palais ; il semblait interroger cette lumière, murmurait

une prière à Dieu, puis il leva la voix et dit en se parlant à lui-même :

« Tu veilles, ô tzar!... Autour de toi la nuit est sombre, tes courtisans dorment tous... et toi, tzar, tu veilles!... Le Seigneur, encore patient, te suscite un esprit, il t'avertit et te punit par des pressentiments. Mais tu veux reposer tu fermes à toute force la paupière : tu vas t'endormir d'un profond sommeil... Combien de fois jadis ton ange gardien t'a-t-il averti, dans des rêveries fuyantes, plus claires encore et plus positives!

« Tu n'as pas toujours été aussi pervers! Jadis tu avais quelque chose de l'homme, puis tu descendis par degrés jusqu'au despote; les anges du Seigneur t'ont abandonné : et toi, plus tu avançais en âge, plus ton âme tombait au pouvoir de Satan! Ce dernier conseil, ce muet pressentiment, tu l'expulseras de ta mémoire, comme un songe vide de sens; demain les flatteurs te feront croître en orgueil, toujours, toujours plus haut, jusqu'à ce que Satan te foule aux pieds [91] !

« Tes vils sujets dans leurs humbles cabanes seront les premiers frappés pour tes méfaits; car, lorsque la foudre atteint les éléments privés de vie, elle commence par en haut, de la tour et de la montagne : mais parmi les hommes, elle frappe d'abord les vallées et punit d'abord les plus petits coupables [92] !

« Ils se sont endormis dans l'ivresse, dans les querelles ou dans la volupté... ils s'éveilleront, demain... pauvres têtes de morts !... Dormez en paix comme des bêtes insensées, avant que la colère du Seigneur ne vous fasse lever, comme un chasseur abattant tout ce qu'il rencontre dans la forêt; jusqu'à ce qu'il pénètre au bouge même du sanglier...

« Q'entends-je!... là... les vents! les vents!... Déjà des glaçons du pôle, ils ont dressé la tête comme des monstres

marins; déjà ils ont attaché leurs ailes de nuages en montant sur les flots et les délivrant de leurs chaînes! J'entends!... j'entends déjà l'Océan sans entraves bondir et mordre son frein de glace; il lève sa croupe humide jusqu'aux nuages. Déjà!... une chaîne, une seule chaîne encore le retient... bientôt elle sera descellée... j'entends le bruit des marteaux!... »

Il dit, et voyant quelqu'un auprès de lui, il souffla sa lampe et s'éloigna dans l'ombre. Il avait brillé et disparu comme un présage de malheur qui surgit inattendu dans l'âme et qui passe terrible... mais incompris.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

IV.

LE PRESBYTÈRE[193].

(1832.)

LE PRÊTRE. — LE PÈLERIN.

UN ENFANT. — CHŒUR D'ENFANTS.

Demeure du prêtre. — La table est couverte ; deux lumières : le repas vient de finir. — Une lampe devant l'image de la sainte Vierge. — Sur la paroi, une pendule sonnant les heures.

LES AÏEUX.

IV.

LE PRESBYTÈRE.

> Je levai tous les linceuls des morts qui gisaient dans leurs tombes,.. Je rejetai loin de moi le divin espoir de la rémission, rien que pour pouvoir me dire : « Non! il n'en fut pas toujours ainsi!... La tombe a dévoré tes joies sans nombre, et te voilà seul à présent, les comptant une à une!!!. Misérable! misérable! à quoi bon recommencer le livre fatal du passé! N'es-tu pas assez morne déjà ? »
>
> JEAN-PAUL RICHTER.

LE PRÊTRE.

Enfants, levons-nous de table. Maintenant, après le pain quotidien, mettez-vous à genoux autour de moi, et rendons des actions de grâce à notre père dans les cieux. L'Église célèbre aujourd'hui la fête de ces âmes chrétiennes qui, après avoir quitté le monde, sont en proie aux supplices temporels. Soyons pieux à leur intention. (*Il ouvre un missel.*) Voici l'Évangile du jour.

LES ENFANTS, *lisant.*

Un jour le Christ... (*On entend frapper à la porte.*)

LE PRÊTRE.

Que nous veut-on? Entrez, entrez!

(*Le pèlerin entre, bizarrement vêtu.*)

LES ENFANTS.

Jésus-Marie!

LE PRÊTRE.

Qui donc est là, sur le seuil? (*Troublé.*) Qui êtes-vous? que voulez-vous?

LES ENFANTS.

Ah! un revenant! un mort! un vampire! un reprouvé! Au nom du Père... Va-t'en, disparais!

LE PRÊTRE.

Frère, qui es-tu? Réponds.

LE PELERIN, lentement et avec tristesse.

Un mort!... un revenant!... oui, c'est cela, mes enfants.

LES ENFANTS.

Spectre maudit! ah! ne nous prends pas notre père [194]!

LE PÈLERIN.

Spectre!... non; mort pour le monde, oui! Je suis un pèlerin, entendez-vous!

LE PRÊTRE.

D'où viens-tu si tard? Qui es-tu? quel est ton nom? En te considérant de près, il me semble t'avoir autrefois vu dans ces contrées. Dis-moi, frère, quel est ton pays?

LE PÈLERIN.

Mon pays?... Oui, je connais celui-ci! je l'ai vu, bien jeune! avant ma mort... il y a quelque trois ans [195]... Mais que t'importe ma naissance ou mon nom? Lorsqu'on sonne pour un mort, le sonneur se tient sous le clocher; et lorsqu'on lui demande: « Qui donc vient de trépasser? — (Contrefaisant le sonneur.) Et d'où vous vient cette curiosité? vous répond-t-il. Dites seulement vos prières. »... Mon nom? (Il regarde la pendule.) Trop tôt... je ne puis encore te le dire. Je viens de loin; je ne sais, de l'enfer ou du ciel, et j'arrive dans ce pays. Bon père, montre-m'en le chemin, si tu peux.

LE PRÊTRE, doucement, avec un sourire.

Je ne veux montrer à personne le chemin de la mort. (Familièrement,) Nous autres curés, nous ne faisons que redresser les chemins de ceux qui s'égarent.

LE PÈLERIN, avec amertume.

D'autres que toi s'égarent; mais toi, prêtre! que la guerre ou la paix règnent sur le monde, qu'une nation tombe ou

qu'un amant expire, tu ne t'en inquiètes guère dans ta maison, assis auprès de ta cheminée avec tes enfants. Et moi, je chemine à travers la nuit sombre et pluvieuse. Entends-tu l'orage qui gronde au dehors? vois-tu ces éclairs sillonnant les cieux? (Il regarde autour de lui.) Ah! que la vie est belle chez soi, sous le chaume natal!

(Il chante.)

Sans amour, sans amour, que la vie a de charmes!
Le jour est sans attente et la nuit sans alarmes *,

sous le chaume natal!

(Il chante.)

Descends, descends de la tourelle,
Et viens sous mon toit bienheureux;
Tu verras fleur toujours nouvelle,
Et ce cœur toujours amoureux **.

Du rossignol la voix charmante
Sous un azur toujours serein...
Pour un amant, pour une amante,
Heureux le toit du pèlerin!

LE PRÊTRE.

Puisque tu fais ainsi l'éloge de ma demeure et de mon âtre modeste, voici la servante qui vient mettre des fagots dans le feu; assieds-toi et te réchauffe un peu: le repos t'est bien nécessaire.

LE PÈLERIN.

Me réchauffer, mon père? Bien dit, excellent conseil! (Montrant sa poitrine.) Non, tu ne sais pas quel feu brûle ici! malgré le froid, malgré la pluie, toujours, toujours! Souvent je saisis de la neige, de la glace; je les presse à deux mains sur mon cœur embrasé; tout se consume, glace et neige: une ardente vapeur s'en échappe, la flamme

* Chant populaire.
** D'après Schiller.

bout! Elle fondrait les métaux et les pierres, plus intense mille fois que celle-ci! (La main dans l'âtre.) oh! un million de fois. Elle consume tout, glace et neige; une ardente vapeur s'en échappe, la flamme bout[196]!

LE PRÊTRE, à part.

Je dis blanc, il dit noir; il ne voit rien, il n'entend rien. (Au pèlerin.) Cependant, trempé jusqu'aux os, pâle, glacé, tu trembles comme une feuille. Qui que tu sois, tu dois venir de bien loin.

LE PÈLERIN.

Qui je suis?... (Regardant l'horloge d'un œil atone.) Trop tôt encore... je ne puis te le dire. Je viens de loin; je ne sais, du ciel ou de l'enfer, et j'arrive dans ce pays. En attendant, je te donnerai un sage avertissement.

LE PRÊTRE,

Je vois qu'il faut en user autrement avec lui.

LE PÈLERIN.

Montre-moi... Tu sais bien pourtant le chemin de la mort?

LE PRÊTRE.

J'y consens, je suis prêt à tous les services. Mais de l'âge que tu parais avoir jusqu'à la tombe le chemin est très-long.

LE PÈLERIN, à part et troublé.

Ah! ce grand chemin, je l'ai si vite parcouru!

LE PRÊTRE.

C'est pourquoi te voilà rendu de fatigue et malade. Tu prendras au moins quelque nourriture. Je vais t'apporter un verre et une assiette.

LE PÈLERIN, en délire.

Et puis, nous irons?...

LE PRÊTRE, en souriant.

Faisons nos provisions pour la route. N'est-ce pas?

LE PÈLERIN, distrait.

Bien.

LE PRÊTRE.

Mes enfants, nous avons un hôte à la maison. (En montrant le pèlerin.) Amusez monsieur jusqu'à mon retour. (Il sort.)

UN ENFANT, l'examinant.

Pourquoi donc, monsieur, êtes-vous si drôlement affublé? comme un spectre ou ce brigand dont il est parlé dans la fable! Un surtout en pièces, de l'herbe et des feuilles, du satin auprès d'une toile usée! (Il aperçoit le stylet que le pèlerin cache avec soin.) Quel est ce morceau de tôle sur un cordon? Des chapelets, des bouts de rubans; ha, ha, ha! Vraiment, monsieur, vous m'avez l'air d'un revenant. Ha, ha, ha!

LE PÈLERIN, tressaillant et cherchant à se recueillir.

Enfants, oh! ne riez pas de ma misère! Écoutez! Autrefois j'ai vu une femme jeune, malheureuse comme moi; elle avait de même une robe déchirée et des feuilles dans les cheveux! Aussitôt les enfants du village d'accourir en se moquant de sa nudité, de la poursuivre en criant, de la montrer au doigt! Moi, je n'ai ri qu'une fois, une seule!... Qui sait? c'est pour cela peut-être qu'aujourd'hui... O justice du ciel!... Mais qui donc aurait pu prévoir alors que je porterais un costume pareil?... J'étais si heureux!

(Il chante.)

Sans amour, sans amour, que la vie a de charmes!
Le jour est sans attente et la nuit sans alarmes.

(Le prêtre revient avec du vin et une assiette.)

LE PÈLERIN, avec une gaieté forcée.

Prêtre! et les chansons qui pleurent, les aimes-tu?

LE PRÊTRE.

J'en ai assez entendu dans ma vie, Dieu merci! Mais ne perdons pas l'espoir; après la pluie vient le beau temps.

LE PÈLERIN, chantant.

Et la quitter est difficile,
Et la revoir n'est pas facile *!

* Chant populaire.

Une simple chanson ; mais elle contient une haute moralité.

LE PRÊTRE.

Nous en reparlerons. A présent, à table !

LE PÈLERIN.

Une simple chanson? oh! oui. Dans les *romanceros* vous en trouverez beaucoup de meilleures. (Avec un sourire, prenant un livre dans l'armoire.) Prêtre, et connais-tu *la Nouvelle Héloïse? les Amours et les pleurs de Werther?*

(Il chante.)

Que n'ai-je éprouvé de souffrance !
La mort seule peut me guérir.
En t'adorant si je t'offense,
Pour t'oublier il faut mourir * !

(Il tire son poignard.)

LE PRÊTRE, le retenant.

Qu'est-ce que cela signifie?... Insensé!... Oses-tu bien... Reprenez-lui son couteau, desserrez-lui les poings... Eh! n'es-tu pas chrétien? Quelle pensée impie! Connais-tu l'Évangile?

LE PÈLERIN.

Connais-tu le malheur? (Cachant le poignard.) Mais soit! il ne faut pas précipiter les choses. (Il regarde la pendule.) L'aiguille sur neuf heures... et trois lumières encore allumées.

(Il chante.)

Que n'ai-je éprouvé de souffrance !
La mort seule peut me guérir.
En t'adorant si je t'offense,
Pour t'oublier il faut mourir!
Pourquoi la trouvé-je aussi belle?
Ses yeux, pourquoi sont-ils si doux?
Je n'ai jamais adoré qu'elle :
Un autre, un autre est son époux!...

Ah! si tu connaissais Gœthe *non traduit!* si tu entendais

* D'après Gœthe.

en outre le son de sa voix et les accords de son piano... Mais que dis-je! tu ne penses qu'à la gloire du Très-Haut, tout entier aux devoirs de ton sacerdoce! (Feuilletant un livre.) Aimes-tu les livres profanes?... Ah! ce sont des livres homicides... (Il jette le livre.) Ils furent le paradis et l'enfer de ma jeunesse! ils ont cassé les jointures de mes ailes et les ont tordues vers les cieux, de sorte que je n'ai pu désormais abaisser mon vol vers la terre. Oh! depuis... livré aux seules illusions de mes rêves d'amant, dégoûté du cours monotone des choses d'ici-bas et dédaignant les êtres d'une nature vulgaire, je cherchais, j'appelais cette divine amante qui n'exista jamais dans ce monde déchu, cette amante qu'un souffle enthousiaste avait pétrie de l'écume changeante du désir et que l'imagination avait embellie de ses mille couleurs. Mais comme il n'est plus d'idéal dans nos temps infirmes, à travers le présent je pris mon essor vers le règne d'Astrée; je planai librement dans le ciel inventé par les poëtes, intrépide explorateur, inventant, poursuivant des chimères! Enfin, revenu de ces plages lointaines, découragé, moins riche d'illusions, j'allais déchoir, j'allais me précipiter dans le torrent impur du plaisir... Avant de me jeter, un seul instant encore, un regard autour de moi... La voilà! je l'ai trouvée enfin! la voilà près de moi! Je l'ai trouvée... hélas!... pour la perdre à jamais!

LE PRÊTRE.

Je partage ta douleur, ô frère infortuné! Mais peut-être tes maux ne sont-ils pas sans remède. Écoute; depuis quand es-tu malade?

LE PÈLERIN.

Malade?

LE PRÊTRE.

Depuis quand pleures-tu ton malheur?

LE PÈLERIN.

Depuis quand? J'ai donné ma parole, je ne puis te le dire;

un autre te le dira. J'ai un compagnon aussi ; nous cheminons toujours ensemble ! (Il regarde autour de soi.) Ah ! qu'il fait bon ici ! quel bien-être !... et dehors quel vent, quels éclairs, quel orage ! Mon pauvre ami grelote sans doute à la porte ! Ensemble poursuivis par les destins cruels, bon père, reçois-nous ensemble sous ton chaume hospitalier.

LE PRÊTRE.

Ma porte fut toujours ouverte au malheur.

LE PÈLERIN.

Mais reste là, de grâce, je vais te l'amener moi-même.

(Il sort.)

UN ENFANT.

Ha, ha, ha ! bon père ! que lui manque-t-il donc ? Il court ça et là et ne dit rien qui vaille. Quel étrange costume !

LE PRÊTRE.

Enfants ! tel qui rit vendredi, dimanche pleurera ! Ne vous moquez pas de cet homme ; il est bien malheureux ! il est bien malade !

LES ENFANTS.

Malade ? il a pourtant si bonne mine !

LE PRÊTRE.

En apparence ; mais il a de profondes blessures au cœur.

LE PÈLERIN, traînant après lui une branche de sapin.

Viens ici, frère ! viens... viens !

LE PRÊTRE, bas aux enfants.

Il a l'esprit troublé.

LE PÈLERIN.

Arrive, l'ami ! N'aie pas peur du bon prêtre.

LES ENFANTS.

Père, regarde-le donc ! Que traîne-t-il après lui ? On dirait un bandit, avec sa grosse branche de sapin !

LE PÈLERIN, au prêtre, lui montrant la branche.

Le pèlerin n'a qu'à chercher un ami dans le bois ! Peut-être sa tournure te paraît-elle un peu étrange ?

LE PRÊTRE.

De qui parles-tu?

LE PÈLERIN.

De mon ami.

LE PRÊTRE.

Comment, de ce bâton?

LE PÈLERIN.

Un peu rustaud, comme je te l'avais dit, élevé dans le bois! Salue donc monsieur! (Il lève la branche.)

LES ENFANTS.

Que fais-tu? que fais-tu? Assassin! va-t'en, toi, assassin! Ne nous tue pas notre père!

LE PÈLERIN.

Oh! oui, mes enfants, c'est un grand assassin!... Mais il n'assassine que lui-même!

LE PRÊTRE.

Sois sage, mon ami. A quoi bon ce sapin?

LE PÈLERIN.

Sapin!... Et l'on dit ce prêtre un savant! Oh! cette tête!.. Viens examiner de plus près; reconnais un rameau de cyprès C'est le gage de notre séparation, l'emblème de mon sort. (Il prend des livres.) Ouvre un bouquin et relis les histoires de siècles écoulés. Il y avait autrefois chez les Grecs deux arbres consacrés; un amant payé de retour couronnait de myrte sa tête fortunée... (Après une pause.) Cueillie de sa main, cette branche de cyprès me rappelle son dernier adieu! Je la pris, je la gardai; insensible, elle m'est restée fidèle, meilleure en cela que les hommes, prétendus sensibles. Mes pleurs ne la font pas rire, et mes plaintes ne l'importunent pas. De tant d'amis volages, seule et constante amie, elle possède tous les secrets de mon cœur. Si tu veux en apprendre davantage sur mon compte, interroge-la; je te laisserai seul avec elle : on te dira le reste. (A la branche.) Dis-lui depuis quand je déplore ma perte. Ce devait être... il y a bien long-

temps! il y a de longues années!... Oui, je me le rappelle; quand j'ai reçu le cyprès de sa main, ce n'était qu'une petite feuille, là, de cette grandeur; je l'ai portée au loin, je l'ai plantée sur le sable, et je l'ai baignée d'un torrent de larmes. Vois quelle branche en est éclose! comme elle est haute et touffue! Quand je succombai à ma dernière douleur, ne voulant plus regarder un ciel irrité, j'ombrageai ma tombe de ses tresses funèbres. (Avec un doux sourire.) Ah! telle était aussi la couleur de ses cheveux! Tu le désires? je veux te les montrer. (Il les cherche et les arrache de son sein.) Je ne puis détacher cette chaîne. (Avec un nouvel effort.) C'est une chaîne bien douce... les cheveux d'une vierge!... Mais dès que je l'eus posée sur mon sein, comme une haire ardente elle se colla au cœur; elle creuse ma poitrine, elle plonge dans la chair!... elle me pénètre, et bientôt elle va m'étouffer!... Ma douleur est immense, moins grande que mes crimes!

LE PRÊTRE.

Calme-toi! voici des paroles de paix et de consolation. Mon enfant! quels que soient tes péchés dans ce monde, Dieu te tiendra compte de tes souffrances, dans l'autre!

LE PÈLERIN.

Mes péchés! et quels sont-ils, je vous prie? Un innocent amour est-il punissable par d'éternels châtiments? Le même Dieu qui créa la beauté créa aussi l'amour! C'est lui qui réunit deux âmes par la chaîne d'une éternelle sympathie. Avant qu'il les eût tirées de la source de lumière, qu'il les eût pétries et revêtues de ce limon périssable, il les avait pour jamais fiancées l'une à l'autre. A présent, lorsque la main ennemie des hommes nous sépare, cette chaîne s'étend, mais elle ne se brise pas! Nos âmes, cédant à l'obstacle qui les désunit, bien que jamais ne pouvant se confondre, parcourent cependant la même orbite, assujetties à un même foyer!

LE PRÊTRE.

Ce que Dieu a joint, les hommes ne sauraient le disjoindre. Peut-être vos peines auront-elles une heureuse issue.

LE PÈLERIN.

Là-haut du moins!... Libre de sa dépouille mortelle, l'âme va se réunir à l'âme! Mais ici, nous avons enseveli toutes nos espérances; ici, je l'ai quittée à jamais!... (Après une pause.) L'image de cette séparation est toujours là, devant ma pensée! Je m'en souviens, l'automne s'avançait... le soir était morne et froid; demain, j'allais partir... J'errais au hasard à travers le jardin 197. Dans la réflexion, dans la prière, je cherchais le courage dont j'armerais mon cœur, trop facile à s'émouvoir, contre la dernière atteinte de son regard. Je marchais dans les buissons sans savoir où porter mes pas. La nuit était magnifique! Je m'en souviens, comme d'aujourd'hui! Il avait plu quelques heures auparavant; la terre scintillait de gouttes de rosée, une brume opaque inondait le vallon comme d'un océan de neige. D'une part, un épais nuage descendait en avalanche; de l'autre, la lune montrait sa face pâlissante : les étoiles, après leur course nocturne, replongeaient dans le ciel. Je regardai le ciel... Au-dessus de ma tête brillait l'étoile du matin... oh! je la connais bien, et depuis je la revois chaque jour! Je regardai à mes pieds... Sous la charmille, là, auprès du pavillon, soudain je l'aperçus! Blanche parmi les arbres assombris, elle était immobile comme un blanc cénotaphe!... Puis elle se mit à courir, légère comme les brises, les yeux fixés sur la terre... Elle ne daigna pas me regarder! Ses joues étaient blêmes. Je m'inclinai, je la regardai, je surpris une larme dans ses yeux. « Demain, m'écriai-je, je pars demain! — Adieu! dit-elle doucement (à peine l'ai-je entendue), oubliez-moi! — Moi, t'oublier! et comment?... Ordonne à ton ombre de descendre sous terre et de cesser de te poursuivre. Que c'est aisé à dire : Oubliez-moi! »

(Il chante).

Oublions-nous! plus de tristesse [198];
Un autre est déjà mon époux.
Je garde à jamais (parlé) *votre souvenance...*

(Il chante.)

Mais je ne puis plus être à vous!
Oublions-nous...

Ma souvenance, seulement?... Demain! je pars demain!... Je saisis ses deux mains et les posai sur mon cœur.

(Il chante.)

Elle était belle comme un ange *
Au sein radieux, au front pur;
Son regard semblait un mélange
De candeur, de flamme et d'azur.

Son baiser... extase infinie!
C'est un vrai nectar, c'est du feu!
De deux luths la double harmonie
Montant de concert près de Dieu!

Les lèvres tremblent, le sein brûle
D'une indicible volupté;
Sous nos pas ciel et terre ondule
Comme un océan agité!

Prêtre, oh! tu ne sens pas tout ce qu'il y a dans cette peinture! tu n'as pas touché une seule fois les douces lèvres d'une amante! Que les profanes blasphèment, que les jeunes gens s'enivrent de plaisir, ton cœur est de pierre pour les émotions de la tendresse. O mon amante, je fus déshérité du ciel quand je reçus ton premier baiser [199]!

(Il chante).

Son baiser... extase infinie!
C'est un vrai nectar, c'est du feu!
De deux luths la double harmonie
Montant de concert près de Dieu!

(Il saisit un enfant et veut l'embrasser. L'enfant, effrayé, s'enfuit.)

* D'après Schiller.

LE PRÊTRE.

Pourquoi donc as-tu peur d'un homme, ton semblable?

LE PÈLERIN.

Hélas! tout fuit devant l'infortuné comme devant un monstre infernal!... Oui, c'est ainsi, c'est ainsi qu'elle a fui!... « Adieu! » et, comme un éclair, elle disparaît dans l'avenue. (Aux enfants.) Et pourquoi m'a-t-elle fui? L'avais-je effrayée d'un regard trop ardent, d'une parole ou d'un geste? Voyons, il faut me le rappeler. (Il réfléchit.) Ma tête est si brûlante!... Non, non! je vois tout comme sur la main; j'ai tout retenu. (Avec douleur.) Deux mots seulement, mon père; je ne lui ai dit que ces deux mots : « Demain... adieu! » Elle répéta le dernier, cueillit une branche de cyprès, me la donna : « Voilà, me dit-elle en montrant la terre, tout ce qui nous reste ici-bas!... Adieu! » Et, comme un éclair, elle disparaît dans l'avenue. (Il sanglote.)

LE PRÊTRE.

Jeune homme, je sens profondément ce qui te fait souffrir; mais, écoute, il en est des milliers plus malheureux que toi. Moi-même j'ai déjà pleuré maintes funérailles; j'ai prié au tombeau de mon père et de ma mère, j'ai vu mes deux petits enfants devenir anges dans les cieux * : et la compagne aussi de mes joies et de mes peines, la femme que j'aimai du fond de mon cœur [200]!... Mais que faire? Dieu donne et Dieu reprend! que sa volonté soit faite!

LE PÈLERIN, avec force.

Ta femme?

LE PRÊTRE.

Ah! ce souvenir m'a déchiré le cœur.

LE PÈLERIN.

Eh quoi! partout, sur ma route, chacun pleure sa femme

* N'est-ce pas le petit Joseph de la première partie, évoqué par les conjurations du mage avec sa sœur Rosine?

mais je n'y peux rien ; je ne l'ai point vue, ta femme ! (En se reprenant.) Écoute, voici des paroles de paix et de consolation ; époux délaissé, avant même son trépas ta femme était morte.

LE PRÊTRE.

Comment cela ?

LE PÈLERIN, de plus en plus fort.

Lorsque l'on dit à une vierge : « Ma femme ! » elle est ensevelie toute vivante ; elle renonce à ses amis, à son père, à sa mère, à ses frères... en un mot elle renonce au monde entier dès qu'elle a franchi le seuil étranger [201].

LE PRÊTRE.

Quoique les nuages de la douleur enveloppent tes aveux, celle que tu pleures est vivante, ce me semble ?

LE PÈLERIN.

Vivante ? (Avec ironie.) Il y a bien de quoi remercier Dieu ! Vivante ! Comment, tu ne me crois pas ? mais c'est affreux ! Je veux prêter serment à genoux, les deux pouces en croix ; elle est morte et ne revivra plus !... (Lentement, après une pause.) C'est qu'il est, vois-tu, plusieurs genres de mort. Il est une mort commune ; cette mort frappe le vieillard, la femme, l'enfant, le mari ; en un mot des milliers d'hommes en meurent tous les jours, à chaque instant du jour : et Marie en est morte aussi, Marie !... que j'ai vue dans les prés.

(Il chante.)

Là-bas, où fleurit la vallée
Sous le bleu Niémen étalée,
Quel est ce tertre abandonné
Sous la spinarose et l'armoise,
Sous la pervenche, la framboise,
Comme une Willi couronné,* ?
J'ai vu par la tombe ravie
La plus jeune, hélas ! de nos sœurs,

* Voyez le *Tombeau de Marie*, p. 6.

Et n'ayant goûté de la vie
Que ses plaisirs et ses douceurs,
Voler au ciel qui nous l'envie!

Approchons. Sur un oreiller,
Blanche, elle paraît sommeiller
Comme l'aurore humide et pâle
Au sein des nuages d'opale.
Un vieux prêtre est là, sur le seuil;
Ici, des compagnes en deuil :
Plus triste encor, je vois sa mère,
Et le plus triste parmi tous,
Son amant prie à ses genoux.
De ses yeux l'éclat éphémère
S'anime et s'éteint tour à tour;
Sa bouche, où fleurissait la rose,
Se fane et pâlit sans retour :
La violette y semble éclose,
Et l'amour s'y repose.

Levant un front décoloré,
D'un sourire elle nous caresse;
Et voyant le cercle éploré,
Elle retombe avec tristesse :
Blanche comme le pain sacré
Qu'un ministre pieux lui porte...
Les mains en croix, le sein tremblant
S'agite encor, toujours plus lent,
Il ne bat plus... Marie est morte !...
Voyez ce dernier souvenir,
Ce diamant baigné de flamme;
Ainsi dans ses yeux de saphir
Brillait au moment de mourir
Un dernier rayon de son âme :
Imitant l'insecte argentin
Qui charme nos ombrages,
Ou les pleurs du matin
Glacés par les orages.

Levant un front décoloré,
D'un sourire elle nous caresse;
Et voyant le cercle éploré,
Elle retombe avec tristesse :

Blanche comme le pain sacré
Qu'un ministre pieux lui porte...
Les mains en croix, le sein tremblant
S'agite encor, toujours plus lent,
Il ne bat plus... Marie est morte [202] !

UN ENFANT.

Elle est morte ! quel dommage ! En t'écoutant j'ai pleuré à chaudes larmes. Est-ce ta cousine, ta petite sœur ? Mais ne pleure pas, toi. Puisse-t-elle goûter la paix éternelle ! Nous prierons pour elle tous les soirs.

LE PÈLERIN.

C'est un genre de mort, mes enfants ! mais il en est une autre plus terrible, car elle ne tue pas d'un seul coup ; lente, douloureuse, pénible, elle frappe deux personnes à la fois. Et tout en détruisant l'espoir de ma vie, elle lui conserve une apparence de la sienne... La morte respire, elle marche, elle verse quelques larmes furtives ; puis le divin sentiment épuise, et son cœur devient pareil à la pierre. Elle frappe deux personnes à la fois ; mais tout en détruisant l'espoir de ma vie, elle lui conserve une apparence de la sienne. La défunte brille de jeunesse et de santé ; cette mort fut celle de... Oh non, jamais ! jamais ! N'est-ce pas, mes enfants, c'est bien plus terrible lorsque le cadavre marche avec la prunelle toute grand ouverte... comme cela ? (Les enfants s'enfuient). Je vous dis qu'elle est morte !... Tandis que j'étais à pleurer, à me tordre les mains, des hommes sont accourus ; les voilà qui m'entourent, les badauds ! Un d'entre eux me soutient que je mens ; l'autre me secoue en criant : « Mais, regarde donc, elle est vivante ! » (Au prêtre.) N'en crois rien, quand ces faux témoins te le diraient mille fois ; écoute le cri de mon cœur : Marie est morte... Marie est morte !... (Après une pause.)

Il est un troisième genre de mort. Damnation éternelle ! comme dit l'Écriture sainte. Malheur ! malheur à celui qui

meurt de celle-là !... et j'en mourrai peut-être, mes enfants ! Je suis un si grand criminel !

LE PRÊTRE.

Tu as péché plus gravement contre le monde et toi-même que contre le Seigneur. L'homme n'est point créé pour les sourires et les larmes ; mais pour le bien des hommes, ses semblables. Quelles que soient les épreuves que Dieu t'envoie, oublie ton grain de poussière ; songe à l'immensité du monde ; cette grande pensée calmera de puérils transports. Le serviteur de Dieu travaille jusqu'au déclin de l'été ; le lâche seul s'enfuit dans la tombe avant le temps, jusqu'à ce que la trompette du jugement dernier le réveille.

LE PÈLERIN, étonné.

Prêtre, mais ce sont des maléfices ! Chose inouïe ! (A part.) Il doit posséder des secrets de magie ou bien il nous a espionnés, car il se souvient de tout. (Au prêtre.) Ne m'a-t-elle pas donné les mêmes avis ? Tout y est, mot pour mot, comme le soir même de notre séparation ! (Avec ironie.) Le sermon venait à propos ! J'entendis de sa bouche bien des paroles sonores ; la patrie et la science, la gloire et l'amitié ! Mais à présent c'est comme si l'on chantait* ; je me repose enfin. Jadis mon génie s'enflammait au souffle de la muse ; jadis le triomphe de Miltiade m'empêchait de dormir. (Il chante.)

Jeunesse ! au-dessus de l'espace
Prends ton essor en liberté ;
Et que ton regard d'aigle embrasse
L'océan de l'humanité ** !...

Déjà son souffle a détruit ces fantômes géants ! Il n'en reste plus qu'une ombre déliée, un pâle reflet, une molé-

* « *C'est comme si l'on jetait des pois contre le mur.* » Ce proverbe polonais est intraduisible.

** Voyez l'*Ode à la jeunesse*, p. 53.

cule, un atome, qu'un papillon pourrait dévorer, qu'elle pourrait aspirer avec son haleine, elle qui voudrait sur cet atome bâtir des châteaux de cartes! Après m'avoir changé en moucheron, elle voudrait créer un Atlas portant le ciel sur ses flancs de granit! C'est en vain! Il n'est dans l'homme qu'une seule étincelle, et qui ne s'allume qu'une fois, au printemps des années; si Minerve l'enflamme, alors, au-dessus d'obscures générations, surgit un philosophe, et l'astre de Platon luit dans les siècles des siècles. S'il arrive que l'orgueil la change en incendie, alors le héros fait retentir sa foudre; il monte à l'empire par de grandes vertus et des crimes plus grands: d'une houlette de berger il se fait un sceptre, ou du regard il renverse les trônes vermoulus. (Après une pause.) Parfois cette étincelle, l'œil d'une céleste amante l'embrase; alors elle brûle en elle-même, n'éclaire qu'elle-même, comme une lampe dans un tombeau romain [203].

LE PRÊTRE.

Jeune et malheureux enthousiaste! parmi les plaintes que bégaie ton cœur si profondément blessé, je découvre que tu n'es pas un criminel; que la beauté dont ton âme est éprise n'est pas seulement belle de ses attraits. Puis que tu l'aimais avec ardeur, imite les pensées et les sentiments de cet être angélique; un criminel, en l'aimant, retournerait à la vertu [204]: et toi, vertueux en apparence, tu te jettes dans le crime! Quel que soit ici-bas l'obstacle qui vous sépare, les chaînes qui vous pèsent éclateront avec ce périssable univers; vos âmes sœurs se reconnaîtront là-haut: et, malgré son excès, Dieu vous pardonnera votre amour. De même deux étoiles gravitent l'une vers l'autre durant les siècles; et, lorsque la nébulosité qui les enveloppe aura disparu, elles se confondront à jamais.

LE PÈLERIN.

C'est inouï! tout! tu sais tout! Qu'est-ce que cela signifie?

(Il imite la voix du prêtre.) « Son cœur est aussi pieux que ses traits sont charmants ! La chaîne qui vous pèse tombera là-haut!... » Tu sais tout, tu nous as furtivement épiés; tu as pénétré un mystère caché au fond de nos cœurs, ignoré de mes plus intimes amis : car, une main sur le cyprès et l'autre sur le sein, nous avons fait serment de nous taire, et personne ne le connaît jusqu'à présent !... Cependant, je m'en souviens... une fois, lorsque par l'empreinte magique des couleurs, j'eus transporté ses traits sur une image, je voulus montrer à mes amis le prodige du pinceau; mais ce qui me mettait en extase ne pouvait même les émouvoir, le sentiment, qui est un besoin pour moi, n'est pour eux qu'un agréable passe-temps; leur âme, frappée de cécité, ne voit pas ce qui se passe dans mon âme : ils voudraient mesurer au compas le prestige de toute beauté, ils regardent le ciel avec les yeux d'un loup ou d'un astronome. Oh ! tel n'est point le regard d'un amant, d'un berger, d'un poëte!... Moi, je lui porte un tel culte dans son image muette que mon visage n'ose effleurer sa lèvre sans défense; et, lorsqu'à la clarté de la lune je lui dis bonsoir, ou si ma lampe veille encore dans ma chambre, je n'ose découvrir ma poitrine, détacher ma cravate qu'après lui avoir couvert les yeux avec cette feuille de cyprès... Et mes amis?... ah! je m'étais trop hâté! Un d'entre eux, tout en lisant l'adoration dans mes yeux, à peine a-t-il pu retenir en les mordant le sarcasme qui tombait de ses lèvres, et dit en bâillant : « C'est un bijou de femme! » Un autre ajouta : « Tu n'es qu'un enfant!... » Ah! ce maudit vieillard avec son terrible sang-froid !... Sans doute il nous aura trahis! (Avec un délire croissant.) Il est allé tout raconter au marché, devant les enfants, devant la foule; et l'un de ces enfants ou de ces badauds est venu te révéler sous le sceau de la confession... (Égaré.) Peut-être m'as-tu perfidement examiné à confesse?...

LE PRÊTRE.

Et que nous reviendrait-il de ces subterfuges du confessionnal? Quoique le fil douloureux de tes récits soit malaisé à dévider, pour celui dont la vue est familiarisée avec le cours habituel du sentiment, ton mystère n'est pas impénétrable.

LE PÈLERIN.

C'est vrai, Mais c'est un vice de la nature humaine que l'angoisse qui, pendant le jour, a vibré dans le cœur déchiré, se transporte, la nuit, dans les régions du cerveau; alors l'homme ne sait pas lui-même ce qu'en rêve il peut divulguer... Une fois, il y a... longtemps, oh! bien longtemps, la même chose m'arriva; après notre première entrevue, de retour à la maison, sans rien dire à personne, je suis allé me coucher. Le lendemain, lorsque je fus souhaiter le bonjour à ma mère : « Qu'est-ce donc, me dit-elle, que ce redoublement de ferveur? Tu pries pendant la nuit entière, tu soupires sans cesse, tu récites les litanies de la sainte Vierge. » Je compris, et je fermai la porte avant la nuit; mais maintenant, il m'est impossible d'être aussi cauteleux : je n'ai plus de maison, je me couche où je trouve un gîte, et souvent je parle en rêve... Dans mes rêves c'est comme sur les flots!... éternelle tempête, bourrasque, éclairs et ténèbres; une foule d'images s'engendrent les unes les autres, composent une création bizarre et s'effacent. Une seule figure, gravée à jamais dans mon âme, soit que je me jette à terre et que j'interroge ses profondeurs, soit que, détachée de la terre, mon âme pénètre l'azur des cieux, luit toujours devant elle comme la lune reflétée dans le sein des mers, brillante, mais insaisissable! Alors une figure d'ange suit l'ondulation de ma pensée jusqu'aux tabernacles du ciel; puis, ainsi qu'un aigle arrête dans un nuage ses avirons emplumés avant que de fondre sur sa proie; et, l'immolant d'un trait de son regard, se balance en équilibre comme

enlacé par un invisible filet ou cloué par les deux ailes au firmament : de même, immobile, elle rayonne au-dessus de moi. (Il chante.)

Je la redemande à l'aurore;
La nuit, je la cherche et l'implore;
En songe, elle est là : je la voi
Toujours près de moi, mais sans moi!

Je disais donc que lorsqu'elle apparaît à ma vue, sur la plaine ou dans la solitude des bosquets, c'est en vain que j'ordonne à ma langue de se taire; je lui adresse un mot, je l'appelle par son nom, et puis un méchant est là, qui m'entend. C'est ainsi qu'on m'a surpris l'autre matin!... oui, je vais vous le décrire; je m'en souviens comme d'aujourd'hui. Il avait plu quelques heures auparavant; une brume opaque inondait la vallée d'un océan de neige, et la rosée matinale scintillait sur les prés : les étoiles, après leur course nocturne, replongeaient dans le ciel. Une seule brillait encore au-dessus de ma tête; je reconnus l'étoile du matin, et depuis je la revois tous les jours. Là, auprès du pavillon... (Se reprenant.) Ha, ha!... je me glissai tout auprès... ce n'est pas de ce matin qu'il s'agit. Ha! tête romanesque! maudit vertige!... (Après une pause.) C'était le matin; je rêvais, je pleurais, j'accusais les hommes et les dieux : et la pluie tombait par ondées, et la froide bise sifflait. J'abritai ma tête dans un buisson. (Avec un sourire mélancolique.) Ce vaurien m'a épié... mais j'ignore s'il n'a surpris que mes larmes sans avoir entendu le nom de mon amante, le buisson étant fort près.

LE PRÊTRE.

O pauvre jeune homme! que dis-tu? qui t'a épié?

LE PÈLERIN, gravement.

Qui? un tout petit insecte qui rampait tout près de moi; c'était un ver luisant [205]. Oh! la compatissante créature! Il vint à moi et me dit (sans doute il croyait me consoler) :

« Pauvre mortel! pourquoi ces plaintes? N'est-ce pas assez de se rendre coupable de désespoir! A qui la faute si la jeune fille est jolie et si ton cœur est tendre? Vois (continua le vermisseau) l'étincelle qui jaillit de mon corps et illumine tout le buisson. D'abord j'en tirais vanité; puis j'ai compris qu'elle serait la cause de ma perte, car elle attirera l'ennemi. Combien de mes frères ont été dévorés par les reptiles venimeux! Je maudissais donc cette lumière qui fait mon ornement, mais qui sera la cause de mon trépas. J'aurais voulu éteindre ces étincelles; mais que faire? cela ne dépend pas de moi : et tant que je vivrai ces clartés ne mourront pas! » (Après une pause en montrant son cœur.) Oui, tant que je vivrai, ces clartés ne mourront pas!

LES ENFANTS.

Voyez-vous!... quel miracle inouï! Bon père, avez-vous entendu parler d'un tel prodige? (Le prêtre sort en haussant les épaules.) Se peut-il que des vermisseaux parlent ainsi que les hommes?

LE PÈLERIN.

Pourquoi pas! Viens ici, bambin, sous le secrétaire; penche-toi et applique bien l'oreille : une âme en peine demande ici trois patenôtres. Eh bien! entends-tu comme elle heurte à la planche?

L'ENFANT.

Oui, oui; pan pan, ta ta, tic tac! Pardieu, c'est vrai! on dirait le bruit d'une montre sous l'oreiller. Qu'est-ce que c'est? ta ta, tic tac, et tic et tac!

LE PÈLERIN.

C'est un petit insecte, le taret [288], et jadis un grand usurier! (A l'insecte.) Que demandes-tu, âme pénitente? (Il contrefait sa voix.) « Trois patenôtres, pour l'amour de Dieu. » Ha, ha! te voilà pris, vieux cuistre! Je l'ai connu autrefois. Il était mon voisin. Enseveli sous l'or, ayant barricadé sa porte, il se souciait fort peu des pleurs de la veuve et de

l'orphelin répandus sur le seuil de sa maison. Personne n'en a reçu une obole ou du pain. De son vivant, son âme reposait près d'un sac d'argent, au fond de son secrétaire. Voilà pourquoi, même après sa mort, avant de recevoir en enfer le châtiment mérité, vous l'entendez ronger avec fureur, mordre et perforer le bois. Cependant, si tel est votre plaisir, dites trois *Ave* pour son âme.

(Le prêtre revient en apportant un verre d'eau.)

LE PÈLERIN, toujours plus égaré.

Eh bien, avez-vous entendu gémir ce mauvais esprit?

LE PRÊTRE.

Seigneur Dieu! quel étrange égarement! (Il se retourne.) Personne! partout la nuit muette!

LE PÈLERIN.

Applique seulement mieux l'oreille. (A l'enfant.) Viens ici, viens, mon enfant. As-tu entendu quelque chose?

L'ENFANT.

Oui, bon père, cela parle!

LE PÈLERIN.

Qu'en dis-tu?

LE PRÊTRE.

Allez dormir, enfants! vous rêvez. Rien ne bouge, le silence règne à l'entour.

LE PÈLERIN, aux enfants avec un sourire.

Cela ne m'étonne pas! à la voix de la nature un vieillard est sourd.

LE PRÊTRE.

Mon ami, prends de l'eau dans tes mains et lave un peu ton front; peut-être ce transport excessif se calmera.

(Le pèlerin prend de l'eau et s'en lave le front. La pendule commence à sonner; après quelques coups, il laisse tomber le vase, et regarde immobile, sombre, sévère.)

LE PÈLERIN.

Dix heures sonnent! (Le coq chante.) Et le coq donne le premier signal. Le temps vole, la nuit passe (Une lumière s'é-

teint sur la table), et la première flamme s'éteint. Encore, encore deux heures! (Il commence à trembler.) Quel frisson! (Le prêtre regarde la lumière éteinte, tant soit peu interdit.) Un vent glacé souffle par les fentes. Qu'il fait froid ici! (Il s'approche du poêle.) Où suis-je?

LE PRÊTRE.

Dans une maison amie.

LE PELERIN, reprenant connaissance.

Je t'ai sans doute fait peur à cette heure indue. Une demeure étrangère! et quel accoutrement! J'ai dû parler beaucoup. Ah! n'en dis rien à personne. Je suis un pauvre voyageur, et je viens de très-loin! (Il se retourne et continue avec toute sa raison.) Jeune encore, sur le grand chemin, j'ai été dévalisé par un malfaiteur ailé. (Avec un sourire.) Je n'ai plus de vêtement; ce que je trouve, je le mets sur moi. (Il arrache les feuilles et rajuste ses habits avec tristesse.) Ah! il m'a dépouillé, il m'a ravi tous les trésors du monde et ne m'a laissé que la seule robe de l'innocence!

LE PRÊTRE, qui n'avait cessé de regarder la bougie éteinte, au pèlerin.

Calme-toi, au nom de Dieu! (Aux enfants). Qui donc a éteint cette bougie?

LE PÈLERIN.

Tu veux interpréter chaque prodige! demande à la raison... Mais la nature a ses mystères tout aussi bien que l'homme; et non-seulement elle les cache aux yeux de la foule (Avec feu), mais elle ne les confessera ni aux prêtres ni aux savants.

LE PRÊTRE, le prenant par la main.

Mon fils!

LE PÈLERIN, ému, étonné.

Mon fils!... Cette voix, comme la foudre, pénètre ma pensée et l'éclaire! (Il fixe avec attention les traits du vieillard.) Oui, je reconnais où je suis et dans quelle maison. Oui,

mon second père, c'est toi! Ma patrie, la voilà! Je reconnais cette demeure chérie; que tout est changé! Les enfants ont grandi; toi, la neige des ans s'est amassée sur ta tête!

LE PRÊTRE, interdit, prend une lumière et le regarde.

Comment? tu me connais? C'est lui! lui-même!... Non... cela est impossible.

LE PÉLERIN.

Gustave.

(Le prêtre laisse tomber la lumière; les enfants la ramassent, la rallument et la replacent sur la table.)

LE PRÊTRE.

Gustave! tu serais Gustave! (Il l'embrasse.) Gustave!, grand Dieu! mon élève! mon fils!

GUSTAVE, qui l'embrasse en regardant la pendule.

Mon père, je puis encore t'embrasser; car après... bientôt... j'irai dans une contrée lointaine! Ah! toi aussi, tu dois un jour faire le même chemin; nous nous embrasserons alors, et pour l'éternité [207]!

LE PRÊTRE.

Gustave! d'où viens-tu? Mon Dieu! un si long voyage! Quels bords t'ont jusqu'à présent retenu, mon jeune ami? Parti pour on ne sait où, l'on t'aurait cru noyé; ne pas écrire une ligne, ne pas mander un mot, c'est mal! Et tant d'années se sont écoulées!... Gustave, que deviens-tu? Toi, jadis l'ornement de ma classe; toi, sur qui je fondais les plus belles espérances: toi... Peut-on tourner ainsi! Et dans quel vêtement!

GUSTAVE, avec dépit.

Vieillard! et si je voulais à mon tour devenir accusateur, maudire tes leçons, grincer des dents à leur souvenir! Car, vois-tu, c'est toi qui m'as tué! C'est toi qui m'as appris à lire, à lire dans les beaux livres et la belle nature! La terre, tu m'en as fait un enfer (Avec un sourire.) et un ciel! (Avec un geste de mépris.) Et pourtant ce n'est que la terre!...

LE PRÊTRE.

Qu'entends-je, ô Christ! j'ai voulu te perdre, moi? J'ai la conscience pure, je t'aimais comme un fils!

GUSTAVE.

Voilà pourquoi je te pardonne!

LE PRÊTRE.

Ah! je n'ai rien demandé à Dieu que de te revoir une fois dans ma vie!

GUSTAVE, le serrant dans ses bras.

Embrassons-nous encore (Regardant la lumière.) avant que la seconde ne s'éteigne. Dieu a daigné exaucer ta prière; mais il est tard, (Regardant la pendule.) et le chemin est long!

LE PRÊTRE.

Quoiqu'il me tarde d'entendre tes aventures, tu as besoin de repos, de sommeil; et demain...

GUSTAVE.

Merci; je ne puis accepter l'hospitalité, car je n'ai plus de quoi la payer.

LE PRÊTRE.

Comment?

GUSTAVE.

Oh! oui, maudits ceux qui ne payent pas ce qu'on leur donne! Il faut tout payer, ou par un service rendu, ou par un sentiment de gratitude, ou par le don d'une larme dont le Père éternel vous tiendra compte dans les cieux. Mais moi, traversant le pays des souvenirs, où chaque endroit reconnu m'a coûté tant de larmes, j'ai dépensé ce qui me restait de pleurs et d'émotions, et je ne veux pas, insolvable, contracter des dettes nouvelles. (Après une pause.) Il y a peu de temps, j'ai visité la maison de feu ma mère; à peine l'ai-je reconnue dans sa désolation! Partout où je regardais, ce n'étaient que ruines et décombres; les pieux des palissades et les carreaux des parquets étaient enlevés; la mousse, l'absinthe, le chardon croissaient dans la cour : partout le si-

lence, comme dans un cimetière, à minuit! Oh! combien différente fut jadis mon entrée par cette porte! Lorsque, après une courte absence, je retournais chez ma mère, déjà de cordiales félicitations m'accueillaient au passage; les domestiques bienveillants m'attendaient hors les murs; mes petits frères, mes sœurs accouraient jusque sur la place en criant: « Gustave! Gustave! » Ils arrêtaient la voiture; et, gratifiés chacun d'un biscuit, au galop ils remontaient le grand chemin! Les bénédictions maternelles m'attendaient sur le seuil, avec les embrassements des amis, les cris étourdissants des camarades d'école! Maintenant le désert, la nuit, le silence, pas une âme qui vive! On n'entend que la voix d'un chien et quelque chose de pareil au bruit d'un marteau. Ah! c'est donc toi, notre chien fidèle, mon bien-aimé Corbeau *, gardien et jadis ami de toute la famille! de tant d'amis et de serviteurs, toi seul es resté! Quoique mourant de faim et courbé par l'âge, tu gardes la porte sans cadenas d'une cabane sans maîtres. Corbeau, approche, mon pauvre ami! Il court, s'arrête, écoute, saute sur ma poitrine, pousse un gémissement plaintif et tombe sans vie à mes pieds [208]! J'aperçois une lumière aux fenêtres, j'entre, et que se passe-t-il? Des voleurs portant une lanterne et des haches détruisent jusqu'aux ruines des sacrés monuments du passé! A l'endroit où fut jadis le lit de ma mère, un bandit démolit le parquet en arrachant les carreaux. Je le saisis, l'écrase à mes pieds, les yeux lui sortent de la tête. Je m'assieds sur la terre en pleurant: quelqu'un vient au-devant de moi, dans le crépuscule du matin, en s'appuyant sur une béquille. C'est une femme dans un reste de vêtement, pâle rongée par la maladie, et semblable à une ombre échappée des tombeaux. Lorsqu'elle m'aperçoit dans l'édifice désert, horrible fantôme, elle recule de ter-

* *Kruk*, nom fréquemment donné en Pologne aux chiens de couleur noire, signifie *corbeau*.

reur en criant et faisant le signe de la croix. « Ne crains rien, lui dis-je, Dieu te garde! Bonne femme, qui es-tu? Que cherches-tu de si bonne heure parmi ces ruines? — Je suis une pauvresse, me dit-elle avec des larmes; jadis cette maison fut habitée par mes maîtres : oh! c'étaient de bons maîtres, ceux-là!... paix éternelle à leur âme! Mais le bon Dieu ne les a pas fait prospérer dans leurs enfants; tous ils sont morts, leur maison est déserte et tombe en pourriture; on n'entend plus parler de leur premier-né : sans doute il ne vit plus! » Mon cœur saigna, je m'appuyai sur le seuil... Ah! tout est donc fini *!

LE PRÊTRE.

Tout, excepté l'âme et Dieu! Tout passera sur cette terre, la souffrance comme le bonheur.

GUSTAVE.

Que de souvenirs encore dans ton presbytère, à l'école! Ici, dans la cour, je roulais du sable avec tes enfants; là, dans ce bosquet, nous allions dénicher les oiseaux, nous courions nous baigner dans ce ruisseau coulant sous tes fenêtres; sur cette prairie tes écoliers et moi nous jouions aux barres. Là, dans ce champ, j'allais à la brune, ou plutôt avant l'aurore, visiter mon Homère, m'entretenir avec le Tasse ou bien assister à la victoire de Jean III sous les murs de Vienne **. Aussitôt j'appelais mes camarades, je les rangeais à la lisière du bois; ici du sein des nuages d'Islam, brille le croissant d'un éclat sanguinaire; là s'avancent les cohortes épouvantées des Germains : je fais ajuster les rênes, et, la lance en arrêt, je me précipite en guidant les éclairs des sabres polonais. Les nuages s'éclaircissent, les cris mon-

* Qu'on me pardonne les incorrections qui abondent dans ce passage plus que dans tous les autres, mais je le traduisais avec des larmes dans les yeux.

** Jusqu'ici aucun poëme polonais ni étranger n'a dignement célébré cette victoire à jamais mémorable.

tent jusqu'aux cieux, je fais voler une grêle de turbans et de têtes coupées; la cohue des janissaires a tourné bride ou roule sur le sable : je foule aux pieds des chevaux leurs cavaliers démontés. Nous nous frayons passage jusqu'aux remparts : cette colline était le rempart. C'est là qu'elle monta pour admirer de loin notre guerre d'enfants; et lorsque je la vis protégeant de sa présence l'étendard du prophète, aussitôt je sentis mourir en moi Jean Sobieski et Godefroi de Bouillon. Depuis, elle fut souveraine maîtresse de mes pensées, de mes désirs et de mes actions. Ah! depuis, je ne vécus plus que pour elle, par elle, auprès d'elle, avec elle; toutes ces contrées sont encore pleines d'elle! Ici, pour la première fois j'entrevis ses traits divins; là, une première parole me fut adressée; là, plus loin, sur la colline, nous lisions ensemble le roman de Jean-Jacques; sous cet ombrage je lui dressai un pavillon; de ce bois je lui apportais mon butin de fraises et de fleurs; dans ce ruisseau, debout à mes côtés, elle pêchait à la ligne la carpe aux écailles d'or, la truite à l'écharpe vermeille. Et aujourd'hui!... (Il pleure.)

LE PRÊTRE.

Pleure; mais, hélas! l'amertume des souvenirs nous dévore et ne change rien autour de nous.

GUSTAVE.

Aujourd'hui, après tant d'années, après de tels revers, aux lieux les plus fortunés, moi, le plus malheureux des hommes!... Si tu prenais la froide pierre qui a servi aux jeux de l'enfant; et si, après avoir parcouru le monde avec cette pierre, tu retournais dans ta patrie la déposer dans le cercueil, sous la tête du vieillard trépassé, qui jadis, enfant, l'avait roulée dans ses mains : oh! alors, si une larme ne découle pas de cette pierre, prêtre! jette-la-moi sans jugement et tout droit en enfer!

LE PRÊTRE.

Oh! cette larme n'est point amère! Lorsque dans l'infor-

tune présente elle vient jeter le nectar divin d'un bonheur qui n'est plus, le sentiment l'épanche sur l'autel de l'humanité. Les larmes des criminels seules sont pleines d'amertume.

GUSTAVE.

Écoute, je veux te dire encore... J'ai aussi visité le jardin, vers la même saison, en automne, sous la brise du soir; c'étaient les mêmes cieux festonnés de nuages, le même clair de lune et la même rosée; le brouillard tombait comme une neige impalpable; les astres, après leur course nocturne, replongeaient dans l'azur; comme alors, une seule étoile brillait encore au-dessus de ma tête, c'était l'étoile du matin que je revois tous les jours; c'était la même extase et dans les mêmes lieux : tout était comme autrefois, moins elle seule! Je me glisse près du pavillon; à l'entrée j'entends un murmure : c'est elle!... Non, c'est le vent qui secoue les feuilles mortes. O toi de mon bonheur le berceau et la tombe, pavillon fatal [109]! ici je l'ai vue pour la première et dernière fois! Ah! que n'ai-je éprouvé sous ton abri! Hier encore elle s'asseyait peut-être à cette place! hier encore elle respirait le même air! J'écoute, je regarde autour de moi; c'est en vain que je laisse errer ma vue, je n'ai d'autre témoin qu'une petite araignée qui se balance à l'extrémité d'un fil attaché à une feuille : elle et moi, nous tenons au monde par un lien semblable! Je m'adossai contre un arbre; et, tout à coup, à l'angle de la banquette, je vis des bouquets, une touffe d'herbe avec une feuille au milieu : la même feuille, l'autre moitié de la mienne (Il tire la feuille de son sein.) et qui me rappelle notre dernier adieu! C'était mon ancienne amie; j'y collai mes lèvres, je lui parlai longtemps et je lui fis mille questions : « A quelle heure se lève-t-elle? Quelles sont ses lectures du matin? Quel air chante-t-elle d'habitude à son piano? Vers quelle fontaine dirige-t-elle ses promenades? Quel est son appartement favori? Rougit-elle à mon sou-

venir? Prononce-t-elle mon nom sans le savoir?... » Mais, qu'entends-je! O terrible châtiment d'un curieux désir! (Il se frappe le front avec colère.) Une femme! (Il chante.) D'abord... (Il s'interrompt. — Aux enfants.) Enfants, connaissez-vous cette vieille chanson?

(Il chante).

D'abord elle vous pleure
Chaque jour, à toute heure.

CHŒUR D'ENFANTS.

Quoi! pleurer chaque jour?
Quel violent amour!

GUSTAVE.

Puis on vous pleure à peine
Une fois par semaine.

CHŒUR D'ENFANTS.

Par tendresse ou pitié?
Quelle ardente amitié!

GUSTAVE.

Puis, tout le mois s'écoule,
Avant qu'elle roucoule.

CHŒUR D'ENFANTS.

La bonne âme! une fois
Tous les trente-un du mois!

GUSTAVE.

Puis on vous pleure chaque
Année une fois l'an,
Vers les fêtes de Pâque *.

CHŒUR D'ENFANTS.

Que c'est tendre et galant!

* Vieux dicton polonais. Cette très-divertissante romance est littéralement copiée de l'original.

GUSTAVE.

Ainsi donc (Montrant la feuille.), elle a jeté loin d'elle ce dernier gage de notre amour! Ainsi donc elle n'ose plus se souvenir de moi!... Je sortis du jardin; mes pas m'entraînaient d'eux-mêmes; une puissance inconnue m'attirait sous le château. Des milliers de feux narguaient les ombres de minuit; j'entendais les cris des écuyers et le roulement des carrosses. Me voilà près du mur; je marche à pas de loup, je plonge un regard curieux à travers la vitrine donnant sur la terrasse : toutes les tables sont servies, toutes les portes sont ouvertes à deux battants. De la musique, des chants!... Sans doute on célèbre une fête. Un toast! j'entends proclamer son nom... ah! je ne la trahirai pas! Une voix inconnue s'écrie : « Vivat! » Un vivat bruyant retentit dans mille bouches sonores. Oh, oui! qu'elle vive en paix!... et j'ajoute à demi-voix : « Sois heureuse! » Soudain (oh! si de pareils souvenirs pouvaient tuer!) un prêtre prononce l'autre nom, et s'écrie : « Qu'ils vivent! » (Il fixe ses yeux sur la porte.) Quelqu'un remercie avec un sourire... c'est une voix connue... c'est la sienne... je n'en suis pas sûr... je ne puis rien voir à travers cette glace; la rage m'aveugle : je lève les bras, je veux enfoncer les carreaux... et je tombe inanimé... (Après une pause.) Inanimé... je le croyais! insensé seulement!

LE PRÊTRE.

Malheureux, tu cherchais des souffrances terribles!

GUSTAVE.

Seul, comme un cadavre, à côté de ce tumulte de fête, étendu sur le gazon que je mouillais de larmes amères!... Contraste des suprêmes joies et des plus atroces douleurs!... Quand je m'éveillai, une rougeur sanglante se levait à l'orient. Je demeurai quelques instants; tout bruit avait cessé, toute flamme était disparue. Ah! ce moment fut rapide comme un coup de foudre et long comme une éternité; je n'en verrai de pareil qu'au jugement dernier!

(Lentement, après une pause.) Alors... l'ange de la mort m'exila de mon paradis!

LE PRÊTRE.

Pourquoi donc réveiller la douleur dans une blessure à peine fermée? Mon fils, c'est un adage bien vieux, mais consolant, que ce qui s'est fait une fois ne saurait se défaire [210]. Il faut bénir en cela la bonté divine.

GUSTAVE.

Oh non! Dieu nous avait créés l'un pour l'autre! nés sous une même étoile, égaux de cœur quoique sujets à des destins inégaux, à peu près de la même taille, du même âge, doués de la même grâce, du même abandon dans les mouvements, conformes en tout de pensée et de sentiment! Et tandis que tout signalait en nous une prodigieuse identité, que les liens de nos âmes prédestinées, Dieu même les avait ourdis, (Avec amertume.) toi, tu les as tranchés sans remords. (Avec colère.) O femme! périssable duvet! incohérente créature*! ta beauté rendrait jaloux les anges, et ton âme est pire que celles des... Grand Dieu! l'or ou la bulle des creuses dignités ont-ils pu t'éblouir à ce point! Puisses-tu... Que tout ce que ta main a touché se convertisse en or; que ton cœur et tes lèvres n'embrassent, n'étreignent que l'or glacé! Moi, si j'étais également maître de mon choix, et si l'on m'avait montré la plus merveilleuse figure de Madone, sortie à peine des mains du Créateur; plus belle cent fois que les immortels génies, plus belle que mes songes, plus belle que les fictions des poëtes, plus belle que toi-même!... oh! je l'aurais donnée pour toi, pour un seul de tes regards si doux! Ah! dût-elle apporter en dot à son époux tout l'or charrié par le Tage ou le royaume des cieux, je l'aurais donnée pour toi! Si pour tant d'or et tant de charmes elle ne demandait à son amant que le sacrifice d'une par-

* Ce vers semble calqué sur celui de Hamlet :
Frailty, thy name is woman.

celle de sa vie, de cette vie qu'il t'offre sans réserve, rien! elle n'obtiendrait rien! S'il ne fallait lui donner qu'un an, une semaine, une seule caresse, un seul regard; non! mille fois non! (Avec sévérité.) Et toi, d'un cœur glacé, d'une figure indifférente, tu as prononcé la parole de ma perdition et fait brûler des flammes impures auxquelles notres chaîne se dissout; et qui, pour mon tourment, élèvent entre nous un éternel enfer! Tu m'as tué, perfide! les cieux te puniront! Moi-même... non, je ne te laisserai pas impunie; je vais... Tremblez, parjures! (Il tire son stylet.) Je porte un hochet pour vos excellences! Avec ceci, je tirerai du vin pour vos santés de noces!... Ah! monstre de femme! je t'enlacerai d'une étreinte homicide; tu m'appartiens et je t'entraîne dans mon enfer! je vais... (Il s'arrête et réfléchit.) Oh non!... non!... non!... pour la tuer il faudrait être quelque chose de pire que le premier des démons! Assassin, cache-toi! (Il remet le poignard dans son sein.) Que mon souvenir seul la poursuive; (Le prêtre passe dans une autre pièce.) que les stylets de la conscience la déchirent!... J'irai, mais désarmé, j'irai la voir seulement! Dans la salle où ces buveurs dorés se démènent, à la table du festin, moi, dans cette souquenille en lambeaux, avec cette feuille au front, j'apparais et je m'arrête auprès d'elle. La cohue, interdite, se lève de table; ils boivent à ma santé, ils m'offrent un siége : je demeure muet, immobile comme un roc. Les cercles harmonieux se nouent et se dénouent au bruit des luths, au bruit des voix; les fianceurs m'invitent à la danse : et moi, la main sur le cœur et cette feuille dans l'autre, je reste muet! Alors, avec ce charme dont elle seule possède le secret, elle me dit : « Bon pèlerin, apprenez-moi qui vous êtes... D'où venez-vous? » Je ne réponds rien; je lui jette seulement un coup d'œil, le coup d'œil fascinateur du serpent; tout l'enfer de mon cœur brille dans mes yeux : fût-elle aveugle, froide comme un rescif, je la perce de

part en part avec ce coup d'œil. Comme une vapeur infernale, je mords sa paupière et je me fixe à jamais dans sa tête. Tant que dure le jour, je souille sa candide pensée; et, la nuit, je lui suscite des fantômes. (**Plus lentement, avec compassion.**) Elle si douce, si facilement émue! comme sur les herbes le duvet du printemps qu'emporte un soupçon de brise, qui cède à une goutte de rosée! La moindre émotion de mon âme l'agite, chaque parole brusque la blesse; l'ombre de ma tristesse éteint aussitôt sa gaieté! Nous connaissons si bien les mouvements de notre âme à tous deux* que ce que l'un a pensé l'autre l'avait déjà pressenti. Étroitement unis par toute l'existence, nous n'avons qu'à regarder le miroir fidèle de nos traits pour lire dans nos cœurs aussi distinctement que dans une source limpide. Quel que soit le sentiment que mon âme exprime par mes yeux, aussitôt il pénètre dans la sienne et vient animer son regard. Oh! oui, je l'aime tant! Irai-je donc aujourd'hui l'épouvanter et revêtir son amant du masque d'un réprouvé? Et pourquoi la maudire? ô vile jalousie! quels torts a-t-elle envers moi? M'a-t-elle jamais leurré d'une phrase épuivoque? m'a-t-elle provoqué d'un sourire? A-t-elle devant moi composé son visage? Où sont donc ses serments? quelles furent ses promesses? M'a-t-elle jamais donné une espérance, ne fût-ce qu'en songe? Non, non! j'ai creusé moi-même les chimères, préparé les poisons dont aujourd'hui je meurs!... A quoi bon ces vengeances? Quels sont mes droits sur elle? quels avantages plaident en ma faveur? Où sont les grandes vertus, les hauts faits, la célébrité? Rien, rien!... je n'ai pour moi que l'amour! Je le sais, jamais je ne lui fis de té-

* Je n'ai pas osé dire : de l'âme *que nous avions en commun*; encore moins : de notre âme *commune*. Le français est plein de piéges; il y a de ces mots qui vous forcent par leur usure ou leur double entente à d'éternelles périphrases. Ce sont les mailles brisées de la langue, et que tôt ou tard il faudra réparer.

méraires aveux, je ne lui parlai d'amour; je lui demandai seulement la légère faveur de me traiter en frère, tout en me permettant de l'appeler ma sœur! le ciel m'est témoin que cela m'aurait suffi. Si je pouvais seulement me dire : « Je la vois, je l'ai vue hier, je la verrai demain; le premier, je lui souhaiterai le bonjour, je me mettrai à table à ses côtés : avec elle le matin, avec elle tout le jour, et le soir avec elle! » ah! que je serais heureux! (Après une pause.) Non, je m'abuse vainement; gardée par un regard méfiant et jaloux, tu ne peux me voir impunément! On me dira : « Va-t'en, fuis... meurs. » (Avec amertume.) Mourir! cœurs de rochers! vous ne savez pas combien la mort du pèlerin est horrible!... mourant, il se voit seul au monde, abandonné de tous! Une main amie ne vient pas fermer ses yeux! une famille éplorée n'entoure point sa couche, personne n'accompagne le cercueil à la dernière demeure et ne jette une poignée de sable sur ses yeux; pas une larme vraie ou feinte!... Oh! si je pouvais t'apparaître en songe! si tu ne portais le deuil qu'un seul jour en souvenir de mes supplices, si tu n'attachais qu'un ruban noir à ta robe... peut-être y jetterais-tu les yeux par hasard... une larme sincère... Alors, tu dirais peut-être avec un soupir : « Il m'aimait tant! » (Avec une ironie sauvage.) Arrière, efféminé! brise-toi, corde plaintive! Dois-je sangloter en mourant comme un enfant du bonheur? Les cieux m'ont tout ravi; mais ils ne sauraient me reprendre un reste d'orgueil. Vivant, je ne sus jamais solliciter une faveur; mort, je ne mendierai point la pitié! (Avec détermination.) Fais ce qu'il te plaira; maîtresse de tes désirs, oublie-moi!... je saurai t'oublier. (Troublé.) Ne l'ai-je pas fait déjà? (Pensif.) Ses traits... toujours plus confus... oui, déjà presque effacés! Déjà l'éternité m'environne et me détache d'une périssable ardeur... (Pause.) Ah! je soupire! après qui? n'est-ce pas après elle? Non, même au delà du tombeau, je ne puis l'oublier. N'est-elle pas ici

devant moi? ici même! Elle pleure sur moi... Quelle larme sincère! (Avec douleur.) Pleure, oh! pleure, amie, ton Gustave va mourir... (Avec énergie.) Eh bien! courage, Gustave! (Il lève le stylet. — Douloureusement.) Ne tremble pas, amie; il n'a pas peur, lui! Que regrettes-tu? il n'emporte rien avec lui : il te laisse tout, oui, tout! il te laisse la vie et l'amour... (Avec furie.) et ton... oui, tout!... Il ne te demande même pas une larme! (Au prêtre, qui rentre avec des domestiques.) Écoute, toi! si tu rencontres jamais... (En délire et avec une fureur croissante.) une fille... une femme surhumaine, et si elle t'interroge sur la cause de ma mort, garde-toi bien de lui dire que c'est le désespoir; dis-lui que j'ai toujours été souriant et joyeux, que jamais je n'ai reparlé d'une amante : que je jouais aux cartes, je buvais avec les amis... que cette ivresse... la danse... qu'en dansant je me suis foulé le pied, (Il frappe du pied.) et que... j'en suis mort... (Il se perce le sein.)

LE PRÊTRE.

Jésus-Marie! crains le ciel, malheureux!

(Il lui saisit la main. Gustave reste debout. La pendule commence à sonner.)

GUSTAVE, en luttant contre la mort. Il regarde la pendule.

La chaîne résonne... Onze heures!

LE PRÊTRE.

Gustave! (Le coq chante pour la seconde fois.)

GUSTAVE.

C'est le second signal!... Le temps vole, la vie passe! (La pendule cesse de sonner; une autre bougie s'éteint.) et la seconde flamme éteinte. Trêve à la souffrance!...

(Il retire le poignard et le cache.)

LE PRÊTRE.

Au secours!... Peut-être quelque remède... Ah! il meurt, il meurt déjà! Il a plongé le fer jusqu'à la garde! Il est tombé victime de son égarement!

GUSTAVE, avec un froid sourire.

Pourtant, il ne tombe pas!

LE PRÊTRE, le saisissant par la main.

O forfait! Pardonnez-lui, Seigneur!... Gustave! Gustave!

GUSTAVE, avec ironie.

Un crime pareil ne peut se commettre tous les jours... Laisse là une crainte inutile; c'en est fait... c'est chose jugée... Seulement, dans l'intérêt de la science, le criminel a répété son douloureux forfait.

LE PRÊTRE.

Comment? qu'est-ce?

GUSTAVE.

Sortiléges, magie, tours d'adresse!

LE PRÊTRE.

Ah! mes cheveux se dressent, mes jambes flageolent. Au nom du Père et du Fils... qu'est-ce que tout cela signifie?

GUSTAVE, en regardant la pendule.

Deux heures se sont écoulées... celle de l'amour, celle du désespoir; arrive celle de l'enseignement.

LE PRÊTRE, essayant de le faire asseoir.

Assieds-toi, mets-toi au lit, rends-moi cet instrument meurtrier, laisse panser tes blessures.

GUSTAVE.

Je te donne ma parole d'honneur que ce poignard ne quittera pas sa gaîne jusqu'au jugement dernier. Quant aux blessures, c'est peu de chose. N'ai-je pas l'air de me porter à merveille?

LE PRÊTRE.

Par le Dieu tout-puissant, je ne sais que penser...

GUSTAVE.

C'est l'effet du délire ou peut-être quelque prestidigitation. Il y a des armes précieuses dont le tranchant pénètre et plonge jusque dans l'âme sans aucun dommage apparent pour le corps... J'ai deux fois été frappé d'une arme pareille. (Après une pause, en souriant.) Cette arme est durant la vie dans les

yeux d'une femme ; (D'une voix sombre.) et, après le trépas du pécheur, c'est le remords !

LE PRÊTRE.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit!... Immobile comme un cadavre, que regardes-tu de ce côté? Ah! ses yeux!... Seigneur! comme voilés par une membrane! Le pouls a cessé de battre... ses mains froides comme du fer... Qu'est-ce que tout cela veut dire?

GUSTAVE.

Nous en reparlerons une autre fois. Apprends le motif qui me ramène en ce monde. Lorsque, en entrant chez toi, je m'arrêtai sur le seuil, je m'en souviens... tu récitais avec tes enfants la prière des morts...

LE PRÊTRE, saisissant le crucifix.

C'est juste ; nous allons finir. (Il tire à lui les enfants.)

GUSTAVE.

Eh bien, conviens-en; crois-tu aux limbes, à l'enfer?

LE PRÊTRE.

Je crois en tout ce que le Christ nous enseigne par les saintes Écritures et ce qui nous est attesté par l'Église, notre mère...

GUSTAVE.

Et les croyances de tes pieux ancêtres? Ah! la plus belle fête, la fête des souvenirs! Pourquoi donc viens-tu nous supprimer les Aïeux?

LE PRÊTRE.

Cette solennité tire son origine de l'idolâtrie. L'Église m'ordonne et m'accorde le pouvoir d'éclairer le peuple, d'extirper les restes des superstitions païennes[211].

GUSTAVE, en montrant la terre.

Cependant on vous le demande par mon organe, et je vous le conseille en ami; rétablissez-nous les Aïeux. Là-haut, devant le trône de l'Éternel, où notre vie est scrupuleusement pesée; là-haut, dis-je, une larme versée par un serviteur

fidèle sur la tombe d'un maître sincèrement aimé, a plus de poids que les nécrologes publiés dans les journaux, un cortége officiel et les honneurs posthumes du catafalque. Si, regrettant le trépas d'un bon seigneur, le peuple dépose un cierge perpétuel sur sa tombe, ce cierge brille d'un plus vif éclat dans les ombres de l'éternité que les mille lampions d'un deuil salarié ; s'il apporte un rayon de miel et une humble mesure de lait, s'il répand une poignée de farine sur son tombeau, l'âme du défunt sera mieux repue, oh ! bien mieux ! que ne le seront ses héritiers au somptueux festin des funérailles !

LE PRÊTRE.

A merveille. Mais les Aïeux, fête sacrilége et pleine de pratiques impies, ces nocturnes conciliabules tenus dans les chapelles, les ossuaires ou les grottes souterraines, entretiennent le peuple dans une grossière ignorance ; de là, mille récits étranges : mille superstitions bizarres sur les apparitions nocturnes, les vampires et les sorts.

GUSTAVE.

Donc il n'est point d'esprits ? (Avec ironie.) Ce monde serait inanimé ? Il vivrait, mais d'une vie de squelette redressé dans la main du docteur par un secret ressort ; ou bien il serait quelque chose comme une grande horloge qui ne marche qu'en raison des lois de la pesanteur ? (En souriant.) Mais vous ignorez par qui les poids furent attachés ! L'entendement vous explique les rouages et les ressorts ; mais vous ne voyez pas la main et la clef de l'horloger ! Si l'écaille mortelle tombait de tes yeux, tu verrais autour de toi mainte vie dont tu ne soupçonnais même pas le prodige, hâtant le mouvement de l'inerte univers. (Aux enfants, qui rentrent.) Enfants, approchez de ce secrétaire. (Au secrétaire). Esprit que veux-tu ?

UNE VOIX DANS LE SECRÉTAIRE.

Trois patenôtres, pour l'amour de Dieu !

LE PRÊTRE, tout effaré.

Au nom du Père... courez réveiller le sonneur... Le Verbe s'est fait chair!... Appelez du monde!...

GUSTAVE.

Ne rougissez-vous pas, mon père? Et la raison! et la foi! que deviennent-elles? La croix est plus forte que tous vos valets. Qui craint Dieu ne craint rien.

LE PRÊTRE.

Dis, parle, que me veux-tu?... Ah! c'est un vampire!... un spectre!...

GUSTAVE.

Je n'ai besoin de rien; il est tant d'autres indigents! (Il attrape un papillon autour de la lumière.) Ah! te voilà, messire papillon! (Au prêtre, lui montrant l'insecte.) Ces phalènes ailées qui volent par essaims autour de la flamme, vivantes, éteignaient tout rayon de lumière; aussi, le jour du jugement, elles seront jetées dans les ténèbres[212]. Cependant leur âme réprouvée, détestant la lumière, doit s'y replonger sans cesse; c'est le plus horrible châtiment qu'un esprit de la nuit puisse endurer. Vois ce beau papillon avec sa parure éclatante; ce devait être quelque cacique royal ou quelque riche seigneur : l'envergure de ses ailes projetait son ombre sur les villes et les districts[213]. Cet autre plus petit, noir et trapu, fut un censeur stupide; respirant les parfums des arts libéraux, il bavait sur chaque fleur!... Le miel, il le suçait avec sa trompe envenimée; le grain de la science, aussitôt aperçu, il le perçait de part en part avec sa dent de couleuvre ou le détruisait dans son germe[214]... Ceux-là, qui bourdonnent en phalange pressée, sont les flatteurs de l'orgueil et du pouvoir, la tourbe des folliculaires; les sillons que leur maître désigne à leur furie, ils les envahissent, les couvrent d'un nuage; et, comme les sauterelles, ils dévorent tout, semence et moisson! Tous ceux-là, mes enfants, ne valent pas un *Ave Maria*. Il en est d'autres plus dignes de

compassion; et parmi ceux-là, tes amis, tes élèves, dont l'imagination fut par toi poussée dans des routes aériennes, dont l'ardeur naturelle par toi fut excitée. Quelle peine leur fut infligée durant la vie! J'ai franchi le seuil de l'éternité pour te le révéler; j'ai renfermé ma vie entière dans trois heures: et j'en ai de nouveau, pour ton avertissement, subi toutes les angoisses. Porte-leur donc soulagement par la prière et par le sacrifice divin. Quant à moi, je ne demande rien que ton souvenir. La vie fut une expiation assez grande pour mon crime; et aujourd'hui, je ne sais si je porte une peine ou reçois une récompense: car celui qui, trouvant l'autre moitié de son être, éprouve sur la terre de célestes voluptés, qui, fuyant la nature vulgaire, s'est identifié cœur et âme avec son amour, et ne pense, ne respire que par lui, celui-là, renonçant après la mort à son être individuel, devient désormais l'ombre de l'objet qu'il aime. Si vivant il fut sanctifié par son amour, il est guidé par lui vers la gloire céleste; s'il a suivi le méchant vers l'abîme, il partage son éternel supplice. Heureusement Dieu m'a fait le serviteur d'un ange; et pour elle et pour moi l'avenir resplendit d'un bonheur infini! Jusqu'à ce jour, effleurant comme une ombre ses traits adorables, tantôt je suis dans les cieux et tantôt en enfer. Lorsqu'elle se souvient, soupire et laisse tomber une larme, je m'approche de ses lèvres, je dénoue ses cheveux de lin, je me mêle à son haleine, je la pénètre; je suis dans les cieux! Mais, lorsque... Vous connaissez, ô vous qui avez aimé, les tortures de la jalousie!... Longtemps encore il me faut errer par le monde; et le jour où Dieu voudra retirer à lui mon ange bien-aimé, alors aussi peut-être mon âme inséparable pourra se glisser dans le ciel!

(La pendule sonne minuit. — Il chante.)

Car apprenez et notez en vous-mêmes
Que, d'après un ordre éternel,

Tel qui vivant goûta les biens suprêmes
N'entre pas tout droit dans le ciel !

(La pendule cesse de sonner, le coq chante, la lampe s'éteint devant l'image de la sainte Vierge : Gustave disparaît.)

CHOEUR.

Car apprenons et notons en nous-mêmes
Que, d'après un ordre éternel,
Tel qui vivant goûta les biens suprêmes
N'entre pas tout droit dans le ciel.

FIN DES AÏEUX.

III.

GRAJINA.

GRAJINA,

LÉGENDE LITHUANIENNE [215].

La nuit redouble, le vent du nord se lève; la lune amoindrie, flottant sur un noir océan de nuages, regarde, morne et pâle, à travers la brume inondant la vallée : on dirait une lucarne livrant passage à la flamme du ciel, sous la voûte mobile d'un ténébreux portique.

Le château de Nowogrodek [216], debout sur les flancs de la haute montagne, s'illumine aux reflets de la nuit; son ombre immense, tombant dans les fossés remplis d'une vase croupissante, se brise comme une colonne écroulée sur les remparts de gazon et les glacis de sable. La ville dort; les feux du château sont éteints : seulement sur les parapets et les bastions on entend le cri régulier des sentinelles. Un point brillant paraît à l'horizon; quelques hommes traversent la plaine, et leur ombre les poursuit comme une gerbe noirâtre : à la rapidité de leur vol, à l'éclat de leurs armures, on distingue des chevaliers accourant à bride abattue.

Les chevaux ont henni, les pavés ont retenti sous les fers des coursiers; trois guerriers s'avancent le long du fossé. Ils s'arrêtent; le premier sonne du cor, il sonne une seconde puis une troisième fois, et la corne de buffle de la vigie lui répond du haut de la tour. Aussitôt les gonds gémissent, un flambeau s'allume, et le pont-levis s'abaisse avec fracas. La garde, accourue au bruit des chevaux, s'avance au ralliement; elle entoure, elle veut reconnaître de près hommes et devises; le chef est revêtu d'une armure complète, comme

un Teuton qui s'apprête au combat; son manteau blanc est traversé d'une croix noire, il porte en sautoir une chaîne d'or avec une étoile en brillants, un cornet en métal rejeté sur le dos, la lance en arrêt, le rosaire à la ceinture et le glaive au côté.

A ces signes, les Lithuaniens reconnurent l'étranger, et l'un d'entre eux dit tout bas à ses camarades : « C'est sans doute un mâtin échappé du chenil des croisés [217], engraissé du sang prussien qu'il lèche tous les jours; oh! si la garde ne me voyait pas, ce vaurien irait la tête la première prendre un bain au fond du marais, et bientôt j'en aurais débarrassé le pont-levis. » C'est ainsi qu'ils se parlaient entre eux; le chevalier fit la sourde oreille, mais il les entendit bien, car il parut très-étonné : et, quoique Allemand, il comprenait le langage des hommes [218].

« Le prince est-il au château? — Oui, mais vous vous êtes bien attardés avec votre message; on ne peut le voir aujourd'hui; ainsi donc, à demain : bonsoir. — A demain? tout à l'heure! à l'instant! qu'il se fasse tard ou non, mandez à Litavor notre arrivée; tout le danger, je le prends sur ma tête; voici un seing qui nous fera reconnaître : aussitôt qu'il l'aura vu, il saura qui nous sommes et ce qui nous amène. »

Le silence règne à l'entour du château; en automne, les heures des nuits sont longues : mais pourquoi dans la tour de Litavor une lampe brille-t-elle à travers les barreaux, comme une étoile solitaire? Ne revient-il pas aujourd'hui même d'un voyage lointain; et ses paupières lassées n'ont-elles pas besoin de sommeil?

Pourtant, il ne dort pas. On envoie aux écoutes; il veille. Mais aucun des gardes du château, ni des courtisans, ni du conseil privé, n'ose franchir sa porte. C'est en vain que le messager se démène et supplie; prières et menaces n'obtiennent aucun effet. On se décide enfin à réveiller Rymvid;

Rymvid, le porteur des ordres de son maître, l'âme de ses conseils, sa main droite au combat; le prince l'appelle un second lui-même : dans le camp, au château, lui seul a toujours libre accès auprès de sa personne.

. . . .

L'appartement est sombre; seulement une lampe oubliée sur la table répand un éclat douteux : Litavor mesure à grands pas le pavé de la salle, puis il s'arrête et retombe dans sa rêverie. Il écoute, sans donner de réponse, ce que Rymvid lui rapporte sur les chevaliers teutons. Il rougit, il soupire, puis il pâlit; et sa figure exprime alternativement des passions de tout genre. Il approche de la lampe et feint de vouloir la ranimer; mais sa main distraite plonge la mèche dans le fluide qui l'alimente : et, soit à dessein, soit par hasard, il étouffe la flamme.

Peut-être ne pouvait-il pas réprimer le trouble intérieur qui l'agitait et se composer un visage plus calme, ou ne voulait-il pas que son serviteur pût lire dans son maintien les secrets de sa pensée. Il parcourt de nouveau la salle avec précipitation; mais lorsqu'il approche de la fenêtre, aux rayons de la lune pénétrant à travers le grillage, on voit la colère empreinte sur son front, ses lèvres contractées par le dédain, les éclairs de ses yeux et l'ardente rougeur de ses joues.

Puis, se retournant à l'angle de la salle, il s'enferme avec Rymvid, se jette dans un fauteuil et lui dit avec un calme affecté et le frémissement du sarcasme dans la voix : « Ne nous as-tu pas, Rymvid, à ton retour de Vilno, mandé que Vitold, notre puissant et gracieux souverain [219], nous avait nommé prince de Lida, et qu'il avait daigné concéder à Litavor, son très-humble serviteur, les fiefs des domaines compris dans la dot de mon épouse, comme on donne un sien patrimoine ou quelque conquête étrangère? — C'est vrai. monseigneur. — Il nous faut donc aller au-devant de

ces donations comme il convient à celui qui les reçoit aussi bien qu'à celui qui les offre; fais descendre dans la cour les bannières ducales : qu'on allume au château les feux et les flambeaux. Où sont mes clairons? Qu'à minuit précis ils se rendent dans la ville, et là, sur la place publique, sonnant aux quatre vents et de tous leurs poumons, qu'ils donnent l'éveil à tous les chevaliers. Que chacun endosse l'armure, renouvelle son carquois et fasse aiguiser le tranchant de son glaive. Fais préparer les vivres et la provende; et que tous les combattants prennent chez leurs femmes de quoi se nourrir durant un jour. Les chevaux laissés au pâturage seront introduits dans la ville, chargés des provisions; et sitôt que le premier rayon du soleil, parti des collines de Chorsé [220], aura heurté le tombeau du roi Mendog, que tout se réunisse sur le chemin de Lida. Qu'on m'attende sous les armes, alerte et dispos. »

Il dit. Son discours, il est vrai, recommande les préparatifs d'usage; mais pourquoi tant de hâte, à cette heure indue? D'où vient ce courroux mal dissimulé? Bien qu'il parlât si rapidement que les mots avaient peine à se suivre, pourquoi ne semblait-il avoir dévoilé que la moitié de sa pensée, tandis que l'autre grondait comprimée dans son sein? Ce front nuageux n'annonce rien de bon, et sa voix même n'a pas l'accent habituel de la tranquillité...

Litavor se taisait; il semblait attendre que le vieux Rymvid s'éloignât avec l'ordre qu'il avait reçu; mais Rymvid, muet, différait son départ : car ce qu'il venait d'entendre et de voir, le tout bien considéré, lui paraissait contenir, malgré la légèreté des paroles du prince, une grave détermination.

Mais que faire? il sait que son jeune maître prête peu l'oreille aux suggestions d'autrui; et, haïssant les lenteurs du discours, aime à former en lui-même ses desseins : aussitôt formés, il ne connaît plus d'obtacle et s'irrite de toute

opposition. Cependant Rymvid, fidèle conseiller du prince, respecté entre tous les guerriers lithuaniens, se couvrirait de honte s'il n'essayait de conjurer l'orage. Faut-il parler ou se taire? Il hésite quelque temps; puis il se détermine à prendre la parole, et s'exprime en ces termes :

« Quel que soit, monseigneur, le but de vos désirs, nous avons toujours des hommes et des chevaux prêts à vous suivre ; montrez-nous la route, et sans délibérer nous nous élançons sur vos traces : le vieux Rymvid, certes, ne sera pas le dernier. Mais, ô monseigneur, il convient d'établir quelque distinction entre la foule aveugle, instrument de vos mains, et les hommes qui peuvent valoir davantage; car votre père aussi, quoiqu'il se plût à tramer en secret ses desseins, avant d'appeler les glaives populaires à sa défense, convoquait les têtes sages à ses conseils : c'est là que je m'asseyais maintes fois avec le droit de la parole, et j'en usais librement et avec modération. Pardonnez-moi donc aujourd'hui si j'ouvre un avis sincère et j'énonce ce que mon cœur a transmis à mes lèvres. J'ai longtemps vécu, et mes cheveux ont blanchi sous le faix de mes exploits aussi bien que des années. Cependant ce que je vois aujourd'hui (plaise à Dieu que ce ne soit qu'un rêve!) est chose insolite et nouvelle pour nous autres vieillards. S'il est vrai que vous allez prendre possession du fief de Lida, cette marche précipitée aura bien l'air d'une invasion et vous aliénera vos nouveaux comme vos anciens sujets. Ceux-ci s'attendront à partager le butin d'une victoire; ceux-là, par contre, à recevoir les chaînes des vainqueurs.

« Aussitôt la renommée répand dans le pays les semences du mensonge; l'oreille populaire les saisit au vol et les transporte au loin, et de là naît à la longue un fruit dont l'amertume empoisonne la paix et ternit l'éclat de la gloire : partout on dira que, avide de spoliations, vous avez usurpé un trône qui ne vous était pas dévolu.

« Oh ! c'est bien autrement que, selon l'antique usage, les princes lithuaniens procédaient pour se porter aux lieux de leur résidence ; ces temps sont encore présents à ma mémoire, et si vous voulez observer le mode primitif, reposez-vous sur moi : tout sera ponctuellement accompli.

« D'abord, nous enverrons partout des bans de convocation ; tous les chevaliers demeurant dans la ville et ceux qui sont retournés à leurs guérets s'assembleront au château : les princes du sang, les hauts dignitaires avec un cortége nombreux, tant pour leur sécurité que pour plus d'apparat, se rangeront à vos côtés. Quant à moi, je partirai demain ou après-demain de bonne heure, avec le service, accompagné de la sainte personne du Krivé [221], et muni des apprêts d'un splendide festin ; afin que tout soit disposé à l'avance pour vous recevoir, et qu'il ne manque au banquet ni vieux hydromel ni fraîche venaison [222]

« Car la noblesse estime aussi bien que le peuple la bonne chère, et témoin des premières libéralités du prince, elle en tire les meilleurs pronostics pour l'avenir. Il en fut toujours ainsi en Lithuanie de même qu'en Samogitie ; demandez aux anciens ! »

Il dit, s'avance vers la croisée et reprend : « Le vent fraîchit, le temps s'annonce mal pour demain. Mais je vois un coursier au pied de la tour, un homme armé s'appuyant sur l'arçon de la selle ; un second, un troisième, conduisant les chevaux en laisse : ce sont des messagers allemands, je les reconnais à leur costume. Faut-il les faire monter, ou faut-il qu'ils reçoivent en bas, par l'organe de votre serviteur, vos ordres suprêmes ?... »

Cela disant, il ferma les panneaux de la fenêtre entr'ouverte avec une indifférence affectée ; mais il avait à dessein hasardé sa demande afin d'apprendre quelque chose au sujet des messagers teutons. Litavor lui répondit précipitamment : « Si jamais je demande conseil à une autre intelli-

gence que la mienne, je mets toujours ton avis en première ligne ; car, digne à tous égards de ma confiance et de mon respect, tu es jeune aux combats et vieux dans les délibérations. Or, bien que je n'aime pas que mes actes à venir soient visibles à l'œil du vulgaire, et bien qu'il soit dangereux de révéler avant le temps un projet mûri dans les profondeurs de la pensée; que toute entreprise au jour de son exécution doive, pareille à la foudre, frapper la victime avant de briller à ses yeux, je veux bien, en peu de mots, répondre à tes questions : — Quand? — Aujourd'hui, demain. — Où? — En Samogitie, en Russie[223]. — Cela ne se peut! — Cela sera et cela doit être... Mais je veux te découvrir le fond de ma pensée.

« Si je fais mettre debout hommes et chevaux; si je hâte le départ, c'est que Vitold m'attend avec ses sbires pour me barrer le passage : c'est qu'il m'attire exprès à Lida pour me tuer ou me prendre captif.

« Dès que je l'eus appris, j'ai conclu un traité secret avec le grand maître de l'Ordre teutonique[224]; il doit me fournir un renfort de ses chevaliers : en retour de quoi je m'engage à lui céder une part de mon butin. Si, comme je l'entends, les otages sont arrivés, on voit qu'il m'a tenu parole.

« Donc, avant le coucher de six pléiades[225], nous irons ajouter à nos forces trois mille cavaliers teutons armés jusques aux dents[226], avec autant de lansquenets. J'ai moi-même choisi à la cour du grand-maître les montures et les hommes; plus grands de stature que les nôtres[227], bardés de pied en cap de fer et de cuivre, vous savez à vos dépens si leur coup de lance est vigoureux et si leur sabre est bien affilé.

« Chaque lansquenet porte une coulevrine en fer; il la nourrit de cendre et de plomb, puis, dirigeant sa gorge vers l'ennemi, il l'irrite d'une étincelle : aussitôt la vipère lance la flamme, et celui que l'œil exercé du chasseur lui désigne

tombe mort, ou nage dans le sang. C'est d'une arme pareille que jadis notre aïeul Gédimin fut tué sous les murs de Viélona.

« Tout est prêt ; demain, lorsque Vitold, trop confiant en son étoile, n'a laissé dans Lida qu'une faible garnison, le prévenant par des chemins détournés, nous surprenons la ville, nous y mettons tout à feu et à sang, et nous réduisons en esclavage ce que le fer aura épargné. »

Rymvid, frappé de l'étrange nouvelle, demeure stupéfait ; il prévoit la tempête, il cherche un expédient : ses pensées confuses se détruisent les unes les autres. Mais le péril presse, le conseil ne peut se différer. Il s'écrie avec indignation : « Puissé-je n'avoir pas assez longtemps vécu pour voir un frère lever la main sur un frère ! Ah, monseigneur ! hier à peine, ayant ébréché votre hache d'armes sur les crânes allemands, devez-vous la faire aiguiser aujourd'hui en leur défense ? La discorde est chose mauvaise et nuisible ; mais la paix que vous voulez établir est plus détestable encore : unissez plutôt la flamme avec l'eau.

« Il arrive, à la vérité, qu'un voisin embrasse un voisin contre lequel il avait plaidé pendant de longues années ; que tous deux déposent leur haine en se donnant le nom d'amis : que, plus acharnés entre eux que de mauvais voisins, Lithuaniens et Polonais s'asseyent aux mêmes festins, goûtent le sommeil sous les mêmes toits et réunissent leurs armes contre un même ennemi. Plus ancienne encore est l'inimitié de l'homme et du serpent ; cependant, si dans la demeure de l'homme il est convié à prendre sa part de lait et de pain pour la plus grande gloire des dieux immortels [228], le reptile apprivoisé vient ramper jusqu'à la main qui le nourrit, partager les repas, boire aux mêmes bassins : et se glissant parfois dans la couche des enfants, il entoure de ses anneaux de bronze leurs seins doucement assoupis.

« Seule, l'hydre des croisés ne se laisse fléchir ni par l'hos-

pitalité, ni par la prière, ni par les présents. Les Russes et les ducs de Mazovie ne lui ont-ils pas jeté tant de biens, d'armées et de trésors à dévorer? Mais l'hydre insatiable, après en avoir fait sa pâture, ouvre la gueule pour engloutir tout ce qui nous reste!

« Un commun effort peut seul nous sauver.

« C'est en vain que les hordes lithuaniennes vont chaque été raser leurs châteaux et saccager leurs bourgades; vous coupez une tête à l'hydre des croisés, il en vient une autre à la place, et cette autre à son tour se multiplie en dix autres. Tranchons les toutes à la fois. Il perd sa peine, celui qui voudrait nous réconcilier avec les croisés allemands; car il n'est pas un homme en Lithuanie, prince ou vilain, qui ne connaisse leur orgueil et leur perfidie, qui ne les évite comme on fuit la peste de Krimée, qui n'aime mieux leur devoir la mort dans les combats qu'un secours dans le danger, qui n'aime mieux serrer dans sa main un fer rouge que le gantelet d'un Teuton.

« Mais Vitold nous menace!... Ah! ne saurions-nous donc vider en plaine et sans témoins étrangers nos différends fraternels? ou bien les choses en sont-elles venues à ce point qu'une main amie ne saurait arracher l'ivraie de nos dissensions domestiques, en réservant le fer contre l'ennemi commun? — Qui donc vous certifie que votre plainte est juste et que Vitold, vous dressant de nouvelles embûches, foule aux pieds les traités les plus solennels? Veuillez m'entendre, monseigneur, et que votre envoyé aille une seconde fois renouveler nos anciennes conventions. — C'en est assez, Rymvid; je sais ce que vaut la parole de Vitold. Hier, il avait pris telle résolution; aujourd'hui le vent tourne d'un autre côté. Hier je croyais que, sur sa parole de prince, je n'avais qu'à prendre possession de Lida; aujour d'hui Vitold change d'avis. Sachant que la saison favorise ses desseins de violence, et que mon armée a pris ses quar-

tiers d'hiver, il proclame à son de trompe que les habitants de Lida ne veulent point m'avoir pour maître; il prétend garder Lida pour lui-même, et me donner en dédommagement quelque autre pays : comme la Russie déserte ou les marais de Varech[229] ! car c'est là que notre résidence à venir est désignée; c'est là que Vitold exile ses frères et parents, pour régner lui-même sans partage sur la sainte Lithuanie. Voyez-vous comme il en dispose ? et certes il sait ce qu'il veut, car il ne poursuit qu'un seul but par mille moyens divers. Il voudrait se placer au-dessus de tous, pour pouvoir fouler à deux pieds ses égaux.

« Grands dieux! n'est-ce point assez que l'orgueil de Vitold tienne éternellement à cheval toute la Lithuanie ? L'armure semble incrustée à notre sein, le casque semble avoir pris racine dans nos crânes; d'assaut en assaut et de bataille en bataille nous avons fait le tour du monde, soit en guerroyant contre les croisés, soit au pied des Karpathes, assaillant les beaux villages polonais, ou poursuivant à travers les steppes le Mogol vagabond dans sa tente livrée au simoun... Et tout ce que nous avons pris de trésors dans les châteaux, tout ce qu'épargne le fer, la faim ou l'incendie, nous le portons à Vitold, nous l'entassons devant lui! S'il croît en puissance, il le doit à nos travaux; déjà du golfe de Finlande à la mer des Khozares[230], toutes les cités reconnaissent sa loi : et lui-même, quelle cité, quel palais magnifique il habite! J'ai vu les pompeuses forteresses des croisés, qu'un Prusse ne peut regarder sans effroi; et pourtant elles sont moindres que les manoirs de Vitold qui sont à Vilno ou sur le lac de Troki[231] ! J'ai vu la belle vallée de Kowno[232], où la main des Willis vient, automne ou printemps, velouter le gazon, le diaprer de fleurs; c'est le plus beau vallon de l'univers. Mais, qui le croirait! le fils de Keystout a dans son palais plus de fleurs, des gazons plus moelleux; tellement riche est le brocard étendu

sur le sol, tellement somptueux sont les festons appendus aux murailles, avec leurs feuilles d'argent et leurs bouquets d'or fin, ouvrage des captives polonaises : plus merveilleux cent fois que l'œuvre des fées immortelles et les broderies des champs. Dans ses croisées on voit des vitraux en cristal amenés à grands frais des bouts de l'univers, brillants comme les armures des chevaliers sarmates ou bien comme le Niémen lorsque, secouant les frimas, il découvre au soleil sa face étincelante.

« Et moi, qu'ai-je gagné au prix de mes labeurs et de mon sang? Que, dès le berceau, emmaillotté dans la cuirasse, prince, j'ai vécu comme un Tatar du lait de la cavale? Tout le jour à cheval; le soir, sa crinière me servant d'oreiller, je passais la nuit debout contre l'arçon de la selle : et le matin, la trompette rappelait à cheval! Que moi seul, quand les enfants de mon âge, montés sur des bâtons, armés de sabres de bois, chevauchaient sans danger dans l'avenue, pour amuser, par un puéril tableau de la guerre, leur vieille grand'mère ou leur sœur en bas âge, moi, seul je me battais à outrance avec les Tatars; ou bien, l'épée en main, j'entrais en lice avec les guerriers polonais!

« Pourtant, depuis Erdivil, mes États ne se sont pas agrandis d'un sillon! Regarde ces remparts de bois de chêne, ce palais de briques rouges; parcours ces salles désertes, habitation de mes pères : où sont les coupes de cristal, les dépouilles opulentes? Au lieu de boucliers d'or, brille une pierre humide; au lieu de tapis, des couches épaisses de rouille. Qu'ai-je donc voulu remporter des flammes et de la poussière du combat? Des États, des trésors? Non, rien... hormis la gloire!

« La gloire! mais Vitold n'a-t-il pas élevé la sienne jusqu'aux cieux? Vitold éclipse tout ce qui l'entoure. Déjà nos Vaïdelotes l'exaltent aux festins à l'égal d'un autre Mendog[33]. Déjà, aux accents de leur lyre et porté sur leurs chants pro-

phétiques, il s'élève à l'immortalité; mais qui donc pourra distinguer notre nom perdu dans la foule, et le relever de la poussière de l'oubli?

« Pourtant je ne lui porte point envie! Qu'il combatte, qu'il soit victorieux, qu'il s'enrichisse de gloire et de trésors, c'est bien; mais qu'il abstienne sa dent insatiable du bien de ses parents et frères. Y a-t-il bien longtemps qu'au sein de la paix et de la bonne intelligence il ébranla violemment le trône de la Lithuanie? Voyez-vous Vitold assaillant la capitale des grands-ducs et chassant du trône le fils d'Olghierd [234] pour s'y installer lui-même? et son orgueil est tel qu'il voudrait que tout agent de son autorité suprême pût, comme un envoyé du Krivé-Krivéyto, élire des princes ou les faire détrôner! Il est temps que nous y mettions un terme; il est temps que nous cessions de nous courber sous son étrier. Tant qu'un souffle jeune encore anime cette poitrine, tant que le fer obéit à ma main valide, tant que mon coursier à l'aile de vautour, seul butin remporté des dépouilles de Krimée, avec celui que je te donnai et deux autres qui hennissent à mon ratelier, destinés à mes serviteurs fidèles... oui, tant que mon cheval, mon bras et mon épée... » Ici la colère étouffa sa respiration et sa voix; il se tut, mais comme s'il s'était élancé de sa place, son armure retentit avec fracas. Quelle est donc cette flamme qui brille au-dessus de sa tête? Comme une étoile détachée du firmament tombe à travers les cieux et lance des éclairs de sa longue chevelure, ainsi son glaive, en tournoyant autour de son casque, vient frapper sur le roc et fait rejaillir des torrents d'étincelles.

Le silence les environne de nouveau, et le prince reprenant: « Trêve à ces vains propos; voici presque minuit, et bientôt le coq chantera pour la seconde fois. Vous avez entendu mes ordres, apprêtez-vous à les exécuter. Moi, je veux reposer un instant et chercher dans le sommeil un soulagement à la fatigue de mon corps et de mon esprit, car de

trois jours je n'ai pas dormi. Maintenant il fait sombre encore; mais aujourd'hui la lune entre dans son premier quartier : le matin sera clair, nous partons incontinent et nous laissons dans Lida, au fils de Keystout, un digne héritage de fumée et de cendres. »

En terminant, il s'assit et frappa dans ses mains; aussitôt des serviteurs accoururent. Litavor se fit désarmer et se jeta sur un lit, non pas pour dormir, mais peut-être afin que Rymvid s'en fût hors de sa chambre. Celui-ci, voyant qu'il n'y avait plus rien à faire, se tut et s'en alla; il descendit, et, connaissant le devoir d'un loyal serviteur, au son de la trompette il assembla les guerriers, puis il revint au château.

Était-ce pour conférer de nouveau avec son maître? Non; il dirigea ses pas d'un autre côté, vers l'aile gauche du manoir et dont le pont-levis s'abaissait vers la ville. Suivant les détours des longs corridors, il s'arrêta devant le gynécée de la princesse.

L'épouse du prince était alors une riche héritière de Lida, la première beauté des filles d'outre-Niémen, nommée Grajina, ou *la belle princesse*; et bien que son âge inclinât de l'aurore au midi des années féminines, les doubles attraits d'une vierge et d'une mère se mariaient merveilleusement dans sa beauté; la noblesse de ses traits commandait autant de respect que leur douceur exerçait de prestige : on eût dit, à la voir, le printemps auprès de l'été, les tendres nuances d'une fleur auprès de la plénitude d'un fruit mûr. Non-seulement personne ne pouvait l'égaler par les grâces de la figure, mais elle seule, à la cour, pouvait se vanter d'atteindre à la taille héroïque de Litavor. Couple royal! Environnés du cortége domestique, on les comparait à deux charmants peupliers élevant leurs têtes fraternelles au-dessus des humbles arbustes de la bruyère.

Semblable par la figure et son port majestueux, elle l'égalait aussi par le cœur; méprisant l'aiguille, les fuseaux et

34.

les jeux féminins, elle armait sa main du glaive des combats. Maintes fois, chasseresse, montée sur un palefroi de Samogitie, dans un justaucorps de peau d'ours et le léopard au front, elle galopait au milieu d'un essaim de cavaliers; et souvent, à la grande joie de son époux, retournant de la plaine dans ce costume martial, elle en imposait à la foule et recevait de la garde du château les honneurs suprêmes dus au seul souverain.

C'est ainsi que, son associée par les plaisirs et les peines, compagne de sa tristesse et de ses fêtes, elle ne partageait pas seulement la couche et le cœur, mais les pensées et le pouvoir du prince. Les jugements, les guerres et les alliances secrètes ont souvent dépendu de ses avis, bien que cet ascendant fût ignoré de tous; car la princesse, supérieure en cela aux femmes vulgaires, promptes à se vanter de l'influence conquise à la maison, cachait avec soin l'empire qu'elle avait sur l'âme de son mari. Même les plus attentifs et les plus assidus ne pouvaient aisément en surprendre le mystère. Seul, le sage Rymvid devinait le sûr appui qui lui restait encore; il alla donc chez la princesse. et lui fit un aveu sincère de ses prévisions et de ses craintes : quelle dérogation aux antiques usages! quel opprobre pour le prince et quelle honte pour la nation!

Grajina parut très-frappée de son récit; mais, toujours maîtresse d'elle-même, elle feignit de n'y ajouter qu'une demi-croyance, et, sans se troubler : « Je ne sais, dit-elle, si les avis d'une femme ont plus de poids aux yeux de mon maître que ceux des chevaliers; mais je sais bien qu'il se conseille lui-même avec prudence, et, mieux encore, qu'il atteint d'habitude le but qu'il s'est proposé. Si pourtant un accès de colère éveille dans son cœur un orage passager; si parfois, selon la coutume des jeunes gens, il exalte outre mesure ses désirs et ses aspirations, laissons-le se calmer : que le temps et la saine réflexion illuminent ses pensées,

modèrent ses ardeurs, et bientôt l'oubli réclamera des paroles jetées au vent. Jusque-là, rassurons-nous et n'effrayons personne.

« — Pardonnez-moi, princesse! Oh! non, ce ne sont pas des paroles jaillissant d'une bouche embrasée et que la mémoire ne retient plus aussitôt refroidies; ce n'est pas un dessein engendré par une idée stérile dans le conflit des désirs incertains, qui fume et s'évanouit : ces étincelles dénoncent un grand incendie dans l'âme, cette fumée est le sinistre avant-coureur d'une explosion terrible.

« Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sers le prince; depuis sa douzième année il me sait fidèle à toute épreuve; cependant je ne puis me rappeler qu'il m'ait jamais parlé aussi gravement, aussi longtemps qu'aujourd'hui. Il n'y a plus à délibérer; ce qu'il a dit sera fait, ses ordres sont précis : avant la seconde étoile je dois rassembler les troupes au tombeau de Peresiek *. La nuit sera claire, le chemin n'est pas long.

« — Qu'entends-je! quoi! demain? Malheur à moi! Et je souffrirais que l'on dît en Lithuanie qu'un frère a levé la main sur un frère? et je les verrais s'entr'égorger pour la dot de Grajina? J'irai le trouver, et dans notre premier entretien... Oh! j'y vais de ce pas, malgré l'heure indue; avant que l'aube ne secoue la rosée de la nuit, j'espère vous apporter une réponse favorable. »

Ils se séparent; et tous deux, par des chemins divers, tendent vers le même endroit. Sans tarder un instant, la princesse traverse les issues secrètes, et se rend aux appartements de son époux. S'arrêtant à peine dans la cour, Rymvid se glisse le long des arcades; et, n'osant pas franchir la porte de son maître, s'assied sur le seuil, regarde à travers les fentes et prête une oreille attentive.

* C'est le surnom du roi Mendog, signifiant à peu près, dans un seul mot, « *se frayant un chemin au travers de l'ennemi, le sabre au poing*. »

Bientôt il entend le bruit d'un loquet tourné par une main légère; une blanche figure sort d'une porte latérale. « Qui vive? » s'écrie le prince; il se dresse sur son séant et réitère sa demande : « C'est moi, » répond une voix bien connue, une douce voix féminine. Alors commença la conversation; et, bien que Rymvid se doutât quel en était le sujet, il n'entendit que les deux voix confondues avec l'écho des voûtes ou absorbées par les lambris.

L'entretien semblait toujours plus vif et plus animé; puis il se ralentit. Il devenait toujours plus difficile de distinguer les voix; celle de la princesse dominait. Litavor se taisait; il souriait par intervalles. A la fin Grajina tombe à genoux; le prince la relève ou la repousse : puis il ajoute quelques paroles avec chaleur, et se tait pour ne plus reparler. Le silence revient, la blanche figure repasse de nouveau vers la porte, le loquet gémit; soit qu'elle ait tout obtenu ou qu'elle ait craint de l'importuner davantage, la princesse regagne son gynécée : le prince se rendort, et bientôt l'on n'entend plus que le mouvement calme et régulier de sa respiration.

Rymvid attendit en vain quelques instants encore. Il s'éloigna; et, sur le perron de l'aile gauche, il rencontra le page de la princesse, qui parlait aux Allemands. Il prêta l'oreille; mais le vent soufflait d'un autre côté et ne laissait arriver jusqu'à lui que des paroles sans suite. Le page indiqua la porte. Rymvid devina aisément la signification de ce geste peu courtois; l'orgueil du croisé en parut terriblement offensé, car il bondit, saisit la crinière de son cheval, et s'écria, s'élançant sur la selle : « Je jure que si je ne portais pas le caractère de messager, je le jure par cette croix, signe de komthour, je me vengerais à l'instant pour l'affront que je viens de recevoir! J'ai grandi dans les ambassades, à la cour des rois; mais l'empereur ni le pape n'auraient osé me traiter comme votre petit hobereau! Me

faire attendre jusqu'au matin, à la belle étoile, un congé formel. Et cet ordre, c'est un page qui me l'apporte! Mais je vous préviens que votre ruse païenne ne vous réussira pas cette fois et ne restera pas impunie. Nous appeler contre Vitold, pour nous prendre entre vos deux armées! Nous verrons si Vitold saura parer les coups de ce glaive déjà suspendu sur vos têtes!

« Va porter à ton prince ces paroles; et, s'il ne te croit pas, qu'il vienne les entendre lui-même. Je suis prêt à les redire dix fois, cent fois, mot pour mot, aujourd'hui et toujours; car des paroles d'un chevalier rien n'est à retrancher non plus que de la prière. Et ce que ma bouche a promis, ma main le tiendra. La tanière que vous avez creusée sous nos pas va bientôt s'ouvrir sous les vôtres, aujourd'hui, cette nuit. Moi, Didier Halstark de Kniprod, commandeur de l'Ordre teutonique, je l'annonce à ton maître... Chevaliers, suivez-moi! »

Il attend cependant; mais après un court délai, ne recevant point de réponse, il franchit la porte et s'élance dans la plaine. De moment en moment scintillent les armures des Teutons, de distance en distance résonne le galop de l'escorte; de plus loin en plus loin on entend le hennissement des coursiers : ils vont s'effaçant dans l'ombre et le lointain, et disparaissent enfin, cachés par la sombre forêt et la montagne.

« Allez sains et saufs, et puisse votre pied maudit ne plus se poser en Lithuanie! » disait Rymvid en les reconduisant d'un sourire de satisfaction. « Grâces te soient rendues, ô princesse! Quel heureux changement! que je m'y attendais peu! Qui donc après cela, je vous prie, peut se flatter de connaître le cœur humain? Cette voix courroucée! ce maintien menaçant!... Il ne laisse pas articuler un mot à son vieux serviteur!... Il aurait emprunté les ailes d'un oiseau de proie pour fondre sur Vitold, et voilà qu'un sourire, une parole em-

miellée fait tomber le glaive de ses mains et le détermine à changer d'avis! Vieillard aux cheveux blancs, as-tu donc oublié que Litavor est jeune, que la princesse est belle? »

En se parlant ainsi, Rymvid leva les yeux pour voir si la lampe de la tour solitaire ne s'était point rallumée; c'est en vain qu'il regardait: les croisées étaient sombres. Il retourna donc au balcon, espérant être appelé chez le prince; c'est en vain qu'il attendait, qu'il interrogeait les gardes. Il s'approcha de la porte; la salle était obscure, et le prince dormait d'un profond sommeil.

« Ce sont en vérité des prodiges incroyables, et je ne sais de quel train vont aujourd'hui les choses! Il n'y a pas longtemps, le prince ordonnait à grands cris de réunir l'armée, et jusqu'à présent il dort! Ce matin il devait partir; les Allemands sont à deux pas, les ambassadeurs rudement congédiés : il dort! Qui donc leur a porté l'ordre de quitter le château?... Le page de la princesse!...

« Autant que j'ai pu en augurer de la conférence d'hier... Il est vrai que je n'ai rien entendu; mais ces longues supplications, cette voix sévère!... Grajina aurait-elle osé braver les ordres de son mari en prenant tout sur elle-même? Je crains beaucoup qu'elle n'ait, cette fois, confiante dans la puissance de ses attraits féminins, délié les ailes à trop de sécurité. Il est vrai qu'elle a toujours montré une audace au-dessus de son sexe; mais ce serait pourtant passer toute mesure! »

Un envoyé qui s'était approché avec précaution interrompit son monologue; il lui fait signe des yeux, et tous deux se hâtent vers l'aile gauche du château. Une suivante de la princesse descend précipitamment l'escalier, et bientôt il trouve Grajina elle-même dans le vestibule. Elle lui fait signe d'avancer, et la porte se referme sans bruit sur la princesse et son vieux conseiller.

« Vénérable ami, le sort nous tient rigueur; mais il ne

faut désespérer de rien : si notre attente est aujourd'hui déçue, demain nous serons plus heureux. Patience! que rien ne s'ébruite parmi les guerriers et les serviteurs; renvoyons les messagers à d'autres moments, afin d'empêcher que le duc, par une réponse précipitée, ne s'engage envers les Allemands à ce qu'il voudrait révoquer une fois sa colère apaisée.

« Pour vous, ne craignez rien, quoi qu'il puisse arriver. Rien ne sera changé aux dispositions de mon époux; et si même nos prévisions ne se réalisaient pas, l'armée peut toujours être rappelée aux armes. Il devait partir aujourd'hui, m'a-t-il dit; mais j'avoue qu'il m'est difficile de croire à cette hâtive expédition. A peine revenu dans ses foyers domestiques, à peine a-t-il délié l'armure de son sein, voudrait-il voler à de nouveaux combats?

« — Qu'entends-je, ô princesse! vous parlez encore de délais? oh! combien votre espoir est trompeur! Hélas, il est trop tard! Après tant de démarches, il n'attendra pas une heure, une minute; enfin nous aviserons. Mais je voudrais savoir comment le prince a reçu vos instances... »

La princesse allait lui répondre lorsqu'un nouvel incident vint les troubler.

Le pas d'un cavalier retentit dans la cour. Le page, tout essouflé, se précipite dans la salle en apportant la nouvelle que les patrouilles lithuaniennes, battant le chemin de Lida, avaient pris langue d'un Allemand; que, selon ses rapports, le chef teuton avait poussé sa cavalerie hors du bois, suivi de près par les fantassins et les chariots de guerre : que, d'après les aveux du prisonnier, et comme le chef du poste en était lui-même convaincu, il voulait avant l'aube emporter la ville d'un coup de main et livrer assaut à la citadelle.

« Que le seigneur Rymvid coure donc aussitôt chez le prince pour le réveiller et pour décider à la hâte s'il faut

nous mettre en défense à l'abri des remparts, ou si nous devons en rase campagne nous mesurer avec les Allemands. Le chef de poste conseille que nous les prenions à revers, car ils sont à peu de distance; avant que les piétons n'aient le temps d'arriver avec leur train de bombardes, nous tomberons à l'improviste sur les cavaliers; en les poussant sur les marais et les gorges voisines, nous détruirons aisément les reîtres et les frères de l'Ordre : puis, chargeant d'un même essor les lansquenets, nous écraserons aux pieds de nos chevaux jusqu'au dernier de cette race de scorpions. »

Rymvid fut atterré de cette nouvelle; mais la princesse en fut bien autrement encore alarmée.

« Page ! s'écria-t-elle, où sont les messagers? »

Le page se tut; mais, fixant sur elle un regard de doute et de surprise : « Qu'entends-je, dit-il, ô princesse ! Tantôt, lorsque le second coq chantait, ne m'avez-vous pas vous-même apporté les ordres du prince, et commandé d'expédier l'envoyé teutonique hors des murs du château ?

— Oui... répondit la princesse en détournant son visage pâle d'effroi; mais le trouble qui se peignait dans son attitude lui mettait à la bouche des mots entrecoupés : oui, tu dis vrai... je m'en souviens... Comme tout cela m'est échappé!... Je cours... non, je reste... ou plutôt... c'est cela... » Elle s'arrêta sans voix, la paupière à demi fermée, le front incliné vers la terre; une pensée encore vague et confuse luit et s'efface tour à tour; elle reparaît, illumine tout le visage; son projet mûr devient sentence : sa résotion est prise, elle s'avance d'un pas.

« Oui, je vais une fois encore éveiller mon mari. Que l'armée se tienne prête à partir; page, fais seller Hester [235] et sortir le reste de l'équipement du prince. Tout cela doit être fait sur-le-champ; je vous l'ordonne au nom de Litavor : Rymvid m'en répond sur sa tête. Quels sont nos desseins,

quel doit être le but de notre expédition, je défends d'en parler et de s'en informer jusqu'au matin. Allez, et que l'on attende le prince au perron. »

Elle sort en courant, et la porte se referme sur elle. Rymvid s'éloigne de son côté; mais en route il médite : « Où vais-je; et dans quel but? Les chefs et les guerriers sont rassemblés; le mot d'ordre est donné! » Il reprend donc haleine, ralentit le pas, s'arrête pensif et courbé; mais après une longue réflexion il n'est pas plus avancé qu'auparavant : car, perdu dans le chaos des faits et des hypothèses, il ne peut recueillir ses pensées confusément agitées.

« C'est en vain que j'attends; la matinée est proche : bientôt s'éclaircira le mystère. Qu'il dorme ou qu'il veille, je vais parler au prince ! » Il s'avance tout d'un trait vers le donjon, lorsque la porte s'entr'ouvre légèrement; Litavor paraît sans cortége dans le vestibule. Les habits qu'il revêt habituellement les jours de combat brillent de pourpre et d'or; il a le cimier au front, la cotte de mailles tient lieu de cuirasse : sa main gauche est chargée d'un bouclier de moindre orbite, et sa main droite porte le baudrier de son épée.

Il semble chancelant de fatigue ou de colère; ses pas sont faibles et inégaux; salué par les chefs et les chevaliers, à peine daigne-t-il les honorer d'un regard. Il reçoit en tremblant des mains du page les dards et le carquois; il suspend même son épée au côté droit : et bien que tous les chefs se soient aperçus de cette méprise du maître, personne n'ose l'en avertir.

Déjà il descend dans la cour; la bannière dorée qui le précède s'empourpre aux feux sanglants de l'aurore. Il s'élance à cheval. Ses gardes vont l'accueillir en criant et sonnant de la trompette; mais d'un geste de la main il leur impose silence, fait clore la grande porte, donne l'ordre du départ et lui-même ouvre la marche. Les valets de pied et les serfs

du château sont menés à travers les ponts jusqu'à la seconde enceinte.

Alors, au lieu de suivre la grand'route, tous lancent leurs chevaux à droite vers le vallon, et disparaissent bientôt entre les collines et les broussailles ; puis, obliquant vers le chemin, ils s'engagent dans un obscur défilé, qui s'élargit de plus en plus à mesure qu'ils avancent entre ses parois escarpées.

Aussi loin du glacis de la cité qu'un mousquet allemand peut porter une balle, coule un ruisseau sans nom, à peine visible, festonnant la forêt d'une onde errante et limpide ; près du chemin il déborde et se perd dans le lac au spacieux rivage : un bois épais l'étreint de part et d'autre, et une haute montagne se mire dans ses ondes[236].

Les escadrons lithuaniens, arrivés à ce point du défilé, aperçoivent soudain aux clartés de la nuit des casques, des drapeaux, des armures et des lances. Un éclair brille; un coup de mousquet donne l'éveil, les guerriers se multiplient, les rangs se rapprochent, les cavaliers teutons se dressent comme un mur. Ainsi par un beau clair de lune rayonnent les forêts suspendues au front des Ponary[237], lorsque le vent les dépouille de leur parure printanière et que la rosée se fige aux rameaux en festons radieux, pareille à des colliers de perles. Le voyageur croit entrer dans un bois enchanté, aux branches d'argent, aux feuilles de cristal.

Cet aspect rallume la colère du prince; il s'élance, le fer haut, et la foule armée se précipite sur ses traces. Mais les chefs s'étonnent qu'il laisse cette fois aller son armée à l'aventure et sans prendre les dispositions habituelles; sans les avertir où lui-même il veut porter ses efforts et quelles sont les ailes qu'il confie à leur habileté.

Rymvid, suppléant à ses intentions, parcourt les rangs, les ordonne le long de la route, les dispose en croissant

tourné vers la montagne, les cavaliers au centre, aux ailes les archers.

C'est ainsi que les Lithuaniens ont coutume de marcher à l'ennemi. Le signal est donné ; les arcs s'abaissent jusqu'aux étriers, les cordes résonnent, un nuage de flèches s'envole : « Jésus et Notre-Dame ! — En avant ! hourra hop [238] ! »

Puis, la lance en arrêt, ils se mêlent, ils s'étreignent corps à corps, sein contre sein. Oh ! pourquoi la nuit a-t-elle dérobé à l'œil de la postérité la victoire et la défaite des guerriers ? Les deux partis se confondent ; de tous côtés on entend le bruit des coups, les cris, le choc des armures ; les épées se brisent, les têtes volent sous leurs casques : ceux qu'épargne le glaive sont écrasés sous les pas des coursiers.

Le prince, toujours aux premiers rangs, demeure intrépide au plus fort du carnage ; les ennemis connaissent son manteau de pourpre ; ils ont vu la devise de son cimier et de son armure, ils cèdent le terrain sans oser le combattre : le vainqueur les poursuit, les talonne et les presse.

Mais quel dieu a détruit sa vigueur ? que lui sert de s'acharner à la poursuite des fuyards, de frapper sans cesse sans en tuer un seul ! Le sabre impuissant résonne sur les cuirasses, rebondit sur le fer, frappe à plat ou n'atteint pas l'ennemi.

Les croisés, se sentant mollement poursuivis, reprennent courage ; ils font volte-face avec un cri terrible ; combattant avec furie, déjà ils entourent le prince d'une épaisse forêt de dards : soit terreur ou défaillance, il ne sait plus opposer à leurs atteintes l'acier de son glaive ou l'or de son bouclier.

Il lui devenait difficile d'emporter la vie sauve, les croisés frappant d'estoc et de taille ; lorsqu'un détachement de Lithuaniens se fraye un passage à travers cette mêlée et le met à couvert sous des glaives et des boucliers : celui-ci cor-

rige avec les siens des coups mal ajustés, celui-là garantit le prince des traits qui lui étaient adressés.

Déjà la nuit s'efface, déjà l'aurore étend sa chevelure écarlate sur les nuages de sa couche, le combat cependant est loin de se ralentir; les morts, les blessés tombent de part et d'autre : aucun des combattants n'a reculé d'un pas; le dieu de la victoire, pesant les destinées futures, puise à mesure égale le sang des deux partis, et la balance n'incline d'aucun côté.

Tel le père Niémen, porteur de nombreuses nacelles [239], à sa rencontre avec le géant de Rumsza, l'étreint de ses bras humides, le creuse par la base, le presse au sommet de sa forte poitrine; celui-ci résiste à l'assaut des vagues, ses épaules nerveuses soutiennent jusqu'aujourd'hui leur violence : et ni le rocher ne change de place, ni le fleuve ne détourne son cours.

Les croisés, impatients d'une lutte prolongée, poussent au centre des Lithuaniens un dernier escadron placé en réserve sur les flancs de la montagne; le komthour les conduit, lui-même il combat à leur tête. Tombant sur les guerriers épuisés de fatigue avec une troupe fraîche et bien disciplinée, il brise les rangs, assure la victoire aux Teutons : lorsqu'un long cri de guerre vient traverser les cieux.

Tous les regards se détournent soudain; et, comme un frêne altier sur une montagne couverte de neige répand au loin les ombres de ses tresses chevelues, tel paraît un guerrier noir enveloppé d'un large manteau noir, ainsi que son coursier, son panache et sa devise : il a rugi trois fois, il fond comme l'éclair. Mais dans quel sang va-t-il baigner son glaive?

Il atteint les croisés, il plonge et replonge dans la foule; on ne voit pas le combat, mais au râle des morts on devine en quels lieux bout le carnage, combien est terrible la foudre de son épée; là, disparaît un casque, ici,

tombe un drapeau : l'escadron s'ébranle, se trouble et s'agite en désordre.

Comme les bûcherons abattant les chênes et les pins le long de la forêt, répandent au loin le bruit des cognées, le grincement des scies ; de moment en moment s'affaisse une cime d'arbre, et l'on distingue enfin dans le bois éclairci les hommes et les reflets de l'acier : ainsi le guerrier inconnu, renversant les Teutons sur son passage, se fraye une route sanglante vers les Lithuaniens.

Hâte-toi, ô guerrier, de ranimer leur valeur, de secourir les défaillants ; hâte-toi, il en est temps : les Lithuaniens touchent à leur défaite, le rempart de lances et de boucliers est entr'ouvert. Le komthour triomphant cherche Litavor sur toute la plaine et l'appelle ; celui-ci lui répond : tous deux volent en carrière, le duel suprême va commencer.

Litavor lève son sabre pour en frapper son adversaire ; le komthour fait feu d'une arme foudroyante. Les Lithuaniens tressaillent, ils regardent le prince. Hélas ! le sabre s'échappe de ses mains, les rênes flottent sur le cou du destrier, son front ne peut plus soutenir l'acier qui le presse ; glissant hors de la selle, il tombe à la renverse et les siens s'élancent pour le soutenir.

L'homme noir a rugi ; comme un sombre nuage, après avoir tonné, lance une grêle meurtrière, ainsi, le fer haut, il vole droit au vainqueur. A peine ont-ils croisé l'épée, le Teuton roule à terre, et le sombre guerrier fait trépigner son cheval sur son corps.

Il vole à l'endroit où les serviteurs s'empressent autour du prince ; il le saisit, brise les nœuds de l'armure, dépouille avec précaution le métal rougi de sang, sonde le coup de feu profondément noyé : mais le sang jaillit de nouveau. La douleur rappelle le blessé à la vie ; il ouvre les yeux, regarde autour de lui et baisse avec soin la visière.

Il repousse avec colère les soldats et les pages; et, serrant la main du vieux Rymvid, il lui dit tout bas : « C'en est fait, mon veil ami... Ne découvrez pas mon sein... respectez le mystère... Tout secours serait vain... bientôt je dois mourir. Vite au château, c'est là que je veux expirer. »

Rymvid plonge deux grands yeux dans les traits du blessé; il se croit poursuivi par un rêve affreux, il laisse tomber la main qu'il mouillait de ses pleurs; le frisson lui court dans les os, une froide sueur inonde son visage : il reconnaît maintenant cette voix qu'hier il a pu méconnaître!

. . . .

Cependant le noir vainqueur confie aux mains de Rymvid les rênes abandonnées et revient vers le prince. Il hâte le départ; il entoure le mourant de ses bras, le pose devant lui sur la selle, étanche la blessure avec la main : et, sur un signe donné, tous trois s'élancent hors du champ de bataille.

Ils approchent de la cité; les habitants curieux leur barrent le passage : mais les guerriers, en piquant des deux à travers la foule étonnée volent en silence vers les remparts du château. A peine entrés, on ferme la poterne; et le chef inconnu donne aux gardes l'ordre sévère de ne laisser pénétrer ni sortir personne.

Bientôt les combattants arrivent de la plaine avec ce qui reste de leur armée; et, bien que la journée soit à leur chef, on ne manifeste aucune joie dans la cité, l'inquiétude domine tous les cœurs, le deuil est sur tous les fronts, chacun demande des nouvelles du prince : « Où donc est-il? vit-il encore? la blessure est-elle profonde? »

Personne n'a été au château, rien n'a transpiré, les ponts sont levés et les herses baissées. Cependant des soldats descendent dans les fossés, au milieu des broussailles, armés de scies et de cognées; ils coupent les buissons, abattent les peupliers, les frênes, et transportent à bras ou sur des

chariots les troncs équarris, les branchages et les copeaux. A cet aspect la douleur et l'effroi sont au comble.

Aux lieux où le maître de la foudre [240], à côté du dieu des tempêtes voit chaque jour arroser ses autels du sang des béliers, des chevaux et des brebis à la toison argentée, on élève un bûcher, haut et large de trente coudées.

Un chêne est au milieu; sous le chêne, un prisonnier teuton. A cheval [241] sous le casque et dans sa panoplie, trois fois enchaîné à l'arbre immobile, c'est le chef des chrétiens et naguère leur ambassadeur, c'est l'assassin du prince, c'est Didier de Kniprod.

Peuple, chevaliers et prêtres, tous accourent à cette vue, attendant la fin, et n'osant rien deviner; la pensée de chacun se partage également entre la crainte, la douleur et l'espérance. Tous les yeux sont tristement dirigés vers le château, toutes les oreilles sont aux écoutes.

Enfin le cor résonne au sommet de la tour; le pont tombe, un cortège de deuil s'avance à pas lents, avec les dépouilles du héros portées sur des boucliers. Auprès d'elles, l'arc, la lance, le glaive et le carquois; un large manteau de pourpre les enveloppe : ce sont les vêtements du prince, mais la visière baissée dérobe sa figure.

« C'est lui, c'est Litavor! Prince aux vastes États, homme à la longue main, qui donc saura l'égaler, soit qu'il fît la guerre aux Teutons, aux hordes du Nogaï, ou qu'il tînt lit de justice devant le peuple! O prince! pourquoi donc tes funérailles ne se font-elles pas selon les rites de nos pères? Car ce n'est pas ainsi que la sainte antiquité honorait les princes lithuaniens, tes aïeux!

« Ton page, inséparable durant la vie, pourquoi ne te suit-il pas dans les cieux? et ton coursier aux pieds d'élan, ton compagnon de bataille, en drap noir, la selle vide? ton faucon et tes chiens, qui coupent le vent avec leurs naseaux, et tes limiers au flair lointain? »

La foule murmurait... Les chevaliers déposent le corps sur le bûcher, l'inondent de lait et de miel au son de la cornemuse et des flûtes; les Vaïdelotes entonnent le chant de la mort [242]. Le Krivé saisit la torche et le couteau du sacrifice. « Arrêtez ! » On s'arrête. « Voici le chevalier noir ! »

Qui donc est-il ? tous se le demandent. L'armée le reconnaît; c'est bien lui qui sur la plaine, hier, quand les Lithuaniens étaient en déroute et Litavor enveloppé, apparut tout à coup, ranima leur courage attiédi, extermina les Teutons et renversa le komthour.

C'est tout ce que l'on savait sur son compte. Aujourd'hui le voilà dans le même manteau, sur le même coursier; mais d'où vient il, quel est son nom, son pays?... Arrêtez et voyez ! Il lève sa visière et découvre son visage. C'est lui ! c'est Litavor! le prince!... La surprise leur ravit la voix et les sens; la joie de voir le héros tant pleuré leur rend enfin la parole, mille mains s'agitent, mille cris ont volé jusqu'aux étoiles : « Litavor, le voilà ! le prince notre seigneur vit encore ! »

Immobile, le front pâle et baissé vers la terre, Litavor accueille avec indifférence ce bruit, que l'écho répète au loin. Il lève lentement la paupière, parcourt l'assemblée en la remerciant d'un sourire; ce n'est pas le sourire qui dans le cœur, éclos vient s'épanouir sur les traits et briller dans les yeux : mais, comme attiré de force, il se pose sur les lèvres et s'évapore aussitôt en prêtant au visage la mélancolie d'une rose pâle sous la main d'un mourant.

« Allumez le bûcher !... » L'incendie éclate, et le prince reprenant : « Connaissez-vous ces restes précieux que la flamme va dévorer ? » Tout se tait. « Femme, quoique dans une armure d'homme; oui, femme par ses attraits, héros par sa valeur [243]. Adieu, je suis vengé; mais elle ne vit plus ! »

Il dit, court au bûcher, tombe auprès de Grajina et disparaît dans les nuages de fumée et les flammes [244].

ÉPILOGUE DE L'ÉDITEUR *.

Amy lecteur qui ceste legende as parcourrue avecques patience; sy la fin d'icelle n'est pas selon ton souhait, cela ne m'esbahira. La curiosité esveillee par recit embrouslié est incontinent incitee quand ne se voit moult satisfaicte.

En vain de moy vouldrois-tu t'enquesrir pourquoy le prince resta ceans ayant sa femme renvoyé; pourquoy dans ceste bastaille sy tardivement en aide arriva, pourquoy Litavor se prist de discords avecques les Allemands et sy la princesse ès son chief a tenu le lieu de son espoux. Sachez doncques l'escrivain qui ceste histoire recueillit, ayant faict brief recit de ce qu'il avoit veu et ouy (il estoit adonques dedans la ville) se tint coy sur le reste et n'en dict mot : et quand il trespassa, ie devins heritier du manuscript.

Ne pouvant demesler le vray, et cuidant, mon cher lecteur, vous faire plaisir publiant les secrets de ceste histoire, toutes fois ne vous abusant par vaines coniectures, souvent je m'enquesroy des Novogrodiens, hommes de bonne feaulté mais nul ne cognoisçoit rien fors le vieil Rymvid : et iceluy estant de vieillesse trespassé a aulcun ne confia son secret comme sy fust par seriment lié. Par adventure un aultre homme encor ce mystere cognosçoit et celuy la estoit le paige de la princesse, present a tout ce qui fut faict. Iceluy comme homme simple, mais de langue moins pose, racontoit; et moy i'escrivois, voyant d'iceluy les revelations estre d'accord avecques le dict de l'aucteur.

Toutesfois sy sont icelles en touts poincts veritables, il se-

* Nous avons tâché de rendre par un équivalent, le style archaïque dont l'auteur s'est servi dans cet épilogue.

roit difficile de l'asseurer; et ne demanderay en champ clos qui deceveur me traictera, car en ceste occasion ie n'invente rien de ma teste : et ce que de la bouche du paige ay ouy, mot pour mot le conteray.

Ores le paige disoit ainsy :

« La princesse navree a genoulx supplioit son espoux n'attirer plus nouveaulx ennemis sur les bras a la Lithuanie; mais lui courroucé fut intraietable, et quand ayant escouté avec visaige moqeur les prieres et tousiours respondu : « Non! » a touts sollicitements, icelle renvoya n'ayant rien accordé. La princesse souloit plus facilement luy en autre iour persuader ; manda que sur les remparts heraults soyent retenus quelque temps ou que soyent hors les murs relaschez. Ce qu'avecques grande diligence fict; et de la tout le mal advint. Car le Komthour, irrité d'une response trop dure, a la place du secours apporta flamme et beliers; et quand i'arrivoy apportant ceste nouvelle a ma dame, icelle derechief vers son espoux courrut, et de loing ie suivois. Quand nous entrames il faisoit desia sombre et nuict dedans la salle. Le prince, de fatigues lassé, estoit d'un profond somme endormy. Icelle s'arresta en face du lict, mais n'osa le resveiller; soit que vaines suppliques ne voulust plus faire, soit iceluy dans son repos troubler : a la fin d'un aultre stratagemme fict employ.

« Prenant l'espee au chief du prince, de sa cotte de mailles son sein revestit et le ducal mantel sur ses blanchettes espaules suspendit; et doulcement la porte fermant, vers le balcon se hasta m'ayant interdict d'ouvrir la bouche sur ceste chose la.

« Desia le destrier estoit sellé et harnaché quand icelle a le monter s'appresta ; et a son costé gauche ie n'ai plus veu l'espee pendante, icelle l'ayant apparemment oubliee ou perdue dans les tenebres.*

« Ores ie cours, quiers et reviens. Mais desia la porte

estoit close. Par la fenestre regardoy : helas ! desia la troupe bien avant chevauchoit en plaine. Et l'effroy m'a saisy comme sy charbons ardents me couvroient. Ie ploure, sue me desmene, ne sachant quoy faire. L'on voit esclairs reluire, tonerre des canons bien loing on ouyt. Ie me figuroy que les Allemands la bastaille commençoient. Soudain Litavor saulta du lict, soit qu'il eust assez longtemps dormy, soit qu'il fust par le fracas esveillé. Il commande, en sa main frappe, commande derechief. Moy, tremblant, espoanté, me glisse sur genoulx vers un coing obscur de la salle. J'ai veu comme ses armes et son haubergeon il quesroit, et sur la porte frappoit. Soudain dans la chambre de la princesse il court, revient, brise verroulx et saulte dedans la salle. Moy, m'eslevant tout doulcement a la fenestre (et le iour commençoit a poindre), i'ay veu le prince iettant les yeulx tout au tour, escoutant avecques soing, criant ; mais au chasteaul il n'y a plus ame vivante. Apres, comme tout fors de soy, saulte en bas ou sont sès palefroys a leurs cresches attachez, part au galop vers les remparts ou faict un temps d'arrest, escoutant d'ou venoit le bruict des armes et feu des canons, et comme un esclair vole bride abattue a travers cour, pont, poterne, du costé de la capitale. Moy, ie regardoy tousiours a la fenestre, attendant avecques grande impatience la fin ; et tout s'apaisa, et vers le lever du soleil tout s'esteignit.

« Adoncques Litavor revient Rymvid suivant; ayant descendu de la selle Graiina defaillante sur leurs bras icelle portoient. Horrible a penser ! par ou passent un rieu de sang marque la trace. Transpercee au sein d'un coulp mortel, devant luy muette elle tombe ; tantost d'iceluy les genoulx embrassant, tantost tordant et tendant vers luy mains glacees : « O mon espoux, pardonne ! c'est de moy premiere et derniere infeaulté. » Le prince ploure, icelle releve, mais s'evanouist encor et rend l'ame.

« Iceluy se leva, s'esloigna ; et dedans les mains son chief cachant, immobil desmoura. Moy, a l'escart tout voyois, et quand se prindrent a deposer d'icelle le corps sur lict mortuaire, ie vuidoy le camp. Ce qu'il advint depuis, touts vous cognoiscez. »

Voicy comment raportoit le paige, d'abord sous secret; mais Rymvid estant mort, la paoure de la desfense estant disparcue (car Rymvid avoit interdict de publier rien emmy le peuple), ceste nouvelle au commencement celee fut respandue de plus en plus, et maintenant nul en Novogrod qui ne chante la chanson sur Graiina : les ioueurs de vielle cognoiscent icelle, les filles repetent, et a ce champ de bastaille on a baillé nom de *Champ de la Lithuane.*

FIN DE GRAJINA.

NOTES

DU TOME PREMIER.

---

[1] ROMANCERO. — *La Primevère* et *L'Allégorie* sont une profession de foi que Międkiewicz a cru devoir placer en tête de son premier recueil, publié en 1822, à Vilno, sous le titre de *Romances et ballades.* La seconde surtout est remarquable par la forme poétique dont l'auteur l'a revêtue. Pour peu que l'on ait du goût pour les commentaires, il serait aisé de faire de longues pages sur ce morceau. MARIE serait le mythe personnifié de la poésie sentimentale et naïve, ou populaire; la discussion entre le savant et le poëte serait la querelle un peu surannée entre la Raison et la Foi, la Sagesse et l'Amour, entre Sniadecki et Mickiewicz : entre les classiques de Varsovie et les romantiques de Vilno. Mais ce fragment, pris à la lettre, comme nous l'avons fait, serait encore une fiction charmante.

La Primevère exprime en germe et d'une manière plus confuse la même pensée. On devine aisément ce que veut dire la *marâtre* dans le second morceau; le *souffle du nord* et la *dent du givre meurtrier* dans le premier : d'une part c'est la Russie, de l'autre la censure de Vilno, devenue plus tard l'inquisition et l'exil.

[2] Il est impossible de rendre le charme d'expression et de mélodie qui caractérise ce petit drame. C'est ici que l'on entrevoit le germe de la forme dialoguée, employée plus tard dans *les Aïeux*, dans quelques passages de *Konrad Wallenrod,* et, toutes les fois que le sujet le comporte, préférée par l'auteur à la simple narration.

[3] Les *Willis*, qui ont donné naissance à un conte charmant de Henri Heine, dans lequel les auteurs de *Giselle* ont puisé leur libretto, ne sont par d'origine allemande, mais lithuanienne. Le séjour habituel des *Willis* était la *Vilïa*, chantée par Mickiewicz dans *Konrad Wallenrod;* de même que la petite rivière de *Ross*, en Ukraine, fut le berceau des *Roussalki*, chantées par Bogdan Zaleski. C'étaient aussi des vierges demi-nues et souriantes qui entraînaient de manière ou d'autre le voyageur dans les flots, et le noyaient sans miséricorde. Selon Narbutt, le nom de la capricieuse Villa est dérivé de *wiliç (zawily)*, serpenter, danser en rond : il est évident que l'étymologie des *Willis* est la même. *Wila,*

fée illyrienne, est l'héroïne du poëme de notre savant ami, M. Dall' Ongaro, intitulé *Marko Kralewicz*. Mais les Allemands nous ont pris cette légende pour se l'approprier, avec bien d'autres choses encore.

[4] *« Und wie er sitzt und wie er lauscht,*
Theilt sich die Fluth empor;
Aus dem bewegten Wasser rauscht
Ein feuchtes Weib hervor.

« Das Wasser rauscht' das Wasser schwoll,
Netzt' ihm den nackten Fuss;
Sein Herz wuchs ihm so sehnsuchtsvoll
Wie bei der Liebsten Gruss. »

Cette analogie avec la plus jolie ballade de Gœthe, intitulée *le Pêcheur*, est trop frappante pour qu'elle soit purement l'œuvre du hasard. Mais quelle que soit la forme qu'il ait crû devoir adopter et les réminiscences dont, à son insu peut-être, il n'a pu se défendre, Mickiewicz a recueilli le sujet de cette ballade sur les bords mêmes du Switez, dans les récits populaires de cette contrée; et d'ailleurs elle diffère essentiellement de la légende de Gœthe par la moralité qu'elle renferme, comme toutes ses autres poésies.

[5] Cette ballade a été composée pour célébrer la mémoire de Thomas Zan, le fondateur et le chef des sociétés secrètes à Vilno, le héros de la seconde partie des *Aïeux;* il n'y a de changé que le dénouement. Mickiewicz fait mourir le sien entre les bras d'un ami; tandis que le *philarète* exilé fut déporté dans ces régions maudites « d'où l'on ne revient jamais. »

Voici une traduction en vers de ce morceau, insérée en 1836 dans la *Pologne pittoresque :*

Vois ce vieillard aux vêtements étranges,
Barbe touffue et cheveux blancs;
Deux beaux garçons, roses comme deux anges,
Guident vers nous ses pas tremblants.
Il suit la route en jouant de la lyre,
Ses deux enfants du chalumeau ;
Sur son passage on se presse, on admire,
On veut l'amener au hameau.
« Viens égayer la fête du village;
Les fruits ne te manqueront pas :
Tous nos vergers seront mis au pillage,
Et notre gîte est à deux pas. »
En inclinant son front couvert de neige,
Sous un tilleul il vient s'asseoir ;
A ses côtés s'établit son cortége,
Admirant la fête du soir.
Ici l'on danse, un bûcher fume et brille;
Ici, fillettes et garçons,
Cernant la flamme où le sapin pétille,
Célèbrent les jours des moissons.
A son aspect tout s'arrête ; silence!

Tout se tait, fifre, tambourin:
Le feu pâlit, et la foule s'élance
Vers le siége du pèlerin.
« Digne vieillard, salut! le ciel t'amène;
Viens bénir nos jeunes amours,
Tes pieds sont las: repose en ce domaine,
Chez nous viens passer de beaux jours.
Viens avec nous vers ces riches corbeilles,
Et vers ce siége de gazon;
Veux-tu goûter ce vin de nos abeilles,
Ou les fruits mûrs de la saison?
Voici ta lyre et voilà nos offrandes;
Ces deux enfants suivront ta voix:
Pour nos présents, nos gâteaux, nos guirlandes,
Chantez-nous un air à vous trois!
— C'est bien, dit-il; écoutez, je commence!
(La ronde alentour se serra):
Que voulez-vous, chansonnette ou romance?
Un sonnet? — Ce qu'il vous plaira. »
Il prend son luth; et, vidant une coupe
D'où jaillit l'ambre et l'or du miel,
Il fait un signe aux enfants, à sa troupe,
Et chante, les yeux vers le ciel:
« Amis, je vais de village en village,
Suivant le cours du bleu Niémen;
Chantant toujours dans mon lointain voyage,
Les amours, la joie et l'hymen.
A m'écouter aucuns trouvent des charmes,
Mais tous ne me comprennent pas!
Je vais plus loin, offrant à Dieu mes larmes,
Et le Niémen guide mes pas!
Si parmi vous quelqu'un daigne m'entendre,
Qu'il vienne me presser la main;
S'il mêle aux miens les pleurs d'une âme tendre,
Ici finira mon chemin. »
Puis, il s'arrête, et d'un regard humide
Parcourt les vergers et les champs.
Quelle est, au loin, cette vierge timide,
Debout, attentive à ses chants?
Sa main commence une écharpe de roses,
Faisant, défaisant tour à tour;
Un beau berger reçoit ces fleurs écloses
Aux premiers soleils de l'amour!
A ses serments elle prête l'oreille
Suivant la brise dans les blés;
Son front est pur: mais son âme est pareille
Aux flots qu'un orage a troublés.
Comme la feuille au rosier se dérobe
Quand le vent paraît s'assoupir,
Sur sa poitrine on voit frémir la robe,
Mais l'on n'entend pas de soupir!

Alors sa main cherche une feuille morte
Qu'elle gardait près de son cœur;
Elle la jette, et la brise l'emporte :
L'amant sourit d'un air vainqueur!
Elle la jette, elle lui parle encore,
Lève ses regards vers les cieux;
Son teint de lis s'anime et se colore,
Des larmes roulent dans ses yeux.
L'homme à la lyre attache un œil de flamme
Sur les traits de la belle enfant;
En préludant, il pénètre son âme
D'un regard vengeur, triomphant.
Et de sa lèvre il approche l'amphore,
Le luth a vibré sous ses doigts;
Il fait un signe et d'un gosier sonore
Ainsi recommencent tous trois :

« Pour qui tresses-tu la couronne
De lilas, de rose et de thym?
Si ton cœur déjà m'abandonne,
Qui donc portera ta couronne,
Gage d'amour, bonheur certain?
Est-ce un époux, douce madone,
Qui doit obtenir la couronne
De lilas, de rose et de thym!

« Donne-lui donc cette couronne
De lilas, de rose et de thym;
Et lorsque ton cœur m'abandonne,
Moi, je t'adore et te pardonne...
Laisse les pleurs, soir et matin,
A ton amant, douce madone,
Quand l'époux obtient ta couronne
De lilas, de rose et de thym! »

Le chant finit; et l'écho de la plage
Répand un bruit multiplié :
« On a chanté cet air dans ce village;
Le chanteur, tous l'ont oublié! »
Le barde alors lève un front plus austère;
En pressant les cordes d'airain:
« Frères, dit-il, voici tout le mystère,
Je connais l'auteur du refrain!
Lorsque, guidé par mon errante étoile,
J'ai vu la Baltique aux flots bleus,
Un beau jeune homme arriva sous la voile,
Des bords du Niémen onduleux.
Il souffrait tant! du secret de ses larmes
Seul je reçus le triste aveu;
Seul j'eus pitié de ses longues alarmes :
Une autre en rendra compte à Dieu!
Soit que la mer à l'orient s'enflamme,

Que la lune éclaire au zénith,
Je le voyais, la tristesse dans l'âme,
Fuir sur les sommets de granit.
Dans un esquif, plein d'une ardeur secrète,
Il bravait les vents et les flots;
Des noirs écueils il gravissait la crête,
Aux mers confiant ses sanglots.
Je vais à lui; le jeune homme en délire
Semble aussi ne pas m'éviter:
Sans dire un mot, je fais parler ma lyre,
Et puis, je me mets à chanter.
Il s'attendrit, de loin me jette un signe
Que ma voix plaît à ses douleurs;
A m'écouter bientôt il se résigne:
Il parle... et je verse des pleurs!
Depuis ce jour, il cherche ma présence,
Semble heureux de mon amitié;
Comme autrefois il garde le silence:
Et moi, je me tais, par pitié!
Lorsque bientôt sa peine trop amère
L'eut brisé, mourant, il pâlit;
J'ai pour l'enfant tous les soins d'une mère,
Sans cesse au chevet de son lit.
De jour en jour il s'éteint, il succombe;
Enfin il m'attire vers lui:
« Je sens, dit-il, le frisson de la tombe,
« Ami, Dieu m'appelle aujourd'hui!
« Dois-je pleurer tant de jeunes années
« Mortes déjà! mortes en vain?
« Un seul printemps les a toutes fanées,
« Un amour, un seul, mais divin!
« Tu sais! depuis que ce flot solitaire
« Ensevelit tous mes remords,
« J'ai détaché mon âme de la terre;
« Seul survivant parmi les morts!
« Jusqu'au tombeau tu me restes fidèle.
(Mêlant ses pleurs avec les miens)
« Dieu, disait-il, reconnaîtra ton zèle;
« Reçois les plus chers de mes biens:
« Tu dois connaître, ô toi qui me consoles,
« Ce chant que j'aimais autrefois?
« Tu te souviens de ces douces paroles,
« Et du son plaintif de ma voix.
« Prends cette fleur et cette boucle blonde;
« Prends cette feuille de cyprès,
« Tous les trésors que je laisse en ce monde:
« Tous mes amours, tous mes regrets!
« Prends-les; peut-être, en remontant ce fleuve,
« Tu verras l'objet de mes vœux:
« Tu lui rendras, lorsqu'elle sera veuve,
« Cette fleur, ce chant, ces cheveux!

« Comblé de soins par une sœur chérie,
« Dis-lui... » Mais son œil s'est glacé;
Il murmurait le saint nom de Marie...
Un ange aux cieux l'a prononcé!
Dans les douleurs d'une lente agonie
Il voulait me parler encor;
Montrait son cœur et la Lithuanie
Vers où son âme a pris l'essor! »
— Il s'interrompt; ses yeux mélancoliques
Semblent chercher autour de lui;
De sa ceinture il tire ses reliques,
Mais le couple heureux avait fui!
Pourtant, au loin, il voit sous la ramée,
La vierge, étouffant ses sanglots;
Et le jeune homme, avec sa bien-aimée,
Disparait parmi les bouleaux.
Et du vieillard on entoure le siége;
Quels sont ces jeunes amoureux?
« Sa fiancée et son frère... que sais-je! »
Il ajouta : « Qu'ils soient heureux! »

[6] Les deux dernières parties de *Seigneur et Jeune fille* sont de Mickiewicz; la première est de M. Édouard Odynieç, qui, comme poëte, avait commencé par donner les plus hautes espérances. Voici un essai de traduction de ce charmant petit combat poétique :

I.

Quoi, si tard dans le bois,
Bel ange!
Entends-tu le haubois
Étrange?
Vois-tu le chasseur noir
Qui chasse?
C'est le sieur du manoir :
Fais place!
« Des fraises, voulez-vous,
Beau sire?
— Non, tes yeux sont plus doux,
Sans rire!
Ai chassé tout le jour,
Ma lige;
Apprends-moi, bel amour,
Où suis-je?
Ai vu le chasseur noir,
Sans doute.
Trouverai-je un manoir
En route?
Si n'encontre un chemin
Viable,
Courrai jusqu'à demain
Le diable!

— Lors, suivez ce sentier
Sous l'herbe;
Trouverez un noyer
Superbe.
Puis un bourg, un rieu,
Un hêtre,
Puis le chastel. Adieu,
Mon maître. »
Il s'élance à cheval,
L'accole;
Et, sonnant un signal,
S'envole.
Il s'envole au galop
Dans l'ombre;
Le soir luit sur le flot
Plus sombre.
Rose exhale un soupir
Sonore :
Que dit-elle au zéphyr?
J'ignore!

II.

Quoi, si tard dans le bois,
Bel ange!
Entends-tu le haubois
Étrange?
Vois-tu le chasseur noir
Qui chasse?
C'est le sieur du manoir :
Fais place!
Il s'écrie en courant :
« Bergère!
Ta route est un torrent,
Ma chère!
Onc n'ai vu ni noyer
Ni hêtre;
Voudrais-tu me noyer?
— Peut-être!
Mais prenez par ici
(Fit-elle);
Beau sire, adieu! — Merci
La belle! »
Il s'enfuit à cheval
Dans l'ombre;
Le soir luit sur le val
Plus sombre.
Rose exhale un soupir,
Pauvrette!
Que dit-elle au zéphyr?
« Seulette! »

III.

Quoi, si tard dans le bois,
Bel ange!
Entends-tu le haubois
Étrange?
Vois-tu le chasseur noir
Qui chasse?
Non, le sieur du manoir
Repasse.
Du palefroi descend,
Morose;
L'appelle en rougissant :
« La Rose!
Quel chemin m'as tracé,
Faux guide?
Tombai dans un fossé,
Perfide!
En vain clame au secours
Et sonne;
N'est lieu propre aux discours
Personne!
Veux-tu nous secourir?
Sois prompte;
Ou veux-tu voir mourir
Un comte!
Mon cheval meurt de faim :
Qu'il mange!
M'as fait boire au ravin,
Bel ange!
Près de toi cueillerai
Des fraises;
Et prendrons sur le pré
Nos aises. »
Près d'elle vient s'asseoir,
L'implore;
Que disaient jusqu'au soir?
J'ignore!
Zéphirant un zéphyr
Bien tendre,
Rien n'ai pu qu'un soupir
Entendre.
Chantaient-ils l'angélus?
J'en doute :
Mais ne demanda plus
La route.

7 Il y a eu de tout temps entre la Pologne et la Lithuanie une gravitation mutuelle et spontanée qui devait aboutir à l'union intime des deux peuples, d'une origine toute différente, mais égaux de cœur, par la main de la belle et jeune reine Edvige, en 1386. Voyez *Poïata*, roman

de Bernatowicz, traduit en français par Letourneur; *Vladislas Jaghellon*, par Mme de Choiseul-Gouffier, née Tyzenhaus; *Edvige*, par Mme d'Abrantès, etc.

[8] M. Twardowski, imprimeur et sorcier du temps de Sigismond-Auguste, est le héros de la plupart des contes merveilleux qui se racontent tout bas, à la veillée, au coin du feu. C'est le Faust des Allemands. Quant à sa mésaventure, un fait à peu près pareil est arrivé à Cambyse. L'oracle de Bute, en Égypte, lui ayant prédit qu'il mourrait à Ecbatane, Cambyse se promit bien de ne jamais y mettre le pied. Mais un jour qu'il s'était blessé à la chasse, quand on lui dit que l'endroit où il s'était arrêté s'appelait Ecbatane, il mourut. — Il y avait Ecbatane en Médie et Ecbatane en Syrie.

[9] C'est évidemment une imitation du « *Byt-po-siemu*, » phrase sacramentelle que le tzar a coutume de tracer, de sa propre main, au bas des oukazes et des ordonnances. On serait embarrassé de savoir laquelle a signé le plus d'arrêts de mort et de proscription, de la griffe de Satan ou de la main sanglante du tzar Nicolas.

[10] Dans l'original, c'est la lettre *B*, commençant la formule précitée, qui remplit cet office; nous avons dû y suppléer par un *A*, dont nous avons tant bien que mal tiré parti pour rendre l'idée spirituellement grotesque de l'auteur.

[11] Cette dernière partie a été ajoutée par M. Édouard Odynieç, « *avec le consentement de l'auteur.* » C'est ainsi que les grands peintres font souvent achever leurs toiles par leurs élèves.

[12] « *Ibi, robur nostrorum hominum illecebris opulentæ, luxuriosæ, et Græcorum commerciis corruptæ civitatis, ut Pœnorum olim apud Capuam, elanguit; disciplina militaris licentia dissoluta, et ille victor multarum gentium exercitus devictæ urbis lascivia, libidinibus et flagitiis victus est : ita ut ei vinci magis propemodum quam vincere expediverit.* » M. Kromer, *Polonus*, lib. IV, p. 59.

[13] « *Et enim plurimorum maximorumque malorum, quæ Poloniam postea implicarunt hæc victoria causa et origo fuit. Nam dum illi Kiioviæ nulla se nequitia et libidine, quamvis fœda, et sibi inusitata prius, abstinent, complurium uxores et filiæ domi relictæ, non ferentes tam diuturnam virorum absentiam (jam enim septimum forte annum in Russia et Ungaria militantes domibus aberant), tum aut libidinibus eorum quæ crebris nuntiis ad ipsas perferebantur, et injuriis irritatæ, flagitiis vicissim viros et propinquos suos plæræque ulciscuntur. Nonnullarum etiam pudor et constantia partim blanditiis et falsa extinctorum virorum persuasione corrumpitur, partim vi expugnatur, justa divini numinis vindicta atque permissu.* » Ibidem, p. 60.

[14] « *Sævit (rex) et in mulieres quæ culpæ affines esse videbantur, quibusque misericordia et indulgentia virorum perceperat, et quidem inaudito modo. Abstractis enim et abjectis infantibus quos e stupris et adulteriis enixæ erant, catulos ad ubera earum admovisse dicitur.* »

[15] Le sujet de cette ballade est du onzième siècle. Le peuple polonais a pieusement gardé ses souvenirs, transmis de génération en génération, durant un parcours de huit siècles, en leur conservant la mélodie, la forme et le langage primitifs.

[16] Dès le début, on remarque une frappante analogie entre cette ballade et la précédente; et, quoique composées à de grands intervalles

l'une de l'autre, il sera curieux de les mettre en regard, afin d'observer, le fond étant le même, ce qu'il peut y avoir de changé dans la manière de l'auteur.

17 Aux mariages du peuple polonais, les *swaty*, fianceurs, paranymphes, c'est-à-dire ceux ou celles qui sont chargés,

« Soit par dons, soit par ruse, ou par quelques miracles,
Entre deux vrais amants d'aplanir les obstacles, »

sont revêtus de certaines fonctions et dignités qu'ils exercent durant tout le temps des noces. L'une d'entre elles est de dresser la couche de la mariée.

18 Cette légende est connue de tous les peuples de la chrétienté; les poëtes se sont seulement chargés de l'arranger à leur guise. La *Lénore* si fameuse de Burger est construite sur le même fond. Ignorant la chanson primitive du peuple allemand, on ne peut savoir combien elle a subi d'altérations dans le récit de Burger. J'ai composé cette ballade d'après une chanson polonaise que j'ai autrefois entendu chanter en Lithuanie. Le texte et le plan général ont été fidèlement observés; je regrette seulement de n'avoir pu en retenir que peu de vers, qui m'ont servi de modèle pour le style et le rhythme de cette ballade (†). *

19 SCOLAIRES. — M. Boyer-Nioche, auteur de *la Pologne littéraire* (1839, chez Paulin), a donné une bonne imitation en vers de l'*Ode à la Jeunesse*.

20 Ces toasts étaient le ralliement symbolique de la société des *Rayonnants*, comité directeur de celle des *Philarètes*, instituée à Vilno par THOMAS ZAN, et dont notre Mickiéwicz fut le bien-aimé poëte. Sous prétexte de se livrer à des travaux scientifiques, les jeunes gens se préparaient en silence, entourés d'espions et sans cesse avertis par de terribles exemples, à remplacer leurs couronnes de lauréats ou de bacheliers par les palmes plus glorieuses du martyre. Ces stances révèlent sous un langage mystique et figuré, mais assez transparent pour qu'il soit facile d'en pénétrer la pensée, elles révèlent, dis-je, les tendances occultes des philarètes. Les Russes les accusaient d'abominables pratiques; et nous renvoyons le lecteur à la IIe partie des *Aïeux* pour la vengeance atroce, sans exemple, qu'ils ont tirée des jeunes adeptes de ces sociétés. Ici, dans un banquet philosophique, où sans doute il y eut plus de larmes versées que de coupes remplies, le barde fait apprécier aux philarètes les avantages de la Science, du Sentiment, de l'Union et de l'Activité, quatre perfections qu'ils avaient adoptées pour devises.

21 Allusion aux colonnes de fer plantées par Boleslas le Grand, au confluent de l'Elbe et de la Sala d'une part, et dans le Dniéper de l'autre, pour marquer les limites du royaume de Pologne.

22 Le casque de Pluton rendait invisibles ceux qui le portaient. (†)

23 Les Myrmidons, soldats de l'impétueux Achille, tiraient leur origine des fourmis. (†)

24 Allusion au statut lithuanien, promulgué, en 1569, par les rois Jaghellons. (†)

25 Qu'on se rappelle que Mickiewicz écrivait sous la férule de la censure moskovite. Sans cette boutade contre la révolution, il est probable que l'épître à Lelevel n'eût jamais vu le jour.

* Le signe (†) distinguera désormais les notes qui sont de la main de Mickiewicz.

[26] Seizième siècle, époque de la Pologne florissante.

[27] Il est resté dans le pays une quantité de sabres musulmans du temps de Sobieski, seuls trophées de sa victoire sur les trois cent mille hommes de Kara-Mustapha (1683).

[28] *Juif* et *débitant de liqueurs* sont synonymes en Pologne. Coutume désastreuse qui a ruiné le pays. Toutes les industries *malfaisantes* sont entre les mains des Juifs, en Pologne comme ailleurs.

[29] Sycinski, nonce d'Upita à la diète de 1652, donna le premier exemple du *liberum veto* de funeste mémoire, et rompit la délibération. Jean Zamoyski croyait, en l'instituant, limiter le pouvoir des rois étrangers, et ne réussit qu'à troubler le pays par l'extension de la démagogie nobiliaire. Une tradition prétend que, lorsqu'il s'en retournait chez lui, chargé des malédictions de ses concitoyens, Sycinski fut tué d'un coup de foudre sur le seuil même de sa maison. Il y a quelques années, on montrait encore à Upita un cadavre très-ancien, mais d'une belle conservation, que les sonneurs de paroisse traînaient de rue en rue sous le nom de Sycinski, en l'exposant ainsi à la risée publique. (†)

[30] Le *Rocher hébraïque*, ainsi nommé à cause de ses empreintes noires, qui ressemblent à des caractères hébreux. (†)

[31] Ancien professeur d'anatomie comparée à Vilno.] (†)

[32] De même que les échecs, les dames furent inventées pour l'instruction des rois de l'Orient. (†)

[33] La traduction du poëme de Vida, *les Échecs*, par Jean Kochanowski (vers 1560), est un modèle de style et de précision.

[34] Celui de nos lecteurs qui voudrait compléter ses notions sur ce sujet intéressant, peut consulter l'in-folio de Mallet, publié en 1668; les deux volumes de Payne, avec une dédicace au docteur Johnon; enfin l'ouvrage plus moderne de Sturges et *le Jeu de Dames à la polonaise* par Manoury, chez Dentu, 1858.

[35] Orientales. — C'est le nom sous lequel le comte Venceslas Rzewuski fut connu dans l'Orient. Après la ruine de sa patrie, ne pouvant plus se dévouer à sa gloire et à son bonheur, il alla porter dans les steppes de l'Arabie cette ardeur aventurière et chevaleresque qui formait le fond de son caractère. Poëte et guerrier, il fut bientôt élevé à la dignité d'émir; il laissa dans le poëme non rimé d'*Oxana*, composé sous l'inspiration du désert, les traces de ses combats homériques, entremêlés quelquefois par des amours suaves comme les brises des palmiers. Le nom de l'émir à la *Barbe-d'Or* restera bien longtemps en respect chez toutes les tribus qui ont eu des relations hostiles ou amicales avec la sienne. Lorsqu'en 1831, la guerre éclata de nouveau entre la Pologne et la Russie, Venceslas, depuis quelque temps de retour dans l'Ukraine, monta sur les beaux chevaux qu'il avait amenés de l'Orient un escadron de volontaires; et les Moskovites ont bien des fois dû maudire leur rapidité et le yatagan de l'émir. L'insurrection des provinces conquises, trop longtemps abandonnée par nos diplomates, militaires ou autres, dut s'éteindre après des efforts inouïs; l'escadron fut décimé, et le sort de l'émir resta longtemps enveloppé du plus profond mystère. Les uns disaient qu'il avait été retrouvé parmi les morts apres le combat de Daszow; d'autres soutenaient que Gukila, sa jument chérie, l'avait emporté dans le désert, peut-être en Circassie, couvert de sang et de blessures. On connaît de lui une ode à lady Stanhope, la même que celle visitée par un autre illustre voyageur, mais avec quelques années

de moins ; les revues françaises lui doivent aussi quelques articles de main de maître sur les deux plus belles races de chevaux, arabe et polonaise.

[36] Après cette traduction du Pharis, faite par l'auteur lui-même, et dont nous sommes heureux de pouvoir enrichir notre ouvrage, nous donnons une traduction en vers, qui du moins aura le mérite de la fidélité :

Comme un esquif joyeux, se livrant à la brise,
Glisse avec volupté sur la vague soumise,
Et frappant de la rame un flot paisible et pur,
Balance un cou de cygne au-dessus de l'azur,
Tel l'Arabe aime à voir son cheval qui s'élance
De la cime d'un roc dans le désert immense ;
Quand le steppe, entr'ouvert sous les pas du coursier,
Bouillonne comme l'onde où l'on trempe l'acier :
Et, requin du désert, rapide, insaisissable,
Quand il nage au milieu d'un océan de sable.

O mon coursier, prends ton essor
Dans le tourbillon de poussière ;
Quitte le sol, fange grossière :
Vole plus haut, plus haut encor !

Il est noir, mon coursier, comme un ciel de tempête ;
Son crin fauve est un voile ondoyant dans les airs,
De ses pieds argentés jaillissent des éclairs :
Et l'astre du matin rayonne sur sa tête !

Fuyez, bois et rochers, sur le sable mouvant ;
Mon cheval aux blancs pieds, en avant ! en avant !

La palme au tronc léger qui penche,
M'offre son ombrage et ses fruits ;
Je cours, la dépasse et m'enfuis.
Elle descend, petite branche,
Au sein d'une verte oasis ;
Et, de loin, son feuillage insulte à mon mépris.

Les rochers du désert, ses gardiens, ses ministres,
Menacent le Bédouin de leurs têtes sinistres ;
Ils veulent l'arrêter, et d'échos en échos
Poursuivant son cheval, lui répètent ces mots :
« Où vas-tu, Bédouin imbécile ?
Là, point d'ombrage et point d'asile
Qui te cache aux yeux du soleil ;
Là, tu n'as pas dressé de tente
Dont la voile ombreuse et flottante
Puisse protéger ton sommeil ;
Le rocher seul ici peut s'endormir sans peine,
Car il n'est au désert qu'une tente : les cieux ! »

Vains mensonges ! menace vaine !
Je bondis, l'éclair dans les yeux ;

Je vole, et bientôt sur la plaine
J'ai fui les rochers envieux :
Et déjà les géants, honteux de leur défaite,
L'un à l'abri de l'autre allaient cacher leur faite.

Un vautour était là; me voyant fugitif,
Il jura, l'insensé, de me prendre captif :
Il déploya son aile et, sûr de sa victoire,
Trois fois il me ceignit d'une auréole noire.
Puis il cria : « Je flaire un cadavre qui fuit;
L'Arabe et le cheval sont à moi cette nuit!

« Le cheval cherche un pâturage,
L'Arabe des bois chevelus;
Plaines sans fleurs, bois sans ombrage!
Qui vient ici n'en revient plus;
L'ouragan seul passe et repasse
En ne laissant aucune trace
Des longs sentiers qu'il a suivis:
Dans ces campagnes infertiles,
Les vautours, les morts, les reptiles,
De leur chair vont être assouvis ! »

Trois fois, me menaçant de ses serres avides,
Le vautour sur les miens fixa ses yeux livides.
Lequel eut peur? C'est lui; car il prit son essor:
Et lorsque du regard je le suivais encor,
Que je bandais mon arc pour punir son audace,
De vautour qu'il était il se change en aiglon,
En papillon, puis en frelon,
Et puis, maigre cousin, il se perd dans l'espace.

Fuyez, rochers, vautours, sur le sable mouvant;
Mon cheval aux blancs pieds, en avant! en avant!

Un nuage léger fut jaloux de ma fuite.
Blanc, sur un ciel d'azur, il fond à ma poursuite.
D'un vol aussi rapide il veut fendre les airs,
Que l'Arabe à cheval traversant les déserts;
Et, déployant sur moi deux ailes diaphanes,
Il m'adresse en sifflant ces paroles profanes :

« Où vas-tu, Bédouin trop hardi?
Chez nous, pas de pluie argentine
Qui rafraîchisse ta poitrine,
Sous l'ardent rayon du midi.
Chez nous, point de fontaine pure
Dont le cristal, dont le murmure
Charment ton oreille et tes yeux;
Avant que la froide rosée
N'ait touché la terre embrasée,
Les vents l'emportent dans les cieux! »

Vains propos! je m'élance et m'enfuis de plus belle;
Je laisse loin de moi le nuage rebelle :
Sans couleur, sans haleine, il semble s'accrocher
Au sommet aigu d'un rocher.
Et lorsque, dédaigneux, je poursuis ma carrière,
Je le vois, fuyant en arrière
A l'autre extrémité du ciel;
Mais je lis sur son front la douleur qui le navre :
Rouge d'orgueil, jaune de fiel,
Et noirci par la mort, ce n'est plus qu'un cadavre.

Fuyez, brouillards, vautours, sur le sable mouvant;
Mon cheval aux blancs pieds, en avant! en avant!

Alors, nouveau soleil, sous la céleste voûte
Seul, je règne en maître et vainqueur;
Mes rivaux ne sont plus : jetés loin de ma route,
Ils ont tous fui, la rage au cœur.
Jamais un mortel sur la terre
N'a d'un pareil triomphe éprouvé le mystère!
Ici règne à jamais le calme de la mort;
Les échos sont muets, la nature s'endort·
Comme sur de nouveaux rivages
Les troupeaux de bêtes sauvages
De l'homme, hôte inconnu, ne craignent pas l'abord.

Allah! je me trompais! sur la plaine s'élève
Un rempart de guerriers à cheval, ceints du glaive;
Voyageurs ou bandits guettant un voyageur?
Je ne sais; mais ils sont d'une horrible blancheur!
Je cours, je crie : en vain! ces ombres sont muettes!...
Armée ou caravane enfouie au désert,
Le simoun a tout découvert!
Sur les os des chameaux des cavaliers squelettes,
Ne pouvant plus descendre; et, des trous de leurs têtes,
Des mâchoires sans chair ou des yeux sans regards
Le sable en longs ruisseaux coule sur les remparts,
Et semble murmurer une sinistre plainte :
« Où vas-tu, Bédouin insensé?
Ici le simoun a passé!... »
Mais le fils du désert ne connaît pas de crainte!

Fuyez, morts et simoun, sur le sable mouvant;
Mon cheval aux blancs pieds, en avant! en avant!

Un simoun, le plus fort des enfants de l'Afrique,
Remuait le désert de son pied frénétique.
Soudain il m'aperçoit, il s'arrête; et, surpris,
Tournoyant sur lui-même, il crie avec mépris :
« Quel est donc ce simoun au vol bas et timide
Qui foule ces flots d'or dont j'ai seul hérité? »
Il mugit, se dressa comme une pyramide;

Et, voyant que j'étais mortel, mais intrépide,
Il frappa le désert de son pied irrité :

Sous sa colère frémissante,
L'Arabie entière a tremblé.
Il saisit dans sa main puissante
Mon corps de douleur accablé;
Il me brûle comme la foudre,
M'abat sous deux ailes de poudre,
Me lance des cailloux ardents :
Mais, furieux, je me redresse,
Je le mords, l'étreins et le presse,
Et je l'écrase entre mes dents.

Le simoun veut s'enfuir, mais mon bras redoutable
Le retient ; tout son corps se brise en deux moitiés,
Et retombe en grêle de sable :
Et mort, comme un rempart il s'allonge à mes pieds.

Je respire à présent ! mes paupières mortelles
Regardent fièrement les étoiles des cieux ;
Toutes semblent aussi me sourire des yeux :
Car dans tout l'univers je suis seul avec elles.
Que j'aime à respirer le nectar embaumé
Que des jardins d'Allah m'apporte le zéphyre;
Tout l'air d'Arabistan à peine peut suffire
Pour une seule haleine, à mon sein enflammé !
Que j'aime à contempler cet azur plein d'étoiles,
Océan de splendeur où ce monde est noyé;
Et cet autre infini devant moi déployé,
Ce désert que la nuit couvre au loin de ses voiles !
Je tends à la nature une étreinte d'amour;
Ah ! je l'embrasserais du couchant à l'aurore !
Mon esprit devient libre ; il monte, il monte encore,
Jusqu'au faîte lointain du céleste séjour :
Et, comme avec son dard l'abeille perd la vie,
Ma pensée est aux cieux... mon âme l'a suivie !

[37] Champharis était un des plus célèbres chevaliers ou *pharis* arabes avant Mohammed. Poëte et guerrier, il descendait de la tribu d'Asd. Offensé par les guerriers de la tribu de Sélaman, il convoqua ceux de sa tribu, afin de les conduire à la vengeance. N'ayant pas obtenu l'appui des siens, Champharis quitta sa tribu, et composa la casside que voici, tout en reprochant à ses compagnons leur lâche ingratitude. Il fit la guerre tout seul, et jura de ne déposer les armes qu'après avoir immolé cent pharis de la tribu de Sélaman. Il en avait déjà tué quatre-vingt-dix-neuf, lorsqu'étant tombé dans un piége que lui tendaient les Sélaman, il périt lui-même. Sa tête coupée traînait dans leurs tentes ; et, lorsqu'un des pharis la repoussa du pied, l'os du crâne le blessa si grièvement, que bientôt il en perdit la vie et compléta le nombre de cent, que le mort avait juré d'atteindre. (†)

Cette casside se trouve, il est vrai, traduite dans les œuvres de M. de

Sacy ; mais l'auteur l'ayant retouchée sur la traduction polonaise de Senkowski, nous croyons devoir en donner cette leçon, conforme en tout au commentaire du savant orientaliste, et qui nous paraît bien plus exacte. C'est un superbe spécimen de la poésie arabe antérieure à Mohammed. Il serait dangereux pour la poésie moderne de faire le rapprochement de cette casside avec les essais d'imitation orientale que l'on a faits de nos jours. C'est une des sept cassides suspendues aux parois du temple de la Mecque, et parmi lesquelles Mohammed se trouvait honoré de voir figurer les premiers chapitres de son Koran.

[38] Un caudataire ou porte-queue, fonction honorifique au moyen âge.

[39] Des paupières foncées ont un grand attrait pour les Arabes. Ils se servent à cet effet d'une poudre de couleur brune nommée *kohl*. (*Kohl* veut dire charbon dans les langues d'origine germanique). (†)

[40] Les anciens Arabes païens conservaient dans le temple de la Mecque des flèches divinatoires nommées *zalum*, qu'un prêtre agitait dans sa main droite; d'après leurs divers mélanges et le bruit qu'elles rendaient, les augures prédisaient l'avenir. (†)

[41] Quand un pharis est mort dans les combats, ses femmes et ses filles montent sur une colline, et pleurent jusqu'à ce qu'elles aient obtenu vengeance de la part des pharis de leur tribu. (†)

[42] Sortes d'autruches souvent citées dans la poésie arabe. Elles volent par bandes avec un bruit épouvantable. Le pharis parfait doit connaître la situation des puits dans le désert, afin de savoir où il peut s'arrêter pour dormir et faire ses repas. (†)

[43] Allusion à la coutume des Arabes qui, après avoir tué un ch ameau tiraient au sort ses diverses parties. (†)

[44] Champharis avait fait serment de ne changer ses vêtements, de ne faire sa barbe, ses ongles et sa figure, de ne manger et boire qu'après avoir satisfait sa vengeance. (†)

[45] Célèbre poëte et pharis arabe. Exilé de sa patrie, il se rendit en Égypte chez son ami le sultan Abou-Khodja-Talik, qu'il trouva mort à son arrivée. C'est durant son retour d'Égypte qu'il composa cette casside. (†)

[46] Voyez la note 40 sur les flèches divinatoires.

[47] Ce passage du *Zend-Avesta* ne serait-il pas le germe de la formidable improvisation de Konrad? (Les *Aïeux*., II[e] part., p. 220.)

[48] ÉLÉGIES. — La princesse Zénéide Wolkonska, célèbre par son esprit et sa beauté, après avoir embrassé la religion catholique, est venue mourir à Rome, où la vengeance du tzar l'avait exilée. Tous les esprits élevés en Russie inclinent vers le catholicisme; tellement il leur répugne d'avoir l'autocrate pour arbitre de leur conscience, et son aide-de-camp, le général Protassoff, pour président du saint-synode. Le schisme, qui fait des affaires du culte un bureau de police, est un peu la religion des athées et des espions.

[49] Marie Szymanowska, pianiste célèbre. Sa fille est depuis devenue l'épouse de Mickiewicz.

[50] HYMNES. — Cette poésie, imprimée avec son *Romancero*, date des premières années de Mickiewicz. On y reconnaît de prime abord l'adoration exclusive que le poëte a vouée à la sainte Vierge, et qui se retrouve dans plusieurs passages des *Aïeux*, dans l'introduction de *Thadée*, dans la *Mère polonaise*, toujours intacte et pure, à travers toutes les phases de sa pen-

sée. Nous voyons combien ce culte des jeunes années a profité au génie du poëte. Cet hymne révèle déjà l'essor lyrique qui plus tard devait produire l'*Ode à la jeunesse* et l'improvisation des *Aieux*; c'est la même irrégularité de rhythme et de pensée, le même délire pindarique, la même magnificence d'images. L'ode nous semble la mieux appropriée au talent de Mięki ewicz, qui se refuse aux plans préconçus, aux effets combinés du drame ou du roman. Depuis cet hymne admirable, l'auteur a plané dans les airs d'une aile plus ferme et plus soutenue, mais jamais il ne s'est plus haut élevé.

[51] Cette belle comparaison, ingénieusement soutenue pendant sept couplets, n'est-ce point la profession de foi du jeune adepte de la société des *Rayonnants*, reproduite dans un âge plus avancé; la devise patriotique du philarète, devenue le thème d'une religieuse inspiration du chrétien?

[52] M. Michel Podczaszynski, historien et littérateur distingué, trop tôt enlevé à sa patrie, a le premier imprimé cette poésie dans son *Mémorial;* mais il a commis une erreur de date qu'il importe de rectifier. Ce n'est point le Ier novembre 1831 qu'elle fut composée, mais évidemment durant cette période de quatre mois qui suivit la révolution de juillet et précéda l'insurrection de novembre. Comment cette seule poésie a engendré toute ma traduction des œuvres de Mięckiewicz, je l'ai raconté dans ma préface.

[53] Cet événement eut lieu le 6 septembre 1831, vers huit heures du matin. Le poëte suppose qu'un adjudant, placé dans une batterie voisine de celle d'Ordon, a vu son héroïque défense, ainsi que le trait plus héroïque qui la termine; et qu'il en fait le récit à ses compagnons d'armes.

« Je pointais un canon; deux cents bronzes épars
D'une trombe de feu foudroyaient nos remparts.
Déjà les fils du Nord en colonnes sans nombre
Autour de Varsovie étaient formés dans l'ombre;
Paskéwitch est leur chef : il accourt, à sa voix
L'armée a replié son immense pavois.
Parmi les artilleurs, l'infanterie esclave
S'avance lentement, comme un ruisseau de lave
Semé de mille éclairs; et, mesurant ses pas,
L'aigle noir à deux fronts la conduit au trépas.
Dominant cette mer et ce champ de victoire,
Le fort du brave Ordon s'avance en promontoire;
Six canons dans ses flancs résonnent furieux :
Et la rage est moins prompte en cris injurieux,
Le ciel a moins d'éclairs que, durant la bataille,
Ces bronzes n'ont vomi de flamme et de mitraille.
Vois cet obus qui plonge au sein d'un bataillon;
Il laboure en tombant un lugubre sillon:
Comme un volcan sous l'onde, il fume, siffle, tonne,
Et d'une brèche immense entr'ouvre la colonne.
Vois ce pesant boulet; il roule, se débat,
Mugit comme un taureau qu'irrite le combat :
Ou, boa formidable, il bondit sur la plaine,
Écrasant de ses nœuds, brûlant de son haleine.

Quelquefois, plus rapide, il ne laisse en courant
Que le choc d'un cadavre ou le cri d'un mourant;
Comme si, d'un seul trait franchissant deux armées,
L'ange exterminateur les avait consumées!
Mais le roi dont l'orgueil les envoie à la mort
Est-il parmi les siens? partage-t-il leur sort?
Non! du pôle lointain il contemple la guerre.
C'est lui qui fait trembler la moitié de la terre;
Quand du haut de son trône il fronce les sourcils,
Les mères, par milliers, sont en deuil de leurs fils!
C'est lui, c'est l'empereur, dont un geste, un oukaze
Jette un arrêt de mort du Niémen au Kaukase;
Au signal de sa main le knout obéissant
Dépouille jusqu'aux os le peuple gémissant.
O toi, dont chaque jour se compte par victimes;
Toi, Dieu par ta puissance et Satan par tes crimes;
Quand le Turk au Balkan voit tonner ton courroux,
Quand le roi de Juillet baise tes deux genoux,
La Pologne, bravant l'effroi qui t'environne,
Se dresse contre toi, t'arrache une couronne,
Héritage sacré des Jean, des Boleslas,
Que ta main déshonore et que tu lui volas!
Le tzar est étonné, tous ses courtisans pleurent;
Le tzar est furieux, et d'épouvante ils meurent.
Mais voici les soldats dont la divinité,
Dont la foi c'est le tzar : « Le tzar est irrité,
Mourons tous, disent-ils, pour le tzar, notre père! »
Paskéwitch conduisant un nomade hémisphère,
Actif comme le knout dans la main du bourreau,
Vient de tirer son glaive en jetant le fourreau.
Hourra! hourra! voyez cette immonde peuplade
Déjà sur nos remparts montant à l'escalade;
Déjà, vivants faisceaux, ils comblent les fossés
De leurs troncs palpitants, de membres entassés :
Un bastion, un seul, de son bronze sonore
Rougit tous ces débris et les foudroie encore.
Tel un beau ver-luisant rongé par les fourmis
Brille avant de mourir. Déjà les ennemis
Ont couronné le fort, quand sa dernière foudre
Tout à coup démontée a roulé dans la poudre;
Et quand, servant sa pièce, un ancien canonnier
La teignit de son sang et tomba le dernier.
Tous les feux ont cessé; le Russe est aux barrières.
Où sont donc les fusils? Leurs balles meurtrières
Ont mille fois autant résonné ce matin
Qu'aux assauts simulés du grand-duc Constantin.
Pourquoi se taisent-ils? Ah! c'est qu'une poignée
Dans le sang moskovite aujourd'hui s'est baignée;
C'est que les bataillons l'un sur l'autre égorgés,
N'entendent que la voix qui leur dit : Feu! chargez!
C'est qu'ils ont tous mordu leur dernière cartouche,

Une écume noircie est figée à leur bouche,
C'est que, depuis le jour, sans reculer d'un pas,
Le héros fantassin affronte le trépas ;
Alors, ivre de sang, muet, presqu'en démence,
Il arme, il met en joue , il tire, il recommence;
Ses bras, comme agités par un secret ressort,
Font mouvoir son fusil : et l'instrument de mort
Semble emprunter l'instinct de l'œil qui le gouverne.
Lorsqu'enfin le soldat fouille dans sa giberne,
Longtemps, profondément... puis il jette un cri sourd;
Il sent que le mousquet s'embrase et devient lourd,
Il tombe auprès de lui le couvrant de sa bave,
Et n'a plus qu'un souhait : mourir sans être esclave!
Cependant l'ennemi pénètre dans le fort
Comme les vers impurs qui s'emparent d'un mort.
Ici, des pleurs de rage assombrissent ma vue.
J'entends mon général... que sa voix est émue!
Armé de sa lunette, il avait bien longtemps
D'un regard inquiet suivi les combattants :
« Perdu! » dit-il enfin, trahissant ses alarmes;
Et son âme et ses yeux se remplissent de larmes.
« C'est là, sous ce drapeau, qu'Ordon a combattu,
Ordon, le brave Ordon! ami, le connais-tu?
Vois, ton jeune coup d'œil vaut bien mieux que ce verre.
— Si je connais Ordon? je l'aime et le révère!
C'est là que je l'ai vu, debout sur le rempart,
Animant ses soldats du geste, du regard...
Oui... je le vois encore... à travers la fumée...
Menaçant l'ennemi d'une lance allumée...
On le saisit... il meurt!... Oh! non; la flamme en main,
En bas, vers la poterne, il se fraye un chemin...
— Bon! dit le général, ils n'auront pas les poudres... »
Une flamme... un silence..., et le bruit de cent foudres.
La terre en noirs lambeaux a volé jusqu'aux cieux;
Les canons déchargés roulent sur leurs essieux,
La mine ouvre en sautant ses parois écrasées;
Le sol tressaille au loin... les mèches embrasées
D'étincelles sans nombre ont parsemé les airs,
Et le vent nous apporte un tourbillon d'éclairs.
Le bruit cesse; on n'entend que le choc de la bombe
Qui rugit, fume, éclate, en creusant une tombe.
Je regarde le champ, les soldats et le fort,
Tout a fui, disparu, comme un rêve de mort;
Seulement du rempart la ruine isolée
S'élève tristement, noirâtre mausolée
Où ceux qui le gardaient, ceux qui l'ont emporté,
Ont conclu les premiers un durable traité.
Si même l'empereur lui disait de renaître,
Pour la première fois à la voix de son maître
Le Moskal serait sourd. Tant de corps ennemis
Dans un même tombeau se trouvent endormis...

Ou vont après la mort l'âme libre et l'esclave?
Qui le sait! Mais Ordon! il est le saint du brave,
Le patron des remparts. Car la destruction
Est un acte aussi saint que la création,
Quand son œuvre accomplit l'éternelle justice.
Dieu prononça : « Qu'il soit! » Dieu dira : « Qu'il périsse! »
Lorsque du monde ancien par la foi déserté,
Devant la soif de l'or fuira la liberté;
Quand l'affreux despotisme, échappé des abimes,
L'aura couvert, vaincu, de sanglantes victimes :
Punissant l'univers dominé par les tzars,
Dieu le fera sauter comme Ordon ses remparts.

[54] C'est M. de Mortemart qui s'était chargé *per fas et nefas* de faire ratifier à Saint-Pétersbourg la politique des Périer et des Sébastiani.

[55] Le prince Paskéwitch, Polonais d'origine, prince d'Érivan.

[56] Le tzaréwitch Constantin, frère de Nicolas, mort en 1831, après une visite au comte Orloff.

[57] Grajina a peut-être enfanté Émilie Plater. Voyez la note 215.

[58] A peine âgée de vingt-six ans, elle expira, le 23 décembre 1831, dans une chétive cabane, au milieu des forêts de Bialowiez. C'est là qu'elle fut inhumée en silence, avec mystère, à cause de la présence des Russes dans la contrée. D'abord on mit seulement sur le lieu de la sépulture une croix de bois; et, quelque temps après, une pierre blanche qui porte pour toute inscription : « *Emilia.* »

[59] Bogdan Zaleski, poëte exilé, est en effet le rossignol de la Pologne, comme Miçkiewicz en est l'aigle.

[60] Voyez la préface de la troisième édition. Ces vers ont été les derniers écrits par Miçkiewicz...

[61] SONNETS. — En traduisant ces sonnets, tout étincelants de beautés poétiques, nous avons lutté contre les nombreux écueils d'une traduction interlinéaire. Ce genre de traduction, le plus apte à copier fidèlement l'expression du modèle, n'est pas celui qui satisfait davantage le goût des lecteurs ordinaires. M. de Châteaubriand a pu le premier traduire Milton d'après ce système; mais c'était après *les Martyrs*, après *le Génie du Christianisme*. Nous n'aurions pas osé nous appuyer d'un si haut exemple, si notre livre n'avait pas le double but de révéler la pensée poétique de Miçkiewicz à la France, et de faciliter en même temps l'étude du polonais à ceux de nos lecteurs qui voudront s'y livrer. Beaucoup d'entre eux ont été rebutés par la prononciation de ces mots dont la construction bizarre semble défier l'organe le plus souple et le plus exercé. Cette difficulté pourtant est purement illusoire; car, en se servant des caractères romains, les Polonais, les Bohèmes et les Illyriens sont forcés de figurer par plusieurs consonnes réunies un son que l'alphabet slave exprime par une seule.

Voici ce que dit à ce sujet le poëte cher au peuple, l'habile professeur dont nous avons suivi les leçons, l'illustre Kasimir Brodzinski dans son *Mémorial de Varsovie :*

« Que le Polonais sourie avec une mâle fierté lorsque le riverain du Tibre ou de la Seine ose appeler rude son langage; qu'il écoute avec une satisfaction intime, avec la dignité d'un juge, l'étranger qui lutte péni-

blement avec la prononciation polonaise, comme le sybarite essayant de soulever une vieille armure romaine; ou lorsqu'il s'efforce d'articuler la langue des hommes avec l'accent féminin des enfants! »

Et plus loin :

« Tant que le courage ne périra pas dans la nation; tant que nos mœurs ne seront point avilies, ne désavouons pas cette mâle rudesse du langage. Elle a aussi son harmonie, sa mélopée; mais c'est le mugissement d'un chêne tricentenaire, et non pas le cri plaintif et grêle du roseau qui plie à tout vent... »

62 Le premier sonnet, publié en 1822 avec le *Romancero* de Mickiewicz, fut un heureux essai d'un genre encore nouveau dans la littérature polonaise; le second commence la série des quarante sonnets publiés à Moskou, durant la captivité de l'auteur.

63 C'est le plus parfait, sans contredit, des sonnets de Mickiewicz. Il y a dans cette page une cantilène à laquelle une oreille slave ne saurait résister; le célèbre Kurpinski, en la traduisant en musique, n'a fait que fixer par des signes son rhythme et sa mélodie. Ainsi consacré, le sonnet du Niémen a fait le tour de la Pologne, et ne cessera de vivre que lorsque les eaux du fleuve auquel il s'adresse auront cessé de couler.

64 C'est ainsi que le poëte, après avoir revêtu l'objet de ses chants de toute la magie de sa pensée, brise lui-même, d'un quatrain ironique, sa palette, ses couleurs, son tableau et son modèle. Lorsque le pape voulut séculariser Pétrarque, afin d'interrompre le cours de son célibat et de ses sonnets, l'amant de Laure lui fit répondre qu'il n'en avait encore rimé qu'une soixantaine, et qu'il lui restait cinq fois autant à produire. Mickiewicz, en 1826, n'était arrivé qu'au vingtième... mais dès lors il était facile de prévoir que le culte de la beauté extérieure ne devait point être le dernier mot de son inspiration; qu'après avoir payé son tribut à tout ce qui séduit en ce monde le cœur de l'homme et du poëte, il devait promptement reprendre son chemin vers un but éternel, national. Prenant pour bâton de voyage l'amour de la patrie et la foi, le pèlerin devait retrouver son étoile, Renaud devait reconquérir son armure.

65 Alcée, né à Mitylène vers l'an 604 avant l'ère chrétienne. (†)

66 Léthé, fleuve de l'oubli dans les Champs-Élysées. Les âmes des trépassés allaient y puiser deux fois : l'une, à la mort, pour oublier les peines terrestres; l'autre, lorsqu'après plusieurs siècles écoulés, elles devaient retourner dans d'autres corps, pour effacer de leur mémoire les mystères d'outre-tombe. (†)

Ce sonnet se termine par cet hémistiche, qui résume toute la pensée du poëte exilé :

« *Lecz przyidzie godzina!* » (Mais une heure viendra!) La censure de Moskou a jugé à propos de supprimer ces trois mots; et le dernier vers est resté mutilé dans toutes les éditions.

67 Les *kurhan*, collines tumulaires très-fréquentes sur les bords de l'Euxin, servent au voyageur de guide et de point d'orientation dans ces contrées où les chemins sont souvent obstrués par la végétation vigoureuse des campagnes. (†)

68 Toutes ces images, transportées d'un coursier qui s'élance à un vaisseau qui met à la voile, nous semblent de la dernière magnificence, et sont un digne reflet de la poésie arabe.

[69] Les esprits du mal, les *Div*, dont la racine *dziw*, merveille ou terreur, a passé dans le slave, furent, d'après la mythologie des Persans, les anciens rois de la terre. Aujourd'hui expulsés par les anges, ils demeurent à la limite du monde, sous la montagne appelée *Kaf.* (†)

[70] Les sommets du *Tchatirdah* (le mont à quatre cimes) semblent tout en feu quelques minutes encore après le coucher du soleil. (†)

Nous avons observé un phénomène semblable dans les montagnes environnant le lac de Zurich; c'est à la réfraction des rayons du soleil dans le prisme des glaciers que l'on doit l'attribuer.

[71] Le Tchatirdah est la plus haute des montagnes de Krimée, dans la chaîne méridionale; on le voit de loin, presque à 200 verstes (50 lieues), semblable à un nuage immense de couleur grisâtre. (†)

[72] Dans une vallée encaissée de tous côtés par de hautes montagne, s'élève la ville de Baqtchésaraï, capitale des khans de Krimée. (†)

[73] *Mesdjid* ou *djami*, les mosquées des Mahométans. Extérieurement, aux angles de ces temples, s'élèvent dans les airs des tourelles élancées nommées *minarets;* à tous les étages règne une galerie, *chourfé :* c'est de là que les *muezzins* ou les *annonceurs* appellent le peuple à la prière. Cet appel, récité ou plutôt chanté du haut de la galerie, se nomme *izan.* Cinq fois le jour, à des heures désignées, l'izan se fait entendre de tous les minarets; et la voix claire et perçante des muezzins, interrompt religieusement le silence accoutumé des villes mahométanes, où les voitures traînées par des chevaux ne sont guère admises que dans les quartiers habités par les *giaours.* (Senkowski, *Collectanea*, t. I. p. 66.) (†)

[74] *Eblis*, *Iblis* ou *Garazel*, Lucifer chez les mahométans. (†)

[75] Le *pharis*, nous l'avons dit, c'est le cavalier bédouin. (†)

[76] Non loin du palais des khans s'élève un mausolée dans le style oriental, avec une coupole hémisphérique. (†)

Ce tombeau, élevé par Kérim-Ghiraï à une captive polonaise qu'il aimait de l'amour sauvage d'un Tatar, a fourni au poëte national russe Alexandre Pouschkin le sujet d'un poëme célèbre : *la Fontaine de Baqtchésaraï.*

[77] Dans un jardin délicieux, parmi des mûriers en fleurs et des peupliers élancés, on voit les tombeaux en marbre blanc des khans et des sultans, de leurs femmes et de leurs proches; dans deux galeries latérales gisent les cercueils, jadis couverts de riches tentures, aujourd'hui des planches nues, et quelques linceuls en haillons. (†)

[78] Les musulmans élèvent des tombeaux différents aux hommes et aux femmes. Ceux des hommes sont surmontés d'un turban de pierre. (†)

[79] Le *bountchouk* est une lance à une, deux ou trois queues, et que l'on porte devant les pachas comme insignes de leur grade. (†)

[80] C'est ainsi que les musulmans ont coutume d'appeler les chiens et les chrétiens. *Giaour* veut dire *adorateur du Veau-d'Or.* (†)

[81] Vallée délicieuse qui conduit à la rive sud de la Krimée. (†)

[82] Un des sites les plus pittoresques en Krimée. Les vents du nord n'y parviennent jamais; et le voyageur y trouve souvent en novembre le frais, sous d'énormes noyers encore couverts de feuillage et de fruits. (†)

[83] Le *namaz* est la prière des Turks, qu'ils récitent assis et faisant des saluts. (†)

[84] Les riches musulmans mettent un luxe inouï dans leurs *rosaires.* On en voit de pierres précieuses et de perles fines. (†)

[85] Les mûriers et les grenadiers, avec leurs fruits d'un rouge éclatant, sont très-communs sur la côte méridionale de Krimée. (†)

[86] *Padischah* est un des titres du Grand-Turk. Les souverains de France, d'Autriche et de Russie sont également padischahs, à l'exclusion des autres. (†)

[87] Le gardien des cieux, d'après la mythologie de l'Orient, est *Rameh*, une des deux grandes étoiles, appelées *As-Semakein*, de la constellation du Bouvier, *Arcturus*. L'auteur a conservé le nom de l'ange Gabriel, comme plus généralement connu. (†)

[88] Ce fleuve, traversant la Krimée, découle des flancs du Tchatirdah.

[89] Petite ville sur un rocher; des maisons sur le bord de l'abîme, comme des nids d'hirondelle; sentier conduisant au sommet par une pente inégale et rapide. Dans la ville, en regardant par une fenêtre, on voit à ses pieds un précipice immense. (†)

[90] Le génie dramatique se fait jour à travers tous les genres de poésie de Mickiewicz. C'est le premier accord de sa lyre, auquel il revient malgré lui-même; le dialogue lyrique semble la formule invariable de sa pensée: comme la chanson pour Béranger, ou l'épître pour madame de Sévigné.

[91] Le cheval de Krimée, dans les traversées pénibles et dangereuses, semble posséder un instinct tout particulier qui devient la sauvegarde du voyageur. Avant de poser le pied et de faire un pas, il essaye la pierre, pour s'assurer si elle peut lui servir d'appui. (†)

[92] L'oiseau-montagne (voir *les Mille et une Nuits*), très-souvent chanté par les poëtes persans sous le nom de *Simurg*. « Il est, dit Firdoussi dans le *Schah-Nameh*, grand comme une montagne, et fort comme une citadelle. Il emporte un éléphant dans ses serres. » Et plus loin : « Le simurg ayant aperçu des guerriers, s'élança de son rocher comme un nuage, et traversa les airs comme un ouragan, en jetant son ombre sur des armées de pharis. »

Hammer, *Geschichte der Redekünste Persiens*. Vienne, 1838, p. 65. (†)

[93] Du sommet des montagnes, planant au-dessus de la région des nuages, si l'on regarde la mer, les nuages apparaissent comme de grandes îles blanches. J'ai observé ce phénomène du haut du Tchatirdah. (†)

[94] Sur le golfe de Ballaklava s'élève un château en ruines, construit anciennement par les Grecs émigrés de Milet. Plus tard les Génois ont élevé sur le même emplacement la forteresse de Zembalo. (†)

[95] LES AIEUX. — C'est le nom d'une fête populaire célébrée jusqu'à nos jours dans plusieurs contrées de la Lithuanie, de la Prusse et de la Kourlande, en commémoration des aïeux. Cette solennité, dont l'origine remonte aux temps païens, était jadis appelée la *fête du Bélier;* elle était alors présidée par un *Vaïdelote*, prêtre et poëte, et dont le nom (*kozlarz*, *guslarz* *) exprimait ce double caractère. Dans les temps présents, depuis que le clergé, d'accord avec les propriétaires, a cherché à déraciner un usage accompagné de pratiques superstitieuses et d'un luxe souvent blâmable, le peuple célèbre la fête des Aïeux mystérieusement, dans les chapelles ou les maisons abandonnées, auprès des cimetières. On y dresse communément un festin composé de toutes sortes de mets, de boissons,

* La *gusla*, ou le monochorde slave, tire aussi son origine de la fête des Aïeux, tellement les idées de sacerdoce et de poésie étaient confondues dans la naïve imagination de nos pères, slaves ou lettons. Le même mot signifiait aussi *enchantement* ou *sortilége*. Le bélier, *koziel*, était souvent le compagnon du diable.

de fruits, et l'on y convie les âmes des défunts. Il est à remarquer que l'usage de fêter ainsi les morts semble commun à tous les peuples idolâtres; la Grèce aux temps héroïques, la Scandinavie et jusqu'aujourd'hui les îles du nouveau monde en offrent des exemples. Nos *Aïeux* cependant offrent cette particularité que les cérémonies païennes s'y trouvent singulièrement mélangées avec les rites du christianisme et se pratiquent en commun. Le hasard ayant placé le jour des Morts et la fête en question à peu de distance l'un de l'autre, le peuple croit que ces mets, ces boissons et ces chants apporteront un soulagement aux âmes du purgatoire. L'objet solennel de cette fête, la solitude des lieux, l'heure nocturne, les rites fantastiques, parlaient jadis vivement à mon imagination ; j'écoutais les légendes, les fables et les chansons sur les défunts qui revenaient avec des prières ou des avertissements : et dans toutes ces monstrueuses fictions je croyais démêler une certaine tendance morale et certaines leçons données d'une manière populaire et palpable. Le drame des *Aïeux* offrira des scènes dans le même esprit. Quant aux hymnes religieuses, aux sortiléges, aux invocations, ils sont pour la plupart et parfois littéralement empruntés à la poésie traditionnelle. (†)

Depuis que Mickiewicz a publié ces quelques détails sur les croyances des anciens Lithuaniens, une foule d'explorateurs, historiens, archéologues ou simples romanciers, se sont élancés sur les traces du poëte, et nous ont révélé toute cette sombre théogonie sacerdotale, avec les emprunts qu'elle a faits aux mythologies slave, grecque et scandinave. C'est à Bernatowicz, Kraszewski et Narbutt surtout que l'on doit les travaux les plus sérieux sur ce sujet. Le *dualisme* fait le fond de toute la mythologie lithuanienne; c'est le principe du mal en opposition et en lutte constante avec le principe du bien. D'une part on y voit figurer *Kruminé* ou *Nïa*, déesse des moissons; sa fille *Nïola*, enlevée par le sombre *Poklus*, dieu des enfers, et la descente de Kruminé dans son royaume souterrain; l'aventure de *Kawas*, dieu de la guerre, et de la gracieuse *Milda*, déesse de la beauté; *Kaunis*, fruit de leurs amours, cet enfant ailé qui tyrannise les dieux et les hommes, et qui donne son nom à la ville de *Kowno*, la Cythère ou Paphos lithuanienne, si souvent invoquée dans les chants de notre poëte. D'une autre part on distingue parmi les divinités de premier ordre *Liethua*, déesse de la liberté, qui a transmis son nom à la Lithuanie, et qui avait pour attribut un chat; évidemment la *Freya* des Scandinaves. Les *Murghi*, ou les guerriers morts pour la patrie, ses amants, chevauchaient sur les nuages, faisaient ripaille et bombance dans les jardins bienheureux, situés à l'extrémité nord de la voie lactée, le *Walhalla* des Lithuaniens. Il y a là un double reflet de l'*Iliade* et de l'*Edda*. Le trimurti indien n'a pas été oublié : *Pranjimas*, le Destin, le *Fatum* des anciens, le dieu immobile, inexorable, qui règne dans les profondeurs du ciel; *Okkapirmas*, le Temps ou Saturne, qui préside aux mouvements des corps célestes; *Wissagistas*, l'Omniscience, cette loi providentielle qui veille sans cesse à la conservation de l'univers, tels sont les trois noms de l'être suprême, de ce Dieu unique, *Dewas*, dont nos ancêtres paraissent avoir possédé la notion la plus distincte et la plus épurée parmi tous les peuples de l'antiquité. *Perkounas*, le dieu lançant la foudre, Jupiter, et *Sotwaros*, le soleil, Apollon, le dieu des poëtes, des médecins et des bergers, étaient des dieux d'un ordre inférieur; et, de même que les hommes, soumis aux arrêts du Destin. Les traditions d'un

déluge universel, d'une famille choisie par les dieux pour régénérer la race humaine, d'une arche voguant sur les flots, de l'arc-en-ciel, messager du beau temps, symbole d'alliance entre la terre et les cieux, se retrouvent aussi dans les souvenirs des Lithuaniens, avec des circonstances tout à fait analogues, et souvent avec les expressions mêmes de la Bible. Ce serait une étude du plus haut intérêt que celle de la filiation de ces dogmes, en rapport avec les autres religions de l'antiquité; elle nous convaincrait encore davantage de cette vérité : que si toutes les mythologies se ressemblent, c'est qu'elles reposent toutes sur un fond vrai, sur une révélation divine antérieure à tous les temps connus, transmise à l'origine des peuples, et qui se serait altérée et corrompue à mesure que l'esclavage et l'ignorance étendaient leurs ténèbres sur la race d'Adam. Dans la tradition des Lithuaniens, aussi bien que dans toutes les autres, on pourrait retrouver des débris de cette révélation primitive, à travers toutes les fictions païennes et les erreurs mythologiques, fruit de la domination sacerdotale. C'est ainsi que sous l'enveloppe grossière du fétichisme indien on découvre l'idée d'un Dieu unique, avec les triples attributs de *Puissance*, d'*Amour* et de *Sagesse*, sous lesquels il nous apparaît dans l'Évangile. C'est ainsi que les ombres géantes qui se meuvent à travers l'infini d'Hésiode, en nous rappelant la rébellion et la chute des anges, ont quelquefois les proportions fantastiques du Satan de la Bible. Mais cette comparaison, qui jetterait un jour nouveau sur les origines lithuaniennes, encore si confuses et si problématiques, serait plutôt l'objet d'un ouvrage spécial; nous nous contenterons d'indiquer ici les traditions qui peuvent se rattacher au texte de Mickiewicz, et qui serviront à l'expliquer.

La notion de l'immortalité de l'âme était, comme celle de la Divinité, beaucoup plus précise chez les Lithuaniens que chez la plupart des idolâtres. Vers le mois d'octobre on célébrait la mémoire des aïeux, c'est-à-dire des parents, des amis, des bienfaiteurs morts ou absents; et l'on servait des festins en leur honneur. C'était la fête de Viélona, déesse de l'immortalité, de la vie future au-delà du tombeau. L'emblème de cette divinité était un signe appelé *Pémixlos*, que l'on traçait sur tous les pains et gâteaux qui lui étaient consacrés; c'était un cercle surmonté d'une croix ou plutôt d'une clef mythique, et figurant l'empreinte que voici : ♁. Chez tous les peuples, le cercle fut l'image de l'éternité; un anneau fermé, un serpent se mordant la queue, signifie toujours dans les hiéroglyphes égyptiens l'éternité ou l'infini : et la croix fut pour toutes les nations et dans tous les temps l'emblème du salut, c'est-à-dire d'une meilleure espérance après la vie. *Astarté*, la plus ancienne des divinités connues, *one without a tomb*, comme l'appelle MANFRED, est toujours représentée sur les bas-reliefs avec un sceptre surmonté d'une croix. Sur les pierres du temple de *Sérapis*, à Alexandrie, démoli par les soins de l'empereur Théodose, on a trouvé des signes identiquement semblables à celui dont nous avons parlé; et la statue de Sérapis de Canope, déterrée par Antoine Bosio, l'auteur de *Roma subterranea*, avait ce signe empreint sur ses vêtements : de même que le dieu mexicain, exhumé dans la province Akuzamilh, qui semble avoir la même signification (voyez François Noël, à l'article *Sérapis*). A Rome, sur l'obélisque érigé devant l'église de Saint-Jean de Latran, à côté de la *Scala-Santa*, on distingue entre autres hiéroglyphes une ressemblance de croix; on a vu le

Tasse lui-même, expliquant au peuple romain ce signe mystérieux, en s'appuyant sur le témoignage de Nicéphore : « *Qui etiam hieroglyphicarum litterarum interpretendarum periti, characterem sub crucis forma vitam futuram significare dixerunt.* » (Lib. XII, c. 26.) C'était le temps de la plus grande gloire du poëte chrétien ; et le peuple accueillait ses paroles comme celles d'un prophète ou d'un demi-dieu.

La clef mythique dans la main de chaque divinité signifiait le genre et l'étendue de son pouvoir : sagesse, aux mains de l'Hermès égyptien ; ordre des saisons et cours du Nil ou fécondité, aux mains d'Osiris ou de Jupiter-Ammon ; expiation et châtiment, aux mains de Typhon ; éternité, à celles de Sérapis. Le même attribut ♁ se nomme chez les indiens *Kuri* : c'est l'un des emblèmes de Wishnou, dont il signifie le culte. Souvent ce signe était profondément gravé sur les pierres tumulaires des Lithuaniens ; en Poméranie, en Lusace et, selon le témoignage de Wormius, jusqu'en Danemark, où les frontières slaves et celles des Normands se touchaient, on trouve souvent de pareils tumulus, couverts d'inscriptions runiques et décorés de la clef mythique de Viélona. (Voyez *Monumenta Danica.*)

La fête des Aïeux était célébrée par les Lithuaniens et par les Russes dépendants de la Pologne. Le mot slave *Dziady*, qui sert à la désigner, signifie ancêtres, vieillards ou mendiants ; tandis que le mot lithuanien *Chaultyares*, voulait dire fête des entrailles noires, à cause de la couleur des mets que l'on préparait pour les défunts. Ces mets étaient au nombre de douze ; on les plaçait sur une table couverte d'une nappe grossière ; les boissons étaient disposées dans des amphores autour de la salle du banquet : on s'assemblait en silence.

Alors, dans l'absence d'un *Vaïdelote*, mage, ou prêtre lithuanien, le *vourchaïtis*, le plus ancien de la famille ou de la commune, connaissant les formules sacrées du rit des Aïeux, faisait l'invocation en ces termes :

« Ames des trépassés, dont cette maison se souvient, aïeul et aïeule, père et mère, parents, cousins et amis, je vous invite au banquet de tous les ans, désirant qu'il vous soit agréable. Tout ceci vous est destiné ; mangez et buvez. »

Puis, après quelques instants de silence, lorsque l'invocation avait produit son effet, et lorsqu'un frisson involontaire avertissait les assistants de la présence des esprits, le mage ajoutait :

« Asseyez-vous, et faites votre repas avec le consentement de la Divinité. »

A ces mots succédait un nouveau silence, durant lequel les morts aspiraient la vapeur qui montait au-dessus des plats fumants et mouillaient leurs lèvres dans les coupes pleines et les vases consacrés. Dans ces moments, le moindre bruit était considéré comme un présage funeste ; l'aboiement d'un chien, le tintement d'une cloche, le cri d'un oiseau suffisaient pour jeter le trouble dans l'âme des convives : car on savait que les esprits désertaient aussitôt la salle et retournaient dans leurs tombes, pour ne plus reparaître que l'année suivante.

Le repas fini, le mage leur faisait en ces termes ses adieux, au nom de l'assemblée : « Partez, âmes des trépassés ; mais, avant, donnez-nous votre bénédiction, et donnez la paix à cette demeure : allez où le destin vous attend, et souvenez-vous de ne faire aucun dommage à nos jardins ni à nos champs, à nos maisons ni à nos pâturages, s'il vous arrivait de les traverser avant la fin de l'année. »

C'était donc une manière de conjurer les esprits, *deprecari*, comme disaient les Latins, au moyen des mets et des offrandes ; un contrat passé avec les morts, au moyen duquel on s'affranchissait pour une année entière des tributs qu'ils ne manqueraient pas de prélever eux-mêmes sur les moissons et les troupeaux des vivants, si l'on négligeait de se les rendre favorables. Malheur au propriétaire ou fermier qui oserait exclure de sa métairie ou de son château la fête des Aïeux ! ses granges seront brûlées par la foudre, ses récoltes écrasées par la grêle, ses bestiaux frappés d'épizootie : la rancune des dieux se mesure à l'opulence des hommes.

Après le festin des morts, le repas des vivants. Les hommes se retirent pour quelques minutes, et les femmes, de concert avec les Valdelotes, enlèvent les plats, retournent la nappe et couvrent la table des mets les plus exquis, de gâteaux de froment marqués d'un *pémixlos*, de vases de lait et d'hydromel. Alors commence un repas qui se prolonge jusqu'au lendemain. Les premières coupes sont épanchées sur la terre en guise de libations ; et tous les convives, hommes et femmes, maîtres et serviteurs, doivent successivement porter la même coupe à leurs lèvres : ce qui rappelle la *circumpotatio* des Romains. Puis, les mets consacrés sont déposés sur les tombeaux des morts, dans les temples et les cimetières, où les pauvres de la commune, qui portent aussi le nom de *dziady*, viennent les recueillir, en participant ainsi au régal des *Aïeux*. L'usage d'offrir des mets consacrés aux dieux remonte à l'antiquité la plus reculée. De tout temps les prêtres s'en accommodaient, et les consommaient pieusement à l'intention de leurs fidèles ; on en voit de nombreux exemples dans le *Livre de Daniel*. Cet usage se continue encore aujourd'hui chez tous les idolâtres. Ils portent des viandes préparées sur les tombeaux de leurs morts, et les y laissent. Des Indo-Chinois s'étant aperçus que les soldats hollandais trouvaient ces mets funèbres de leur goût, les empoisonnèrent à plusieurs reprises, et dès lors les morts de leur nation n'eurent plus de convives étrangers à leur table. L'antiquité d'Homère et d'Hésiode est toute remplie de ces *Festins des morts*.

96 La veillée des morts. — Souvent les poëtes, au lieu de chercher dans le monde extérieur ou dans le domaine du merveilleux la source de leurs inspirations, dirigent sur eux-mêmes cette faculté intuitive qui leur permet de s'identifier aux passions d'autrui ; souvent ils entreprennent de retracer l'histoire de leur propre vie, qui n'est pour la plupart d'entre eux que l'histoire intime de leurs pensées et de leurs sentiments.

Alors naît le drame individuel ou subjectif, ce drame éternel et le plus vrai de tous, qui se passe dans le cœur de l'homme, dont le poëte est en même temps le héros et le narrateur. Alors il compose ce livre de la vie, dans lequel il vient jour par jour, feuillet par feuillet, sous le rayonnement immédiat des circonstances extérieures, tracer le tableau de ce monde plein de trouble et d'agitation qui se trouve au dedans de lui-même. Chaque poëte de génie a composé son drame intime, cette biographie du cœur beaucoup plus attachante que les récits des passions et des faits supposés : Châteaubriand, dans *René ;* Byron, dans *Childe-Harold* et *Manfred ;* Gœthe, dans *Faust* et *Werther ;* Mickiewicz, dans *les Aïeux*. Si ces ouvrages nous intéressent plus vivement que tous les autres, c'est que nous y voyons l'homme lui-même, l'homme avec toutes ses hésitations et ses faiblesses, qui nous parle sans cothurne et sans masque tragique, pour nous montrer à nu les palpitations d'un cœur tressaillant de

souffrance ou de joie; c'est que souvent nous y reconnaissons une image de nous-même, mais idéalisée, agrandie dans la pensée du poëte, comme dans un miroir magique. Ces poëmes sont l'œuvre de toute une vie, dont ils sont la première et la dernière pensée; composés à de longs intervalles, vingt fois interrompus et vingt fois repris, ils ont toujours, comme l'homme lui-même, quelque chose d'incohérent et d'incomplet : on y voit des lacunes qui ne seront jamais remplies, des irrégularités qui font douter parfois du génie de leur ouvrier... telles sont aussi les pages que nous mettons sous les yeux du lecteur. Le poëme des *Aïeux* s'ouvre dans l'original polonais par la seconde partie; par cette *Veillée des morts* qui donne son nom à tout l'ouvrage, et dans laquelle le héros de la pièce, qu'il s'appelle Gustave, Konrad, ou Mįckiewicz, n'apparaît que sur le second plan, et ne remplit qu'un personnage muet. La première partie, qui devait renfermer les plus jeunes années de l'auteur, ses impressions de collége, ses premières amours, n'a probablement jamais été composée; un chiffre seul indique sa place dans l'œuvre du poëte : édifice inachevé, comme ces basiliques immortelles que leur architecte a dédaigné ou n'a pas eu le temps d'accomplir.

97 La jeunesse de Mįckiewicz, comme celle de la plupart des poëtes, a été maladive et pleine de souffrances. Une fois, le bruit de sa mort s'était tellement répandu qu'un de ses voisins, paisible habitant de Nowogrodek, l'ayant aperçu, pâle et défait, au milieu de la campagne, se mit à fuir à toutes jambes en faisant le signe de la croix, et courut annoncer à ses concitoyens qu'il avait vu le spectre, le fantôme de Mįckiewicz. Cet incident, puéril en apparence, lui suggéra l'idée du prologue et peut-être de tout le poëme des *Aïeux*. Un reflet de cette maladie qui faillit le conduire au tombeau se trouve aussi dans l'introduction de *Thadée Sopliça*, pour laquelle nous renvoyons le lecteur au second volume.

98 « Il n'y a rien qui soit plus insupportable pour un malheureux, disait lord Byron, que la consolation banale renfermée dans ces mots : « *Je vous l'avais bien dit!* » remède pire que le mal. Le même sentiment se trouve reproduit à la page 361 des *Aïeux*.

99 Voyez la conduite du comte Horeszko, grand-panetier de la couronne, envers Jacques Sopliça, simple gentilhomme, dans le roman de *Thadée*, livre X.

100 Tout ceci est parfaitement d'accord avec la tradition lithuanienne. Les âmes des enfants morts en bas âge erraient dans la région supérieure des vents et n'étaient admises à la vie éternelle qu'après plusieurs incarnations successives, après avoir atteint le degré de maturité nécessaire à leur destinée finale. Ce dogme s'appuyant sur la perfectibilité des âmes ou la métempsycose, suffirait seul pour démontrer l'origine indienne des Lithuaniens.

Le dogme de la rémunération, nous l'avons dit plus haut, est implicitement renfermé dans les croyances lithuaniennes :

« De belles femmes, des habits magnifiques, bonne chère, sommeil paisible sur des couches moelleuses, santé parfaite, gaieté constante, rires et jeux, telles sont les délices qui attendent les bienheureux au delà du tombeau. Leur faculté de jouir s'élève à la centième puissance, pour mieux éprouver toutes ces voluptés... »

Puis ailleurs : « Les ombres des guerriers morts pour la patrie (les murghi) habitent la demeure des dieux, à l'extrémité septentrionale de

la voie lactée; elles partagent leurs festins, boivent leur *alùs* » (breuvage qui ressemble beaucoup plus à l'ale des Anglais qu'à l'ambroisie des Hellènes); et, pour achever ce tableau de béatitude par un trait qui peint énergiquement le caractère des Lithuaniens : « *Elles régneront sur les Allemands!* »

D'une autre part, voici le sort des réprouvés : « Les dieux leur reprendront tout ce qu'ils possèdent; ils les tortureront si bien avec l'effroi des châtiments, que les maudits hurleront et gémiront en se tordant les mains au milieu d'affreux supplices... »

[101] « La poésie slavonne, a dit Mickiewicz à l'ouverture de son cours, est pleine du chant des oiseaux et du bourdonnement des insectes. » Tout est vivant, animé dans la nature; les fleurs parlent, les chênes rendent des oracles : la terre, les cieux et les mers sont tout peuplés d'âmes et d'esprits invisibles. L'apologue est la forme de prédilection du conte populaire; les conteurs ne se gênent pas pour mettre les oiseaux dans l'intimité et même dans la famille des hommes : c'est ainsi que dans le poëme de *Lubusza*, une hirondelle est la sœur d'une dame de la cour. C'était la nature divinisée, le panthéisme lithuanien : « *Oiseaux mes frères, hirondelles mes sœurs,* » disait aussi saint François d'Assise.

[102] Superstition locale. Quand vient le beau temps, l'arc-en-ciel descend sur les marais et sur les plaines inondées, pour faire remonter les eaux vers leur source aérienne, les nuages. Sa force d'aspiration est telle qu'il entraîne des lacs tout entiers avec leurs poissons. « *N'approchez pas de l'arc-en-ciel*, dit le proverbe, *car il vous saisirait et vous entraînerait dans l'espace.* »

[103] C'est une pensée de saint Augustin, qui revient comme un pieux adage à différents endroits du poëme.

[104] LES MARTYRS. — Depuis un demi-siècle, la Pologne offre d'une part le tableau de la persécution la plus inexorable; de l'autre, celui d'un dévouement sans bornes, d'une opiniâtre persévérance, dont on ne trouve des exemples que dans les temps primitifs du christianisme. C'est ainsi que les rois avaient, du temps d'Hérode, le pressentiment d'une révélation nouvelle et de leur chute imminente; que le peuple croyait toujours avec plus de force en sa prochaine résurrection.

Le martyrologe polonais renferme plusieurs générations et d'innombrables victimes; des scènes sanglantes se passent sur tous les points de notre pays et des terres étrangères. Le poëme que nous publions aujourd'hui renferme quelques scènes partielles de ce grand drame, quelques traits de la persécution d'enfants soulevée par Alexandre Ier.

Vers 1822, la politique du tzar, ennemie de toute liberté, prit une direction plus constante, et jeta le masque fatigant de libéralisme qu'elle s'était imposé. C'est alors que l'on suscita contre toute la race polonaise une persécution universelle, qui devenait de plus en plus violente et sanguinaire; c'est alors que l'on vit paraître sur la scène le sénateur Novosiltzoff, trop célèbre dans les fastes de la Lithuanie. Cette haine instinctive et féroce du gouvernement moskovite contre les Polonais, il se chargea de l'établir en principe, de la faire envisager comme prudente et salutaire; il la prit pour base de ses opérations : et pour but, il se proposa la destruction finale de la nationalité polonaise. Alors, toute l'étendue de pays entre la Prosna et le Dniéper, entre la Baltique et la Gallicie, fut organisée et murée à l'instar d'un immense prison; toute l'ad-

ministration fut montée comme un appareil de torture destiné à la Pologne, dont la roue était attelée de deux monstres : du tzaréwitch Constantin et du sénateur Novosiltzoff. Ce dernier en fit d'abord l'essai sur les enfants et la jeunesse des écoles, afin de détruire dans son germe l'espérance des générations futures. Il établit le quartier général de son inquisition à Vilno, capitale scientifique des provinces russo-lithuaniennes. Il y avait alors entre la jeunesse de l'université diverses associations littéraires, ayant pour but le maintien de la langue et de la nationalité polonaises, que le traité de Vienne et les priviléges impériaux avaient garanties à la Lithuanie. Ces associations, craignant les soupçons que le gouvernement russe concevait sur leur existence, avisèrent à se dissoudre avant qu'un oukaze eût pu les frapper. Mais Novosiltzoff, bien qu'il fût arrivé à Vilno une année après leur dissolution, fit accroire au tzar qu'il les avait trouvées en pleine activité; il représenta leurs studieuses préoccupations comme une révolte permanente contre le gouvernement, fit incarcérer quelques centaines de jeunes gens, et improvisa sous sa direction immédiate des cours martiales pour juger les délits des étudiants. Dans la procédure moskovite, les coupables sont privés de tous les moyens de défense, car souvent ils ignorent de quoi ils sont accusés; leurs aveux sont dénaturés, tronqués, exagérés dans le rapport de la commission, selon le bon plaisir de ses membres. Novosiltzoff, délégué par le tzaréwitch Constantin avec des pouvoirs illimités, était à la fois accusateur, juge et bourreau. Il cassa plusieurs écoles en Lithuanie, avec la prescription aggravante de considérer tous les jeunes gens qui les avaient fréquentées comme frappés de mort civile; de ne les admettre à aucune fonction, aucun emploi, de les exclure à jamais de tous les établissements publics et particuliers où ils pourraient terminer leurs études. Un tel oukaze, empêchant les jeunes gens de s'instruire, est sans exemple dans l'histoire, et n'a pu être fabriqué que par un tzar moskovite. Après la suppression des écoles, les élèves furent condamnés par centaines aux mines de Sibérie, à la brouette, à l'incorporation dans les régiments asiatiques. Dans le nombre, il y avait des enfants appartenant aux meilleures familles lithuaniennes (V. p. 208). Vingt et quelques étudiants et professeurs furent déportés en exil perpétuel au fond de la Russie, atteints et convaincus de nationalité polonaise. Parmi tant de proscrits, un seul parvint à se soustraire à sa condamnation...

Tous les auteurs qui ont parlé de ces temps de persécution et de martyre s'accordent sur ce point, que dans l'affaire des étudiants de Vilno, il y avait quelque chose de divin et de merveilleux. Le caractère enthousiaste, affable, mais inflexible de Thomas Zan, coryphée de la jeunesse; la pieuse résignation, l'amour fraternel de ses compagnons de captivité; le châtiment de Dieu, qui poursuivait évidemment les bourreaux, ont laissé une profonde impression sur l'esprit de tous ceux qui ont pris part à ces événements et qui en furent les témoins, et semblent nous transporter dans les temps des miracles et de la foi primitive.

Ceux qui sont bien au fait des événements précités rendront à l'auteur le témoignage que les scènes historiques et les caractères des personnages agissants sont consciencieusement retracés, sans exagération et sans addition aucune. Et, en effet, que lui servirait de feindre ou d'exagérer? Serait-ce pour exciter dans le cœur de ses compatriotes la haine des oppresseurs, ou pour inspirer à l'Europe un peu de pitié?... Que sont toutes les

calamités anciennes en comparaison de ce qui se passe aujourd'hui en Pologne, sans que les peuples de l'Europe en ressentent ni pitié ni terreur pour eux-mêmes ! L'auteur a voulu seulement conserver à son pays un souvenir fidèle de l'histoire lithuanienne durant ces quelques années. Il n'avait pas besoin d'exalter parmi ses compatriotes la haine des barbares étrangers, qu'ils connaissent trop bien depuis des siècles pour ne pas les détester. Et les pitoyables nations de l'Europe, qui ont pleuré sur le sort de la Pologne, comme les femmes et les enfants de Jérusalem sur le tombeau du Sauveur, n'entendront de notre part que les paroles mêmes du Sauveur : « *Filles de Sion, ce n'est pas sur moi, mais sur vous-mêmes que vous devez pleurer !* » (†)

105 Ce chronogramme rappelle l'épitaphe que lord Byron a faite à sa trente-troisième année, dans la nuit du 22 janvier 1821. « C'est ici que naquit Konrad; » écrivait l'auteur de *Wallenrod* dans un cachot, attendant sa déportation en Russie : ne tramait-il pas dès lors dans sa pensée le plan de ce poëme, qui précéda l'insurrection polonaise, de même que l'éclair du glaive annonce la blessure et le sang! Le 29 novembre 1830 a vengé le 1er novembre 1823. Dans cette inscription est renfermée toute la deuxième partie des *Aïeux*.

106 *Jegota* est le prénom d'Ignace Domeyko, camarade et compagnon d'exil de notre poëte. Dès 1822, magister en droit à l'université de Vilno, il s'établit l'année suivante à la campagne, et devint, comme il le dit lui-même : « le meilleur agronome de la Lithuanie. » C'est au milieu de ses soins agricoles, dans le palatinat de Nowogrodek, que l'arrêt de proscription est venu le frapper. Transféré à Vilno, bientôt après il partagea le sort de notre poëte, aux côtés duquel il fit le voyage de Krimée. Émigré depuis la guerre de Pologne, il fréquenta l'école des mines à Paris; aujourd'hui, à Coquimbo dans le Chili, il vient d'établir un laboratoire de produits chimiques.

107 L'abbé *Lwowicz* appartenait à cet ordre illustre, fondé par Konarski, a qui l'on doit la régénération de la langue et des lettres en Pologne, que les jésuites n'avaient rien négligé pour altérer et corrompre; il était *piariste*. Sa stature était celle d'un géant, ses mœurs douces et affables. Il parlait peu, mais son âme était pleine d'enthousiasme et capable de s'élever aux plus héroïques dévouements.

108 *Freiend* était Volhynien ; poëte agréable, joyeux compagnon, c'était, pour nous servir d'une expression vulgaire, le *boute-en-train* de l'université. On raconte de lui mille traits plaisants ; son caractère, du reste, a été fort bien retracé par Mickiewicz. Il est resté de lui plusieurs triolets.

109 *Jean Sobolewski*, de Bialystok, était un des meilleurs élèves de l'Institut pédagogique, et promettait un excellent professeur de mathématiques transcendantes. Incorporé dans le corps du génie russe, il est mort vers 1827.

110 Les *feld-iæger*, ou les *chasseurs* du tzar, sont une espèce de gendarmes. Ils ne chassent communément que les personnes suspectes de patriotisme. Ils sont montés sur des *kibitkas*, c'est-à-dire sur des chariots en bois, sans ressorts et sans la moindre ferrure, creusés en forme de cylindre et plus hauts devant que derrière. Byron fait mention de ce véhicule, dans le *Don Juan*, en ces termes :

« *A cursed sort of carriage without springs,*
Which on rough roads leaves scarcely a whole bone. »

Onomatopée très-expressive et très-exacte définition. Le feld-iæger a coutume de se manifester la nuit; il fait main basse sur la personne désignée, sans jamais lui révéler le but de son voyage. La kibitka est munie d'une clochette de poste. Tout autre qu'un Lithuanien aurait peine à se figurer la terreur qui règne dans une maison devant laquelle retentit la clochette du feld-iæger. (†)

[111] THOMAS ZAN était, nous l'avons dit, l'âme, le chef des sociétés secrètes, qui ont conservé dans le sein de la jeunesse lithuanienne le feu sacré du patriotisme. Il avait une taille élevée et pleine de dignité; les traits du visage fortement accentués et légèrement marqués de petite vérole; le teint pâle, les yeux pleins d'une mélancolique expression et d'énergie. Sa figure ressemblait par moments à celle du Sauveur dans le portrait que Publius Lentulus, gouverneur de Judée, envoya au sénat romain.

Sa voix était pleine d'entraînement et de chaleur, et lui avait fait donner par ses camarades le surnom d'Apollon. La force de caractère et la mélodie, telles étaient les deux qualités que le ciel lui avait départies, et par lesquelles il exerçait sur tout ce qui l'environnait une irrésistible puissance.

Les élèves de l'école supérieure de Vilno devaient, on le sait, ôter le chapeau devant tous les officiers russes, les fonctionnaires publics, les espions déclarées, et même les maisons de leurs surveillants. En échange de leur salut, ils ne recevaient souvent qu'un regard de mépris ou parfois un coup de coude. Une pareille insolence de la part d'un prince russe Obolenskoï, capitaine des gardes impériales, fut châtiée d'un soufflet. L'étudiant donna son adresse et déclara se nommer Dawidowski. La police fut mise à la poursuite du coupable; mais à l'adresse indiquée on ne trouva que Dawidowski le savetier, qui fut tout étonné de recevoir l'illustre visite dont il était l'objet. Le bruit se répandit que le prince russe avait reçu un coup de savate sur la joue; mais l'auteur du soufflet anonyme voulut réclamer la paternité de son œuvre et proposer un duel à l'officier des gardes. Ce fut ZAN qui l'en détourna; il savait qu'au lieu de duel c'étaient les fers qui l'attendaient: vingt-cinq ans de boulet dans les casemates ou de service dans les régiments russes. Des perquisitions furent faites; l'officier des gardes eut le front de chercher parmi les académiciens assemblés celui qui l'avait marqué d'infamie : mais, quoique tous connussent le nom du coupable, ce nom ne fut point révélé. Ce nom, on peut le dire aujourd'hui, puisqu'il est celui d'un brave et d'un insurgé : c'est celui de notre ami Jegota.

Ce fut la première occasion de rupture entre les étudiants de Vilno et les autorités russes, qui désormais ont nourri des pensées de vengeance contre tout le corps de l'université. Bientôt les persécutions commencèrent; des listes furent trouvées chez Iankowski, étudiant de Swislocz, qui, faiblissant devant les bourreaux, d'honnête étudiant qu'il était, devint délateur, et couvrit son nom d'un opprobre éternel. Les prisons, les couvents et les édifices publics de la ville se remplirent de pauvres enfants dont tout le crime était d'avoir chanté quelques hymnes patriotiques (1er novembre 1823). Novosiltzoff accourut de Varsovie, et l'instruction commença. ZAN, au retour d'un voyage, vint se jeter de lui-même dans le cachot : il déclara que « lui seul était le promoteur et le chef des associations; que les étudiants, ses complices, n'avaient fait

qu'obéir à ses conseils et céder à son influence; que la plupart n'avaient signé qu'à contre-cœur l'acte d'association rédigé par lui; qu'il réclamait enfin pour lui seul le châtiment que lui seul avait mérité. » On lui demanda cette déclaration par écrit, et il n'hésita pas à y apposer sa signature. Un pareil héroïsme étonna jusqu'à ses bourreaux. Novosiltzoff essaya de le séduire par des offres brillantes; mais THOMAS ZAN ne demanda que la prompte exécution de son arrêt. On ne se contenta pas d'une seule victime; douze *philomathes* et neuf *philarètes* furent exilés en Sibérie; quatre excellents professeurs destitués; et cela, selon la teneur de l'oukaze du 14 septembre 1824 : « *pour avoir voulu propager l'insensée nationalité polonaise!* » Parmi les professeurs était notre historien J. Lelevel; parmi les philomathes, notre poëte Adam Miękiewicz. ZAN fut conduit dans les fers à Orenbourg, sur les confins de la Russie asiatique; mais il avait, par son noble dévouement, sauvé tous ces jeunes gens, qui rentrèrent au sein de leurs familles, désormais frappées d'interdiction. Et toutes ces atrocités se commettaient sous le règne du tzar Alexandre, de ce dandy mélancolique, qui faisait de la philosophie allemande avec madame Krudener, ou du libéralisme français avec Talleyrand! J'aime mieux Nicolas; celui-là au moins n'était pas un hypocrite : c'est l'homme du discours adressé à la municipalité de Varsovie, un autocrate naïvement et franchement barbare.

ZAN était poëte; il écrivait des vers faciles et gracieux, il faisait des chansons, comme nous, il composait des articles; mais ce n'est pas là qu'il faut le chercher : car la poésie que bien d'autres simulaient dans leurs écrits, il l'a mise, lui, dans ses actes. Bien des fois il a chanté sous les verrous; et les prisonniers répétaient en chœur l'hymne commençant par ces mots : « *Chante, pauvre oiseau, avant que la nuit vienne*, » etc. Il a laissé plusieurs ballades parmi lesquelles on distingue le *Sorcier Twardowski*. Un article dans le *Brukowieç*, le *Charivari* de Vilno, intitulé *Ma vie et ma mort*, lui a valu des éloges et des persécutions. Voici quelques strophes composées dans les derniers moments de sa captivité, dépouillées, il est vrai, de tout le prestige de l'expression et du rhythme :

« Que nous sert l'éloquence? aujourd'hui ce n'est plus la grandeur. Lorsque la patrie nous appelle, taisons-nous, frères, taisons-nous! Voici les juristes, nos amis; tendez-leur aussi la coupe. Demain nous apprendrons le droit, aujourd'hui c'est leur droite qu'il nous faut!

« Servez-vous du compas, de la balance, du mètre, pour les corps inanimés; mesurez vos forces à vos desseins, et non pas vos desseins à vos forces : car là où les cœurs brûlent, le courage est le compas de l'enthousiasme, le bien public en est l'échelle, et deux sont moindres que l'Unité.

« Jadis Archimède, lorsqu'il mesurait les routes de l'univers, l'étendue de la terre et des cieux, était pauvre lui-même et n'avait pas où reposer ses pieds. Aujourd'hui, que celui qui veut comme Newton ébranler le monde sur sa base, nous compte, amis et frères, et qu'il dise si nous sommes assez nombreux pour vaincre! »

Depuis longtemps, selon la teneur même de son arrêt, ZAN aurait dû être rendu à sa famille, à sa patrie; cependant, par un acte d'illégalité barbare, on le retient jusqu'aujourd'hui captif dans la capitale de la Russie.

Voici par quel trait Joseph Straszewicz termine la biographie de notre héros (V. *Les Polonais et les Polonaises de la révolution du 29 nov.*) :

« Quoique absent dans la dernière lutte, ZAN fut un des héros du beau mouvement de 1830, dont il avait dix ans à l'avance préparé les éléments. Plus d'une fois, son souvenir fut invoqué au milieu de cette grande crise; et, comme en France, où le rôle d'appel garda si longtemps le nom du premier grenadier, Latour-d'Auvergne, même après sa mort, dans l'insurrection lithuanienne, quand l'on demandait :« Quel est le premier soldat, le premier patriote de la contrée? » toutes les voix répondaient : « ZAN! »

112 *Novosiltzoff* était louche; ses traits portaient l'empreinte de l'ivrognerie et de la débauche. Voici le portrait que Mochnaçki en fait dans son *Histoire de l'insurrection polonaise :* « Buveur par tempérament, athée et matérialiste par conviction, voleur comme tous les proconsuls moskovites, au fond du cœur le plus immoral des hommes, il était cependant un des plus fermes piliers de la propagande religieuse. On disait, et non pas sans fondement, que Novosiltzoff, outre son caractère politique, avait encore une autre mission de la part de cette caste moskovite qui s'est promis l'entière extirpation du nom polonais. S'il en était ainsi (et il est difficile de croire l'opposé), il faut lui rendre cette justice qu'il s'acquittait de son mandat avec l'acharnement et la perspicacité d'un vrai Moskovite. Il pressentait la révolution, car il avait compris la nature de la Pologne telle que l'avait faite le congrès de Vienne, etc. »

Novosiltzoff est mort en 1828; et son épitaphe a été faite par un patriote octogénaire, le digne Niemcewicz :

« Lorsque le type de tous les ivrognes, le *laid* Novosiltzoff, se présenta sur les bords du Styx, Caron le repoussa avec sa rame et lui dit : « Tu ne passeras pas, à moins que tu ne trouves un monstre de l'enfer plus laid que toi-même! »

113 *Félix Kolakowski* de Mozyr, était, malgré son tempérament maladif, plein d'esprit et de gaieté. Ses chansons faisaient la joie de ses camarades; sa plaisanterie incisive faisait rire toujours, n'attristait jamais. Il savait contrefaire en perfection la voix des professeurs, entre autres celle du recteur Malewski; une fois la séance levée, c'était lui qui prenait la parole. Il fut envoyé avec Wiernikowski à Kazan, où il put se perfectionner dans les langues orientales. En 1827, il fut rappelé à Saint-Pétersbourg, où il mourut deux années après.

114 Voici le quatrain que Mickiewicz a composé sur *Suzin*, et qui peint suffisamment son caractère :

« Il y en eut de braves, il y en eut de timides; mais se taire en prison et se plaire en prison, Suzin seul put y réussir! »

115 Le diable, d'après les traditions populaires, se tient communément dans la boue. *Pélican*, recteur de l'université après Malewski, était originaire des marais de Pinsk.

116 Les prisonniers que l'on fait sortir au grand air après une longue détention, éprouvent une sorte d'oppression qui ressemble à l'enivrement. (†)

117 Un propriétaire qui vient s'établir dans une nouvelle maison, fait célébrer en Lithuanie une solennité appelée *Inkrutowiny*. Tous les actes de la vie domestique y sont accompagnés de certains rites religieux. (†)

118 Ces vingt kibitkas transportaient en Sibérie les enfants des colléges de Keydany et de Krozé. La place dont il est question est située entre l'église de Saint-Kasimir et l'hôtel de ville, où viennent aboutir les trois rues principales : de la porte-Ostra, du Château et de l'Allemagne. Un

de ces enfants frappés de proscription, le jeune Plater, âgé de douze ans, avait seulement écrit sur la table à calculer de sa classe : « *Vive la Constitution du trois mai !* »

Voici ce que disait récemment M. Cyprien Robert, le successeur de Miçkiewicz à la chaire slave, dans la *Revue des Deux-Mondes*, au sujet de cette constitution : « Que dire enfin du peuple polonais ; et n'est-il pas, depuis cinquante ans, le plus glorieux martyr de la liberté en Europe? Si la Grèce a eu son 3 septembre, n'a-t-il pas eu son 3 mai? Ces deux glorieuses journées n'ont-elles pas donné au monde gréco-slave ses deux chartes les plus populaires? Sans doute, la Pologne n'a pas recueilli de sa charte du 3 mai tous les fruits que la Grèce semble devoir tirer de la sienne ; les grandes puissances, qui favorisent la Grèce, étaient au contraire liguées contre la Pologne : mais la France, si fière de ses souvenirs républicains et constitutionnels, ne doit pas oublier que le 3 mai polonais précéda le serment du jeu-de-paume et les grands jours de la Constituante, et que, pour devancer alors la nation française dans l'œuvre de l'émancipation des peuples, il n'a manqué peut-être à la Pologne que d'être moins voisine de l'Autriche et de la Moskovie. » P. 411 ; 1845.

119 On serait bien étonné en France si l'on était forcé de recourir aux fers de vingt livres et aux menottes, pour appeler sous les drapeaux les futurs défenseurs de la patrie... En Russie, on enlève les recrues la nuit, on les garrotte, on les bâillonne, et le lendemain on leur rase la tête ; peu s'en faut qu'on ne leur applique un chiffre à l'épaule !...

120 *Joseph Kowalewski* était de l'Institut pédagogique, et se faisait remarquer par son aptitude au travail. Sur les instances du mirza des Tatars, envoyé d'abord à Kazan, il fut autorisé à faire un voyage chez les Mogols et les Mandjours, afin de rédiger l'histoire des différentes tribus tatares. Plus tard, envoyé à Pékin, en Chine, comme interprète, il parvint à conquérir la confiance et l'estime universelles. Orientaliste, sinologue, jurisconsulte et de plus ingénieur consommé, J. Kowalewski est assurément l'homme le plus savant qui existe. Aujourd'hui, il se trouve à la tête de l'instruction publique en Russie, comme ministre d'Alexandre II. Puisse-t-il être plus heureux que ses devanciers !...

121 Son nom, par respect pour les martyrs de Vilno, doit être oublié.

122 Que Iankowski ne s'est jamais *vendu*, nous en avons la preuve dans sa captivité et dans sa déportation communes avec les autres philarètes. Jusqu'aujourd'hui il est détenu à Voronèje, au fond de la Russie.

123 *Antoine Goreçki*, un des vétérans de la grande armée, colonel durant la dernière insurrection de 1830 et le meilleur fabuliste contemporain.

124 Cette chanson est réellement une improvisation de Iankowski.

125 Voici une théorie complète du *vampirisme*, d'après les superstitions accréditées chez toutes les races slavonnes. On reconnaissait de son vivant, à certains signes funestes, celui qui devait un jour ressusciter sous forme de vampire. Aussitôt après sa mort on lui coupait la tête, on clouait ses pieds et ses mains aux planches du cercueil, et l'on traversait sa poitrine d'un épieu de tremble, l'arbre sur lequel Judas se pendit après sa trahison. Si l'on négligeait de prendre ces précautions, le vampire se levait de sa tombe et hantait les vivants, jusqu'à ce que tous ses amis et parents fussent devenus vampires comme lui.

126 Praga est la tête de pont de Varsovie du côté de la Lithuanie. Le massacre dont il est question eut lieu le 4 novembre 1791 : « Frappez ! »

a dit Catherine; et vingt mille habitants ont été égorgés par le féroce Souwaroff.

[127] Il y a, dans la prosodie polonaise de ces vers, un chant religieux qui, indépendamment du sens relevé des paroles, donne à notre âme une révélation du ciel. Ces hymnes d'amour divin, succédant au cri de l'aigle, aux funèbres clameurs du réprouvé, au rire inextinguible des enfers, font venir les larmes aux yeux et dans la voix de tout lecteur polonais. Quel traducteur oserait se flatter de pouvoir reproduire, soit en vers, soit en prose, l'entrainante harmonie de cette cantilène slave? C'est ici le cas de répéter le dicton : « *Chi m'ha tradotto m'ha tradito.* »

[128] « Ici la critique serait facile, trop facile même, dit George Sand; on « pourrait dire que les révélations inintelligibles du dieu de Konrad rap-« pellent un peu les énigmes sans mot des antiques oracles, et que c'est « un assez pauvre secours accordé à la foi et à la prière que cette vision « où, dans un chiffre mystique, la patrie du poëte se voit délivrée par « une réunion de quarante-quatre grandes villes, ou par un personnage « dont le nom se compose de quarante-quatre lettres, ou par une armée « composée de quarante-quatre phalanges, etc. Les Polonais se perdent « en commentaires sur cette prédiction. Nous n'en grossirons pas le « nombre... etc. Un seul mot d'ailleurs doit imposer silence à toute cen-« sure pédantesque : la Pologne est catholique, et Miçkiewicz est son « poëte mystique. » (*Revue des D. M.*, t. II, p. 628.)

[129] La dévote Marie-Thérèse d'Autriche, et son ministre Kaunitz.

[130] Le libéral Frédéric II de Prusse, et son frère le prince Henri.

[131] Miçkiewicz, dans le sublime parallèle qu'il a fait du martyre de la Pologne et de la passion du Sauveur, a suivi en tous points la tradition chrétienne. La robe blanche qui s'envole des pieds du Christ au moment de son ascension, et qui enveloppe le monde entier, n'est-ce point, d'après la symbolique adoptée par le poëte slave, la parole de vie et de liberté que l'Émigration polonaise, après le désastre de la patrie, est allée porter au monde entier, depuis les rives de la Seine, jusqu'aux peuplades sauvages de l'Ohio et du Meschascebé?

[132] Il y a là dans le prêtre Pierre et dans le bernardin Robak de *Thadée Sopliça* deux caractères de prêtres polonais, deux types sublimes que nulle poésie au monde n'aurait pu enfanter, sans le dévouement du clergé polonais, avant et après la révolution. Qu'il nous soit permis de citer ici le nom de Gutkowski, évêque de Podlaquie, qui a combattu sous les drapeaux de la foi avec la même ferveur avec laquelle il avait jadis suivi les aigles polonaises sur les bords de l'Ebre et du Tage.

[133] Novosiltzoff, pour donner le change à la société qui l'entourait sur son goût pour les liqueurs fortes, se faisait servir à toute heure de la journée du rhum blanc avec du sucre.

[134] Le terme moskovite *czyn* ou *tchin*, terme d'origine chinoise ou tatare, ne peut être suffisamment rendu par celui de *grade* ou de *fonction*, et n'est intelligible que pour les Russes de naissance. En Russie, pour s'élever au-dessus du paysan ou du marchand, c'est-à-dire pour se libérer du knout, il faut entrer au service du gouvernement et s'embrigader dans la vaste famille des *tchinowniki.* Cette famille se subdivise en quatorze variétés. Il faut plusieurs années de service pour être promu à la classe supérieure; les candidats doivent subir des examens et s'astreindre à des formalités pareilles à celles qui sont en vigueur dans la

hiérarchie des mandarins chinois : ce qui prouve que cette dénomination a été apportée en Russie par les Mogols. Le tzar Pierre devina le premier la signification technique de ce mot, et développa toute l'institution dans un sens tout à fait chinois. Le *tchinownik* n'est plus un paysan, et n'est pas encore un fonctionnaire, mais un magistrat en expectative qui postule un emploi quelconque. Chaque classe ou chaque *tchin* correspond à un grade de l'armée ; la douzième classe est celle du sous-lieutenant ou de l'étudiant à l'université ; la dixième, celle du capitaine, ou de la dame d'honneur à la cour impériale ; la neuvième, celle du major, ou du bachelier ès-lettres ; la huitième, celle du colonel ou du docteur en philosophie ; les classes supérieures comprennent les *sowietniki*, conseillers réels ou titulaires ; l'*archirey*, ou l'évêque, a le grade de général. Entre les classes inférieures et les supérieures, les rapports d'obéissance et de subordination sont à peu près les mêmes qu'entre les différents grades de l'armée. Dans une même classe, on peut passer d'une fonction à une autre, après un an de préparation. (†)

« Le principe mogol qui règne actuellement en Russie, disait naguère Miękiewicz, est celui de l'anthropolâtrie. Lorsque deux Moskals se rencontrent, de quelque *tchin* qu'ils soient, l'un devient aussitôt le *dieu* de l'autre. » Cette adoration réciproque est exprimée par la formule : *tchin tchina potchitaïet.* Certain Russe demandait à son voisin : « Lorsque le bon Dieu sera mort, qui donc remplira son emploi de dieu ? — Imbécile, repartit l'autre, notre impératrice Catherine la Grande (et il fit un grand signe de croix) ne manquera pas de donner son *tchin* vacant à saint Nicolas ! » Cette anecdote peint suffisamment la culture morale et religieuse du peuple moskovite.

135 « La plaisanterie de Miękiewicz est pleine de sel et de verve. Il a fait aux courtisans des plaies plus profondes avec son vers incisif et mordant, qu'ils n'en ont fait à leurs victimes avec le knout ! » (*Georges Sand*, *Revue des D. M.*)

136 Miękiewicz juge un peu sévèrement la société de Varsovie, que, d'après son propre aveu, il connaissait à peine ; malgré ce défaut, ou plutôt à cause de lui, le drame des *Aïeux* deviendra toujours plus attachant, car il signale dans leur vivacité les grandes et petites passions de l'époque. Il fait tour à tour passer devant nos yeux les coryphées de la *littérature classique*, dont Varsovie était la métropole ; c'est Osinski, professeur à l'université, qui défendait *l'école française* par le précepte et l'exemple ; c'est Kozmian, conseiller d'État et auteur des *Géorgiques polonaises ;* c'est enfin François de Sales Dmochowski, sur qui tombent à brûle-pourpoint les sarcasmes de Miękiewicz. Ils les ont d'ailleurs bien justifiés en se soumettant tous trois à la magnanimité du tzar, tandis que le philarète exilé faisait entendre un chant de gloire et de liberté ; *l'école romantique*, représentée dans l'Émigration polonaise par Zaleski, Miękiewicz, Goszczynski, radieuse trinité, a gagné sa cause aux yeux de la patrie, après l'avoir victorieusement plaidée devant l'opinion. La DIVINE COMÉDIE elle-même perdrait pour nous une grande partie de son intérêt historique si, au lieu de placer ses amis au ciel et ses persécuteurs en enfer, le proscrit s'était contenté, comme Milton, de peindre des passions et des luttes surnaturelles, ou s'il était tombé dans la lourdeur allégorique de *la Henriade.* Il en est de même pour le *Jugement dernier* de Michel-Ange. D'ailleurs les beaux caractères de Cichowski, des jeunes

conjurés du Belvédère, suffisent bien pour racheter tout ce qu'il y a d'affligeant dans la peinture de cette prostitution officielle dont les fonctionnaires du tzar moskovite s'efforçaient d'infecter la Pologne.

[137] *Zénon Niemoïewski*, étudiant en droit, un des héros de la nuit du 29 novembre 1830, attaqua, lui dix-septième, le château du grand-duc Constantin et le chassa de Varsovie.

[138] Les kammer-iunker sont les valets de chambre en herbe des tzars de Russie.

[139] *Adolphe Cichowski* fut mis au cachot en 1822, et il n'en sortit qu'au mois de mars 1826. Il avait fait partie du premier comité patriotique, fondé quelques années auparavant par l'infortuné *Lukasinski*. C'est au silence de ces deux martyrs que l'on doit le salut des autres conjurés, et la conservation du foyer révolutionnaire qui, de loin en loin, préparait la nuit du 29 novembre. Cichowski est mort dans l'exil, entouré de la considération de tous ses compatriotes. Vingt-cinq années de sa vie ont été consacrées à réunir une magnifique collection d'estampes et d'antiquités polonaises, vendue en 1858 à l'encan, à l'hôtel Bouillon, à des amateurs étrangers.

[140] Ceux qui connaissent le beau caractère et les inépuisables dévouements de madame *Claudine Potoçka*, un des anges bienfaiteurs de la Pologne, n'auront aucun doute sur son identité avec la *jeune dame* de Miçkiewicz. Elle vivait encore à l'époque où le poëte écrivait ses *Aïeux* : il n'a pas cru nécessaire de citer son nom, gravé dans tous les cœurs polonais.

[141] Au dernier trait surtout, il est impossible de ne pas reconnaître *François de Sales Dmochowski*, journaliste, industriel, chef de commandite, romancier, libraire, fabricant d'almanachs, fleuriste et dramaturge médiocre. Son père, écrivain distingué, a traduit l'*Iliade* en vers polonais; et c'est peut-être la meilleure traduction qui existe dans toutes les langues.

[142] *M. Jabokliçki*, maître des cérémonies depuis le règne de Stanislas-Auguste ; ennemi naturel de toute révolution.

[143] Tout cet épisode est vrai jusque dans ses moindres détails. Voyez l'histoire de Mochnaçki, de Soltyk, de Lelevel, etc.

[144] C'est le célèbre auteur des *Chants historiques*, mort dans l'exil à quatre-vingt-cinq ans. *Niemcewicz* a été inhumé dans la délicieuse vallée de Montmorency; et, de même que les anciens guerriers de la Lithuanie, ses ancêtres, il avait marqué d'avance la place de son tombeau à côté du général Kniaziewicz, son frère d'armes.

[145] Quelques commentateurs ont prétendu voir dans ce passage, et nous ne sommes pas de leur avis, une allusion à *K. Brodzinski*, patriote distingué, chéri de la jeunesse polonaise, et qui naguère occupait avec tant d'éclat la chaire de littérature générale en Pologne. Son poëme de *Wieslaw* et ses chants populaires respirent tout le parfum printanier des montagnes de Krakovie et du tertre virginal de Vanda. Sa dissertation sur la *nationalité polonaise* vivra aussi longtemps que la Pologne elle-même; et son *Message de la terre d'oppression à la terre d'exil* est peut-être l'égal du *Livre des Pèlerins*, pour le charme de l'expression et la mélancolie des pensées. Ce gracieux poëte, le Millevoye de la Pologne, est mort d'une maladie de poitrine dont les peines morales sont venues hâter le progrès. Brodzinski a fait plusieurs campagnes de l'empire avec son frère, tué à ses côtés, et à qui l'on doit aussi une excellente traduction de *la Pucelle* de Schiller. En Pologne tous les bons poëtes sont en même temps

hommes de cœur et bons citoyens Le honteux divorce entre la parole et l'action ne s'est pas encore accompli. Les dix-sept assaillants du Belvédère presque tous étaient artistes et poëtes.

[146] *Pierre Wysoçki* fut le chef de l'école des porte-enseignes, pépinière de héros, qui décidèrent la nuit du 29 à l'avantage de l'insurrection. Fait prisonnier en 1831, criblé de blessures, déporté, bâtonné, torturé de mille manières, il est actuellement de retour dans sa patrie.

[147] Voilà une mise en scène au grand complet. Tel était en effet l'aspect habituel des appartements du Hiéroclès lithuanien. Il y régnait toujours un air de fête et une atmosphère de bagne ; la Tour de Londres, moins les Stuarts : l'eldorado ou l'enfer, quelquefois tous les deux ensemble. V. l'*Histoire de la Révolution de Pologne*, par Mieroslawski, II, 440.

[148] Cet odieux personnage avait nom *Bécu*. C'était le médecin, le complaisant, le délateur, le bouffon et le plastron de Novosiltzoff, qui l'avait fait professeur à l'université. Pélican et lui se détestaient cordialement; car chacun était pour l'autre un rival dans les bonnes grâces du sultan, et tous deux visaient au *tchin* suprême de l'université, le rectorat promis au plus *utile*. Aussi c'était à qui ferait le plus de bassesses. Bécu avait commencé comme Figaro, il finit comme don Juan.

[149] Voici une de ces chansons d'étudiants composée par A. Odynieç :

« Amis, bannissons la tristesse; que le vin jaillisse, que les pipes s'enflamment : que le temps s'écoule gaiement dans le cercle des amis !

« A quoi bon les plaintes? Ce qui est fait ne saurait se défaire. Tout deviendra douceur pour les bons, amertume pour les méchants.

« Vive Stanislas! Que la coupe passe de mains en mains, car nous buvons à la santé de Zan! Vive notre Thomas Zan!

« Si la vertu mérite nos hommages, qui donc en est plus digne que Czeczot? Buvons à la santé de Jean!

« Vive Adam Mickiewicz! il nous accorde de doux loisirs, et les peines cruelles s'apaisent aux sons mélodieux de sa lyre! »

La petite poste entre les détenus se faisait de la manière suivante : l'alphabet était partagé en trois séries, et le prisonnier frappait dans la paroi le nombre de coups correspondant au numéro de la lettre dans la série. Cette manière de correspondre avait beaucoup d'analogie avec celle employée dans un autre cachot, le Spielberg, et dont Andryane nous fait la curieuse révélation dans ses *Mémoires*. Distribués dans plusieurs couvents de la ville, les prisonniers communiquaient par l'intermédiaire du philarète *Budrewicz*, aujourd'hui réfugié en France, qui pénétrait à travers les égouts et les cloaques, et portait de l'un à l'autre les correspondances écrites ou verbales.

[150] L'amphigouri des oukazes du sénat russe a passé en proverbe. Mais ce sont surtout les oukazes judiciaires ou les décrets du sénat qui sont arrangés de manière à pouvoir les expliquer en faveur des deux parties, et par conséquent à prolonger les débats. Ce manége est dans l'intérêt des chancelleries du sénat, pour lesquelles tout procès est la source d'énormes bénéfices. (†)

[151] Quand un maître russe veut flatter son valet, il lui dit familièrement *sukisyn*, fils de chien ; ce qui équivaut à un : *mon cher ami*. C'est le troisième mot de toute conversation élégante.

[152] Qu'ils étaient grands dès lors, ces pauvres enfants qui méritèrent un pareil éloge de la part d'un Novosiltzoff?...

« L'enfant qui, au berceau, sut écraser le front de l'hydre, jeune homme, étouffera les centaures, etc. » *Ode à la Jeunesse*, p. 54.

[153] Le *Pélican*, appelé par les Grecs *onocrotale* à cause de son cri particulier qui ressemble à celui de l'âne (ὄνος)... Le nom du *Pélican* est une allusion à son bec, qui, étant fort long, aplati et large à l'extrémité, rappelle jusqu'à un certain point la forme d'une hache (πέγεκυς). L'extrémité de son bec, recourbée en crochet, est d'un rouge vif. Son gosier est muni d'une poche élastique à laquelle on a donné le nom de *blague*... « Lorsque le sac est vide, dit le père Labat, il ne paraît pas beaucoup; mais quand l'oiseau trouve une pêche abondante, il est surprenant de voir la grandeur et la quantité des poissons qu'il y fait entrer !... »

« Le Pélican, ajoute le père Raimond, peut devenir non-seulement familier, mais docile. On en a vu chez les sauvages un si bien dressé, que le matin il s'en allait à la pêche et revenait le soir avec une ample provision de petits poissons pris dans les marais ; aussitôt on lui faisait rendre gorge, et ses maîtres lui en jetaient quelques-uns pour son usage particulier... Il est vrai que pour lui ôter la tentation d'avaler les poissons renfermés dans sa blague, on lui met au bas du cou un ruban rouge assez étroit pour ne laisser passer que le fretin...

« Sa chair étant dure et puante, on estime surtout le Pélican pour sa blague, sans laquelle on pourrait le confondre avec le cygne... Il est généralement considéré comme l'emblème de l'amour paternel et maternel.»

A ce dernier détail près, tout ce qui a été dit sur le Pélican palmipède s'applique parfaitement au Pélican des marais de Pinsk, recteur de l'université de Vilno, par la grâce de Novosiltzoff. Chirurgien par vocation, Pélican aimait la vue du sang et le tirait avec volupté; d'ailleurs, comme M. Fleurant, « il s'adressait rarement à des visages. »

[154] Pélican était secondé dans ses vues par le généreux *Botwinko*, qui s'entendait merveilleusement, comme on le voit, à donner la question. Cette qualité lui avait fait donner le *tchin* d'accusateur public ou de procureur. C'était l'œil du tzar, toujours ouvert sur la province de Vilno et considérant l'instruction publique sous toutes ses faces. Botwinko, de même que tous ses pareils, s'était associé un juif qui extorquait des sommes énormes aux patients, pour que l'œil du tzar pût dormir un peu durant l'instruction.

[155] C'est la même cause apparemment qui a fait défendre après 1831 de jouer des tragédies sur les théâtres polonais. Peut-être aussi les Russes avaient-ils l'instinct que la tragédie qui venait d'être jouée sur le sol de la Pologne et dont Varsovie avait contemplé le terrible dénouement, était trop sanglante pour qu'aucune autre pût produire de l'effet, fût-elle même *Rodogune* ou *Macbeth*.

[156] Le prince *Zouboff* avait été un des derniers amants de Catherine; il n'avait en partage ni le caractère ardent de Potemkin, ni la figure idéale de Lanskoï : d'autres qualités sans doute avaient fait sa fortune. La jeune et belle *Walentynowicz* devint la *Sunamite* de l'ex-favori; apres un an d'esclavage, elle eut le bonheur d'être veuve : veuve d'un richard qui lui laissait presque toute sa fortune. Son or et ses beaux yeux avaient séduit le tendre Novosiltzoff. Le sénateur fit des dépenses énormes pour éblouir la princesse; et bientôt payé de retour, il retardait à dessein le jugement des philarètes pour pouvoir prolonger son séjour à Vilno. La courtisane était cependant Polonaise au fond du cœur, et souvent elle usait du pou-

voir de ses charmes pour alléger la sentence des juges ou détendre le bras du bourreau.

[157] L'influence que Lelevel exerçait à cette époque sur la jeunesse de Vilno ne peut se comparer qu'à l'admiration dont Abailard avait été l'objet au moyen âge. Goluchowski, Lelevel, Onacewicz représentaient dans la science la pensée politique de THOMAS ZAN.

[158] Le gouverneur civil de Vilno, *Horn*, et madame *Horn* son épouse, étaient les *pourvoyeurs* en titre du sénateur.

[159] Le conseiller ou sowietnik *Anderson* était un des plus zélés inquisiteurs. Sa femme s'était fait une réputation de sottise et d'impertinence. Il y a plusieurs genres et variétés du sowietnik : il y a le sowietnik honoraire, le sowietnik assesseur, le sowietnik sous seing privé et le sowietnik réel ou actuel. « Le conseiller réel sous seing privé, disait un Russe, homme d'esprit, est un triple mensonge ; car son emploi n'est rien moins que réel, il ne conseille rien et n'a rien à démêler avec le cabinet privé du tzar : en outre, c'est souvent l'être le plus absurde de toutes les Russies. (†)

[160] Le *regestrator-koleski* est le *tchin* infime de la magistrature ; c'est quelque chose entre le copiste et le rédacteur des ministères : cependant il fait la roue et se rengorge à faire plaisir, lorsqu'il a le bonheur de trouver quelque chose au-dessous de lui. Quelqu'un disait à propos d'un tel tchinownik : « C'est un honnête homme. — Pas du tout, repartit un sowietnik ; pour être un homme en Russie il faut être au moins conseiller d'État : dites plutôt que c'est un honnête garçon. » (†)

[161] Une invitation à quelque bal officiel équivaut en Russie à un ordre positif, surtout si c'est l'anniversaire de la naissance, du mariage ou du couronnement ; si c'est la fête d'un membre de la famille régnante ou même de quelque fonctionnaire haut placé. Dans un cas pareil il est très-dangereux pour un homme dont la fidélité serait suspecte au gouvernement, de ne pas répondre à l'invitation. On a vu souvent aux bals de la cour en Russie les familles des prisonniers d'État condamnés à la potence. En Lithuanie, le général *Dybitch Zabalkanski*, tout en marchant contre les Polonais, et le féroce *Chrapowiçki*, tout en massacrant les prisonniers de guerre, invitaient la société polonaise à leurs fêtes et à leurs solennités triomphales. Le lendemain du bal, les journaux officiels proclamaient à son de trompe les « *manifestations unanimes*, le *dévouement sans bornes*, la *fidélité à toute épreuve des sujets pour le plus clément, le plus généreux et le plus aimé des monarques...* » (†)

[162] *Bestoujeff* était le plénipotentiaire de la conjuration de Saint-Pétersbourg pour traiter avec les Polonais. C'était un jeune et chaleureux républicain. La première conférence eut lieu à Kiow, avec Krzyzanowski ; la seconde à Vilno, avec les philarètes. Il reprochait à nos patriotes leur attachement à la forme monarchique et leur répugnance à répandre le sang des souverains. Laissez faire les Russes ; une fois en révolution, ils iront plus loin que nous : ils font du despotisme en vrais Tatars et feront de la liberté en vrais Scandinaves.

[163] *Justin Pol* était le plus beau des philarètes. Il est mort, vers 1825, d'une maladie de poitrine contractée dans sa prison.

[164] Le docteur Bécu a été frappé de la foudre en plein midi, par le plus beau temps du monde. Ce phénomène, unique en Pologne, est très-commun dans les contrées boréales, où le soleil et la terre se renvoient

mutuellement leurs éclairs. Une fois pour toutes, ce poème est vrai d'un bout à l'autre, vrai dans ses moindres détails; Mickiewicz n'a eu que la peine de versifier cette solennelle tragédie, qui avait si vivement frappé sa jeune et féconde imagination.

165 VOYAGE EN RUSSIE. — Nous verrons plus loin (*Konrad Wallenrod*, t. II.) que les chênes étaient les premiers temples des Lithuaniens et des Prusses, ou Borusses (habitants des bois); qu'ils rendaient des oracles ainsi que chez les Romains; que le gui du chêne possédait des propriétés magiques, de même que chez les Gaulois; que le chêne fut, de même que chez les Grecs, consacré au dieu de la foudre.

166 Il est facile de reconnaître dans ce fantôme le docteur Bécu; et Mickiewicz, de même que le Dante, châtie le damné par l'excès même de la passion qui le dominait durant sa vie.

167 Le second fantôme est celui du général Balkoff. En 1815, il fut préposé à la douane de Radzivillow, près de *Krzemiénieç*. Devenu veuf vers cette époque, il se rendit à Saint-Pétersbourg, où il se fit une réputation d'homme à bonnes fortunes et de joueur. Cette illustration lui valut l'amitié de Novosiltzoff, qui lui proposa de venir partager ses *travaux* à Vilno, et dont il fut depuis l'inséparable compagnon. Il servit le sénateur avec un zèle intelligent, et fut, entre ses mains, l'instrument subalterne de la persécution exercée contre les enfants. Toujours à ses côtés, au bal comme à la torture, dans le même temps où la princesse Zouboff devint l'idole du maître, l'esclave devint amoureux d'une demoiselle Chlopiçka (nom d'une triste célébrité). Après une orgie nocturne, dans laquelle Novosiltzoff et son valet épuisèrent tous les raffinements de la débauche, comme s'ils pressentaient que pour l'un d'eux au moins cette nuit devait être la dernière, le général Balkoff se rendait, vers onze heures du matin, chez sa belle fiancée, dont il allait faire sa compagne. Au moment de franchir la porte-Ostra, sur laquelle se trouve une image miraculeuse de la Vierge, révérée de tout le peuple lithuanien, Balkoff fut frappé d'une apoplexie foudroyante; et les traîneaux, en s'arrêtant devant la porte de la Chlopiçka, ne lui amenèrent plus qu'un cadavre. La pauvre fille, effrayée, courut chez le recteur Pélican, lui cria de loin : « Le général se trouve mal! » et tomba sans connaissance. Les saignées du Pélican et les larmes de la Cholpiçka furent sans effet.

Quelques jours après, Balkoff fut inhumé dans le cimetière gréco-russe qui se trouve exposé sur une hauteur, près de Vilno. Les élèves de la faculté de médecine, guidés par une curiosité blâmable, même pour des disciples d'Esculape, allèrent examiner sur le cadavre, trois jours après son enterrement, les effets d'une apoplexie foudroyante. Ils trouvèrent la peau toute découpée en bandes transversales, comme si l'on venait de le fustiger. Saisis d'étonnement et de dégoût, ils le poussèrent du sommet de la montagne; et le cadavre, abandonné à lui-même, s'arrêta sur les bords déserts d'un ruisseau. Le lendemain, il y eut une tombe vide dans le cimetière; toutes les perquisitions furent inutiles : seulement une semaine après, aux croassements des oiseaux de proie, on découvrit le cadavre à demi dévoré. Craignant une nouvelle exhumation, on transporta les ossements en Russie, où sans doute on les a recouverts d'un rocher de marbre ou d'un monument de bronze.

Observons ici que tous ceux qui ont pris part à cette croisade contre la jeunesse polonaise ont péri d'une mort ignominieuse ou violente. Balkoff,

frappé d'apoplexie foudroyante; Bécu, tué par le feu du ciel; Botwinko, destitué et condamné pour vol; Krolikowski, pendu en 1831 par les insurgés ; et celui qui répondait devant Dieu et devant les hommes de tous ces crimes, qui pouvait les empêcher, le tzar Alexandre, lentement consumé par le poison... Cette main invisible mais sûre, qui frappait les infanticides, ces prémices des éternels châtiments qui les atteignaient déjà sur cette terre, n'ont pas sans doute peu contribué à développer la disposition religieuse que Mickiewicz avait puisée dans ses souvenirs d'enfance, et dont la dernière expression fut le livre des *Pèlerins*.

168 Vilno fut, on le sait, fondée par Gédimin, sur le lieu même où il venait de tuer un bison. Voyez le beau roman de *Poïata*, traduit du polonais par Letourneur.

169 La conjuration moskovite existait depuis 1817. Les deux foyers principaux étaient Tultchin et Moskou. *Ryleïeff* et *Pestel* se trouvaient, en 1821, à la tête des deux comités.

170 Le peuple, en Russie, est fermement persuadé que le tzar peut faire saisir et jeter dans une kibitka un autre souverain quelconque de l'Europe. En effet, je ne sais ce qu'on répondrait, dans certaines cours, à un feldiæger qui se présenterait avec une mission pareille. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Novosiltzoff répétait sans cesse : « Nous n'aurons de paix et de sécurité qu'après avoir introduit un tel ordre de choses, que notre feldiæger puisse remplir les ordres du tzar avec la même facilité à Paris, à Vilno et à Stamboul, qu'à Saint-Pétersbourg. » La destitution du général Yermoloff, gouverneur de la Géorgie, et dont le nom était très-populaire parmi les Russes, fut considérée comme un fait plus important que s'il s'agissait d'une victoire sur quelque roitelet d'Europe. Cette croyance ultra-moskovite n'a rien que de très-naturel. Rappelons-nous que son altesse royale le prince de Wurtemberg, faisant le siége de Dantzig avec les alliés, écrivait au général Rapp « qu'un général russe est égal, quant à son *tchin* respectif, à la première majesté venue; et pourrait même porter le titre de roi, si tel était le bon plaisir du tzar. » *Mémoires du général Rapp.* (†)

171 Exclamation du souverain des Goths à l'aspect du Colisée. (†)

172 En hiver, le jour tombe, à Saint-Pétersbourg, à trois heures après midi. (†)

173 Les fumées des villes septentrionales, qui montent dans les airs sous mille formes fantastiques, offrent un aspect pareil à celui du *mirage*, qui trompe l'œil du navigateur sur les mers de Sicile ou dans les sables de l'Arabie. Le mirage représente tantôt une ville, tantôt une campagne, un lac ou une oasis. Les objets se dessinent avec précision; mais, toujours insaisissables, ils se présentent à une égale distance du voyageur, et finissent par s'évanouir. (†)

174 Les Finnois, appelés en russe *Tchoudes* ou *étrangers*, habitaient les rives marécageuses de la Néva, sur lesquelles s'élève aujourd'hui Saint-Pétersbourg. (†)

175 Plusieurs historiens ont raconté la fondation de Saint-Pétersbourg. On sait qu'il a fallu recourir à la violence pour contraindre les habitants à venir s'y établir, et que plus de cent mille esclaves ont péri durant les travaux. Des contrées lointaines ont fourni le granit et le marbre amenés par mer. (†)

Pendant que le tzar Pierre jettait les premiers fondements de sa capi-

tale, un tchoude vint lui frapper familièrement sur l'épaule, en s'écriant : « C'est donc une ville que vous construisez ici ? — Oui, lui répondit le tzar, et la plus belle du monde. — Une ville sur le sol de la Néva! Vous êtes fou. Regardez ces sapins centenaires; voyez-vous à leur cime cette empreinte grisâtre? — Eh bien, après! — C'est la trace de la dernière inondation!... » Pour toute réponse, le tzar fit abattre tous les sapins. Xerxès avait de même voulu donner des chaînes à la mer irritée. « *Saint Pierre, le chef des apôtres*, dit Mochnaçki, *érigea son trône sur un roc; Pierre Ier, le pape moskovite, établit le sien sur la boue.* »

176 Les cultes qui se sont séparés de l'Église catholique jouissent d'une protection spéciale en Russie; d'abord, parce que leurs adhérents transigent facilement avec le schisme, à l'exemple des princes et des princesses d'Allemagne; ensuite, parce que les pasteurs sont les meilleurs appuis du despotisme, en inculquant au peuple l'obéissance pour l'autorité civile, même en matière de conscience, lorsque les catholiques s'en réfèrent à la décision de l'Église. On sait que les communions d'Augsbourg et de Genève se sont réunies en une seule sur un arrêté du roi de Prusse. (†)

177 La vapeur produite par la respiration s'exhale en hiver sous la forme d'une colonne, longue parfois de plusieurs mètres. (†)

En 1832, Mickiewicz comparait les promeneurs à des cheminées ambulantes; en 1840, il les aurait assimilés à des locomotives.

178 Un aigle blanc sur champ de gueules et un cavalier sur champ d'azur, telles sont les armes accouplées de la Pologne et de la Lithuanie.

179 Alexandre Pouschkin, tué dans un duel avec le baron Heckeeren, diplomate, aujourd'hui sénateur.

180 Telle est l'inscription sur le cénotaphe du tzar Pierre : « PETRO PRIMO, CATHARINA SECUNDA. » (†)

181 Ce vers est littéralement traduit d'un poëte russe dont le nom m'échappe. (†)

182 La statue équestre du tzar, modelée par Falconnet, et celle de Marc-Aurèle, exposée au Capitole, se trouvent ici fidèlement décrites. (†)

183 La tarentule, espèce de grande araignée venimeuse, est assez commune dans les steppes de la Russie méridionale et de l'Ukraine. (†)

184 Les décorations moskovites avec leurs différentes classes, y compris les chiffres de la cour impériale et les barettes indiquant le nombre des années de service, sont au nombre d'une soixantaine. Il arrive de voir briller sur un seul uniforme jusqu'à vingt décorations et plusieurs *crachats*. (†)

185 Il y a quelques années, un officier de la cour se coupa la gorge, parce qu'à une présentation solennelle on lui avait assigné une place inférieure à son tchin. C'était le Vatel de la hiérarchie. (†)

186 Le portrait du tzaréwitch, héritier du trône (aujourd'hui Alexandre II), est exposé dans la galerie de tableaux moskovites, à l'*Hermitage*. Le peintre anglais *Dow* a représenté l'enfant en uniforme de hussard et le fouet à la main. (†)

187 Frédéric écrivait à Voltaire, le 10 novembre 1737, à Rémusberg :

« Monsieur, je vous avoue qu'il n'est rien de plus trompeur que de juger des hommes sur leur réputation. L'histoire du tzar, que je vous envoie, m'oblige de me rétracter de ce que la haute opinion que j'avais de ce prince m'avait fait aventurer. Il vous paraîtra, dans cette histoire, tout différent de ce qu'il est dans votre imagination; et c'est, si je peux m'exprimer ainsi, un homme de moins dans le monde réel.

« Un concours de circonstances heureuses, des événements favorables et l'ignorance des étrangers ont fait du tzar un fantôme héroïque, de la grandeur duquel personne ne s'est avisé de douter. Un sage historien, en partie témoin de sa vie, lève un voile indiscret, et nous fait voir ce prince avec tous les défauts des hommes et avec peu de vertus. Ce n'est plus cet esprit universel, qui conçoit tout et qui veut tout approfondir; mais c'est un homme gouverné par des fantaisies assez nouvelles pour donner un certain éclat et pour éblouir. Ce n'est plus ce guerrier intrépide, qui ne craint et ne connait aucun péril; mais un prince lâche, timide, et que sa brutalité abandonne dans les dangers. Cruel dans la paix, faible à la guerre, admiré des étrangers, haï de ses sujets, un homme enfin qui a poussé le despotisme aussi loin qu'un souverain puisse le pousser, et auquel la fortune a tenu lieu de sagesse; d'ailleurs, grand mécanicien, laborieux, industrieux et prêt à tout sacrifier à sa curiosité. »

Que reste-t-il alors de Pierre *le-Grand*, après ce jugement sur un Tatar sauvage par un Allemand corrompu?

188 N'est-ce pas un souvenir gracieux du lac de Genève et du Salève *aux flancs azurés,* qui vient se refléter sur les neiges détrempées de la Néva? Après le tumulte et la confusion d'une revue, une douce réminiscence de la campagne, avec tout ce qu'elle peut offrir de plus frais et de plus riant à l'imagination! Heureux artifice du poëte, qui rompt la monotonie d'une description et ne manque jamais son effet.

189 Ce même peuple slave a répondu à la terrible accusation du poëte, en 1825, en jetant dix têtes sanglantes sur l'échafaud qui devint le trône du tzar Nicolas.

190 Le peintre *Oleszkiewicz*, renommé à Saint-Pétersbourg pour ses vertus, sa science profonde et ses mystérieuses prophéties. Son nécrologue a été inséré dans les journaux de Saint-Pétersbourg, en 1830. (†)

L'église des Carmes, à Varsovie, possède une magnifique copie de la Transfiguration de Raphaël par le peintre polonais.

191 Le poëte chrétien montre toujours l'orgueil puni par le plus terrible châtiment, la démence. Voyez l'*Improvisation*, page 220.

192 Le lecteur est prié de se reporter quelques pages plus haut, à la parabole du prêtre Pierre : « Tes péchés sont les plus grands, tu n'échapperas pas à la peine; mais tu mourras le dernier, du plus infâme trépas! » Page 293.

193 LE PRESBYTÈRE. — Cette partie avait été composée avant les deux précédentes, et publiée dans la première collection de romances et ballades de Mịckiewicz. Il y a entre *le Presbytère* et *les Martyrs* dix ans d'intervalle.

194 Quoiqu'il soit impossible de déterminer au juste quel est ce personnage, à travers la symbolique de la quatrième partie des *Aïeux*, moins positive et moins transparente que celle des deux autres, nous croyons pouvoir affirmer que ce prêtre aux cheveux blancs, entouré de marmots qu'il considère comme ses enfants, ce professeur qui a formé l'esprit et le cœur de Gustave, et qui de la part de son élève est l'objet de tant de vénération, n'est autre que l'abbé Mịckiewicz lui-même, l'oncle de notre poëte. Après la suppression de l'ordre des jésuites, en 1775, par Clément XIV, l'université de Vilno, fondée par Étienne Batory, resta sous l'administration des mêmes prêtres connus désormais sous le nom d'ex-jésuites. Un rejeton de cette confrérie est parvenu jusqu'à nos jours; et l'abbé Mịckiewicz fut encore en 1819 doyen de la faculté des sciences physiques et mathémati-

ques. Peu avant sa mort, il se retira dans sa cure de Nowogrodek.

[195] La durée des études universitaires était de trois ans; après lesquels le pèlerin revenait dans sa maison, riche de la science acquise, mais plus pauvre d'illusions qu'il n'en était parti. Ce chiffre de trois, semble avoir une propriété particulière dans le poëme des *Aïeux*. Trois années, puis trois heures, trois lumières, trois genres de mort, etc. Notre poésie populaire est toute pleine de ce chiffre ternaire.

[196] C'est un des passages les plus admirés pour la mélodie du rhythme et la vigueur de l'expression.

[197] Le jardin de *Tuhanowicze*, à quelques milles de Nowogrodek, sur le lac du Switez. Voy. p. 9.

[198] C'est la seconde strophe d'une chanson populaire qui commençait à peu près ainsi :

« Vous n'êtes plus, rêves d'une heure;
L'avenir me glace d'effroi :
Je t'admire, hélas! et te pleure,
Mais je ne saurais être à toi, etc. »

[199] Il y avait là quelques vers d'une incontestable beauté. Gustave comparait le premier baiser d'une amante au sentiment que l'on éprouve à la première communion, lorsque l'âme entière se réunit sur les lèvres et vole au-devant du Sauveur. Ces vers ont été supprimés dans toutes les éditions.

[200] Quelques prêtres catholiques, pour échapper à la persécution dont ils étaient l'objet de la part du gouvernement moskovite après l'abolition de l'ordre des jésuites, et pour pouvoir demeurer dans le pays, ont été forcés de prendre femme et d'embrasser le rite grec-uni, qui ne diffère du catholicisme que par quelques détails de discipline.

[201] « Si, étant sortis pour combattre vos ennemis, le Seigneur votre Dieu les livre en vos mains; et que, les emmenant captifs,

« Vous voyez parmi ces captifs une femme belle, que vous aimiez et que vous vouliez épouser,

« Vous l'introduirez dans votre maison : elle rasera sa chevelure et se fera couper les ongles... » *Deutéronome*, XXI, 10.

« Celle-ci s'appellera d'un nom pris du nom de l'homme; parce qu'elle a été tirée de l'homme.

« Tu quitteras ton père, et tu quitteras ta mère... et tu suivras ton époux, et vous serez deux dans une même chair... » *Genèse*, II, 23.

[202] Ces vers ont été traduits en anglais par une jeune compatriote de Byron, madame Éléonore Orlebar, née Kingston; et je n'hésite pas à donner ici cette charmante traduction qui, faite sur la mienne, a restitué à ce morceau le naturel et la simplicité du style qui le distinguent :

« Draw nigh; upon the bed of death
Smiling she falls asleep :
Like the pale dawn, when opal clouds
Around her wheel and weep.
An aged priest is at the door;
Her friends in mourning near,
Her mother yet more sad I see :
And a smothered wail I hear.

He dares not on the dying gaze...
Her lover kneels apart, and prays.
The transient brightness of her eyes,
By turns revives and shines and dies!
The rose is fading from her mouth,
Now for evermore 'tis flown;
And the repose of joy is there,
And the violet there has blown.
She lifts her colourless brow, and gives
To us, a loving smile;
Then sees the weeping circle round,
And sadly talls the while:
As white as is the sacred bread
The holy priest brings near her bed.
Her arms are stiff, her trembling breast
More slowly quivers... is at rest...
Oh Mary! thou art dead!
Look at this latest pledge of love,
A diamond bathed in flame;
Thus to her saphire eyes, a ray
Of her parting spirit came;
T'was like the insects silver wing
That charms our summer shade,
Or the dew drops by the tempest dim'd,
Upon the long grass laid.
No more resistance unto Death
She made, than makes the flower
Unto the hand that gathers it;
T'was thus she met his power.
It fell on her like snow in spring
On the first pale blossoms shed;
But we are left to weep alone:
Oh Mary! thou art dead! » *8th December* 1837.

[203] En ouvrant une tombe aux environs de Tusculum, dans la campagne de Rome, on vit une clarté brillante et soudaine se répandre dans tout l'intérieur. La disposition de la tombe et quelques détails dans les lettres de Cicéron laissèrent présumer que cette tombe pouvait être celle de Tullia, sa fille; et cette découverte mit tout le monde savant en émoi. On écrivit beaucoup et on disserta davantage sur la nature de la lumière surnaturelle qui s'était exhalée du corps de la jeune fille; et l'hypothèse la plus vraisemblable fut que la lampe suspendue à la voûte du caveau avait été alimentée, pendant des siècles, par un filet d'huile minérale ou de pétrole, qui suintait lentement le long des parois.

[204] Ce pourrait être une réminiscence de ces quatre vers de *l'Enfant prodigue* de Voltaire, traduit en polonais par Trembecki:

« Un amour vrai, sans feinte et sans caprice,
Est en effet le plus grand frein du vice;
Dans ses liens qui sait se retenir
Est honnête homme, ou va le devenir. »

Mais il n'y a que deux vers dans le polonais.

205 Cet insecte, dont l'étincelle « *illumine tout le buisson*, » qui bientôt « *attire l'ennemi*, » est, je le crois, une brillante allusion à THOMAS ZAN.

206 Ce taret, jadis *grand usurier*, est sans doute le recteur Malewski, homme de savoir et de probité, mais poussant la parcimonie jusqu'à l'avarice. Pélican, son indigne successeur, nommé par Novosiltzoff, fut un être stupide et déloyal, mais en revanche prodigue jusqu'à la débauche.

207 La prédiction de Gustave s'est accomplie la même année par la mort de l'abbé Mickiewicz.

208 Quoiqu'il soit impossible, en lisant ce passage, de se défendre d'une réminiscence classique, toute cette description est tracée avec un sentiment si vrai et si profond, elle s'accorde si bien avec ce que nous avons éprouvé nous-mêmes, que ce morceau doit nous paraître empreint de la plus sincère et de la plus haute poésie. Des larmes bien réelles nous avertissent que le chien noir de Gustave, ou, disons-le plutôt, de Mickiewicz, vaut bien le fidèle Argus du roi d'Ithaque. Si tel ou tel proscrit pouvait avoir une vision de sa maison natale, peut-être trouverait-il que ce qui se passe dans la demeure du poëte exilé n'est que joie et fête auprès de la désolation qui règne dans la sienne...

209 Voici des stances que l'on a trouvées en 1827 dans le pavillon de Mickiewicz, à Tuhanowicze :

« Avec la piété d'un pèlerin, avec le cœur d'un amant malheureux, je vous salue, arbres chéris, témoins de la fatale matinée dans laquelle Adam se sépara pour jamais de la céleste Maryla : je vous salue et je vous quitte avec le même deuil avec lequel ces tendres cœurs se sont fait leurs adieux.

« Bénie sois-tu, jeune ange, dont les yeux ont lancé les traits tout-puissants de l'amour ; béni sois-tu, jeune poëte, dont le cœur emporta de ces lieux les voluptés, les craintes et les tourments de l'amour ! Vous fûtes malheureux ; à vos malheurs le monde porte envie : point de gloire sans souffrance, point de bonheur sans amour ! »

Ces stances étaient signées *Hipp. Klim.*

210 C'est ce que Sigismond-Auguste disait à la députation de la diète, qui lui conseillait le divorce avec Barbe Radzivill, épousée contre le vœu de la nation.

211 Le peuple lithuanien fut, on le sait, idolâtre jusqu'au quinzième siècle, et le dernier admis dans la communion chrétienne. Parmi les peuples les plus civilisés de l'Europe, un œil attentif pourrait encore démêler quelques vestiges des superstitions païennes ; comme le bœuf-gras en France, la nuit de Walpurgis en Allemagne, les feux Saint-Jean en Pologne, le carnaval en Italie, etc. : tellement il est difficile de déraciner les croyances qui se sont pour ainsi dire incarnées dans un peuple pendant une longue succession de siècles.

212 Il est sans doute question ici de la société satirique des *Szubrawçy*, dont tous les membres avaient pris les noms des dieux lithuaniens, et qui raillaient avec esprit, mais souvent avec amertume, tous les travers de l'époque. Matérialistes, quoique bons Polonais au fond, ils ne virent dans l'association des philarètes qu'un jeu d'enfants, et ne compri-

rent pas que ceux qu'on appelait alors les *romantiques* parlaient le langage des révolutions.

213 Quelque grand seigneur des environs de Nowogrodek, qui opprimait les paysans. Le damné de la première partie, p. 177.

214 Le censeur *Golanski*, ex-jésuite, qui refusa l'*imprimatur* à l'épître adressée à Lelevel. Voyez p. 56.

215 GRAJINA. — Voici, d'après le jugement de Maurice Mochnaçki, le chef-d'œuvre de Miçkiewicz sous le rapport du style; et nous adoptons dans toute son étendue cette appréciation de notre meilleur poëte par notre meilleur écrivain. Grajina fut notre *vade mecum* durant toute la campagne de 1831; elle nous a suivi, depuis Grochow et Waver jusqu'à Varsovie, avec l'immortel poëme du Tasse, avec Armide, Erminie et Clorinde. D'autres motifs d'admiration sont venus se joindre à ce premier souvenir; *Grajina* a sans doute inspiré *Émilie Plater*, l'héroïne de l'insurrection lithuanienne. N'est-ce pas sa lecture qui a donné à la faible jeune fille, élevée jusque-là dans la mollesse et l'opulence, cette exaltation patriotique qui lui a permis de subir toutes les fatigues, toutes les privations d'une guerre d'insurgés; sans qu'on l'ait vue un seul moment tomber de lassitude, ou tressaillir à l'aspect de la mort! Mais, moins heureuse qu'elle, Émilie Plater ne devait point la trouver sur les plaines de la Lithuanie, au milieu des chants de victoire et de liberté de ses frères; il lui a fallu compter une à une les dernières pulsations du cœur de sa patrie abandonnée, et mourir de douleur en la quittant, mourir avec l'intime sentiment de l'inutilité de ses sacrifices! Il y a dans l'histoire d'Émilie des détails qui se rapportent tellement à la légende de Grajina, qu'il serait impossible de se méprendre sur leur parenté. Nous laissons à nos lecteurs le soin d'apprécier tous les traits de ressemblance qui peuvent exister entre ces deux guerrières; ressemblance toute naturelle parmi deux sœurs, deux âmes d'élite, appartenant à une même génération de héros. La vierge martyre a réalisé la fiction du Vaïdelote lithuanien; elle l'a mise en quelque sorte en scène sous nos yeux, et sur le même théâtre. Trois fois bénis les vers faits pour inspirer de telles actions, et les poëtes qui font un tel usage de leur puissance!

Nous faisons des vœux pour qu'un jour, Dieu veuille le plus prochain possible, l'admiration et la gratitude nationale lui élèvent un monument digne d'elle, avec des faisceaux d'armes et des trophées de victoire, et voisin de celui que les Lithuaniens se proposent d'ériger à la mémoire d'Adam Miçkiewicz. C'est près de Nowogrodek sans doute, la ville natale du poëte, en face du tumulus de Mendog et sur la plaine dite de Grajina, que ces deux monuments seront édifiés. Nous voudrions que le souvenir de l'une fût désormais inséparable du souvenir de l'autre; Grajina a déjà trouvé son poëte : sa sœur Émilie ne peut manquer d'avoir bientôt le sien.

Nous voudrions aussi rappeler à l'attention du public les antécédents d'une monarchie limitrophe, que nos aïeux ont vue naître, et qui se donne déjà des airs de légitimité traditionnelle. Devant son existence à l'hospitalité polonaise, l'Ordre teutonique a dû son agrandissement aux querelles de ses voisins, dont il savait parfaitement tirer parti, quelle que fût la cause qu'il embrassât; ainsi qu'on en voit un exemple dans le poëme que nous avons sous les yeux. Moines chassés de la Terre sainte pour leurs intrigues, d'une main ils baptisaient, et de l'autre ils massacraient

les malheureuses peuplades prussiques, d'une même origine que les Lithuaniens; ceux-ci établis sur la rive droite, ceux-là sur la rive gauche du Niémen. Décimés, dépouillés, traqués dans leurs forêts, bientôt les Prusses furent contraints d'adopter la langue et la croyance des vainqueurs, de même que ceux-ci, plus tard, ont usurpé leur nom. Dans la première moitié du seizième siècle, Albert, à la fois margrave de Brandebourg et grand-maître de l'Ordre, neveu de Sigismond Ier, roi de Pologne, embrassa la réforme proclamée par Luther. Il fut imité par tous ses chevaliers; et comme ils avaient été d'abord infidèles à leur mission religieuse, ils devinrent parjures à leurs engagements les plus sacrés envers la Pologne. L'action de ce poëme se passe vers 1386, époque du baptême de la Lithuanie; le premier roi de Prusse ne fut sacré qu'en 1701, c'est-à-dire plus de trois siècles après.

Le traducteur est persuadé que ces guerres de croisade et de paganisme, en plein quatorzième siècle, sont un fonds riche en poésie, une mine d'or qui n'attend que la main créatrice du génie pour produire ses inépuisables richesses.

[216] Nowogrod (la petite) ou *Nowogrodek*, ville antique de la Lithuanie, possédée primitivement par les Iazvinghiens, puis par les Russiens, détruite par les Tatars lors de l'incursion de Baty; et, après leur retraite, occupée et rétablie par Erdivil Montvilowicz, duc de Lithuanie. Stryikowsk raconte ainsi cette prise de possession : « Après avoir passé le Niémen, les Lithuaniens rencontrèrent, quatre milles plus loin, une grande et belle montagne, sur laquelle était l'ancien château des ducs russiens, Nowogrodek, ruiné par le tzar Baty. Erdivil y établit sa résidence, et rebâtit le château; après quoi, s'étant rendu maître sans coup férir d'une grande partie des terres russiennes, qui n'avaient ni défenseurs ni habitants, il prit le titre de grand-duc de Nowogrodek. (*Chron. de Stryikowski*, page 265, édit. de Kœnigsberg.) Les ruines du château existent encore. (†)

[217] L'Ordre des chevaliers de la Croix, nommés aussi Frères hospitaliers, Marianites, Chevaliers teutoniques, fondé en Palestine l'an 1191; appelé vers 1230, par Konrad, duc de Mazovie, au secours de ses États, menacés par les Prusses et les Lithuaniens. Il devint par la suite l'ennemi le plus redoutable, non seulement des peuples païens, mais encore des pays chrétiens qui se trouvaient dans son voisinage. Les annalistes du temps s'accordent à le peindre comme un Ordre avide, sanguinaire et peu soucieux de la foi chrétienne. Les évêques se plaignaient au pape de ce que les chevaliers étaient un obstacle à la conversion des païens, qu'ils pillaient les églises et opprimaient le clergé. On pourrait trouver de nombreuses preuves à l'appui de ces assertions dans les accusations tant de fois portées contre eux devant les papes et les empereurs. Voici, à ce sujet, les expressions de Jean de Winterthur, ecclésiastique allemand, et comme tel ne pouvant être suspecté de partialité en faveur des païens : « Vers ce temps, comme je le tiens de personnes dignes de foi, les chevaliers teutoniques, maîtres de la Prusse, ayant déclaré la guerre au roi de Lithuanie, le dépouillèrent d'une partie de ses États. Pour recouvrer son bien, Mendog leur offrit d'embrasser la foi catholique; mais, comme les chevaliers se montraient peu disposés à tenir leurs promesses, le roi dit en langue lithuanienne : « Je vois qu'il y va non de « ma foi, mais de mes richesses; c'est pourquoi je reste païen. » On assure (et ce serait bien affligeant et bien préjudiciable à la religion catholique)

que les chevaliers préfèrent voir ces peuples plongés dans l'idolâtrie, afin de pouvoir faire des conquêtes sur leur sol et leur faire payer un tribut (chose qu'ils ne manquent pas de prélever religieusement), plutôt que de les voir baptisés et libres de ce tribut.

« On dit encore que les chevaliers exercent également leurs ravages sur les terres des princes fidèles et sur celles des princes infidèles. » (*Corpus historiarum medii ævi; editio Joannis Georgii Eccard. Lipsiæ*, p. 1847.)

Un écrivain, d'ailleurs peu favorable à la Lithuanie et à la Pologne, Aug. Kotzebüe, rapporte à peu près les mêmes détails sur la conduite injuste et cruelle des chevaliers à l'égard des Prusses, dans son ouvrage : *Preussens ælter Geschichte.* On ne saurait lire sans horreur le récit des atrocités exercées sur un peuple malheureux. Nous en citerons un seul exemple. A la fin du quatorzième siècle, lorsque la Prusse entière était soumise à l'Ordre teutonique, le grand-maître, *Konrad Wallenrod* (le héros du poëme suivant), irrité contre l'évêque de Kourlande, fit couper la main droite à tous les paysans de son diocèse ; témoins Leo, Treter et Lucas David. Tels étaient les chevaliers de l'Ordre teutonique, tout composé d'Allemands. Il n'est donc pas étonnant si les Prusses et leurs frères les Lithuaniens avaient voué une haine tellement implacable à leurs oppresseurs, qu'elle devint, pour ainsi dire, inhérente à leur caractère national. Aux temps de leur idolâtrie, et même après leur conversion, les pleureurs chantaient aux funérailles d'un Prusse ou d'un Lithuanien : « Va, pauvre défunt, quitte ce monde misérable pour un monde meilleur, où l'Allemand ne règnera pas sur toi, mais bien toi sur lui. » (Voy. Bielski et Stryikowski). Jusqu'à nos jours, au fond de la Lithuanie prussique, on ne peut pas faire à un paysan de plus grande insulte que de l'appeler Allemand. (†)

La Prusse proprement dite, établie le long du littoral de la Baltique entre le Niémen et la Vistule, fut de tout temps vassale et tributaire de la Pologne. Appelés par le duc Konrad de Mazovie, qui leur céda les territoires de Culm (Chelmno) et de Dobrzyn en échange de leurs secours contre les Prusses idolâtres, les chevaliers teutoniques avaient bâti les châteaux de Vogelsang et de Nessaü sur la rive gauche de la Vistule; avec la citadelle de Thorn (Torun) sur la rive droite (1232) : ils avaient ainsi fermé les embouchures du fleuve polonais. Dans la suite ils bâtirent le château de Culm; et, pénétrant dans la Pomérélie, ils y fondèrent la ville de Marienwerder. Une colline s'étendant le long du Nogat, un des bras de la Vistule, d'une part à travers le pays plat jusqu'à Elbing (Elblong), de l'autre jusqu'à la chaîne de montagnes en amont du fleuve, et protégeant la navigation depuis la pointe de Montaü jusqu'au Frisch-Haff, semblait inviter les chevaliers à y construire un château. A l'endroit où s'élève le fort de Marienbourg se trouvait une ancienne chapelle renfermant une image miraculeuse de la Vierge ; elle occupe aujourd'hui un des côtés de l'autel dans l'église du château auquel elle a donné son nom. Des colons allemands et polonais vinrent, en 1276, s'établir dans le voisinage, et reçurent le droit de bourgeoisie et de cité. Le fort, très-simplement bâti dans l'origine, fut agrandi en 1281, par la construction de la partie nommée l'*ancien château*. En 1303, le grand-maître Godefroy de Hohenloë résolut d'y transférer le siége même de la grande-maîtrise de l'Ordre, qui depuis son expulsion de Jérusalem avait été d'abord à Saint-Jean d'Acre, puis à Venise. Le chapitre, assemblé à cet effet à Elbing, ratifia

cette translation. Siegfroy de Feuchtwangen, successeur de Hohenloë, fit ajouter au nord-ouest de l'ancien château plusieurs bâtiments fortifiés qu'on appela le *château moyen*. On attribue au seizième grand-maître, Didier d'Altenbourg (1335), la construction de l'église de Notre-Dame, de la chapelle de Sainte-Anne, des nouvelles fortifications appelées le *bas château*, et d'un pont sur le Nogat.

Le redoutable édifice demeura dans cet état et fut la terreur de tout le voisinage pendant plus d'un demi-siècle. En 1410, la guerre éclata entre le grand-maître Ulric de Iungingen et Vladislas Jaghellon, roi de Pologne. Ce dernier, ayant écrasé les chevaliers dans les plaines de Gilgenbourg (Grunwald et Tannenberg), s'avança vers Marienbourg, où le commandeur de Schwetz, Henri Reuss de Plaüen, s'était jeté avec quelques troupes. Au signal donné, un boulet de canon devait fracasser la colonne qui soutenait la voûte de la salle où le chapitre était assemblé; et, comme jadis le temple des Philistins sous l'effort de Samson, le repaire teutonique devait aussitôt s'écrouler sur la tête de ses habitants. L'immense boulet de pierre passa à trois doigts de la colonne sans l'endommager, et se brisant en deux hémisphères, s'incrusta dans la muraille opposée. L'Ordre fut sauvé; car le roi Jaghellon, prévenu d'un complot germanique dans l'intérieur du pays, fut contraint à lever le siége au bout de deux mois.

Les chevaliers, rassurés, redoublèrent bientôt de vexations et de violences sur les provinces qui leur étaient soumises. Une confédération d'États et de bourgeois, réunie à Marienwerder, offrit à Kasimir, roi de Pologne, la souveraineté de la Prusse, et déclara vouloir se soustraire à tout jamais à la tyrannie de l'Ordre. Après une guerre d'extermination de treize ans, Kasimir vint en personne, en 1457, occuper les places qu'il avait conquises, ou qui lui étaient offertes par les États de Marienwerder. Il prit possession du château de Marienbourg; et le grand-maître, qui s'y trouvait gardé comme otage par ses propres vassaux, abandonnant les reliques et les vases sacrés pour sa délivrance, se rendit d'abord à Dirschaü (Czczew), puis à Kœnigsberg, qui devint le chef-lieu de l'Ordre. La paix de Thorn, conclue en 1466, assura à la couronne de Pologne la souveraineté de la Pomérélie, des territoires de Culm et de Michalow, ainsi que des châteaux d'Elbing et de Marienbourg. Les chevaliers ne conservèrent que la Prusse orientale, pour laquelle ils relevaient de la Pologne; le grand-maître devint prince polonais et conseiller de la république. En 1525, Albert de Brandebourg, dernier grand-maître, renonçant à sa dignité, se fit luthérien, sécularisa les biens de l'Ordre, se maria, et signa le traité de Krakovie, par lequel il devenait duc héréditaire de Prusse sous la souveraineté de la Pologne. La paix de 1729 assura de nouveau aux Polonais toutes leurs anciennes possessions dans ce pays.

C'est ainsi que le château de Marienbourg, conquis en 1626 par les Suédois, brûlé de fond en comble en 1644, après être resté pendant 307 ans au pouvoir des Polonais, fut réuni en 1772 aux États de Frédéric II, roi de Prusse, qui, pour justifier le partage de la Pologne, avait fait valoir ses prétentions sur la *Pomérélie* polonaise, relevant, disait-il, de son titre de duc de *Poméranie*. Enfin l'Ordre teutonique, qui ne fut plus qu'une pépinière de bandits à la solde du plus offrant, fut aboli par Napoléon Ier en 1809.

C'est sous un prétexte tout aussi futile et dérisoire que les tzars de la *Grande-Russie* ou de Moskou s'emparèrent, en 1793 et 95, de la Russie polonaise (*Russie-Blanche* et *Russie-Noire*), ou de la Lithuanie.

[218] Allemand, *niemieç*, en slave, signifie *homme muet;* par opposition à *slave*, qui signifie *homme parlant.*

[219] *Vitold*, fils de *Keystout*, un des plus grands hommes que la Lithuanie ait produits. Pour ses faits politiques et militaires, voyez l'ouvrage de Kotzebüe, cité plus haut, ainsi que son *Histoire de Skirghellon.* Leipsick, 1820. (†)

[220] *Chorsé* (Szczorse), bourg antique à l'est de Nowogrodek. *Mendog* ou Mindove, Mindagos, Mendolph, fils de Ringold, grand-duc de Lithuanie, fut le premier qui, après avoir entièrement affranchi son pays du joug de l'étranger et après l'avoir rendu redoutable à tous les peuples voisins, embrassa le christianisme, en 1252; et, avec l'assentiment du pape, fut couronné roi de Lithuanie, à Nowogrodek. (†)

[221] Le gouvernement de l'ancienne Lithuanie était en partie théocratique, et les prêtres y exerçaient une grande influence. Le grand-prêtre portait le titre de Krivé-kriveyto. Les chroniqueurs qui veulent donner aux Lithuaniens une origine grecque ou romaine) prétendent que ce nom vient de Κύριος, Κυριότατος. La résidence de ce grand-prêtre était aux environs de *Szwentamesta*, en Prusse, où l'on voit aujourd'hui le village de *Heiligenbeil.* C'est là qu'à l'ombre d'un chêne sacré, il recevait les offrandes du peuple et donnait ses ordres aux Valdelotes, qui parcouraient ensuite le pays avec les marques de leur mission, et proclamaient les volontés du grand-prêtre. (†)

[222] Deux articles essentiels des banquets de l'ancienne Lithuanie. (†)

[223] Il faut se rappeler que la Russie était alors une dépendance de la Pologne. On désignait par le nom collectif de Russie les provinces suivantes - la *Gallicie*, ou Russie-Rouge, échue par succession à la Pologne; la *Volhynie*, la *Podolie* et l'*Ukraine*, ses enclaves inaliénables; la Russie-Blanche et la Russie-Noire, autrement dites la *Lithuanie*, qui lui furent acquises par union volontaire et par alliance. Le nom de Russie, que le grand-duché de Moskou s'est arrogé en 1764, est une dénomination purement illusoire, et ne peut tromper que les ignorants.

[224] L'Ordre teutonique était gouverné par un grand-maitre élu par le chapitre des chevaliers; puis le grand-komthour, le tretzler ou trésorier de l'Ordre, le maréchal ou chef militaire, et les commandeurs ou komthours des communautés, établis dans différentes villes et châteaux. (†)

L'Ordre teutonique se composait de chevaliers et d'officiers qui, d'après les statuts, devaient tous être gentilshommes; puis de prêtres ou chapelains et de frères servants. Il y avait cinq principaux dignitaires, qui ne pouvaient être pris que dans la classe des chevaliers; c'étaient, après le grand-maitre, le grand-commandeur ou percepteur, le maréchal, le grand-hospitalier, le trésorier et le nappier. Le grand-maitre avait le commandement suprême, le grand-komthour avait autorité sur les prêtres et les frères servants, le maréchal conduisait les troupes sous les ordres du grand-maitre, le grand-hospitalier dirigeait le service des hôpitaux, le trésorier avait la garde des fonds, et le nappier prenait soin de l'habillement. Le grand-maitre était désigné dans le chapitre par voie d'élection; il était inamovible: lui-même il nommait les chevaliers aux emplois subalternes, avec l'agrément du chapitre. Ces emplois étaient annuels. Waisselius nous a laissé un dénombrement des principaux officiers teutoniques qui subsistaient du temps de Konrad de Iungingen (1394-1404); et voici le résumé de ce catalogue : le grand-maître, le grand-commandeur, le maréchal;

vingt-huit commandeurs, quarante-six commandeurs de châteaux, quatre-vingt-un hospitaliers, trente-cinq maîtres de couvents, soixante-cinq celliers, quarante-cinq maîtres d'hôtel, trente-sept proviseurs, dix-huit panetiers, trente-neuf maîtres de la pêche et trente-neuf maîtres de moulins. Selon cet annaliste, il y avait sept cents frères simples, cent soixante-deux prêtres et six cent vingt domestiques.

[225] Les Lithuaniens avaient une manière spéciale de mesurer les saisons, les mois, les heures et les jours (Voyez Kotzebüe). La constellation précitée s'appelait dans leur langue *Retis*. (†)

[226] L'armée teutonique était composée des frères ou chevaliers de l'Ordre; des écuyers et des laïques attachés au service de l'Ordre; des *reîtres* ou cavaliers, volontaires ou choisis parmi les vassaux, et d'hommes de pied à la solde de l'Ordre, appelés *lansquenets*, c'est-à-dire fantassins. (†)

[227] Dans presque toutes les descriptions de batailles, les chroniques affirment que les Allemands surpassaient les Lithuaniens par la taille et la vigueur, que les coups de leurs lances étaient irrésistibles. Keystout et Narimund furent ainsi désarçonnés en combat singulier. (†)

[228] Les Lithuaniens honoraient les serpents, et les nourrissaient dans leurs maisons. Jean Lasiçki nous a donné de ce culte les notions les plus exactes, en parlant *de diis Samogittarum* : « *Nutriunt etiam quasi deos penates, nigri coloris, obesos et quadrupedes serpentes quosdam, givoitos vocatos.* » (*Resp. Polon. et Lith.*) Stryikowski et Guagnin prétendent en avoir encore vu de leur temps dans les environs de Vilno. (†)

[229] Les contrées voisines de la mer de Wariag, Varech, ou de Normandie, aujourd'hui mer Baltique. Les grands-ducs de Lithuanie avaient soin d'investir leurs parents de terres conquises sur l'ennemi. Montvil, Mendog, Gédimin usèrent de ce droit féodal. (†)

[230] *Khozares*, nom asiatique des Kosaks. La mer des Khezares est la mer d'Azof.

[231] *Troki*, avec ses deux châteaux, dont l'un bâti sur une île, au milieu d'un lac, fut d'abord la capitale de Keystout, puis celle de Vitold. (Voy. Kolalowicz, p. 261.) (†)

[232] Vallée délicieuse, consacrée par les Lithuaniens idolâtres au culte de Milda, gracieuse divinité de l'amour. Aujourd'hui ce lieu s'appelle *la vallée de Miçkiewicz;* et c'est ainsi que la Lithuanie, devenue chrétienne, a perpétué chez elle le culte de la beauté. (Voyez Kolalowicz, p. 38; Cellarius, p. 656; Rostowski, p. 358.)

[233] Les Vaidelotes, sigonotes, liugustones étaient des prêtres chargés de raconter au peuple, dans un langage rhythmique, les fastes des aïeux à toutes les solennités, et principalement à celle du Bélier, célébrée en automne. Que les anciens Lithuaniens et Prusses aimaient et cultivaient la poésie, nous en avons la preuve dans l'immense quantité de vieilles chansons populaires et dans le témoignage des historiens. Stryikowski nous apprend qu'aux funérailles des princes un Vaidelote chantait leurs exploits; mais les détails les plus curieux à ce sujet se trouvent dans l'ouvrage allemand : *Versuch einer Geschichte der Hochmeister;* Berlin, 1798. L'auteur de ce livre estimable, Becker, cite une ancienne chronique de Vincent de Mayence, chapelain du grand-maître Dusener von Arfberg, et qui écrivit l'histoire de son temps depuis 1346. Nous y lisons, entre autres, qu'au banquet d'élection du grand-maître Winrick de Kniprod, un *minnesinger* obtint pour prix de ses chants, outre les applaudissements

qui lui furent prodigués, une coupe d'or. Un pareil succès encouragea le Prusse Rixelus, présent au festin, à faire aussi valoir son habileté; il demanda la permission de chanter dans son langage lithuanien, et il célébra les hauts faits du premier des rois lithuaniens, Valdevout : le grand-maître et les chevaliers, ne comprenant pas le lithuanien, huèrent le poëte et son poëme, et lui donnèrent en récompense un plat de noix vides. Kotzebüe et Bohusz ont donc raison de soutenir que la littérature lithuanienne devait être riche en poëmes historiques, quoique fort peu s'en soit conservé jusqu'à nous. Les Teutons défendirent, sous peine de mort, l'usage de cette langue aux magistrats et à tous ceux qui approchaient de la cour; ils expulsèrent du pays, avec les Bohémiens et les Juifs, les Vaïdelotes, les bardes lithuaniens, qui seuls pouvaient connaître et chanter le passé de leur nation. Dans la Lithuanie elle-même, après l'introduction de la langue polonaise et du christianisme, les anciens rites et l'idiome national furent proscrits; le bas peuple, réduit à la culture des terres, oubliant le métier des armes, désapprit aussi ses chants héroïques pour des chants plus analogues à sa nouvelle situation, comme l'idylle et l'élégie. S'il restait encore quelque chose des anciennes traditions et des chants héroïques, on n'en faisait part au peuple qu'à la célébration d'anciennes cérémonies superstitieuses, accompagnées du plus profond mystère. Simon Grunaü, dans le seizième siècle, dit avoir assisté par hasard, en Prusse, à la fête du Bélier; à peine a-t-il pu sauver ses jours en jurant aux villageois de ne rien révéler de ce qu'il aurait vu ou entendu. Quand le sacrifice fut terminé, un vieux Vaïdelote se prit à chanter les actes des anciens guerriers de la Lithuanie, en entremêlant ses chants de prières et de leçons morales. Grunaü, qui comprenait parfaitement le lithuanien, avoue ne s'être jamais attendu à quelque chose de pareil de la bouche d'un Lithuanien, tant il y avait de beauté dans le sujet et de charme dans l'expression. (†)

[234] *Skirghellon*, frère et lieutenant de Jaghellon.

[235] Race particulière de chevaux samogitiens, appelés *Hestères*. Ces chevaux, dont la cavalerie lithuanienne savait si bien se servir, ne doivent pas avoir été aussi débiles que nous les voyons aujourd'hui. Voici une ancienne chanson sur le cheval de Keystout, qui ne sera pas lue sans intérêt :

« Le Germain peut vanter son sabre et son armure,
L'Arabe son coursier;
Mais Keystout à Vilno fit prendre sa monture
Et forger son acier.

Son cheval est grisâtre et de petite taille;
Son glaive est à deux mains :
Pourtant, lorsqu'il s'enivre au vent de la bataille,
Tremblez, Turks et Germains!

Le Germain sur ce fer, dans la lutte enflammée,
Brisera son damas;
Le khan fuirait en vain : son aigle de Krimée
Ne le sauvera pas!

Car du sang ennemi sa haine meurtrière
Aiguisera l'acier;
Car le cœur du héros sur la lice guerrière
Battra dans son coursier! » (†)

[236] A peu de distance de la ville de Nowogrodek, se trouve une élévation qu'on appelle *la montagne de Mendog;* sur le sommet quelques ruines : on prétend qu'elles renferment le tombeau de ce prince.

[237] *Ponary*, chaîne de collines longeant le cours de la Villa, et dont la pente se confond avec les campagnes de Kowno.

[238] On reconnaît ici le cri de guerre distinct des deux nations. Celui des Allemands était : « *Hop, hop! da stich und poss!* » (†)

[239] *Niémen* (Chronus), grand fleuve de Lithuanie, prend sa source près du village nommé *Szaçk*, dans le palatinat de Minsk ; et, recevant quelques petites rivières comme *Uzdzianka*, *Sierwiecz*, passe près de Nowogrodek. Il reçoit une autre rivière nommée *Szczara;* puis, traversant le palatinat et la ville de Grodno, monte vers le nord, après avoir arrosé les plaines de Kowno descend vers Tilsitt (Tylza), pour se jeter, par plusieurs embouchures, dans le Kurisch-Haff, un des golfes de la mer Baltique.

[240] *Perkounas*, dieu du tonnerre, adoré en Lithuanie, et *Pochvist*, dieu des orages chez les Russiens. On montre jusqu'aujourd'hui, à Nowogrodek, les restes des temples de ces deux divinités. (†)

[241] Les Lithuaniens brûlaient, en l'honneur des dieux, les prisonniers de guerre et particulièrement les Allemands. Ceux qui se distinguaient le plus par la naissance ou la valeur étaient désignés pour ce sacrifice; lorsqu'il y en avait plusieurs, le sort choisissait la victime. Après la victoire que les Lithuaniens remportèrent sur les chevaliers, en 1315, Stryikowski en cite un exemple : « Les Lithuaniens et les Samogitiens, pour remercier les dieux de cette victoire et du riche butin fait sur l'ennemi, leur offrirent un sacrifice et des prières. Ils allumèrent un grand bûcher sur lequel ils firent monter, avec son cheval et son armure, un chevalier, Gérard Rudda, staroste de la province de Sambie, un des plus considérables d'entre les prisonniers; et ils envoyèrent son âme au ciel avec la fumée et ses cendres à tous les vents. » Vers la fin de ce même siècle, les Prusses, déjà baptisés, s'étant soulevés et ayant défait quatre mille Allemands, le komthour de Memel fut pris et brûlé. Voyez Lucas David, p. 2156. (†)

[242] L'usage de brûler les corps, commun à presque toute l'antiquité, se conserva en Lithuanie jusqu'à l'introduction du christianisme. Les chroniqueurs veulent y voir une des preuves de l'origine grecque ou romaine qu'ils attribuent aux Lithuaniens. Stryikowski décrit en plusieurs endroits les cérémonies funèbres avec beaucoup de détails, particulièrement celles qui eurent lieu à la mort de Keystout. « Le corps de Keystout fut amené de Vilno par Skirghellon, frère de Jaghellon, avec tous les honneurs dus aux princes. Un grand bûcher de bois sec fut élevé dans le lieu sacré; on y fit tous les préparatifs pour brûler le corps selon les coutumes des pères. On lui mit son armure et ses habits de prince; puis, avec son sabre, sa lance, son carquois et son cor de chasse, on le plaça sur le bûcher, et à ses côtés son ami fidèle, son cheval tout vivant et tout caparaçonné; deux faucons, deux levriers et plusieurs autres chiens, des griffes d'ours et de panthère; puis, après avoir invoqué les dieux et chanté les exploits du guerrier défunt, on alluma le bûcher dont le bois résineux fut promptement réduit en cendre ainsi que le corps et tout ce qui l'accompagnait. Ensuite les ossements furent réunis et renfermés dans un cercueil. Telle fut la fin et la dernière pompe du grand prince Keystout. » (Page 467.) (†)

[243] Le caractère et l'action de Grajina paraîtront peut-être peu conformes

aux mœurs du temps, vu que les historiens font un tableau peu flatteur de la condition des femmes dans l'antique Lithuanie. Ces malheureuses victimes de l'oppression et de la barbarie, vivaient méprisées et condamnées à des travaux d'esclaves. Mais, d'un autre côté, nous trouvons chez les mêmes historiens quelques détails contradictoires. Ainsi, d'après Shütz et Kotzebüe (*Belege und Erleuterungen*), on voyait sur les anciennes monnaies et les drapeaux des Prusses une femme couronnée; d'où l'on pourrait déduire qu'une femme avait jadis régné sur ce pays. Des traditions beaucoup plus certaines et plus rapprochées de notre temps nous ont apporté les noms de Ghézana et de Karyna, prêtresses divinisées, dont les reliques ont été longtemps conservées dans les églises devenues chrétiennes. Une chronique volhynienne manuscrite rapporte les faits héroïques des femmes d'une ville de la Lithuanie, qui, en l'absence de leurs maris partis pour la guerre, défendirent jusqu'à l'extrémité les murs de leur ville; et qui, voyant l'impossibilité de résister plus longtemps, préférèrent à l'esclavage une mort volontaire. Kromer raconte quelque chose de semblable au sujet du château de Pullen. (*Polonia, sive*, etc., p. 206.) La ballade du *Switez*, p. 9, est fondée sur une donnée analogue.

On peut accorder ces récits contradictoires, si l'on considère que la nation lithuanienne était composée de deux races depuis longtemps réunies, mais toujours un peu différentes l'une de l'autre; c'est-à-dire des autochtones et des anciens conquérants du pays, à ce qu'il parait Normands. Ces derniers avaient sûrement conservé les sentiments de respect et de dévouement pour le beau sexe, qui étaient propres à leur origine. Et même dans les anciennes lois et coutumes des Lithuaniens, les femmes de cette race étaient honorées d'égards tout particuliers. D'ailleurs, le mépris des femmes et leur avilissement ne se font apercevoir que dans des temps plus rapprochés; tandis que le siècle où nous plaçons l'action de ce poëme est empreint d'un esprit chevaleresque et presque aventurier. Nous voyons le vaillant et sévère Keystout aimer tendrement sa Birouta, simple jeune fille consacrée aux dieux, dont il avait fait son épouse, après l'avoir, au péril de ses jours, arrachée du sanctuaire; et, un peu plus tard, Vitold sauvé de la prison et d'une mort certaine, grâce au courage et à l'adresse de son épouse. (†)

[244] La fin de Litavor est conforme aux usages de l'époque. Les Lithuaniens, affligés d'un grand malheur ou d'une maladie douloureuse, mettaient le feu à leur maison et mouraient dans les flammes. Leur premier roi et grand prêtre, Valdevout, mourut de cette manière, ainsi que la plupart de ses successeurs. Ce genre de mort était regardé comme très-honorable. (†)

Le poëme de Grajina a subi plusieurs transformations avant de recevoir sa forme définitive, sous laquelle nous l'avons traduit pour le public français. L'édition polonaise de 1858, publiée à Varsovie, nous fournit à ce sujet de curieux renseignements. Le manuscrit autographe, qui se trouve dans la riche collection de M. Alexandre Przezdziecki, porte pour titre : *Korybut, prince de Nowogrodek;* l'héroïne, dans tout le cours du poëme, sauf l'épilogue, se nomme *Karyna.* Le texte diffère peu de celui d'aujourd'hui; et l'écriture souvent illisible atteste une improvisation rapide, tracée au courant de la plume. Cinq ou six jours ont suffi à la composition de ce poëme. Mickiewicz était, en effet, comme tous les poëtes hors ligne, doué d'une extrême facilité; et tous ses écrits, même

les plus travaillés en apparence, portent le cachet de l'improvisation. Le *Livre des Pèlerins*, la deuxième et la troisième partie des *Aïeux*, ainsi que le roman-poëme de *Thadée Sopliça*, sont le fruit d'une seule année de travail, souvent interrompu par les préoccupations de l'exil et les soins de la famille. Ne devons-nous pas en conclure que, sans l'infâme complot dont il a été victime, sans le piége tendu sous ses pas par les promoteurs et les adeptes du *Messianisme*, pour le déshériter, lui et ses auditeurs, de la chaire slave qu'il occupait avec tant d'éclat au collége de France, Mickiewicz aurait à coup sûr replacé la littérature nationale, par une série de chefs-d'œuvre immortels, au niveau de notre ancienne littérature des quinzième et seizième siècles. Depuis 1844, époque de la suppression de son cours, jusqu'en 1855, date de sa mort, c'est-à-dire durant un parcours de onze années, il n'a pas écrit un seul vers polonais! Quelle perte inappréciable pour les lettres, pour sa patrie, pour l'Europe entière! Ce deuil profond que nous exprimons ici, et que toute la Pologne éprouve aussi bien que nous-même, nous fait maudire a tout jamais les indignes suppôts du despotisme, qui se sont emparés de la personne et de l'âme de notre poëte, et qui vivent aujourd'hui dans l'opulence et l'abjection, après s'être enrichis de ses dépouilles.

Pour les costumes et les armes des anciens guerriers lithuaniens, voyez l'édition de *Konrad Wallenrod* et de *Grajina*, illustrée par M. Jean Fysiewicz, Paris, 34, rue Lafitte; et pour leurs chants nationaux, les *Musiciens polonais et slaves*, par Albert Sowinski, Paris, 1857.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

I. POÉSIES DIVERSES.

LIVRE I. — ROMANCERO.

LIVRE II. — SCOLAIRES.

Livre III. — ORIENTALES.

Livre IV. — ÉLÉGIES.

Livre V. — HYMNES.

Livre VII. — SONNETS.

Sonnets de Krimée.

II. LES AÏEUX.

III. GRAJINA.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.





